

SPLANCHNOLOGIE,

OU

L'ANATOMIE

DES

VISCERES,

TOME I.

SPLANCHNOLOGIE,

OU

L'ANATOMIE

DES

VISCERES;

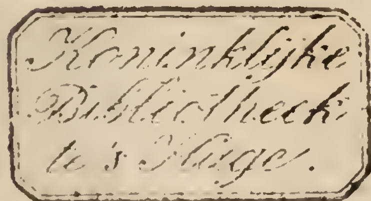
AVEC des Figures originales tirées d'après les cadavres, suivie d'une Dissertation sur l'Origine de la Chirurgie.

Par RENE' CROISSANT de GARENGEOT, *Maître ès Arts & en Chirurgie, Démonstrateur Roïal d'Opérations, Conseiller Chirurgien Ordinaire du Roi en son Châtelet de Paris, de l'Académie Roïale de Chirurgie, & de la Société Roïale des Sciénces de Londres.*

SECONDE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée par l'Auteur.

TOME I.







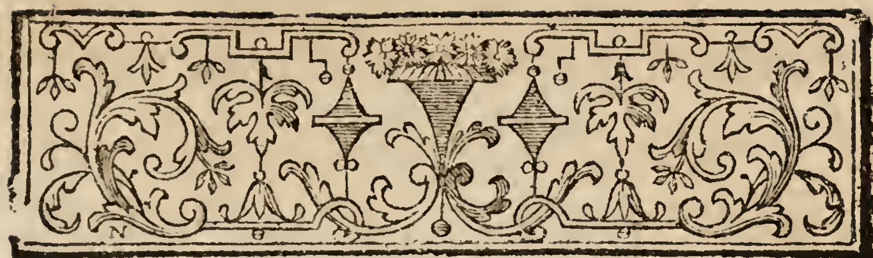
A PARIS,

Chez CHARLES OSMONT, Imprimeur de l'Académie Roïale de Chirurgie, rue S. Jacques à l'Olivier.

M. DCC. XLII.

Avec Approbations & Privilége du Roi.





A MONSIEUR
DE LAPEYRONIE,

Ecuïer, Conseiller, Premier Chirurgien du Roi, ancien Maître-d'Hôtel de la Reine, de l'Académie Roïale des Sciences, Chef & Garde des Chartes & Priviléges de la Chirurgie du Roïaume, Seigneur de Marigny & autres lieux.



ONSIEUR,

L'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter, eut le bonheur,

quand il parut, d'obtenir votre suffrage, & c'est sans doute à ce suffrage précieux, qu'il dut alors toute sa fortune dans le Public.

Les conseils de mes amis; les prieres même de nos Eleves, m'ont engagé depuis à en donner une nouvelle édition. Je l'ai retouchée; & peut-être trouvera-t-on que le peu de corrections & d'additions que j'y ai faites, en donnant un développement nécessaire à des idées qui en avoient besoin, auront rendu l'Ouvrage plus intéressant.

Au reste, MONSIEUR, *en vous offrant ce fruit de mon travail, c'est un tribut dont je m'acquitte, que je vous dois il y a long-tems. Je sçais tout ce que je dois en mon particulier, aux bontés singulieres dont vous m'avez*

toujours honoré: mais quelle autre espéce de reconnoissance ne vous devons-nous pas tous, comme Membres d'une Compagnie pour laquelle vous montrez un attachement si marqué & si tendre? Compagnie dont vous êtes également & la gloire & le soutien.

Ce premier Corps de Chirurgie, où régne depuis tant d'années une émulation inconnue à nos Ancêtres, jouit déja par vous, de cette distinction marquée qui nous place dans le rang des Corps les plus célébres. Cette métamorphose heureuse que vous venez de faire, nous met en état, par l'assiduité de nos travaux & par la communication réciproque des lumiéres, d'aspirer, s'il est possible, à la perfection de notre Art.

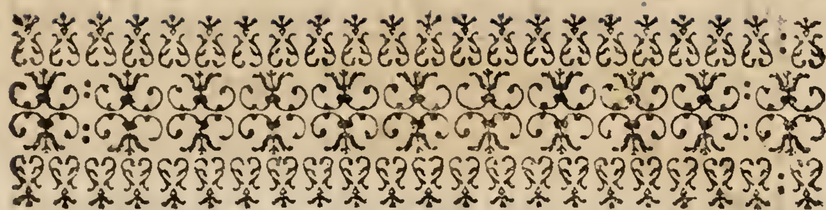
Quel point de vûe pour l'Académie de Chirurgie! Quelle perspective brillante pour nous! Puissiez-vous, pour l'honneur de la Patrie, pour votre propre gloire, être long-tems le témoin oculaire du bien immense que vous venez de procurer à la Chirurgie & au Public.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
RENE' CROISSANT de GARENGEOT.

De Paris le 2 Décembre 1741.



PRÉFACE.

IL eſt, je crois, aſſez inutile, d'entreprendre de perſuader ceux qui ſe livrent à l'étude de l'Anatomie, de l'excellence de cette Science. Son objet qui eſt le corps humain, c'eſt-à-dire l'ouvrage le plus parfait qui ſoit ſorti des mains de la nature ; ſon but qui eſt la ſanté, bien ſi précieux qu'il eſt ſans contredit, après la vertu, le premier de tous les biens, en font ſentir toute l'importance : & ſous ces rapports, je ne connois que la ſeule Théologie & la Morale, à qui elle doive céder le pas.

Auſſi ſans parler de ceux qui ſe conſacrent à cette Science par profeſſion & par état, & qui par conſéquent l'étudient avec toute l'ap-

plication & le sérieux qu'elle mérite, voïons-nous de nos jours ce qu'il y a de meilleurs esprits dans les gens du monde, en prendre par goût, des teintures au moins générales : & pour ce qui est des gens de lettres, accoutumés à une plus forte application, beaucoup portent plus loin encore leur curiosité & leurs connoissances ; & beaucoup font de cette Science, un amusement & un délassement à leurs autres travaux.

Quelle machine en effet que le corps humain, quand on sçait le voir avec de certains yeux ! Quel charme pour l'esprit ! Quelle magnificence, même pour le spectacle, que ce grand nombre de ressorts aussi variés dans leur structure, aussi libres dans leur jeu, aussi parfaits dans leur espéce ! Et un mécanisme si bien concerté ; mécanisme d'ailleurs qui se trouve un modéle exact & parfait pour les Arts de toutes les espéces, & que tous les Arts même s'efforcent

d'imiter, n'eſt-il pas digne au moins de la curioſité de tous ceux qui ſçavent penſer ?

Mais je crois que c'eſt d'un côté plus important encore, qu'il faut enviſager un Science auſſi utile qu'eſt la nôtre, & qu'on ne doit pas la borner à ce qui ſemble n'être que de pur agrément. La vraie grandeur de l'Anatomie, & ce qui en fait l'importance, eſt qu'elle eſt l'unique bouſſole capable de faire marcher les Miniſtres de la ſanté dans des routes ſûres. Elle ſeule, peut les guider dans le traitement des maladies, & leur épargner auſſi-bien qu'aux malades, ces fautes ſi honteuſes pour les uns, & ſi dangereuſes pour les autres, dans leſquelles cependant tombent néceſſairement ceux qui ont le malheur de l'ignorer.

A ces avantages ajoutons pour ceux qui ſont ſenſibles à l'honneur de notre profeſſion, auſſi-bien qu'à l'utilité publique, ajoutons qu'elle eſt le ſeul moïen ca-

pable d'élever notre Art au plus haut point de sa perfection, de nous faire mériter l'estime & la confiance de ce Public, auquel nous nous efforçons d'être utiles, & de nous attirer par-là le titre d'hommes nécessaires, j'ose dire même respectables dans la société.

Voilà les solides avantages qu'on peut retirer de l'Anatomie; Avantages qui ont été sentis par nos Princes & par nos Magistrats, dans tous les âges & dans tous les tems : mais qui dans celui-ci viennent sur-tout de nous combler de gloire, en engageant le Prince qui pour notre bonheur nous gouverne aujourd'hui, à détourner quelquefois ses regards de l'Europe, pour les fixer sur nous, & à entrer lui-même dans le détail de nos exercices pour les régler. Puissions-nous, par l'utilité de nos travaux, répondre à ces faveurs dont il nous comble! Eh, quel puissant secours pour nous, que les cinq Démonstrateurs en Chirurgie que sa libé-

ralité a déja fondés ! Quelle émulation d'ailleurs, quelle ardeur n'eſt pas capable de nous inſpirer l'honneur qu'il vient de nous faire, de former de notre Compagnie, une Académie Roïale de Chirurgie, pour en hâter les progrès !

Je dois confeſſer ici que cette protection ſi glorieuſe que nous éprouvons, a ranimé en moi l'amour que j'ai toujours eu pour notre profeſſion, & qu'elle a redoublé l'ardeur dont j'ai brûlé dès ma plus tendre jeuneſſe, pour la perfection de notre Art. Ce motif ſi légitime d'être utile à ma Patrie, me porta il y a quatorze ans à publier ce morceau d'Anatomie.

Quelque parfaits que fuſſent alors les Ouvrages qu'on nous avoit donnés ſur ces matieres, les hommes y feront toujours des fautes, c'eſt un malheur attaché à l'humanité ; & je compris partout ce qu'il y avoit à réformer dans les plus excellens Auteurs, par leurs fautes mêmes, combien nous étions

éloignés de cette perfection si désirable. Je compris d'un autre côté, par les découvertes importantes qui ont été faites de nos jours, combien de choses il nous restoit à apprendre, que ces grands hommes avoient ignorées, comme ceux qui viendront après nous, après ce siécle si éclairé & enrichi de tant de nouvelles lumieres, le comprendront pareillement à leur tour.

Dans cette vûe je n'ai rien négligé pour m'instruire : j'ai étudié, j'ai lû les livres ; mais j'ai sur-tout étudié le seul exactement véritable, qui est le corps humain. De tems en tems j'y ai fait quelques légeres découvertes, & j'en ai fait part à mesure, à mes Confreres, ainsi qu'aux Etudians en Médecine & en Chirurgie, qui me faisoient l'honneur de me suivre dans mes Démonstrations, quand je me livrois à cet exercice. Ces découvertes en général, leur semblerent pour lors de quelque utilité; quelques-unes même de

conféquence, puifqu'elles furent l'occafion de cet Ouvrage auquel ils m'engagerent de travailler.

Une autre erreur, quoique d'une autre efpéce, qui fe gliffe dans nos livres, regarde les figures qui y font repréfentées, & celle-ci mérite bien auffi notre attention. Ce défaut dans beaucoup de nos Auteurs, vient de ce que la plûpart ont fait, fous l'autorité d'un grand Catalogue, leurs defcriptions dans le cabinet, fans fe mettre trop en peine de les confronter après, avec le livre original qui eft le corps humain. Et comme entre ces Ecrivains, beaucoup ne fe font pas donnés la peine de faire deffiner exactement les différentes parties qu'ils venoient de diffèquer; & que d'autres peut-être, n'étoient pas même en état de le faire, ils fe font copiés les uns les autres, & après une narration fouvent défectueufe, ils ont fait graver des figures qui n'avoient point été deffinées dans leur

véritable ſituation, & qui, outre la mauvaiſe idée qu'elles laiſſent de la ſtructure des parties, n'ont auſſi qu'un rapport imparfait avec la deſcription qu'ils en donnent dans les livres qui les expliquent.

A mon égard, je puis aſſurer que je me ſuis donné tous les ſoins dont je ſuis capable pour ne pas tomber dans ce défaut : mais je dois cette juſtice à la vérité, que je fus puiſſamment ſecouru dans mon travail, par le goût & le génie de M. *Stockauſen*. Ce Docteur qui ſortoit tout récemment des leçons de M. *Heiſter*, étoit venu faire un voïage à Paris, comme le pratiquent les Etrangers, & il me fit pour lors l'honneur de ſe ranger au nombre de mes Diſciples. *

* Dans une Critique de M. *Heiſter*, dont on va être inſtruit par la lecture de cet Ouvrage, il dit que M. *Stockauſen*, bien loin d'être mon Ecolier, étoit celui qui m'a montré l'Anatomie. Je pourrois encore rapporter ici le Certificat de douze perſonnes qui apprenoient ſous moi l'Anatomie, conjointement avec M. *Stockauſen*; mais la meilleure preuve eſt l'extrait d'une Lettre de ce Médecin, qui ſuit immédiatement.

Il étoit assidu à mes démonstrations ; & paroissant frappé de ma façon de disséquer les parties en place, & de mon application à faire sentir à mes Eleves, de quelle conséquence il étoit pour la pratique Médecinale & Chirurgicale, d'en connoître au parfait la vraie situation, il me demanda la permission de les dessiner, m'assurant qu'il n'avoit jamais vû préparer & démontrer ainsi.

J'avoue de bonne foi que la façon dont il s'y prenoit, la plume & l'encre, seuls instrumens dont il se servoit, ne me donnerent pas une idée de sa réussite. L'aveu

„ Je me souviens donc à présent d'avoir profité de vos leçons Anatomiques, & de vous „ n'avoir payé pour cela que la somme de deux „ louis d'or. Maintenant donc, trouvant ma „ conscience chargée par cela, & trouvant juste de vous payer encore quelque chose, je „ vous supplie, Monsieur, au nom de Dieu & „ de Jesus-Christ, de me faire sçavoir par un „ mot de réponse, si vous étes content que je „ donne en votre nom, la somme de vingt écus „ aux pauvres, &c. *Signé* STOCKHAUSEN.

A Magdebourg par Weesel le 22 Août 1738.

qu'il me fit en même tems, de n'avoir jamais appris à dessiner, joint aux proportions peu justes qu'il gardoit, ne me fit pas revenir de ma prévention.

Cependant quand je vis quelques-uns de ses desseins mis au net d'après les cadavres que j'avois disséqués, je fus plus que surpris d'y voir un goût d'Anatomie que je n'avois jamais remarqué jusqu'alors ; & le plaisir qu'ils me firent, acheva de me déterminer. Il est vrai cependant, & je dois le confesser ici, que les disproportions & les autres fautes de dessein qui s'y trouvent, frapperont toujours des yeux amateurs de peinture ; mais le goût précieux d'Anatomie qui en fait d'ailleurs le caractere, & qui n'en subsiste pas moins malgré ces mêmes défauts, m'a toujours déterminé à faire copier ces desseins dans leur naturel, & à ne donner aucune atteinte aux originaux. C'est ainsi que je publiai pour la premiere fois cet Ouvrage.

Il parut dans un tems où la chaleur de nos démêlés étoit poussée à l'excès,& où les Adversaires de la Chirurgie publioient contre nous beaucoup d'écrits peu mesurés. Au milieu de ce tumulte, cet Ouvrage me fit cependant plus d'honneur que je n'aurois osé me le promettre, & l'édition entiere fut enlevée en moins de deux ans. Quelques-uns de nos Confreres les plus distingués, nos jeunes Maîtres, & sur-tout nos Eleves, me pressent aujourd'hui d'en donner une nouvelle édition. J'y satisfais, mais j'avertis que les figures sont les mêmes, jusqu'à celle de la vessie dans la dixiéme Planche, ou premiere du second Volume, que j'ai cru devoir laisser exprès, pour qu'on juge de la faute que m'impute M. *Heister* à cette occasion.

Les additions se réduisent à quelques développemens & quelques dissections nouvelles que j'ai faites, pour décrire plus au long & plus véritablement, cer-

taines parties qui n'étoient pas assez bien circonstanciées dans la premiere édition, telles que sont les artéres intercostales supérieures, la cinquiéme paire de nerfs, la dixiéme, & autres comme on le verra dans l'Ouvrage. J'ai donc ajouté quelques éclaircissemens & structures nouvelles que j'ai cru devoir tirer de l'excellent Traité du célébre M. *Winslovv* ce Prince de l'Anatomie de nos jours; traité qui parut quatre ans après mon premier essai d'Anatomie. Je n'avois pas attendu que cet Ouvrage précieux fût mis au jour pour citer mille fois ce grand homme, à qui j'avoue en mon particulier que je suis si redevable: & ce procédé non suspect pour lors, doit bien mettre le Public en état de juger, entre M. *Heister* qui m'accuse, & moi à qui il impute le plagiarisme à cet égard. *

* *Partim à præstantioribus Anatomicis Parisiensibus, uti Cel.* Winslous *aliique forte brevi probabunt, desumsit, atque pro suis inventis & observationibus edidit,* Heist. Comp. pag. 147. Tom. II.

Je diviſe mon Ouvrage en trois Parties. La premiere comprend les tégumens univerſels de tout le corps, & les viſcéres du bas-ventre excluſivement. Dans la ſeconde je fais mention du cœur, des poumons & des autres parties renfermées dans la poitrine. Enfin la troiſiéme Partie n'eſt qu'une démonſtration aſſez circonſtanciée des différens organes contenus dans le crâne ; mais cette démonſtration eſt ſuivie d'une Diſſertation ſur l'origine de la Chirurgie en général, qui étoit preſque la même dès ma premiere édition, & que j'ai augmentée d'un Précis ſur l'origine & le progrès de la Chirurgie de Paris.

Après ces diviſions générales, j'entre dans l'explication particuliere de chaque partie; & je m'efforce toujours de me conformer, dans les diviſions que je fais des parties, à la ſituation qu'elles ont naturellement dans les cadavres, ſans m'aſſujettir ſervilement à l'or-

dre consacré dans les Ecoles. Je me flatte que l'on verra par ces divisions, non seulement une partie de la mécanique extérieure de chaque viscére que je décris, mais qu'on appercevra même ses justes positions.

J'entre ensuite dans la substance de chaque viscére, & je tâche d'en développer toute la structure & tout l'artifice. Enfin comme j'ai été obligé de citer des Auteurs Latins, soit pour appuïer le sentiment que j'établis de l'autorité de ces grands hommes, soit quelquefois même pour relever quelques-unes de leurs erreurs, j'ai eu soin de traduire presque toujours les morceaux que je cite, pour la commodité de toutes sortes de Lecteurs.

Lorsque cet Ouvrage parut pour la premiere fois, deux hommes connus s'éleverent contre lui, ou plûtôt contre moi-même ; car le ton de leur critique, l'amertume de leurs réflexions qui portoient

toutes ſur moi, avoient plûtôt l'air d'un démêlé perſonnel, que d'une diſpute littéraire, où l'on ne doit chercher, ce ſemble, que l'éclairciſſement de la vérité.

Le premier de ces hommes qui étoit autrefois Journaliſte, eſt un vieillard octogenaire, qui pendant le cours de ſa longue vie, a uniquement emploïé le loiſir que le Public lui a laiſſé, à tourmenter ſans pudeur & ſans ménagement, tous ceux que leurs talens ou leurs Ouvrages, diſtinguoient dans la République des Lettres. Fameux, ſi cependant on peut l'être à ce prix, il ne s'eſt jamais fait connoître dans le monde que par le nom de ſes adverſaires, & l'acharnement impitoïable avec lequel il les a toujours pourſuivis.

Quoique j'aie éprouvé peut-être autant que qui que ce ſoit, tout le poids de ſa mauvaiſe humeur pendant une longue ſuite d'années, je dois à préſent plus que jamais, obſerver à ſon égard,

le ſilence inviolable dont je me ſuis toujours fait une loi avec lui. Heureuſement pour le Public, il n'eſt plus à portée de répandre réguliérement ſon venin comme il faiſoit autrefois ; & la ſageſſe du gouvernement vient de lui retrancher enfin les occaſions d'exhaler les vapeurs noires dont il étoit poſſédé. J'en ai donc dit aſſez, & trop peut-être ſur ſon compte : mes Ouvrages & ſes Critiques ſont devant le Public, c'eſt lui qui décidera des uns & des autres.

Le ſecond Cenſeur qui s'eſt élevé contre moi, tient un rang bien différent du premier dans la République des Lettres ; auſſi me garderai-je bien de les confondre. M. *Heiſter* qui eſt ce Cenſeur, m'a attaqué d'ailleurs dans des faits, dans des principes, dans des queſtions importantes : il eſt donc de mon devoir de lui répondre, & de tâcher de me juſtifier aux yeux du Public, & devant un homme de ce nom qui m'a fait l'honneur de me critiquer.

Je commencerai par les fautes que M. *Heiſter* a eu la bonté de relever dans mon Ouvrage : il en a marqué les pages, & je n'ai pû le ſuivre dans cette méthode ; mais je place mes réponſes ſelon l'ordre des matieres : réponſes qui ſont quelquefois unies au corps du diſcours, mais le plus ſouvent répandues dans des notes pour la commodité des Lecteurs. Enfin, pour que le Public ſoit plus en état de juger de l'eſpéce & de la qualité des erreurs que j'ai cru trouver dans l'Ouvrage de M. *Heiſter*, auſſi-bien que de l'*énormité* de celles qu'il me reproche, je termine ma réponſe par un parallele des unes & des autres, que j'ai mis à la fin de la matiere anatomique.

Qu'il me ſoit permis à préſent, que nous avons mis à l'écart le fond des queſtions qui nous diviſent, & que la vérité qui en eſt l'objet eſt hors d'atteinte, de parler uniquement procédés avec M.

Heister ! Qu'il me ſoit permis, j'oſe l'en prier, de me plaindre à lui de lui-même ! Et comment un homme tel que lui, un Anatomiſte ſi profond & ſi paſſionné pour le progrés des Sciences & l'éclairciſſement de la vérité, peut-il marquer une ſenſibilité ſi outrée, & une colere ſi amere, pour la découverte de quelques erreurs qui peuvent être de conſéquence dans un Ouvrage très-eſtimable d'ailleurs ? Car je le déclare ici au Public & à M. *Heiſter* lui-même : je reſpecte & j'honore très-ſincerement ſa perſonne ; je fais le cas que je dois de ſon ſçavoir & de ſa capacité : mais, fût-il encore, s'il eſt poſſible, plus grand, plus eſtimable qu'il l'eſt, même à mes propres yeux, croit-il donc que le plus grand homme ne puiſſe jamais faire des fautes ; & peut il regarder comme un outrage perſonnel, la manifeſtation de quelques erreurs ? C'eſt au contraire parce que M. *Heiſter* eſt un homme d'un grand poids,

que ces fautes qui lui ſont échappées, ſont dangereuſes ; & c'eſt préciſément à ce titre que j'ai cru important de les réfuter.

C'eſt bien plûtôt moi-même qui aurois ſans doute lieu de me plaindre de M. *Heiſter*. C'eſt moi qui aurois plûtôt lieu de demander raiſon à M. *Heiſter*, de ce ton de hauteur & de mépris qu'il affecte avec moi. Je ne m'en plaindrai cependant pas : dans une diſpute telle que la nôtre, le mépris, les plaiſanteries, les injures, ne tiennent point lieu de preuves : ce ſont des armes indécentes qui ne font jamais honneur à celui qui les emploïe ; & le plus eſtimable dans cette eſpéce de combat, eſt celui à qui la raiſon donne la victoire, & qui fait triompher la vérité.

Si cependant il m'étoit échappé quelques expreſſions peu meſurées, ce ſeroit contre mon gré ; elles ne prennent rien, je le proteſte, ſur les ſentimens d'eſtime dont je fais profeſſion pour M.

Heiſter. La chaleur de la diſpute les peut arracher à la plume, mais l'eſprit & le cœur n'y ont point de part ; & M. *Heiſter* doit être lui-même le premier convaincu de cette vérité, pour peu qu'il faſſe attention aux expreſſions vives qu'il a emploïées en parlant de *Verheyen*. * Expreſſions qui feront toujours un contraſte marqué avec les ſentimens particuliers dont il fait, dit-il, profeſſion pour cet Auteur.

Je pourrois auſſi à mon tour, me citer moi-même auprès de M. *Heiſter*, comme un exemple de cette vérité ; car il me charge dans ſon Ouvrage, de tant d'ironies piquantes, & de tant de marques de mépris, qui vont même quelquefois juſqu'à la groſſiereté, qu'il eſt aiſé de voir à quel point cette chaleur tranſporte les plus ſages, puiſ-

* Pour en juger ſainement, il ſuffit de lire les Préfaces de la deux, trois, & quatriéme éditions de M. Heiſter, & l'Avertiſſement que feu M. Devaux a mis à ſa traduction.

qu'elle a poussé si loin un homme tel que M. *Heister*, & qu'elle l'a porté au-delà de cette modération qu'il me prescrit, & qui doit régner en effet dans une dispute telle que la nôtre.

Je me garderai bien de répondre à tous ces traits dont il m'accable : ce langage ne convient ni à mon caractere (quoi qu'en dise M. *Heister*) ni même encore une fois, à l'estime sincere que j'ai toujours eue pour lui. Mais un fait que je ne puis passer sous silence, & dont il convient que je le désabuse, est l'opinion où il paroît être, que ce fut la liberté que je pris, de relever des fautes dans son Ouvrage, qui fut l'occasion & le motif d'*arrêter la vente & la distribution du mien.* *

La complaisance si naturelle à M. *Heister* pour sa personne, va trop loin en cette occasion. Les

* Quam ob rationem diu ejus distributio & venditio, ut percepi, Parisiis prohibita fuit. *Heist.* p. 145.

raiſons qui arrêterent pour lors ma *Splanchnologie*, ne furent point telles qu'on lui a contées : & puiſque ſes reproches me forcent aujourd'hui de révéler cette anecdote, je vais lui en rendre compte ; elle m'eſt d'ailleurs trop précieuſe & trop honorable à la Chirurgie de Paris, pour ne la pas publier.

Dans le tems que je compoſois ma premiere édition, les Chirurgiens ne pouvoient obtenir l'approbation aux repliques qu'ils faiſoient à leurs Adverſaires, parce qu'alors il n'y avoit que deux Cenſeurs Médecins. Pour ſeçouer ce joug, j'obtins de M. le Garde des Sceaux, un ordre qui commit feu M. *Mareſchal* premier Chirurgien du Roi, Cenſeur de mon Ouvrage. Dès qu'il fut imprimé, la Faculté n'y voïant point d'Approbation de Médecin, en fit ſes plaintes au Magiſtrat, & les appuïa de tant d'allégations, que le Magiſtrat crut qu'il étoit de l'équité d'entendre les deux Parties,

& par provision il suspendit la vente du livre.

Deux jours après les Chirurgiens suivans furent chez M. le Garde des Sceaux, sçavoir Messieurs Mareschal, Lapeyronie, Lafosse, Petit, Peyrat & moi. Il nous fit part des allégations de la Faculté de Médecine, auxquelles nous répondimes sur le champ. Il nous ordonna de mettre nos réponses par écrit, & je fus chargé de la commission.

Après dix à douze jours, notre mémoire fut trouvé si solide par ce Magistrat, qu'il donna mainlevée de sa défense à la vente de mon livre, décida qu'à l'avenir les Ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie seroient examinés par deux Censeurs, l'un Médecin & l'autre Chirurgien, & me nomma sur le champ pour approuver conjointement avec M. Burette, le Traité des saignées de M. Quesnay.

Les choses fussent restées dans

cet état si la Faculté avoit voulu s'en tenir à une décision si sage ; mais elle y donna des atteintes. Monsieur le Chancelier, aussi-tôt que le Roi lui eut remis les Sceaux, faisant droit sur les remontrances des Chirurgiens, décida que les livres d'Anatomie & de Chirurgie seroient examinés par les seuls Chirurgiens, & conserva pour Censeurs Roïaux en cette partie, Messieurs Petit & Morand que Monsieur Chauvelin avoit déja nommés.

Cette Anecdote qui trouvera un jour place dans une Histoire de la Chirurgie de Paris, plus ample que le Précis que j'en donne aujourd'hui, est bien différente de celle que M. *Heister* a la complaisance de rapporter ; & s'il pouvoit encore douter de la vérité de ces faits, la seule Approbation de M. *Petit* Chirurgien, qu'il verra à la tête de mon Ouvrage, l'en persuadera peut-être, & mettra au clair la gloire qu'il s'est attri-

buée de la prohibition de mon livre. *Quam ob rationem diu ejus distributio & venditio, ut percepi, Parisiis prohibita fuit.* Heist. idem.

Un troisiéme Ecrivain, homme célébre dans la Littérature, a paru vouloir diminuer le prix de mes travaux.

En lisant dans les Hommes illustres du Pere *Niceron*, l'éloge de M. *Devaux* célébre Chirurgien de Paris, vers la fin de cet éloge j'ai rencontré un trait fort à mon désavantage. Le voici.

» Enfin *on assure* que M. *Devaux*
» a eu beaucoup de part à un Ou-
» vrage, &c. . . . & à tous ceux
» dont M. Garengeot, dont l'ha-
» bileté est très-connue, a fait
» part au Public depuis plusieurs
» années. «

Surpris d'un tel annoncé dans un livre de cette nature, j'allai trouver le Pere *Niceron*, & lui demander sur quoi il se fondoit pour assurer un trait si calomnieux. Il me répondit ingénuement qu'il

avoit copié cet éloge dans le huitiéme tome des Mémoires de Littérature & d'Hiſtoire, & dans le Supplément de Morery, mais qu'il me feroit réparation dans le premier volume qu'il donneroit. La mort l'en a empêché.

J'eus recours aux livres ci-deſſus indiqués, & j'y remarquai véritablement, Tome VIII. de l'Hiſtoire Littéraire, & dans le Supplément de Morery, le fait que j'avois d'abord lû dans le Pere *Niceron*. J'ai différé juſqu'à ce que je donnaſſe quelque choſe au Public, à détruire cette calomnie: mais pendant ce délai, j'ai appris de quelle main le coup partoit.

Dans la ſeconde édition de mes Opérations, j'avois ſupprimé les approbations de quelques-uns de nos Confreres morts dans cet intervalle de tems, & je les avois remplacées par d'autres qui vivoient, pour lors témoins des faits que j'y avançois. La fille de M. *Devaux*, piquée de cette ſuppreſ-

ſion, qui n'étoit nullement, j'oſe le dire, un manque de reſpect pour la mémoire de M. ſon pere, jugea à propos de repouſſer cette prétendue injure, par une injure réelle. Elle ſurprit la religion & la probité de M. *Goujet*, & l'engagea à inſérer ce fait dans l'éloge de M. *Devaux* ſon pere. M. *Goujet* le fit ſur la garantie de cette Dame & de ſon mari, qui aſſurerent avoir vû mon manuſcrit entre les mains de leur pere. Ce fait étoit vrai, & ils l'avoient vû en effet, & même aſſez long-tems, puiſque M. *Devaux* qui me faiſoit l'honneur d'être mon ami, vouloit bien être un de mes Approbateurs, & s'aſſujettir par conſéquent à lire mon manuſcrit, ainſi que le font tous les Approbateurs.

Depuis ce tems-là, M. *Goujet*, ce ſçavant Ecrivain qui enrichit la République des Lettres par tant d'excellens Ouvrages, étant mieux informé, a connu la vérité, m'a

rendu juſtice, & veut me la rendre publiquement en me permettant de faire imprimer la Letttre ſuivante, qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire.

LETTRE

Ecrite à l'Auteur.

JE ſuis fâché, Monſieur, de vous avoir donné quelque lieu de vous plaindre d'un endroit de l'éloge de feu Monſieur *Devaux*, qui vous regarde. J'y ai dit, ſur le témoignage de quelques perſonnes mal informées, que Monſieur *Devaux* avoit eu part à vos Ouvrages. J'ai été depuis informé du contraire, & je vous dois la juſtice de *deſavouer ce que j'avois avancé d'abord*. Votre mérite m'eſt connu depuis long-tems, & cette connoiſſance devoit me ſuffire pour être perſuadé que vous n'avez beſoin que de vous même, pour écrire ſur des matieres que

vous avez approfondies. J'ai l'honneur d'être avec une parfaite eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, GOUJET, Chanoine de Saint Jacques l'Hôpital.

A Paris ce 9 Février 1742.



TABLE

DES CHAPITRES ET TITRES

Contenus dans le premier Tome.

PREMIERE PARTIE,

Dans laquelle on traite des Tégumens universels de tout le corps, & des Viscéres du Bas-ventre exclusivement.

Fin de la Table du premier Tome.



Approbation du Censeur Roïal.

J'Ai vû par ordre de Monseigneur le Chancelier les *Traités de Splanchnologie & de Miotomie*, par M. de Garengeot. A Paris ce 29 Juillet 1741. PETIT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, notre bien amé le Sieur CROISSANT DE GARENGEOT Maître Chirurgien & de notre Châtelet de Paris, Nous aïant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour Titre : *Splanchnologie* ou l'*Anatomie des Viscéres*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire réimprimer en bon Papier & beaux Caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle, sous le contre-scel des Présentes. A ces Causes, voulant traiter favorablement ledit Sr Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de douze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes;

Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sr Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sr Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Dagueſſeau Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de

faire jouir ledit Sr Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes réquis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le neuviéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent quarante-un, & de notre Régne le vingt-septiéme. Par le Roy en son Conseil, *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre dix de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 552. fol. 544. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenses art. IV. à toutes personnes de quelle qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Sindicale des Libraires & Imprimeurs de Paris huit Exemplaires de chacun prescrit par l'art. CVIII. du même Réglement.

SAUGRAIN, Syndic.

SPLANCHNOLOGIE,



SPLANCHNOLOGIE,
OU
L'ANATOMIE DES VISCÉRES.



PREMIERE PARTIE;

Dans laquelle on traite des Tégumens universels de tout le corps, & des Viscéres du bas-ventre exclusivement.

CHAPITRE PREMIER.

Définitions générales de toutes les Parties qui entrent dans la composition des différens organes de l'homme.



Ce Chapitre, dans lequel on donne une notion autant claire & abregée qu'il a été possible, des parties du corps que les anciens Anatomistes ont appellées assez mal-à-propos, *simples* ou *similaires*,

peut être non ſeulement regardé comme une introduction à l'Anatomie, mais auſſi comme un répertoire des termes les plus génériques des différens organes de l'homme. C'eſt dans cette vûe qu'on y a défini & les parties fondamentales ou prétendues *ſimples*, & celles qui ſont composées d'un *grand nombre* de ces premieres. Mais comme cet ouvrage ſera indubitablement feuilleté par différentes perſonnes, on croit qu'on ne peut mieux entrer en matiere, qu'en s'expliquant ſur l'attention que l'on doit à chaque claſſe de Lecteurs.

Comme tous les Livres de ceux qui ſont aſſez verſés dans une Profeſſion pour en pouvoir écrire, ne ſçauroient ſervir qu'à trois ſortes de Lecteurs, qui ſont les vrais Sçavans, ceux qui ont acquis une moïenne érudition, & ceux qui commencent, les Auteurs ſont néceſſairement obligés d'avoir des attentions pour ces trois ſortes de perſonnes : & quoique les premiers ne tirent pas, pour l'ordinaire, de grands avantages de la lecture des nouveaux Livres, étant d'eux-mêmes ſuffiſamment éclairés, ce ſont pourtant ceux qui donnent plus de peine aux Ecrivains. Car l'envie qu'ont les Auteurs de contenter les Héros de l'Art, leur fait faire tous les efforts dont ils ſont capables

pour s'attirer leur estime : & s'ils ont le bonheur de leur plaire, l'honneur qui leur en revient les dédommage avec usure de tous leurs travaux, & les encourage à redoubler leurs attentions pour mériter de nouveaux applaudissemens.

Si les Auteurs n'ont pas les mêmes avantages à espérer de ceux qui n'ont que des connoissances superficielles, c'est cependant chez ces gens-là, où leur réputation court un plus grand danger de faire naufrage. Tout ce qui est nouveau, ou autrement écrit qu'ils ne l'ont conçu, est par eux pointilleusement relevé : ils n'aiment pas qu'on les mene par d'autres voïes, que celles qu'on leur a déja tracées. La route qu'ils ont suivie pour parvenir à des connoissances médiocres, est à leur goût la plus sûre ; & tout ce qui les en écarte, passe dans leur esprit pour une pierre d'achopement qui les éloigne du chemin de la vérité.

Nous tâcherons cependant de mériter leur approbation, en les menant peu à peu au but où nous tendons, qui est de leur faire voir que l'on ne doit se proposer pour modéles, en étudiant l'Anatomie, que ceux qui se sont beaucoup appliqués à la dissection, & qui ont fait, en dissequant, des observations exactes ; tous les autres ne pouvant leur donner que de

fausses idées de la structure des parties, & par conséquent dénués de pratique, leur faire illusion par des raisonnemens frivoles & défectueux.

Les Auteurs ont moins à appréhender des commencans, qui semblables, pour ainsi dire, à une cire molle, sont disposés à recevoir avec docilité les impressions qu'on leur donne, sur tout quand on sçait s'accommoder à la foiblesse de leurs conceptions, rectifier avec ménagement les lumieres fautives de leurs esprits peu cultivés, & descendre dans un détail de généralités, qui les mette à portée d'entrer à pas lents, dans l'histoire particuliere de chaque organe.

Or pour ne point ennuïer ceux qui ont déja des connoissances plus étendues, & tâcher même de plaire aux Sçavans, il faut qu'un Auteur s'étudie, sur tout à donner de l'ordre, de la précision, & du goût aux explications même les plus simples & les plus communes ; & fixant insensiblement l'attention de toutes sortes de Lecteurs, il mene les commençans comme par la main, & les mette en état d'atteindre peu à peu aux choses les plus difficiles.

C'est donc pour donner à ces nouveaux dans l'Art, les premieres notions des parties qui entrent dans la composition du

corps humain, que je vais commencer par une courte deſcription de ces ſortes de parties, afin qu'ils ne s'imaginent pas d'abord, d'être comme tranſportés dans un nouveau monde, lorſque je ſerai obligé de leur en parler dans toute la ſuite de mes explications.

Et pour les conduire comme par dégrés, vers la ſtructure & le mécaniſme de l'homme, je dis premierement que l'ANATOMIE (dans le ſens le plus commun) *eſt une diſſection artificielle des cadavres des hommes, ou de ceux des bêtes, par laquelle la ſubſtance, la ſtructure, la figure, la ſituation, la grandeur, le nombre, les rapports, le mécaniſme, & l'uſage des parties nous ſont connus.* D'où je conclue que le cadavre humain eſt le principal objet de l'Anatomie; & qu'à ſon défaut, le cadavre des animaux diſpoſe l'Anatomiſte à la connoiſſance de celui de l'homme, comme je l'ai inſinué dans une *Miotomie humaine & canine*, & dont on verra dans peu une troiſiéme Edition beaucoup augmentée, puiſque les deux premieres ne contenoient que les grands muſcles, & qu'on y a ajoûté la petite Miotomie qui eſt beaucoup plus nombreuſe.

Or pour mieux approfondir la connoiſſance de l'homme, examinons-le dès ſa naiſſance, & diſons qu'il n'eſt, dans cet

L'homme n'eſt qu'un aſſemblage de vaiſſaux, de parties ſolides & de fluides.

âge tendre, qu'un aſſemblage de vaiſſeaux qui ſe développent, qui s'épanouiſſent tous les jours : ce ſont des diamétres qui s'ouvrent inſenſiblement ; des cavités qui s'étendent ; des moules qui ſe creuſent ; des fibres qui ſe groſſiſſent juſqu'au point de ne former plus qu'un aſſemblage de vaiſſeaux développés, dont les meſures, le volume, & les dimenſions parvenues à leut dernier période, forment alors un homme parfait.

Mais comme tous ces accroiſſemens & ces progrés ne ſe font bien & à propos, qu'autant que des matieres fluides ſe placent & s'ajuſtent dans tous les vides ; qui s'ouvrent ou ſe dilatent continuellement à proportion de leurs diamettres, auſſi-bien que pour réparer les diſſipations qui ſe font pendant toute la vie, nous ſommes obligés de convenir, avec tous les Anatomiſtes, que l'*homme eſt un composé de parties ſolides & de parties fluides.*

Les parties ſolides en général.

Les parties ſolides ne ſont, comme nous l'avons déja fait connoître, qu'un amas d'un million de vaiſſeaux ſi artiſtement agencés, & ſi induſtrieuſement entrelaſſés les uns avec les autres par la plus ſage de toutes les mains, qu'il en réſulte une infinité de parties autant différentes, que leur arrangement, leur tiſſure, leurs pores ſont variés. Mais pour ne point

tomber dans la confuſion, nous diviſons ces parties fermes & ſolides en deux claſſes générales, qui ſont les parties dures & les parties molles.

Les parties ſolides ſont dures & molles.

Les parties dures ſont le ſoutien, l'appui, & pour ainſi dire, la charpente ſur laquelle les molles ſont agencées ; & ces dernieres ſont quelquefois ſeules, & forment auſſi quelquefois conjointement avec les dures, des *cavités*, des *cloiſons*, des *reſervoirs*, des *canaux*, des *puiſſances*, & mille autres merveilleux mécaniſmes que nous admirons dans la ſtructure de l'homme, & qui nous prouvent l'exiſtence d'un Etre ſuprême.

Quant aux fluides, elles ſont de pluſieurs ſortes : & l'on peut en général les definir un aſſemblage de liqueurs vives & actives, qui coulent & circulent dans les ſolides avec un ordre ſurprenant ; ce qui entretient non ſeulement l'élaſticité des ſolides, contrebalance leur force, modere leur action, leur communique la vie, mais auſſi procure aux fluides des caracteres & des degrés de fluidité autant variés, qu'ils ont de différentes parties à parcourir.

Les parties fluides ſont des liqueurs actives.

La connoiſſance, l'explication & le développement de toutes ces parties eſt difficile ; & je n'oſe pas me promettre d'expoſer leur ſtructure, d'une maniere pro-

pre à satisfaire toutes sortes d'esprits : je serai au contraire fort content de mon travail, si je puis tracer des voïes sûres, à la faveur desquelles on puisse faire des découvertes, de plus en plus utiles.

Ce que c'est que la *fibre* en général.

Ainsi pour commencer l'histoire abrégée des parties qui entrent dans la composition de notre corps, je dis que la FIBRE est une espece de filet simple *en apparence*, & très-délié, qui entre dans la structure de toutes les autres parties de notre corps. Or comme nous avons déja fait entendre que certaines parties sont plus dures que d'autres, on doit conclure que si les *fibres* entrent dans la composition de toutes les parties, il doit nécessairement y en avoir de molasses comme celles des muscles ; de flexibles & plus ou moins élastiques, comme celles des tendons, des cartilages, &c. de dures, comme celles des os, & mille autres especes dont le détail pourroit être plus ennuïeux que profitable.

Quoique la structure des *fibres* en général, ne soit pas plus connue que celle de chaque *fibre* en particulier, & qu'on ne puisse pas déterminer si elle est une continuité de nerfs, comme quelques Anatomistes célébres le prétendent, ou bien si elle est vésiculaire, cellulaire, ou spongieuse, on peut néanmoins assurer que

quand on l'examine avec un bon microſcope, on y apperçoit du blanc, du rouge, &c. en un mot, qu'elle eſt compoſée de pluſieurs ſubſtances differentes. Ainſi, quoiqu'elle ſoit la partie la plus ſimple en apparence, & que par ſes differens entrelaſſemens elle forme toutes les autres parties, on ne doit pas pour cela compter beaucoup ſur ſa prétendue ſimplicité, & l'on parle toujours improprement, quand on dit que la *fibre eſt une partie ſimilaire*, *&c.*

Le NERF eſt un faiſceau de petits filets blanchâtres & cilindriques, qui part du cerveau, du cervelet, ou de la moëlle de l'épine; (a) pour ſe diſtribuer à toutes les parties du corps, leur porter l'eſprit animal, & ſervir au ſentiment & au mouvement. Définitio du nerf.

L'ARTERE SANGUINE eſt un vaiſſeau ou canal élaſtique, pourvû d'un battement ſenſible & manifeſte, & dont l'uſage eſt de porter le ſang du cœur à toutes les parties du corps. Définition de l'artére ſanguine.

La VEINE SANGUINE eſt auſſi un vaiſſeau, ou un canal élaſtique, mais dont le battement n'eſt pas ſenſible, ni les tu- Définition de la veine ſanguine.

(a) Mon Confrere le célébre M. Petit, a diſſéqué un fœtus dans lequel il n'y avoit ni cerveau, ni cervelet, ni moelle épiniere; cependant il y avoit des nerfs qui partoient de la membrane qui revêt intérieurement le canal de l'épine.

niques si fortes que celles de l'artére ; & qui sert à rapporter le sang de toutes les parties du corps, immédiatement dans le cœur.

Le SINUS, en terme de vaisseaux, est une veine sanguine, creusée pour l'ordinaire dans l'épaisseur de quelque membrane, & dont l'usage est presque toûjours, de porter le sang de quelques parties dans de grosses veines, pour être conduit ensuite au cœur.

L'ARTERE LIMPHATIQUE est un petit canal très-fin, sans nœuds ou valvules, composé d'une tunique fort deliée, transparente, & dont l'usage est de conduire une liqueur aqueuse appellée *limphe*, des plis & replis formés par les plus petites artéres sanguines, à toutes les parties du corps.

La VEINE LIMPHATIQUE est un petit canal três-fin, garni de nœuds ou valvules, formé d'une tunique fort deliée, transparente, & dont l'usage est de charier la *même liqueur limphatique*, de toutes les parties du corps dans *les veines sanguines*, & quelquefois dans des *reservoirs* particuliers. Il s'ensuit donc delà, que les artéres & veines limphatiques sont des canaux differens dans la même espece ; que les *veines limphatiques*, après avoir reçu une partie de la limphe des artéres lim-

phatiques, ne portent point cette liqueur immédiatement dans le cœur, mais qu'elle y est seulement conduite comme par cascades, c'est-à-dire par des canaux d'un genre different, tels que sont les veines sanguines.

Les veines limphatiques ne portent point la limphe immédiatement dans le cœur.

Quoique cette description des vaisseaux *limphatiques*, & de la route que tient la *liqueur* qu'ils contiennent, paroisse contraire à celle de *presque tous les Livres*, elle se remarque néanmoins quand on l'examine avec un *bon microscope*, sur quelques parties d'animaux vivans.

On voit en effet dans ces parties d'animaux vivans, les deux sortes de vaisseaux limphatiques dont je parle. Les premiers qui cotoïent plus ordinairement les petites artéres sanguines, sont presqu'imperceptibles, même aux meilleurs microscopes, & sont toûjours *sans nœuds*. Les seconds s'apperçoivent plus sensiblement au voisinage des veines sanguines; ils sont en plus grand nombre, & toûjours garnis de nœuds ou valvules.

Ce qui distingue les artéres limphatiques, des veines de même genre.

C'est par cette description qui est dûe à M. *Boërhaave*, que ce célebre Auteur a expliqué les *inflammations* d'une maniere d'autant plus ingenieuse, qu'elle a été scrupuleusement suivie par de grands hommes; mais toute séduisante qu'ait été jusqu'ici *cette théorie des inflammations*,

elle se trouve néanmoins contredite avec beaucoup de fondement, dans l'*Art de guérir, &c. de* M. Quesnay *très-habile Chirurgien* de Paris.

C'est encore cette description des *artéres* & *veines limphatiques*, dont j'avois donné presque la même idée dès ma premiere édition, qui a porté M. HEISTER à en faire le premier sujet de ses répréhensions, & à dire contre moi ce qui suit. » Il fait » voir p. 9. que la description qu'il don» ne des vaisseaux limphatiques & de » *leur cours*, est différente de celle qu'ont » donné les autres Ecrivains : en quoi je » n'ai rien trouvé qui soit digne de *re-* » *marques*, & que je *n'aie dit moi* ou d'au» tres. *Deinde pag.* 9. *perhibet*, *ipsius descriptionem vasorum lymphaticorum* eorumque cursus *diversam esse à descriptionibus reliquorum Scriptorum : ubi tamen ego quidem nihil notatu dignum deprehendi*, *quod vel* ipse *vel* alii *jam de iis dixerimus.* (*a*)

Je ne sçais si cet aveu de mon rigide Censeur, peut lui faire beaucoup d'honneur ; car prévenu de ce qu'il a tiré de *Verheien* touchant les vaisseaux limphatiques, il a cru qu'il n'y avoit rien au delà qui fût digne de son attention. Je me persuade au contraire, que la comparaison de ce qu'il avance touchant ces genres de

(*a*) Compend. Heist. quart. edit. p. 159.

vaiſſeaux, avec la courte notion que j'en avois donné, & que j'étends un peu plus dans cette ſeconde édition, mettra le Public en état d'aprétier ſon étonnement, & de décider ſur ſa repréhenſion. » Les » vaiſſeaux limphatiques, dit notre Ana- » tomiſte dans ſes trois dernieres édi- » tions, ſont de petits canaux minces, » tranſparens, qui portent de toutes les » parties vers le cœur, une liqueur preſ- » qu'aqueuſe. *Vaſa lymphatica ſunt canaliculi, pelucidi, liquidum tenue, fere aquoſum, aquam pluribus partibus more venarum verſus cor revehentes.* (*a*)

Trouve-t-on dans cet énoncé, rien qui caractériſe les deux genres de vaiſſeaux limphatiques dont j'ai parlé? Y dit-on un ſeul mot des *artéres limphatiques* qui ſont préſentement connues & avouées de tous les habiles gens, ni du *cours qu'elles font parcourir à la limphe*? Mon adverſaire a bien ſenti que je lui ferois ce reproche; mais pour donner quelque couleur à une repréhenſion de ſa part ſi mal fondée, & pour ne pas *avouer* qu'il trouvoit dans mon ouvrage, une courte notion des *artéres limphatiques*, & même de la *courſe de leur liqueur*, il a voulu éblouir ſes Lecteurs, en diſant que dans ma deſcription, il n'a rien trouvé qui ſoit digne de remar-

(*a*) Compend. Heiſt. 4. edit. p. 11. N°. 29.

que, & qu'il n'ait dit *lui* ou d'autres : *ubi tamen ego quidem nihil notatu dignum deprehendi, quod non vel* ipse *vel* alii *jam de iis dixerimus.* (*a*) C'est-à-dire que lorsqu'on citera à l'avenir quelqu'Auteur qui aura donné du nouveau, on sera exposé à la critique de M. *Heister*, qui avancera gratuitement qu'il *l'a dit* ou *d'autres*. Un pareil discours ne seroit en place par l'Auteur original de cette découverte, que dans la supposition que j'eusse manqué à lui en déferer l'honneur; mais dans un Anatomiste que je n'ai point attaqué à ce sujet, & qui a jusqu'ici absolument *ignoré* les artéres limphatiques & *la course de leur limphe*, comme on va voir que M. *Boërhaave* le lui a reproché il y a plus de quatorze ans, on est fondé à regarder sa répréhension comme une fanfaronade mal soutenue !

Le célebre Phisicien que je viens de citer, assure que *tous les vaisseaux limphatiques*, dont les Anatomistes ont *jusqu'à présent* parlé, & qu'ils ont *démontrés*, ne sont que des veines. *Vasa omnia lymphatica, quæ ab Anatomicis huc usque descripta fuere atque demonstrata, meras esse tantummodò venas.* (*b*)

Si M. *Heister* ne se croit pas confondu

(*a*) Compend. Heist. 4. édit. p. 159.
(*b*) Boerh. de meth. stud. sect. 52.

avec les Anatomiſtes dont M. *Boërhaave* entend parler ; voici un paſſage qui le regarde plus particuliérement : « Si on » conſulte Heemſterhuyſius , Gliſſon , » Lower,&c. ſur *les vaiſſeaux limphatiques* » tant de l'abdomen que des parties infé- » rieures, nous remarquerons que tous » ces Auteurs, même les nouveaux Ana- » tomiſtes, comme HEISTER & les autres, » nous apprennent que *ces vaiſſeaux* ſe » déchargent ou dans différentes groſſes » veines, comme dans la cave , dans la » porte, ou dans le reſervoir de *pecquet*, » & delà dans le canal thorachique. Il eſt » donc clair par-là, que les *vaiſſeaux lim-* » *phatiques* qui ont été décrits par les Ana- » tomiſtes, portent leur liqueur au cœur « par le moïen de vaiſſeaux d'une autre » eſpece, & que ces *vaiſſeaux limphatiques* » ne ſont que des veines. *Si... conſulere libeat Heemſterhuyſium, Gliſſonium, Lowerum, Malpighium & Nuckium*, *de* lymphaticis *tum* abdominis *tum etiam* partium inferiorum, *advertemus utique, hos omnes Authores (ac etiam recentiores Anatomicos videlicet* HEISTERUM , *alioſque) nos docere, quòd vaſa hæc, vel in venas majores varias, præſertimque in cavam, venam portarum, &c. vel in cyſternam lumbarem, hinc in ductum chyliferum ſe ſe pariter evacuant. Sic ergo clarè patebit, lymphatica quæ ab Ana-*

Tous les Anatomiſtes, juſqu'à M. Boerhaave, n'ont connu que des veines limphatiques.

tomicis huc usque descripta fuere suum liquidum mediantibus vasis majoribus cordi reddere; hinc etiam. . . . . concludere licet, ista vasa meras esse tantummodò venas. (*a*)

Après cette note de l'habile M. Boërhaave, le Lecteur peut mettre à prix la *belle remarque* de mon adversaire, sur ma description des artéres & veines limphatiques (*ubi tamen ego quidem nihil notatu dignum deprehendi*,(*b*) *quod non vel* ipse *vel* alii *jam de iis diximus*,) & juger dès à-présent, de ces fautes grossieres qu'il a prétendu trouver dans la premiere édition de cet ouvrage : mais comme je les examinerai toutes à mesure qu'elles se présenteront, je vais abandonner cette digression, pour continuer la description des parties fondamentales du corps.

Définition des veines lactées.

Les VEINES LACTE'ES sont de petits canaux assez semblables en apparence & en structure aux veines limphatiques, puisqu'elles en font souvent l'office. Leur usage le plus commun est de conduire un fluide dont nous n'avons point encore donné d'idée, appellé *chile*, des intestins dans de petits corps glanduleux, & de-là dans son reservoir.

Ce que c'est que le canal secrétoire.

Le CANAL ou *vaisseau* SECRETOIRE, est un petit tuïau assez transparent,

(*a*) Boerh. de meth. stud. sect. 52.
(*b*) Compend, Heist. 4. edit. p. 150.

rempli d'une eſpece de duvet (*a*) imbu de la liqueur qu'il doit ſéparer. Ce canal eſt ordinairement placé aux extrémités capillaires, differemment contournées & repliées, des artéres ſanguines, dans l'endroit où les veines ſanguines, auſſi differemment contournées, prennent leur naiſſance; & il ſépare du ſang qui paſſe de l'extrémité de l'artére dans la racine de la veine, une liqueur particuliere dont le duvet a été imbu dès la premiere conformation, & la conduit enſuite dans d'autres petits canaux ſemblables, & qui ſe réuniſſant, en forment de plus conſidérables. (*b*)

Le CANAL ou *vaiſſeau* EXCRETOI-

Ce que c'eſt que le canal excrétoire.

(*a*) La deuxiéme des fautes que M. Heiſter a relevées dans ma premiere édition, c'eſt cette eſpece de *duvet* qui ſe trouve dans les canaux ſecrétoires. Il dit que, c'eſt cependant ce que je ne pourrai jamais démontrer dans ce Livre de la nature, &c. *Id quod vero in libro naturæ demonſtrare non poterit.* H. p. 153. Tom. II. édit. 4.

L'Académie ſçait que M. Winſlow a démontré en pleine aſſemblée, ce *duvet*, ce *tomentum* : & ſi l'on veut s'en convaincre ſoi-même, on peut prendre un foie de Bœuf, diſſéquer les canaux hepato-ſiſtiques, les ouvrir, & conſiderer avec une bonne louppe, leur intérieur; alors on ſera convaincu de ce que j'avance. Un ſeul exemple me ſuffit, mais j'en parlerai encore en traitant du foie.

(*b*) *Depuis la premiere édition de cet Ouvrage, un habile Anatomiſte fait connoître qu'il n'eſt pas de ce ſentiment; mais comme il ne donne point de preuves, & qu'il ne s'appuie que ſur le ſentiment d'un Phiſicien qui laiſſe les difficultés ſans les éclaircir, je perſiſte dans ma premiere idée.*

RE, eſt un petit tuïau plus fort & plus opaque pour l'ordinaire que le précedent, qui eſt formé par la réunion de pluſieurs canaux ſecrétoires, afin de verſer & de dépoſer dans quelques reſervoirs, la liqueur que les canaux ſecrétoires ont ſéparée.

Définition de la glande.

La GLANDE eſt une eſpece de petit peloton, ou un entrélaſſement & entortillement de tous les vaiſſeaux dont nous venons de parler, comme de nerfs, d'artéres ſanguines, de veines ſanguines, d'artéres limphatiques, de veines limphatiques, de vaiſſeaux ſecrétoires, & pour la plûpart de canaux excrétoires. Ces differentes parties ſont encore entremêlées de petites véſicules vaſculeuſes & folliculeuſes, garnies en dedans d'un *duvet* ſemblables à celui des ſecrétoires. Le tout eſt comme lardé d'une ſubſtance particuliere, appellée par les Anciens *chair parenchimateuſe*, qui fait la liaiſon intime de tous ces differens vaiſſeaux. Enfin cet appareil qui eſt recouvert d'une enveloppe membraneuſe, conſtruit de deux ſortes de glandes, comme nous le verrons dans la ſuite. Les glandes ont divers uſages, mais la plûpart ſont deſtinées à la ſéparation de quelques liqueurs particulieres de la maſſe du ſang, deſquelles nous allons inceſſament parler.

La MEMBRANE eſt un tiſſu de fibres qui ont de la ſoupleſſe & ſouvent du reſſort, & qui ſont ſi artiſtement rangées & entrelacées ſur un méme plan, qu'il en reſulte une eſpece de trame étendue comme un morceau de toile. Ce plan eſt quelquefois ſimple & quelquefois double, triple, &c. alors on appelle ces differens plans, des *lames*, que l'on diſtingue en externe, interne & moïenne. L'uſage de la membrane eſt de ſervir de couverture à d'autres parties, ou à revêtir & tapiſſer des cavités, à former des ſéparations, &c.

L'ENVELOPPE eſt la continuité de quelque membrane voiſine, qui comme une eſpece de ſurtout, prend la figure d'un ſac, d'une poche, en un mot de la partie qu'elle doit envelopper. Ce que c'eſt que l'enveloppe.

La PELLICULE eſt une ſorte de petite membrane, mince, fine & très-deliée, qui s'unit quelquefois aux membranes ordinaires pour leur donner du corps. Souvent un grand nombre de pellicules forment toutes enſemble un tiſſu folliculeux, auquel le célebre *Ruyſch* a donné le nom de *tiſſu cellulaire* ou *ſpongieux*, dont l'uſage eſt d'unir deux lames membraneuſes enſemble, ou de favoriſer le frottement de quantité d'autres parties, &c.

La TUNIQUE eſt un tiſſu de fibres très-élaſtiques; & comme nous avons dit Ce qu'on entend par tunique.

qu'il y avoit des fibres de plusieurs especes, il y a aussi de differentes especes de tuniques, lesquelles posées les unes sur les autres, construisent des vaisseaux, des canaux, des viscéres, & même d'autres parties.

Ce qu'on entend par ligament.

Le LIGAMENT est une substance blanche, serrée, compacte, plus souple & pliante que le cartilage, difficile à rompre & à déchirer; quelquefois assez élastique, & quelquefois très-peu; composée de plusieurs fibres deliées, quoique très-fortes, qui par leur tissure ou leur arrangement, forment ou des liens étroits, ou des bandes larges, ou des toiles minces. En un mot, c'est un lien destiné à joindre, à contenir, à borner, & à garantir d'autres parties, soit dures, soit molles; & il ne differe nullement du tissu des membranes, & n'est même qu'une membrane repliée, quand il ne doit servir qu'à lier & à attacher quelques parties molles comme les viscéres; mais il est un tissu beaucoup plus serré, &c. quand son usage doit être d'unir & d'attacher les os.

Définition du muscle.

Le MUSCLE est une masse charnue, composée de petits filets rougeâtres appellés fibres charnues, ou fibres motrices. Ces fibres motrices, ne sont rougeâtres que dans leur partie moïenne, qui est ordinairement assez grosse, molette, &

susceptible de contraction. C'est ce que l'on appelle *chair*. Les extrémités au contraire, de chaque fibre motrice, sont blanches, deliées, peu capables de prêter, & c'est ce qu'on appelle fibres *tendineuses*. Plusieurs fibres motrices unies par le moïen de petits filets blanchâtres qui les croisent, forment de petits faisceaux de fibres charnues ou motrices; & plusieurs de ces faisceaux unis par un tissu cellulaire très-fin, & recouverts d'une enveloppe ou membrane commune, composent ensemble cette partie du corps appellée *muscle*, qui est l'organe du mouvement.

Définition du tendon.

Le TENDON se trouve ordinairement aux extrémités du muscle dont il est la continuité; mais ses fibres different de celles de la partie charnue du muscle, en ce qu'elles sont plus serrées, plus blanches, plus solides, & moins élastiques, comme je l'ai dit plus haut. Le tout est recouvert de l'enveloppe particuliere du muscle, de façon que ce composé ressemble à une espece de corde, dont l'usage est d'allonger le muscle en *ménageant l'espace* ou le terrain.

Ce qu'on entend par aponévrose.

L'APONE'VROSE est une espece de tendon large, dont les fibres ne construisent pas un faisceau comme celles du précédent, mais sont posées parallelement les unes auprès des autres, & forment une

eſpece de membrane ou maniere de toile groſſiere, qui, outre qu'elle allonge le muſcle, comme le fait le tendon, ſert encore à donner des gaînes à tous les muſcles qu'elle recouvre, & à augmenter leur force au tems de leur action.

Définition de la graiſſe.

La GRAISSE en général, eſt une ſubſtance huileuſe, plus ou moins épaiſſe & molaſſe, contenue dans des cellules membraneuſes, qui ſe communiquant, forment de petits lobes. La couleur & la conſiſtence de la graiſſe varient ſuivant les endroits où elle ſe trouve, ce qui conſtitue de trois ſortes de graiſſe, que les Anatomiſtes ont appellé graiſſe ſimplement, l'*axonge*, & le *ſuif*. Toutes ces differentes eſpeces ne s'éloignent cependant que du plus ou du moins de la couleur blanche ou jaunâtre.

La graiſſe a trop d'uſages pour les rapporter dans ces généralités; nous dirons ſeulement qu'un de ceux qui lui eſt diſputé, eſt de ſervir de nourriture à l'animal en ſe remêlant au ſang. L'affirmative eſt prouvée par le peu d'alimens que prennent les perſonnes graſſes.

Définition de la moelle.

La MOELLE eſt une ſubſtance ſi ſemblable à la graiſſe, qu'elle n'en differe que par la fineſſe du tiſſu celluleux & membraneux qui la contient : ſecondement parce qu'elle eſt dans les os mêmes; & en troiſiéme lieu parce que la matiere

dont elle eſt faite, paſſant par des filieres plus deliées & plus longues, elle eſt plus affinée & plus délicate : mais ſes uſages ſont à l'égard des os, ce que la graiſſe eſt à l'égard de toutes les parties molles. Les Anatomiſtes les plus ſenſés font de trois ſortes de moëlle, de même que nous avons dit qu'ils font de trois ſortes de graiſſes : ils les appellent moëlle en *maſſe*, moëlle en *grappe*, & moëlle en *cellules*. Ce détail regarde l'*oſteologie*.

L'OS eſt la partie la plus dure, la plus ſolide, la plus ſéche, & la moins flexible du corps, deſtiné à ſervir de baſe, d'appui, de ſoutien, de rempart & de borne à toutes les autres parties ſuivant leurs differens beſoins. L'os eſt ordinairement recouvert d'une membrane appellée en général *Perioſte*. Définition de l'os.

Cette définition, quoique courte, eſt ſuffiſante pour faire appercevoir aux jeunes Chirurgiens, que la ſcience qui traite des os, eſt une des belles parties & des plus néceſſaires de l'Anatomie.

Le CARTILAGE eſt un corps d'une matiere blanchâtre, & en quelque maniere de couleur de perle : cette matiere cartilagineuſe eſt néanmoins plus tendre, moins caſſante, plus flexible & plus élaſtique que l'os. Les cartilages ſont ſans cavité, deſtitués de moelle, & recouverts Ce qu'on entend par cartilage.

d'une membrane très-fine & très-adhérente à leur ſubſtance. Cette membrane eſt appellée *Pericondre*. L'uſage des cartilages eſt de revêtir les extrémités des os joints par articulation mobile ; d'augmenter comme feroit une épiphiſe, l'étendue de certains os ; d'en unir d'autres fort étroitement : enfin il y en a qui n'ont aucune adhérence immédiate avec les os, & dont le détail & les uſages feroient ici hors d'œuvre.

Uſage général des cartilages.

Définition de l'ongle.

Les ONGLES ſont de petits corps plats & demi-circulaires, aſſez reſſemblans à de la corne, poſés à l'extrémité des doigts des mains & des pieds. Leur ſtructure n'eſt autre choſe que de petites lames tranſparentes, couchées les unes ſur les autres, continues à l'épiderme & au corps muqueux fort condenſé, ou, ſi l'on veut, au réſeau de la peau qui ſe trouve en cet endroit, comme par tout ailleurs, fort adhérent à l'épiderme : elles ſont fortifiées par les mammelons qu'elles recouvrent. Les ongles ſervent beaucoup à faciliter l'appréhenſion des petits corps, & à affermir l'action du marcher ou la progreſſion.

Définition des poils.

Les POILS ſont de petits tuïaux inſenſibles qui traverſent la peau ; differens en chaque partie du corps, dont les uſages ſont auſſi differens, & qui ont pour la plûpart,

plûpart, leur racine dans de petits oignons ſitués au de-là de la peau. Voïez une theſe de feu M. *Chirac* premier Médecin du Roi, dans laquelle il donne une ample deſcription des poils.

Tous les ſolides dont nous venons de faire l'hiſtoire générale, quoique compoſés eux-mêmes d'un aſſez grand nombre de ſolides, forment encore par l'arrangement de pluſieurs, des parties bien differentes, que les Anatomiſtes appellent des *viſceres* & des *organes*. *

Ce qu'on entend par viſceres.

Les VISCERES, ſelon tous les Anatomiſtes, ſont des parties compoſées d'*un grand nombre* de celles que je viens de détailler, & qui ſe trouvent renfermées dans de grandes cavités, ſans y être attachées par toute l'étendue de leur ſurface ou circonference, (*a*) telles que ſont les poumons dans la poitrine, l'eſtomac, les inteſtins, le foie, &c. dans le ventre.

* Sur cet article M. Heiſter fait une tirade de treize lignes, où il démembre, ſuppoſe, & arrange ce que je viens de dire, de maniere qu'il y trouve le ridicule ſuivant. „ Mais je voudrois „ bien ſçavoir quelle eſpece de *viſcere* on peut di„ re que les poils, les ongles, les os, la moëlle, „ ſervent à former ? *Sed ſcire vellem, ad quod viſcus conſtituendum pili, ungues, medulla & oſſa concurrant ?* H. p. 153.

Quelle critique ! Quelles obligations le Public n'a-t'il point à de ſi belles réflexions ? Ai-je dit que ces parties formoient des viſcéres?

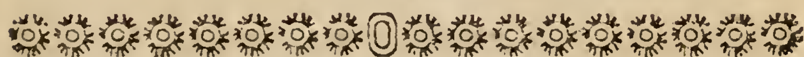
(*a*) Voïez M. Winſlow §. 26. p. 472.

Les ORGANES, en fait d'Anatomie, sont des parties composées de *quelques-unes* des parties fondamentales ci-dessus : ils sont destinés à quelques fonctions sensibles & particulieres.

Le terme d'*organe* signifie la même chose que celui d'instrument ; de sorte que lorsqu'on appelle l'oreille l'*organe de l'oüie*, l'œil l'*organe de la vûe*, le muscle l'*organe du mouvement*, &c. c'est comme si l'on disoit l'*instrument de la vûe*, ou destiné à faire oüir, voir, &c.

Pour que les visceres, les organes, & tous les solides en général, fassent bien leurs fonctions, il faut non-seulement qu'ils soient bien conformés, mais encore qu'ils gardent un juste équilibre avec les liquides qui doivent les parcourir, ou qui sont filtrés par leur moïen. Ces liquides sont fort differens, & sont les esprits animaux, le chile, le sang, le lait, la limphe, la sérosité, les larmes, la chassie, la cire des oreilles, la muquosité du nez, la morve, la liqueur des amigdales, la salive, la liqueur œsophagiene, la liqueur trachéale, le suc stomacal, le suc intestinal, la bile, le suc pancréatique, la liqueur qui passe par les pores de la plévre, celle qui se trouve dans le pericarde, celle qui humecte le peritoine, la semence, la liqueur des

proſtates & des glandes de *Mery* ou de *Cowper*, célébres Chirurgiens ; enfin la liqueur du vagin, la pomade ou verni des glandes ſébaſſées, la ſueur, l'urine, & la ſinovie.



CHAPITRE II.

De la diviſion du corps, & de ses differentes parties externes.

SAns nous amuſer à faire un long diſcours ſur les differentes manieres de diviſer le corps, nous diſons que celle qui eſt la plus naturelle & la plus ſuivie, le diviſe en tronc & en *branches* ou extrémités. Diviſion du corps.

Par le tronc, les Anatomiſtes entendent tout ce qui eſt depuis le ſommet de la tête juſqu'aux parties extérieures de la génération, excepté les bras. Le tronc.

Par les branches (nom qui convient mieux que celui d'extrémité ſi uſité) on doit entendre les bras, les cuiſſes, & tout ce qui leur appartient. Or les Anatomiſtes anciens ont fait un étalage ſuperflu, en donnant le nom de *grande main* & de *grand pied*, à ces branches : car enfin, ne tourneroit-on pas en ridi- Les branches, ou extrémités du tronc.

cule un Démonstrateur, qui diroit, par exemple, tel & tel muscle s'attache à tel os de la *petite main*, du *grand pied*?

Pour venir présentement à la connoissance des parties qui composent le tronc, nous le divisons en trois cavités considérables, qui renferment toutes les parties dont nous allons faire mention dans cet Ouvrage, & en une quatriéme partie qui est le cou, dont nous ne parlerons point, parce qu'elle ne regarde nullement notre sujet. *

Les Anatomistes ont appellé ces cavités, des *ventres*; & ils les ont distinguées, ou selon leur situation, ou selon l'ordre qu'elles tiennent dans le corps. La plus haute cavité est appellée la tête, dont les parois sont le crane qui contient le cerveau, ses membranes, la moëlle allongée, & la naissance de neuf paires de nerfs.

La tête.

* Lors de la premiere édition, je n'avois point parlé du *cou* dans ma division, pour les raisons que je viens d'alleguer; & M. Heister me reprend vivement sur cette omission. *In* divisione trunci *sequitur ac describit* (*quod adeo detestatur in aliis*, comme si j'avois pû relever avec aigreur dans les autres, ce que je n'avois pas décrit moi-même) *methodum vulgarem Anatomicorum*, *quia illum in tres cavitates tantùm dividunt abdomen scilicet, thoracem & caput*, *collumque prorsus omittit*, *&c.* Heist. p. 154.

Si l'on peut prendre cette omission pour une faute, j'avoue à M. Heister, qu'elle est la *seule véritable* qu'il ait relevé dans mon Ouvrage.

La feconde cavité eft appellée la poitrine, ou le ventre moïen. Ce dernier nom lui eft donné non-feulement parce qu'elle eft fituée entre la cavité fupérieure dont nous venons de parler, & l'inférieure que nous allons examiner; mais auffi parce qu'elle eft moïenne en dimenfions. Cette cavité eft bornée fupérieurement par les clavicules, inférieurement par le diaphragme, latéralement par les côtes & les mufcles intercoftaux, antérieurement par le *fternum*, & poftérieurement par les vertebres du dos. Et tout cet affemblage forme une cavité qui contient le cœur, le pericarde, les poumons, le médiaftin, le *thimus*, une partie de l'œfophage & de la trachée-artere, le canal thorachique & les gros vaiffeaux. La poitrine.

La troifiéme cavité eft appellée le bas-ventre, ou le ventre inférieur, parce qu'elle eft au-deffous des deux autres cavités. Ses limites font le diaphragme par en haut, le pubis & le coccix par en bas; les mufcles tranfverfés, & en partie les fauffes côtes par les côtés, les mufcles droits par devant, les vertebres des lombes & l'os *facrum* par derriere. Toutes ces parties forment une cavité plus grande & plus fpacieufe que les deux précedentes, laquelle renferme Le ventre.

l'eſtomac, les inteſtins, le foie, la rate, les reins, les capſules attrabilaires, grand nombre de vaiſſeaux, & d'autres parties dont le détail eſt inutile dans ces diviſions générales.

Outre ces premieres diviſions qui diſtinguent ſeulement les cavités qu'on remarque dans le tronc, on a coutume de diviſer chacune de ces cavités en pluſieurs parties, & cela pour décider plus préciſément quelle partie contenue doit cauſer une maladie intérieure, ou doit être bleſſée par les agens extérieurs.

De-là, combien les Miniſtres de la ſanté doivent-ils connoître préciſément la ſituation & la correſpondance des differentes parties? Et ſi les fautes que font les Chirurgiens qui ne ſont pas au fait de ces ſituations, ſont capables d'allonger la guériſon, d'eſtropier, ou de faire périr bien des malades, quels déſordres les Médecins ne cauſeront-ils pas s'ils prennent une partie pour l'autre, & s'ils ignorent leurs ſituations, leurs liaiſons, & leurs ſuites? C'eſt donc pour donner à ceux qui n'ont pas encore travaillé à la diſſection, une notion autant juſte qu'on peut la donner, que l'on fait un dénombrement des parties contenues dans ces cavités, & qu'on leur aſſigne leurs limites.

Mais hélas ! ne peut-on pas regarder toutes nos précautions comme inutiles ? Et ne pouvons-nous pas aſſurer , que quoique nous aïons ſuivi les plus célebres Anatomiſtes de l'Europe, que nous nous ſoïons appliqués à lire les meilleurs Livres ; cependant la diſſection nous a plus appris d'Anatomie , & nous a ſeule découvert preſque tout ce que nous en ſçavons juſqu'à préſent de plus certain. D'où nous inferons qu'on ne peut ſçavoir comme il faut , les ſituations & les liaiſons qu'ont nos parties les unes avec les autres , ſans des diſſections très-ſouvent réïterées ; & qu'on ne connoît la mécanique des parties par l'Anatomie ſpeculative , que comme l'on connoît la ſituation & les beautés d'un païs, par les ſimples relations qu'on en trouve dans les Livres des Voïageurs.

Sans la diſſection , on ne peut ſçavoir comme il faut , les ſituations & les liaiſons qu'ont les parties les unes avec les autres.

Il ſembleroit par-là qu'il ſeroit inutile de lire , & de converſer avec les ſçavans Anatomiſtes. Ce qui n'eſt pas , parce qu'en voïant travailler les habiles Diſſecteurs , & en liſant ceux qui n'écrivent que ce qu'ils voïent , on s'abrege infiniment le chemin ; & *on en fait plus dans huit jours avec ces proviſions* , qu'on eſt en état d'en faire *dans un an* , lorſqu'on néglige de profiter du travail & des découvertes des excellens Artiſtes.

La lecture des bons Auteurs abrege le chemin.

Mais après tout, ce que nous apprenons des autres, ne peut, comme je viens de dire, ſervir qu'à nous abreger le chemin ; & ſi nous nous en tenons là, nous ne ſçaurons jamais parfaitement la vraie ſtructure, les véritables liaiſons, & le mécaniſme de notre corps : & il s'en faudra toujours beaucoup, que nous ne ſçachions auſſi-bien l'Anatomie, que les habiles gens qui nous en inſtruiſent, ſoit par leurs démonſtrations ou par leurs écrits. J'ai donc raiſon de ſoutenir que pendant que nous nous reposerons ſur les lumieres des autres, nous ne nous avancerons jamais vers la perfection où nous devons toujours tendre; & la pratique Chirurgicale & Medicinale en ſouffrira toujours un grand préjudice, puiſque l'Anatomie eſt le plus ferme appui de la Médecine & de la Chirurgie.

Pour avancer dans l'Anatomie, il faut joindre le travail à la lecture.

C'eſt donc pour abreger le chemin aux Eleves tant en Chirurgie qu'en Médecine, & les exciter au travail, que je continue mon Ouvrage, par la diviſion des trois grandes cavités du tronc, & par les noms que l'on donne aux differentes parties des branches ou des extrémités du corps.

Diviſion de la tête.

Ainſi la tête qui eſt la cavité ſupérieure du tronc, eſt diviſée en partie anté-

rieure, postérieure & laterales ; supérieure & inférieure : & chacune de ces parties reçoit des noms particuliers, comme la *face*, le *front*, le *derriere de la tête*, les *tempes*, le *sommet* ou la *fontanelle*, &c. noms françois, noms simples & connus de tout le monde ; noms qui ont autant d'harmonie dans notre langage, & font aussi bien sentir ce que l'on veut dire, que ces grands mots Grecs francisés des Anciens. Je ne me servirai donc de ces *grands mots Grecs & Latins*, que lorsque je ne pourrai faire autrement, & dans la seule vûe d'obéir à l'usage. Je dirai simplement que la *poitrine* est divisée en parties antérieure, postérieure & latérales, supérieure & inférieure. Chacune de ses parties retient un nom particulier ; comme la partie antérieure qui est plus connue sous le nom de poitrine ; la postérieure retient celui de dos ; & les *côtés* n'ont point d'autre nom ; car on dit communément j'ai mal au *côté* ; il a un point de *côté*.

Division de la poitrine.

On remarque à la partie supérieure & antérieure de la poitrine, deux éminences appellées mammelles ; & l'on voit au milieu de sa partie inférieure, un petit enfoncement appellé la *fossette du cœur*.

La troisiéme cavité du tronc que nous

avons appellée ſimplement le ventre, le bas-ventre, ou le ventre inférieur, ſe diviſe auſſi en parties antérieure, poſtérieure, &c. Mais comme ces diviſions générales ſouffrent encore des ſubdiviſions, c'eſt ce que nous allons examiner.

Diviſion du ventre en régions.

La partie antérieure que l'on appelle communément le ventre, ſe diviſe en trois régions, dont la ſupérieure s'appelle *Epigaſtrique*, la moïenne *Ombilicale*, & l'inférieure *Hipogaſtrique*.

Pour aſſigner les limites de ces trois régions, tous les Auteurs diſent que la ſupérieure qui eſt l'Epigaſtrique, commence au cartilage *Xiphoïde*, & ſe termine deux travers de doigt au deſſus de l'ombilic, &c. Cette façon de terminer les régions du ventre, eſt ſujette à beaucoup d'erreurs, puiſqu'elle ne peut marquer leur juſte étendue : car dans les ſujets chargés d'embonpoint, deux travers de doigt au deſſus de l'ombilic, ſont à peine le quart de la région ombilicale, quoique l'on ſe ſerve des doigts du ſujet pour cette meſure.

Nous déſignons plus préciſément les bornes des régions du bas-ventre, en nous ſervant de la méthode ſuivante.

Maniere de connoître préciſément

Nous prenons, par exemple, un ruban de ſoïe ou de fil, de deux pieds de

longueur, que nous poſons au travers du corps, en obſervant d'appuïer ſon milieu ſur le cartilage Xiphoïde, & ſes bouts pendent aux deux côtés. Nous prenons un ſemblable ruban que nous appliquons de la même façon ſur le pubis; un troiſiéme & un quatriéme que nous appliquons entre ces deux premiers, & qui en ſont autant diſtans qu'ils le ſont d'eux-mêmes; ce qui laiſſe trois eſpaces d'égale grandeur, qui bornent au juſte les trois régions dont nous venons de parler, & dont celle du milieu contient l'ombilic.

les limites des trois régions du ventre.

Ces trois diviſions ou régions du ventre ſeroient ſuffiſantes, ſi cette cavité ne contenoit pas tant de differentes parties ſujettes à être bleſſées ou attaquées de quelques maladies : & comme il eſt eſſentiel au Chirurgien & même au Medecin de connoître la partie bleſſée ou malade, on a encore ſubdiviſé chacune de ces régions en trois, dont l'une occupe le milieu, & les deux autres les côtés; ce qui ſoulage beaucoup la mémoire, & fait que l'on juge autant préciſément qu'il eſt poſſible, de la partie bleſſée ou malade.

Mais pour déſigner auſſi juſtement les bornes de ces ſubdiviſions que nous l'avons fait des trois principales régions,

Maniere de subdiviser précisément les régions du ventre.

nous nous servons de deux autres rubans que nous appliquons suivant la ligne longitudinale du corps , de façon qu'ils croisent les quatre rubans que nous avons déja posés, & qu'ils ont autant de distance entr'eux, qu'ils sont éloignés des parties laterales du ventre. Ces deux bouts de rubans, appliqués ainsi sur les quatre premiers, forment sur la surface du ventre, une maniere de grille, qui fait voir neuf espaces quarrés ; & chacun de ces espaces peut limiter précisément les subdivisions que l'on fait des régions du bas-ventre.

Par-là, la région supérieure que nous avons appellée l'*Epigastrique*, se trouve divisée en trois espaces, dont le milieu s'appelle l'*Epigastre* , & les côtés sont connus sous le nom d'*Hipocondres* droit & gauche. La région moïenne que nous avons appellée *Ombilicale* , se trouve aussi divisée en trois espaces , dont le milieu s'appelle l'*Ombilic*, & les côtés sont connus sous le nom de *Lombes* droit & gauche. Enfin la région inférieure que nous avons appellée l'*Hipogastrique*, est encore elle-même divisée en deux régions principales, une supérieure & une inférieure. Le milieu de la supérieure s'appelle l'*Hipogastre*, & les côtés les *Isles*, droite & gauche.

Le milieu de la région *Hipogaſtrique* inférieure, ſe trouve ordinairement recouvert de poils quand on eſt parvenu à l'âge de puberté : il eſt appellé le *Penil* ou le *Pubis*, dans l'un ou dans l'autre ſexe ; & dans le ſexe féminin il s'appelle auſſi la *Motte*. Les côtés du pubis ſont deux replis tranſverſaux & obliques, ſitués aux parties inférieures du ventre, & aux parties antérieures & ſupérieures des cuiſſes : ils ſont appellés les *Aînes*.

La ſurface ou la partie poſtérieure du ventre, n'eſt pas ſujette à tant de diviſions : ſes parties ſupérieures de côté & d'autre, s'appellent les *Reins*, & les inférieures les *Feſſes*.

Les diviſions de tout ce que nous appellons le *Tronc* de notre machine, étant connues, il faut paſſer à celles que nous appellons ſes *branches* ; terme qui convient beaucoup mieux que celui d'*extrémités* ; & dire que la *branche* ſupérieure, à laquelle nous avons donné le nom génerique de *bras*, ſe diviſe en quatre parties. La ſupérieure s'appelle l'*épaule*, & eſt compoſée de deux os. Celle qui la ſuit eſt particulierement appellée le *bras*, & n'eſt conſtruite que d'un os. La troiſiéme, faite de deux os, eſt caracteriſée par le mot d'*avant-bras*. Enfin la

Diviſion du bras, ou de la branche ſupérieure du tronc.

quatriéme est encore subdivisée en trois parties, qui sont le *poignet* ou le carpe, composé de huit petits os d'une structure & d'une mécanique singuliere, & qui ont tous leurs noms particuliers. La seconde partie du poignet est la *main* ou le métacarpe, dont la surface interne est nommée paume de la main, & l'externe le dos. Elle est composée de quatre os longuets, sur lesquels sont articulés la troisiéme partie qui sont les doigts. Ces derniers sont au nombre de cinq, composés chacun des trois os appellés phalanges.

Les noms de chaque doigt de la main.

Le premier des doigts de la main est hors de rang; il est nommé le *pouce*, parce qu'il a beaucoup de force. Le second est nommé l'*indicateur*, parce que c'est celui-là qui sert à montrer un objet éloigné. J'appelle le troisiéme le doigt du milieu par rapport à sa situation, ou le *grand doigt*, parce qu'il excéde tous les autres en grandeur. Le quatriéme est connu sous le nom d'*annulaire*, parce que c'est celui auquel on fait traverser les anneaux des bagues. Enfin le cinquiéme est appellé l'*auriculaire*, parce qu'étant fort petit il est plus propre que les autres, à être introduit à l'entrée du conduit de l'oreille pour le nettoïer.

Division de

La *branche inférieure du tronc*, est de

même que la ſupérieure, diviſée en quatre parties. Cette branche eſt connue ſous le nom générique de *jambe*, mais chacune de ſes parties a des noms differens. La partie ſupérieure de cette branche eſt appellée la cuiſſe; elle eſt compoſée du plus grand os de tout le corps. La partie qui ſuit ſe nomme le *genou*: c'eſt un petit os figuré à peu près comme le cœur que l'on peint ſur les *cartes à jouer*: * il s'appelle la *rotule*. La troiſiéme partie de la branche inférieure du tronc, eſt nommée particulierement la jambe: elle eſt compoſée de deux os, à l'extrémité inférieure deſquels on apperçoit deux ſaillies qui ſe jettent en dehors; elles ſont appellées les *chevilles* des pieds, dont celle qui regarde l'axe du corps eſt appellée interne, & l'autre eſt l'externe.

la cuiſſe, ou branche inferieure du tronc.

Enfin la quatriéme partie eſt le *pied*: il eſt encore ſubdiviſé en trois parties, dont la ſupérieure & poſtérieure eſt compoſée de ſept os, & eſt connue ſous le nom de *tarſe*, à laquelle on apperçoit

Diviſion du pied.

* Voici une de mes grandes fautes ſuivant mon Adverſaire, qui a la bonté de me faire parler à ſon gré. Il me fait dire que la *rotule* eſt un os qui a la forme du CŒUR. *Quod* rotula *os ſit formæ* cordis *præditum*. H. p. 154. C'eſt ainſi qu'il eſt ſincere, & qu'il ſçait *ſouſtraire*, pour donner des tournures ridicules!

une ſaillie poſtérieure appellée talon. La ſeconde partie du pied, ou la moïenne eſt composée de cinq os ; elle eſt appellée *métatarſe.* La troiſiéme & derniere partie du pied ſont les orteils, ou les doigts du pied : leur nombre eſt de cinq, comme à la main, composés chacun de trois os (*a*) excepté le premier qui n'en a que deux.

Le premier doigt du pied eſt appellé le gros orteil ou le pouce du pied ; les ſuivans n'ont point de noms particuliers; cependant comme il faut fixer l'imagination, nous appellerons celui qui ſuit le gros orteil, le doigt du pied qui répond à l'indicateur ; le troiſiéme, le doigt du milieu ; le quatriéme, le doigt qui répond à l'annulaire, & le cinquiéme

(*a*) Mon Cenſeur me reprend d'avoir aſſigné trois os à chacun des doigts du pied comme à la main ; & il aſſure que dans la vieilleſſe il n'y en a le plus ſouvent que deux au pouce & au petit doigt, & rarement trois ſéparés. *Suſtinet digitorum pedum oſſa in quovis digito eſſe tria, ut in manu ; cum tamen in ſenibus non ſolùm in pollice, verùm & in digito minimo. . . . ſæpe tantùm duo & rarò tria oſſa diſtincta reperiantur.* Heiſt. p. 155.

Que l'envie de mordre montre bien notre vrai caractere ! Tout le monde ſçait que dans la vielleſſe, les ſutures du crane ſont tellement effacées, que la *calotte oſſeuſe* n'y paroît qu'un ſeul os. Or ſuivant la judicieuſe remarque de M. Heiſter, un Ecrivain ou un Démonſtrateur, fera une faute énorme, en diſant que la *calotte oſſeuſe* du crane eſt composée de ſix os.

ſera appellé le petit orteil ou le petit doigt du pied.

Voilà les idées générales que nous avons cru néceſſaires au commencement de cet Ouvrage : nous allons préſentement entrer dans le particulier des viſceres renfermés dans les trois grandes cavités du tronc. Mais comme nous ne pouvons pénétrer juſqu'à ces viſceres, ſans détruire des parties molles qui ſont les enveloppes communes de tout le corps, & d'autres qui ſont particulieres au bas-ventre, nous allons commencer par l'Hiſtoire de toutes ces parties.

CHAPITRE III.

De la Peau, comme enveloppe commune du corps, & des parties qui en dépendent.

COmme les Anatomiſtes commencent l'Hiſtoire des enveloppes communes du corps, par cette membrane extérieure que nous appellons ſur-peau ou l'épiderme, on ſera peut-être ſurpris de nous voir entrer en matiere par la partie de cette enveloppe, la plus cachée & la plus intérieure, ap-

pellée communément la peau, ou le corps de la peau.

Quoique cette enveloppe ne ſoit pas la premiere qui paroiſſe au dehors, cependant comme la ſur-peau, & ce qu'on appelle le réſeau, ſont des parties dépendantes de la peau, & qu'elles ne ſont pas dans l'homme, ſur-tout le réſeau, comme on a coutume de les décrire, nous nous croïons bien fondés à commencer par cette partie.

Le corps de la peau.

Ainſi nous diſons que le corps de la peau eſt un tiſſu très-fort, composé de fibres tendineuſes, membraneuſes nerveuſes & de vaiſſeaux ſanguins, tellement croiſés & entrelacés en differens ſens, qu'il prête & s'étend de tous côtés de la même maniere que le fait l'étoffe de chapeau.

Il y a beaucoup de fibres tendineuſes & nerveuſes dans le corps de la peau.

Nous ſommes convaincus de l'exiſtence des fibres tendineuſes dans le tiſſu de la peau, parce que nous les y découvrons par la diſſection; & qu'en déchirant les préparations de la peau, ſoit de l'homme ou des animaux, nous y appercevons ces fibres tendineuſes croiſées en tant de differens ſens, & permettre une réſiſtance ſi élaſtique, que nous avons lieu de préſumer que ce ſont elles qui donnent tant de force à la peau.

Les mêmes expériences nous y font aussi découvrir les fibres membraneuses, de même que la quantité prodigieuse de nerfs qui s'y portent : & si nous examinons avec patience ces derniers, nous verrons qu'il n'est aucune partie de la peau qui n'en reçoive une grande quantité. Il y a cependant des endroits de la peau qui sont plus garnis de filets nerveux que d'autres; comme sont, par exemple, la plante des pieds, la paume de la main, l'extrémité intérieure des doigts, le bord des lévres ; en un mot, la peau du visage où nous voïons un entrelassement de filets nerveux, qui présente un spectacle d'autant plus surprenant qu'il doit donner lieu à une belle mécanique, & à l'explication de quantité de simptômes qui succedent à plusieurs maladies de ces parties.

Les injections fines & bien poussées, surtout dans la peau des petits enfans, nous prouvent le grand nombre de vaisseaux sanguins dont elle est parsemée ; & on la voit pour lors si rouge, que l'on n'y peut pas mettre l'instrument le plus aigu, même la pointe d'une épingle, sans toucher des vaisseaux sanguins.

Il y a des vaisseaux sanguins dans le corps de la peau.

Outre ces particularités de la peau, nous observons encore que sa surface in-

terne eſt garnie de petits enfoncemens, qui ſervent à loger les cellules de la graiſſe qu'elle recouvre ; & que ſa ſurface externe eſt garnie dans certains endroits, ſurtout dans quelques-uns de ceux où j'ai fait remarquer beaucoup de filets nerveux, d'une infinité de petits monticules, auxquels on a donné le nom de *mammellons* de la peau, ou de *houpes* nerveuſes.

On décrit avec emphaſe ces mammelons, & on les repréſente dans tout le tiſſu de la peau comme entourés d'un réſeau, & recouverts de cornets ou petits cocluchons, qui, couches ſur couches, ſervent de défenſe aux mammelons.

Ce détail ſi faſtueux, & qui fait perdre bien du tems aux Démonſtrateurs, & même aux plus célebres Profeſſeurs d'Anatomie, ne ſe manifeſte pas ſur la peau humaine comme ſur la peau de l'élephant, & ſur cet endroit calleux & ſans poil qu'on obſerve à la peau de la patte des chiens. (*a*) Les mammelons ſont au contraire très-fins dans l'homme, & ne s'apperçoivent *diſtinctement*, qu'à la plante des pieds, aux doigts, à la

(*a*) C'eſt ordinairement de ces parties des animaux dont on ſe ſert, pour diſſequer & travailler les mammelons de la peau, & même pour en faire une démoſtration oculaire.

paume de la main, aux lévres, à la surface supérieure de la langue, au gland; quelques-uns d'une espece particuliere au *scrotum*, & au cuir chevelu de la tête.

Structure des mammelons de la peau.

La structure de ces petits mammelons est fort differente & très-singuliere: ce sont les petits filets nerveux, qui, après avoir pénétré le tissu de la peau, vont se croiser en differentes manieres, à la surface externe surtout des endroits que je viens d'indiquer, & y former de petits pinceaux differemment figurés suivant les usages auxquels ils sont destinés.

Structure des mammelons des doigts & de la langue.

Ceux, par exemple, que l'on voit à l'extrémité des doigts, & sur la langue, ont une figure approchante de la conique; & cela pour présenter plus de surface aux corps qu'ils doivent toucher, & les mieux distinguer. On ne doit pourtant pas s'imaginer que chaque cone nerveux soit une simple piramide; car quand on l'examine avec une bonne louppe, on voit qu'il est composé d'une infinité de petites piramides qui sont arrangées de façon qu'elles tombent comme perpendiculairement sur tous les points de la circonférence d'une tige; structure qui produit comme une espece de cone ou mammelon nerveux;

composée elle-même de plusieurs petits cones ou mammelons.

L'arrangement de ces mammelons, est disposé de deux manieres à la surface interne de l'extrémité de chaque doigt. Ceux du milieu représentent de petits tourbillons, & les autres des portions de cercles intimement approchées les unes des autres ; ce qui se voit représenté à la surface extérieure de la peau, par des lignes ou sillons à peu près semblables.

Structure des mammelons qui sont sous les ongles.

Il y a des mammelons sous les ongles qui approchent encore plus de la figure conique que les précedens ; mais ils sont plus pointus, & dirigés obliquement vers l'extremité de chaque doigt.

Structure des mammelons de la plante des pieds, de la Paume de la main, & de la surface interne des premieres falanges des doigts.

Il n'en est pas tout-à-fait de même des houpes nerveuses qu'on remarque à la plante des pieds, à la paume de la main, & à la peau qui recouvre la surface interne des *premieres falanges des doigts* : elles sont moins élevées, moins coniques, & un peu plus évasées que les précedentes ; structure qui les rend moins disposées à présenter une si grande étendue de surface, à recevoir tant de trémoussement, à s'accommoder à tous les corps, & par une suite nécessaire, moins propres (quoique capables d'un sentiment assez vif) à distinguer si

parfaitement les corps, que font les houpes nerveuſes des doigts & de la langue.

Les houpes nerveuſes qui entrent dans la compoſition du bord des lévres, ou de leur partie rouge, ſont comme des faiſceaux de petits poils très-fins, comme collés les uns aux autres, & aſſez reſſemblans au velours. Leur proximité, & la membrane fine qui les recouvre, contribuent beaucoup à leur ſenſibilité. Structure des mamelons du bord des lévres.

Les houpes nerveuſes qu'on apperçoit au gland, & principalement à la circonference de ſa couronne, ſont ſi fines & ſi deliées, qu'elles reſſemblent à des fils de toile d'araignée; ſtructure qui ne leur permet pas de diſtinguer les differentes qualités des corps, comme le font celles des doigts & de la langue, mais qui les rend cependant d'un ſentiment ſi vif & ſi exquis, qu'elles ſont capables d'exciter la plus grande paſſion. Structure des mamelons du gland.

Les houpes nerveuſes du *ſcrotum* & du cuir chevelu de la téte, ſont moins faillantes, moins proches, & toutes differentes de celles que l'on vient d'examiner : elles excitent auſſi moins de ſenſibilité. Structure des mamelons du *ſcrotum*, & du cuir chevelu de la tête.

Par tout ailleurs les mammelons ou *houpes nerveuſes ſaillantes*, ſont imagi-

naires, & n'ont jamais été que dans l'idée de gens trop faciles à mettre par tout, ce qui n'eſt réellement qu'en certains endroits ; car à peine les diſſections les plus exactes, & les macérations les plus circonſpectes, peuvent-elles faire obſerver d'eſpace en eſpace, de petits filets de nerfs qui s'épanouiſſent ſans faire aucune ſaillie. On doit même obſerver que les coctions, macérations & autres préparations anatomiques que l'on fait pour préparer les mammelons de la peau, changent encore ces parties de figure, & nous en impoſent pour la véritable.

DU RE'SEAU,

ou Corps réticulaire.

La membrane réticulaire n'eſt réſeau, que dans les endroits où l'on apperçoit des mammelons ſaillans.

C'eſt autour des petits mammelons de la peau dont on vient de parler, & principalement autour de ceux qu'on obſerve aux doigts, à la paume de la main, à la plante des pieds, & à la langue, qu'on place ordinairement la membrane *réticulaire* ou le *réſeau* ; mais puiſque les mammelons ne ſe trouvent qu'en certains endroits de la peau, comme je viens de le dire, il s'enſuit que la membrane *réticulaire* (ſuppoſé qu'elle exiſte) n'eſt point univerſelle dans l'homme.

En

En effet, quand on examine cette prétendue membrane, après l'avoir séparée par la macération qui eſt le véritable moïen de ne rien détruire, on trouve qu'elle fait corps avec l'épiderme, & qu'on ne peut la ſéparer de cette pellicule, ſans ſe ſervir de l'inſtrument, ou d'une longue macération. Si l'on ſe ſert de l'inſtrument, on détruit l'union intime de l'épiderme avec cette membrane prétendue réticulaire, & l'on fabrique pour lors de petits trous, qu'on croit être ainſi dans l'état naturel, & qu'on s'eſt imaginé donner paſſage aux differens mammelons; encore cela ne ſe rencontre-t'il que ſur les animaux, car ſur l'homme il eſt impoſſible de rien trouver de ſemblable. D'où je conclus que la *membrane réticulaire* eſt imaginaire dans l'homme. *

* „ Il nie, dit M. Heiſter, le corps réticulaire „ de Malpighi dans la peau, & il crie *bien fort* „ qu'il eſt totalement imaginé : cependant c'eſt „ un fait que je puis démontrer non ſeulement „ ſur des cadavres frais, mais même par des „ préparations. *Negat corpus reticulare ſubcutaneum Malpighii, illudque imaginarium eſſe proclamat. Verum non ſolùm in recentibus cadaveribus, ſed etiam in præparatis meis hoc ſemper oſtendere poſſum.* H. p. 155.

Qu'on faſſe attention à ce que je viens d'alleguer touchant cette prétendue membrane, à ce que je vais encore en dire par la ſuite du diſcours, & l'on ſera en état de décider ſi M. Heiſter parle ſérieuſement, en diſant que *c'eſt un fait qu'il peut*

Voici néanmoins ce que l'on penſe de plus ſage, & ce que l'on peut appercevoir dans la peau humaine : c'eſt que toute ſon étendue eſt recouverte d'une ſubſtance mucilagineuſe, tenace, facile à ſe condenſer, & qui paroît en plus grande quantité, & plus condenſée dans les endroits où j'ai fait obſerver des mammelons ou petits pinceaux nerveux. Cette ſubſtance mucilagineuſe plus ou moins condenſée, eſt ce que *Malpighi*, & après lui d'autres célebres Anatomiſtes, appellent le *corps muqueux*; & comme cette ſubſtance mucilagineuſe ſe moule aux differens monticules ou mammelons de quelques endroits de la peau, elle leur forme à chacun une petite loge, dont la cavité eſt garnie de petites inégalités qui répondent cimetriquement aux éminences des pinceaux nerveux ou mammelons de la peau. Ces petites loges formées par la ſubſtance mucilagineuſe condenſée, ou par le

La membrane réticulaire n'eſt autre choſe que le corps muqueux de la peau.

démontrer ſur les cadavres frais. L'autorité de ma premiere édition eſt peu de choſe contre un ſi grand homme ; mais voici ce que M. Winſlovv en dit.

„ Pour démontrer ce *corps réticulaire* dans les „ Cours publics ou particuliers, on ſe ſert com„ munément des langues cuittes de bœuf ou de „ mouton. Mais cette démonſtration eſt *fauſſe*, „ *ſéduiſante* ; & ne fait que donner des idées er„ ronées à la plûpart des aſſiſtans. “ Expoſition anat. p. 486. n. 16.

corps muqueux, assujettissent, pour ainsi dire, les filets nerveux qui composent chaque houpe, & les obligent à reprendre toûjours cette figure conique si propre à la sensation du toucher, du goût, &c. Et comme la surface intérieure de ces petites cavités, est plus mucilagineuse & moins dessechée, elle donne beaucoup de souplesse aux mammelons destinés à distinguer les differens corps avec une exacte précision.

La couleur du corps muqueux est differente.

La couleur du *corps muqueux* est plus ou moins blanchâtre chez les habitans de l'Europe, & noire ou differemment basannée dans d'autres climats. C'est cette substance mucilagineuse ou *corps muqueux*, qui se charge des differentes couleurs que nous remarquons à la peau; ce qui est d'autant plus facile à concevoir, qu'on la voit réellement parsemée d'un *lacis* ou entrelassement de *vaisseaux* qui paroissent limphatiques. Mais comme les injections fines remplissent si exactement ces vaisseaux, qu'elles produisent comme une inflammation artificielle à la peau, on a cru devoir inférer delà, que ce *lacis vasculeux*, ou ces petits vaisseaux, ne sont que les extrémités des arteres & des veines conduites à une extrême finesse. Après tout il peut bien y avoir aussi des arteres & des veines lim-

phatiques ; & c'eſt par la communication des unes aux autres, que d'habiles Phiſiciens ont expliqué les inflammations de la peau, les éríſipelles, ſa rougeur ſubite, ou ſa pâleur ; ſur-tout à la peau du viſage, à l'occaſion des cauſes maladives, des bleſſures, ou des paſſions.

Voilà ce que nous avions dit dès la premiere édition de cet ouvrage, du *lacis vaſculeux* qui ſe trouve dans le *corps muqueux* qui couvre la ſurface extérieure du corps de la peau ; mais comme nous en tirerons des conſéquences dans la ſuite, il eſt bon d'ajoûter ici ce qu'en dit le célébre M. *Winſlow*, paragrafe 17. 18. & 19. pag. 486.

» Dans les inflammations on obſerve
» naturellement un réſeau particulier
» de vaiſſeaux capillaires, plus ou moins
» étendu ſur la ſurface de la peau. Les
» Anatomiſtes curieux démontrent évi-
» demment ce réſeau par leurs injec-
» tions fines & ſubtiles, qui peuvent
» être regardées comme des inflamma-
» tions artificielles. Ni les unes ni les
» autres de ces expériences, ne prou-
» vent que dans l'état naturel, ces vaiſ-
» ſeaux capillaires ſoient des vaiſſeaux
» ſanguins proprement dits, c'eſt-à-
» dire des vaiſſeaux qui contiennent la
» portion rouge du ſang.

» Il y a plus d'apparence que ce *lacis*
» *vaſculaire* n'eſt qu'une continuation
» ou production des artéres & des vei-
» nes capillaires d'une extrême fineſſe,
» qui dans leur état naturel, ne laiſſent
» preſque paſſer que la portion ſéreuſe
» ou limphatique du ſang, pendant que
» la portion rouge ſuit le grand chemin
» par des ramifications moins étroites,
» & qui retiennent plus proprement le
» nom de vaiſſeaux ſanguins.

» Ce *lacis* ou *réſeau vaſculaire*, eſt dif-
» féremment diſpoſé & figuré dans les
» différens endroits du corps; car il eſt
» tout autre ſur la peau du viſage qu'-
» ailleurs, & il eſt même très-différent
» dans différens endroits du viſage,
» comme l'inſpection par les verres lan-
» ticulaires les plus ſimples le démon-
» tre. On pourroit peut-être par-là ex-
» pliquer pourquoi une partie du corps
» rougit plus facilement qu'une autre.«

Quoique tout ce qu'on vient de lire de l'habile Anatomiſte que nous venons de citer, ſoient des conjectures aſſez vraiſemblables, nous pouvons néanmoins dire que quand on y réflechit, elles n'excluent point des vaiſſeaux ſanguins très-fins, & des vaiſſeaux limphatiques pour compoſer ce *réſeau vaſculeux*.

DE L'EPIDERME.

Description & caracteres de l'épiderme.

L'*épiderme*, ou ſur-peau, eſt la cinquiéme partie de la peau. C'eſt une membrane très-deliée, transparente, d'un blanc plus ou moins touchant en Europe, ſuivant que les perſonnes ſont plus ou moins ſaines, ou plus ou moins délicates; baſanée ou griſâtre dans les païs chauds, & principalement dans certains climats; ſans fibres quelconques, ſans vaiſſeaux ſanguins ni d'aucune autre eſpece, ſans ſentiment; dont la régénération ſe fait dans tous les endroits où elle a manqué, & dans le même tems; à laquelle on ne voit jamais de cicatrice après ſa régénération, quand elle a été enlevée ſeule; qui eſt très-adhérente aux parties de la peau que je viens de décrire, (ſi l'on en *excepte* néanmoins celles qui ſont *couvertes par les ongles*, & dont l'uſage eſt de garantir la peau des agens extérieurs, de modifier le toucher, & de modérer les évacuations qui ſe font par cet organe.

Cette définition de l'épiderme ne quadre guéres avec ce qu'on en a écrit juſqu'ici; & dans la plûpart des livres d'Anotomie les plus récens, * leurs Auteurs

* J'entends ceux qui ont précedé la premiere

adoptent encore les ſentimens de *Lovvenhoek*, de *Ruyſch*, & de *M. Heiſter.*

Le premier prétend que l'épiderme eſt formé par l'expanſion des tuïaux excrétoires de la peau. Le ſecond ſoutient qu'il eſt une dilatation des houpes ou mammelons du même organe : & *M. Heiſter* voulant conciler l'un & l'autre ſentiment, dit que la ſur-peau eſt formée par ces deux moïens.

Sentimens de Lovenhoëk, Ruyſch, & Heiſter ſur l'épiderme.

Or ſi l'épiderme étoit formé par l'expanſion des canaux excrétoires de la peau, ne verroit-on pas des directions de fibres à cette membrane ; car les canaux excréteurs des glandes, ſont formés par une ou pluſieurs tuniques, & ces tuniques ont des directions différentes ſuivant l'uſage auquel elles ſont deſtinées ? C'eſt cependant ce qu'il eſt impoſſible d'obſerver à l'épiderme, quoiqu'on ſe ſerve des meilleures loupes ; & tout ce qu'on y remarque, n'eſt autre choſe que les petits ſillons, qui ſe coupant en differens ſens, laiſſent de petits eſpaces en forme de lozanges, de rhomboïdes & autres figures, leſquels formés par les différens plis & les divers mouvemens de la peau, n'ont rien de com-

édition de cet Ouvrage ; car depuis, Mrs. winſlovv Medecin, & Verdier Chirurgien ont paru, & ne doivent pas être confondus.

mun avec des directions de fibres.

L'épiderme ne peut être formé par l'expansion des canaux excréteurs des glandes de la peau.

De plus, comme il est à présumer que par l'expansion des canaux excréteurs da la peau, *Lovvenhoek* entend les canaux excréteurs de ses glandes ; si ces canaux excréteurs contribuoient à la formation de l'épiderme, cette membrane se trouveroit composée de toutes les parties qui entrent dans la structure des canaux excréteurs. Or il n'est aucun canal excréteur auquel on ne remarque des vaisseaux sanguins quand on y fait une bonne injection ; cependant on ne peut pas nous démontrer des vaisseaux sanguins, ni même d'aucune autre espece, dans l'épiderme.

Si l'épiderme étoit formé par l'expansion des canaux excréteurs des glandes de la peau, il s'ensuivroit qu'étant déchiré ou emporté, sa régénération viendroit des mêmes canaux déchirés. Et comme toute régénération qui se fait par le suc nourricier contenu dans des fibres quelconques, produit une substance qui est différente des fibres qui la fournissent, que nous appellons

L'épiderme regeneré, ne differe point de l'ancien.

cicatrice, & que l'épiderme se régénere sans qu'il differe en aucune maniere de celui qui n'a point été déchiré, & sans qu'il arrive aucune plissure, comme il paroît à toutes les autres cicatrices, nous

pouvons assurer que la formation de l'épiderme, & sa régeneration, sont tout-à-fait différentes de celles des autres parties de notre corps.

Mais une difficulté à laquelle il n'est pas facile de répondre, est d'expliquer comment l'épiderme des endroits qui sont exposés aux frottemens, & aux compressions assidues & réïterées, devient si épais ; car enfin, y a-t-il plus de canaux excrétoires dans ces endroits que dans les autres ? Cependant l'épiderme de la plante des pieds de ceux qui marchent beaucoup, & de la main des ouvriers, devient vingt fois plus épais que celui des autres parties. Y a-t-il dans ces personnes vingt couches de canaux excrétoires pour former vingt écailles, ou vingt épidermes collés les uns sur les autres ? Concluons donc que l'épiderme ne peut être formé par l'expansion des canaux excrétoires de la peau, comme le prétend *Louvenhoek* & ses Sectateurs.

L'épiderme ne peut être formé par l'expansion des houpes nerveuses de la peau,

Quelques-unes de ces preuves pourroient servir pour combattre l'opinion de *Ruysch*, qui prétend que l'épiderme est formé par l'expansion des houpes nerveuses ou mammelons de la peau ; mais pour faire connoître d'abord combien cette idée est peu réflechie, nous

disons que les nerfs, tant fins soient-ils, sont par tout notre corps, l'organe du sentiment ; & dans quelques endroits particuliers, l'organe de ces sentimens particuliers qui nous font *entendre*, *voir*, *sentir* ou flairer, *goûter*, & *toucher* très-distinctement. Or si l'épiderme avoit été produit par l'expansion des petits nerfs de la peau, auroit-il été dépourvû de tout sentiment, comme nous l'avons avancé dans notre définition ?

Nous avons de plus déja fait connoître, que les houpes nerveuses ou mammelons, ne se trouvoient pas sur toute l'étendue de la peau ; qu'ils ne se manifestoient au contraire qu'en certains endroits ; cependant l'épiderme couvre toute l'étendue de la peau, & est également insensible par tout. D'où nous concluons que l'opinion de *Ruysch* est insoutenable, & que, par une suite nécessaire, celle de M. *Heister*, qui voulant concilier l'un & l'autre sentiment, avance que l'épiderme est formé par l'un & l'autre moïen, est également combatue par nos preuves.

Un célébre Médecin dans ses Essais de Phisique, ou ses remarques sur l'Anatomie de M. *Heister*, dit à peu près la même chose que l'Auteur qu'il commente ; mais comme il donne à tout son

diſcours un tour fort ingénieux, la formation & la régéneration de l'épiderme paroît, à ſa façon, fort probable.

» La peau a des rides, dit cet habile
» Phiſicien, (*a*) accompagnées de vaiſ-
» ſeaux ſecrétoires & excrétoires, & de
» houpes nerveuſes : ces trois produc-
» tions deſſéchées, tombent en écailles
» les unes ſur les autres; la matiere li-
» quide qui s'en exhale par la chaleur,
» fait que ces écailles ſe durciſſent,
» &c. «

Puiſque ce ſentiment ne prouve autre choſe, ſinon que les écailles dont l'épiderme eſt compoſé, ſont formées par le deſſéchement des rides de la peau, des canaux excrétoires, & des houpes nerveuſes, nous ne lui oppoſons que les preuves que nous venons de rapporter, & nous les croïons ſuffiſantes pour détruire entierement ſon opinion.

Avant d'établir nos conjectures ſur ce qui concerne la formation & la régéneration de l'épiderme, nous avouons que le ſentiment qui nous paroît le plus plauſible, celui qui nous a le plus frappé, & qui a le plus de rapport aux idées que nous nous en ſommes formées,

(*a*) M. Senac dans ſes Commentaires ſur Heiſter, p. 45. de la premiere édition. & 46. de la ſeconde.

Sentiment de M. Morgagni sur la formation de l'épiderme.

est celui du célebre M. *Morgagni*. Il dit dans la troisiéme observation de ses controverses anatomiques, en parlant de l'épiderme, » qu'il ne lui paroît être au» tre chose, que la *superficie même la* » *plus extérieure de la peau*, qui s'est en» durcie, premierement dans la matrice » par une pression continuelle de l'eau » contenue dans la membrane amnios; » & en second lieu (l'enfant étant hors » de la matrice) par la pression de l'air, » & par l'attouchement continuel des » corps extérieurs qui compriment sans » cesse les vaisseaux les plus deliés, » & empêchent qu'elle ne soit nourrie » & arrosée intérieurement par leur li» queur : c'est ce qui fait qu'elle est in» sensible, & comme une membrane » morte; & qu'on peut la désunir & la » séparer assez facilement à cause que » les vaisseaux desséchés ne sont plus » que comme de petits liens. « *Et nobis quidem nihil aliud esse videtur cuticula, nisi ipsa summa cutis superficies, quæ quia ab assidua primum aquæ amnii in utero, ac deinde aeris extra uterum compressione, rerumque contactu tenuissima vascula comprimente, atque adeò illius nutritionem, & intimam humectationem prohibente, duratur, & quasi callescit; ideò insensilis & quasi emortua est, ut non difficile ob re-*

ſiccata pleraque quaſi vincula diſſolvi ac divelli poſſit. Morgagn. adv. anat. II. animad. III.

M. *Heiſter* trouve cette conjecture fort ingénieuſe ; cependant prévenu des ſentimens de *Lovvenhoek* & de *Ruyſch*, il lui importe peu de ſçavoir s'ils peuvent ſervir à expliquer les vrais caracteres de la ſur-peau ; & ſéduit par ſes premieres idées, il avance que » le mucilage de la liqueur de l'amnios qui environne le fœtus, ne peut pas faire à » ſa peau, une aſſez forte compreſſion » pour produire l'épiderme, le deſſécher, & l'affermir ſur la peau. « *Ubi liquoris amnii mucilago, fœtum ambiens, non admittere vel efficere poſſe videtur, talem cutis compreſſionem, qualis ad cuticulæ productionem, exſiccationem, & quaſi calleſcentiam requireretur.* Heiſteri compend. anat. nota 2. pag. 51. Tom. II. edit. quart.

Que la prévention eſt ſouvent quelque choſe de bien oppoſé à la perfection & à l'éclairciſſement des Sciences & des Arts ! Comment une quantité d'eau qui entoure un fœtus ; le frottement continuel de ſon corps tendre & délicat, contre cette liqueur, contre la membrane amnios, & médiatement contre la matrice ; les mouvemens mé-

me de l'enfant, de la matrice & de la mere, toutes ces choses n'occasionneront pas une compression capable d'affermir & de dessécher la superficie de la peau? Pour moi je suis plus facile à persuader, & je conçois que tous ces frottemens sur la peau tendre & délicate du fœtus, font une aussi forte compression, que l'air, ma chemise, & mes habits en peuvent faire sur mon corps. D'où je conclus que la conjecture du célebre M. *Morgagni* est la plus sensée, celle qui approche le plus du vrai, & avec laquelle on peut mieux rendre raison de tous les phénomenes qui concernent l'épiderme.*

Ainsi pour comprendre plus aisément quelles sont mes conjectures sur la formation de l'épiderme, il faut faire attention à la substance mucilagineuse appellée *corps muqueux*, que j'ai fait observer sur la surface externe de la peau, & qui comme une espece de verni, lui sert de couverture ou d'enduit.

Ce *corps muqueux*, naturellement épais

* Voilà un de ces endroits de ma premiere édition, où je n'étois pas entierement de l'avis de M. *Heister*. Est-ce un crime en Anatomie, que de ne pas penser toujours comme cet Auteur, surtout quand on croit proposer quelque chose qui tende plus à la perfection? Puisque M. *Heister* adopte encore ce sentiment, c'est au Public à décider du fait, & de l'offense.

& diſpoſé à ſe condenſer, a ſes premiers rudimens dans le développement commun de l'œuf qui doit produire l'animal ; & comme il couvre un lacis conſidérable de vaiſſeaux ſanguins & limphatiques, qui rampent, comme je l'ai déja dit, ſur la ſurface externe de la peau, on a lieu de préſumer que l'entortillement de ces vaiſſeaux, eſt une eſpece de filtre propre à ſéparer une matiere qui puiſſe réparer les pertes du corps muqueux.

Or c'eſt la ſuperficie extérieure de ce corps muqueux, qui comme une eſpece de verni, ſert de couverture au corps muqueux qui eſt plus intérieur, au lacis de vaiſſeaux ſanguins & limphatiques, aux parties de la peau que nous venons de détailler, & à la peau méme. D'où l'on voit manifeſtement que cette pellicule mollete, eſt l'origine de l'épiderme, dont le principe eſt dans le développement de l'œuf, mais qui ne prend la dureté & le caractere de membrane, que par les changemens qui lui arrivent, & que nous allons examiner.

Le corps muqueux de la peau, peut être regardé comme l'origine de l'épiderme.

Cette explication toute ſimple & toute naturelle qu'elle nous paroît, nous donne lieu d'admirer les merveilles de la nature, & combien elle eſt prévoïante ſur ce qui pourroit l'incommoder.

Car enfin les petits capillaires du lacis de vaisseaux sanguins & limphatiques, quelques petits filets tendineux, membraneux, & nerveux du tissu de la peau, qui serpentent dans le corps muqueux, peuvent rendre alors cette pellicule, ou cet épiderme naissant, susceptible de quelque engorgement & de quelque sensibilité : mais la nature toujours attentive à s'épargner la douleur, a placé le fœtus dans une membrane qui contient des eaux ; & comme cette liqueur ne fait sur lui que des compressions ondoïantes, elle accoutume peu-à-peu cet épiderme délicat, à souffrir de plus rudes compressions, & l'endurcit insensiblement.

Tems où l'on trouve quelquefois des vaisseaux sanguins dans l'épiderme.

C'est dans ces premiers âges où l'on peut trouver des vaisseaux sanguins dans l'épiderme, comme *Swamerdam* dit l'avoir expérimenté par les injections : mais le fœtus devenant plus fort, il est plus en état de se mouvoir, & par conséquent plus exposé aux frottemens : les eaux qui l'environnent sont plus abondantes, plus bourbeuses, & par une suite nécessaire plus propres à toucher fortement l'épiderme du fœtus. L'enfant par ses soubressauts, agaçant davantage la matrice (si je puis me servir de cette expression) elle est plus souvent ex-

citée à ſe contracter, & à preſſer davantage le fœtus ; d'où l'on voit que le nouvel épiderme étant fréquemment comprimé & froiſſé, doit de plus en plus s'endurcir, obliterer les petits capillaires de vaiſſeaux ſanguins, & les petits filets de nerfs, qui ſe trouvoient encore dans ſa ſubſtance lors de la formation du fœtus, & de ſes premiers accroiſſemens ; ce qui ne peut manquer de les deſſécher, de façon qu'ils n'y porteront plus ni nourriture ni ſentiment. C'eſt pour lors que cet épiderme prend le caractere d'une véritable membrane, & qu'il devient inſenſible & ſans vaiſſeaux d'aucune eſpece.

Pourquoi l'épiderme eſt ſans ſentiment.

Plus le fœtus eſt près de ſon terme, plus les frottemens de ſon épiderme, contre les parties qui l'environnent, ſont rudes & conſidérables, & plus auſſi cette membrane reçoit d'endurciſſement, & eſt plus diſpoſée à effacer tous les petits vaiſſeaux qui y portoient le ſang & les eſprits. C'eſt ce qui fait que l'épiderme n'eſt que comme une pellicule *morte*, qui ne tient au corps muqueux & à la peau, que par tous les petits vaiſſeaux qui rampoient dans ſa ſubſtance, & qui étant préſentement deſſéchés, ne ſont plus que comme un grand nombre de petits liens.

Mais l'enfant sorti de la matrice, l'air, les habits, & tous les agens extérieurs, faisant des compressions plus fortes sur l'épiderme, c'est pour lors qu'il s'endurcit davantage ; que le lacis cutané des petits vaisseaux, fournit davantage de matiere au corps muqueux ; que celui-ci produit une seconde, une troisiéme couche d'épiderme ; que ces nouvelles couches s'endurcissant par les pressions continuelles, produisent ces écailles dont la sur-peau paroît formée ; & ne faisant qu'un même corps avec le prétendu réseau, dans les animaux où l'on croit le trouver, font ces *cornets* ou *cocluchons* que quelques Anatomistes décrivent avec tant de faste, mais qui ne sont que des écailles, ou des couches d'épiderme multipliées & posées les unes sur les autres. Il est vrai que leur surface interne n'est point polie, & qu'elle est garnie d'un grand nombre de petits enfoncemens proportionnés aux mammelons ou houpes nerveuses qu'elles doivent couvrir ; & que comprimant ces houpes, elles en expriment une espece de *glu* qui se joignant à la superficie du corps muqueux, aide à former des écailles, qui posées, couches sur couches, rendent l'épiderme plus ou moins épais.

Le suc nerveux contribue aussi à la formation de l'épiderme.

C'est par la structure de l'épiderme

auſſi ſimple que nous venons de l'expoſer, qu'on peut aiſément expliquer tous les attributs que nous lui avons donnés dans ſa définition, & que nous pouvons rendre raiſon de tous ſes différens caracteres.

Car ſi nous avons dit qu'il étoit très-delié, c'eſt parce qu'il eſt tel ſur preſque toute l'étendue du corps; & que s'il devient plus épais en certains endroits, c'eſt parce que les compreſſions plus ou moins fortes & plus ou moins réitérées, lui fourniſſent plus ou moins de matiere, qui donnant lieu à la formation des différentes couches ou écailles, augmentent ſes degrès d'épaiſſeur. Tel eſt, par exemple, l'épiderme de la plante des pieds des Payſans, de ceux qui marchent beaucoup, mais ſur tout de ceux qui marchent les pieds nuds & ſur des endroits pierreux & ſabloneux. Tel eſt encore l'épiderme de la paume de la main des Artiſans, qui s'endurcit & devient ſi calleux, à force de manier des corps durs & des inſtrumens groſſiers & peſans, que les mammelons comprimés & épuiſés de leur ſuc, deviennent eux-mêmes durs & calleux; & que ces ſortes d'ouvriers perdent entierement la ſenſation ou la délicateſſe du toucher, & peuvent manier des choſes groſſieres, iné-

Les différentes compreſſions ſur l'épiderme, occaſionnent ſon épaiſſiſſement.

Raiſon pourquoi les ouvriers n'ont pas le toucher fin & exquis.

gales, & même des charbons ardens sans ressentir de douleur.

La transparence de l'épiderme permet de voir la couleur de la peau, sur tout du *corps muqueux* : & si nous avons dit que l'épiderme étoit d'un blanc plus ou moins nuancé en Europe, selon que les personnes étoient plus ou moins saines ou plus ou moins délicates, c'est que nous avons entendu que le *corps muqueux* étoit de ces différentes couleurs. Et comme l'épiderme n'est que la superficie de cette substance mucilagineuse, il doit nécessairement tenir de sa couleur. L'on ne doit donc pas être surpris de voir l'épiderme jaune dans cette maladie appellée *jaunisse* ou *icteritie* ; & cela parce que la bile ne se séparant pas bien dans ses couloirs, trouve plus de facilité à se mêler avec la substance du *corps muqueux*.

La couleur de l'épiderme, est ordinairement la même que le corps muqueux qu'il couvre.

Le *corps muqueux* des Ethiopiens est noir, & par conséquent donne sa couleur à leur épiderme, quoique la plûpart des Anatomistes veulent qu'il soit blanc. * Il faut cependant observer que

* Par cet énoncé, *quoique la plûpart des Anatomistes veulent qu'il soit blanc* (le corps muqueux, & l'épiderme des Ethiopiens) j'ai commis une faute qui blesse infiniment l'amour propre de M. *Heister*, que je n'ai pas eu l'attention de nommer dans mon exception. *Contendit maximam partem Anatomicorum velle*, corpus reticulare hoc in Æthiopibus album esse ; *quod verò falsum est... ut videre est in Compendio anatomico meo.* H. p. 155.

Suivant cette logique de mon Censeur, M. Vvinslovv a commis la même faute, & j'ose dire à un degré plus grand : car ce célebre Auteur ne dit pas, *la plûpart des Anatomistes*, mais, p. 489. No. 41. ,, on croit que la couleur de l'épiderme ,, est naturellement blanche. . . néanmoins en examinant à

l'épiderme de la paume de leurs mains, sur tout de l'extrémité des doigts de ceux qui font des ouvrages un peu rudes, est plus grisâtre & même blanc. Une raison mécanique de ce phénomene, est que les mammelons que nous avons fait observer dans ces endroits, sont forcés par les différentes pressions, de fournir une espece de *glu*, qui se joignant au *corps muqueux*, le rend plus ou moins blanchâtre, suivant qu'il y domine plus ou moins; & par une suite nécessaire, l'épiderme de ces parties du corps des Ethiopiens, doit être plus ou moins blanchâtre.

Pourquoi l'épiderme du dedans de la main des Négres, est plus ou moins blanchâtre.

S'il ne paroît ni vaisseaux sanguins, ni d'aucune autre espece dans l'épiderme, & si cette membrane est sans sentiment, c'est, comme nous l'avons déja dit, parce qu'elle n'est formée que de la superficie du *corps muqueux*, qui s'étant endurcie par tous les moïens que nous avons rapportés, a tellement effacé le canal des petits vaisseaux, soit sanguins, soit nerveux, qu'il ne se trouve présentement aucune communication par tous ces vaisseaux, entre la peau & l'épiderme. Ainsi tous ces vaisseaux desséchés ne servant, pour ainsi dire, que de *liens* à l'épiderme, l'injection même la

» part l'épiderme des *Mores*, on n'y trouve d'autre blancheur
» que celle d'une lame mince & transparente de corne *noire*, &

plus fine n'y peut passer, non plus que l'esprit animal; de sorte qu'étant comme mort, on peut le percer & le couper sans causer le moindre épanchement, & sans exciter la moindre douleur.

DE LA RE'GE'NERATION de l'Epiderme.

De la façon que nous avons prouvé la formation de l'épiderme, on en déduit aisément sa régeneration : car ce qui reste du *corps muqueux* après la destruction de cette membrane, joint au *glu* de quelques filets de nerfs, & à la substance mucilagineuse que le *lacis* des vaisseaux cutanés fournit au *corps muqueux*; tout cela produit une prolifique rosée qui se condense d'elle-même, & forme ainsi un nouvel épiderme. C'est ce que les anciens, comme *Fallope*, *Vesale*, &c. ont bien observé, ont même senti sans en bien connoître la cause, & qu'ils ont désigné par ces termes d'*efflorescence* de la peau, *cutis efflorescentia*.

La régénation de l'épiderme se fait par apposition.

Après cela n'est-on pas naturellement porté à concevoir que la régeneration de l'épiderme se fait par *apposition*, & non par l'*allongement* des tuïaux, ni l'arrangement & la fixation du suc nourricier qu'ils contiennent, comme dans toutes les autres parties; que cette régeneration par *apposition*, se faisant également

au milieu & à la circonférence de l'endroit détruit, le milieu & la circonférence doivent se condenser en méme tems, & y former en même tems l'épiderme : que cette nouvelle pellicule étant formée par la même matiere que l'ancienne, & ne provenant point des tuïaux d'un épiderme sain, qui n'en a aucuns, elle doit former une membrane tout-à-fait semblable au précédent épiderme, sans plissure à sa circonférence, puisqu'elle ne fait aucune contrainte à l'épiderme sain. Donc l'épiderme régéneré ne doit point différer de l'ancien : & loin qu'il s'y forme une cicatrice semblable à celle des autres parties, il n'y en paroît aucun vestige. On peut voir dans la seconde édition de mes opérations, ce qui tient lieu de l'*épiderme*, lorsque la peau a été entierement détruite, & comment pour lors la cicatrice se forme.

L'épiderme est différemment percé.

Il nous reste encore à dire que l'épiderme se trouve percé par différens petits trous, qui donnent passage tant aux canaux excréteurs des différentes glandes de la peau, comme on peut le voir avec une bonne loupe, qu'aux poils qui en sont non seulement quelque peu accompagnés en dehors par un petit allongement, mais qui se continue aussi en dedans : ainsi les cheveux, les poils, &

les plumes ſont enchâſſés dans l'épiderme.

Outre ces trous que l'on voit à l'épiderme, il eſt encore criblé par un nombre infini de petits trous preſque imperceptibles, que l'on appelle *pores*, dont l'uſage eſt de laiſſer ſortir une eſpece de vapeur appellée *tranſpiration*. Quelques Anatomiſtes célebres prétendent que les petits pores ſont garnis en dedans, d'un petit allongement de l'épiderme qui s'enfonce dans le *corps muqueux*, & qui a la figure d'un petit doigt de gant ou d'un petit entonnoir. Cette ſtructure ſert à expliquer pourquoi la ſéroſité qui ſe trouve dans les veſſies qui ſoulevent l'épiderme, ne ſe diſſipe pas comme on pourroit ſe l'imaginer, en ſuppoſant l'épiderme percé : & cela parce que les petits allongemens, ou gantelets dont nous parlons, étant pouſſés en dehors par la ſéroſité, bouchent alors les pores de l'épiderme, & ne laiſſent rien ſortir.

DES ONGLES.

La liaiſon intime qui ſe trouve entre l'épiderme, le *corps muqueux*, & les *ongles*, donne lieu de croire que ces petits boucliers ne ſont que la continuité de ces parties. Et comme la racine de l'*ongle* eſt recouverte extérieurement par un petit croiſſant formé par l'épiderme, qui

qui la borde extérieurement, y eſt fort adhérent, & que ſous cette racine on apperçoit les houpes nerveuſes de la peau, on eſt bien fondé à croire que l'*ongle* vient du *corps muqueux* même, qui plus condenſé dans cet endroit, eſt plus diſpoſé à former une ſubſtance dure & tranſparente que nous appellons les *ongles*.

Le corps muqueux, ou membrane réticulaire, ſert à la formation de l'ongle.

La rougeur que l'on obſerve à l'épiderme de la circonférence de l'ongle, marque que le lacis vaſculeux eſt plus apparent & moins embarraſſé dans le *corps muqueux*; auſſi l'épiderme eſt-il plus fin & plus delié dans cet endroit; mais le petit croiſſant que forme l'extrémité de l'épiderme, eſt plus deſſéché, & tellement bandé ſur toute la rondeur de la racine de l'ongle, qu'il la preſſe extérieurement, comme feroit un ligament ſemilunaire. L'on conçoit aiſément delà, que le *corps muqueux* (beaucoup plus condenſé dans cet endroit que par tout ailleurs) paſſe ſous ce croiſſant ligamenteux de l'épiderme comme dans une filiere, & qu'en s'allongeant, il forme cette eſpece de corne qui eſt l'*ongle*. Mais en ſe formant ainſi, il enchaſſe, pour ainſi dire, dans ſa racine, quantité de houpes nerveuſes, qui fourniſſant un *glu* ſemblable à celui dont nous avons déja

Les mamelons nerveux qui ſont ſous les ongles,

augmentent la matiere des ongles.

parlé, augmente la matiere de l'*ongle*. Ainſi comme depuis la racine de l'*ongle*, juſqu'à l'extrémité du doigt, il y a plusieurs rangées de houpes nerveuſes, qui fourniſſent pluſieurs rangées de goutes de *glu*, il ne faut pas être ſurpris ſi l'*ongle* paroît composé de pluſieurs couches cannelées, poſées les unes ſur les autres, ſi la plus extérieure eſt la plus grande, ſi ſa racine eſt mince & coupée intérieurement en talud, ſi l'*ongle* devient plus épais, à meſure qu'il s'approche du bord qui porte à faux : en un mot, on peut facilement déduire de cette ſtructure, pourquoi les *ongles* ſont inſenſibles; pourquoi en les raclant, on ne ſent de la douleur que lorſqu'on eſt parvenu aux houpes nerveuſes; pourquoi les taches qui commencent à leur racine, s'approchent inſenſiblement de leur extrémité, & toute la mécanique qui nous meneroit trop loin.

On peut regarder les *ongles* comme de petits boucliers propres à défendre l'extrémité des doigts. Ils ſervent auſſi beaucoup à ſaiſir, prendre, ou pincer les petits corps; & à rendre la progreſſion, ou l'action du marcher, plus ferme, & moins douloureuſe. *

* Qu'eſt-ce qui ſe feroit imaginé que cet endroit ſur l'uſage des *ongles des pieds*, & auquel j'ai ſeulement ajoûté, *& moins douloureuſe*, fût devenu

PARTICULARITE'S
de la Peau.

Comme toutes les parties que nous venons de décrire, ne peuvent se séparer, pour en faire une démonstration satisfaisante, que par des macérations assez longues, * & qu'il est encore très-difficile de

une de mes fautes énormes. *Affirmat*, ungues pedum *ad ambulandum inservire.* Heist. p. 153.

Il falloit nécessairement le voir dans mon adversaire, aussi-bien que la version qu'il en a faite.

* De tous les moïens dont on se sert pour séparer l'*épiderme* & les *ongles*, des mammelons ou du corps muqueux de la peau, la *longue macération* dans l'eau froide, est celui qui a plus satisfait les Anatomistes. Ce fut par ce moïen que M. de *Lapeyronie* fit voir dans l'Amphitéatre du Jardin Roïal il y au moins 23 ans, tout l'épiderme d'un bras, avant-bras & main, & tout celui d'une cuisse, jambe & pied. En remplissant d'eau, ces especes de gant & de botte épidermiques, la démonstration fut des plus magnifiques. Mais comme je n'ai point parlé des autres moïens, sçavoir l'eau bouillante parce qu'elle n'enleve l'épiderme que par cloches, ampoules, petites parties; & le scalpel, parce qu'avec beaucoup de délicatesse, on ne peut enlever cette pellicule que par lambeaux, & qu'on y fait toûjours beaucoup de trous; M. *Heister* met cette omission au nombre de mes fautes les plus grossieres, ou plûtôt il épanouit sa verve ironique & raillante. *Cuticulam & ungues à cute sine diuturna maceratione separari non posse existimat; adeòque hanc methodum inter nova ejus, dum vulgaria proponere non vult, referre velle videtur.* Heist. p. 155.

Cet Anatomiste qui sçait tant trouver de fautes dans mon Ouvrage, substitue à la *macération*, l'eau *bouillante* qu'il a lui-même indiquée. *Verum*

les pouvoir distinguer, nous ne risquons rien, en disant qu'elles concourent toutes à former cette enveloppe que l'on appelle la peau en général.

Cette peau, dont la structure est admirable dans les diverses parties qui la composent, est encore différente dans presque tous les endroits du corps. Elle est, par exemple, très-mince au bas-ventre, & très-épaisse au dos. * Nous observons

methodo A ME n. 196. *indicata, aqua scilicet fervida.* Heist. idem.

Et la raison qu'il en donne, c'est parce que sa methode est prompte, au lieu que l'autre, que je propose, dit-il, comme nouvelle (observez qu'il me fait parler) est extrémement longue & sûrement désagréable. *Quia hæc methodus prompta, altera verò quam* ipse, *ut novam fortè & peculiarem proponit, valdè diuturna ac* tædiosa *est.* H. p. 156.

Je pourrois plaisanter sur ces belles Remarques de mon adversaire; mais M. *VVinslovv* va faire la réponse qui convient.

,, L'épiderme est fort adhérant aux mammelons ,, cutanés, dont on le peut séparer avec de l'eau ,, bouillante, ou ce qui est *mieux & altere moins*, ,, en le faisant tremper pendant quelque tems dans ,, l'eau froide. Expos. p. 489. n. 39.

* Jolie remarque de M. Heister... Je dis que le tissu de la peau est très-mince au bas-ventre; & tout de suite on va voir que la construction singuliere de ce tissu, le rend mince & plus dur, ce que je prouve par nos Opérations. Ce grand homme m'oppose la peau des lévres & du prépuce; & quand à la résistance qui se manifeste dans les sutures, cet expérimenté Chirurgien dit que cela est faux. *Ventrem esse affirmat, ubi cutis in corpore sit valdè tenuis; quæ tamen in palpebris & præputio longè est tenuior, quam in abdomine. Ita nec hoc verum est, quod hic affirmat, cutem in ventre multo esse duriorem, quàm omnibus aliis corporis in locis.* Heist. p. 156.

cependant dans les différentes sutures que nous sommes obligés de faire, qu'elle est beaucoup plus dure au ventre que par tout ailleurs, quoiqu'elle y soit fort mince ; ce qui ne peut venir que du grand nombre de fibres tendineuses qui entrent dans son tissû, & dont l'arrangement en lozanges, lui permet de s'étendre & de prêter à une force supérieure ; mais dont l'élasticité de ces fibres ainsi dirigées, resserre bien-tôt le tissu, lorsque la force extensive cesse d'agir.

Fut-il jamais un mécanisme plus digne de l'admiration de ceux qui étudient la nature, & plus capable de faire sentir les industrieuses précautions de l'Architecte de notre machine ? Car si pour les commodités de la vie, certains viscéres ont été situés dans le bas-ventre, & si pour la propagation de l'espece, la premiere habitation de l'homme s'est trouvée dans cette cavité, les dérangemens de ces viscéres & des fluides qui les pénetrent, ne causent-ils pas souvent des hidropisies dans l'un & dans l'autre sexe, qui mettent la peau de cette cavité dans une extension considérable ? L'envie de se voir revivre dans des successeurs, n'expose-t-elle pas tous les jours les femmes aux mémes accidens ? Mais l'Auteur de la nature aïant prévû tous ces désordres,

n'a pas voulu laiſſer la peau du bas-ventre dans ce dérangement dès qu'il étoit arrivé : il l'a au contraire fabriquée de fibres pleines de reſſort, & toutes diſpoſées à reprendre ſouvent leur premier état, & à réparer ainſi, en partie, ce que les maladies, ou le plaiſir d'engendrer ſon ſemblable, avoit produit d'incommode.

La peau eſt encore très-particuliere au coude ſur l'olecrane, au genou ſur la rotule, aux aînes, ſous les aiſſelles, derriere les oreilles, & aux côtés du nez. Il y a des raiſons mécaniques auſſi démontrées pour tous ces endroits, que celles que je viens de rapporter pour la peau du bas-ventre ; mais comme je m'apperçois que je ſors des bornes que je m'étois preſcrites, je les laiſſe déduire à mes Lecteurs.

La peau a différentes inégalités.

La peau n'eſt point unie comme une glace, mais elle eſt garnie de trois ſortes d'inégalités, qui ſont de petites boſſettes, & de deux ſortes de plis très-remarquables.

Les petites boſſettes ſont formées par l'épiderme, & ne ſont que les écailles dont nous avons fait mention, qui poſées les unes ſur les autres, ſont de petits monticules.

Les petits allongemens ou gantelets

internes ou externes de l'épiderme, & dont nous venons de faire la description, font encore de petites bossettes à cette membrane ; & les petits espaces quarrés, lozanges, rhomboïdes & autres différentes figures, sont formés par l'épiderme condensé, & moulé sur le lacis cutané dont j'ai parlé ; par les attaches intimes de cette pellicule avec le lacis & le tissu de la peau, non seulement par le moïen du *corps muqueux*, mais par les petits capillaires desséchés que nous avons dit être de petits liens, par les canaux excrétoires des glandes, & par les différentes espéces de poils que nous allons examiner.

Différens plis de la peau.

Les plis très-remarquables de la peau sont de deux sortes ; sçavoir, ceux qui sont formés par l'attache des fibres charnues & tendineuses de certains muscles, au tissu même de la peau, comme sont les plis ou les rides du front, des paupieres, du visage, & du *scrotum*.

Les plis de la deuxiéme espéce sont ceux qui attachent la peau par des filets ligamenteux & tendineux, à quelques aponévroses très-fortes, aux ligamens, & même aux os, comme on l'observe à la main, à l'endroit des articulations, dans la ligne perpendiculaire qui sépare le corps en deux, &c.

DES GLANDES

de la Peau.

On met encore de certaines glandes & les poils au nombre des parties dépendantes de la peau. Parmi ces glandes on en fait de deux espéces : les unes sont nommées *miliaires* par *Stenon* & *Malpighi* ; les autres *sébacées* par *Valsalva* & *Morgagni*. Les Auteurs sont si partagés touchant la structure & la situation des glandes miliaires, que je me persuade facilement qu'ils ne les ont jamais vûes. Pour ne pas cependant attirer sur moi l'orage, j'avertis que je ne nie pas absolument leur existence ; mais ceux qui voudront en voir des descriptions, auront la bonté de les chercher dans les Auteurs qui se sont crus en état d'en donner une juste idée ; car comme je ne les ai jamais vûes, je ne puis me résoudre à en parler.* Je dirai cependant, que com-

* ,, Il nie, dit mon modeste Censeur, qu'il y ait ,, des glandes miliaires dans la peau, comme s'il ,, étoit le premier qui eût fait cette découverte, & ,, qu'il ne l'eût jamais lue dans *mon* Compendium ,, anatomique. Ce qui fait bien voir que c'est dans ,, *mon* Livre qu'il l'a puisé, aïant la précaution ,, (*voici le grief*) de taire *mon nom*, de ne me pas ,, nommer. *Glandulas cutis miliares negat, quasi primus esset, qui hoc observasset & hoc in Compendio* MEO *nunquam legisset. Undè apparet, ipsum*

me on voit manifestement la transpiration insensible s'élever en forme de vapeur à la surface du corps, & sortir par les pores de l'épiderme, on a lieu de juger que les artéres sanguines font cette déposition en quelque partie que ce soit. Or comme ces parties sont des *filtres* que les Anatomistes ont appellés des *glandes*, soit que ce soit des extrémités d'artéres ou autrement, on peut conclure qu'il y a des glandes miliaires, mais qu'elles sont difficiles à voir. L'existance des glandes miliaires.

Il n'en est pas de même des *glandes sébacées*; celles-là sont très-visibles : elles sont situées sous la peau, à laquelle elles sont comme collées; & leur canal excréteur perce son tissu, le réseau vasculaire, le corps muqueux, & s'ouvre dans les mêmes trous de l'épiderme qui donnent passage aux poils. Les glandes sébacées.

Ces glandes sont presqu'autant différentes qu'elles occupent de différentes parties; ainsi il est très-difficile de déterminer leur figure, leur grandeur, & leur

hanc sententiam, MEO nomine suppresso, *ex meo libro hausisse*. Heist. p. 156.

C'est un bonheur pour moi quand je puis me rencontrer avec M. Heister; mais malheureusement je ne pouvois le citer ici, que contraire à mon sentiment; car quoique je n'aie jamais vû les glandes miliaires, cependant je prouve leur existance, & je me souviens que feu M. Duverney les a démontrées il y a plus de 30 ans.

couleur. Ces glandes ne diffèrent pas seulement à raison de leur grosseur, de leur figure, & de leur couleur, mais aussi selon leur structure & la matiere qu'elles filtrent; car s'il y en a un grand nombre qui sont un entortillement de toutes les especes de vaisseaux, il y en a aussi bien d'autres qui ne sont qu'une petite bourse vésiculaire entourée des mêmes vaisseaux : ces sortes de filtres sont encore plus connus sous le nom de *lacunes*.

Les glandes sébacées qui se trouvent sous la peau de la tête, sont du caractere des dernieres, je veux dire des lacunes. Elles fournissent une liqueur assez approchante de la sueur, mais plus épaisse, & comme une graisse huileuse, qui naissant, pour ainsi dire, à la racine des cheveux, coule suivant leur longueur, jusqu'à leur extrémité, les mouille & les colle quelquefois les uns contre les autres.

Derriere les oreilles il y a des glandes qui séparent une liqueur plus épaisse, plus collante, & moins huileuse que celle que nous venons de faire remarquer à la tête. C'est, pour ainsi dire, une espéce de pomade qui facilite le frottement.

Ces mêmes glandes filtrent dans le conduit des oreilles une espéce de pomade fort gluante, d'un jaune bien fon-

cé, assez transparante, & d'une saveur amere.

Le bord des paupieres est garni d'un grand nombre de ces glandes sébacées, qui filtrent une liqueur un peu moins jaune que la précédente, mais plus dure & qui approche plus de la cire : elle est appellée *chassie.*

La face est garnie d'une infinité de glandes qui séparent une espece d'huile æthérée, qui suintant à côté des petits poils ou brins de duvet, se répand sur le visage, & y fait l'office de verni.

Aux deux côtés du nez, vers les aîles, il se filtre une liqueur laiteuse, blanche & fort épaisse.

Au dedans du nez, il se sépare une liqueur plus aqueuse & moins blanche que la précédente, laquelle en se dessèchant, devient visqueuse & même plâtreuse.

En un mot, tous les endroits de la peau qui sont les plus exposés aux frottemens, sont garnis de glandes sébacées ou lacunes, qui couvrent la peau de différentes liqueurs. C'est pour cela que l'on voit de ces glandes sous la peau des aisselles, aux cercles des mammelles, sur les épaules, sous la peau de cette rigole appellée la *raïe*, autour de l'anus, aux aînes, au *scrotum*, sous le prépuce, aux

nimphes, aux côtés des grandes lévres; à la partie interne & ſupérieure des cuiſſes, & en quelques autres endroits.

DES POILS.

Comme nous avons mis les poils au nombre des parties dépendantes de la peau; nous allons en dire deux mots, plûtôt pour ne rien obmettre de ce qui appartient à cette enveloppe, que parce que leur hiſtoire eſt beaucoup intéreſſante.

Il y a deux eſpeces de poils.

Les poils, dont nous avons déja donné une définition générale, doivent être rangés ſous deux claſſes. Les premiers ont leur racine dans une eſpéce d'oignon qui eſt ſous la peau & entourré de la membrane graiſſeuſe. Ceux-ci ſont les cheveux, la barbe, les poils des aiſſelles, des parties génitales, &c.

La ſeconde eſpéce de poils, ſont tous ces petits poils folets, qui comme une eſpéce de duvet, voltigent ſur la ſurface externe de la peau. Ceux-là ont leur racine dans une petite bulbe qui eſt dans le tiſſu même de la peau, & non pas dans un oignon au-deſſous de la peau comme les précédens.

Pour bien appercevoir la ſtructure des ognons qui ſont au-deſſous de la peau, il faut les diſſéquer à la mouſtache d'un

chat ; & quand on a découvert l'ognon, on voit que son colet est comme une capsule dans laquelle le poil est contenu. L'extérieur de cet ognon paroît tendineux ou aponévrotique ; mais quand on l'a ouvert on y apperçoit un grand nombre de vaisseaux & de filets. Nous avons déja indiqué une thése de feu M. *Chirac* sur cet article. *

DE L'USAGE

de la Peau.

Nous allons terminer enfin l'Histoire de la peau, par l'usage particulier de quelques-unes de ses parties, & commencer par celui que l'on attribue aux mammelons ou houpes nerveuses, qui est d'être l'organe du toucher.

Or comme le toucher ne se fait point sentir également par tout le corps, les Anatomistes l'ont divisé en deux espéces, qu'ils ont appellé le toucher *universel*, & le toucher *particulier*. Le toucher *universel* est celui qui est commun à toutes les parties de notre corps, & principalement aux parties membraneuses. Les objets de ce sentiment sont le *froid*, le *chaud*,

Les objets du toucher commun.

* La These dont est question, a été soutenue il y a plus de 30 ans, & M. Heister s'étonne de ce que je ne le cite pas. *Quod pili sub cute proveniant*, EGO *aliique jamdudùm scripsimus*. Heist. p. 153.

tous les *ébranlemens* violens, la *pesanteur*, le sentiment d'*irritation*, & par conséquent la *douleur*.

Outre que la peau est très-susceptible de ce sentiment universel, elle a encore celui que nous appellons *particulier*, lequel se manifeste plus distinctement dans les endroits de la peau où nous avons fait observer des mammelons ou des houpes nerveuses ; car tous les autres n'aïant que de petits filets nerveux répandus d'espace en espace, là on n'y distingue pas si parfaitement les particularités des corps. Les objets de ce toucher *particulier* sont les différens dégrés de *dureté* & de *mollesse*, de *polissure* & d'*inégalité*, de *sécheresse* & d'*humidité*, de *congellation*, & de *fluidité*, dont les mammelons sont l'organe, & nous donnent une idée nette & très-distincte.

Les objets du toucher particulier.

Il est facile de concevoir que les mammelons de la peau sont les organes de ce *toucher particulier*, quand on fait attention à leur conformation singuliere, qui étant nerveuse, est plus propre que toute autre, à exciter par ses soubressauts, une sensation qui fasse distinguer les différentes qualités du corps.

2°. La figure piramidale ou conique de ces mammelons, prouve encore qu'ils sont très-propres à exciter le sentiment

dont il est question ; puisque chaque cone nerveux n'est pas une simple piramide, mais, comme je l'ai déja dit, une infinité de petites piramides nerveuses, qui sont arrangées de façon qu'elles tombent comme perpendiculairement sur tous les points de la circonférence d'une tige ; mécanique qui renferme un grand nombre d'instrumens dans un petit espace, qui s'accommodant aux différences du corps, sont différemment ébranlés, & par-là capables de produire très-parfaitement le toucher *particulier*. La substance muqueuse fort condensée dans ces endroits, fait comme autant de petites loges qui bornent ces petits cones nerveux si artistement fabriqués, & empêchent que les petits filets nerveux dont ils sont composés, ne s'écartent, ce qui auroit rendu le toucher beaucoup plus *universel*.

Tout ceci est d'autant plus vrai, que l'on ne s'apperçoit plus du sentiment *particulier* dans une partie privée de ces houpes nerveuses, comme on le voit manifestement dans les endroits où la peau a été détruite, soit aux cicatrices des grandes brûlures, des abscès considérables, ou des plaïes avec perte de substance : car pour lors la cicatrice étant formée par le suc gluant de toutes les fi-

bres de la diviſion, comme nous l'avons dit dans la ſeconde édition de nos Opérations, & que nous toucherons encore mieux cette matiere dans la troiſiéme, on n'a point d'autre ſentiment dans cet endroit, que celui du toucher *univerſel*, encore eſt-il fort obtus ;& cela parce que les mammelons nerveux ſont détruits & ruinés.

Le contraire arrivé dans les endroits où les mammelons nerveux ſont plus multipliés, comme au bout des doigts où il y a deux rangées de mammelons entre chaque ſillon de l'épiderme, & où leur figure conique multiplie encore le nombre des filets nerveux ; car le toucher *particulier* y eſt beaucoup plus délicat & plus viſque par tout ailleurs. C'eſt pour cela que les bons Cuiſiniers connoiſſent au ſeul toucher la cuite de leurs viandes ; que certains Orfévres diſtinguent le bon or du mauvais ; que les Aveugles ſçavent ſi bien diſcerner les monnoïes. J'avoue que l'habitude aïant ſouvent fraïé la route des eſprits, a rendu l'organe plus diſpoſé à la délicateſſe de ce *toucher* ; & c'eſt en conſéquence de cette habitude que les Chirurgiens connoiſſent ſi bien, non ſeulement les tumeurs qui doivent s'abſcéder, mais même les abſcès les plus profonds, ou les

amas de quelques fluides. Car dès qu'ils ont contracté l'habitude de s'assurer par l'attouchement, de l'épanchement d'un fluide situé très-profondément, & qu'ils apperçoivent une sourde ondulation, ils ont lieu d'annoncer la présence d'un pus ou de quelque fluide.

C'est encore par cette habitude qu'ils s'apperçoivent de la douce résistance d'une veine, & de sa réponse sous leur doigt, quoiqu'elle ne paroisse point à la vûe : en un mot, c'est par cette habitude acquise qu'ils sçavent distinguer une veine d'une artére, d'un nerf, d'un tendon; ce que ne feroit pas une autre personne qui n'en auroit pas l'habitude, quoiqu'elle eût les organes du toucher aussi-bien disposés que le Chirurgien.

Ceux qui s'adonnent à la Chirurgie, doivent inférer de-là, combien l'habitude peut leur donner de certitude & de précision, & combien ils doivent éviter les ouvrages grossiers, qui par les pressions fortes & réïterées, rendent l'épiderme & le corps muqueux, épais, dur & cailleux; de sorte qu'on ne sent alors les qualités des objets, que comme si on les touchoit au travers d'un gant.

Je pourrois m'étendre davantage sur les usages des différentes parties de la peau, n'aïant pas développé toutes les

idées que m'a fourni l'admirable mécanique de cet organe ; mais ce qui m'a fait ſortir, dans la deſcription de la peau, des bornes que je me ſuis preſcrites, eſt que la ſtructure de ce tégument n'a point encore été traitée dans aucun Auteur, avec toute l'attention qu'elle mérite.



CHAPITRE IV.

De la Membrane graiſſeuſe, & de la Graiſſe ou Huile condenſée qu'elle filtre & contient.

LA membrane graiſſeuſe eſt la ſeconde enveloppe générale du corps. Sa ſtructure n'eſt autre choſe que pluſieurs feuillets membraneux très-fins, & ſéparés les uns des autres par des cloiſons membraneuſes de la même ſubſtance ; de ſorte que les cloiſons & les feuillets membraneux, forment tous enſemble une grande quantité de cellules, qui ſont pleines d'une huile épaiſſie & condenſée, que l'on appelle la graiſſe.

Ces feuillets membraneux, de même que les cloiſons, ſont en plus grand nombre en certains endroits qu'en d'autres ; ce qui fait que la graiſſe n'eſt pas partout dans la même quantité, & qu'il y a des lieux où

il s'en trouve beaucoup, & moins en d'autres.

La figure des cellules graisseuses approche beaucoup de celles que font les Abeilles avec leur cire, je veux dire, qu'elles ne sont ni quarrées, ni rondes; mais d'une figure ovale: & ces petites cellules ovalaires ne sont situées ni perpendiculairement au corps, ni transversalement, mais dans une direction oblique. On me dira peut-être qu'il est très-difficile de pouvoir vérifier ce que j'avance. Je réponds qu'on apperçoit à merveille cette mécanique singuliere, dans les endroits où la peau est attachée par des filets ligamenteux & tendineux à une espéce de ligne perpendiculaire dont j'ai parlé en traitant de la peau; & qui par un enfoncement dans certains endroits, & une véritable couture ou raphé en d'autres, sépare le corps en partie droite & gauche: car c'est dans ces endroits-là où les feuillets de la membrane graisseuse manquent, ou sont en très-petite quantité, comme on le voit le long de cet enfoncement qui regne sur le milieu du *sternum*, du bas-ventre, du dos, aux côtés de la couture du périnée, qui se continue sur les bourses & le long de la verge.

Si l'on disséque, par exemple, la peau

qui couvre la ligne blanche, & qu'on enleve la graiſſe avec cette peau, en obſervant de faire une inciſion longitudinale qui ne ſoit pas dans le milieu, mais à deux grands travers de doigts du milieu, après avoir fait une inciſion ovalaire autour du nombril; & ſi l'on renverſe enſuite cette peau & la graiſſe, dont la diſſection aura eté conduite de l'autre côté au delà de la ligne blanche, on verra les cellules graiſſeuſes ſe terminer aux deux côtés de cette ligne que nous venons de décrire à la peau, & s'y terminer de façon qu'elles feront un angle aigu avec cette ligne. Il eſt donc démontré par cette expérience, que les cellules de la membrane graiſſeuſe ſont ovales, & que leur ſituation eſt oblique.

Ces cellules, comme je l'ai déja dit, ſont compoſées par pluſieurs petites cloiſons membraneuſes, poſées entre des feuillets auſſi membraneux; & le tout enſemble forme ce qu'on appelle la membrane graiſſeuſe, à laquelle on diſtingue deux ſurfaces, une externe & une interne. La ſurface externe de cette membrane paroît garnie d'une infinité de petites éminences, qui ne ſont autre choſe que le ſommet de chaque cellule ovalaire; de ſorte que toutes ces petites

éminences répondent exactement aux petits enfoncemens que l'on apperçoit à la ſurface interne du tiſſu de la peau.

Mais ce qu'il y a de ſingulier dans la conſtruction de ces petites cellules ovalaires, c'eſt que les cloiſons membraneuſes qui les forment, ſont ſi fines & d'un tiſſu ſi poreux, que l'air paſſe au travers, & qu'elles ont par cette ſtructure, des communications ſi nombreuſes entre elles, qu'en ſoufflant quelques-unes de ces cellules, on peut rendre tout le corps ſoufflé & comme œdémateux.

Les artéres & veines ſanguines qui ſont autour de ces petites cellules membraneuſes, ſe ramifient en tant de petits capillaires, que les extrémités de ces vaiſſeaux ſanguins ſont auſſi comme poreux. Or comme les artéres ſanguines ſont les ſeuls canaux qui portent des goutes huileuſes pour ſe condenſer dans les cellules & former la graiſſe, les veines ſanguines ſont auſſi les ſeuls canaux qui remportent le ſang dépouillé des goutes huileuſes dans de plus groſſes veines & dans toute la maſſe. Le célebre M. *Morgagni* a ſouvent obſervé à la ſuperficie du ſang des vaiſſeaux qu'il avoit ouverts dans la graiſſe, les petites goutelettes huileuſes dont je parle. *Sæpe enim inter diſſecandum, in ſuperficie ſanguinis ex amputatis vaſis*

fluentis micantes plurimas quasi olei guttulas observavimus, &c. Morgagn. in Adversar. II. Animad. VI.

On commence à sentir que la structure des vésicules de la membrane graisseuse, & la distribution des artéres & des veines sanguines autour de ces vésicules, sont plus que suffisantes pour retenir les goutes d'huile contenues dans le sang, sans avoir recours à ces vaisseaux graisseux que *Malpighi* a supposés. Ainsi nous concluons que la graisse n'est autre chose que les goutelettes huileuses, qui roulant dans le sang, viennent enfin aux petits pores des capillaires des artéres qui rampent sur les vésicules, s'échappent, & forment par leur condensation de petites boules de graisse que l'on voit dans les vésicules comme suspendues aux vaisseaux. Le plus fluide de ces petits plotons ou grains graisseux, est repris par les pores des veines, reporté dans de plus grosses veines, & de là dans la masse sanguine; ce qui prouve manifestement que la graisse circule dans le sang comme toutes les autres liqueurs. Voilà sans rien supposer que ce qui peut être apperçu par des dissections assidues, par les différentes préparations, les bonnes injections, & les microscopes, quelle est la structure de la membrane graisseuse, des

véſicules, & la formation de la graiſſe ; il s'agit à préſent d'examiner la nature de ce ſuc graiſſeux ou oleagineux.

La ſaveur douce & agréable de ce ſuc, & ſa conſiſtence onctueuſe, peuvent donner lieu de croire qu'il n'eſt autre choſe que la portion la plus fine & la plus délicate de la partie huileuſe du ſang, qui a été filtrée dans les petits réſervoirs véſiculaires dont j'ai parlé, & qui eſt comme congelée ſoit par ſa diſpoſition gelatineuſe, ou par les eſprits nitreux & ſalins que les alimens, le ſang, & les eſprits y ont produits.

Les différences de la graiſſe ſont auſſi notables qu'il y a de différentes parties où elle ſe trouve. Ainſi celle qui ſe trouve à la baze du cœur eſt plus ferme que par tout ailleurs ; celle qui ſe trouve à la circonférence des articulations eſt plus blanche & plus molaſſe : enfin celle qui eſt ſous la peau eſt plus jaunâtre, & d'une moïenne conſiſtence.

Quoiqu'on puiſſe regarder la graiſſe comme une eſpéce de houatte, qui garniſſant tout le corps, lui ſert comme de fourrure & d'ornement, on ne peut encore s'empêcher de lui attribuer des uſages plus importans. En effet, quoique nous ne ſoïons pas de ces Anatomiſtes,

Phisiciens & Mécaniciens au suprême degré, nous nous sommes cependant quelquefois avisés de tirer des conséquences sur ce que nous avons remarqué.

C'est en disséquant souvent que nous avons apperçu quantité de plotons de graisse en différens endroits, & que nous avons ainsi réflechi sur les usages que cette substance huileuse doit avoir : c'est en faisant attention aux différences qui se trouvent entre les personnes grasses & les maigres, & à la consistence plus ou moins dure de la graisse en certains endroits du corps, que nous avons compris que les usages principaux de cet élixir du sang, doivent être. 1°. De servir à tempérer son acrimonie. 2°. A la nourriture de l'animal dans certains tems. 3°. Enfin à humecter & ramolir les parties charnues & tendineuses des muscles, à remplir les vides & à plusieurs autres usages que nous allons seulement parcourir.

Premierement, nous avons tout lieu de croire que les petits pores des canaux veineux, ne pompent point, pour ainsi dire, les petites goutes huileuses de la graisse, que pour les charier dans le sang & corriger l'acrimonie de ses parties salines, qui deviendroient trop âcres

&

& trop piquantes, si cette substance grasse & balzamique ne les adoucissoit continuellement. C'est pourquoi les gens secs & maigres sont ordinairement sujets à la phtisie, à l'atrophie, aux catarrhes, & aux vieux rhumatismes.

2°. La graisse sert à la nourriture des parties & cela ne souffre pas de difficulté, puisque les personnes grasses mangent pour l'ordinaire beaucoup moins que les maigres. Nous voïons de plus que les Ours, les Loires, les Marmottes, &c. qui passent une bonne partie de l'hiver sans nourriture, & dans une espéce de sommeil, ont l'épiploon d'une grandeur extraordinaine, & les entrailles fort chargées de graisse : il y a donc lieu de croire que la graisse n'est ramassée en si grande quantité autour des principaux viscéres de ces animaux, que pour fournir dans leurs grands besoins & pendant leurs grands jeûnes, la matiere d'une véritable nourriture.

3°. La graisse est pour humecter & lubrifier les tendons des muscles qui sont destinés à de fréquens & violens mouvemens ; c'est pour cela que nous en trouvons autour des muscles des yeux, que nous en voïons de gros pelotons au jaret, sous les tendons des muscles flé-

chiſſeurs de la jambe, ſous le tendon d'Achile; ſous le ſublime & le profond au pied, ſur le muſcle quarré, ſous les muſcles ſublime & profond à la main, & en pluſieurs autres endroits que l'on peut appercevoir par la diſſection.

4°. La graiſſe ſert à remplir l'interſtice qui ſe trouve entre certains muſcles & qui par rapport aux fonctions auxquelles ils ſont deſtinés, n'ont pas dû ſe toucher intimement; c'eſt pour réparer & remplir ces défauts, qu'on en trouve vers la jonction des lévres, ſous le maſſeter, à la partie antérieure du bras ſur le tendon du Deltoïde, &c.

5°. Elle ſert à envelopper les vaiſſeaux ſanguins, & à leur donner en même tems de la ſoupleſſe, lorſqu'ils ſe trouvent en des endroits qui les expoſent à de grands mouvemens. C'eſt pour cela que nous voïons les vaiſſeaux qui paſſent ſous l'aiſſelle environnés de beaucoup de graiſſe; auſſi-bien que ceux qui pénétrent la partie interne de la cuiſſe, ceux qui paſſent ſous le jarret, &c.

6°. Elle rend la peau unie, douce & polie, comme cela s'obſerve aux perſonnes qui ont de l'embonpoint, & ſurtout aux femmes: ainſi la graiſſe contribue beaucoup à la beauté.

7°. Elle conſerve la chaleur, c'eſt ce qui fait que les perſonnes graſſes ſont moins frileuſes que les maigres.

8°. Enfin elle défend le corps des injures externes, rend les parties plus égales, plus unies, & empêche par conſéquent les rides de la peau de ſe manifeſter.



CHAPITRE V.

Des Muſcles du Bas-ventre.

LA ſtructure des enveloppes générales ou communes à tout le corps, nous étant connue, auſſi-bien que leurs principaux uſages, nous allons paſſer aux enveloppes particulieres du bas-ventre, que nous conſidérons ſous deux eſpéces; les premieres ſont charnues ou muſculeuſes, & les ſecondes membraneuſes.

Les enveloppes charnues du bas-ventre ſont pour l'ordinaire cinq paires de muſcles : je dis pour l'ordinaire, car il arrive quelquefois qu'il n'y en a que quatre, & quelquefois quatre & demie; & cela quand les muſcles Piramidaux manquent, ou qu'il n'y en a qu'un.

Ces muſcles ſont le *grand Oblique* ou l'oblique externe, le *petitt Oblique* ou

l'oblique interne, le *Tranſverſal*, le muſ-
cle *Droit*, & le *Piramidal*; de ſorte qu'en
les comparant avec ceux de l'autre côté,
cela fait le nombre de dix muſcles.

Le premier de ces muſcles eſt le *grand Oblique* ou l'oblique externe. Il eſt mince & fort large; il couvre par ſa portion charnue toutes les parties latérales du Bas-ventre, & a ſes *origines* (terme des Anatomiſtes, même du plus grand nombre des modernes) par pluſieurs digitations charnues à pluſieurs côtes.

J'ai déja fait voir dans ma *Miotomie humaine*, & dans ma *Miologie*, que ces termes d'*origine & d'inſertion*, n'étoient point conformes à l'idée que l'on a préſentement de la formation de l'homme; & comme nous avons vû en commençant cet ouvrage, qu'il n'étoit d'abord qu'un aſſemblage de vaiſſeaux qui ſe dévelopoient, qui s'épanouiſſoient tous les jours &c. il eſt abſurde de penſer qu'une partie ſoit formée avant une autre, & de croire qu'une partie puiſſe donner origine à l'autre. Ce terme d'*origine* doit donc tomber, non-ſeulement par rapport à ces raiſons qui paroiſſent plauſibles, mais encore parce qu'il laiſſe de mauvaiſes impreſſions, & donne des idées fauſſes de l'action des parties, & ſurtout des muſcles où il eſt ſi ſouvent uſité.

Le terme d'*origine* à l'égard des muſcles, eſt fautif, & laiſſe à l'eſprit de mauvaiſes impreſſions.

Nous nous déterminons donc plus volontiers à ne nous ſervir que du terme d'*attache* ; & cela avec d'autant plus de fondement, que les muſcles ſont des puiſſances, des cordages, qui ſont attachés, pour la plûpart, à des leviers, afin de les mouvoir.

La plûpart des Anatomiſtes ne déterminent point le nombre des appendices charnues ou digitations de l'oblique externe ; & quelques-uns diſent qu'il y en a quatre. *Palfin, Chirurgien Anatomiſte de Gand*, dit qu'il y en a cinq ; & trois ou quatre Ecrivains tous récens, dont les ouvrages ne different les uns des autres que par quelques tournures de langage, ſe contentent d'avancer que *plusieurs digitations du grand Oblique viennent des côtes, &c.*

Il eſt ſurprenant de voir ſi peu de fermeté & de préciſion dans les Auteurs, ſurtout pour des choſes qui ſont ſi conſtantes & ſi faciles à vérifier. J'ai pluſieurs fois diſſequé ce muſcle, & voici comme je l'ai trouvé.

Deſcription du muſcle grand oblique du Bas-ventre.

L'Oblique externe a ſes attaches ſupérieures quelquefois par ſept appendices charnues ou digitations, & ſouvent huit. Ces appendices charnues ont preſque toutes une figure angulaire ; & l'on apperçoit à l'extrêmité de la plûpart de ces

triangles charnus, un petit tendon grêle, qui s'attache aux côtes de la façon que je vais le dire.

Premiere appendice charnue de ce muſcle.

La premiere de ces appendices ou digitations, en comptant de derriére en devant, parce qu'on commence plus volontiers à lever le muſcle par cet endroit, n'eſt pas angulaire, mais elle a la figure d'un *quarré très-irrégulier & un peu allongé*. Les fibres charnues de cette appendice, ſe continuent telles juſqu'à ſon extrêmité, pour paſſer enſuite ſous le grand *Dorſal*, & s'attacher de trois différentes manieres, à la côte flotante ou derniere des fauſſes côtes.

La premiere attache que contracte cette appendice charnue, ſe fait *par quelques-unes de ſes fibres les plus poſtérieures*, à un ligament qui eſt lui-même attaché aux apophiſes tranſverſes des premieres vertebres des lombes, & à la côte flotante, afin d'empécher cette côte de ſe déplacer, n'étant point unie avec les autres. La ſeconde attache de cette appendice ſe fait, *par ſes fibres moïennes*, aux extrêmités de la lévre inférieure & de la ſurface externe de la côte flotante ou derniere fauſſe côte. Enfin la troiſiéme attache eſt, *par ſes fibres antérieures*, à un petit cartilage qui termine cette derniere fauſſe côte; obſervant que ces fibres an-

térieures de l'appendice, ſemblent même embraſſer le cartilage. Toutes ces différentes attaches ſe font par des fibres charnues de l'appendice ou digitation dont nous parlons, ſans qu'il paroiſſe de petit tendon à ſon extrêmité, comme nous l'avons fort bien repréſenté dans la ſeconde planche.

La ſeconde appendice ou digitation du grand oblique, n'eſt point encore tout-à-fait angulaire : elle eſt aſſez large quoique moins que la précédente ; & on n'apperçoit point, pour l'ordinaire, de tendon à ſon extrêmité ; mais ſes fibres charnues paſſent auſſi ſous le grand *Dorſal* ; quelques-unes s'uniſſent au muſcle *dentelé poſtérieur inférieur*, & les autres s'attachent à la *quatriéme des fauſſes côtes*, non pas en partie à ſon cartilage comme la précédente, mais toutes à ſa partie oſſeuſe même, à deux travers de doigt de ſon cartilage. On peut encore voir cette appendice dans la ſeconde planche, où nous avons diſſéqué le grand *Oblique* du côté gauche, & l'avons renverſé ſur le côté droit. Seconde appendice.

La troiſiéme appendice ou digitation, eſt angulaire ; celle-ci commence à avoir un petit tendon à ſon angle, par lequel elle eſt attachée à la partie oſſeuſe de la *troiſiéme fauſſe côte*, en s'éloignant tou- Troiſiéme appendice.

jours de plus en plus du cartilage, je veux dire qu'elle en eſt à trois travers de doigt de diſtance. Cette appendice » ſe confond (a) *par un trouſſeau de fibres,* » avec une digitation du muſcle *grand* » *dentelé.*

Quatriéme appendice. La quatriéme appendice ou digitation angulaire s'attache auſſi par un petit tendon, à la partie oſſeuſe de la *deuxiéme fauſſe côte*; ſçavoir, à quatre grands travers de doigt de ſon cartilage. D'où l'on conçoit que ces appendices s'éloignent par degrés, de l'extrêmité antérieure de chaque côté, afin de s'attacher auſſi par degrés, vers leur extrêmité poſtérieure, & de s'avancer à proportion ſur les côtes. Cette appendice a encore ceci de particulier, que quelques-unes de ſes fibres ſont confondues tant avec la troiſiéme appendice, qu'avec la premiere digitation du *grand Dorſal.*

Cinquiéme appendice. La cinquiéme appendice ou digitation du grand *Oblique*, eſt auſſi angulaire, & s'attache par un petit tendon à la partie oſſeuſe de la premiere fauſſe côte: mais celle-ci, & les ſuivantes, ſe rapprochent par degrés, du cartilage de leurs côtes; de ſorte que cette cinquiéme appendice, ne s'en trouve pas éloignée de

(a) M. Winſlow pag. 171.

plus de trois travers de doigt. L'on remarque encore des fibres de cette digitation ou appendice, ſur tout les antérieures, qui ſe confondent avec le muſcle *grand Dentelé*.

La ſixiéme appendice ou digitation s'attache par un petit tendon, à la partie oſſeuſe de la *ſeptiéme vraie côte*, en s'approchant toujours de ſon cartilage, puiſqu'elle n'en eſt diſtante que de deux travers de doigt. Il y a même quelques fibres interieures & tendineuſes, qui s'attachent plus près du cartilage de cette côte. Sixiéme appendice.

La ſeptiéme appendice ou digitation, a, de même que les précédentes, un petit tendon qui s'attache à la *ſixiéme vraie côte*, en s'approchant toujours de ſon extrêmité ou de ſon cartilage, puiſqu'il eſt attaché près de ſa jonction à la côte. Ces quatre dernieres digitations ou appendices du *grand Oblique*, ſont repréſentées dans la premiere planche, engagées entre de ſemblables appendices du *grand Dentelé*; & c'eſt cet arrangement qui a fait appeller les unes & les autres, des *digitations*. Septiéme appendice.

La huitiéme appendice qui ſe trouve aſſez ſouvent, eſt plus large, plus longue & plus mince que les précédentes. Ses fibres charnues les plus éloignées du Huitiéme appendice.

ſternum, ſont continues à quelques fibres du grand *Pectoral*; & les autres ſont attachées au cartilage de la *cinquiéme vraie côte.* L'on voit ces huit appendices repréſentées dans la ſeconde planche.

Voilà comme l'on peut diſſéquer les *appendices* angulaires ou digitations de l'*Oblique externe*; ſur quoi l'on doit obſerver que les deux premieres, ou les plus poſtérieures, n'ont point leurs fibres charnues d'une direction oblique comme toutes les autres fibres de ce muſcle, mais elles deſcendent preſque toutes droites, en ſe couchant ſur le *petit Oblique* & l'aponévroſe du *Tranſverſe*, pour s'attacher à la lévre externe de la crête de l'os des îles, depuis la tubéroſité de cette crête, juſqu'à l'épine ſupérieure antérieure de l'os. Une choſe encore très-particuliere à cette partie du grand *Oblique*, eſt que ces fibres ſont toutes charnues depuis les deux dernieres fauſſes côtes, juſqu'à la crête de l'os des îles, à la différence des autres fibres qui ſont en partie charnues & en partie aponévrotiques. C'eſt ce trouſſeau de fibres charnues & preſque perpendiculaires, que nous avons appellé dans notre Miotomie, la premiere *couche* des muſcles du bas ventre: d'où il ſuit évidemment qu'elle n'eſt point attachée aux apophiſes tranſverſes

des vertebres des lombes, comme le dit M. *Heister. Oblique descendens provenit ex multis costis, vertebris lumborum &c.* Heister. Compend. Anat. p. 55. edit 2.

Ce sçavant Anatomiste qui reproche avec tant d'aigreur & de passion, à *Verheyen*, de n'avoir pas consulté les livres d'un nombre prodigieux d'Anatomistes qui lui auroient appris bien des choses, ne consulte lui-même que légerement l'Anatomiste qu'il cite quelquefois, celui qu'il paroît appréhender le plus, & dont il a finement prévenu la sévérité, en lui dédiant sa seconde édition, & en l'appellant le *Prince de l'Anatomie.* S'il eût lû en effet, avec un peu d'attention, ce Prince de l'Anatomie, il eût vû qu'il reprochoit à M. *Manget*, de donner une fausse origine à l'oblique externe, en l'attachant au ligament des apophises transverses des vertebres des lombes. *Oblique descendentis abdominis musculi unum principium admittis falsum, videlicet, à ligamento è transversis lumbalium vertebrarum processibus enato.* Morgagn. Adv. II. Animadv. X.

Ainsi M. *Heister*, qui fait tant sonner le grand travail que lui a coûté son ouvrage, par la lecture des livres qu'il s'est acquis *à grands frais*; & qui a avancé peu de choses comme vraies (à ce qu'il dit) de tous les Auteurs, qu'il ne l'ait lui-mê-

me *reconnu tel* dans les cadavres qu'il a diſſéqués, n'a donc pas apparemment diſſéqué les muſcles du bas-ventre, puiſqu'il attache les *Obliques* aux vertebres des lombes? *præſertim cum pauca pro veris deſcripſerim, quæ non ipſe in cadaveribus humanis exploraverim, & vera eſſe invenerim.* Heiſter. Compend. Anat. Præfat. pag. 23. edit. 2. & 4. 24.

Comme nous n'avons point la même animoſité contre M. *Heiſter*, qu'il fait paroître à l'egard de *Verheyen* (auquel il a cependant de grandes obligations) nous ne lui faiſons ces petits reproches, que pour lui faire voir qu'après toute ſa lecture & tout ſon travail, il n'eſt pas encore venu au point de perfection qu'il s'étoit imaginé avoir acquis; & que les hommes ne pouvant en quelque façon être parfaits, doivent ſe reprendre les uns les autres avec plus de modération, & n'avoir dans leurs répréhenſions que la vûe de perfectionner les Arts & les Sciences. Sur ce principe, les erreurs que nous montrerons, ſoit à M. *Heiſter*, ou à quelques autres, nous ſeront très-permiſes, & nous les exhortons pour le bienpublic, à tenir la même conduite à notre égard. *

* Voilà l'endroit le plus vif contre M. Heiſter qui fût dans ma premiere édition; & ſon mauvais procédé contre Verrheyen, auſſi-bien que l'*aſſurance*

Cette petite digreſſion nous a fait abandonner la route des fibres de l'*Oblique* externe, qui de la troiſiéme fauſſe côte, ſont attachées juſqu'à la cinquiéme des vraies. Ces fibres charnues qui reſtent à décrire, & dont les attaches ſont par cinq & ſouvent ſix appendices, qui deſcendent obliquement de derriere en devant, font environ cinq à ſix travers de doigt de chemin; puis elles dégenerent en fibres aponévrotiques, qui toutes enſemble forment une large toile appellée l'*aponévroſe* de l'*Oblique* externe. Les fibres poſtérieures de cette *aponévroſe* deſcendent preſque perpendiculairement, & vont s'attacher à l'épine ſupérieure anterieure de l'os des îles. Les fibres moïennes ont une direction plus perpendiculaire, & s'attachent obliquement le long d'un ligament décrit par *Poupart*, forment enſuite une ouverture ovale dont nous allons bien tôt parler, & s'attachent à l'épine de l'os pubis. Quant aux fibres antérieures de cette *aponévroſe*, elles paſſent obliquement de chaque côté, ſu les muſcles

avec laquelle il nous débite qu'il n'*a rien fait imprimer qu'il ne l'ait auparavant vérifié ſur les cadavres*, y ont donné occaſion. Enfin il s'eſt corrigé de lui-même, à ce qu'il dit. *Donc il n'avoit pas tout vérifié*. Mais je ſçais que M. Stockauſen, de retour en ſon pays avant que ma premiere edition parût, l'en a averti, & le lui a montré.

droits, où elles fortifient leur gaines; & se réunissant dans leur intervalle, concourent beaucoup per cette réunion & leur entrelacement avec les fibres du muscle opposé, à la formation de la ligne blanche.

Il est facile de déduire de cette structure copiée d'après la nature même, que l'aponévrose du *grand Oblique* doit devenir plus large à mesure qu'elle approche des épines antérieures de l'os des îles, & qu'elle doit nécessairement être plus mince dans sa partie supérieure. Mais quand l'aponévrose est au-delà des épines de l'os des îles, comme pour lors toutes les fibres aponévrotiques n'ont pas leur champ libre, & sont plus serrées: l'*aponévrose* devient plus épaisse & plus solide, & forme à sa partie inférieure, une ouverture semi-ovalaire, à laquelle on a donné le nom d'*Anneau*.

Les noms ne font rien aux choses pourvû qu'ils ne laissent pas des idées fausses de la structure des parties: ainsi qu'on appelle cette ouverture, *Anneau*, cela n'importe, si l'on sçait qu'elle n'a jamais ressemblé à un anneau, que sa figure est semi-ovalaire, & qu'elle est formée par deux appendices de l'*aponévrose* de l'*Oblique* externe, que les Anatomistes modernes ont appellées des *piliers*, parce que

le ceintre de l'ovale reſſemblant à une arcade, les appendices ont été nommées aſſez à propos des piliers. Mais avant d'examiner l'attache de ces piliers, il eſt d'une conſéquence très-grande pour la Chirurgie, de ſçavoir que le ceintre de l'arcade, ou, ſi l'on aime mieux, l'anneau, eſt une eſpece de rebord ferme & ſolide comme une liſiére, formé par des fibres tendineuſes, qui viennent tranſverſalement du *Faſcialata*, croiſer celles de l'Oblique ; ce qui donne beaucoup de force à l'anneau, ne lui permet point de prêter ni de s'agrandir, & eſt par cette mécanique, très diſpoſé à étrangler non-ſeulement le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, ou les ligamens ronds de la matrice auxquels ils donnent paſſage, mais même à l'inteſtin, au mezentere, à l'épiploon ou à la veſſie, lorſque par leur déplacement ils ont formé une hernie.

Le ceintre de l'anneau du grand oblique, eſt fortifié par le croiſement des fibres du *Faſcialata*.

Les deux appendices ou petites bandes aponévrotiques qui conſtituent les *piliers* de cette arcade, ſont ſituées obliquement, comme on peut le voir dans la premiere planche ; de ſorte que le *pilier* qu'on a coûtume d'appeller intérieur, pourroit en quelque façon être nommé *ſupérieur*, & l'autre *inférieur*. Mais pourvû qu'on s'entende, & que les termes ne changent point l'idée que l'on doit

Les piliers de l'anneau du grand oblique.

avoir de la vraie ſituation des parties ; on peut, ſi on le juge à propos, conſerver les anciennes dénominations. Cependant comme les noms de ſupérieur & d'inférieur font mieux ſentir que ces piliers ſont ſitués obliquement, que l'ouverture ſemi-ovalaire ou l'anneau, ſuit cette direction oblique, & que cette connoiſſance eſt très-importante pour la Chirurgie, je continuerai à les déſigner par ſupérieur & inférieur.

Il eſt mieux d'appeller les piliers de l'anneau, l'un ſupérieur, & l'autre inférieur.

Or le *pilier* ſupérieur du côté droit, par exemple, paſſe obliquement ſur la partie antérieure du pubis, où il s'attache, & s'avance juſqu'au côté gauche pour s'y attacher pareillement. Le *pilier* ſupérieur du côté gauche fait la même choſe du côté droit ; d'où il arrive que ces *piliers* ou bandes aponévrotiques ſuperieures, ſe croiſent, non pas en ſautoir, mais leurs fibres s'engagent les unes entre les autres, de la même façon que les doigts s'entrecroiſent quand on joint les mains. C'eſt ce que nous avons bien fait repréſenter dans notre premiere planche. Les *piliers* inférieurs ſont encore plus couchés & par conſéquent plus obliques que les ſupérieurs, & font un croiſement ſemblable aux précedens, mais plus bas, qui ſe trouve ordinairement caché ſous les ſupérieurs.

L'anneau de l'Oblique externe dont je viens de parler, n'eſt point égal en ſituation & en grandeur dans l'un & l'autre ſexe; car j'ai fait remarquer dans ma *Miotomie*, que j'avois obſervé que ſa ſituation étoit plus baſſe dans les femmes que dans les hommes, & ſon ouverture plus étroite. De plus dans les femmes étant recouvert d'une graiſſe aſſez ferme, telle qu'eſt celle de cette éminence que nous appellons la *Motte*, on voit qu'il n'eſt pas ſi diſpoſé que celui des hommes, à laiſſer paſſer les inteſtins & les autres parties capables de produire des deſcentes : auſſi voïons-nous que de vingt femmes qui ont cette maladie, il y en a dix-huit où la hernie paſſe ſous l'arcade crurale.

L'anneau de l'oblique externe eſt plus bas & plus étroit dans les femmes que dans les hommes.

L'arcade crurale n'eſt autre choſe qu'une ouverture ovale formée par le ligament de *Poupart*, ou, ſuivant d'autres, de *Fallope*.

Ce que c'eſt que l'arcade crurale.

L'exiſtence de ce ligament eſt diſputée par des Anatomiſtes d'une grande autorité, & j'ai déja fait connoître dans mes Opérations, que ce ligament n'étoit, ſuivant le célebre feu M. *Duverney*, que l'aponévroſe de l'*oblique externe* qui ſe replie en dedans pour donner naiſſance à l'*oblique interne*; de ſorte que par ce repli, la bande tendineuſe a plus de réſiſtance.

Le ſçavant & l'illuſtre M. *Morgagni* aïant examiné particulierement ces ligamens, a reconnu qu'ils n'étoient point des ligamens particuliers, mais ſeulement le bord inférieur de l'aponévroſe tendineuſe de l'*oblique* externe. Ainſi dans ſa diſſection il a coupé l'extrêmité de ce prétendu ligament qui s'attache au pubis, & l'aïant travaillée, il a vû que tout le ligament étoit compoſé de fibres paralleles à celles de l'aponévroſe tendineuſe, d'une même figure, couleur, conſiſtence & direction.

» Et quoi, (dit-il,) qu'un très-petit » nombre de fibres de ces ligamens, ait » coutume de s'attacher à l'épine des os » des îles (quelquefois auſſi il n'y en a » pas une qui s'y attache) ces fibres-là » paroiſſent pourtant auſſi continues avec » les fibres charnues du muſcle; & ce » ſont ces fibres qui paroiſſent former un » faiſceau qui n'eſt ni rond ni large, mais » plûtôt applati, n'aïant pas plus d'une » ligne de diamétre : ſi bien donc qu'il » n'eſt autre choſe que le bord du ten- » don du muſcle oblique, étant exami- » né de la façon que nous venons d'en- » ſeigner. « *Nam & ſi infimarum ex ipſis perpaucæ, extremæ ſpinæ oſſis ilium in tranſitu annecti ſolent* (nam & aliquando nullas earum annexas vidi) *non tamen propter*

ea non satis perspicuè, respondentibus sibi fibris carneis hæ quoque continuantur. Hæ ferè ipsæ sunt quæ in fasciculum videntur constipari, sed neque teretem, cùm ad modum instita planus sit, neque latum, cùm vix una linea Bononiensi latiorem viderim, neque demum, quod rei caput est, aliud quàm tendinis limbum reputandum, si ea quæ nos indicavimus, ratione examinetur. Morgagn. Adversar. III. Animadv. I.

J'avoue que les autorités de ces Anatomistes sont très-séduisantes; cependant comme ce que j'écris est de même que ce qu'ils avancent, le fruit de mon travail & de mes observations, je dirai que je n'ai jamais vû de cadavre, dans lequel je n'aie trouvé l'aponévrose de l'*Oblique* externe attachée aux deux épines antérieures de l'os des îles, & au pubis; que le rebord de ce trajet d'aponévrose, qui de l'épine antérieure & inférieure de l'os des îles, va au pubis, est deux fois plus épais que le reste de l'aponévrose, & paroît même plus bandé & plus élastique. Et quoique M. *Morgagni* avance que cet endroit soit de la même couleur, je dirai qu'en levant artistement l'aponévrose de haut en bas, on apperçoit, quand on est à ce rebord, des fibres qui sont beaucoup plus blanches que celles de l'aponévrose. Donc elles ne sont point de

Véritable structure du ligament de Poupart ou de Fallope.

la même conſiſtence que l'aponévroſe, & peuvent être regardées comme un tendon que l'on appellera, ſi l'on veut, le ligament de *Fallope*, car les noms ne ſont rien quand on ſçait la ſtructure.

J'ai de plus obſervé que l'épaiſſeur de ce tendon ou ligament varioit ; mais qu'il étoit plus conſidérable dans les femmes. Ses attaches ſont d'un côté à l'épine antérieure & inférieure de l'os des îles, & de l'autre par un fort tendon à la partie ſupérieure du pubis, preſque ſous le pilier ſupérieur de l'anneau. Ce tendon ou ligament eſt recouvert par une portion de l'aponévroſe du *Faſcialata* qui s'y attache, qui lui fournit quelques fibres, & que l'on coupe dans la hernie crurale ; ce qui fait que cette hernie n'eſt jamais ſi groſſe que les autres, à moins que par ſon ancienneté, & la quantité des parties qui y ſont entrées, tout ne ſoit extrémement dilaté. En un mot, par rapport à cette aponévroſe, les hernies crurales récentes, ou qui ne ſont pas fort anciennes, ſont plus profondes & ont plus de parties à couper avant de venir au ſac herniaire, comme nous l'avons fait obſerver dans la ſeconde édition de nos Opérations, où nous avons mis, à ce ſujet, des obſervations aſſez intéreſſantes.

Pour donner enfin une idée juste de l'*arcade crurale*, il faut sçavoir qu'elle est formée par le ligament de *Poupart* ou de *Fallope* ; que ce ligament est réel quand on y fait attention, comme nous venons de le dire ; que sous ce ligament il y a une cavité qui est remplie par de la graisse, surtout dans sa partie la plus intérieure ; que les tendons des muscles *Iliaque* & *Psoas* passent sous ce ligament, aussibien que les vaisseaux cruraux qui sont une artere, une veine & un nerf qui vont dans la cuisse ; & qu'il y a des membranes folliculeuses & un tissu cellulaire qui, entourant ces vaisseaux, passent ensemble sous le même ligament ou arcade. Ce sont ces membranes folliculeuses conjointement avec le tissu cellulaire, que j'appellerai dans son tems, la seconde paire des productions de la portion externe ou cellulaire du Péritoine.

EXPLICATION

De la premiere Planche.

SI l'on n'avoit que des figures & des livres pour apprendre l'Anatomie, on ne la sçauroit, comme nous l'avons déja fait connoître dans le second Chapi-

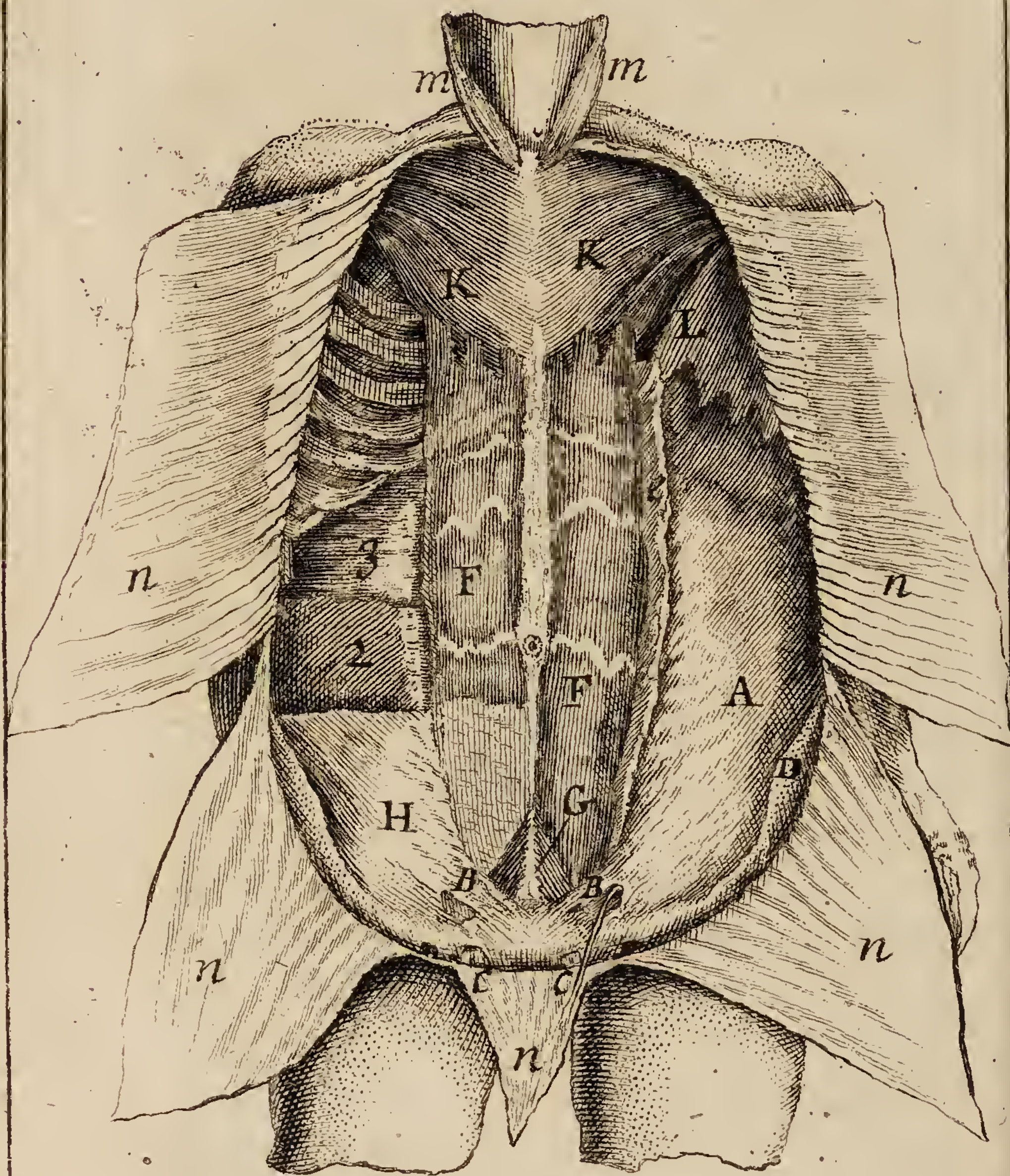
Les figures d'Anatomie retracent dans l'imagination, les parties qu'on a diſſéquées.

tre, que comme l'on connoît un Païs par les relations des voïageurs. Cependant les figures exactes & bien copiées ſur l'original, ont cet avantage, qu'elles donnent une grande idée de la ſtructure & vraie poſition de nos parties, & qu'elles diſpoſent très-fort les lecteurs à la connoiſſance de l'homme, & retracent agréablement les choſes qu'ils ont une fois bien diſſéquées, ou pour le moins bien vû diſſéquer; car il n'eſt pas poſſible de faire toute ſa vie le métier d'Anatomiſte.

Mais ſi les bonnes figures ont cet avantage, combien les figures de la plûpart des Auteurs, & ſurtout de preſque tous les Modernes, qui les ont pillées dans des livres où elles n'étoient point originales; qui ont orné leurs ouvrages de figures, ſans ſe mettre en peine ſi elles répondoient à leurs deſcriptions; & qui ont même eu ſi peu d'attention à les faire graver correctement, que la plûpart repréſentent à gauche ce qui doit être à droit & à droit ce qui doit être à gauche: combien, dis-je, ces ſortes de figures ſont-elles capables de tromper ceux qui oſent tabler ſur ce qu'elles repréſentent? Quoique nos figures n'aïent pas le brillant de celles qui ſont répandues dans quelques livres d'Anatomie d'un

T. I. 119.

1.



Duperon Sculp.

grand appareil, & qu'elles paroissent très-simples, elles ont l'avantage de représenter la vérité * & de ne point se trouver en discorde avec nos discours, puisqu'ils ont été faits pour les figures, & les figures pour les discours. Ainsi la premiere planche dont nous allons donner l'explication, représente la poitrine & le bas-ventre découverts des enveloppes générales; & les muscles qui recouvrent ces cavités, disséqués de façon, qu'on y apperçoit très-distinctement la vraie direction de leurs fibres, & toute la mécanique de leur véritable structure.

A. Représente l'*oblique* externe du côté gauche, à quelques lignes de la partie supérieure duquel on apperçoit une petite ombre oblique, qui marque l'endroit où ce muscle est obligé de passer sur les cartilages des côtes, pour s'aller attacher par des appendices charnues & angulaires, à leur partie osseuse, entre de semblables appendices ou digitations du grand *Dentelé* marqué L.

Nous avertissons que nous ne chargerons nos figures *de caracteres*, que le moins qu'il nous sera possible, parce qu'étant petites, les lettres pourroient cacher leur régularité; ainsi, sans désigner

* Ce n'est pas là cette ostentation que M. Heister me reproche.

autrement le grand *oblique* nous diſons que ſes parties internes & inférieures ſont blanches & marquent ſon *aponévroſe.* On voit au bas de cette aponévroſe, une ouverture en forme d'*anſe*, ou ſemi-ovalaire ; c'eſt ce qu'on appelle l'*anneau* de l'*oblique* externe, dans lequel paſſe un petit cordon qui eſt le ligament rond dans le ſexe, & les vaiſſeaux ſpermatiques dans l'homme.

BB. Les piliers ſupérieurs des anneaux, un à chaque côté, & qui ſe croiſent comme je l'ai dit, ſur le Pubis. Les piliers inférieurs ſont plus bas.

cc. L'attache ſupérieure des muſcles *Pectineus.*

D. L'épine antérieure & ſupérieure de l'os des îles.

e. La gaine du muſcle droit qui eſt roulée & poſée le long du bord externe de ce muſcle.

FF. Les Muſcles *Droits*, dont celui qui eſt du côté gauche, eſt découvert de ſa gaîne dans toute ſon étendue. La partie inférieure de celui qui eſt du côté droit, eſt encore recouverte par l'aponévroſe de l'oblique externe.

On obſerve dans ces muſcles trois *interſections tendineuſes*, ſçavoir deux qui traverſent chaque muſcle, & la ſupérieure qui eſt moindre de moitié ; mais les

unes & les autres ſont toujours en zigue-zagues, & ne paſſent pas l'ombilic pour l'ordinaire ; ce qui fait différer cette figure de celles de preſque tous les Auteurs, qui les repréſentent non-ſeulement toutes droites, mais qui en placent encore deux au-deſſous de l'ombilic.

Il eſt encore important de faire attention à la ligne blanche qui ſépare les deux muſcles *droits*, laquelle eſt dépeinte également large au-deſſus & au-deſſous de l'ombilic dans tous les livres d'Anatomie ; mais de telles figures, & de semblables deſcriptions, ne ſont point conformes à l'original. Enfin ces muſcles ont à leur extrémité ſupérieure, quelquefois trois appendices charnues, & quelquefois ils n'en ont que deux.

La ligne blanche eſt beaucoup plus large au-deſſus de l'ombilic qu'au deſſous.

G. Les muſcles Piramidaux.

H. La partie inférieure du grand *Oblique* du côté droit, auquel on voit une portion de ſon aponévroſe qui paſſe ſur l'extrémité inférieure du muſcle *droit*.

On a fait une coupe tranſverſale à la partie inférieure de ce muſcle, & une ſemblable coupe au petit oblique marqué 2. de ſorte que par ces coupes, on a la facilité de voir les directions différentes des trois muſcles, & le commencement de l'aponévroſe ſemi-lunaire du *tranſverſe* marqué 3

K K. Une grande partie des muſcles *Pectoraux*, où l'on peut voir qu'ils produiſent de petits filets tendineux qui ſe croiſent ſur le *ſternum*, ce que l'on n'a encore vû dans aucunes figures.

L. Une portion du grand *Dentelé* gauche, dont quelques appendices ou digitations, s'entrelaſſent avec celles du *grand Oblique*.

m m. Une partie des muſcles *ſternomaſtoidiens*, qui ne peuvent en aucune maniere ſervir à fléchir la tête, comme nous l'avons dit dans notre Miotomie.

n n n n. Ce ſont les lambeaux de peau & de graiſſe renverſés, auxquels le Deſſinateur a mis des ombres que M. *Heiſter* dit imiter des fibres charnues, ce qui lui donne matiere de me blâmer beaucoup ; mais que cette critique eſt digne de compaſſion !

DU PETIT OBLIQUE,

ou de l'Oblique interne.

Le petit oblique ou l'*oblique interne*, eſt le ſecond des muſcles du bas-ventre, qui eſt naturellement couvert par le grand oblique. Sa ſtructure eſt charnue & aponévrotique ; mais ſes fibres charnues ne différent pas beaucoup en direction de celles du grand oblique, de

même que ſon aponévroſe. Nous avons vû que les fibres charnues du grand oblique deſcendoient obliquement : celles-ci ont une direction contraire ; car la plus grande partie monte obliquement, les autres ſont tranſverſales, & d'autres deſcendent ; d'où l'on voit que ce muſcle eſt comme *raïonné.*

En effet, les fibres poſtérieures de ce muſcle ont leur attache inférieure ſur le milieu de la crête de l'os des îles, un peu plus poſtérieurement que celles du grand oblique. Ces fibres montent enſuite obliquement de derriere en devant, étant ſeulement *couchées* ſur de la graiſſe & ſur une aponévroſe dont nous allons parler : elles s'attachent enſuite par leur exttémité ſupérieure, au rebord cartilagineux des deux côtes flotantes ; car la quatriéme fauſſe côte, n'aïant pas ſon cartilage confondu avec les cartilages des trois autres fauſſes côtes, peut être auſſi appellée côte flotante.

Suivant cette deſcription copiée d'après les cadavres mêmes, comme je l'ai déja inſinué dans ma *Miotomie*, le *petit oblique* ne touche nullement aux vertebres des lombes, ni à leurs apophiſes tranſverſes. Ainſi ſur quels cadavres M. *Heiſter* a-t-il donc diſſéqué ce muſcle? Car » l'oblique aſcendant, ſuivant lui,

» prend, comme le grand oblique, ſon
» origine des os innominés & des verte-
» bres des lombes & s'inſére en partie
» au bord inférieur des fauſſes côtes, &c.
Obliquè aſcendens oritur quoque ex oſſibus innominatis & vertebris lumborum ; atque inſeritur partim coſtarum ſpuriarum margini inferiori, &c. Heiſter. Compend. Anat. p. 55. *

Nous avons fait voir que le grand oblique ne contractoit aucune adhérence avec les vertebres des lombes; celui-ci en eſt encore plus éloigné, car la graiſſe étant bien enlevée, à peine en voit-on un *petit triangle* près le bord poſtérieur de l'os des îles, & cela parce qu'il eſt un peu plus en arriere dans cet endroit que le grand oblique : c'eſt ce que nous avons appellé dans notre *Miotomie*, la *ſeconde couche* des muſcles du bas-ventre ; mais tout le reſte s'enfonce ſous le grand oblique, & s'éloigne par conſéquent davantage des vertébres des lombes.

Les fibres de ce muſcle qui s'attachent

* M Heiſter aïant donc avancé, comme on l'a déja vû, qu'il n'avoit rien imprimé, qu'il ne l'eût auparavant vérifié ſur les cadavres, je crus pouvoir lui montrer (en liſant ſa ſeconde édition qui étoit pour lors la derniere) qu'il n'avoit pû vérifier ſur les cadavres, l'attache du petit oblique aux vertebres des lombes. M. Stockhauſen qui a appris l'Anatomie & les Opérations de Chirurgie dans mes leçons particulieres, lui a fait corriger cette faute dans les éditions ſuivantes.

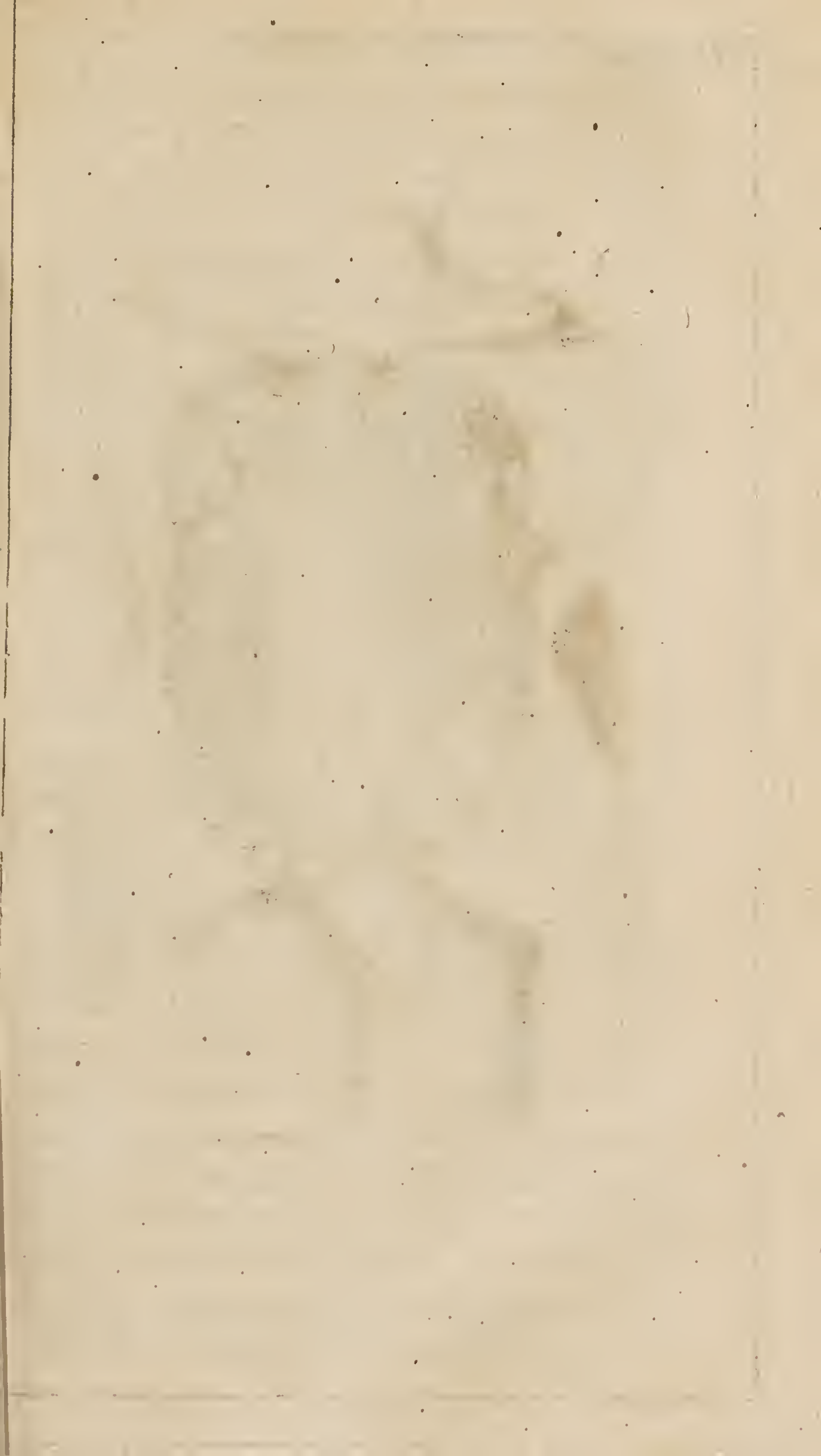
ſur le bord ſupérieur de la crête de l'os des îles, juſqu'à la racine de ſon épine antérieure ſupérieure, montent, comme les précédentes, obliquement de derriere en devant, pour s'attacher par leur extrémité ſupérieure (regardant toujours le ſujet dans une ſituation droite qui eſt la naturelle) au bord cartilagineux des trois autres fauſſes côtes, & des deux dernieres vraïes ſeulement, ſans aller juſqu'au cartilage *Xiphoïde*, comme il eſt dit dans la plûpart des Livres françois, faits par des Auteurs qui n'ont pas diſſéqué eux-mêmes les parties qu'ils ont décrites.

Il n'en eſt pas de même des autres fibres charnues de ce muſcle; je veux dire de celles qui ſont attachées à la circonférence de l'épine antérieure ſupérieure de l'os des îles, & au ligament de *Fallope*. Celles-ci ſont de véritables fibres *radieuſes*, qui par leurs différentes directions, repréſentent des *raïons*, ou font parfaitement bien l'*éventail*: car celles qui ſont attachées ſupérieurement à la racine de l'épine, montent obliquement pour dégénerer enſuite en aponevroſe: celles qui les ſuivent ſont moins obliques; les troiſiémes ſont toutes tranſverſales; & enfin les dernieres deſcendent du ligament de *Fallope*, & vont obliquement

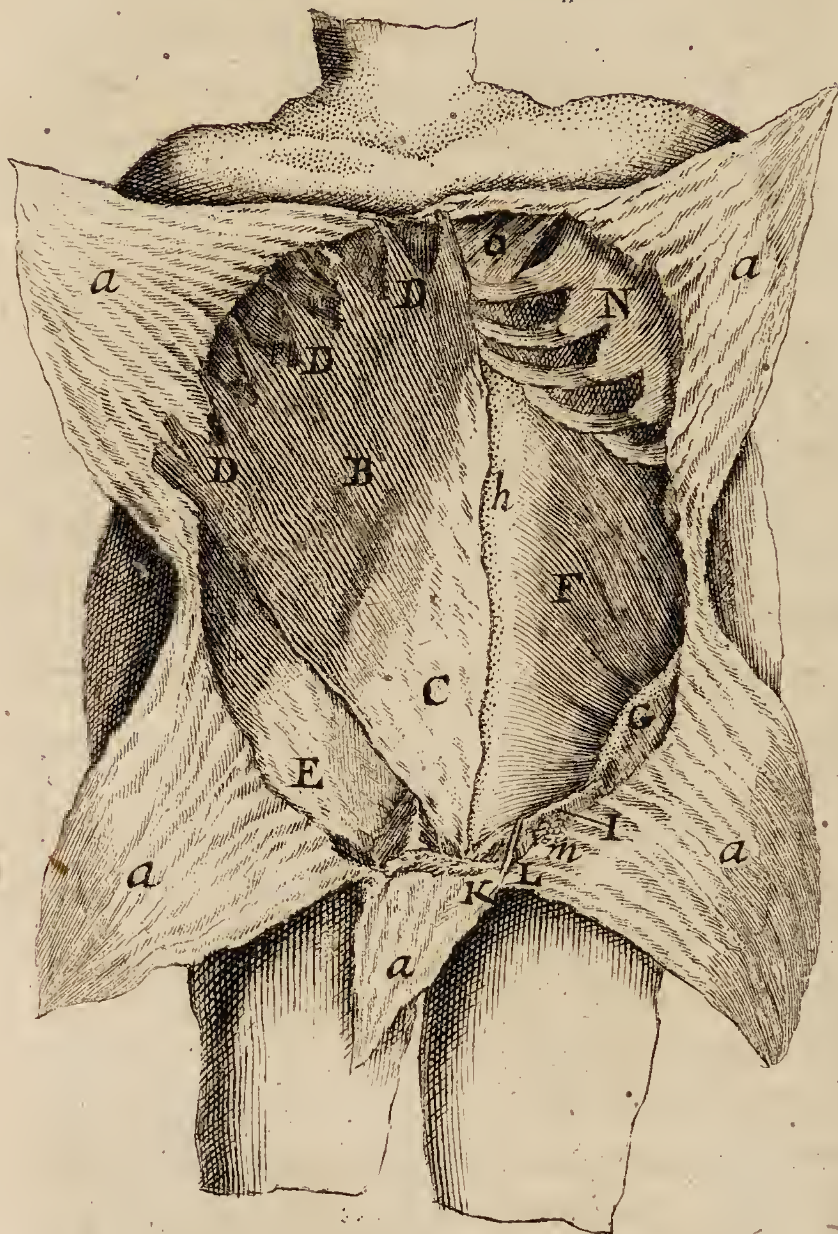
s'attacher en partie à l'épine de l'os pubis, & même à ſa ſimphiſe. La plûpart des fibres dont nous venons de parler, dégénerent dans une aponévroſe qui produit deux lames ou deux feuillets, qui s'avançant vers le milieu du ventre, inveſtiſſent de toutes parts les muſcles *droits*, comme nous l'expliquerons dans ſon lieu.

Que nous annoncent ces catalogues d'Auteurs que l'on voit placés à la tête de quelques nouveaux livres, ſinon que ceux qui les y ont emploïés, ont dû ſe ſervir des bonnes choſes qui ſont répandues dans leurs Ouvrages, pour compoſer leurs abregés ? Pourquoi donc ces mêmes Ecrivains ne font-ils pas une hiſtoire de l'oblique *interne*, qui ait du moins quelqu'apparence de vérité ; & pourquoi vont-ils piller de méchantes planches, tandis qu'ils ne ſe ſervent pas des excellentes figures de quelques bons Auteurs, qu'ils ont le ſoin de ranger avec tant d'emphaſe au frontiſpice de leurs livres ? Telle eſt, par exemple, la figure du *petit* oblique que l'on voit en place, dans la quatriéme table de *Thomas Bartholin*, & que cet Auteur dit avoir tirée de *Caſſerius Medico-Chirurgien* d'Italie. Nous n'avons vû cette figure qu'après que la nôtre * a

* Voïez la ſeconde Planche.



T.I. 127



été deſſinée & gravée ; mais comme nous n'avons eu pour modéles que des cadavres,„ nous la conſerverons, ſur tout parce qu'elle nous paroît encore plus vraie.

Pourſuivons notre deſcription, & diſons que la plûpart des Anatomiſtes, font un anneau charnu à la partie inférieure de l'*oblique interne* ; ou pour en copier certains ſans les altérer, ils diſent que » les vaiſſeaux ſpermatiques, ou les li» gamens ronds de la matrice, paſſent » par un écartement des fibres charnues » de ce muſcle. » C'eſt une faute que nous avions même mis dans les premiere & ſeconde éditions de notre *Miotomie*, & dont nous ne nous ſommes corrigés que lorſque nous compoſions la premiere édition de cet Ouvrage, en examinant avec plus de ſoin ce prétendu écartement.

On apperçoit, à la vérité, que l'allongement du péritoine qui renferme les vaiſſeaux ſpermatiques, ſort du ventre entre des fibres charnues : mais ſi l'on veut examiner ces fibres charnues ſans prévention, on verra qu'elles ne doivent point être regardées comme appartenantes à l'*oblique interne*, puiſqu'elles ſont les fibres du muſcle *Cremaſter*. En effet, ce muſcle a deux attaches ſupérieures, une qui eſt à l'*oblique interne*, & l'autre au *li-*

gament de Fallope; de ſorte que le cordon ou l'allongement du péritoine, paſſant entre ces deux plans de fibres charnues, en a impoſé aux Anatomiſtes, & leur a fait dire que c'étoit un écartement de l'*oblique interne* qui formoit un anneau au cordon des vaiſſeaux ſpermatiques. Ce ſentiment doit donc être démontré faux, en conduiſant ces deux plans de fibres qui vont accompagner & entourer le cordon, pour ſe terminer ſur la tunique vaginale. D'où l'on voit manifeſtement que l'*oblique interne* n'a point d'anneau, & que le cordon ou l'allongement cellulaire du péritoine, paſſe par deſſous les dernieres fibres du muſcle, & enſuite par deſſus le ligament de *Fallope*, comme nous l'avons repréſenté dans notre ſeconde Planche.

EXPLICATION

de la ſeconde Planche.

a a a a a. Marquent cinq lambeaux de peau & de graiſſe renverſés. Qu'on nous permette d'ajoûter ceci par rapport à ces lambeaux de peau & de graiſſe renverſés; c'eſt que les ombres que le Deſſinateur y a faites, auroient pû être priſes pour des fibres aſſez prononcées, ſi l'on

avoit l'esprit aussi subtile, ou plûtôt aussi critique que M. *Heister*, qui va bien-tôt faire cette judicieuse remarque.

B. Le grand oblique du côté gauche, disséqué & jetté sur le côté droit.

C. Son aponévrose qui ressemble assez à un triangle fort allongé & irrégulier.

DDD. Les huit appendices ou digitations du grand oblique, dont les deux premieres, ou les postérieures, ne sont point véritablement angulaires, & n'ont point de petit tendon; mais toutes les autres ont un petit tendon qui s'attache aux côtes.

E. Une portion de l'aponévrose du *grand oblique* du côté droit qui est dans sa situation ordinaire, au bas de laquelle on voit en partie les muscles piramidaux.

F. Le petit oblique du côté gauche, disséqué dans sa situation naturelle.

G. L'épine antérieure supérieure de l'os des îles, autour de laquelle on voit en *éventail* les fibres *raïonées* de ce muscle.

h. L'aponévrose du *petit oblique* qui s'avançant sous celle du grand oblique, se divise en deux feuillets qui embrassent le muscle *droit*.

i. Le ligament de *Fallope*, qui du bas de l'épine antérieure supérieure de l'os des îles, va à la partie supérieure du pubis.

k. Le ligament rond de la matrice, parce que le ſujet ſur lequel on a fait ce deſſein, étoit une fille. On voit que ce ligament rond paſſe par *deſſus* le ligament de *Fallope* , & ſort de *deſſous* les fibres charnues du *petit oblique*, ſans qu'il y ait d'anneau. Les vaiſſeaux ſpermatiques tiennent la même route dans l'homme.

L. Les vaiſſeaux cruraux qui paſſent par deſſous le ligament de *Fallope*, ſuppoſant toujours le ſujet couché.

m. Les glandes des aînes.

N. Quelques digitations du grand *Dentelé.*

O. Une portion du grand *Pectoral.*

DU MUSCLE

Tranverſal.

Les muſcles grand & petit obliques dont nous venons de faire l'hiſtoire, étant levés, & jettés ſur le côté oppoſé, comme nous l'avons fait repréſenter dans notre troiſiéme planche, on apperçoit le muſcle *Tranſverſal* en ſituation.

Si nous avons paru d'un ſentiment oppoſé à M. *Heiſter*, touchant l'attache poſtérieure des obliques, nous ſommes aſſez de ſon avis touchant celle du *Tranſverſal*; à la différence néanmoins qu'il ne ſpécifie point comment ce muſcle s'at-

tache aux vertébres des lombes.

Trois Ecrivains qui ont donné des Ouvrages en langue Françoiſe, il y a environ ſeize ans, diſent tous que les muſcles *Tranſverſes* » naiſſent du cartilage » Xiphoïde, des deux dernieres vraïes » côtes, de toutes les fauſſes, des apo- » phiſes tranſverſes des vertébres, & de » la lévre interne de l'os des îles : que » ces muſcles ont la même inſertion, que » les autres muſcles du bas-ventre, &c.»

Comme les fibres de ce muſcle qui ſont attachées aux côtes & à la lévre interne de l'os des îles, ſont toutes charnues ; & qu'il ne paroît point, parce que nous venons de rapporter de ces nouveaux Ecrivains, que les fibres du *Tranſverſal* qui s'attachent aux vertébres, ſoient d'une autre ſtructure que les précédentes, nous avons lieu de préſumer qu'ils les croïent effectivement des fibres charnues. Si ces Auteurs avoient, par exemple, diſſéqué le muſcle *Tranſverſal*, l'avoient vû dans *Thomas Bartholin*, qu'ils mettent à la tête de leurs Livres, ou l'avoient lû dans ma *Miotomie humaine*, ils euſſent appris que les attaches poſtérieures de ce muſcle, de même que les antérieures, ſont aponévrotiques. En voici la ſtructure autant réguliere qu'elle m'a paru ſur les cadavres.

Deſcription du muſcle tranſverſal.

Le muſcle que nous allons décrire eſt appellé *Tranſverſal*, parce que la direction de ſes fibres, ſoit aponévrotiques, ſoit charnues, ſuit la ligne tranverſale du corps. Ses attaches ſont ſupérieures, inférieures, poſtérieures & antérieures. Les ſupérieures ſont par des fibres charnues à la partie interne & cartilagineuſe de toutes les fauſſes côtes, & des deux dernieres vraïes; de façon que ſes fibres ſont comme confondues avec les fibres charnues du premier muſcle du *Diaphragme*, qui ont dans cet endroit une direction aſſez oblique: c'eſt ce qui a fait dire à *Veſale*, que ce n'étoit qu'un même muſcle attaché aux os des îles & au pubis. Mais quoique les fibres du *Diaphragme* ſoient aſſez obliques dans cet endroit; cependant celles du muſcle dont nous parlons étant plus tranſverſales, elles ſe diſtinguent facilement des premieres: ſans parler qu'il ſe trouve des ſujets dans leſquels on apperçoit des membranes lâches & faciles à déchirer, entre le muſcle ſupérieur du *Diaphragame* & le *Tranſverſal*. *Me tamen olim in quodam cadavere laxiſſimam quamdam & facilè diſtrahendam membranam, diaphragmatis ſuperiori muſculo, & abdominis tranſverſo interjectam vidiſſe.* Morgagn. Adverſar. V. Animad. XI.

Les attaches poſtérieures de ce muſcle ont été aſſez mal décrites par les Anatomiſtes, ſur tout par ceux qui ont précédé la premiere édition de cet Ouvrage. Ces attaches ſont à pluſieurs endroits des vertébres des lombes, par deux lames aponévrotiques fort diſtantes l'une de l'autre, & d'une ſtructure fort différente, puiſque la plus extérieure eſt ſimple, & la plus intérieure eſt double.

La lame extérieure de l'aponévroſe poſtérieure du *Tranverſal*, eſt la plus longue : il a fallu en effet qu'elle eût été telle pour paſſer par deſſus le *Sacro-lombaire*, &c. & aller contracter quelques attaches ſur le ſommet des apophiſes épineuſes des vertébres des lombes, en ſe joignant avec la même lame du *Tranſverſal* oppoſé ; de façon que ſi l'on tire alternativement ces deux muſcles, en les prenant avec les deux mains, on voit un peu rouler leurs aponévroſes ſur les épines des vertébres des lombes.

C'eſt ſur cette aponévroſe qu'une partie du petit *dentelé* poſtérieur & inférieur, ſe trouve couchée, & l'on court riſque de l'enlever avec cette lame du *Tranſverſal*, ſi on n'y donne toute l'attention que mérite cette diſſection.

La ſeconde lame de l'aponévroſe poſtérieure du Muſcle *Tranſverſal* eſt double, comme nous l'avons déja décrit dans notre *Miotomie humaine*; & pour appercevoir la beauté de cette mécanique, voici comment il faut s'y prendre.

Après avoir coupé tranſverſalement la premiere lame de cette aponévroſe que nous venons d'examiner, & dont aucun Anatomiſte que je ſçache, n'avoit parlé avant ma premiere édition, & l'avoir conduite durant quelque eſpace vers la partie antérieure de ce muſcle, on apperçoit en chemin une maſſe charnue, dont les fibres ſont perpendiculaires au corps: c'eſt le *Sacro-lombaire*. Ce dernier muſcle bien à découvert, on voit la ſeconde lame de l'aponévroſe du *Tranſverſal* qui s'enfonce ſous ce muſcle. Or pour bien connoître les attaches & le mécaniſme de cette aponévroſe, il faut ſoulever le *Sacro-lombaire*, & le détacher de cette aponévroſe; pour lors on apperçoit les apophiſes tranſverſes des vertébres des lombes, ſur leſquelles cette lame d'aponevroſe eſt extérieuremement attachée. Si l'on coupe tranſverſalement ce feuillet d'aponévroſe (quand je dis tranſverſalement, j'entens par rapport à la direction de ſes fibres aponévrotiques, car la coupe que je déſigne doit être perpendicu-

laire au corps) & qu'on le conduiſe un peu vers la région antérieure, on apperçoit un muſcle très charnu, dont la direction des fibres ſuit l'axe du corps. Pour avoir la ſatisfaction entiere, il faut conduire ce feuillet d'aponévroſe juſqu'à ce qu'on ſoit au bord du *Quarré* des lombes, qui eſt le muſcle dont nous venons de parler, & l'on voit dans cet endroit la duplicature de la ſeconde lame de cette aponévroſe, qui s'enfonce ſous le *Quarré* des lombes, & va s'attacher à la ſurface interne des apophiſes tranſverſes des vertébres. D'où il ſuit évidemment que la ſeconde lame de l'aponévroſe poſtérieure du *Tranſvérſal* eſt double, je veux dire composée de deux feuillets; & que ces feuillets renferment le *Quarré* des lombes, de même que les feuillets de l'aponévroſe du petit oblique, renferment le muſcle *Droit*.

Voilà clairement & avec préciſion la ſtructure ſinguliere de l'aponévroſe poſtérieure du muſcle *Tranſverſal*, & en même-tems la mécanique avec laquelle il eſt attaché, tant aux apophiſes épineuſes des vertébres des lombes, qu'à leurs apophiſes tranſverſes.

Tous ces feuillets aponévrotiques réunis, font une forte aponévroſe qui a environ trois travers de doigts, & qui dé-

génere enſuite en fibres charnues, que nous pourſuivrons plus loin, après que nous aurons parlé des attaches inférieures de ce muſcle. Ces dernieres attaches ſont depuis le bord ſupérieur interne de l'os des îles, juſqu'à ſon épine antérieure inférieure, par des fibres charnues, qui depuis qu'elles ont atteint l'épine antérieure ſupérieure de l'os des îles, ſont moins tranſverſales & deviennent inſenſiblement plus obliques & plus inclinées.

C'eſt ici qu'il faut examiner par quelle mécanique ce muſcle donne paſſage à l'allongement du péritoine qui renferme les vaiſſeaux ſpermatiques, ou le ligament rond de la matrice. M. *Noguez* dit avec tous les Anatomiſtes qui l'ont précédé, qu'il y a un anneau; & voici comme il le fait concevoir dans ſon 2e. chap. 3e. part. pag. 125. » La lame » externe du péritoine forme deux pro» ductions qui reſſemblent à deux bour» ſes; elles paſſent par les *anneaux* des » muſcles obliques & du *tranſverſe.* « M. *Heiſter* s'explique avec encore plus de force, puiſqu'il dit que ce ſont des *trous* ou des *anneaux*, qui donnent paſſage aux allongemens du péritoine &c. PERFORATIO, *ſive* annullus, *in parte inferiore obliquè deſcendentis, aſcendentis &* tranſverſalis: *pro tranſitu proceſſuum perito-*

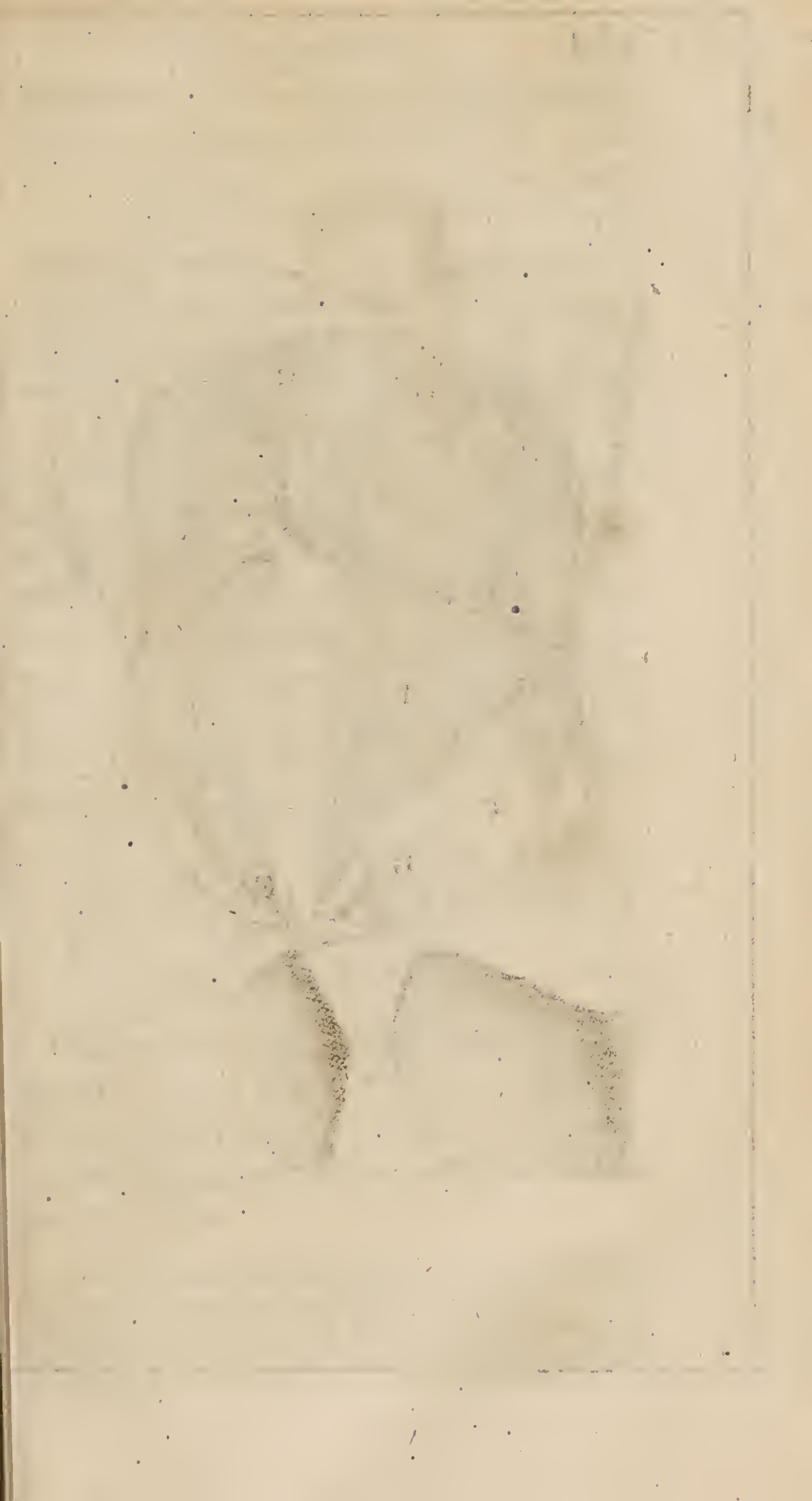
næi & vaſorum ſpermaticorum in viris ; in mulieribus ligamenta uteri rotunda tranſmittit, in herniis vero inteſtina & omentum. Heiſter. Compend. Anat. pag. 55. édit. 2.

Nous ne pouvons nous empêcher de dire que M. *Heiſter* s'en eſt plus rapporté aux livres qu'aux cadavres ; & nous le trouvons d'autant plus inexcuſable dans cette faute, qu'il a cité la controverſe de M. *Morgagni*, où ce célébre Anatomiſte aſſure avoir trouvé que le tendon du muſcle *tranſverſe* n'eſt point percée par un *trou* comme le tendon de l'oblique externe, mais que ſon rebord inférieur paſſe tranſverſalement au-deſſus de l'allongement du péritoine ; *Cùm tranſverſi præſertim tendinem, non foramine, neque, ut obliqui externi tendo ſolet, dimidiato foramine pertuſum, ſed integro ſuo inferiore limbo iiſdem proceſſibus tranſverſim ſuperpoſitum invenire conſueverim.* Morgagn. Adverſar. II. Animad. X.

Un tel avertiſſement méritoit d'autant plus qu'on le *vérifiât* ſur les cadavres, qu'il ſe trouvoit contraire à ce qu'en ont écrit tous les Anatomiſtes. En effet, lorſqu'on a levé & jetté de l'autre côté les muſcles grands & petits obliques, comme nous l'avons repréſenté dans notre troiſiéme plache, on voit que les dernieres

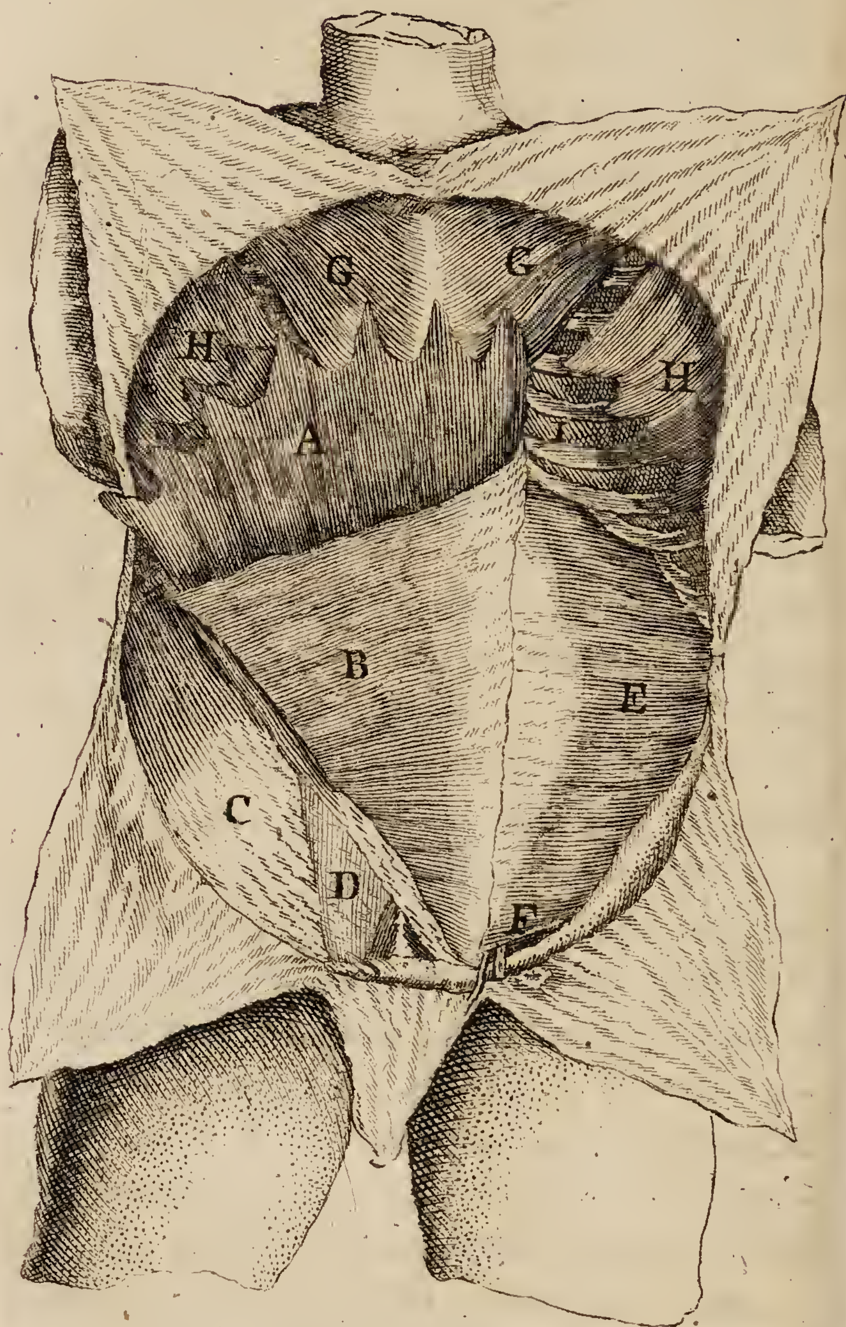
fibres du *Tranſverſal* ſont charnues & attachées à l'épine antérieure inferieure de l'os des îles ; qu'elles forment enſuite un bord charnu, qui deſcend obliquement pour venir s'attacher ſur la partie ſuperieure du pubis, à l'endroit où s'attache le ligament de *Fallope*. Ainſi les vaiſſeaux cruraux avec leur allongement du péritoine, & celui qui accompagne les vaiſſeaux ſpermatiques, ou les ligamens ronds, paſſent ſous ce bord charnu, ſans qu'il y ait d'autre trou, ni d'autre anneau au muſcle *tranſverſal*, qu'un eſpace aſſez long & large de deux petits travers de doigts, qui ſe trouve entre ſes dernieres fibres & le pubis. On peut voir cette diſpoſition mécanique dans notre 3e. planche ; & il y a plus de vingt ans que j'ai fait remarquer cette véritable ſtructure dans la premiere édition de mes opérations, & que j'en ai déféré l'honneur à M. *Petit*, Anatomiſte & très-habile Chirurgien, de qui je l'avois apriſe. C'eſt donc une erreur très-grande de ſoutenir qu'il y ait un *trou* ou un anneau au muſcle *Tranſverſal*, pour laiſſer paſſer les vaiſſeaux ſpermatiques, &c.

Ces obſervations tendent non-ſeulement à une plus grande perfection de la ſcience anatomique, mais à conduire plus ſûrement dans les opérations de



T. I. 139.

3.



Chirurgie. Ces motifs ſont aſſez intéreſſans pour aiguillonner les Maîtres. Auſſi M. *Heiſter*, qui ſoutenoit encore dans ſa troiſiéme édition, que le *petit oblique* avoit un trou pour le paſſage des Vaiſſeaux ſpermatiques, (*a*) s'eſt-il corrigé dans la 4e. & paroît à la fin de notre avis ſur ce muſcle & ſur le Tranſverſe. (*b*)

Il ne nous reſte plus qu'à parler de l'attache antérieure du *Tranſverſal*; mais avant que de l'aſſigner, il eſt bon de ſçavoir que preſque toutes les fibres charnues de ce muſcle aboutiſſent à une aponévroſe antérieure, d'une figure ſémi-lunaire: cette aponévroſe ſe pliſſe ſous celle du petit oblique qu'elle fortifie, & ſe joint au milieu du ventre avec l'aponévroſe du *Tranſverſal* oppoſé.

EXPLICATION

de la troiſiéme planche.

A. marque le grand oblique du côté gauche jetté à droit, & auquel il ne paroît que ſept digitations; parce que nous avons dit que les huit ne ſe rencontroient pas toujours.

(*a*) Perforatio aſcendentis, pro tranſitu vaſorum ſpermaticorum &c. Heiſt. p. 64. edit. 3.

(*b*) Aſcendentem verò & tranſverſum non penetrant, ſed ſub eorum limbo tranſeunt. Heiſt. p. 75. edit. 4.

B. Le petit oblique, jetté auſſi à droit ſur le grand oblique.

C. L'aponévroſe du grand oblique du côté droit, dans ſa ſituation naturelle.

D. Une portion du muſcle droit en ſituation, & recouvert encore de ſa gaine.

Auprès de ce muſcle on voit une partie des Piramidaux.

E. Le muſcle Tranſverſal dans lequel on peut obſerver ſon aponévroſe antérieure, dont le bord externe a une figure ſémi-lunaire.

F. Son bord inférieur qui ne forme aucun anneau, & ſous lequel on voit paſſer les vaiſſeaux cruraux & le ligament rond, parce que le ſujet ſur lequel cette planche a été gravée, étoit une fille. Les vaiſſeaux ſpermatiques tiennent à peu près la même route.

GG. Les muſcles Pectoraux.

HH. Le grand Dentelé.

I. Les intercoſtaux,

DES MUSCLES

appellés Droits.

Le muſcle *Droit* du bas-ventre.

Le quatriéme des muſcles du bas-ventre eſt le *Droit*. Il eſt ainſi nommé, parce que ſes fibres ſuivent la ligne droite du corps. C'eſt un muſcle très-charnu, très-fort & très-épais en comparaiſon

des autres muſcles du bas ventre dont je viens de parler.

Les attaches de ce muſcle ſont ſupérieures & inférieures. Les attaches ſupérieures ſont ſouvent par quatre *digitations* ou appendices charnues, qui deviennent tendineuſes en s'attachant aux cartilages dont nous allons parler. La plus longue & la plus *extérieure* de ces appendices ou *digitations*, eſt attachée au cartilage de la cinquiéme vraie côte : cette appendice eſt non-ſeulement plus longue que toutes les autres, mais auſſi plus large. La ſeconde appendice eſt moins longue & moins large que la premiere : elle s'attache au cartilage de la ſixiéme vraie côte. La troiſiéme appendice du Muſcle *Droit* eſt encore un peu plus courte que la ſeconde : elle s'attache au cartilage de la ſeptiéme vraie côte. La quatriéme & derniere digitation de ce muſcle, eſt la plus courte & la plus interne, parce qu'elle eſt la plus proche de la ligne qui ſépare le corps en deux parties égales. L'attache de cette digitation eſt en partie au cartilage de la premiere des fauſſes côtes, au *Sternum*, & à l'appendice Xiphoïde.

Les quatre appendices ou *digitations* dont je viens de parler, ne ſont pas toujours apparentes ; car il arrive aſſez ſou-

vent qu'il n'en paroît que trois, comme il s'eſt rencontré au ſujet qui a ſervi à deſſiner la quatriéme planche. J'ai même diſſéqué des ſujets où il ne paroiſſoit que deux de ces *digitations*, & une troiſiéme ſe trouvoit cachée ſous la premiere. Dans cette variation de la nature, l'appendice la plus externe & la plus longue, eſt beaucoup plus large que quand il en paroît trois ou quatre; & ſi elle jette quelques fibres qui s'attachent au cartilage de la cinquiéme vraie côte, le gros de ſes fibres s'attache au cartilage de la ſixiéme vraie côte. La ſeconde appendice qui ſe voit, eſt celle que j'ai déja décrite, & qui ſe trouve attachée au *ſternum* & à l'appendice Xiphoïde; mais la digitation cachée eſt ſous la premiere, & ne peut être vûe qu'après que la premiere eſt enlevée. Cette *digitation* ou appendice cachée du muſcle droit, s'attache (quand elle ſe rencontre) au cartilage de la ſeptiéme vraie côte.

Toutes ces appendices ou *digitations* ne ſont point renfermées dans ce qu'on appelle la *gaine* des muſcles *Droits*, parce qu'elle manque dans cet endroit, & ne commence qu'au deſſous de l'appendice Xiphoïde. Ainſi les *digitations* charnues & un peu tendineuſes des muſcles *Droits*, ne ſe trouvent recouvertes que par une

membrane très-fine, qui peut être la membrane particuliere de ce muſcle.

Au-deſſous de l'appendice Xiphoïde les muſcles *Droits* entrent dans leurs gaines, & deſcendent le long du ventre, pour s'attacher par un fort tendon, à une inégalité qu'on remarque à la partie ſupérieure des os pubis.

Les énervations tendineuſes du muſcle Droit.

La direction des fibres de ces muſcles eſt ordinairement interrompue depuis leur attache juſqu'au nombril, par trois lignes blanches qui ne ſont point en ligne droite, mais qui les traverſent en ziguezague : elles s'appellent *Enervations*, *Interſections*, ou *Injections* tendineuſes. Ce ſont de véritables tendons qui pour l'ordinaire ne *pénetrent* pas toute l'épaiſſeur du muſcle, mais dont les fibres tendineuſes, ſoit tranſverſales & obliques, ſont tellement croiſées & entrelaſſées les unes dans les autres ; & le feuillet antérieur de la gaine qui les recouvre, *y contracte une adhérence ſi conſidérable*, qu'il faut beaucoup d'attention pour le diſſéquer & l'en ſéparer, comme je l'ai fait obſerver dans ma *Miotomie.*

Il arrive cependant aſſez ſouvent que quelques *Interſections* pénétrent toute l'épaiſſeur, comme je l'ai obſervé au ſujet ſur lequel j'ai fait deſſiner la quatrié-

me planche. Ces *Interſections* ne traverſent ordinairement pas toute la largeur des muſcles ; car ſouvent la ſupérieure ne fait que la moitié du chemin. En un mot, ces muſcles ſont plus larges, plus minces, & plus *écartés* l'un de l'autre par en haut ; mais à meſure qu'ils deſcendent, ils diminuent de largeur, augmentent en épaiſſeur, & ſont alors plus proches l'un de l'autre, puiſqu'ils ſemblent ſe toucher au deſſus du pubis : auſſi la ligne blanche qui paroît les ſéparer, n'eſt-elle pas également large, comme j'en ai déja touché quelque choſe.

La gaine tendineuſe des muſcles Droits.

Ces muſcles ſont renfermés depuis l'appendice Xiphoïde juſqu'aux os pubis, chacun dans une gaine tendineuſe d'un tiſſu d'autant plus fort & plus ſerré, qu'elle eſt formée par les aponévroſes des trois premieres paires de muſcles ; & voici par quelle mécanique :

Structure de l'aponévroſe du petit oblique.

Les fibres raïonnés du *petit oblique*, qui font ſi bien l'éventail autour de l'épine antérieure ſuperieure de l'os des îles, en s'avançant vers le milieu du ventre, dégénérent, comme je l'ai déja dit, dans une aponévroſe qui produit deux lames ou deux feuillets. Ces deux feuillets en s'écartant l'un de l'autre, renferment le muſcle *Droit* de leur côté ; obſervant que l'un paſſe ſur la ſurface antérieure du

muſcle, & l'autre ſur la ſurface poſtérieure; après quoi ces deux feuillets s'uniſſent non ſeulement entre eux, mais avec les feuillets du muſcle oppoſé, & cela dans l'intervalle qui ſe trouve entre les muſcles *Droits*, où ils forment par leur entrelaſſement ce qu'on appelle la *ligne blanche*. D'où l'on voit manifeſtement que l'aponévroſe du *petit oblique* enveloppe immédiatement le muſcle *Droit*.

Entrelaſſement des fibres de la ligne blanche.

Mais comme cette enveloppe ſeroit foible, le feuillet antérieur de l'aponévroſe du *petit oblique*, ſe joint avec l'aponévroſe du *grand oblique*, & le feuillet poſterieur avec l'aponévroſe du *Tranſverſal*; de ſorte que toutes ces aponévroſes forment une gaine très-forte, dont la réunion & l'entrelaſſement des fibres, entre les muſcles *Droits*, forme auſſi ce que nous avons appellé la *ligne blanche*.

La ligne blanche étant très-large au-deſſus du nombril, doit être appellée *Bande blanche*.

Or comme j'ai fait voir que les muſcles *Droits* étoient plus larges, plus minces, & plus écartés l'un de l'autre depuis l'appendice Xiphoïde juſqu'au nombril; il ſuit naturellement que la réunion des fibres aponévrotiques, occupe un plus grand eſpace; & par une ſuite néceſſaire, ce qu'on appelle mal-à propos dans cet endroit la *ligne blanche*, doit auſſi faire paroître plus de largeur. C'eſt pour cette raiſon que je l'appelle plutôt *Bande*

blanche, & que je conſerve le nom de ligne blanche, ſeulement à cette ligne qui ſépare les muſcles *Droits*, depuis l'ombilic juſqu'au pubis, parce qu'effectivement elle n'a pas plus d'une ligne ou deux de diamétre, pendant que l'autre a plus d'un pouce. Tout cela eſt bien déſigné dans la premiere Planche.

Je ne ſçais quel paralléle ces Ecrivains, qui voient tant de choſes avec les *yeux de leur eſprit*, feront de cette deſcription avec celle qu'ils ont inſérée dans leurs livres. » La *ligne blanche* (diſent-ils) s'étend par le milieu de l'abdomen, de» puis le *ſternum* juſqu'à la ſimphiſe des » os pubis : c'eſt les tendons des muſ» cles de l'abdomen qui la forment ; » l'ombilic ſe trouve au milieu, &c. «

Voilà toute la notion qu'ils donnent à leurs Lecteurs de la gaine des muſcles Droits, de la ligne blanche, & de l'ombilic : ſur quoi je fais les réflexions ſuivantes. 1°. Que cette *ligne blanche*, ſuivant leur raiſonnement, a le même diamétre en haut & en bas ; & c'eſt ſi bien leur idée, qu'elle eſt confirmée par la figure qu'ils en ont donnée. Quelle mauvaiſe ſtructure ! 2°. Si l'ombilic ſe trouve au milieu de la *ligne blanche*, pourquoi nous donner une figure qui le repréſente ſur les limites de la région épi-

gaſtrique, qui certainement ne doit occuper que le tiers ſupérieur de la ligne blanche. Mais comme tout ce diſcours n'a pas ſeulement l'ombre d'Anatomie, je paſſe à la deſcription de l'ombilic.

A l'extrémité inférieure de la *bande blanche*, au milieu de l'eſpace compris depuis l'appendice Xiphoïde juſqu'au pubis, il y a un trou qu'on appelle le *nombril* ou l'ombilic. Ce trou eſt un véritable anneau pratiqué par une mécanique très-particuliere, dans les aponévroſes des trois premieres paires de muſcles.

Pour avoir une idée juſte de la ſtructure merveilleuſe de cet anneau, je dis que ſes bords ſont formés par les fibres tendineuſes des aponévroſes ſuſdites, qui ſe replient en ſpirales, à peu près de la façon que le ſont les bords des paniers d'oſier ; ce qui conſtruit un anneau qui eſt tiré de toutes parts, & ne peut ſe reſſerrer : mécaniſme tout-à-fait ſemblable au trou du *Diaphragme*, qui donne paſſage à la veine cave, comme je l'expliquerai dans ſon lieu, & qui peut fournir aux eſprits mécaniciens, la matiere d'une très-belle digreſſion. Je l'euſſe entrepriſe, quoique ſimple Chirurgien, mais comme elle allongeroit trop notre matiére, je vais dire deux mots de la cicatrice de l'ombilic, ce qui ſervira davan-

tage aux Chirurgiens pour la pratique de leur profession.

L'anneau tendineux dont je viens de faire connoître la mécanique, donne passage aux vaisseaux ombilicaux qui sont une veine, deux arteres, & l'ouraque; le tout renfermé dans une gaine qui est une continuation du corion & de l'amnios, que la peau recouvre pendant quelques lignes.

Il est encore absolument nécessaire de sçavoir que les artéres ombilicales, qui partent des iliaques internes, montent en cotoïant la vessie, comme on le peut voir dans la cinquiéme planche, & sont renfermées dans un repli de ce qu'on appelle la lame interne du péritoine, qui imite assez la figure d'une faulx. Cette petite faulx diminue de largeur à mesure qu'elle approche de l'anneau ombilical, dans lequel elle entre avec l'artére, & se joint avec la gaine du cordon, que j'ai dit être une continuation de l'amnios, & même avec la peau.

La veine ombilicale entrant dans cet anneau, trouve un semblable repli de ce qu'on appelle la lame interne du péritoine, & descend tout le long du bord de ce repli, qui, de même que les précédens, a la figure d'une faulx, pour se dégorger ensuite dans le foie.

Cette explication nous fait concevoir que l'anneau ombilical touche immédiatement les replis de ce qu'on appelle la lame *interne* du péritoine, & non point la lame *externe* qui eſt imaginaire, principalement dans preſque toute la partie antérieure du ventre, comme je le prouverai dans le Chapitre ſuivant. 2°. Que ces replis, comme de petits entonnoirs collés les uns aux autres en entrant dans l'anneau, contiennent la veine & les artéres ombilicales, l'ouraque étant entre ces deux derniers replis, ſans pourtant être renfermé dans aucun.

Or pour ſçavoir préſentement de quelle façon la cicatrice ou le nœud ombilical ſe forme, & pourquoi toujours dans le même endroit, quoiqu'on lie le cordon ombilical à trois ou quatre travers de doigts du ventre de l'enfant, même quand on le lieroit à un pied de diſtance, il eſt bon de faire attention aux choſes ſuivantes.

Après que l'enfant eſt venu au monde, on lie le cordon à la diſtance que je viens d'aſſigner. Par cette ligature on empêche le ſang du placenta d'aller à l'enfant par la veine ombilicale, qui devenant inutile parce qu'elle ne contient plus de ſang, s'affaiſſe & reſte flaſque. Le ſang des artéres ombilicales arrêté par la ligature,

eſt obligé de s'éjourner dans ce petit bout de cordon qui reſte, de s'y corrompre, & de s'y pourrir: & comme l'enfant reſpire & crie (ce qu'il n'avoit pas coutume de faire dans la matrice) les muſcles du bas-ventre & le *Diaphragme* font de forts mouvemens, ce qui tire les petites faulx & les vaiſſeaux ombilicaux en dedans: ces parties tirent enſuite la peau, de ſorte que l'extrémité des petites faulx du péritoine, les vaiſſeaux ombilicaux & la peau, étant répliés dans l'anneau ombilical, elles s'y trouvent très-ſerrées par le bord trenchant & tendineux de cet anneau; le paſſage au ſang & au ſuc nourricier eſt donc entiérement interrompu, & par-là le bout du cordon doit ſe *flétrir*, & tomber à l'endroit où l'anneau tendineux le ſerre, non pas parce qu'il ſe contracte, mais parce qu'il eſt comme bouché par la peau qui eſt repliée dans ſon cercle, & qui ſe fait à elle-même tout l'obſtacle.

Cette ſtructure ſinguliere du nombril nous a beaucoup ſervi dans la ſeconde édition de nos Opérations, pour diſtinguer les différentes eſpéces d'hydropiſies qui ſe trouvent quelquefois conjointement, & qui ſont très-difficiles à connoître.

EXPLICATION
de la quatriéme Planche.

Cette Figure repréſente les muſcles Droits entiérement dépouillés de leurs gaines, & le péritoine tout découvert.

a a a a a. Les lambeaux de peau & de graiſſe renverſés. (*a*)

B. Le muſcle Droit du côté gauche, auquel on voit deux *interſections* tendineuſes, la ſupérieure étant encore cachée ſous les tégumens.

C. Le muſcle Droit oppoſé, que l'on a coupé par ſes attaches ſupérieures, & renverſé, afin de voir l'artére & veine épigaſtriques, auſſi-bien que les mammaires qui rampent le long de ſa ſurface poſtérieure, & ſe communiquent veines à veines, & artéres à artéres. Quoique ce muſcle ſoit contourné de devant en arriere, & qu'il ne préſente guére que ſa ſurface poſtérieure, on y voit cepen-

(*a*) J'admire ici le ſilence de M. Heiſter ſur les ombres qu'il a plû au Deſſinateur de mettre aux lambeaux de graiſſe renverſés, car ces ombres repréſentent (dans le génie critique de mon adverſaire) des *fibres* qui ſemblent partir du nombril, comme de leur centre. Hé, comment n'a-t'il pas dit que la graiſſe n'avoit point de fibres ? Et pourquoi n'a-t'il point blâmé cette planche, où les ombres du Deſſinateur & du Graveur, ſont ſemblables à *celles* du péritoine qu'il a ſi fort relevé, comme on le verra dans la ſuite ?

dant deux *insections* ou *énervations* tendineuses, la supérieure n'aïant point pénétré toute l'épaisseur du muscle. On remarque encore dans ce muscle ses trois appendices ou digitations, dont la plus longue doit être l'extérieure, mais qui n'est ici l'interne que parce que le muscle est retourné.

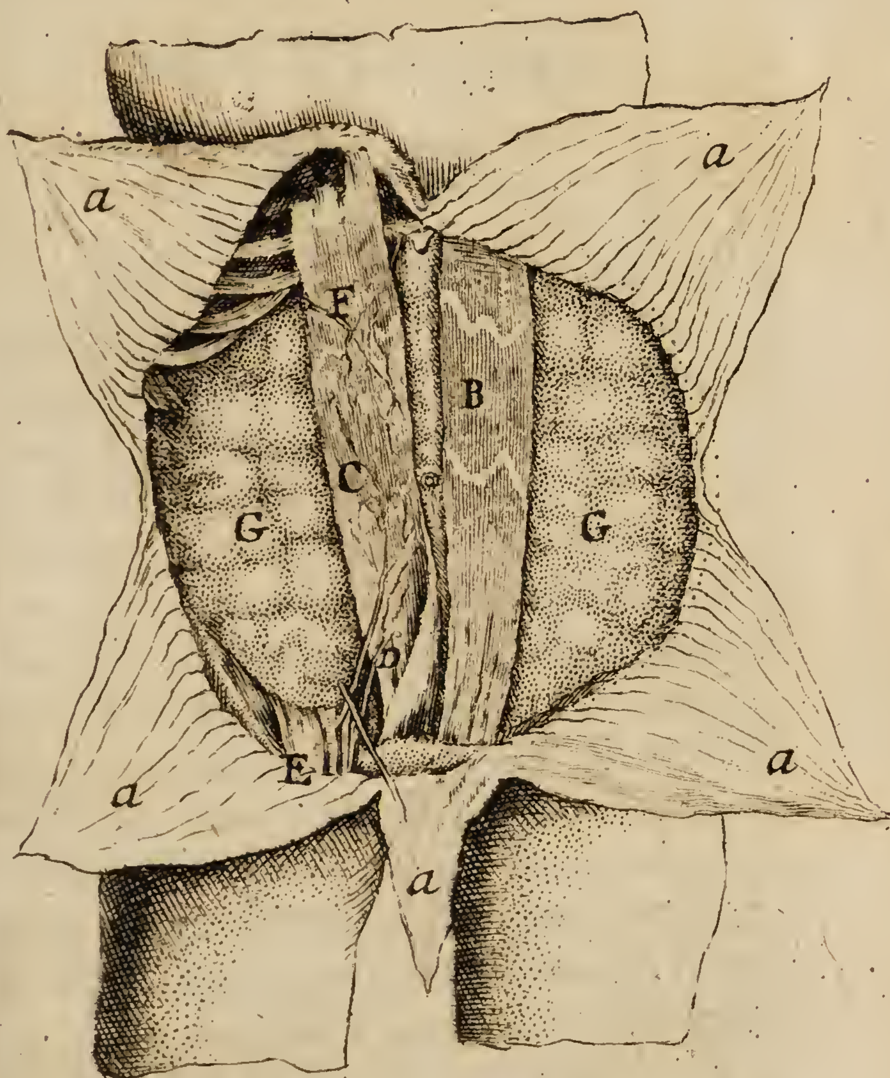
Les arteres & veines épigastriques, passent sous le cordon des vaisseaux spermatiques.

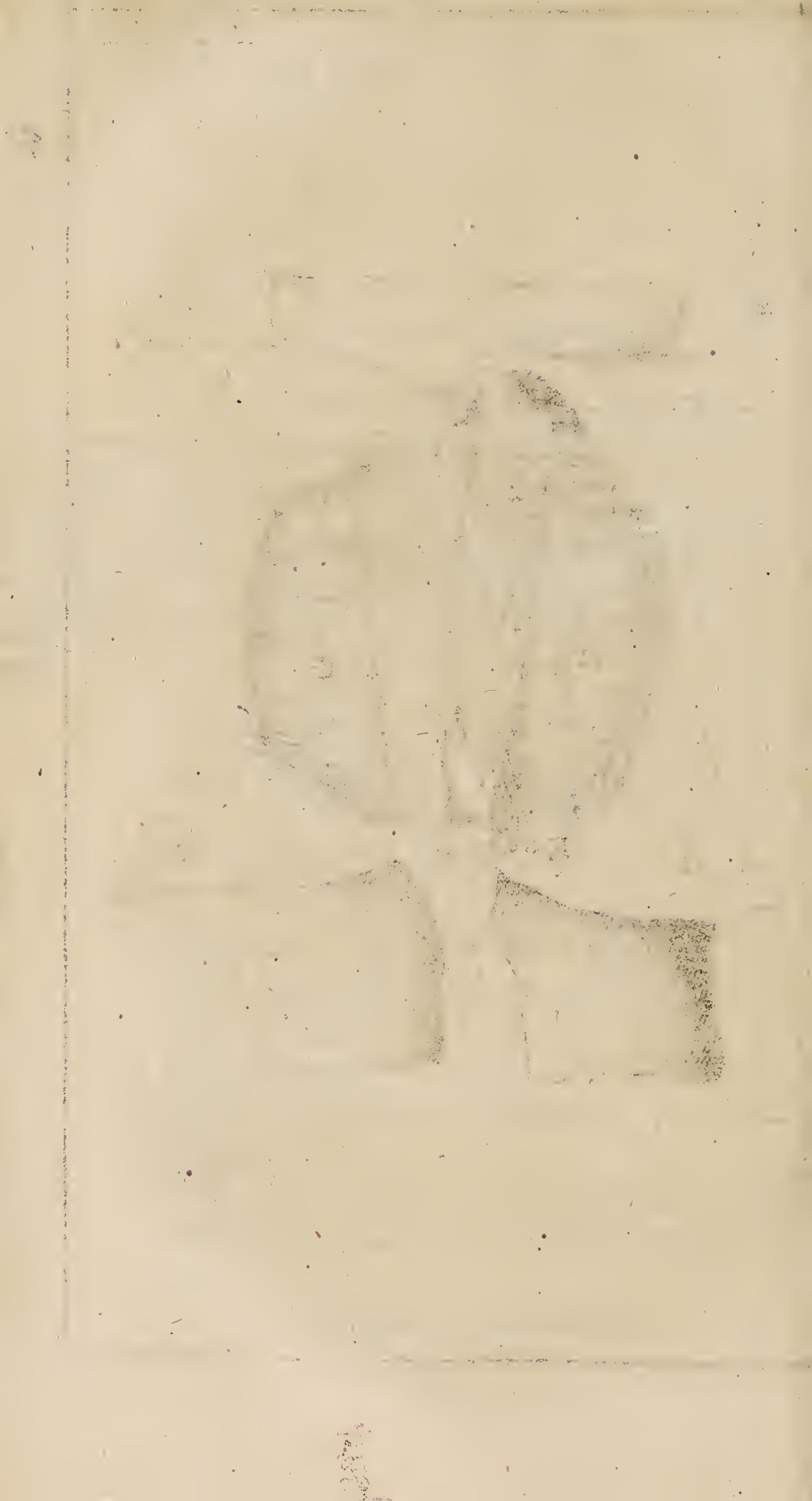
D. L'artére épigastrique, qui de l'îliaque externe monte obliquement, passe sous le cordon des vaisseaux spermaques, ou sous le ligament rond (le sujet étant couché) & va se ramifier sur la face postérieure du muscle Droit. La veine épigastrique est tout proche; & l'on voit que les troncs qui fournissent ces vaisseaux, sortent de dessous le péritoine. Cette position vraie de l'*artere épigastrique*, mérite d'être observée attentivement, car elle sert beaucoup à assurer un Chirurgien qui fait l'opéaation du Bubonocele, en lui ôtant la crainte d'ouvrir cette artére. C'est ce que nous avons fait remarquer dans nos Opérations, & qui n'avoit point été montré si clair avant la premiere édition de cet Ouvrage.

E. Une partie du muscle Psoas, sur lequel les vaisseaux cruraux sont couchés.

F. Les vaisseaux mammaires.

4.





GG. Le péritoine qui eſt entiérement dépouillé de tous les tégumens, & à la ſurface antérieure ſupérieure duquel il eſt impoſſible d'appercevoir deux lames.

DES MUSCLES

Piramidaux.

La derniere & cinquiéme paire des muſcles du bas-ventre, eſt appellée, par rapport à leur figure, *muſcles Piramidaux*. En effet, leur figure approche aſſez de la piramide : leur baſe qui eſt inférieure, eſt composée de fibres charnues & de fibres tendineuſes. Les fibres charnues ſont les plus extérieures, & ſont attachées au bord ſuperieur des os pubis, immédiatement devant le tendon inférieur du muſcle Droit ; & les fibres tendineuſes qui ſont les plus proches de l'axe, ſont attachées & ſemblent partir d'une cloiſon aponévrotique qui ſépare ces deux muſcles ; car chacun eſt enfermé dans ſon étui ou ſa gaine particuliére, comme j'en ai déja averti dans ma Miotomie, & à quoi ceux qui ont écrit depuis moi, n'ont point fait d'attention : obſervant néanmoins que les petits étuis & les muſcles qu'ils contiennent, ſont

enfermés dans la gaine des muſcles Droits.

Toutes les fibres des muſcles *Piramidaux* dont je viens de parler, montent enſuite l'eſpace de quatre ou cinq travers de doigts, & ſe terminent par de petits tendons qui s'attachent à la ligne blanche trois ou quatre travers de doigts au-deſſous de l'ombilic. Sur quoi l'on doit remarquer que le *Piramidal* du côté droit, monte un peu plus haut que ſon aſſocié ; que ſon corps charnu & ſa baſe ſont un tant ſoit peu plus larges, & qu'il eſt un peu plus oblique. En un mot, ces deux muſcles ſont écartés l'un de l'autre, à l'endroit de leur baſe, d'environ cinq lignes, & ſe touchent par leur pointe.

La poſition de ces muſcles n'eſt pas entre les muſcles Droits, comme quelques Anatomiſtes l'ont écrit, mais ils ſont couchés ſur la partie inférieure de ces muſcles, & leur baſe eſt ſituée & paſſe obliquement ſur leur tendon inférieur.

On trouve quelquefois (cependant aſſez rarement, ne l'aïant vû qu'une fois) trois muſcles *Piramidaux* : dans ce cas, il y en a un qui eſt très-petit. L'ordinaire eſt d'en trouver deux ; quelquefois il n'y en a qu'un ſeul ; alors ſa baſe eſt un

peu plus large que n'eſt celle de chaque muſcle lorſqu'il y en deux ; & ſa ſituation, qu'on croiroit devoir occuper le milieu de la ligne blanche, eſt plus du côté gauche que du droit.

Il arrive enfin qu'il y a des ſujets où il ne ſe rencontre point du tout de muſcles *Piramidaux*, ce qui eſt compenſé par les extrémités inférieures des muſcles droits, qui dans ce cas ſont plus épaiſſes que quand il y a un ou pluſieurs de ces petits muſcles.

DE L'USAGE DES MUSCLES *du Bas-ventre.*

Si l'on vouloit faire attention à toutes les particularités que j'ai détaillées dans l'examen que j'ai fait de la ſtructure de chacun de ces muſcles, & en déduire des uſages mécaniques, on pourroit faire un diſcours aſſez long & aſſez curieux. C'eſt ce que je n'entreprens pas préſentement, parce que cela me méneroit trop loin : je vais ſeulement dire quelque choſe des uſages généraux, & en chemin faiſant de quelques particuliers qui m'ont frappé ; ce qui fera entrevoir combien l'Auteur de la nature a marqué de ſageſſe & d'induſtrie dans la

Uſage des muſcles du bas-ventre.

fabrique des organes nécessaires aux différens besoins de l'animal.

Ainsi pour entrer dans l'explication des *usages* que l'on peut attribuer aux muscles du bas-ventre, je dirai qu'ils doivent être considérés sous deux ordres, en ce que les uns sont communs à tous ces muscles en général, & les autres sont propres & particuliers à chaque paire de muscle, ou à chaque de ces muscles en particulier.

Les usages communs sont de contre-balancer la respiration, en poussant doucement les viscéres flotans dans le bas-ventre, qui par leur movement ondoïant font faire de douces allées & venues au *Diaphragme*, & facilitent par-là une douce respiration.

Les usages propres de ces muscles, sont de porter leur action sur les parties molles; comme sont tous les viscéres du bas-ventre, & sur les parties dures comme sont les os qui aident à construire cette cavité, & même sur quelques-uns de ceux qui en sont éloignés.

Pour concevoir comment les muscles du bas-ventre peuvent agir sur les viscéres contenus dans cette cavité, & sur les parties dures qui aident à la construire, il faut faire attention à leur stru

cture & à leurs fonctions. Par rapport à leur structure, quoique je l'aïe détaillée assez au long, je serai obligé d'en faire de tems en tems une légere répétition, afin de ne point embarrasser l'esprit du Lecteur, ni l'obliger d'aller chercher ailleurs ce qui sera nécessaire pour faire sentir l'action & le jeu de la partie dont je parlerai: j'observerai néanmoins de le faire d'une façon qu'on ne pourra le taxer de redite ennuïeuse. Quant à leurs fonctions, je commence par dire qu'ils sont les parois latérales & antérieures de la plus grande cavité du corps; qu'ils contiennent par conséquent les différens viscéres qui sont dans cette cavité; qu'ils les défendent des agens extérieurs; qu'ils servent à les presser & à expulser ce qui les incommode, soit par en haut, soit par en bas: & comme ces derniers usages sont d'une importance infinie à l'animal, attendu qu'ils hâtent la digestion, accélerent la circulation, & facilitent les secrétions, c'est sur leur exposition que j'insisterai davantage, & que je fixerai le plus grand nombre de mes réflexions.

S'il est donc absolument nécessaire que les organes contenus dans la cavité du ventre, soient exactement comprimés en même tems & alternativement suivant les occurrences, il faut aussi convenir que

cette action ne peut s'exécuter que par des muscles ; car tout le monde sçait que le muscle est l'organe du mouvement, & qu'il ne se gonfle que dans ses fibres charnues. Or comme le muscle n'agit que par contraction, je veux dire, en forçant ses extrémités de s'approcher de son corps ; ou par compression, je veux dire, que ses fibres charnues se gonflant, compriment les parties sur lesquelles elles sont couchées, il est clair que c'est de cette derniere façon que les muscles du bas-ventre agissent sur les différens organes qu'ils renferment ; excepté néanmoins les muscles *transverses* qui serrent plus fortement le ventre par leur aponévrose antérieure, pour les raisons que je ferai observer en parlant de ce muscle.

Ce principe posé, il est comme démontré que les organes contenus dans le bas-ventre, ne peuvent être pressés en même tems & alternativement, que par plusieurs muscles d'une surface très-étendue, & d'un arrangement très-mécanique, soit les uns sur les autres, ou les uns à côté des autres. En effet, lorsque nous examinons la structure & la position des muscles du bas-ventre, nous concevons facilement qu'ils doivent porter leur action sur tous les points de cette cavité. L'*oblique externe*, par exemple, est tout

charnu par en haut & par sa partie postérieure ; ainsi ses fibres charnues se gonflant, comprimeront les parties du bas-ventre qu'elles recouvrent.

Mais comme ce muscle est attaché par sept ou huit digitations, il suit, me dita-t-on, qu'il n'y a que les fibres continues aux pointes de ces digitations qui puissent presser les parties latérales du ventre, attendu qu'elles sont les seules qui aïant des points fixes, doivent aussi être seules à résister au gonflement ! Or suivanr ces attaches singulieres de l'oblique externe, on concluera qu'il n'y a pas un quart de ses fibres qui soit en état de presser le ventre.

Il est vrai que l'attache supérieure de l'oblique externe ne pouvant être fixée dans toute sa longueur sur des os, attendu que les côtes laissent des intervalles entre elles, donne lieu de présumer que ce muscle ne doit pas comprimer également par tout où il y a des fibres charnues. Cependant quand on fait attention à l'attache particuliere de ce muscle, on a un grand sujet d'admirer la sagesse infinie de l'Architecte du corps humain. Car enfin si la situation des lieux ne lui a pas permis d'attacher les organes moteurs, * à des points fixes dans toute l'é-

* C'est-à-dire les muscles.

tendue de leur longueur, il les a construits de maniere qu'ils trouvent dans eux-mêmes toute la fixité nécessaire à leur action. Aussi voïons-nous qu'on ne trouve de digitations dans les muscles, que quand leurs attaches solides qui sont les os, laissent des intervalles entre elles, comme on en voit entre les côtes ; pour lors la nature toûjours admirable dans ses productions, se sert d'appendices ou digitations, qui peuvent aller se fixer d'espace en espace sur quelques os : mais outre cette mécanique toute ingénieuse, les intervalles des appendices ou digitations sont bordées de petites cordes tendineuses, qui comme autant de petits ligamens bandés par l'action des fibres charnues, deviennent autant de points fixes, qui passant dessus les interstices des côtes, font que le muscle est fixé dans toute sa longueur, quoique les colonnes osseuses semblent s'y opposer.

Voilà par exemple, un de ces misteres de la nature qui doit ravir les connoisseurs, & faire concevoir à ceux qui sçavent un peu de Miologie, que toutes les fibres charnues de l'oblique externe qui sont attachées aux côtes vraies & fausses, ont un point d'appui aussi solide dans certaines occasions, que si la créte de l'os des îles étoit à la place des côtes.

Donc les parties ſupérieures & latérales du bas-ventre, doivent être exactement preſſées par les *grands obliques.*

S'il n'y a que les parties ſupérieures & latérales du bas-ventre qui ſoient comprimées par le *grand oblique*, c'eſt parce que les fibres charnues de ce muſcle ne ſe trouvent que dans ces endroits, ſes parties antérieure & inférieure étant aponévrotiques, mais le *petit oblique* qui fait ſi bien l'*éventail* ſous l'aponévroſe du *grand oblique*, comprime toute la partie antérieure & inférieure du bas-ventre.

C'eſt ici que l'on doit admirer la poſition induſtrieuſe de ces muſcles ; car quoique l'aponévroſe du *grand oblique* ne comprime point, parce que ſes fibres ne ſe gonflent point, cependant comme elle réſiſte au gonflement des fibres du *petit oblique*, qui ſont charnues dans ces endroits, elle fait que leur action ſe fait ſentir plus vivement ſur les parties antérieure & inférieure du ventre. De plus, l'aponévroſe du *grand oblique* eſt elle-même fortifiée par le corps charnu du petit oblique qui eſt plus fort & plus épais en bas qu'en haut ; ainſi par cet arrangement d'aponévroſe & de fibres charnues, couches ſur couches, la nature a pû s'épargner la peine de faire de groſſes maſſes charnues, qui poſées néceſſairement

les unes sur les autres, auroient occupé un trop grand espace.

Ces muscles, par rapport à leurs différentes positions de fibres charnues, les unes en haut & les autres en bas, doivent donc être regardés comme quatre mains posées aux quatre extrémités du ventre ; & par rapport au croisement de leurs fibres, comme deux mains croisées & appliquées l'une sur l'autre pour presser plus fortement les parties latérales du ventre ; d'où l'on voit manifestement que les parties latérales & un peu postérieures du ventre, seront exactement & uniment comprimées.

Les muscles nommés le *grand & petit oblique*, sçavoir un de chaque côté, peuvent être comparés à des muscles digastriques, qui comprimeront obliquement le ventre, non seulement dans une grande étendue de la ligne blanche, mais aussi à droit & à gauche, en haut & en bas. Par exemple, si les fibres supérieures du *grand oblique* du côté droit, se mettent en contraction conjointement avec les fibres moïennes du *petit oblique* du côté gauche, (j'entens celles qui sont attachées au bord supérieur de l'épine antérieure supérieure de l'os des îles) le ventre ne sera-t-il pas comprimé obliquement ?

On pourroit auſſi dire que toutes ces actions ſont encore fortifiées par les muſcles *Tranſverſes*, qui ont leurs fibres charnues aux parties latérales du ventre: mais les fibres tendineuſes & aponévrotiques de ces muſcles, compriment le ventre auſſi-bien que les fibres charnues, & cela parce qu'elles s'uniſſent les unes aux autres, & *ſont elles-mêmes leur fardeau* : on peut donc les regarder comme agiſſant de concert avec les muſcles *Droits*. En effet, les muſcles *Droits* & les *Tranſverſes* ſont deux eſpéces de muſcles qui preſſent le ventre en ſe croiſant, puiſque la direction de ceux-là eſt perpendiculaire, & que ceux-ci l'ont horizontale. Et comme nous avons vû que les *Obliques* ſe croiſent auſſi ſur les côtés, on peut déduire de-là, que l'Auteur de la nature a tout mis à profit pour preſſer uniment & également tous les points du bas-ventre, & pour s'oppoſer à l'effort d'une partie ſur l'autre. Car ſi les *Obliques* croiſés, ſont comme deux mains appliquées en croix ſur les côtes du ventre, il eſt évident que la preſſion ſera très-conſidérable ſur les côtés, & que les parties flotantes du bas-ventre ſeront, pour la plûpart, pouſſées en devant : mais le croiſement des muſcles *Tranſverſes* & des muſcles *Droits*, repouſſant ces mêmes parties flotantes, au-

gmenteront leur pression en les contenant sous l'action de tous les muscles.

Les muscles *Transverses* peuvent agir par portions ; pour lors ils pressent le ventre en différens endroits : & si la portion qui se contracte est celle qui est attachée au bord inférieur de l'épine supérieure antérieure de l'os des îles, comme ses fibres sont transversales, elles serreront plus exactement cet endroit du ventre ; & comme leur réunion donne attache aux petits tendons des muscles *Piramidaux*, elles leur serviront (étant bandées) de point fixe. Si les muscles *Piramidaux* viennent dans ce tems-là à se contracter, ils feront deux offices à la fois ; car si la vessie est pleine, ils la comprimeront par leur corps charnu, & serviront par conséquent à l'évacuation de l'urine. De plus, comme leurs tendons seront obligés de s'approcher un peu du corps charnu de chaque muscle, ils tireront un peu cet endroit serré de la ligne blanche, ou de l'aponévrose des *Transverses*, & empêcheront par conséquent de comprimer & de serrer trop-fortement les intestins.

L'usage des muscles *Droits* est à peu près semblable ; car s'ils sont situés dans une forte gaine, c'est pour produire deux effets considérables dans le même tems. Le premier est de comprimer les parties

du bas-ventre dans tous les points de ſa longueur, ce qui ſe fait d'autant mieux que depuis les côtes juſqu'au nombril, ils ſont diviſés pour l'ordinaire en trois muſcles, par trois *interſections* tendineuſes qui les traverſent. Or ces trois muſcles par leur gonflement, compriment en trois endroits différens ce qui n'eût été qu'en un ſeul s'il n'y eût point eu d'*interſection*. Cet uſage des *inſections* tendineuſes eſt connu de tout le monde; mais quoique très-vrai & très-réel, ce n'eſt pas le ſeul auquel je m'arrête.

Les muſcles *Droits* ſont beaucoup plus minces & plus larges depuis le nombril juſqu'aux côtes. La raiſon eſt, parce que dans ces endroits ils doivent toûjours agir ſur l'eſtomac & ſur l'inteſtin *jejunum*, l'un deſtiné en partie à la chilification, & l'autre à ſa diſtribution. Or comme ces parties occupent un grand eſpace, il a fallu que les muſcles, qui comme des mains doivent les paîtrir, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, aïent été fort étendus: & pour comprimer uniment, légerement & ſans violence, il a encore fallu qu'ils aïent été fort minces. Que fuſſent devenus ces muſcles *larges* & *minces* dans les grandes extenſions de l'eſtomac qui arrivent quand on a mangé avec le dernier excès? Leurs fibres n'euſſent-elles

pas été à tous momens exposées à s'écarter les unes des autres, sur tout lorsqu'on fait succéder la danse ou les exercices violens aux grands repas? Et des fibres charnues ainsi écartées en quelques endroits, n'eussent-elles pas bien-tôt donné occasion à des hernies ventrales, même à des hernies de l'estomac, comme j'en ai lû un exemple singulier à l'assemblée publique de l'Académie Roïale de Chirurgie, année 1740. L'Architecte de notre machine a prévû tous ces inconveniens. Il a voulu que les muscles *droits* procurassent tout le bien dont je viens de parler, mais pour le mal, il les en a garantis en leur faisant des *intersections* tendineuses dont les fibres sont tellement liées & entrelassées, qu'elles s'opposent à l'écartement des fibres charnues, en les tenant toûjours fixées.

Quoique je n'aïe ni lû ni entendu parler de ces sortes de réflexions, on voudra cependant bien me permettre de les hazarder: je me flatte qu'elles feront sentir, même à ceux qui disent que » l'Anatomie n'est plus dans son enfance, que les » découvertes sont rares, qu'on ne doit » pas attendre grande chose d'un Anatomiste qui n'est que simplement *ouvrier*, qui ne voit que des *yeux du corps*, » &c. « Je me flate, dis-je, que ces for-

tes de réflexions feront sentir à de semblables Anatomistes, qu'ils n'ont jamais sçu éprouver combien le travail pouvoit donner de justes idées du jeu & du mécanisme de nos ressorts.

Mais comme j'ai dit que les muscles *Droits*, de même que les *Piramidaux*, faisoient deux offices dans le même tems, il faut parler du second usage; car outre qu'ils compriment le ventre dans toute sa longueur, ils modérent encore l'action des autres muscles épigastriques, en s'opposant à leur effort trop violent. Rien n'est plus facile à concevoir quand on se représente la structure de leurs gaines, dont les feuillets qui touchent & embrassent immédiatement les muscles *Droits*, proviennent de l'aponévrose du petit oblique : & pour rendre ces feuillets plus forts, l'aponévrose de l'*oblique externe* se colle fortement au feuillet antérieur, & celle du *Transverse* au feuillet postérieur; de sorte que les aponévroses de ces trois muscles, sçavoir des *Obliques* & du *Transverse*, embrassant les muscles *Droits*, ceux-ci soutiendront leurs efforts, & ne permettront pas de comprimer le ventre au point où ils le feroient, sur tous les *Transverses*, sans la résistance des muscles *Droits*. On voit donc par-là que les muscles *Droits* font par leur contraction, en

même tems deux fonctions, puisqu'ils aident aux autres muscles à comprimer les parties flotantes du ventre ; & semblables aux poutres des maisons qui soutiennent les solives, ils soutiennent les obliques & les transverses, & s'opposent même à leur action trop violente en recevant tout leur effort.

On ne finiroit pas si on vouloit rendre raison de tous les phénomenes que présentent les muscles épigastriques ; ils ont tant d'actions différentes, & un enchaînement si parfait les uns avec les autres, qu'on est autant porté à admirer leur structure, qu'à en déduire le jeu & la mécanique. Cependant, comme en commençant ces explications, j'ai fait connoître que ces muscles portoient aussi leur action sur les parties dures qui aident à construire la cavité du bas-ventre, je vais terminer ce Chapitre par ces sortes de réflexions.

Quoique les muscles du bas-ventre semblent n'avoir été fabriqués que pour contenir les viscéres de cette cavité, & les presser, comme je viens de le faire voir, ils servent néanmoins à faire tourner le tronc sur le bassin, à mouvoir le bassin, & à plusieurs autres usages, comme j'en donnerai quelques exemples.

Pour concevoir comment le tronc peut

tourner

tourner ſur le baſſin, il faut d'abord fixer le baſſin; ce qui ſe fait lorſqu'on eſt aſſis, ou que l'on met les muſcles des cuiſſes & quelques-uns des jambes en contraction; pour lors ſi l'on fait agir l'*oblique externe* du côté droit, & l'*oblique interne* du côté gauche, le tronc ſe tournera de droit à gauche; & ainſi de l'autre côté par l'action de leurs antagoniſtes.

Pour mouvoir le baſſin par le moïen des muſcles épigaſtriques, il faut différemment fixer la poitrine; puis ſi l'on fait, par exemple, agir les deux obliques d'un côté, comme leurs fibres ſont croiſées, ils tireront le baſſin ſuivant la ligne diagonale, approcheront la crête de l'os des îles des côtes, & par une ſuite néceſſaire éleveront la feſſe d'un côté ſeulement.

Quand on eſt ſuſpendu par les mains, comme les danſeurs de corde, & qu'on veut faire paſſer ſes pieds par deſſus ſa tête; ou bien, ce qui eſt la même choſe, quand on embraſſe un tronc d'arbre avec les bras, & qu'alternativement on l'embraſſe avec les cuiſſes pour monter à la cime, ce qui s'appelle *grimper*, & en certains païs *chatonner*, pour lors les muſcles *Droits* ſe mettent en contraction, & approchent le pubis du *ſternum*. Le con-

traire arrive si l'on est couché sur le dos, & qu'on veuille se mettre en son séant ; car pour cette action il faut fixer le bassin, les cuisses & les jambes ; alors les muscles *Droits* se mettant en contraction, tirent la poitrine, les *scalenes*, les *sterno-mastoïdiens*, & successivement la tête, sans que l'on puisse dire pour cela que les sterno-mastoïdiens soient fléchisseurs de la tête, quand un malade l'avance pour prendre un bouillon, comme le prétend un des plus célébres Anatomistes ; car dans cette occasion les *sterno-mastoïdiens*, les *scalenes* & les muscles *Droits*, sont comme un seul muscle fortifié par des *intersections*, qui tire fortement un levier ; ce que représentent, en cette rencontre, les lombes, le dos, le cou & la tête.



CHAPITRE VI.

Du Péritoine, ou de l'Enveloppe membraneuse du bas-ventre ; & de la route & vraïe situation des vaisseaux Ombilicaux.

Le péritoine.

LE PERITOINE est une espéce de sac membraneux, qu'on trouve immédiatement sous les muscles transverses du bas-ventre, auxquels il est adhérant, &

qui renferme & enveloppe une grande partie des viſcéres contenus dans cette cavité.

Dans les idées générales que j'ai données des différentes parties qui concourent à la formation de l'homme, j'ai dit que la MEMBRANE *eſt un tiſſu de fibres qui ont de la ſoupleſſe & ſouvent du reſſort, & qui ſont ſi artiſtement rangées & entrelaſſées ſur un même plan, qu'il en réſulte une eſpece de* trame *étendue comme un morceau de toile... quelquefois ſimple, & quelquefois double, triple, &c....* & dont l'uſage eſt de ſervir de *couverture à d'autres parties, ou à revêtir & tapiſſer des cavités* ſi je puis me ſervir de cette derniere expreſſion, qui fait parfaitement bied ſentir ce que c'eſt que le *Péritoine.* En effet ce mot de *Péritoine* vient d'un mot grec qui ſignifie *tendre à l'entour.*

La deſcription du *Péritoine*, ſa vraie ſtructure, ſes différentes portions, les ligamens qu'il forme, les enveloppes qu'il fournit à la plûpart des viſcéres du bas-ventre, & ſes prolongemens ont été mal décrits par tous les Auteurs, juſqu'en 1728. où nous publiâmes la premiere édition de cet Ouvrage, & où nous en donnâmes un détail bien différent de celui que les Anatomiſtes avoient alors fourni. Ce n'eſt point par préſomption que

nous parlons ainsi. Chacun peut le vérifier par la lecture de leurs livres, & se convaincre par ce qu'en dit un Auteur d'un grand mérite, qui parut dans le tems que je composois ma premiere édition. » Rien n'est plus difficile, dit cet » Auteur, (*a*) que de donner une idée » exacte du *Péritoine*; aucun Auteur ne » décrit ses *plis* & ses *replis* d'une maniere » claire; il est même *impossible* de se » faire entendre sans faire la démon» stration. »

Il faut, sans doute, qu'on ait trouvé bien de la difficulté à décrire le *Péritoine*, puisque non-seulement, comme le dit l'Anatomiste que je cite, *aucun Auteur* ne décrit ses *plis* & *replis* d'une maniere claire; mais je dis plus, puisqu'aucun Auteur n'avoit approché de sa véritable construction. Quoique je n'aïe pas autant de phisique & de mécanique que ce Médecin, dont l'Ouvrage fait plaisir à ceux qui ont sçu joindre quelque littérature aux connoissances de la structure de l'homme, j'entrepris cependant de donner une idée du *Péritoine*, plus exacte & plus vraie qu'on ne l'avoit fait; & voici

(*a*) Essais de Phisique, &c. par M. Senac. p. 107. de la premiere édition, & 102. de la seconde imprimée en 1735.

la même description à quelques corrections & additions près.

Pour examiner la structure du *Péritoine*, je ne dirai pas avec tous les Auteurs (excepté M. *Heister* *) que ce sac membraneux est composé de *deux tuniques* ou de *deux lames*, une *externe*, & l'autre *interne*, unies par la substance celluleuse de *Ruysch* ; mais je rapporterai ce que j'ai observé dans mes dissections, & ce que j'avois déja écrit sur ce sujet, à quelques changemens près.

La lame externe du péritoine est imaginaire.

La dissection assidue m'a fait connoître qu'une de ces deux lames est imaginaire : & comme on a vû quelques parties du bas-ventre posées dans plusieurs feuillets plûtôt celluleux que membraneux, on a conclu que le *Péritoine* étoit composé de deux lames ; on a écrit cette structure ; elle s'est même perpétuée jusqu'à notre tems. Mais ce qui me surprend dans cette erreur, c'est que certains nouveaux Ecrivains, dont les traités d'Anatomie ne sont que le *Compendium* de M. *Heister* un peu façonné, n'ont pas fait attention que cet habile Anatomiste ne décrit point *deux lames au Péritoine.* » Cette membrane, dit-il, est fortement attachée aux muscles Transverses du bas-

* Cette exception de M. Heister est la même dans la premiere édition.

ventre. » *Musculis abdominis transversis* (a) *proximè subjacet & adhæret Petitoneum.* Il continue ensuite à faire voir les autres adhérences du *Péritoine*, & de quelle façon il enveloppe la plus grande partie des viscéres contenus dans cette capacité; mais » pour ce qui est des reins, des urhe-» teres, du réservoir du chile, des gros » vaisseaux de l'abdomen, &c. il passe » seulement sur la surface antérieure, & » ne couvre la vessie que par sa partie supérieure. » *Renes vero, urheteres, cisternam, vasa majora abdominis, &c. solum ab anteriore; sed vesicam à parte superiore tegit.* (b)

Quoique cet Anatomiste ne se soit pas déclaré contre tous les Ecrivains qui donnent deux lames au *Péritoine*, ceux qui l'ont suivi n'ont-ils pas vû que ce *Péritoine*, suivant lui, qui ne recouvre que la partie antérieure des reins, des urhetéres, &c. est le même que celui qu'il dit être fortement attaché aux muscles *Transverses*? Donc M. *Heister* n'a point entendu que cette membrane ait été composée de deux lames séparées par la substance celluleuse de *Ruysch*. (c)

(a) Heist. Comp. p. 76.

(b) Heister. Comp. ibid, On peut voir par ces citations, l'estime que je faisois de M. Heister lors de ma premiere édition, & que je lui rendois justice quand il le méritoit.

(c) Quoique M. Heister n'ait pas décrit exactement

Toutes les fois que j'ai disséqué le *Péritoine*, voici comme je l'ai trouvé construit. Chaque fois que j'ai enlevé le muscle *Transversal*, j'ai vû que dans les sujets gras, il y avoit beaucoup de graisse entre ses fibres charnues & le *Péritoine*; mais quand j'étois parvenu à l'*aponévrose* antérieure & *semi-lunaire* du muscle *Transversal*, je la trouvois si adhérante avec le *Péritoine*, que quoique je ne me servisse que d'une lancette pour cette dissection, & que je la fisse avec toute l'attention & la délicatesse requise, il m'étoit presqu'impossible de mettre le péritoine à nud sans lui faire quelques trous, principalement vers les cartilages des dernieres vraies côtes. Or je demande à tous les Anatomistes qui ont travaillé (car les autres sont obligés de copier) s'ils ont jamais vû *deux lames* dans cette partie antérieure du *Péritoine*, puisqu'il est si mince, qu'on ne peut presque pas enlever les aponévroses des muscles *Transverses* sans le percer. De plus, si l'on veut se donner la patience de disséquer le *Diaphragme*, l'on verra que l'extrémité supérieure du *Péritoine*, qui lui sert de mem-

Il n'y a aucun tissu cellulaire entre l'aponévrose du transversal, & le péritoine.

le Péritoine, j'ai toujours dit qu'il n'y distinguoit point deux lames; & cet aveu dans ma premiere édition, devoit un peu le modérer, & lui prouver ma disposition à lui rendre justice.

brane inférieure, eſt ſi mince, ſur tout à l'endroit du centre nerveux qui eſt fort étendu, qu'il eſt moralement impoſſible d'y trouver deux lames. Il ne reſte donc plus qu'à examiner les ſurfaces poſtérieures du *Péritoine*, & ſa ſurface inférieure, dans leſquelles on ne trouve pas deux lames, mais ſeulement la même continuité de lames, recouverte, à la vérité, d'une ſubſtance celluleuſe plus ou moins conſidérable en certains endroits. Cette ſubſtance celluleuſe, de même que la membrane graiſſeuſe, n'eſt autre choſe que pluſieurs feuillets membraneux, très-fins, & ſéparés les uns des autres par des cloiſons membraneuſes de la même ſubſtance; de ſorte que les cloiſons & les feuillets membraneux, forment tous enſemble une grande quantité de cellules, plus ou moins pleines de graiſſe, ſuivant qu'elles ſont plus ou moins arroſées de vaiſſeaux ſanguins.

Portion celluleuſe du péritoine.

Bien loin donc de prendre cette ſubſtance celluleuſe, pour ce que les Anatomiſtes appellent la *lame* ou *tunique externe* du *Péritoine*, je la regarde comme un moïen dont l'Auteur de la nature ſe ſert pour filtrer cette huile douce & balſamique, que nous appellons graiſſe, la contenir autour de ces viſcéres deſtinés à filtrer ou conſerver pour quelque tems

un fluide âcre & ſalé, comme ſont les *reins*, la *veſſie*, &c. pour envelopper enfin les gros vaiſſeaux, ſur tout quand par leur ſituation ils ſont expoſés à de grands mouvemens, ou à ſe dépouiller des parties douces & ſpiritueuſes qu'ils contiennent. C'eſt pour ces raiſons, qui n'ont point les romans & les ſiſtêmes pour fondement, mais l'harmonie & la véritable ſtructure des parties, que les reins, &c. ſont enveloppés de cette ſubſtance celluleuſe à laquelle on a donné le nom de *membrane adipeuſe*; qu'elle accompagne les vaiſſeaux cruraux & les ſpermatiques, & qu'elle leur fournit une eſpéce d'enveloppe qu'on appelle mal-à-propos les allongemens de la *tunique externe du Péritoine*, puiſqu'ils ne ſont que des allongemens, ou plûtôt des productions du *tiſſu celluleux* dont je viens de parler, & que ce *tiſſu* n'eſt point une *lame*, & ne ſe trouve qu'en certains endroits.

Voilà une deſcription autant exacte que j'ai pû de ce que l'on a juſqu'ici * appellé la *lame* externe du *Péritoine*, mais qui n'eſt, comme on vient de le voir, ni *lame* ni *tunique*.

La vérification réiterée ſur les cada-

* L'on doit toujours entendre que c'eſt juſqu'en 1728. que parut pour la premiere fois cette deſcription.

vres, de cette ſtructure toute contraire qu'elle eſt, à ce qu'en ont écrit les Anatomiſtes me fit d'autant plus plaiſir, que je fus confirmé dans mon travail par quelques démonſtrations d'Anatomie que M. *Winſlow* fit aux écoles de Médecine. Toute la différence que je trouvai de ſon diſcours à mes obſervations, eſt qu'il ne borna point pour lors, comme je viens de le faire, la portion externe ou cellulaire du *Péritoine*, à certains endroits ſeulement : mais la joie que me cauſa la conformité des ſentimens de cette illuſtre Anatomiſte à mes diſſections, fut quelque tems après refroidie, parce que l'entendant dire au *Jardin Roïal des Plantes*, que le *Péritoine étoit composé de deux lames, entre leſquelles ſe trouvoit une ſubſtance celluleuſe*, je crus ne l'avoir pas pas bien examiné. De nouvelles réviſions ſur les cadavres, me confirmerent dans mes anciennes idées ; & connoiſſant la probité de l'Anatomiſte dont je parle, je m'imaginai qu'il n'avoit changé de ſentiment en ſi peu de jours, que pour ne pas contrarier feu M. *Duverney* qui ſoutenoit alors avec chaleur, que le péritoine avoit deux lames. Ma conjecture avoit d'autant plus de fondement, que le tems l'a vérifiée ; car en 1732. M. *Winſlow* a donné au Public, un excellent Traité

d'Anatomie, où il dit expressément que » le *tissu cellulaire* du *Péritoine* n'est pas » d'une égale épaisseur par tout.(*a*) Dans » quelques endroits il y en a très-peu, » & même il n'en paroît point du tout » aux portions tendineuses ou aponévro- » tiques de la face interne des muscles » transverses, & de la surface inférieure » du Diaphragme. «

Rien n'est plus conforme à ce que j'avois écrit, ainsi poursuivons notre matiere.

Comme ce que j'ai dit jusqu'ici, n'a tendu qu'à prouver que le *Péritoine* n'a point de *lame extérieure*, je vais sur le même principe, faire l'histoire de la seule & unique membrane dont il est composé.

Le *Péritoine* est un sac membraneux, de figure oblongue, couvert par son extrémité supérieure d'une espéce de chapiteau, partie charnu, & partie osseux & cartilagineux. L'extrémité inférieure, le fond, ou l'assiette de ce sac est entourée de parties osseuses; ce qui pourroit, en quelque façon, le faire comparer aux petits paniers dans lesquels les Dames portent leurs ouvrages; car le taffetas qui fait le sac de ce panier, imite à peu près le sac membraneux dont nous parlons; Description de la seule & unique lame du péritoine.

(*a*) Exposition anatomique, p. 501.

& la petite cuvette d'osier, ou autre matiere, qui en fait le fond, peut être comparée aux os des îles, pubis, & ischions. Le chapiteau du sac membraneux qui construit le *Péritoine*, & son fond osseux, sont tenus dans une certaine distance par une colonne osseuse fort artistement construite, mobile, & dont la mécanique ne regarde point mon sujet.

Enfin pour entrer plus particulierement dans la structure de ce sac membraneux, deux portions singulieres font toute sa mécanique; sçavoir, une *extérieure*, qui, comme je viens de le prouver, n'est point une *lame*, ni encore moins une *tunique*, mais un *tissu cellulaire & folliculeux* qui ne se trouve qu'en quelques endroits, & beaucoup plus considérable dans certains que dans d'autres. Cette portion extérieure & cellulaire du *Péritoine*, a son étendue bornée à certains points de la circonférence du ventre, si l'on en excepte néanmoins ses cinq productions, & les endroits où elle s'insinue dans les replis du sac membraneux ou seconde portion.

Les productions du *tissu cellulaire* ou de la portion externe du péritoine, sont au nombre de cinq; * quoique la plûpart des

* Je n'avois décrit dans ma premiere édition, que *quatre productions* de la portion externe du

Auteurs n'en décrivent & n'en dépeignent que deux. Elles ſont diviſées en deux paires & une impair. La premiere paire de productions comprend celles qui entourent & accompagnent les vaiſſeaux ſpermatiques, ou les ligamens ronds de la matrice. C'eſt cette production ou avance cellulaire, qui forme ce qu'on appelle la tunique vaginale dans l'homme; parce que, dit-on, elle reſſemble à une gaine.

La ſeconde paire de productions eſt conſtruite de ces allongemens folliculeux que beaucoup d'Anatomiſtes ont obmis, & qui accompagnant pendant quelque chemin, les vaiſſeaux cruraux, paſſent avec eux ſous le ligament de *Fallope*, ou ſous ce que les Chirurgiens appellent l'*arcade crurale*.

La production impaire, eſt un allongement du *tiſſu cellulaire du Péritoine*, qui s'étend ſur le cou de la veſſie. Il eſt décrit par M. *Winſlow*; & j'ai obſervé qu'il paſſoit ſur la portion membraneuſe de l'urethre, & même juſqu'à la bulbeuſe. On pourroit ajoûter une ſixiéme production qui accompagne l'inteſtin *rectum*; mais cette derniere ne ſort point du ventre.

Péritoine; mais M. Winſlow en a reconnu une cinquiéme.

Si l'on souffle ces cinq especes d'allongemens, sçavoir, les deux spermatiques, les deux cruraux, & l'impair, on les voit tous celluleux & folliculeux ; ce qui doit faire tirer des conséquences pour les opérations, soit du bubonocelle, de la hernie crurale, ou de la taille latérale, & même de celle de M. *Foubert* Chirurgien de Paris, dont nous parlerons dans son lieu.

Ce que c'est que le Péritoine.

La seconde portion du *Péritoine* est le sac membraneux dont j'ai parlé. On voit ses surfaces antérieures & latérales, représentées dans la quatriéme planche, où il n'est couvert que par les muscles *Droits*. Ce sac est une véritable lame fort étendue, inégale à sa surface extérieure, à laquelle sont attachées la plûpart des follicules & cellules des portions postérieure & inférieure du Péritoine, & les fibres charnues ou aponévrotiques du diaphragme, & autres muscles du bas-ventre : mais sa surface intérieure est lisse & très-polie ; & lorsqu'on la presse, ou qu'on l'étende sur l'extrémité du doigt, on voit quantité de petites goutelettes d'une liqueur en forme de rosée ; ce qui prouve manifestement que cette lame est percée par quantité de petits pores. Or comme cette rosée ne peut venir que de la masse du sang, il suit naturellement que de petites glandes ou des vésicules la filtrent.

Tout le monde convient de l'existence de cette liqueur, de même que de celle que l'on voit aux surfaces intérieures de la *plévre* & du *péricarde*; mais les petits corps sphériques ou grains glanduleux, que plusieurs Auteurs bien sensés ont observés sur la surface externe de cette membrane, ne sont pas du goût de tous les Anatomistes : ils alleguent même qu'elles n'y sont pas visibles dans l'état naturel. *Glandulæ quoque in eo à non nullis adesse statuuntur : quæ tamen in statu secundùm naturam non conspicuæ.* Heister. Compend. p. 56. edit. 2. p. 65. 3. p. 76. 4.

Et quoique M. CHESELDEN, *Chirurgien Anglois & très-célébre Anastomiste*, ait fait part au Public, à la page 96. de son Anatomie, d'une observation qu'il a faite sur le cadavre d'une femme morte d'hidropisie, où il a trouvé son *Péritoine* épais de trois pouces, & sur lequel on pouvoit voir fort aisément quantité de glandes; cependant M. *Heister* fait à ce sujet une grande exclamation. » Mais qui ne soupçonnera (dit-il) que le grand changement arrivé à un tel *Péritoine*, fera » penser que ces corpuscules que l'on » prenoit pour des glandes, n'en étoient » pas de véritables, mais bien plûtôt de » nouvelles productions causées par la

» maladie? (a) *At, quis ex ingenti illa præter naturali peritonæi mutatione non suspicabitur, corpuscula hæc, pro glandulis habita, glandulas veras non esse, sed potiùs nova producta præter naturalia?* Heist. Compend. p. 198. edit. 2. P. 239. 3. p. 54. Tom. II. 4.

Il y a encore beaucoup de choses dans les différentes éditions de M. *Heister*, qui, en détruisant ces glandes, tendent à prouver que les *Ateromes*, *Steatomes*, & d'autres semblables excroissances, qui toujours contre l'ordre naturel, ne sont jamais regardées pour des productions naturelles, d'où il conclut que ces glandes sont supposées. Mais ce que je trouve de particulier dans les Anatomies Françoises que l'on a imprimées avant notre premiere édition, c'est que leurs Auteurs n'ont pas manqué de faire l'extrait de ce passage; & tous assûrent qu'il n'y a pas plus de raison de prendre pour des glandes, les corps dont parle M. *Cheselden*, que les *tumeurs* ou les autres excroissances qui arrivent ailleurs.

Pour raisonner de la sorte, il faut avoir peu réflechi sur les maladies Chirurgica-

(*a*) Bien loin de corriger ces choses que j'avois relevées dans la seconde édition de M. Heister, il les a mises tout au long dans les suivantes, comme on le voit par les citations.

les ; car qu'eſt-ce qui ne ſçait pas que les *Ateromes*, *Steatomes*, la plûpart des *Polypes*, les *Loupes*, *Tumeurs Carcinomateuſes*, *Schirres*, *Cancers*, & tant d'autres excroiſſances de cette nature, ont leur principe & leur germe dans une très-petite glande? Mais il ne ſuffit pas pour décider cette queſtion, d'alléguer des raiſonnemens vagues & mal fondés, il faut travailler, opérer, & méditer en opérant. Pour être convaincu de la vérité ſur cet article, & ſans ſortir de l'Anatomie, je n'ai que deux raiſons à oppoſer à ces Auteurs. La premiere, eſt de leur demander s'ils ont trouvé des glandes en auſſi grande quantité, dans le mézentere de ceux qui ſe portoient parfaitement bien quelque tems avant leur mort, & auſſi groſſes que dans ceux qui meurent de quelque maladie cauſée par la limphe? Cependant il eſt conſtant qu'il y en a une très-grande quantité. Et ſi, peut-être, nous ne devons leur découverte qu'à ceux qui ont diſſéqué les morts de ſcrophules & autres maladiés ſemblables ; pourquoi donc ces glandes qui paroiſſent peu nombreuſes dans l'état naturel, & qui ſont ſi viſibles dans certaines maladies, & principalement dans les enfans où la nature ne s'occupe encore qu'à la la nourriture ou à l'accroiſſement du

du corps, & n'emploïe pour l'une ou pour l'autre que la limphe; pourquoi donc cette limphe engorge-t-elle ses couloirs; & fait-elle paroître une plus grande quantité de glandes dès que cette opération est dereglée? Pourquoi ces glandes gonflées ont-elles subsisté; & pourquoi ne les a-t-on pas prises pour des *corps étrangers*, ou des *excroissances* contre l'ordre naturel?

La filtration des liqueurs prouve la néceſſité des filtres, & par conſéquent des glandes.

La ſeconde raiſon que je leur oppoſe, eſt de ſçavoir, ſi une liqueur quelconque, peut ſe régénerer à chaque inſtant, ſans quelque organe deſtiné à la ſéparer de la maſſe du liquide. Or ſi cela ne ſe peut, la roſée qui mouille continuellement l'intérieur du *Péritoine*, & qui eſt abſolument néceſſaire pour adoucir & faciliter les frottemens continuels de ce ſac ſur les inteſtins & les viſcéres, eſt donc filtréee par quelque organe deſtiné à ſa ſéparation. Donc ſi cette liqueur ſe diſſipe & ſe régénere continuellement, comme on n'en peut douter par les preſſions que nous avons fait obſerver en parlant des muſcles, & par les petits pores qu'on apperçoit au *Péritoine*, en le bandant ſur les doigts; & ſi les organes qui filtrent les liqueurs, ſoit qu'ils ſoient *véſiculaires*, *folliculeux*, *cotonneux* ou *vaſculeux*, ont été appellés par les Anatomiſtes des *Glandes*,

il s'ensuit par une conséquence très-naturelle, que le *Péritoine* est parsemé de petits grains glanduleux, ou de petits filtres, tels qu'on voudra les imaginer.

S'il arrive présentement par quelque vice particulier de la masse du sang, ou par un dérangement de ces petits grains glanduleux du *Péritoine*; ou si le nom de *Glandes* révolte ces Phisiciens, ces petites *vésicules*, en un mot, ces *filtres*, car les termes ne sont rien à la chose ; s'il arrive, dis-je, que le couloir de la limphe qui mouille le Péritoine soit bouché, cette liqueur ne s'y accumulera-t-elle pas ? Ne gonflera-t-elle pas le petit *filtre* ? Ces Phisiciens appelleront-ils ce filtre gonflé & obstrué, un *Aterome*, un *Steatome*, un *Tubercule*, une *Excroissance*, en un mot ne conviendront-ils pas plûtôt, que toutes ces sortes de maladies ont leur germe dans un *filtre*, &c ? Donc ce que M. *Cheselden* a apperçu étoient de véritables *filtres*, & par une suite nécessaire ce que les Anatomistes sensés appellent des *glandes*.

Mais sans nous amuser davantage à vouloir prouver que les *filtres* ou les *glandes* du corps, peuvent se glonfler considérablement, & produire des corps qui ne sont étrangers, lors de leur gonflement, que parce qu'ils ont perdu leur

volume naturel & leurs fonctions ; continuons l'histoire du sac membraneux, ou de la seule & unique lame du *Péritoine.*

Ce sac, de même que la portion cellulaire, a des productions ; mais elles sont toutes internes, je veux dire qu'elles se jettent toutes en dedans. Ce sont ces productions qu'on appelle les *plis* & *replis* du *Péritoine*, & qui sont, à la vérité, fort mal décrits par les Anatomistes. Comme personne n'en a cependant mieux parlé, & ne les a plus sensiblement démontrés que M. *Winslow*, dans un Cours public qu'il fit aux Ecoles de Médecine, il y a environ 17 ans, je vais ici rapporter ce que j'appris alors de cet habile Anatomiste, y ajoûter quelques *plis* & *replis* que la dissection me fit découvrir, en un mot ce que j'ai d'abord fait imprimer sur cette matiere. *

* M. Heister me fait ici un crime de la chose qui m'est plus glorieuse, & que j'ai toujours publiée moi-même. Il ne peut néanmoins s'empêcher d'avouer qu'il y a de bonnes choses, & même nouvelles dans mon Ouvrage ; mais il me reproche de les avoir puisées „ soit dans les entretiens, soit „ dans les démonstrations des plus illustres Ana„ tomistes de Paris, que je *vas écouter*, à ce qu'il „ apprend, *avec beaucoup d'assiduité*, & sur tout „ du célébre M. Winslovv. *Quæ bona & nova scribit, vel ex ore & demonstrationibus præstantiorum Anatomicorum Parisiensium, quos, ut audio, continuo & laudabili alias conatu audivit, præsertim Cl. VVinsloi.* Heist. p. 150.

Je suis charmé que M. Hister ait appris l'ardeur

Pour faire donc la deſcription des *plis* & *replis* du *Péritoine*, il faut ſçavoir que bien qu'un ſac ſoit ſimple, ou qu'il n'ait qu'une ſeule & unique lame, cependant quand quelque point de ſa circonférence eſt enfoncé & replié en dedans, l'enfoncement ou le repli doit avoir deux feuillets ou deux lames. Cela poſé, je diviſe, afin d'être plus clair, les *productions* ou *replis internes* du ſac membraneux appellé *Péritoine*, en deux claſſes; dans la premiere, les parois de l'*allongement* ou du *repli* ſont écartées, & forment de petites poches qui reſſemblent à des *bourſes*, à des *veſſies*, à des *gaines*, à des *poires*, à des *cilindres*, & à mille autres figures dont le détail ſeroit ennuïeux. Ce ſont ces ſortes de *productions* ou de *replis*, qui fourniſſent une tunique à la plus grande partie des viſcéres du bas-ventre, comme

Les plis & replis du péritoine.

Premiere claſſe des replis du péritoine.

que j'avois autrefois pour m'inſtruire; mais il doit auſſi convenir qu'il n'a vû aucun mécontentement de la part de ces grands hommes, & que je leur ai toujours rendu la juſtice qu'ils méritent. Je l'ai confeſſé par des monumens publics: j'avoue encore aujourd'hui que je ſuivois, il y a près de vingt ans, ces Héros d'Anatomie & de Chirurgie avec un zéle infatigable; & que dans le peu de loiſir que j'ai depuis ce tems, mon penchant naturel, à entendre les grands hommes, ſeroit vivement puni, ſi je n'avois à préſent la conſolation d'entendre dans nôtre Académie, les oracles qu'y prononcent mes illuſtres Confreres. Son réproche me fait donc honneur, contre ſon intention.

au foïe, à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, à la ratte, au pancréas, aux inteſtins, à la matrice, &c. d'où l'on voit que ces viſcéres ſont couverts & renfermés dans ces *replis* ou productions du *Péritoine*.

Seconde claſſe des replis du péritoine.

Dans la ſeconde claſſe de *replis* ou de productions du *Péritoine*, les parois ou lames ſont approchées l'une de l'autre, & ſeulement unies par un tiſſu cellulaire & quelquefois de la graiſſe. Pour lors ce que j'ai appellé véritablement le *Péritoine*, étant ainſi replié en dedans, ne forme plus des enveloppes aux viſcéres, mais bien des *ligamens* de différentes eſpéces; & comme il eſt bon d'aller par degrés dans une déſcription qui ne paroît pas ordinaire, j'en fais de deux ſortes; ſçavoir, de grands & de petits.

Les grands ligamens formés par le péritoine.

Les grands ligamens formés par les *replis* ou productions du *Péritoine*, ſont le Mézentere, le Mézo-colon, les aîles droite & gauche du Mézo-colon, le Mézo-rectum, enfin les ligamens larges de la matrice.

Les petits ſont en grand nombre.

Les petits ligamens formés par les *replis* ou productions du *Péritoine*, ſont 1°. Deux petits ligamens qui attachent le colon près des reins, l'un à droit & l'autre à gauche. 2°. Les ligamens latéraux du foïe, un à droit qui attache le grand lobe au Diaphragme, & l'autre à gauche

qui eſt pour le petit lobe. 3°. Un petit ligament qui lie le commencement du *Duodenum* conjointement avec la véſicule du fiel, au foïe, près la racine du lobule de *Spigelius*. 4°. Un petit ligament qui attache le colon avec le pancréas. C'eſt même entre ces deux ligamens que ſe trouve l'ouverture du ſac Epiploïque. 5°. Un petit ligament qui ſert à aſſujettir la ratte. 6°. Les trois ligamens qui ſuſpendent & contiennent les vaiſſeaux ombilicaux, & qui par leur reſſemblance, peuvent être appellés les *Faux* du *Péritoine*. 7°. Enfin un petit ligament perpendiculaire qui attache la ſurface poſtérieure de la matrice, avec la ſurface antérieure du *rectum*.

Voilà, ce me ſemble, une deſcription des *plis* & *replis* du Péritoine qui me paroît aſſez claire, quoiqu'elle ne ſoit pas accompagnée de démonſtration; & j'oſe me flater que pour peu qu'on ait manié les viſcéres du bas-ventre dans la diſſection des cadavres, on ne ſera point du tout embaraſſé de les démontrer. *

* Jamais perſonne avant M. winſlovv. cité à cette occaſion, n'avoit diſcouru ſur ces differens ligamens formés par le péritoine, avec tant d'ordre & de netteté. J'en ai ajoûté quelques-uns, & j'oſe dire qu'avant ma premiere édition, aucun Auteur ne les avoit expoſés ſi ſenſiblement. On trouvoit même tant de difficulté à le faire, que ſur la ſeconde édition de M. *Heiſter* (qui comme tous les

Il me reſte pour terminer ce Chapitre, à dire quelque choſe de la vraie ſituation des vaiſſeaux ombilicaux, qui ſont, ſi l'on en croit la plûpart des Anatomiſtes, entre les deux lames du *Péritoine*. Or comme nous avons prouvé que le *Péritoine* n'avoit qu'une ſeule & unique lame; & qu'elle n'étoit pas même recouverte de la ſubſtance celluleuſe en quel-

autres n'en avoit rien dit) un grand Phiſicien Anatomiſte, qui ſentoit bien l'importance d'une auſſi juſte deſcription, dit formelement: ,, *Il eſt très-difficile de donner une idée exacte du* Péritoine, *& de* ,, *décrire ſes* plis *&* replis *d'une maniere bien claire;* ,, *il eſt même* impoſſible *de ſe faire entendre ſans* ,, *une démonſtration.* ,, M. Senac cité plus haut.

De quel œil M. *Heiſter* a-t-il vû ma deſcription? Hélas! de la même façon que le Renard voïoit les raiſins. On va en juger par le reproche qu'il m'en fait.

,, De même dans ſes découvertes, ce ſont les ,, choſes les plus légeres; comme par exemple, ,, certains allongemens du Péritoine, par leſquels ,, les inteſtins & autres viſcéres du bas-ventre ſont ,, attachés. Or ni MOI, ni les nouveaux Anato- ,, miſtes, n'avons pas ignoré ſans doute ces faits: ,, mais *on n'en a jamais voulu parler à cauſe de la* ,, *légereté de la matiere*, & par rapport à la grande ,, varieté qui ſe trouve dans les cadavres. ,, *Ita & inter additamenta ejus multas res quam leviſſimas producit, ut v. gr. peritonæi quaſdam productiones, quibus inteſtina & viſcera abdominis hinc indè connectuntur: quas quidem* EGO *& ſine dubio antea alii recentiſſimi Anatomici haud ignorarunt; verum* ob levitatem rei, *magnamque earum varietatem in variis cadaveribus nihil de iis dicere voluerunt.* Heiſt. p. 149.

On aſſure à M. Heiſter, qu'il n'y a de varieté dans ces ligamens, que quand elle a été cauſée par quelque maladie; ils ſont donc dignes de ſon attention.

ques

ques endroits de la partie antérieure & ſupérieure, il ſuit que les vaiſſeaux ombilicaux ſont autrement ſitués qu'on ne l'a penſé. Ce qui me ſurprend dans les nouvelles Anatomies Françoiſes où leurs Auteurs ont beaucoup ſuivi M. *Heiſter*, c'eſt qu'ils ne diſent rien de ces vaiſſeaux par rapport à l'adulte. Il eſt vrai qu'accoûtumés à entendre dire & à lire que les vaiſſeaux ombilicaux étoient ſitués entre les deux lames du *Péritoine*, & M. *Heiſter* n'admettant comme moi, qu'une ſeule lame dans ce ſac membraneux, ils ont été déſorientés, & n'ont ſçû où les placer, ſur tout quand ils ont lû dans ce célébre Auteur, » qu'aïant ouvert avec art le *Pé-*
» *ritoine*, on voit les vaiſſeanx appellés
» ombilicaux, changés en ligamens dans
» les adultes, ſçavoir, deux artéres, une
» veine, &c. « *Aperto prudenter Peritonæo ſpectantur,* (a) *vaſa umbilicalia dicta, in adultis in ligamenta mutata, duæ arteriæ, una vena, &c.*

Or le *Péritoine* n'a qu'une lame, & l'aïant ouverte artiſtement, on voit les vaiſſeaux ombilicaux; où ſont dont placés ces vaiſſeaux? Ainſi le parti de n'en point parler a paru le plus ſage à ces Auteurs.

Si M. *Heiſter* ne s'étoit pas preſcrit des

(a) Heiſter. edit. 2. p. 57. & edit. 4. p. 77.

bornes si étroites dans son abregé, qui est cependant jusqu'ici le meilleur que nous aïons, & qui montre que cet Auteur a beaucoup lû & beaucoup travaillé; si, dis-je, M. *Heister* ne s'étoit pas prescrit des bornes si étroites, il auroit enseigné sa maniere d'ouvrir le Péritoine. *Aperto prudenter peritonæo*, & celle de faire voir dans leur situation naturelle, les vaisseaux ombilicaux; *spectantur vasa umbilicalia*. Pour lors ceux qui se sont attribué presque tout l'ouvrage de ce célébre Anatomiste, n'eussent pas passé sous silence la situation de ces vaisseaux dans les adultes.*

La préparation de ces vaisseaux devenus ligamens, fait perdre pour l'ordinaire beaucoup de tems aux Démonstrateurs; car aïant passé le lien au travers du nombril, ils veulent chercher les vaisseaux devenus ligamens, entre les deux lames du *Péritoine*; & conserver, suivant leur idée, la lame *interne* toute entiere: ce qui est très-possible, mais ce qui ne prouve nullement que les vaisseaux ombilicaux soient situés immédiatement entre les lames *externe* & *interne* du *Péritoi-*

* Tout ce que l'on vient de dire de M. Heister, étoit le même dans la premiere édition: d'où le Public est en état de tirer bien des conséquences sur le procédé de cet Anatomiste, même à l'égard de cet endroit où je l'ai plus loué; comme on va le voir dans la note suivante.

ne, comme nous le démontrerons dans la ſuite. Il eſt donc beaucoup mieux de ſe ſervir de la méthode que l'on voit repréſentée dans la cinquiéme Planche, où ces vaiſſeaux ſont déſignés dans leur ſituation naturelle, à la différence qu'ils ſont *un peu élevés par le lien qui les ſuſpend.*

Pour cet effet on ſouleve le ruban que l'on a paſſé au travers du nombril, on le fait tenir par quelqu'un ; & comme pour lors le *Péritoine* eſt tendu & élevé, l'Anatomiſte ſitué à la droite du cadavre, fera une incision qui coupera le *Péritoine* tranſverſalement depuis le nombril juſqu'au lombe droit. Regardant enſuite vers la partie ſupérieure du ventre par cette ouverture, on appercevra la veine ombilicale qui eſt à la partie inférieure ou tranchante d'un ligament formé par un *repli* du *Péritoine*, & dont la figure imite aſſez bien la *faux* de la dure mere. La partie large de cette *faux*, marquée par O. dans la cinquiéme Planche, eſt dans la ſiſſure du foïe ; puis elle va enſuite en diminuant de largeur pour ſe terminer au nombril. La veine ombilicale eſt ſituée le long du tranchant de cette *faux ligamenteuſe*, & entre ſes parois ou lames, de la même maniere que le ſinus longitudinal inférieur eſt ſitué à la partie tranchante de la faux de la dure-mere. L'on fait enſuite

Maniere de voir les vaiſſeaux ombilicaux dans leur ſituation naturelle.

une inciſion à deux travers de doigts de la faux, ce qui produit le lambeau ſupérieur du *Péritoine.*

Si l'on regarde vers la partie inférieure du ventre, on apperçoit encore deux productions antérieures du *Péritoine* qui ſont plus étroites que la précédente, & qui reſſemblent auſſi à deux petites *faux.* C'eſt à la partie tranchante de ces *replis*, ou ligamens en forme de faux, que ſont ſituées les artéres ombilicales, une de chaque côté, & cela par une mécanique tout-à-fait ſemblable à celle de la veine ombilicale. Ainſi pour démontrer ces petites *faux*, & les artéres qu'elles ſuſpendent, on fait une coupe ou inciſion longitudinale & oblique au *Péritoine*, à un travers de doigt de diſtance de ces petites *faux*, & l'on a le plaiſir de voir toutes ces parties de la même maniere qu'elles ſont repréſentées dans la cinquiéme planche.

L'on voit donc par cette deſcription, que ces vaiſſeaux dégénerés en ligamens, ſont ſuſpendus dans le ventre, & ne ſont point ſitués immédiatement ſous la *lame externe* du *Péritoine* qui eſt gratuitement ſuppoſée, mais dans des *replis* ou *ligamens* de la portion du Péritoine que tout le monde reconnoît pour ſa lame interne; & comme ces *replis* ou ligamens con-

tiennent un peu de la portion celluleuſe, & même de la graiſſe, il eſt facile de concevoir qu'on peut écarter ces *replis* du *Péritoine*, que nous appellons *Faux*; qu'on peut, dis-je, après les avoir écartés, ôter les artéres & veines ombilicales qui ſont contenues dans leur duplicature, ſans pour cela percer le ſac du *Péritoine*, ni être bien fondé à ſoûtenir que les *vaiſſeaux ombilicaux* ſoient immédiatement poſés entre ce qu'on appelle mal-à-propos la lame *externe* du *Péritoine*, & ſa lame *interne*. Nous avons même obſervé que cet écartement des *replis* antérieurs du vrai ſac du *Péritoine*, je veux dire des trois eſpéces de *Faux* dont je viens de parler, s'effacent naturellement dans certains ſujets. En effet j'ai obſervé que les petites faux qui ſuſpendent les vaiſſeaux ombilicaux, & principalement les artéres, ne ſe trouvent point dans les femmes qui ont eu pluſieurs enfans, & par la même raiſon dans tous ceux qui ont été hidropiques; parce que le *Péritoine* aïant été fort étendu dans ces ſortes de perſonnes, les *replis* de ce ſac membraneux qui formoient ces petites faux, ſe ſont effacés, & pour lors les artéres ombilicales, même toute l'extrémité inférieure de la veine, ſe trouvent poſées ſur le ſac, & entourées de quelques traces de tiſſu cellulaire.

Cas où les petites faux du péritoine ne ſe trouvent point.

J'ai vû de très-célébres Anatomistes fort embarassés pour chercher ces faux dans ces circonstances ; ce qui n'arrive jamais à l'extrémité supérieure de la faux ombilicale, car elle est plus large, plus enfoncée, & entrant dans le foïe, elle forme ce que certains Anatomistes appellent son ligament suspensoire.

EXPLICATION

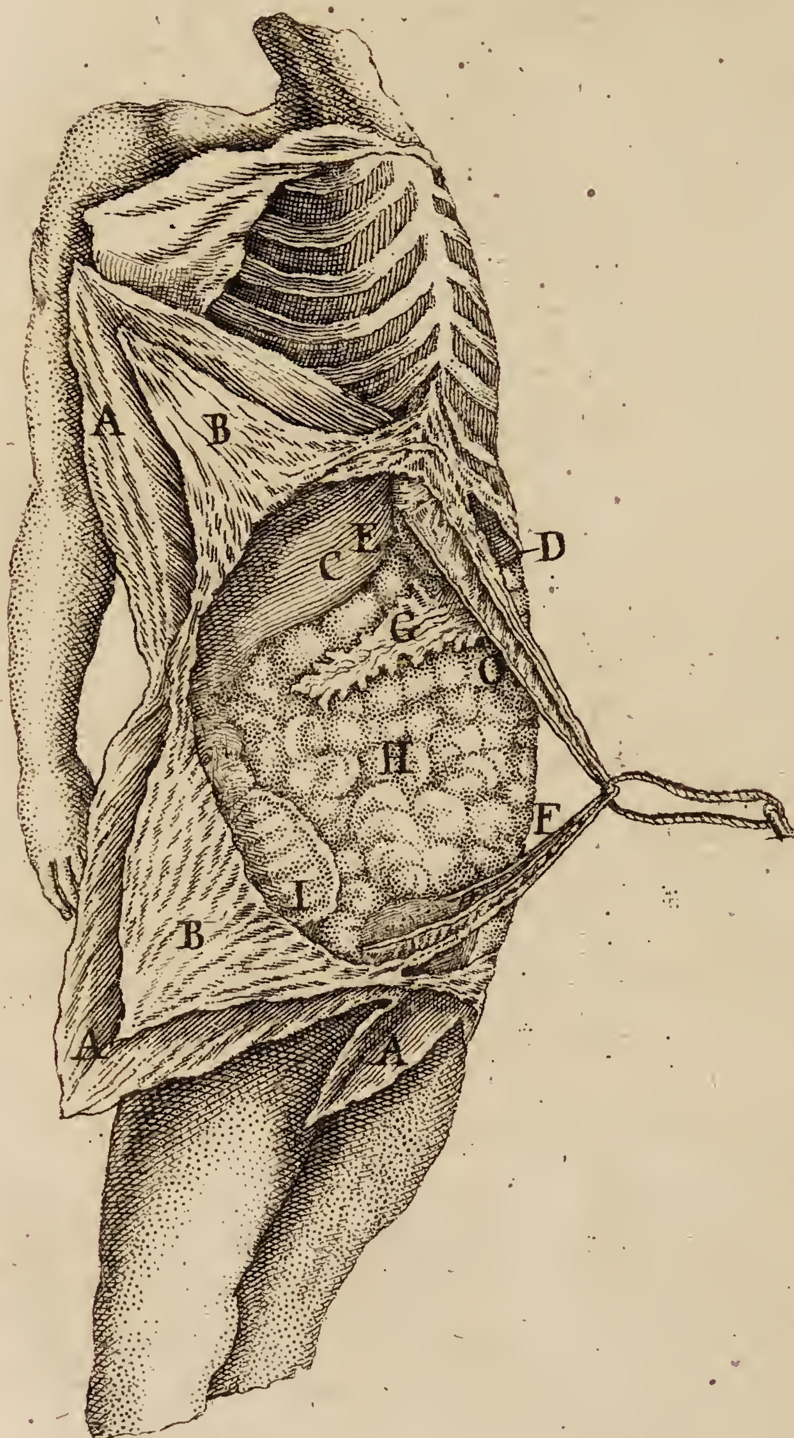
de la cinquiéme Planche.

Cette figure représente le bas-ventre ouvert de façon qu'on y voit en partie le foïe, l'épiploon, les intestins grêles, les gros, la vessie soufflée, & la veine & artéres ombilicales dans leur situation, c'est-à-dire rampantes le long de la partie tranchante des faux formées par des replis de la lame du Péritoine ; car içi ce sac est exprès suspendu par un lien. *

* Quel est le Lecteur qui aït pris dans cette figure, la suspension du Péritoine, faite exprès par le moïen d'un cordon comme j'en ai averti plusieurs fois, pour la *situation véritable* des vaisseaux ombilicaux ? Il n'y a sans doute que mon Censeur ! N'a-t-on pas vû au contraire, que cette suspension n'étoit que pour faire voir ces vaisseaux situés au tranchant des faux du Péritoine ; ce qui n'avoit jamais été représenté avant la premiere édition de cet Ouvrage ? Mais M. *Heister* qui y a appris cette singularité, y a voulu trouver une faute énorme. *Unde quantùm accuratione & judicio valeat in* vero situ

T. I. 199.

5e.



AAA. Trois lambeaux de peau & de graiſſe renverſés.

BB. Deux lambeaux du Péritoine.

C. Le grand lobe du foïe.

D. Le petit lobe du foïe.

E. La ſiſſure du foïe, dans laquelle on voit entrer la faux ſupérieure du Péritoine, à la partie tranchante de laquelle eſt la veine ombilicale marquée o.

F. Les artéres ombilicales ſituées à la partie tranchante des deux petites faux, entre la partie inférieure deſquelles on voit la veſſie qui eſt ſoufflée.

G. L'épiploon qui ne deſcend pas juſqu'au nombril dans ce ſujet.

H. Les inteſtins grêles en ſituation.

I. Le commencement du colon.

DES USAGES DU PERITOINE.

Pour bien ſçavoir quels ſont les uſages du *Péritoine*; il faut conſidérer ceux de ſa ſubſtance celluleuſe, ceux du ſac membraneux, & ceux de ſes productions ou *replis* intérieurs.

Par rapport à la ſubſtance celluleuſe du *Péritoine*, on peut dire que c'eſt un Uſage du tiſſu celluleux du péritoine.

partium *determinando*, *facile intelligitur*. Heiſt. p. 151. edit. 4. Tom. II.

Voilà les fautes que mon Cenſeur releve dans mon Ouvrage. Qu'elles ſont dignes d'un eſprit judicieux, & d'un profond ſçavoir !

moïen dont la nature se sert pour filtrer une espéce de graisse particuliere, la contenir autour des reins, des uretéres, des vaisseaux spermatiques, &c. afin que cette liqueur douce & onctueuse fût toûjours à portée de se remêler au sang, qui vient de se dépouiller de ses parties aqueuses & spiritueuses. L'on voit donc que c'est par rapport à cette graisse, contenue dans les petites cellules membraneuses qui sont autour du rein, qu'on a donné le nom de *membrane adipeuse* à tout ce tissu celluleux. De plus, cette substance celluleuse n'étant pas par tout également chargée de graisse, ne laisse pas d'être d'un grand secours aux parties qu'elle environne, puisqu'elle leur sert comme d'une *ouate* ou enveloppe cotonneuse, qui amortit les coups ou les secousses qu'elles pourroient recevoir, sans parler de la souplesse & de la chaleur qu'elle leur communique.

Le *Péritoine* ou le sac membraneux, a bien des usages; car outre qu'il renferme & contient la plus grande partie des viscéres du bas-ventre, comme le disent tous les Anatomistes, il est encore comme une espéce de tissu qui couvre les différentes parois de cette cavité, & empêche que leur attouchement sur les viscéres ne soit trop rude.

Il eſt impoſſible de réflechir que cet attouchement eſt continuel, ſans concevoir en même tems que le *Péritoine* & la ſurface externe des viſcéres, doivent ſe deſſécher, ſe gerſer, s'enflammer, & cauſer des adhérences. Quelle foule de maladies ces accidens inévitables ne produiront-ils pas? Et ſi le frottement du *Péritoine* ſur les viſcéres eſt abſolument néceſſaire pour les ſecrétions, la diſtribution du chile, & la circulation; combien la roſée qui mouille intérieurement le *Pétitoine*, & qui ſe diſſipe & ſe répare à chaque inſtant, ne prouve-t-elle pas la ſageſſe infinie du Créateur? Car enfin n'eſt-ce pas elle, qui ſeule s'oppoſe à tous les accidens dont je viens de parler? Ses filtres ſont donc abſolument néceſſaires? Et ſi par rapport à leur petiteſſe nous ne pouvons les voir que dans certaines maladies, s'enſuit-il pour cela qu'il faille nier leur exiſtence, ſurtout quand leurs effets ſont ſi conſtatés?

Pour abreger je paſſe aux uſages des productions ou *replis* de la ſeule & unique lame du *Péritoine*, qui ne ſont pas moins dignes de notre admiration que les précédens. Entre pluſieurs réflexions que l'on peut faire ſur la mécanique & l'uſage de ces ligamens, fut-il jamais rien dans la ſtructure humaine, qui nous marquât

Uſage des replis ou ligamens du péritoine.

mieux l'attention de ſon ouvrier ? Il vouloit, par exemple, que pluſieurs des viſcéres du bas-ventre fuſſent mobiles & flotans dans cette cavité, afin de ſe trouver ſoumis à différentes preſſions : & comme ces viſcéres auroient pû ſe déplacer conſidérablement, les *ligamens* ou *replis* du *Péritoine* les ramenent toujours dans le lieu naturel, & les empêchent de ſe déranger. Voilà, par exemple, de ces coups de maître qui ſont admirer la grandeur de l'ouvrier, & la perfection de l'ouvrage.



CHAPITRE VII.

De l'Eppiloon, ou Membrane graiſſeuſe & flotante ſur les inteſtins.

L'EPIPLOON eſt un *ſac membraneux* fort grand, qui paroît (auſſi-tôt qu'on a renverſé les lambeaux du péritoine) comme flotant ſur les inteſtins grêles. Il eſt compoſé d'une membrane auſſi fine, auſſi deliée & auſſi tranſparente que la toile d'*aragnée* ; mais cette membrane fine & délicate, eſt fortifiée par une quantité prodigieuſe de *bandes graiſſeuſes*, qui couvrent & enveloppent de nombreuſes ramifications d'artéres & veines tant ſan-

guines que limphatiques ; & les bandes graiſſeuſes ſe croiſant en différens ſens, laiſſent des eſpaces en forme de *lozanges*, de *quarrés*, de *triangles*, &c. dans leſquels on n'apperçoit que la membrane aragnoïde, ou figure de toile d'aragnée.

La membrane dont ce ſac eſt conſtruit, quoique très-fine, eſt néanmoins compoſée dans toute ſon étendue, de deux lames très-deliées, jointes & unies l'une à l'autre par un *tiſſu cellulaire*, dont les véſicules qui occupent les eſpaces en forme de *lozanges*, *quarrés*, *&c.* ſont preſqu'imperceptibles. On eſt cependant convaincu de leur exiſtence, par l'air qu'on peut introduire dedans, comme je le dirai en parlant de l'eſtomac. Pour ce qui eſt des véſicules de ce tiſſu, qui environnent les vaiſſeaux tant ſanguins que limphatiques, elles ſont non ſeulement plus apparentes, mais beaucoup plus multipliées ; & c'eſt pour cette raiſon qu'il y a plus de graiſſe dans ces endroits.

Enfin ce tiſſu cellulaire qui a plus ou moins de volume ſuivant les différens lieux qu'il occupe, unit tellement les deux lames qui compoſent l'*épiploon*, qu'il n'en réſulte qu'une membrane fort grande, puiſqu'étant ſimplement étendue, elle pourroit couvrir toutes les ſurfaces antérieure & latérales du ventre : mais étant

naturellement pliée en deux, elle fabrique deux feuillets qui forment un ſac applati, repréſentant la figure d'une bourſe de Chaſſeur appellée *gibeciere*, laquelle ne couvre ordinairement que la moitié de la ſurface antérieure du ventre.

Tel eſt le ſac épiploïque que l'on démontre ordinairement, & que l'on déſigne par ce terme de *grand Epiploon*, en comparaiſon d'un autre plus petit dont nous allons parler après l'hiſtoire de celui-ci.

Pour bien connoître les attaches & limites du *grand Epiploon*, il faut de même qu'à un ſac applati & poſé de front, y diſtinguer ſes bords, ſes ſurfaces ou feuillets, & ſon fond.

Dans un ſac naturellement applati, il y a deux bords qui ſont le *ſommet* des deux feuillets qui le conſtruiſent. Le bord antérieur du grand ſac épiploïque, eſt celui qui ſe préſente auſſi-tôt qu'on a renverſé les lambeaux du péritoine : ce bord eſt attaché le long de la grande courbure de l'eſtomac.

Le ſecond bord du ſac épiploïque, ou le bord poſtérieur, ne ſe préſente pas ainſi à la vûe ; car étant caché derriere la ſurface ou le feuillet antérieur de l'*épiploon*, il faut pour l'appercevoir, déchirer ce feuillet antérieur, ou bien renverſer l'*Epiploon*.

par ſon fond ſur l'eſtomac ; alors on apperçoit le bord poſtérieur du ſac épiploïque, qui eſt attaché le long de l'ARC du *colon*, diamétralement à l'oppoſite de l'attache du *mezò-colon*.

Les deux extrémités des bords d'un ſac applati, ſont ordinairement appellées les *cornes* (*a*) du ſac ; ainſi la corne droite du ſac épiploïque, eſt attachée à l'inteſtin *Duodenum*, & la gauche le long de la ſurface interne de la ratte, & même au pancréas.

Les ſurfaces ou feuillets du grand ſac épiploïque, ſont conſtruites par cette portion flotante pour l'ordinaire ſur les inteſtins grêles, & qui commence au deſſous des attaches dont nous venons de parler. Ces ſurfaces ou feuillets ſont deux, une antérieure & une poſtérieure. Le feuillet antérieur eſt celui dont le bord ſupérieur eſt attaché le long de la grande courbure de l'eſtomac ; & le poſtérieur celui qui l'eſt au colon, comme je l'ai dit : de ſorte que chacun de ces feuillets étant compoſé de deux *lames*, on peut conter *quatre lames* membraneuſes au grand ſac épiploïque, en le conſidérant comme ſac, ſçavoir, deux pour ſon

(*a*) C'eſt ce que M. Winſlow appelle *commiſſures* du ſac épiploïque.

feuillet ou sa parois antérieure, & deux pour la postérieure.

Le feuillet antérieur en se redoublant pour devenir postérieur, forme le *fond* du sac épiploïque, qui descend pour l'ordinaire jusqu'au nombril, & quelquefois même jusqu'à la partie inférieure du ventre, puisqu'on le trouve souvent dans les hernies. On voit de-là que c'est la partie moïenne de cette membrane, redoublée de devant en en arriere, qui forme non seulement le *fond* du sac épiploïque, mais que c'est elle qui descend si bas, & qui cause les hernies de l'aîne; d'où l'on doit inférer qu'étant étranglée, elle doit tirailler la grande courbure de l'estomac, la ratte, & l'arc du colon; mécanique dont on doit bien se ressouvenir, parce que j'en ai fait l'application dans mes Opérations.

L'on pourroit s'imaginer que tout ce que nous venons de décrire du sac épiploïque, concourroit seul à former sa cavité: l'on remarque cependant qu'il n'en forme qu'un bon tiers, & que les deux autres sont bornés par d'autres parties. En effet quand on examine artistement la cavité épiploïque, on voit que sa parois supérieure est bornée par la surface inférieure de l'estomac, & par le petit Epiploon; l'inférieure par le *mezo-colon* qui

comme un plancher, fait une cloiſon tranſverſale ; & auſſi par une grande partie de la ſurface poſtérieure de l'arc du colon. La parois poſtérieure de la cavité épiploïque, eſt limitée par la racine de la lame ſupérieure du mezo-colon, & par le pancréas ; & l'antérieure, par tout le ſac épiploïque, ſur tout quand cette grande cavité eſt remplie d'air.

DU PETIT EPIPLOON.

L'Epiploon dont on vient de donner une deſcription autant réguliere qu'il a été poſſible, a été le ſeul qui ait occupé les Anatomiſtes, juſqu'à M. *Winſlow* qui le premier, en a démontré publiquement un autre, & en a fait mention dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, & en dernier lieu dans ſon Anatomie. Ce dernier, bien moindre que le précédent, eſt appellé le *petit Epiploon* : il différe de l'autre non ſeulement par ſa grandeur, mais encore par ſa figure, ſa ſituation & ſes attaches.

La figure du *petit Epiploon* eſt preſque ronde ; mais étant ſoufflé, il eſt conoïde & boſſelé, d'où l'on voit qu'il forme un ſac conoïde. Ce ſac occupe l'eſpace compris dans la petite courbure de l'eſtomac ; de ſorte qu'une partie de la circonférence

de ſon bord, eſt attachée à cette petite courbure, & l'autre à la partie cave du foïe, directement à une éminence qu'on peut regarder comme la racine du lobule de *Spigelius* qu'il ſemble embraſſer. Sa membrane eſt tout-à-fait ſemblable à celle du précédent, je veux dire qu'elle eſt double, & que les deux lames qui la composent, ſont unies l'une à l'autre par un tiſſu cellulaire ſi fin, qu'on ne l'apperçoit que par certaines préparations.

Ce petit *Epiploon*, de même que le grand, eſt garni de bandes graiſſeuſes & cellulaires, qui ſont poſées par lames les unes ſur les autres. Toutes ces bandes ſont rangées differemment, car les unes ſont paralleles, & les autres coupent les premieres de tant de façons différentes, qu'il en réſulte de même qu'au grand *Epiploon*, des eſpaces quarrés, triangulaires, en lozanges, &c.

Les lames graiſſeuſes qui composent ces bandes, cachent les arréres des *Epiploons*. Ces artéres, de même que les veines, ſont de deux ſortes au grand Epiploon, ſçavoir de droites & de gauches; les premieres ſont les *épiploïques*, & les ſecondes, venant de l'eſtomac, ſont dites *gaſtro-épiploïques*. Les artéres & les veines du petit épiploon lui ſont fournies par les artéres & veines coronaires ſto-

machiques Les extrémités des artéres s'ouvrent dans les petites cellules folliculeuſes, qui entrent dans la ſtructure des bandes graiſſeuſes, pour y dépoſer la matiere de la graiſſe, à peu près de la même façon, & par la même mécanique que je l'ai expliqué dans le chapitre quatriéme, en parlant de l'enveloppe graiſſeuſe.

Pour ce qui eſt des veines, elles portent cette graiſſe particuliere, chargée de bile, dans le foïe, afin d'en faire la ſéparation.

Les eſpaces triangulaires, les lozanges, &c. qui ſe trouvent entre les bandes graiſſeuſes des ſacs épiploïques, ne ſont remplis que de la membrane fine & tranſparente qui forme les *Epiploons*, & que j'ai comparée à la membrane Aragnoïde. Cette membrane, quoique double, comme je l'ai dit, eſt ſi mince & ſi délicate, que quand on la touche avec les doigts ſecs, elle s'y attache ; de ſorte qu'en y laiſſant quelques petites parcelles de ſa ſubſtance, elle doit néceſſairement reſter criblée par quantité de petits trous, auxquels pluſieurs Anatomiſtes ont obſervé différentes figures ; mais ils n'ont pas fait attention qu'ils étoient eux-mêmes les auteurs de ces differens trous. Voilà peut-être ce qui a porté un Auteur célébre à dire que l'*Epiploon* n'étoit qu'un RESEAU, *Forami-*

nula plerumque in eo adſunt, undè nomen RETIS. Heiſter. Compend. Anat. pag. 58. edit. 2. p. 67. edit. 3. *

Si cet Anatomiſte avoit ſoufflé l'*épiploon* de la façon que M. *Winſlow* l'a enſeigné, il eût connu que ces trous n'étoient point naturels. En effet, comment concevoir qu'on puiſſe souffler un ſac membraneux, s'il eſt criblé de trous? Et ſi l'air gonfle l'*épiploon* de façon qu'il reſſemble à un balon tout boſſelé, comme on le voit repréſenté dans la ſixiéme Planche, ſans pour céla que cet air puiſſe s'échapper par les trous prétendus, il s'enſuit que ces trous ne ſe rencontrent point dans l'état naturel, & qu'ils n'arrivent que parce qu'on ne prend pas toutes les précautions néceſſaires en maniant cette membrane fine & délicate. *Palfin*, célébre Chirurgien & Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie à *Gand*, dit à la page 74. de ſon Anatomie, que » *Ruyſch*, dans ſon deuxiéme Cabi» net Anatomique, pag. 41. aſſure que » dans un corps bien diſpoſé l'*E'piploon* » n'eſt point percé de trous, quoique

* Je crus, dans ma premiere édition, rendre un ſervice à M. Heiſter, en lui faiſant voir qu'il s'étoit trompé, & que ſa faute pouvoit induire à erreur tous ceux qu'il intruiſoit: mais quoiqu'il ait entierement ſupprimé cette phraſe dans ſa quatriéme édition, on va voir dans la ſuite de cette matiere, qu'il y en avoit encore une autre à ſupprimer, qui dit à peu près la même choſe.

» quelques Auteurs aïent écrit le con-
» traire, & en aïent donné des figures. «
Cette observation ne devoit certainement point échapper à la grande lecture de M. *Heister*, de même que les Mémoires de l'Académie des Sciences, puisqu'il nous assure lui-même » que ce n'est pas sans
» nécessité qu'il donne une nouvelle édi-
» tion de son abregé, qui contient *géné-*
» *ralement tout* ce qu'on a jusqu'à présent
» découvert dans l'Anatomie: » * *Atque novum quoddam compendium, sive novum rerum in Anatome cognitarum indicem fuisse necessarium.* Heister. Præfat. p. 3. edit 2. p. 4. edit. 3. p. 4. edit. 4.

M. *Winslow* a inféré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1715. & en dernier lieu dans son Anatomie p. 542. la structure des sacs *épiploïques*, & la maniere de les souffler. Voici ce qu'il en dit dans le premier Ouvrage, & même comme je l'avois rapporté dans ma premiere édition, d'après cet illustre Anatomiste.

» On se donne beaucoup de peine pour
» démontrer la conformation de l'*Epi-*
» *ploon*; on fait un petit trou à l'endroit
» que l'on croit le plus commode pour
» y introduire un tuïau, autour duquel

* Il dit la même chose de sa seconde édition à la troisiéme, de cette derniere à la quatriéme, &c.

» on amasse & tient fortement une por-
» tion de cette membrane, pendant qu'on
» y souffle pour faire voir sa forme. En-
» fin, quand on ne réussit pas comme on
» souhaite, ni à le gonfler tout-à-fait, ni
» à le conserver gonflé pendant quelques
» momens de démonstration ; on en ac-
» cuse sa délicatesse & sa grande facilité
» à se corrompre. D'autres ont avancé,
» qu'il est naturellement percé d'une in-
» finité de petits trous, &c. Je fus assez
» heureux un jour, de trouver une ou-
» verture naturelle à l'*Epiploon*, & en mê-
» me tems très-surpris de la voir située
» dans un endroit sur lequel on passe
» très-souvent sans y faire attention; sça-
» voir, sous le grand lobe du foie, entre
» un ligament membraneux qui lie le
» commencement du *duodenum* conjoin-
» tement avec la vésicule du fiel au foïe,
» à côté d'une éminence qui est comme
» la racine du petit lobe de *Spigelius*, &
» un autre qui attache le colon avec le
» pancréas. Ces deux ligamens, en s'unis-
» sant, laissent une ouverture environ de
» quatre ou cinq lignes de diamétre dans
» un enfant de quatre ou cinq ans, par
» lequel trou ladite éminence passe. J'ai
» mis un gros tuïau pour souffler, & aïant
» bouché le reste de l'ouverture avec mes
» doigts, je fis gonfler entierement l'*Epi-*

Maniere de souffler l'Epiploon.

» *ploon*, qui prit la forme d'une bourſe
» inégalement dilatée à cauſe des vaiſ-
» ſeaux, & des bandes graiſſeuſes qui le
» brident d'eſpace en eſpace ,& le ſont
» paroître comme diviſé en pluſieurs lo-
» bes ou boſſes, &c. (*a*) A l'égard de l'u-
» ſage de cette ouverture de l'*Epiploon*,
» il y a lieu de croire que ſi quelque ſé-
» roſité s'amaſſoit dans ſa capacité, elle
» pourroit couler par là, principalement
» quand on eſt couché ſur le dos, ou ſur
» le côté droit. «

A l'égard des figures de l'*Epiploon* ſouf-flé que nous indiquons par la note, achevons de détromper M. *Heiſter*, qui ſoutient encore dans ſa quatriéme édition, que l'on voit un grand nombre de petits trous à l'*épiploon*, &c. *Rete vel reticulum, quia ſæpe foraminula in eo apparent, quando elevatur; quæ verò non ſunt naturalia.* (*b*)

Puiſque M. *Heiſter* convient enfin, que ces trous ne ſont pas naturels; il ne devoit donc pas s'en ſervir pour baptiſer cette membrane (*Rete vel reticulum* *) car la mal-façon d'un Anatomiſte, ne doit

(*a*) Ces figures particulieres ſont imitées d'après nature dans la ſixiéme planche.

(*b*) Compend. Heiſter. p. 78. édit. 4.

* RESEAU ou membrane *reticulaire*: nom qui n'a été donné à l'*Epiploon*, que par ceux qui l'ont cru percé d'une infinité de petits trous. Quels Parains!

pas prévaloir ſur la ſtructure conſtante d'un organe, pour lui multiplier des noms.

C'étoit là, par exemple, un des cas où il étoit important de ne rien faire imprimer *pour vrai*, des Auteurs qu'on avoit extrait, ſans l'avoir auparavant vérifié *ſoi-même* ſur les cadavres. *Præſertim cum pauca pro* veris *deſcripſerim, quæ non* ipſe *in cadaveribus humanis priùs exploraverim*, *&* vera *eſſe invenerim.* (a)

Mais pour aller au point capital de la difficulté, je ſoutiens encore que l'*Epiploon* quoique ſoulevé (*quando elevatur*) ne doit point avoir cette quantité de petits trous (*foraminula in eo apparent*) à moins qu'il ne ſoit manié *ſans attention*, & avec des *doigts ſecs*, comme je l'ai dit plus haut. Que mon rigide Cenſeur ſe donne la peine de conſulter à ce ſujet, M. Stocauſin ſon ami & ſon voiſin; il lui dira ce que je lui ai enſeigné & démontré pluſieurs fois.

Dans le nombre de ſujets que j'ai diſſéqués à deſſein de ſouffler l'*Epiploon*, j'ai remarqué que les grands ſujets, & ſur tout ceux qui ſont gras, n'étoient point propres à cette démonſtration. Leur *Epiploon* étant trop chargé de graiſſe, s'éle-

(a) Compend. Heiſter. præfat. p. 24. edit. 4.

ve difficilement par l'air qu'on insinue dans sa cavité, & s'affaise aussi-tôt. J'ai toûjours mieux réussi dans les enfans depuis trois jusqu'à dix ans, sur tout dans ceux qui sont morts de maladie de langueur, & qui sont conséquemment très-maigres & exténués. Dans ces sortes de sujets, dès que la cavité du ventre est bien ouverte, je frôle avec les doigts de mes deux mains, les intestins & le péritoine sans toucher l'*Epiploon* ; ce qui enduit mes doigts d'une espéce d'huile, au moïen de laquelle je puis élever, toucher & maniere légerement l'*Epiploon* sans lui faire aucun trou. C'est de cette façon que M. Stocausin me vit souffler l'*épiploon* il y a 16 ans : il en fut si charmé, qu'il dessina les figures qui suivent. M. *Heister* peut présentement faire la même chose ; alors il n'augmentera pas les *sinonimes* de l'*épiploon* par rapport aux petits trous qu'il y a jusqu'ici fabriqués. *Quia sæpe foraminula in eo apparent, quando elevatur.*

EXPLICATION

de la sixiéme Planche.

LA premiere figure représente le ventre ouvert, & l'*Epiploon* ordinaire fflé.

a a a a a. Les lambeaux du Péritoine renversés.

B. La partie tranchante du foïe qui déborde ordinairement les côtes, sur tout quand on est droit.

C. Un tuïau introduit dans l'ouverture de l'*Epiploon*.

D D. L'épiploon ordinaire soufflé, dans lequel on remarque différentes bosses & les vaisseaux sanguins.

E. Les intestins grêles.

F. Le commencement du colon qui s'enfonce près du rein droit sous le *jejunum* & le foïe, pour se relever ensuite, afin de former son arc.

G. Le fond de la vessie.

LA SECONDE figure représen- l'estomac & les intestins dans leur situation naturelle, le foïe soulevé & les *Epiploons* soufflés & tendus.

A. Une main qui souleve le foïe en l'approchant des côtes, afin de voir avec liberté la vésicule du fiel, & l'anneau qui sert d'ouverture aux *Epiploons*.

B. Un tuïau qui passe sous le canal colidoque, & sous quantité de vaisseaux, qui sont enfermés dans une espéce de capsule, formée par un repli du pétiroine; ce qui construit le premier ligament de l'anneau épiploïque.

C. Une portion de l'estomac, le reste étant

T. I. 216.

6e.

C
B
a
a
D
D
f. 1.
E
F
a
G
a
a

A
D
C
E
F
F
B
f. 2.
G
H
I
3

étant recouvert par le grand *Epiploon* gonflé.

D. Le petit *Epiploon* soufflé, qui comme un cone bosselé, ou une rosette, est situé entre la petite courbure de l'estomac & la racine du petit lobe du foïe, ou lobule de *Spigelius* : sur quoi il faut ici remarquer que ce lobule est enfermé dans le petit Epiploon.

E. Le grand *Epiploon* soufflé, qui est ici différemment figuré qu'à l'ordinaire, puisqu'il ne représente qu'une espéce de rose bosselée, & toute du côté gauche. Ce qui fait cette différence, c'est que le sujet sur lequel cet épiploon a ét dessiné, étoit jeune & extrémement maigre.

F F. Deux circonvolutions du *jejunum* qui sont plus longues & moins tortillées que celles de l'*ileum*.

G. Les circonvolutions de l'*ileum* qui situées au-dessous de celles du *jejunum*, sont plus maronnées, plus tortillées, & plus serpentines que les précédentes.

H. Le commencement du colon couché sur la surface interne antérieure de l'os des îles du côté droit, lequel en montant, s'enfonce & se cache sous le *jejunum* & le foïe. Il se releve ensuite un peu avant qu'il ait atteint la vésicule du fiel qui le colore de jaune, puis il commence

ſon arc ſous l'eſtomac, ſous l'*Epiploon* ; & parvenu au côté gauche, s'enfonce & ſe cache encore ſous le *jejunum* & l'*ileum*, pour ſe relever enſuite & former l'S du colon, dont la fin marquée 3. va donner naiſſance au *Rectum*.

I. Le Rectum.

DES USAGES
de l'Epiploon.

L'Epiploon étant, comme je viens de le dire, une membrane graiſſeuſe & flotante ſur les inteſtins, & ſa ſituation étant pour l'ordinaire plus à la partie antérieure & ſupérieure du ventre, l'on peut préſumer qu'elle y a de grandes utilités.

En effet, ſi les preſſions continuelles, variées & exactes des muſcles du bas-ventre, ſont les mouvemens les plus néceſſaires pour entretenir notre machine, & réparer les diſſipations que le frottement cauſe aux ſolides, & l'affinement aux fluides ; quelles précautions l'Architecte Divin n'a-t-il pas mis en uſage pour émouſſer, pour ainſi dire, la fréquence & la violence de ces preſſions ? Les muſcles droits ſont depuis le nombril juſqu'à leurs attaches ſupérieures, diviſés en pluſieurs muſcles par leurs *interſections*. Quels avantages n'avons-nous pas fait remarquer de

cet artifice merveilleux ? Mais en même tems à quels accidens l'homme ne seroit-il pas exposé, si la grande courbure de l'estomac, l'intestin *jejunum*, & une partie de l'*ileum*, n'eussent pas été recouverts de cette membrane graisseusse. Le tems des digestions n'eût-il pas été le moment funeste à l'animal ? Ces parties membraneuses, aussi susceptibles qu'elles sont d'inflammation, à cause de la singularité de leur structure, n'eussent-elles pas été incendiées à tous momens, par les pressions immédiates & continuelles de ces muscles forts & robustes, sur de foibles canaux dilatés par les alimens encore grossiers & peu divisés ? Mais la nature toujours prévoïante, a interposé une membrane flotante, parsemée de bandes graisseuses, qui comme un coussin molet, émousse le contact trop violent des muscles épigastriques, se loge même dans l'intervale qui résulte nécessairement des circonvolutions & de l'arrangement des intestins, ces corps cilindriques. De-là, quelle molesse & quelle égalité dans les pressions ? Quelle régularité dans la circulation des fluides sanguins, spiritueux, & limphatiques ? Quels avantages pour les sécrétions, & principalement pour la bile ? En un mot, quel artifice

pour la perfection du chile & sa distribution ?

Je passe plusieurs mécanismes qu'il est facile de déduire de cette structure, & qui me meneroient trop loin, pour dire seulement deux mots des avantages que le sang veinal des Epiploons, est capable de produire dans l'œconomie animale. L'on peut en effet présumer que ce sang étant beaucoup plus chargé de parties grasses & huileuses, que n'est celui qui revient des intestins, de la ratte & du pancréas, il est pour cette raison, très propre à communiquer son onctuosité au sang de ces viscéres, auquel il s'associe dans la veine-porte, & à rendre à ce sang, ce degré de lenteur si nécessaire à la filtration de la bile.



CHAPITRE VIII.

De l'Estomac, ou Ventricule.

L'Estomac ou ventricule est un sac inégal, irrégulierement cilindrique & courbé, approchant assez de la figure d'une cornemuse.

S'il est un sac irrégulierement cilindrique & courbé, il résulte de-là qu'il a une grande courbure ou arcade, & une peti-

te. La grande courbure eſt ce grand arc que preſque tous les Anatomiſtes ont mal-à-propos appellé le fond de l'eſtomac, puiſque cette partie n'occupe point le fond ou la partie la plus baſſe de l'eſtomac, mais elle eſt ſituée à ſa partie antérieure. La petite courbure eſt cet eſpace compris entre les deux orifices, & que l'on a auſſi mal-à-propos appellé ſon *plan* ſupérieur, mais qui dans la ſituation naturelle eſt oppoſée à la grande courbure, & doit par conſéquent être poſtérieure. Voïez la ſeptiéme planche.

Il eſt facile de juger par ce que je viens de dire, que la ſituation de l'eſtomac n'a jamais été bien connue, & nous avons l'obligation à M. *Winſlow* de nous l'avoir appriſe, par un Mémoire qu'il en a donné à l'Académie Roïale des Sciences, année 1715. Or comme il eſt impoſſible de bien faire connoître la véritable ſituation de chacune des parties de l'eſtomac, ſans les caractériſer par quelques ſignes particuliers, je crois que le moïen le plus court eſt d'en faire une bonne diviſion. Celle qui me paroît la plus capable de remplir mes idées, eſt de le diſtinguer dans ſes ſurfaces, ſes bords, ſes extrémités, & ſes orifices : par-là nous pourrons aſſigner à chacune des parties de l'eſtomac le véritable lieu qu'elle occupe, &

connoître plus parfaitement ses fonctions & ses usages.

Les surfaces de l'estomac sont deux : ce sont les parties les plus larges de ce sac, que les figures & les livres représentent antérieure & postérieure ; mais cette situation est fausse, puisqu'une de ses surfaces est ordinairement située sous le diaphragme, & doit par conséquent être supérieure, tandis que l'autre est appuïée sur le paquet intestinal, & est par la même raison inférieure.

Les bords sont au nombre de deux : ce sont ces parties de l'estomac que j'ai déja appellées d'après M. Winslow, les courbures, dont la plus grande ne fait point le fond, mais est située antétieurement. Ceci est prouvé par un battement que l'on sent à la pointe du cartilage Xiphoïde dans les sujets maigres, lorqu'ils se sont un peu agités après avoir mangé ; car pour lors *la grande artére gastrique* se fait sentir au travers des tégumens. M. *Winslow* rapporte même » qu'aïant fait » une injection générale des vaisseaux » sanguins dans un sujet maigre, il ap» perçut & par la vûe & par le tact (*a*) » comme une corde traverser la région » épigastrique sous la peau, sans pou-

(*a*) Mémoires de l'Académie des Sciences année 1715.

» voir deviner dans le moment ce que
» c'étoit. Après en avoir fait l'ouverture,
» je vis, dit-il, l'estomac gonflé, le milieu
» de sa grande courbure ou convexité
» tourné en devant, & que c'étoit la
» grande artére gastrique qui soulevoit
» ainsi les tégumens. Peut-être qu'un
» pareil cas dans le vivant, continue le
» même Anatomiste, quand on sent un
» battement dans l'épigastre, a donné
» occasion à plusieurs *Médecins* d'accu-
» ser la *cœliaque* au lieu de la *Gastrique*,
» faute de faire attention que la cœlia-
» que est trop en arriere pour se faire sen-
» tir, &c. «

S'il m'est permis de faire quelques réflexions sur cet extrait du Mémoire de M. *Winslow*, je dirai, 1°. Qu'il n'y a plus lieu de croire que la grande courbure de l'estomac soit le fond de ce sac, mais qu'elle est véritablement sa partie antérieure; & que s'il doit avoir un fond, il n'y en a certainement point d'autre que sa surface inférieure. 2°. Si cette grande artére gastrique a donné occasion à plusieurs Médecins, d'accuser la Cœliaque, cela prouve mieux que toute autre chose, combien il est important aux Médecins & aux Chirurgiens mêmes, de s'appliquer à connoître la vraie situation des parties, sur tout des intérieures, afin d'é-

viter de pareilles méprises, & les conséquences fâcheuses qui en peuvent suivre.

Enfin, ce que j'appelle le bord postérieur de l'estomac (seulement pour mieux faire sentir ma division, car il ne ressemble point à un bord) est sa petite courbure. Elle n'est point, comme je l'ai déja fait observer, le plan supérieur de l'estomac, puisque sa situation naturelle est toute opposée à la grande arcade ou courbure, & par conséquent à la partie postérieure, directement sur les vertébres supérieures des lombes.

Les extrémités de l'estomac.

Les extrémités de l'Estomac sont deux bosses qui sont les parties droite & gauche de cette poche membraneuse. Ces extrémités sont comme deux culs-de-sacs, dont la plus grosse est située dans l'hipocondre gauche, & la petite dans l'hipocondre droit.

Les orifices de l'estomac.

Enfin, les orifices de l'*estomac* sont deux, l'un supérieur & l'autre inférieur, car l'*estomac* est un peu situé obliquement, & la petite extrémité est plus inclinée que la grosse. L'orifice supérieur est dans l'hipocondre gauche, & l'inférieur dans l'épigastre. Ceci paroît un paradoxe, en ce que j'ai dit que la petite extrémité étoit dans l'hipocondre droit; mais toute l'ambiguité est levée lorsque l'on fait atten-

tion que l'orifice inférieur est recourbé vers l'orifice supérieur, de même que l'ouverture de la cornemuse se recourbe vers le fond. En un mot, les deux extrémités de l'*Estomac* sont fort éloignées l'une de l'autre, & les deux orifices ne sont pas dans un sujet d'une bonne grandeur, à plus de trois travers de doigts de distance ; ce qui démontre que ces orifices ne sont pas placés directement au sommet des bosses ou culs-de-sacs de l'*Estomac*, auxquels j'ai donné le nom d'extrémités.

Une circonstance encore très-particuliere pour ce qui regarde la véritable situation de ces orifices, c'est qu'ils ne tombent ni sous la ligne diagonale, je veux dire, celle qui coupe l'*Estomac* en deux, ni sous la même ligne, l'un par rapport à l'autre : ce qui est démontré par l'expérience suivante dont on trouve quelque idée dans un Mémoire que M. *Helvetius*, Médecin ordinaire du Roi, donna à l'Académie Roïale des Sciences en l'année 1719. Si l'on coupe l'*Estomac* en deux parties égales suivant sa longueur, en commençant par la grande courbure, qui est l'endroit où l'on peut le séparer avec plus de justesse, on verra qu'aucun des orifices ne sera compris dans cette coupe, mais qu'ils resteront dans leur en-

tier, l'un à une des parties, & l'autre à l'autre ; ſçavoir, l'orifice ſupérieur au côté ſupérieur, & l'orifice inférieur au côté inférieur. Ce qui prouve encore que ces orifices ont été bien nommés par les Anciens en ſupérieur & inférieur.

L'orifice ſupérieur n'eſt point encore ſitué perpendiculairement ſur le ſommet de la groſſe extrémité, comme le repréſentent toutes les figures ; mais cet orifice étant la fin de l'œſophage, & ce dernier canal faiſant un coude conſidérable avec l'*Eſtomac*, pour entrer de derriere en devant dans ce viſcére, il s'enſuit que l'orifice ſupérieur du ventricule eſt plus poſtérieur. En en effet, lorſqu'on ſe donne la peine d'examiner toutes ſes parties ſans les déranger, on voit que la convexité du coude ou de la courbure que forme la fin de l'œſophage, eſt appuïée ſur les corps de la *derniere vertébre du dos & de la premiere des lombes.* C'eſt dans ce trajet qu'il ſe trouve entre le commencement du corps charnu des deux muſcles inférieurs du Diaphragme, qui lui forment une fente ou une ouverture *ovale* dont nous examinerons la mécanique dans ſon tems ; puis il ſe jette dans l'*Eſtomac*, entre ſa groſſe extrémité & ſa petite courbure ou arcade, toujours plus vers ſa partie poſtérieure : de-là on ne

doit pas être ſurpris, ſi dans l'état naturel, l'orifice ſupérieur de l'Eſtomac eſt preſque clos & fermé.

Outre toutes ces ſituations naturelles, qui n'avoient été décrites avec tant d'exactitude juſqu'à la premiere édition de cet Ouvrage, & auxquelles on devroit plûtôt faire de ſérieuſes attentions, que de s'amuſer à bâtir des ſiſtêmes qui n'aboutiſſent à rien, les orifices de l'*Eſtomac* ſont encore différemment conſtruits; car le ſupérieur eſt un bourlet qui reſſemble aſſez à une couronne, formé par ſix ou ſept *Lacunes*, dont la figure eſt ſemi-lunaire. Ces lacunes ſont nichées entre la membrane veloutée & la nerveuſe: elles ſe manifeſtent en dedans par de petites ouvertures aſſez fines, d'où vient une liqueur onctueuſe & glaireuſe, qui mouillant l'intérieur de cet orifice, empêche que l'impreſſion des morceaux mal mâchés, ne puiſſe irriter cette partie. On obſerve de ces mêmes lacunes à la fin de l'*ileum* dans les gros inteſtins, & ſur tout autour de l'*Anus*. On en ſent aſſez les raiſons, ſans que je m'amuſe à les expliquer.

L'orifice inférieur de l'*Eſtomac* n'eſt ni bien décrit dans preſque tous les Anatomiſtes qui ont précédé les prémices de cet Ouvrage, ni bien repréſenté dans au-

cune figure ; car les Auteurs, sur tout les Modernes, prétendent qu'il est garni d'une valvule ou membrane circulaire, comme on peut s'en assurer par la cinquiéme Planche de M. *Noguez*, fig. 4. & par la premiere Planche de M. *Heister*, fig. 6. Voici sur tout un extrait de l'explication qu'en donne ce dernier Auteur.
» Elle fait voir ensuite que le pilore n'est » pas construit par une continuité de fi» bres circulaires qui entourent cet orifi» ce, comme on les décrit ordinaire» ment, mais par une *membrane* assez lar» ge, dont le diamétre est quelquefois » de trois lignes, &c. « *Deinde, quod pylorus non solum ex serie fibrarum circularium, orificium ho ventriculi ambientium constet, ut vulgò describitur ; sed ex satis ampla membrana, duas, & quandoque tres lineas lata, &c.* Heister. Compend. p. 227. edit. 2. p. 328. edit. 3. p. 162. edit. 4. Tom. II.

Il est vrai que la figure que cet Auteur a fait graver, a été dessinée sur un estomac humain soufflé & desséché, afin d'y appercevoir la *valvule* ou l'*ample membrane*, qui se trouve, dit-il, à son orifice droit nommé Pilore. *Ostendit partem dextram ventriculi humani, flatu extensi &* exsiccati, *cum valvula, sive membrana ampla circulari, quæ in dextro ejus orificio, Py-*

lorus dicto, reperitur. Heiſt. p. 227. edit. 2.

Mais quand on veut donner pour vraie une ſtructure de quelque partie membraneuſe ou naturellement molle, ce n'eſt point ſur des pieces deſſéchées qu'il faut l'examiner. Dans l'intérieur d'un eſtomac ſoufflé & deſſcéhé, on n'y voit ni les petits trous qui donnent paſſage à l'humeur des lacunes & des glandes gaſtriques, ni les rides, ſoit ondoïantes, ſoit droites, ni le velouté : s'enſuit-il pour cela que toutes ces choſes ne s'y trouvent point ? Pour les démontrer au contraire, ſans rien changer du naturel, auſſi-bien que les deux orifices de l'eſtomac, il faut les faire nager dans de l'eau claire, après avoir ôté le ſuc gaſtrique qui s'épaiſſit après la mort & par les maladies ; & l'on voit avec plaiſir la membrane veloutée, ſes rides, les ouvertures des lacunes de l'orifice ſupérieur, & des glandes gaſtriques ; en un mot, l'orifice inférieur tel que je vais le décrire, les préparations ſéches, cachant la plus grande partie de ces choſes, & défigurant à un tel point les autres, qu'elles ne ſont capables que de laiſſer de leur ſtructure & de leur figure, une idée toute autre que la naturelle.* Ainſi les démonſtrations Anatomiques qui ne ſont accompagnées que d'un grand nombre de *colifichets*, je veux dire,

* Avois-je pû montrer autrement cette faute ?

de *préparations seches*, ne sont pas si instructives qu'on se l'imagine, & sont toûjours capables de tromper ceux qui étudient l'Anatomie, à moins que les Maîtres n'avertissent de la différence.

L'orifice inférieur de l'*Estomac* est d'une figure toute différente de celle que l'on a coutume de décrire, & il semble qu'il n'y ait eu que ses parois intérieures qui aïent mérité l'attention des Anatomistes, comme si sa surface extérieure n'avoit pas quelque chose de singulier, capable de donner de justes notions de sa véritable structure. L'orifice inférieur de l'Estomac ou le pilore, se distingue extérieurement par la vûe & par le toucher. Par la vûe il est beaucoup plus étroit que la fin de l'Estomac & que le commencement du *Duodenum*, ce que l'on a fort bien représenté dans la septiéme planche. De plus, comme cet endroit retréci est d'un tissu plus serré, il se manifeste aussi par une ligne transversale dont personne avant ma premiere édition, n'avoit fait mention, & qui est d'une couleur plus blanche que l'*Estomac* & le *Duodenum*.

Par le toucher, on s'apperçoit d'une dureté qui annonce autre chose que des membranes semblables à celles du ventricule ou des intestins, même à la mem-

brane circulaire dont on le dit composé. En effet, il n'est point seulement une membrane circulaire ou demi-circulaire, comme on le démontre dans les préparations séches, mais c'est un bourlet ou anneau circulaire construit de fibres véritablement charnues, & enfermées dans la duplicature de la membrane nerveuse de l'Estomac; de sorte que cette duplicature s'avançant plus que les fibres charnues dont je parle, fait que le bord qui regarde le centre de cet anneau, est plus mince & comme plissé à sa circonférence, tandis que la baze circulaire de cet anneau, est plus épaisse & charnue. C'est en un mot, un véritable muscle sphincter qu'on peut séparer; & l'on voit à la circonférence de son bord qui regarde l'*Estomac*, la continuation des rides longitudinales de la membrane veloutée, l'autre bord s'avançant dans le *Duodenum*, & y faisant comme un museau; ou pour mieux m'exprimer, le *Duodenum* ouvert à un travers de doigt du pilore on voit ce dernier, je veux dire le pilore, représenter dans l'intestin, une figure à peu près semblable à celle de l'orifice de la matrice dans le vagin; à la différence que le pilore ou portier, n'est jamais exactement fermé, & qu'il laisse une ouverture ronde,

Vraie structure du Pilore.

au lieu qu'elle eſt longue & tranſverſale à l'orifice de la matrice.

Avant de parler des différentes tuniques de l'Eſtomac, je vais donner l'explication de la ſeptiéme Planche.

EXPLICATION

de la ſeptiéme Planche.

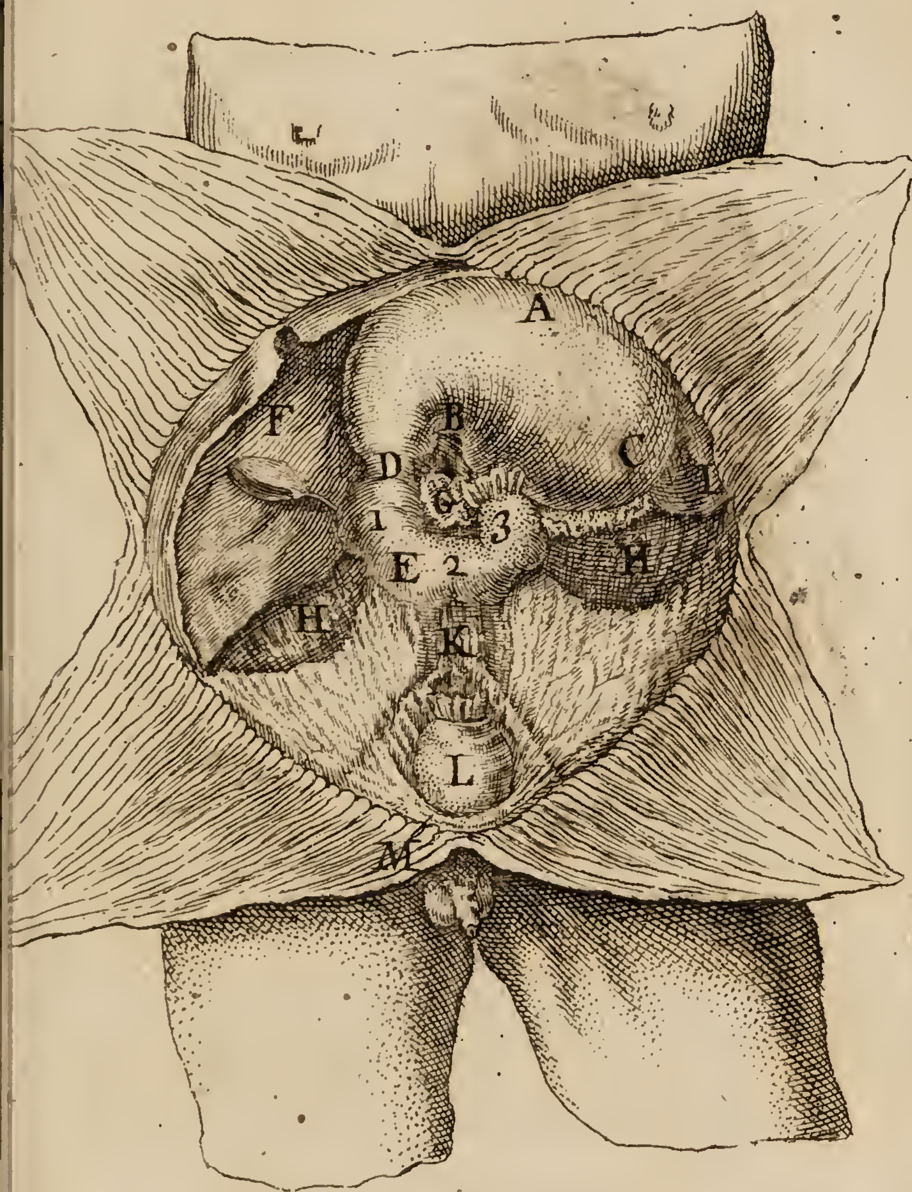
CEtte figure fait voir l'Eſtomac & le *Duodenum* ſoufflés, le foïe, partie de la ratte, partie des reins, le pancréas, & le repli ſemi-lunaire du péritoïne; le tout débaraſſé des autres parties, & dans ſa ſituation naturelle.

A. La grande courbure de l'Eſtomac qui eſt ſituée tranſverſalement à la partie antérieure & ſupérieure du ventre,

B. La petite courbure ou arcade, ſituée ſur les vertébres ſupérieures des lombes, & par conſéquent à la partie poſtérieure.

C. La groſſe extrémité ſituée dans l'hipocondre gauche immédiatement ſous le diaphragme.

D. L'orifice inférieur ou le pilore, qui eſt fort étroit & diſtingué intérieurement, quoique les Auteurs n'en faſſent point mention, L'Eſtomac étant dans ſa ſitua-


A
B
C
D
F
G
I
1
3
E
2
H
H
K
L
M

tion naturelle, on ne peut voir son orifice supérieur, parce que sa situation est tout près le corps des dernieres vertébres du dos.

E. Le *Duodenum*, dans lequel on observe ses trois contours ou courbures marquées 1. 2. 3.

F. La partie cave du foïe, ce viscére étant dans sa situation naturelle. On y remarque la vésicule du fiel, & le canal colidoque, qui passe le premier contour du *Duodenum* pour s'ouvrir dans sa partie cave, comme je l'expliquerai dans son tems. On y remarque encore la fissure du foïe & son petit lobe qui couvre une grande partie de l'Estomac.

G. Le pancréas dont le milieu est recouvert par le *Duodenum*, lié à la fin de son troisiéme contour, & coupé au commencement du *jejunum*.

H H. La partie inférieure des reins qui sont encore recouverts du péritoine, ce qui fait qu'ils ne paroissent que comme au travers d'un crêpe.

I. L'extrémité antérieure de la Ratte.

K. L'Aorte inférieure recouverte du Péritoine, & qui paroît aussi comme au travers d'un crêpe.

L. L'intestin *Rectum* lié & coupé auprès de la division de l'aorte en iliaques.

Un repli semi-lunaire du Péritoine,

qui comme un ligament, ſert à borner les grandes dilatations du *Rectum*. Paſſons à la deſcription des tuniques ou membranes qui compoſent l'Eſtomac.

LES TUNIQUES, GLANDES,

& Vaiſſeaux qui entrent dans la compoſition de l'Eſtomac.

Les véritables Auteurs d'Anatomie ſont fort partagés touchant le nombre & la ſtructure des tuniques ou des membranes qui entrent dans la compoſition de l'*Eſtomac*; car les uns en veulent ſix, d'autres cinq, & enfin ceux, à mon ſens, qui rencontrent le mieux, n'en comptent que quatre.

La premiere membrane ou la tunique externe de l'*Eſtomac*, lui vient, à ce qu'on dit, du *Péritoine*; ce qui ne peut raiſonnablement être démontré, du moins dans *toute l'étendue de l'Eſtomac*. Au contraire l'on voit par des expériences autentiques, que la membrane externe de l'*Eſtomac* eſt une continuité des épiploons. Pour ſe convaincre de cette vérité, il faut prendre la partie de l'épiploon qui s'attache à la grande courbure de l'*Eſtomac*, & percer ſa lame externe à un travers de doigt de cette attache, afin d'introduire dans

Expériences qui prouvent que la premiere tunique de l'eſtomac ne vient point immédiatement du péritoine.

la petite ouverture qu'on a faite, l'extrémité d'un tuïau assez fin ; pour lors en soufflant dans ce tuïau, l'on voit l'air parcourir toute la surface supérieure de l'*Estomac*, excepté ses orifices.

Si l'on fait la même expérience au petit épiploon, toute la surface inférieure de l'*Estomac* se remplit d'air, excepté les orifices ; ce qui prouve très-manifestement qu'il n'y a que ses orifices qui reçoivent une membrane du Péritoine, & que ses surfaces supérieure & inférieure, sont recouvertes d'une membrane continue aux épiploons. Ainsi quoique l'orifice supérieur de l'*Estomac* soit attaché & annexé avec la membrane qui tapisse la surface inférieure du diaphragme, l'on ne peut pas conclure que cette même membrane se répande sur tout le ventricule, mais qu'elle s'étend seulement à la circonférence de son orifice supérieur. Le même raisonnement peut s'appliquer à l'égard de l'orifice inférieur, & notre expérience sera toûjours décisive pour ce qui regarde la premiere tunique de l'*Estomac*.

Sous cette membrane externe de l'*Estomac*, est un tissu cellulaire, & c'est cette substance cellulaire qui se remplit d'air dans l'expérience que nous venons d'alléguer, & qui souleve la membrane, &

la fait paroître toute bosselée. Or comme ce tissu cellulaire qui joint & unit la tunique externe de l'*Estomac* avec sa tunique musculeuse, peut se gonfler & couvrir tout ce sac membraneux suivant notre expérience; c'est aussi pour cette raison que des Auteurs en ont fait une tunique qu'ils ont appellée *cellulaire*; mais sur quels titres nommer tunique ou membrane, ce qui ne le fut jamais, & ce qui ne doit servir qu'à unir deux tuniques?

Le tissu cellulaire dont nous parlons se glisse entre les fibres charnües de la seconde tunique, & même entre cette membrane & la nerveuse qui est la troisiéme; de façon qu'il sépare tellement ces deux dernieres membranes, que si on vouloit se donner la peine d'enlever la membrane charnue, on pourroit la séparer entierement, & pour lors on verroit la membrane nerveuse ou la troisiéme tunique de l'*Estomac*, qui a beaucoup plus d'étendue que les deux qui la couvrent, comme je vais l'expliquer.

C'est dans ce tissu cellulaire, & directement sous la tunique externe de l'*Estomac*, que serpentent les artéres & les veines gastriques qui recouvrent ce sac membraneux: elles y forment un entrelassement si merveilleux, qu'on pourroit le comparer à un réseau vasculeux. Mais

ce qui n'a point, que je sçache, été observé par aucun Anatomiste, c'est que des branches de ce réseau vasculeux, s'en détachent pour se plonger & passer par l'interstice des fibres charnues de la seconde membrane, & former là, d'autres réseaux vasculeux, comme je l'expliquerai dans son lieu.

La seconde tunique ou la seconde membrane de l'*Estomac* est la charnue: elle est principalement composée de deux sortes de fibres, sçavoir, de droites & de circulaires. Les droites sont les plus *extérieures*, les plus délicates, & les plus difficiles à démontrer, à moins qu'on ait une bonne loupe, ou qu'elles ne soient exposées au grand jour. Les circulaires qui ont différentes directions, sont beaucoup plus apparentes. On en voit sur tout deux trousseaux qui entourent l'orifice supérieur; sçavoir, de sa surface externe à l'interne, & de l'interne à l'externe. Ces trousseaux forment des tourbillons sur la grosse extrémité, ou gros cul-de-sac de l'*Estomac* : mais comme toutes ces fibres charnues n'ont été bien décrites qu'en 1719. par M. *Helvetius*, qui en a donné un Mémoire à l'Académie Roïale des Sciences, je vais faire l'Extrait du Mémoire de ce célébre Académicien. J'ai même fait dessiner les fi-

gures qu'il en a fait graver, parce qu'elles sont plus vraies que toutes celles que les Modernes ont copiées sur de mauvais originaux : ainsi la huitiéme Planche de cet ouvrage est la seule que j'aïe copiée.

» J'ai observé sur l'*Estomac*, dit M. » *Helvetius*, autour de l'entrée de l'œ» sophage, deux plans musculeux ; l'un » qu'on découvre vers la grosse extré» mité de l'*Estomac*, marqué C. il en» tourre toute cette moitié de l'œsopha» ge qui regarde la même extrémité. Ce » muscle jette obliquement plusieurs pa» quets de fibres jusqu'au milieu des » surfaces, tant supérieure qu'inférieure » de l'*Estomac*. Plusieurs de ces fibres » s'étendent jusqu'à la petite extrémité » & à la grande courbure.

Ceux qui liront l'original de cet Extrait dans les Mémoires de l'Académie, s'appercevront que je ne nomme pas les différentes parties de l'*Estomac*, comme l'*Auteur* qui s'est servi de la division ancienne ; mais je me conforme à la division que j'en ai faite, afin de ne me point contredire.

» L'autre plan musculeux, marqué » D. entoure de la même maniére, l'autre » côté de l'œsophage, c'est-à-dire, ce» lui qui regarde la petite extrémité ou » le pilore ; il se termine de côté & d'au-

» tre vers la grosse extrémité, marquée
» E. & à la grande courbure. Ces deux
» plans de fibres sont autour de l'œ-
» sophage comme deux bandes char-
» nues qui se croisent l'une & l'autre
» sous l'œsophage, tant sur la surface
» supérieure de l'*Estomac*, que sur l'in-
» férieure.

» Les fibres longitudinales sont à peu
» près telles que les Auteurs les ont re-
» présentées; elles sont très-minces, &
» paroissent commencer environ à un
» pouce du pilore. Elles s'étendent le
» long des surfaces supérieure & inté-
» rieure de l'*Estomac*, jusqu'à la hauteur
» de l'orifice supérieur. Enfin elles sont
» attachées aux surfaces supérieure & in-
» férieure du pilore, par deux bandes li-
» gamenteuses ou tendineuses, marquées
» F. que je n'ai vû décrite dans aucun
» Auteur.

» Ces bandes marquées F. ont quel-
» que ressemblance avec celles de l'inte-
» stin colon. Elles occupent toutes la
» longueur du coû de l'*Estomac*, & peu-
» vent être aisément distinguées par le
» toucher. On les voit aussi très-facile-
» ment, lorsqu'on plie auprès du pilore,
» le coû d'un *Estomac* gonflé, & qu'on
» le renverse vers la partie inférieure ou
» vers la partie supérieure.

Les bandes ligamenteuſes dont M. *Helvetius* parle, ſont, de même que les trois ligamens qui regnent le long du colon, composées de fibres charnues. Leur ſituation eſt le long de la petite extrémité de l'*Eſtomac* ſur ſes ſurfaces ſupérieure & inférieure, pour ſe terminer au pilore. On les apperçoit quelquefois ſans aucune préparation lorſque l'*Eſtomac* eſt ſoufflé, & cela par une ligne blanche, luiſante & comme tendineuſe: quelquefois auſſi on ne s'aperçoit de leur exiſtence que par le petit mouvement que M. *Helvetius* a indiqué, qui eſt de ſouffler l'*Eſtomac*, le tenir enſuite en ſituation avec la main gauche, tandis qu'avec la main droite on baiſſe par ſecouſſe l'orifice inférieur; pour lors on voit le ligament dont je parle, qui fait un enfoncement longitudinal, l'eſpace de trois ou quatre travers de doigts. Ces ligamens ou bandes ligamenteuſes, vont au pilore, & ſervent à tenir cet orifice dans une attitude propre à laiſſer paſſer les alimens.

» Les fibres de la groſſe extrémité, » ou du gros cul-de-ſac de l'*Eſtomac*, » continue l'Anatomiſte que nous citons, ſont dans un ordre différent de » celui que les Auteurs nous ont marqué: ce ſont divers faiſceaux de fibres

» circulaires

» circulaires, marquées E. ſéparées les
» unes des autres. Ils décrivent pluſieurs
» cercles muſculeux autour d'un point,
» qui paroît comme le centre de cette
» partie.

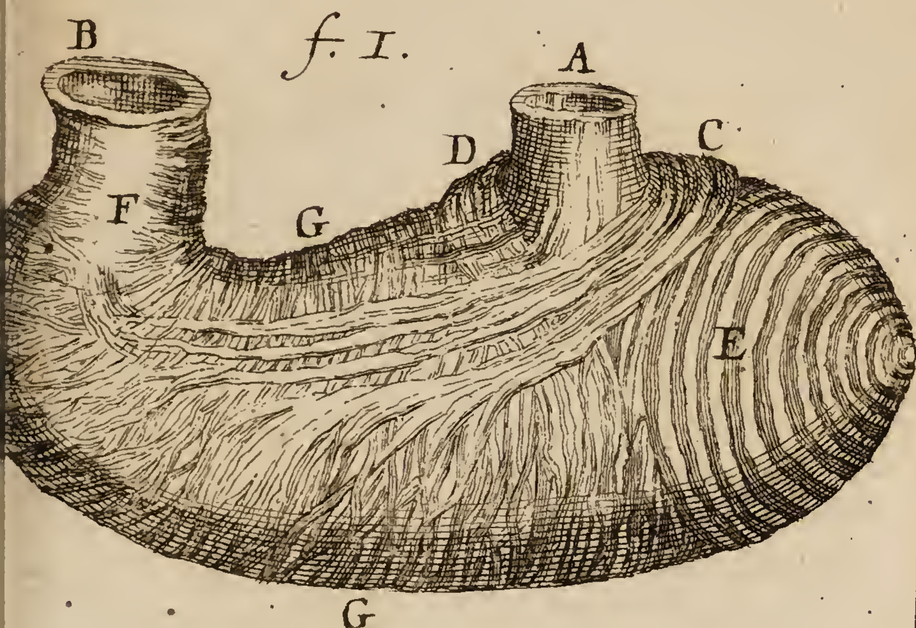
» Le premier plan de fibres, forme un
» très-petit cercle autour du centre de
» la groſſe extrémité de l'*Eſtomac*. Les
» autres plans forment auſſi des cercles
» qui ſont plus ou moins grands, à pro-
» portion qu'ils s'éloignent plus ou
» moins de ce point central. Cet ordre
» de cercles muſculeux ſe continue juſ-
» qu'à un demi pouce ou environ, de
» l'orifice ſupérieur, après quoi les fi-
» bres charnues prennent un ordre dif-
» férent.

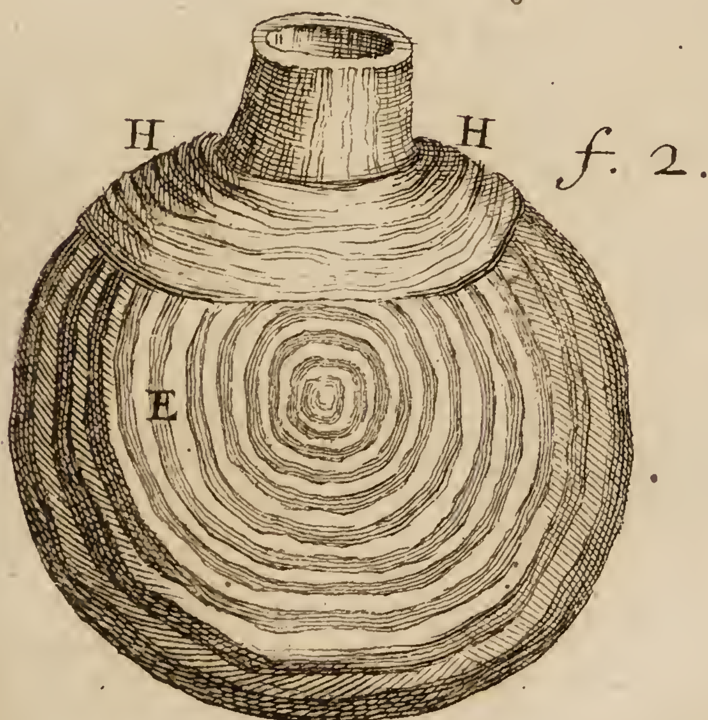
» Les fibres appellées par les Auteurs,
» *fibres circulaires*, marquées G. dont
» l'*Eſtomac* eſt entouré, ne ſont point
» des fibres placées les unes auprès des
» autres, qui partent de la partie poſté-
» rieure de l'*Eſtomac*, ou petite cour-
» bure, & qui aillent ſe terminer à peu
» près au même point d'où elles ſont
» parties. Je n'en remarque pas une qui
» faſſe tout le tour de l'*Eſtomac* : il pa-
» roît plûtôt que ce ſont pluſieurs pe-
» tits muſcles ou faiſceaux de fibres, qui
» ſont ſitués à certaine diſtance les uns
» des autres. Ils ſe fourniſſent & reçoi-

» vent mutuellement plusieurs petits pa-
» quets de fibres charnues qui se distri-
» buent d'une maniére fort irréguliére ;
» car elles traversent les intervalles que
» les faisceaux musculeux laissent entre
» eux, & elles forment une espéce de
» réseau charnu, qui laisse voir dans
» tous ses interstices, la membrane ner-
» veuse de l'*Estomac*. On peut compa-
» rer ces interstices *aux mailles que for-*
» *me un filet*, excepté qu'ils approchent
» assez de la figure des lozanges obli-
» ques. Ainsi on doit regarder tout ce
» corps charnu qui entoure l'*Estomac*,
» comme un réseau musculeux dont il est
» enveloppé.

» Il faut observer que ce muscle à ré-
» seau, se moule suivant la figure de l'*E-*
» *stomac*. Tous les faisceaux ou petits
» muscles qui se trouvent au-dessous de
» l'orifice supérieur, ou aux environs,
» forment tous ensemble un plan en li-
» gne droite, depuis la partie posté-
» rieure de l'*Estomac* jusqu'à l'antérieu-
» re, &c. «




f. I.
B
A
C
D
F
G
E
G


H
H
f. 2.
E

EXPLICATION

de la huitiéme Planche.

J'avertis que les figures qui sont représentées dans cette Planche, n'exposent point l'*Estomac* dans sa situation : c'est une faute que tous les Anatomistes ont faite ; mais comme j'ai fait dessiner des *Estomacs* dans leur véritable situation, je ne me sers de ces figures, que pour la structure & l'arrangement de la tunique musculeuse de ce sac membraneux.

A. L'œsophage coupé dans l'endroit où il passe par le Diaphragme.

B. L'orifice inférieur qui ne peut se voir ici de la façon que je l'ai décrit.

C. Un des trousseaux de fibres charnues qui entoure l'œsophage, & qui de gauche se jette à droit.

D. Le second trousseau qui de droit se jette à gauche, en croisant le premier sur les surfaces supérieure & inférieure de l'*Estomac*.

E. La grosse extrémité ou gros cul-de-sac de l'*Estomac*, où l'on voit dans l'une & l'autre figure, les fibres circulaires.

F. Les ligamens ou bandes ligamenteuses du Pilore.

GGG. Les fibres appellées par les Auteurs, *fibres circulaires.*

LA DEUXIEME figure repréſente la groſſe extrémité de l'*Eſtommac* en face, ou du côté de ſa partie externe, à laquelle on voit les fibres circulaires.

HH. Le trouſſeau externe de fibres charnues, & de la maniére qu'il entoure l'œſophage du côté gauche.

Voilà une deſcription de la tunique charnue de l'*Eſtomac*, bien différente de celle qu'en ont donnée les Anatomiſtes anciens & modernes; mais avant de paſſer à la troiſiéme tunique, il faut ſe reſſouvenir qu'en décrivant le tiſſu cellulaire qui eſt ſous la premiere tunique, nous avons dit qu'il ſe gliſſoit dans l'interſtice des fibres charnues, & même entre elles & la troiſiéme tunique; de façon qu'il les ſéparoit tellement, que ſi l'on vouloit ſe donner la peine & la patience de les diſſéquer, on pourroit les déſunir. Nous avons encore fait voir que le réſeau des vaiſſeaux gaſtriques, qui fait un ſi bel entrelaſſement ſous la premiere membrane de l'*Eſtomac*, forme pluſieurs branches qui ſe plongent dans les mailles ou dans l'interſtice de ſes fibres charnues. Or ces branches de vaiſſeaux, parvenues à la troiſiéme membrane, s'y diviſent & ſe croiſent entre cette tuni-

que & la charnue, de façon qu'elles y forment un réſeau merveilleux de vaiſſeaux ſanguins très-fins, & de filets de nerfs : ainſi voilà déja deux réſeaux vaſculeux dans l'*Eſtomac*.

La troiſiéme tunique de l'*Eſtomac* eſt nommée *nerveuſe*. Les Anciens l'ont ainſi appellée, parce qu'ils nommoient nerveux tout ce qui étoit *blanchâtre*, mais elle n'en eſt pas plus nerveuſe pour cela. Elle eſt au contraire compoſée d'un tiſſu fort lâche de fibres *aponévrotiques* & *tendineuſes*, qui ſe croiſent obliquement.

Ce tiſſu lâche & aponévrotique eſt garni du côté de ſa ſurface intérieure, de tant de petits filets cotonneux, que toute cette ſurface eſt comme fongueuſe. L'on apperçoit auſſi un grand nombre de petits grains glanduleux, qui ſont ſitués d'eſpace en eſpace entre ces filets cotonneux, ſurtout vers les orifices où ils ſont très-multipliés, un peu applatis, caves dans leur milieu, & aſſez reſſembans aux lacunes dont nous parlerons dans la ſuite.

L'obliquité des fibres aponévrotiques & tendineuſes qui compoſent le corps de cette tunique, eſt telle qu'en l'étendant alternativement par ſes extrémités oppoſées, elle prête & s'allonge

considérablement en tous ſens.

Elle eſt outre cela beaucoup plus grande que les précédentes ; & ſi elle étoit dépouillée des fibres charnues, comme j'ai dit que cela pouvoit ſe faire avec de l'adreſſe & de la patience, elle produiroit un *Eſtomac* deux fois plus grand qu'il ne paroît : d'où l'on voit qu'elle eſt forcée de ſe pliſſer en plusieurs endroits, & de former par conſéquent des rides qui ſe prononcent en dedans, & dont nous parlerons dans la ſuite.

La quatriéme tunique enfin eſt la *veloutée*, parce qu'étant étendue dans de l'eau claire, on y apperçoit non-ſeulement un grand nombre de petits trous, qui ſont les orifices des petites glandes attachées à la tunique nerveuſe, mais encore parce que l'eau épanouit une ſubſtance filamenteuſe & fongueuſe qui reſſemble au velours. Il ne faut pas cependant s'imaginer que ce velouté ſoit composé de filets perpendiculaires comme les filets du velours, mais de petits mammelons folliculeux, qui joints les uns à côté des autres, lui ont fait donner ce nom. Cette membrane eſt jointe à la nerveuſe par les filets cotonneux de cette derniere tunique, leſquels ont été pris par quelques Anatomiſtes pour une

tunique, de ſorte que ces Auteurs en faiſoient ſix ; mais quel rapport une ſubſtance cotonneuſe a-t'elle avec une membrane ou tunique ?

Il part encore du réſeau vaſculeux que nous avons fait remarquer entre la tunique charnue & la nerveuſe, quantité de petites branches vaſculeuſes, qui paſſant au travers des mailles de la tunique ou membrane nerveuſe, ſe ramifient ſur la membrane mammelonnée, ou, ſi l'on veut, *veloutée*, & forment entre la tunique veloutée & la nerveuſe, un troiſiéme réſeau vaſculeux : ainſi les tuniques & les vaiſſeaux ſont *ſtratum ſuper ſtratum*, ce qui doit donner matiere à de beaux mécaniſmes. La grandeur de cette tunique eſt la même que la nerveuſe, de ſorte que l'une & l'autre étant contenues dans des tuniques moins ſpatieuſes, ces deux dernieres ſont obligées de ſe pliſſer & de former différentes rides dans l'*Eſtomac.*

La ſtructure de l'*Eſtomac*, de la façon que je viens de la décrire, eſt très-propre à en découvrir les uſages, & à faire concevoir qu'au moïen des battemens vaſculeux, de la contraction des différentes fibres charnues, du mêlange des différentes liqueurs gaſtriques, il ſe fait un *Saſſement*, des compreſſions différen-

tes, une eſpéce de *Trituration* qui n'eſt point un frottement immédiat de membrane ſur membrane, & même une douce *fermentation*, qui ſont les véritables ouvrieres de la *digeſtion*, quoique celui qui a le mieux écrit de la ſtructure de l'Eſtomac, ne ſoit pas de cet avis. En un mot, l'uſage de l'*Eſtomac* eſt de recevoir les alimens, & de les contenir, juſqu'à ce que, par les différentes préparations dont nous venons de parler, ils ſoient convertis en une eſpece de chile.



CHAPITRE IX.

Des Inteſtins & des Prolongemens intérieurs du péritoine qui les aſſujettiſſent, appellés Mezentere, Mezo-colon & Mezo-rectum.

LE canal inteſtinal eſt un canal cilindrique & membraneux, qui commence à l'orifice inférieur de l'eſtomac nommé Pilore, lequel après avoir fait quantité de *circonvolutions*, d'*iles*, de *détours* dans le ventre, change de figure, de ſituation, de ſtructure, & ſe termine enfin à l'*anus*. La longueur de ce canal eſt au moins ſix fois celle du ſujet où il

ſe trouve, comme il eſt très-facile de s'en convaincre en le meſurant exactement.

Ce long canal, quoiqu'unique, a été par rapport aux différences qui s'y rencontrent, diviſé par les Anatomiſtes en inteſtins *grêles*, & en *gros* inteſtins. Les grêles ont encore été diviſés en trois, qu'ils ont appellés *Duodenum*, *Jejunum*, & *Ileon*. Les gros ſont pareillement au nombre de trois, nommées *Cæcum*, *Colon* & *Rectum*.

Avant d'entrer dans l'hiſtoire particuliere de chacun de ces *Inteſtins*, il eſt dans l'ordre, de donner à nos Lecteurs une notion générale de la ſtructure du canal entier; & pour le faire ſans confuſion, je dis que les *Inteſtins* ſont de même que l'eſtomac, composés de quatre tuniques. L'extérieure eſt une *ſuite*, une continuité du Mézentere dans les inteſtins grêles, du Mezo-colon & du Mezo-rectum dans les gros, & non pas du Péritoine, comme le diſent les Anatomiſtes, du moins *immédiatement*, mais ſeulement par une ſuite ou par une eſpéce d'enchaînement.

La premiere tunique des Inteſtins grêles, eſt une ſuite du Mézentére.

Cette tunique eſt ſimplement membraneuſe; & quand on ſouffle le tiſſu cellulaire qui eſt entre les deux feuillets du Mézentere, l'air ſe communique

ſous cette tunique, (*a*) & y gonfle un tiſſu cellulaire, que quelques Anatomiſtes appellent la tunique cellulaire, mais ſans fondement, comme nous l'avons dit en parlant de l'eſtomac.

La ſeconde tunique des Inteſtins eſt la muſculeuſe.

La tunique extérieure étant enlevée avec art, on apperçoit la tunique charnue, qui, comme à l'eſtomac, a deux directions de fibres, ſçavoir, de longitudinales & de circulaires. Les premieres ſont très-fines & très-difficiles à appercevoir, à moins qu'il ne faſſe un beau jour, ou qu'on n'ait une bonne loupe. Les ſecondes qui ſont les fibres circulaires, ſont beaucoup plus apparentes & très-groſſes Comme en diſſéquant un inteſtin ſoufflé (ce qui eſt la meilleure méthode) l'on apperçoit de tous côtés des fibres circulaires, on s'imagine qu'elles font le tour entier; cependant quand on les obſerve de près, on apperçoit au contraire qu'elles ne ſont que des ſegmens de cercles, dont les extrémités aboutiſſent les unes entre les autres, & à de certaines diſtances.

La troiſiéme tunique des Inteſ-

La troiſieme tunique eſt la nerveuſe, nom que les Anciens lui ont donné; mais

(*a*) C'a toujours été notre avis, & on détaillera encore plus ſenſiblement cette preuve, en parlant du Mézentere, du Mezo-colon & Mezo-rectum.

comme je l'ai dit en parlant de l'eſtomac, qui eſt plutôt aponévrotique & tendineuſe. Elle eſt compoſée d'un tiſſu de filets blanchâtres très-forts & très-durs, poſés obliquement, de façon que par cette poſition oblique, & même croiſée obliquement, cette tunique prête en tous ſens comme un morceau de toile ou d'étoffe, coupé de maniere que les brins de fil ou de laine le ſoient en travers. Le croiſement de ces fils blanchâtres, laiſſe des mailles qui donnent pour la plûpart paſſage à des vaiſſeaux ſanguins : mécanique qui fait que ces vaiſſeaux ne peuvent guére être comprimés. Cette tunique eſt entourée d'une ſubſtance cottoneuſe, & c'eſt ce qui contient l'air lorſqu'on ſouffle les tuniques d'un inteſtin. On la voit outre cela entourée d'un réſeau vaſculeux, compoſé de petites artéres, veines & de filets de nerfs. Quand on a paſſé une injection fine dans ce réſeau, on apperçoit l'inteſtin tout rouge, & l'on peut ſuivre le réſeau dans toute ſa circonférence ; ce qui a donné occaſion à quelques Anatomiſtes d'en faire une tunique particuliere, qu'ils ont appellée *vaſculeuſe.*

tins eſt appellée nerveuſe.

La ſurface intérieure de cette tunique eſt garnie de même qu'à l'eſtomac, d'un grand nombre de petits filets blanchâtres

cotonneux, & de différens grains glanduleux.

Enfin la tunique nerveuſe eſt beaucoup plus grande & plus étendue que les précédentes. Rien n'eſt plus facile à démontrer que cette vérité ; car l'inteſtin étant gonflé par le vent, il n'y a qu'à uſer la tunique charnue en la ratiſſant légerement avec le tranchant d'un ſcapel, & l'on voit cette membrane blanche qui ſe bourſouffle, & déborde le niveau de l'inteſtin en ſe boſſelant, comme nous l'avons fort bien repréſenté dans notre neuviéme Planche : d'où l'on doit conclure que cette tunique a beaucoup plus d'étendue que les deux précédentes qui la contiennent, & qu'elle doit naturellement former dans les inteſtins, différens plis dont nous examinerons la méchanique.

La quatriéme tunique des inteſtins eſt la veloutée.

La quatriéme tunique des inteſtins eſt nommée tunique *veloutée*, à cauſe de ſa reſſemblance au velours : mais ſa véritable ſtructure doit plutôt la faire nommer tunique *mammelonée* ; car lorſque l'on prend un morceau d'inteſtin, & qu'on le coupe ſuivant ſa longueur pour l'étendre dans l'eau, & l'y laiſſer un ou deux jours en changeant de tems-en-tems l'eau, on n'apperçoit qu'une infinité de petits mammelons ; & quand

on a une bonne loupe, on voit au travers de l'eau claire, ces petits mammelons qui ont une figure très-irréguliére & très-différente. » La plûpart de ces mammelons, *dit M. Helvetius*, ſont applatis ſur les côtés, ils m'ont paru ſpongieux, & ſont poſés de chan les uns près des autres, ſur le plan intérieur de la tunique nerveuſe de l'inteſtin; & ils y ſont confuſément arrangés. « Cette tunique a donc la même étendue que la précédente, & accompagne ſes différens plis pour des uſages que nous détaillerons. En un mot, la tunique veloutée ou mammelonée des inteſtins, eſt à peu près la même que la quatriéme tunique de l'Eſtomac, & on y obſerve encore des glandes d'une figure différente, comme je vais le faire entendre par une hiſtoire abrégée de chaque inteſtin en particulier. Il y a ſeulement une remarque à faire ſur ſon étenduequi n'a jamais été obſervée que par M. *Winſlovv*; c'eſt qu'elle n'eſt pas uniforme par tout le canal inteſtinal. (*a*)

(*a*) M. Winſlow en ſon Anatomie, p. 510.

LE DUODENUM,

premier des Inteſtins grêles.

Après avoir donné une idée générale du canal entier des inteſtins, & l'avoir diviſé, comme on a coutume, en grêles & en gros, nous allons examiner ce qu'il y a de particulier a chacun des membres de la diviſion, c'eſt-à-dire, à chacun des inteſtins, & commencer par les grêles, dont le premier eſt le *Duodenum.* Cet inteſtin eſt ainſi nommé, parce qu'il a douze travers de doigt de longueur, auſſi-bien dans l'homme que dans les animaux, quand on ſçait examiner ſes contours, obſervant de prendre cette meſure avec l'extrémité des doigts du ſujet même ſur lequel on fait ces expériences. Les limites du *Duodenum* ſont bien marquées dans la ſeptiéme Planche, par ces chiffres 1 & 3.

Trois contours au Duodenum. Le premier.

Nous obſervons d'abord trois contours différens au *Duodenum.* Le premier contour, en tombant un peu perpendiculairement, jette ſa courbure extérieurement & en arriere, tandis que ſa cavité eſt intérieurement & en devant. Il part du Pilore qu'il environne, & eſt libre dans tout ſon trajet ſans avoir de

mézentere auquel il ſoit attaché.

Le ſecond contour du *Duodenum* commence auprès du rein droit auquel il eſt collé & attaché ; de là cet inteſtin (caché par le commencement de l'arc du colon qui eſt lui-même collé ſur l'extrémité inférieure du même rein, de façon que ces trois parties ſont comme collées enſemble) paſſe enſuite tranſverſalement, & ſe niche dans la duplicature, ou dans un eſpace triangulaire formé par la duplicature du mezo-colon, afin de traverſer le ventre par-deſſus, ou mieux par-devant la derniere vertebre du dos, & la premiere des lombes. Dans ce trajet il eſt couché ſous la ſurface inférieure du Pancréas, qui eſt auſſi enveloppé dans l'eſpace triangulaire du mezo-colon, mais ſous le plan ſupérieur & incliné de ce ligament.

Le ſecond contour du Duodenum.

Le *Duodenum* en paſſant devant la derniere vertebre du dos, & la premiere des lombes, ſe gliſſe auſſi dans cet endroit ſous la racine du mézentere, & derriere la veine-porte. C'eſt-là où il commence ſon troiſiéme contour en s'avançant obliquement à gauche & en devant, pour donner enſuite naiſſance au *Jejunum*.

Troiſiéme contour du Duodenum.

Voilà une deſcription du trajet & des contours du *Duodenum* qui n'eſt

pas conforme à celle qu'en donnent presque tous les Anatomistes, puisqu'ils disent que le canal colidoque va s'ouvrir dans le *Duodenum*, à sa fin ou au commencement du *Jejunum* : ce qui est très-faux, car le canal colidoque s'ouvre à la fin de la petite arcade du premier contour du *Duodenum*. Ainsi les deux autres contours de cet intestin, qui ont bien sept à huit travers de doigt de longueur, n'ont point été examinés par ces sortes d'Ecrivains, & cela parce qu'ils sont *cachés* par le colon, la duplicature du mezo-colon, le mézentere & le pancréas : de sorte que sans dissection, l'on ne peut appercevoir que la moitié du premier contour de cet intestin : & pour en démontrer la fin ou le commencement du *Jejunum*, l'Anatomiste est obligé de renverser le paquet intestinal de gauche à droit ; alors il voit la fin du *Duodenum*, qui, pour donner naissance au *jejunum*, semble percer la racine du mezo-colon. C'est la façon dont cet intestin est caché & adhérent à quantité de parties qu'on ménage pour d'autres démonstrations, qui a fait oublier de l'examiner avec soin, & d'en pouvoir par conséquent décrire les particularités essentielles qu'on vient de détailler, ni même d'appercevoir que son volume est

plus gros, & ſa cavité plus large que celle des autres inteſtins gréles.

Quant à l'intérieur du *Duodenum*, il eſt d'abord garni d'un nombre prodigieux de glandes qui ſont pour la plûpart différentes des ſolitaires dont je vais parler, en ce qu'elles ſont preſque continues, ou du moins fort proches les unes des autres : il y en a ſurtout qui forment comme une eſpece de bourlet à la circonférence du pilore, où elles ſont comme applaties, aïant une petite cavité au milieu ; mais elles deviennent moins preſſées à meſure qu'on les examine vers la fin de cet inteſtin, où pour lors elles ſont poſées une à une, & aſſez écartées ; ce qui les a fait nommer dans cet endroit ſeulement, glandes *ſolitaires* du *Duodenum*.

Secondement, ſes tuniques nerveuſe & veloutée en ſe pliſſant, y forment de petites appendices flotantes & preſque circulaires, dont on fera l'hiſtoire, en parlant du *jejunum* qui en eſt fort garni.

Troiſiémement, on remarque enfin à l'extrémité de la premiere courbure de cet inteſtin, du côté de ſa petite arcade, une petite éminence de figure à peu près ovalaire, néanmoins un peu évaſée par en haut, pointue par en bas, & fendue de façon que cette petite éminence re-

préſente aſſez bien la figure de l'orifice du vagin d'une petite chienne. C'eſt-là l'embouchure du canal colidoque, dans laquelle le canal pancréatique s'ouvre auſſi.

LE JEJUNUM,

ſecond des inteſtins grêles.

Le deuxiéme des inteſtins grêles eſt le *Jejunum*. Il eſt ainſi nommé de ce même mot latin que tout le monde entend, quoiqu'on ne ſoit pas initié dans cette langue. Il commence où j'ai dit que le *Duodenum* finiſſoit. Sa ſituation eſt à la région ombilicale, & même un peu au-deſſus. Ses circonvolutions ſont plus longues & moins tortillées que celles de l'*Ileon* qui le ſuit, comme je l'ai fait obſerver dans la ſixiéme Planche FF.

Je paſſe pluſieurs particularités de cet inteſtin, connues de tout le monde, *

* Après la deſcription que je viens de donner du *Duodenum* & d'une partie du *Jejunum*, qui étoit preſque la même dans ma premiere édition, je pouvois dire que je paſſois pluſieurs choſes connues de tout le monde &c. ſans penſer que cet aveu dût offenſer M. *Heiſter*, auquel je ne penſois certainement point alors. *Quæ pro novis & minus cognitis, dum vulgaria tradere non vult, deſcribit.* Heiſt. p. 152.

Mais aiguillonné par de ſi belles rèflexions, il fait des enfilades d'ironies qui ſont dignes de lui, & auxquelles on nous diſpenſera de répondre.

pour dire qu'il eſt garni intérieurement d'un grand nombre de replis formés par ſa tunique aponévrotique ou nerveuſe, ſi l'on veut, & par ſa mammelonnée ou veloutée; car ces tuniques étant beaucoup plus grandes que celles qui les recouvrent, ſont obligées de ſe pliſſer & de former des rides ou appendices. Or ces appendices ont été appellées par les Anatomiſtes des valvules *conniventes*. Ces valvules *conniventes* ne ſont pas des cercles tels qu'on les fait voir ſur des inteſtins ſoufflés & deſſéchés, car de cette façon ils reſſemblent à un cerceau membraneux très-tendu.

Ils ſont, au contraire, des cercles membraneux & mammeloneux très-irréguliers, ou plutôt des ſegmens de cercles flotans & friſés à l'extrémité flotante, je veux dire au bord qui s'approche le plus de l'axe du canal inteſtinal. Cette friſure ou pliſſure flotante des valvules *conniventes*, eſt fabriquée de la même maniére que la pliſſure du mézentere, dont nous détaillerons la mécanique en parlant de ce ligament du Péritoine. En un mot, les valvules *conniventes* ſont de pluſieurs ſortes: quelques-unes paroiſſent tranſverſales, & d'autres qui ſont entre ces premieres, ſont ſituées obliquement, & engagées les unes dans les

autres. Elles ſont toutes des ſegmens de cercles entiers du côté de la grande arcade des inteſtins, mais preſque toutes interrompues du côté de leur petite arcade. L'on peut voir la mécanique de cette ſtructure bien imitée dans la deuxiéme figure de la neuviéme Planche, à la lettre B.

Comme ceux qui ne ſont pas bien verſés dans l'Anatomie, ne ſçavent peut-être pas ce que j'entens par grande & petite *arcade* des inteſtins, j'appelle, par exemple, le bord ou la ſurface des inteſtins oppoſée au ligament qui les tiennent aſſujettis, tels que ſont le mézentere, le mézo-colon, &c. j'appelle, dis-je, cet endroit, la grande *arcade* de l'inteſtin; & l'autre bord ou ſurface eſt la petite arcade. Sur quoi j'ai une obſervation curieuſe à faire remarquer, qui eſt que l'on apperçoit un petit ligament tout le long de la grande arcade ou coubure des inteſtins grêles, & cela quand l'inteſtin eſt ſoufflé; car l'on voit pour lors une ligne ou bande blanchâtre & luiſante, ſemblable à celles que j'ai fait remarquer aux côtés de l'eſtomac près le pilore. Ce ligament, dont perſonne que M. *Winſlow* n'a encore parlé, fait devenir la grande arcade en petite, lorſque le mézentere eſt coupé près de l'in-

teſtin, & que ce dernier eſt ſoufflé. *(a)* Nous avons vû dans le *Duodenum* une premiere eſpece de glandes inteſtinales, car les glandes *ſolitaires* ne paroiſſent que vers ſa fin, & même en petite quantité. Dans le *jejunum*, on y en voit diſtinctement deux eſpéces, dont les premieres, qui ſemées une à une, ſont appellées glandes *ſolitaires*, ou grains glanduleux de *Bruner*; les autres ſont entaſſées par paquets, comme des grappes de raiſin, & ſont appellées *plexus* glanduleux, ou glandes de *Peyer*. Chaque glande ſolitaire ou de *Bruner*, forme comme un petit bourlet, & quand on ſouffle par-deſſus avec un tuïau, on y apperçoit une petite ouverture, ce que j'ai déja fait connoître en parlant du Duodenum. Cette premiere eſpece de glandes, eſt très-fréquente dans le *jejunum*, & l'on voit facilement les unes & les autres en poſant derriere la lumiere d'une bougie, ou en l'examinant à un beau jour, lorſque l'inteſtin eſt ſoufflé.

Le *jejunum* eſt attaché dans ſon commencement à la racine du ligament appellé *mezo-colon*; après quoi il eſt arrêté

(*a*) M. Winſlow avoit donné cette remarque au Public long-tems avant que ſon Anatomie eût paru, comme on a pû le remarquer dans la premiere édition de cet Ouvrage, où nous l'avons cité.

dans ſes différentes circonvolutions (qui occupent ordinairement les parties inférieures de la région épigaſtrique & ſupérieure de l'ombilicale dans ſon milieu) par cet autre ligament du Péritoine appellé. *Mézentere* : de ſorte qu'aïant emploïé huit à neuf pieds de longueur à ſes contours, il ſe termine vers l'extrémité inférieure du Rein droit, où commence l'inteſtin *Ileon*, dont on va voir l'hiſtoire.

L'ILEON,

troiſiéme des Inteſtins grêles.

Le troiſiéme & le dernier des inteſtins grêles eſt l'*Ileon*, qui tire ſon nom d'un mot grec qui ſignifie des *contours*, des *ondes*, des *iles* : en effet, cet inteſtin fait beaucoup plus de contours que le précédent, comme je l'ai fait obſerver dans la deuxiéme figure de la ſixiéme Planche G. Mais une grande difficulté qui ſe préſente non-ſeulement à l'eſprit des Etudians, mais même dans les démonſtrations des plus verſés dans l'Anatomie, eſt de ſçavoir poſitivement où finit le *Jejunum*, & où commence l'*Ileon*; ce qui paroît très-difficile à déterminer au juſte, parce que le commencement de l'*Ileon* a beaucoup de reſſem-

blance avec la fin du *Jejunum*, ou, ce qui eſt la même choſe, la fin de celui-ci ne différe guére du commencement de celui-là.

On a coutume d'alléguer, pour faire ce partage, la couleur rougeâtre de l'un, & la couleur plus brune de l'autre. Je ne dis pas que ces obſervations ne puiſſent ſervir en quelque façon, à diſtinguer ces deux inteſtins ; mais je prétens qu'elles ne peuvent pas ſervir à déterminer la fin de l'un, & le principe de l'autre avec préciſion, puiſque l'*Ileon* eſt rougeâtre & auſſi reſſemblant au *Jejunu*m pendant plus de deux pieds, que ſi c'étoit le *Jejunum* même. Voici comme je crois faire plus poſitivement ce partage : je diviſe ces deux inteſtins en cinq parties égales ; j'en mets deux pour le *Jejunum*, & les trois autres pour l'*Ileon* ; de cette maniére on rencontrera juſte, & l'on trouvera toujours la fin du *Jejunum*, & le commencement de l'*Ileon*, vers l'extrémité inférieure du rein droit, comme je l'ai dit en finiſſant l'hiſtoire du *Jejunum*.

Veut-on encore ſe donner une ſatisfaction par rapport à la longueur de ces inteſtins, il faut en avoir d'un autre cadavre que celui qui ſert pour la démonſtration ? Je ſuppoſe que ce cadavre ſoit

de cinq pieds ou environ, on doit en détacher les inteſtins du mezentere, du mézo-colon, &c. & faire enſorte que l'œſophage, l'eſtomac & la ratte y tiennent encore, afin de voir le tout dans ſa perfection, & de s'orienter en mettant la ratte du côté gauche. On arrange enſuite les inteſtins ſur une planche, en donnant à ce canal la longueur d'un pied; ce qu'on continue par ondes juſqu'à ce que le canal ſoit fini, obſervant de mettre les gros inteſtins à la circonférence: c'eſt pour lors qu'on peut compter combien les inteſtins ont de longueur, & on trouvera que les grêles ont environ vingt-deux ou vingt-trois pieds.

Que de mécaniſmes nous pourrions déduire de cette longueur d'inteſtins grêles, de leurs contours, de leurs variétés, en un mot de leur ſtructure; mais comme ces explications nous éloigneroient trop de la ſtructure particuliere de l'Inteſtin *Ileon*, nous allons la continuer, & dire que ſon commencement eſt garni de ces valvules *conniventes* que nous avons obſervées au *jejunum*: elles deviennent enſuite moins fréquentes, & il ne s'en trouve point du tout à ſa fin, où on y apperçoit au contraire des rides longitudinales à peu près ſemblables à

celles

celles que j'ai fait obſerver dans l'eſtomac, près de ſon pilore. Auſſi la fin de cet inteſtin eſt elle comme une eſpéce de pilore, autour duquel l'on remarque de ces eſpéces de glandes ou de filtres, que j'ai appellées des *lacunes.* Or ſi je m'en étois rapporté à ce qu'en diſent la plûpart des Ecrivains, j'eûs dit avec un Auteur moderne, qui nous donna ſon Ouvrage en premier lieu pour la traduction de *Keill*, mais qui par ſucceſſion de tems eſt devenu le ſien propre, que » l'*Ileon* commence où les valvules finiſ- » ſent, & ſe termine où les gros inte- » ſtins commencent. « Cette doctrine qui eſt mot pour mot celle de M. *Heiſter* notre rigide Cenſeur, *Principium*, (Ilei)*ubi valvulæ vix amplius conſpiciuntur; finis verò ubi craſſa incipiunt*, (*a*) n'eût pas fait trouver cinq ou ſix empans de longueur à *l'Ileon*, bien loin de lui en meſurer quinze ou vingt, comme ces Auteurs le marquent : ce qui ne quadre pas encore avec la longueur de vingt-deux ou ving-trois pieds que nous obſervons à l'*Ileon.* *

(*a*) Heiſter comp. p. 60. edit. 2. p. 69. edit. 3. p. 80. edit. 4.

* Ainſi comment M. Heiſter peut-il dire que j'ai » puiſé mon ouvrage, partie dans ſon Livre, par- » tie dans la converſation & les liaiſons d'amitié » que j'ai eues avec de ſes Eleves qui ſont venus à

Cet inteſtin eſt encore garni des glandes *ſolitaires* ou de *Bruner*, & de plexus glanduleux ou de *Payer*, mais ces dernieres y ſont beaucoup plus fréquentes que dans le *jejunum*.

L'*Ileon* fait beaucoup plus de circonvolutions, & même de plus petites que l'inteſtin précédent. Ces circonvolutions occupent ordinairement les parties latérales de la région ombilicale ſupérieure, preſque toute l'inférieure, & l'hipogaſtrique. Elles ſont toutes maintenues chacune en leur place, par le moïen du Mézentere, auquel elles ſont attachées auſſi-bien que celles du *jejunum*; de ſorte que l'inteſtin *Ileon* aïant parcouru par toutes ſes circonvolutions, la longueur d'environ treize à quatorze pieds, va enfin ſe perdre dans le premier des gros inteſtins, mais d'une façon bien différente à ce qu'en ont écrit les Auteurs

„ Paris au ſortir de ſes Leçons? " *Ita & hanc anatomen partim ex meo compendio, partim à meis diſcipulis, qui à me Pariſios abierunt, cum quibus amicitiam coluit, hauſuit.* Heiſt. compend. p. 147.

Comment un Livre qui ſortiroit de cet Auteur & de ſes Eleves, pourroit-il lui être ſi contraire, & lui marquer tant d'erreurs eſſentielles? C'eſt un vrai paradoxe. Auſſi M. Heiſter ne le perſuadera-t'il jamais : nos deux Ouvrages ſont trop differens pour qu'on le croïe ſur ſa parole. D'ailleurs je fais voir en trop d'endroits, que l'Auteur qui l'a davantage copié, n'eſt pas plus juſte que ſon original.

qui ont précédé ma premiere édition ; car la plûpart n'aïant vû ces parties que dans les livres, diſent que le *Cœcum* eſt une continuité de l'*Ileon* ; & ceux qui ont le plus travaillé, quoiqu'ils ne tombent pas dans de ſemblables abſurdités, ne me ſatisfont pas néanmoins ſur cette mécanique.

L'*Ileon* en finiſſant, paſſe tranſverſalement & un peu obliquement de gauche à droit, pour ſe jetter dans le *Cœcum*, de façon qu'il ſe trouve dans un pli formé par deux boſſes ou deux cellules du *Cœcum.* Mais la façon dont ces deux inteſtins ſont agencés l'un dans l'autre, n'eſt point encore bien décrite ; car lorſqu'on ſe donne la peine de diſſéquer ces parties avec toute la patience & l'attention que mérite ce travail, on voit manifeſtement que la membrane commune ou la premiere tunique de l'inteſtin *Ileon*, eſt continue avec celle du *Cœcum.* (*a*). Pour la deuxiéme qui eſt la charnue, elle n'entre pas toute dans le *Cœcum* ; car la rencontre des fibres circulaires de l'*Ileon*, du colon & du *Cœcum*, forment en ſe mêlant toutes enſemble, un trouſſeau

(*a*) Comme ces deſcriptions vraies étoient les mêmes dans ma premiere édition, c'eſt juſqu'à ce tems-là que j'accuſe les Auteurs d'avoir mal connu la jonction de l'*Ileon* avec le *Cœcum.*

qui fabrique un bourlet charnu & muſculeux à la circonférence du trou du *Cæcum* : & comme les fibres longitudinales de l'*Ileon* ſe répandent en raïons par deſſus ces premieres, le tout enſemble repréſente un *anus* un peu allongé, & une eſpéce de ſphincter.

Les tuniques nerveuſe & mammelonée ou veloutée de l'*Ileon*, entrent ſeules dans le *Cæcum*, & y ſont une fente ovale ſituée horiſontalement, & garnie d'un petit bourlet. C'eſt ce bourlet ovale, ou plûtôt allongé & horiſontal, que l'on appelle la valvule de *Bauhin* ou du *Cæcum*, mais qui ſuivant la deſcription que j'en donne, n'a jamais reſſemblé à une valvule. En effet, par valvule on n'entend autre choſe qu'une membrane qui bouche en partie un trou ou un canal, de façon que le fluide paſſe d'un côté à l'autre ſans pouvoir retrograder. Or ce que l'on voit ici dans le *Cæcum* n'eſt qu'une petite fente allongée tirant ſur l'ovale, & horiſontale : & ſi elle empêche les matieres de retourner dans l'*Ileon*, c'eſt qu'elle a à ſes extrémités ou à ſes angles, deux petites *brides*, une à chaque angle, qui obligent les bords de l'ouverture ovale à s'approcher non ſeulement l'un de l'autre, mais contraignent toute l'ouverture à avancer dans la cavité du *Cæcum*, & empêchent

ainſi le retour d'aucun fluide ni ſolide. Quoique toute comparaiſon cloche, l'envie que j'ai de faire ſentir ce que je conçois touchant l'entrée de l'inteſtin *Ileon* dans le *Cæcum*, & l'action de ſon ouverture dans ce dernier inteſtin, me fait hazarder celle-ci. Cette mécanique a quelque reſſemblance à celle qu'on obſerve à ces eſpéces de ſouriſſoires exactement rondes & fabriquées de fil de laton. Les ouvertures qu'on y a pratiquées, ſont des eſpéces d'entonnoirs faits par l'enfoncement de pluſieurs fils de laton, leſquels peuvent être comparés à l'inteſtin *Ileon*: de ſorte que les ſouris ont une facilité merveilleuſe à ſe gliſſer dans ces eſpéces d'entonnoirs, pour aller manger l'appas qu'on leur a tendu; mais dès qu'elles ſont entrées dans la ſouriſſoire, elles ne peuvent plus en ſortir, quoiqu'il n'y ait ni valvules, ni aucunes ſoupapes aux ouvertures ou eſpéces d'entonnoirs par ou elles ſont entrées. L'énergie me manque, & je ne puis exprimer les beautés que l'Anatomiſte concevra en examinant attentivement ces parties; ainſi pourſuivons notre matiere.

Les petites brides, ou les *liens* qui aſſujettiſſent les angles de l'ouverture de l'*Ileon* dans le *Cæcum*, ont été découverts & nommés par le célébre M. *Morgagni*,

les *Frins* de la valvule : *quapropter illâ valvulæ hujus* RETINACULA , *ſive* FRENA *appellare conſuevi.* Morgagn. Adverſ. III. Animad. XIII.

J'ai obſervé que ces petits *freins* étoient en partie formés par deux trouſſeaux des fibres longitudinales de l'*Ileon*, qui paſſant par les angles de l'ouverture ovale, ſe confondoient horiſontalement le long de deux plis du colon, un à chaque angle. » C'eſt pourquoi M. *Morgagni* dit qu'il y » a deux eſpéces de rides oblongues qui » partent de chacune des extrémités de » la fente horiſontale, & qui montent » elles-mêmes en ligne horiſontale dans » le colon. Leur grandeur eſt telle qu'el- » les égalent la hauteur de la valvule du » côté qu'elles la touchent : » *Itaque oblongæ duæ quaſi rugæ ſingulæ ab ſingulis deſcriptæ horizontalis rimæ extremis & ipſæ horizontales intrà colon aſſurgùnt, ita magnæ ut quà valvulam contingunt, ipſius æquent altitudinem.* Morgagn. Adver. III. Animad. XIII.

Voilà comme on trouvera l'entrée de l'*Ileon* dans le *Cœcum* ou commencement du colon, car le *Cœcum* n'eſt à proprement parler, que le commencement du colon. Voilà en un mot, comme on trouvera ce qu'on appelle la valvule du *Cœcum* ou colon, quand on diſſéquera ces parties fraî-

ches, & qu'on les examinera flotantes dans l'eau claire : mais quand on les fera deſſécher après les avoir ſoufflées, on en aura une idée toute différente de celle qui préſente leur véritable ſtructure, ainſi qu'on peut le voir dans la Planche qu'a fait graver M. *Heiſter*, qui quoique des meilleures, laiſſe toûjours une idée contraire à la beauté naturelle, & à la vérité. Ce n'eſt point par un eſprit ſatirique que ces traits ont été tels dès ma premiere édition ; c'eſt parce que le livre en queſtion a bien du bon & que je deſirerois pour le bien des Etudians, qu'il fût encore meilleur.

LE CŒCUM,

Premier des gros Inteſtins.

Les gros inteſtins ſont ainſi nommés, parce qu'effectivement leur volume eſt plus conſidérable que celui des grêles, & leurs tuniques plus fortes & plus épaiſſes.

Le premier de ces inteſtins eſt le *Cæcum*, terme latin qui ſignifie aveugle ; & comme cet inteſtin eſt un véritable cul-de-ſac, les Anciens ont cru que ce nom lui convenoit. Sa ſituation naturelle eſt au côté droit, preſque au bord antérieur de l'os des îles ; & pour peu qu'il ſoit gon-

flé ou par les matieres fécales, ou autrement, on le ſent avec beaucoup de facilité au travers des tégumens.

Le *Cæcum* n'a pas plus de trois ou quatre travers de doigts de longueur dans un ſujet d'une taille ordinaire, & il eſt comme boſſelé : en un mot, il eſt, pour ainſi dire, la tête ou le commencement du colon, & ſon extrémité reſſemble à un très-gros ver à ſoïe ; mais ſi on y joint l'appendice vermiforme, elle a la figure d'une tête de cocq-d'inde, dont l'appendice vermiforme repréſente la crête.

L'appendice de cet inteſtin, appellée à cauſe de ſa figure, vermiforme ou vermiculaire, n'a rien de particulier, ſinon qu'elle eſt toute parſemée de glandes inteſtinales, nommée ſolitaires ou de *Bruner.*

LE COLON,

Second des gros Inteſtins.

Le colon eſt le ſecond & le plus long des gros inteſtins, puiſqu'il entoure lui ſeul preſque tous les grêles. Il commence où finit le *Cæcum* ; & après avoir monté pendant quelque eſpace, il s'enfonce pour aller toucher le rein droit, auquel il eſt attaché par un petit ligament d'un bon travers de doigt de large, formé

d'un repli de la lame du péritoine. J'appelle ce lien, le ligament tranſverſal droit du colon, dont l'uſage eſt d'empêcher cet inteſtin de ſe mêler dans cet endroit avec les autres inteſtins.

Le *Colon* paſſe enſuite par ſous le foïe, en couvrant le *Duodenum* qui eſt caché dans l'eſpace triangulaire du mozo-colon dont j'ai parlé, & ſe releve pour traverſer le ventre en formant un contour qu'on appelle ſon arc; mais cet arc n'eſt point quarré comme il eſt dépeint dans les livres; & il eſt la partie la plus flotante de l'inteſtin, parce qu'il n'eſt attaché que par une grande membrane tranſverſale, appellée le mezo-colon.

Le *Colon* parvenu au côté gauche s'enfonce encore, & eſt attaché près du rein gauche par un petit lien de la largeur de deux travers de doigt, appellé le ligament tranſverſal gauche du *Colon*. Tout le long de cet enfoncement l'inteſtin eſt beaucoup plus *étroit* que par tout ailleurs, & je l'ai même obſervé dans quantité de ſujets, de la groſſeur des inteſtins grêles, obſervation que je n'ai vûe dans aucun Auteur.

L'inteſtin *Colon* parvenu à l'os des îles, forme ſon S romaine, dont le ſecond contour eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'il

eſt tout-à-fait dans le côté droit, & prêt à y former une hernie.

Outre les deux ligamens tranſverſaux dont je viens de parler, & qui attachent le *Colon* au côté droit & au côté gauche, cet inteſtin a encore trois autres ligamens qui l'accompagnent dans toute ſa longueur. De ces trois ligamens, il y en a deux qui ſont ſitués très-viſiblement aux deux côtés de ſon ſommet; le troiſiéme a été long-tems inconnu, parce qu'il eſt caché par le Mézo-colon, & entouré de beaucoup de graiſſe; ainſi pour le voir il faut détruire ces parties.

L'inteſtin *Colon* eſt encore garni en dehors de quantité d'appendices graiſſeuſes, qui doivent être conſidérées comme autant de petits épiploons; car ſi on perce leur membrane pour y introduire l'extrémité d'un tuïau afin de les ſouffler, on voit qu'ils forment autant de petits ſacs véſiculaires qui reſſemblent beaucoup au petit épiploon. Dans les perſonnes graſſes ces petits épiploons ſont fort remplis de graiſſe, & c'eſt ce qui les fait nommer appendices graiſſeuſes. Enfin l'S romaine & même le *Rectum*, ſont fort garnis de ces appendices; ce qui a fait dire au célébre M. *Morgagni*, que les gros inteſtins n'étant point contenus entre ces membranes

graſſes qui ſont l'épiploon & le mézentere, comme le ſont les petits inteſtins, il a fallu qu'ils fuſſent garnis de ces appendices graiſſeuſes qui leur fourniſſent une huile, capable de les humecter & d'adoucir les frottemens. *Si quis animadvertat, Omento anteriùs, Meſenterio autem poſteriùs ſic inteſtina intercipi, ut maxima tamen craſſorum pars inter illas duas pingues, lubricanteſque membranas non excipiatur, is facilè intelliget, ob eam cauſam quam affert* Gliſſonius, *iſtas craſſis appendiculas additas eſſe.* Morgagn. Adverſ. III. Animad. VI.

LE RECTUM,

Troiſiéme & dernier des gros Inteſtins.

Le dernier des gros inteſtins eſt appellé *Rectum*, non pas parce qu'il a la figure droite, mais parce qu'il ne fait aucune onde de côté & d'autre. Son commencement eſt à la fin du colon, poſé ſur la derniere vertébre des lombes ; d'où il deſcend le long du corps des vertébres de l'os *ſacrum* & du coccix, en ſuivant la pente cambrée de ces deux pieces oſſeuſes, excédant un peu la derniere.

Il faut obſerver que cet inteſtin eſt ſouvent ſi dilaté, qu'il peut être regardé

comme un ſecond ventricule ; & c'eſt dans cette rencontre que les matieres qu'il contient, compriment quelquefois tellement la veſſie, qu'elle ne peut ſe vider que l'inteſtin ne le ſoit au moins à moitié. C'eſt l'extrémité inférieure de cet inteſtin qui forme l'anus, autour extérieur duquel on voit les lacunes qui dépoſent dans ſa cavité une huile épaiſſe, qui adoucit les âcretés & les froiſſemens que cauſent les matieres endurcies.

On obſerve dans l'intérieur de cet inteſtin, quelques replis ou ſegmens de cercles, & vers ſa fin des rides longitudinales.

Ses membranes ſont les mêmes qu'aux autres inteſtins, mais ici elles ſont beaucoup plus épaiſſes. Sa ſurface extérieure eſt entourée de beaucoup de graiſſe, & de muſcles vers ſa fin, dont nous avons parlé dans notre Miotomie.

DES PROLONGEMENS,

Ou replis de la lame du Péritoine, appellés Mézentere, Mézo-colon & Mézo-rectum.

Le Mézentere, Mézo-colon, & Mézo-rectum, ſont de ces replis du péritoine que nous avons mis au nombre

des grands ligamens de ce ſac membraneux, lorſque dans le ſixiéme Chapitre, nous avons traité cette matiere. Il s'agit préſentement d'entrer plus particulierement dans la ſtructure de ces ligamens, & dans leurs fonctions.

Structure du Mezentere.

Le Mézentere n'eſt autre choſe qu'un enfoncement ou repli du ſac membraneux appellé le péritoine. Or comme cet enfoncement ne peut ſe faire, ſans que le repli intérieur ne ſoit double, c'eſt pour cette raiſon que le Mézentere paroît compoſé de deux lames ; mais le tiſſu cellulaire qui eſt au dehors dans quelques endroits de la circonférence du péritoine, eſt ici entre ces deux lames, & les unit.

Les deux lames du Mézentere étant parvenues aux inteſtins, s'écartent pour former un canal qui les loge ; & c'eſt ce canal qui ſert de premiere tunique aux inteſtins. Ceci eſt prouvé par cette expérience. Si l'on perce une des lames du Mézentere à un travers de doigt de l'inteſtin, & qu'on mette un tuïau dans cette ouverture, l'air paſſera autour de l'inteſtin, & fera paroître ce dernier beaucoup plus gros qu'il n'eſt naturellement.

Il ſuit delà que l'on ne parle pas juſte, quand on dit que la premiere tunique des inteſtins leur eſt fournie par le péritoine. *Membranacea, ſive communis à*

peritonæo. (a) Ce n'eſt du moins pas *immédiatement* ; & l'on parlera toûjours plus en Anaſtomiſte, lorſque l'on dira que cette premiere tunique eſt une expenſion tantôt du Mézentere, & tantôt du Mézo colon & du Mézo-rectum,

Les vaiſſeaux qui vont dans le Mézentere forment des arcades fort différentes. Par exemple, les arcades ſont ſimples dans le Mézentere, mais elles ſont doubles dans le canal qui doit renfermer les inteſtins, afin de ſe jetter, une d'un côté & l'autre de l'autre, pour embraſſer l'inteſtin : c'eſt une mécanique fort jolie, & qui pare beaucoup une démonſtration.

Ce que c'eſt que le Mézo-colon.

Le Mézo-colon eſt d'une ſtructure aſſez ſemblable à celle du Mézentere ; c'eſt lui qui attache l'inteſtin colon. Pour l'appercevoir & le bien démontrer, il faut prendre avec les deux mains, le colon dans l'endroit où il paſſe ſous la ſurface inférieure de l'eſtomac, & l'on apperçoit pour lors que cet inteſtin eſt attaché à une membrane tranſverſale, qui comme une cloiſon, ſépare l'eſtomac des inteſtins : c'eſt cette cloiſon tranſverſale qu'on appelle le Mézo-colon. Mais en ſe jettant à gauche, il forme ce qu'on appelle l'aîle

(a) Heiſt. Compend. p. 82. edit. 4. Cet Auteur voudra bien nous permettre ces petits ſcrupules qui ſont exactement vrais.

gauche du Mézo-colon. Or cette aîle passant obliquement de gauche à droit, se jette sous le *Rectum*, & forme là un ligament à cet intestin, que les Anatomistes appellent *Mézo-rectum*. En soulevant l'aîle gauche du Mézo-colon, on apperçoit presque toûjours un trou qui paroît à sa surface inférieure : ce trou dont personne que M. *Winslow* n'a encore parlé, est aveugle, va de bas en haut, & se termine par un cul-de-sac, autant qu'on le peut connoître.

Le Mézo-rectum.

Au-dessous du centre du Mézo-colon, qui est, comme je l'ai dit, situé transversalement dans la région épigastrique, l'on voit l'attache du Mézentere, qui est d'abord sur le milieu du corps des vertébres supérieures des lombes, & qui descend obliquement de la longueur de quatre bons travers de doigt, jusques sur la partie droite des vertébres inférieures des lombes; d'où l'on doit inférer que son attache aux vertébres des lombes, n'est pas perpendiculaire, mais oblique.

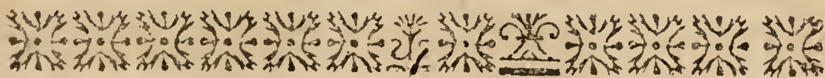
Le Mézentere est plissé & frisé pour contenir dans un petit espace une grande longueur d'intestins. Il ne faut pas cependant s'imaginer que ces plis redoublés soient, comme les Anatomistes le pensent, & particulierement M. *Heister*, semblables à celui des manchettes ; *plicæ in*

forma ornamentorum manuum. (MANCHETTES) Heiſter. Compend. p. 63. edit. 2. Car les manchettes ſont d'une pliſſure fort ſerrée à l'endroit du poignet, pour laiſſer floter l'ourlet dans une ample circonférence : mais c'eſt tout le contraire au Mézentere ; il n'eſt nullement pliſſé ſur les vertébres des lombes qu'on peut comparer au poignet des manchettes, pendant que le bord qui touche les inteſtins, eſt très-étendu & très-friſé ; & cela comme ſi on étendoit à différentes repriſes, un des bords d'un morceau de chamois, pendant qu'on ne toucheroit point du tout à l'autre. D'où l'on voit manifeſtement que ce bord étendu ſeroit obligé de ſe pliſſer ou friſer, pour ainſi dire ; & voilà la mécanique que l'on obſerve dans le Mézentere, & dont M. *Heiſter* ne veut point convenir, même dans ſa quatriéme édition, puiſqu'il y compare encore la pliſſure du Mézentere à celle qu'on obſerve aux manchettes des chemiſes. *Notandæ* plicæ *ſpecie ornamentorum manuum.* (MANCHETTES. (*a*))

J'ai parlé des uſages de ces parties dans le Chapitre VI. & je finis en diſant que le Mézentere eſt garni d'un grand nombre de petites glandes, qui ſemblent ſe mul-

(*a*) Heiſter. Compend. p. 81. edit. 4. Tom. I.

tiplier dans les maladies qui dépendent de l'épaissiſſement de la limphe.



CHAPITRE X.

Du Foïe, de la Véſicule du fiel, & de ſes dépendances.

APrès avoir enlevé les inteſtins & les liens qui les attachent dont je viens de faire l'hiſtoire, on peut regarder toute l'étendue de la capacité du bas-ventre, & dire que c'eſt une cavité oblongue, aſſez égale par ſa partie antérieure, mais diviſée en deux eſpéces de niches dans ſa partie poſtérieure, leſquelles ſont ſéparées l'une de l'autre par une colonne oſſeuſe.

Le ſommet de cette cavité eſt une voute formée de parties oſſeuſes & de parties charnues : ces dernieres ſont le Diaphragme, dont je parlerai ailleurs, parce que l'aïant diſſéqué avec exactitude, il m'a paru que les figures des Anatomiſtes, & leurs deſcriptions, en donnoient une idée toute autre que celle qui ſe préſente naturellement après la diſſection.

Sous la partie droite de cette voute charnue, on apperçoit une groſſe maſſe

en partie charnue ou glanduleuſe, & en partie vaſculaire : c'eſt ce qu'on appelle le *Foïe*, dont la ſituation dans l'hipocondre droit, & en partie dans l'épigaſtrie, eſt un peu oblique.

La figure de ce viſcére, ſuivant les Anciens, eſt de le faire reſſembler à un pied de bœuf. Je ne trouve pas que cette reſſemblance ſoit juſte; mais ſans m'embaraſſer de ſa figure, ni de lui trouver quelque choſe auquel on pourroit le comparer, je vais m'appliquer à en faire une diviſion qui me menera pas à pas à la connoiſſance de toutes ſes parties. Celle qui me paroît plus propre à me conduire dans la recherche de ſa ſtructure, eſt de le diviſer en ſurfaces, en bords, & en extrémités.

STRUCTURE EXTERIEURE *du Foïe.*

En ſuivant la diviſion générale que l'on vient d'établir, les ſurfaces du *Foïe* ſont deux, une ſupérieure & externe, c'eſt la convexe; une inférieure & interne, c'eſt la cave. Les bords ſont au nombre de deux, un antérieur fort aigu, & un poſtérieur fort arondi. Les extrémités ſont auſſi deux, une à droit, & l'autre à gauche.

Après cette diviſion générale, on peut en faire une plus particuliere, qui eſt même aſſez uſitée dans les démonſtrations publiques; c'eſt de diviſer ce viſcére en deux lobes, un droit communément appellé le grand lobe du *Foïe*, parce qu'il eſt trois fois plus conſidérable que l'autre; & le ſecond eſt le gauche, nommé le petit lobe, parce qu'à proportion de l'autre il eſt aſſez petit.

La ſurface ſupérieure & externe du *Foïe* eſt convexe & aſſez polie; & c'eſt dans cet endroit qu'on le voit diviſé en deux lobes par un ligament qu'on appelle ſuſpenſoire, mais qui n'eſt autre choſe que la continuation de la faux ombilicale dont j'ai parlé.

Il réſulte de cette deſcription telle que je l'ai ſoigneuſement examinée ſur les cadavres, que le ligament prétendu ſuſpenſoire, n'eſt qu'un repli du péritoine, & qu'il n'eſt guére capable de ſuſpendre un viſcére dont la maſſe eſt conſidérable.

La ſurface inférieure & interne du *Foïe* eſt inégalement cave, & eſt auſſi diviſée en deux lobes par une eſpéce de ſiſſure qui quelquefois n'eſt qu'un canal.

Le bord antérieure du *Foie* que j'ai fait remarquer fort aigu, eſt auſſi diviſé par une petite échancrure qui eſt le com-

mencement de la fissure dont je viens de parler.

Le bord postérieur fort arondi, comme je l'ai fait observer, est au contraire divisé par une grande échancrure qui est particulierement gravée dans le petit lobe & un peu dans le grand ou le lobe droit: cette échancrure sert à loger l'épine.

Les surfaces convexes & caves du *Foïe*, sont garnies de beaucoup de vaisseaux limphatiques qui y font un réseau des plus merveilleux; & ces vaisseaux rampent directement sous la tunique de ce viscére qui est unique, quoi qu'en disent les Anatomistes, & qui est une de ces bourses formées par l'enfoncement du péritoine, comme je l'ai dit en parlant de ce sac membraneux.

Jusqu'ici nous n'avons parcouru que les généralités du *Foïe*, il faut présentement insister plus particulierement sur quantité de choses très-différentes, qu'on observe dans les diverses parties que j'ai indiquées, afin de pouvoir entrer plus méthodiquement dans la substance intérieure de ce viscére.

Quoiqu'on ne remarque dans la surface supérieure du *Foïe*, qu'une grande convexité fort polie, il est cependant essentiel de faire connoître sa situation au travers des tégumens. On en sera certain

par les réflexions ſuivantes. 1°. La ſiſſure du *Foïe* ſe trouve deſſous l'extrémité cartilagineuſe de la premiere fauſſe côté. 2°. La véſicule du fiel eſt ſous le grand lobe, deux travers de doigts à côté de ſa ſiſſure. Or par ces poſitions conſtantes, on peut dire en quel endroit du *Foïe* eſt la maladie que l'on ſent au travers des tégumens, ou qui eſt annoncée par le ſiege de la douleur, ce qui n'eſt pas d'un petit avantage pour la Chirurgie.

Pour examiner avec un ordre net & clair, les particularités qui ſe rencontrent dans la ſurface cave & inférieure du *Foïe*, il faut les diſtinguer en parties éminentes & en parties caves.

Les parties éminentes de la ſurface inférieure du *Foïe*, ſont au nombre de trois. La premiere eſt une éminence piramidale, de figure triangulaire, ſituée à la partie poſtérieure du grand lobe & qui n'en eſt qu'une apophiſe; c'eſt ce qu'on appelle le lobule de *Spigelius*. La ſeconde éminence eſt plus quarrée, ſituée à la partie antérieure de cette ſurface, entre la véſicule du fiel & le petit lobe; & même vis-à-vis le lobule de *Spigelius* ou la premiere éminence: & comme les Anciens ont appellé l'entre deux de ces éminences, la *porte du Foïe*, ils ont nommé la veine qui entre dans cet endroit, la *veine de la porte*,

VENA PORTÆ. Mais les Modernes considérant cette veine par rapport à sa fonction, qui est de porter le sang dans le *Foïe*, l'ont appellée la *veine-porte*.

La troisiéme éminence de la partie cave du *Foïe* est une élevation ovale, située sur le bord postérieur externe du grand lobe ou lobe droit.

Les cavités du Foïe.

Les parties caves du *Foïe* doivent être considérées ou comme de simples enfoncemens, ou comme des rainures. Les cavités qui sont de simples enfoncemens sont deux, l'une sur le bord postérieur extèrne du grand lobe, & c'est cet endroit qui pose sur le Rein droit. La seconde se trouve sur le bord postérieur interne du petit lobe, par rapport à l'axe du corps, & c'est cette cavité qui pose sur le petit cul-de-sac ou la petite extrémité de l'estomac.

Les cavités en forme de rainure sont trois; sçavoir une qui est entre le lobule de *Spigelius* & le petit lobe du *Foïe*. Cette goutiere va gagner la fissure que j'ai déja décrite, & sert à loger le canal veineux. La seconde rainure ou goutiere se trouve presqu'à la partie postérieure du grand lobe, entre la racine du lobule de *Spigelius* & la troisiéme éminence, elle sert à loger la veine-cave. Enfin la troisiéme rainure est un enfoncement trans-

verſal dans le milieu du grand lobe, deſtiné à loger le ſinus de la veine-porte, &c.

Je crois que pour bien imprimer dans l'eſprit des Eleves, les différentes parties dont je viens de parler, il eſt à propos de placer ici la figure que j'en ai fait deſſiner; & comme elle n'eſt que la troiſiéme de la neuviéme Planche, nous allons commencer par les deux figures qui l'accompagnent.

EXPLICATION

De la neuviéme Planche.

LEs deux premieres figures ſont voir les differentes tuniques des inteſtins dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent.

La PREMIERE Figure repréſente un morceau d'inteſtin ſoufflé & lié par ſes extrémités, afin de pouvoir diſſéquer plus facilement les différentes tuniques.

A A. La tunique extérieure qui eſt une continuité du Mézentere, ou du Mézocolon, ſuivant l'inteſtin qu'on examine.

B B. Le premier plan de la tunique charnue, qui ſont les fibres longitudina-

les. Elles ſont renverſées des deux côté, & tiennent encore avec la tunique extérieure.

C C. Le ſecond plan de la tunique charnue, qui ſont les fibres circulaires, où l'on voit de petites boſſes tranſverſales dans les endroits où les fibres réſiſtent le moins, & un enfoncement où les faiſceaux muſculeux ſont plus forts & ſanglent davantage.

D. La tunique nerveuſe qui fait ſaillie par deux boſſes au-deſſus du niveau des autres tuniques, parce qu'étant ôtées, elles ne la contiennent plus dans cet endroit.

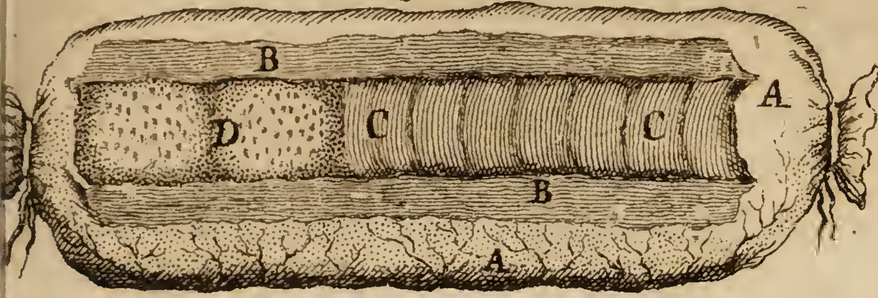
La SECONDE Figure eſt un morceau du *Jejunum* coupé ſuivant ſa longueur, & deſſiné flotant dans l'eau.

A. La ſubſtance mammeloneuſe, quatriéme tunique des inteſtins, ou la tunique veloutée.

B. Les valvules conniventes qui ſont irrégulieres, & qui ne font point des cercles réguliers, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent, mais des ſegmens de cercles flotans.

La TROISIEME Figure repréſente la ſurface inférieure & cave du *Foïe*, où l'on y obſerve toutes les inégalités que je viens de décrire, & quelques autres parties ; mais une choſe qu'il faut obſer-

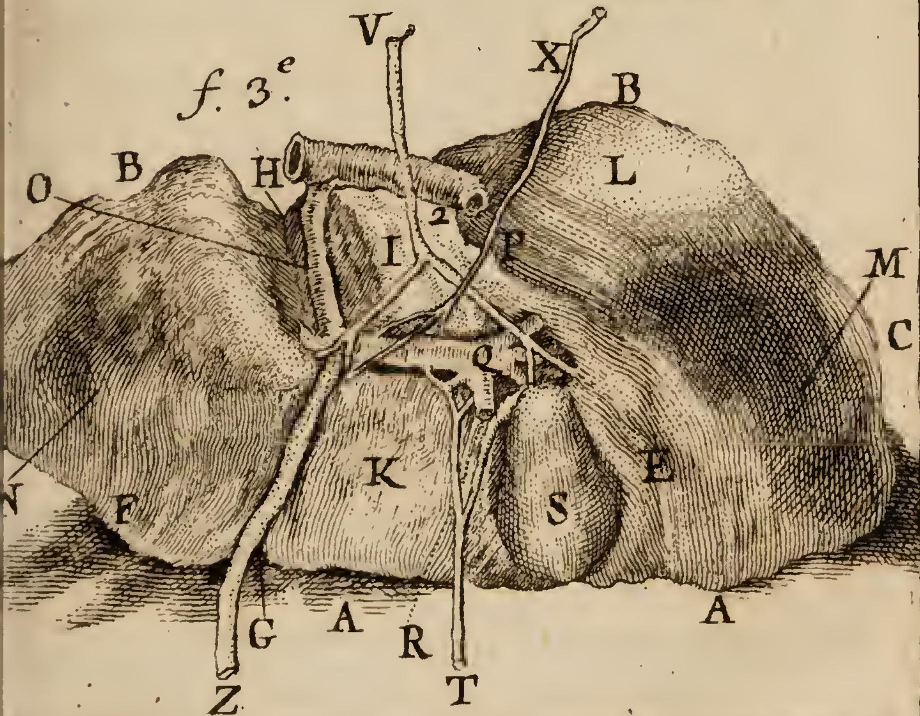
f. 1.



f. 2.e



f. 3.e



ver, eſt que pour diſſéquer le *Foïe*, & le deſſiner dans cette ſituation, il doit néceſſairement être renverſé. Ainſi qu'on ne ſoit donc pas ſurpris de voir ici le grand lobe à gauche, le petit à droit, &c.

A A. Le bord antérieur du Foïe qui eſt fort aigu.

B B. Le bord poſtérieur qui eſt fort arondi.

C. L'extrémité droite, ou la partie laterale du grand lobe.

D. L'extrémité gauche, ou la partie latérale du petit lobe.

E. Le grand lobe ou le lobe droit.

F. Le petit lobe, ou le lobe gauche.

G. La petite échancrure du Foïe, qui eſt le commencement d'une ſiſſure qui contient la veine ombilicale. Souvent cette veine devenue ligament quelque tems après la naiſſaince, eſt contenue dans un canal, pour lors il n'y a point de ſiſſure.

H. La grande échancrure, ou l'échancrure poſtérieure du Foïe : elle ſert à loger l'épine.

I. L'éminence piramidale & triangulaire appellée lobule de *Spigelius*.

K. L'éminence quarrée ſituée vis-à-vis le lobule de *Spigelius*.

L. L'éminence ovale ſituée à la partie poſtérieure externe du grand lobe.

M. Le ſimple enfoncement du Foïe qui recouvre le Rein droit.

N. Le ſimple enfoncement du Foïe qui poſe ſur le petit cul-de-ſac, ou ſur la petite extrémité de l'eſtomac.

O. Le canal veineux dans ſa cavité en forme de rainure.

P. La ſeconde cavité en forme de rainure, qui ſert à loger la veine-cave, dont on voit encore un tronçon. 2.

Q. Le ſinus de la veine-porte qui eſt dans la troiſiéme cavité en forme de rainure.

R. Un petit bout de la veine-porte qui entre dans ſon ſinus.

S. La véſicule du fiel ſouflée.

T. Le canal colidoque qui eſt conſtruit par la réunion de deux petits canaux, dont celui qui vient de la véſicule du fiel eſt appellé *Ciſtique*, & l'autre qui vient du Foïe ſe nomme *hépatique*.

Z. La veine ombilicale.

V. L'artére hépatique diſſéquée.

X. Le nerf hépatique diſſéqué.

STRUCTURE INTE'RIEURE
du Foïe.

Si nous voulons préſentement entrer dans la ſubſtance du *Foïe*, nous la trouverons *véſiculaire* & *vaſculeuſe*. Les véſi-

cules du *Foïe* ſont *angulaires* , & garnies en dedans d'un *velouté* diſpoſé en raïons , qui laiſſent dans le milieu un petit vide. On voit ces véſicules en prenant un *Foïe* de Porc qu'on coupe par tranches aſſez minces, & qu'on lave bien dans de l'eau claire, & même juſqu'à ce que tout le ſang ſoit ſorti & que l'eau n'en ſoit plus teinte : pour lors ſi on conſidére ces véſicules avec une bonne loupe , on verra qu'elles ſont angulaires , qu'elles ſont garnies en dedans de *filets veloutés & mammeloneux* qui viennent de la circonférence au centre de la véſicule, & laiſſent dans le milieu un petit point noir qui eſt la cavité, le vide, ou le trou de chaque véſicule. *

Maniere de voir les véſicules du Foïe.

Preuve du veloulé ou *duvet* des glandes du Foïe.

* Il faut que M. Heiſter aime beaucoup à faire voir ſon caractere peu ſincere , querelleur & plein de lui-même , pour me reprocher , après *une pareille démonſtration* de la ſubſtance cotoneuſe des glandes du Foïe , ,, d'avancer que les vaiſ- ,, ſeaux ſecrétoires , & les véſicules des glan- ,, des , ſont toutes revêtues d'une ſubſtance ,, cotoneuſe (une eſpece de duvet) & que c'eſt ,, néanmoins ce que *je ne pourrai jamais dé-* ,, *montrer* dans ce Livre de la nature dont je me ,, vante ſi ſouvent d'avoir tiré mes obſervations, *Vaſa ſecretoria & veſiculas glandularum intùs indutas eſſe villoſa ſubſtantia* : (une eſpece de duvet) *id quod vero in libro naturæ , undè ſuas obſervationes omnes deſumſiſſe* ſæpiùs jactat , *demonſtrare non poterit.* Heiſt. Comp. p. 152. edit. 4.

Dans cette preuve de la conſtruction & du vrai filtre des glandes du Foïe , je n'ai rien ajoûté à ma premiere édition ; & ſi elle n'eſt pas ſuffiſante pour un homme qui s'eſt vanté lui-même dans tou-

Cette ſtructure, auſſi ſinguliere qu'elle eſt vraiè, n'annonce-t'elle pas que ces véſicules auſſi mécaniquement conſtruites, ſont les filtres de la bile ? Et eſt-il nouveau dans l'œconomie animale, de voïr des filtres, ſoit glanduleux, ſoit véſiculeux, ſoit *cotoneux*, ou de quelqu'autre façon, ſe gonfler parce que l'humeur filtrée a dégéneré de ſa bonne qualité, ou parce que le filtre eſt lui-même dérangé ? Ainſi que M. *Heiſter* ne vienne donc plus nous dire que parce que les petites duretés ou les tubercules qui ſe trouvent dans le *Foïe*, par exemple, des Hidropiques, ne ſe trouvent point dans les corps ſains, qu'il faut plûtôt les prendre pour des tubercules contre nature comme il prétend l'avoir prouvé. *Verum quia hæc in corporibus ſanis non ita reperiuntur, hæc corpuſcula potiùs pro tuberculis morboſis ſunt habenda, ſicuti ſupra jam docuimus.* (a) Mais comme nous avons fait voir que tous ces corps (à la vérité devenus contre nature par le gonflement

tes ſes éditions, de n'avoir rien imprimé des Auteurs qu'il avoit extraits pour compoſer ſa liſte Anatomique, qu'il ne l'*eût auparavant vérifié ſur les cadavres*, j'aurai ſûrement la conſolation qu'elle ſera une démonſtration pour beaucoup d'autres ; & les fautes réelles & eſſentielles que je lui ai montrées, de même que celles qu'on verra encore dévoilent ſa fanfaronade.

(a) Heiſter. Compend. nota 9. edit. 2. nota 1 edit. 4.

extraordinaire) avoient néanmoins leur principe dans quelque filtre de quelque nature qu'il fût, nous penſons que nous avons ſuffiſamment détruit cette mauvaiſe conjecture. *

Un grand nombre de vaiſſeaux viennent ſe dégorger dans le *Foïe*, & une grande quantité en partent. La veine-porte marquée R. dans la figure précédente, va ſe dégorger dans le milieu de ſon ſinus marqué Q. & ſitué tranſverſalement dans une rainure auſſi tranſverſale. Ce ſinus produit principalement cinq groſſes branches ; ſçavoir, deux qui ſe jettent dans le petit lobe ; deux autres qui ſont à l'autre extrémité du ſinus, & qui vont aux parties antérieure & poſtérieure du grand lobe ; & la troiſiéme enfin va dans le milieu de ce lobe. Toutes ces branches ſe diviſent en une infinité de vaiſſeaux capillaires, qui ſe terminent aux petits grains ou aux petites véſicules que j'ai décrites.

Il eſt facile de conjecturer de cette deſcription, que la veine-porte conduit la matiere de la filtration qui ſe doit faire dans les petites véſicules.

* Un avertiſſement pareil n'a point porté M. Heiſter à vérifier ce que j'avois avancé des glandes du Foïe. Je n'en ſuis point ſurpris ; il étoit trop occupé à fabriquer les fautes qu'il veut perſuader être dans mon Ouvrage. Quel amour propre !

Le ſinus dont je viens de parler, eſt recouvert d'une membrane ou capſule qui, quoique *cellulaire*, eſt cependant élaſtique. Cette enveloppe qui porte le nom de capſule de *Gliſſon*, renferme conjointement avec le ſinus de la veine-porte, une petite artére nommée hépatique, le nerf hépatique, & le canal hépatique. Voici l'ordre de ces vaiſſeaux en entrant dans le *Foïe.* La veine-porte qui ſe dégorge, comme je l'ai dit, dans ſon ſinus, eſt ſituée poſtérieurement. L'artere hépatique qui ſe ſépare d'abord en deux ramaux, tient le milieu, & les pores biliaires, qui ſont les racines du canal hépatique, ſont en devant : les nerfs hépatiques voltigent autour des arteres, & forment des ziguezagues. Ces quatre ſortes de vaiſſeaux ſont enfermés dans la capſule de *Gliſſon*, qui les accompagne dans toutes les diſtributions qu'ils font dans la ſubſtance du *Foïe.*

Il n'en eſt pas de même des branches de la veine-cave, qui ſont trois principales, une qui rapporte du grand lobe, l'autre du petit lobe, & la troiſiéme du milieu; toutes enſemble s'ouvrent dans le tronc de la veine-cave par trois grands trous : mais pour ſçavoir quel ordre ces trois principales branches, & les ramaux qui les fourniſſent, gardent avec les vaiſ-

ſeaux renfermés dans la capſule de *Gliſſon*, il faut étre certain qu'elles ne ſont pas paralléles dans leur route, & que les branches & les gros rameaux de la veine-cave, croiſent les quatre autres vaiſſeaux qui ſont enfermés dans la capſule de *Gliſſon.* Cependant les capillaires des uns & des autres s'accompagnent à la circonférence du *Foïe*, pour entrer dans les petites véſicules angulaires qui compoſent en partie ſa ſubſtance.

Maniére de diſtinguer dans les ſections du Foïe, les rameaux de la veine-porte, d'avec ceux de la cave.

Il naît de cet accompagnement des difficultés, par rapport à la ſection de ces vaiſſeaux; car on demande comment pourra-t'on diſtinguer (en coupant quelques tranches du *Foïe*) quelles ſeront les branches de la veine-porte, renfermées dans la capſule de *Gliſſon*, conjointement avec l'artére, le nerf, & un pore biliaire, d'avec celles qui appartiennent à la veine-cave. On répond qu'il eſt facile de diſtinguer ces vaiſſeaux, en ce que la veine-cave eſt attachée à la ſubſtance même du *Foïe*, & que leur ſection fait voir un cercle fort diſtinct : la veine-porte, l'artére hépatique & les pores biliaires, étant au contraire enfermés & enveloppés par le tiſſu cellulaire & cotonneux de la capſule de *Gliſſon*, laiſſent une ouverture chifonnée & affaiſſée.

Il part encore du *Foïe* une autre eſpé-

ce de vaiſſeaux qu'on appelle hepato-ciſtiques : il y en a quatre ou cinq, qui viennent ſe dégorger dans le coû de la véſicule du fiel , & non pas dans ſon fond, qui a quelques adhérences qu'on pourroit prendre pour ces vaiſſeaux. Ce ſont ces vaiſſeaux qui portent la bile du *Foëe* dans la véſicule du fiel : ils ſont très-manifeſtes dans le Bœuf, mais il eſt plus difficile de les trouver dans l'homme, quoique leur exiſtence y ſoit toujours conſtante. Il n'y a pas même bien du tems qu'on les y démontre, & M. *Verdier Chirurgien Juré*, *Démonſtrateur Roïal d'Anatomie dans l'Amphithéatre de Saint Côme*, & dans laquelle partie tout le monde ſçait combien il excelle, a été le dremier qui les ait injectés à Paris, & qui les ait fait voir en public,

Voilà ce que nous ſçavons de plus particulier ſur la ſtructure du *Foïe*, ſur quoi nous obſervons que toute cette maſſe véſiculaire & vaſculeuſe eſt recouverte d'une ſeule & unique membrane, qui eſt la continuité du péritoine, & voici par quelle mécanique. La tunique du *Foïe* qui recouvre ſa ſurface inférieure interne, eſt une continuité de la portion du péritoine qui recouvre le Diaphragme ; mais cette portion de tunique en formant la capſule du *Gliſſon*

dont j'ai parlé, s'insinue dans la substance du *Foïe*. Il n'en est pas de même de la tunique du *Foïe* qui recouvre sa surface supérieure externe, car la faulx ombilicale qui la produit, & que l'on appelle mal-à-propos le ligament suspensoire du *Foïe*, n'entre pas dans la substance de ce viscere, comme tous les Anatomistes l'ont écrit avant notre premiere édition; mais les lames dont cette faulx est composée, par l'enfoncement du péritoine, s'écartant, forment la membrane supérieure externe du *Foïe*; & le *tissu cellulaire* qui est naturellement entre les deux lames de cette faux, s'étend de côté & d'autre sur la surface du *Foïe*, y forme une espece de réseau cellulaire qui s'insinue dans la substance du *Foïe*, & passe par-dessus la vésicule du fiel, comme on le peut voir en la soufflant.

La vésicule du fiel est une petite vessie en forme de poire, située dans une dépression qui se trouve à la surface inférieure du grand lobe du *Foïe*, vers son bord antérieur. Souvent le fond de cette vésicule paroît excéder le bord du *Foïe*, lequel est naturellement très-mince, & un tant soit peu échancré dans cet endroit. La vésicule du fiel.

On doit naturellement conclure de cette position véritable de la vésicule du

fiel, que ſon fond eſt antérieur, & ſon cou poſtérieur ; & que comme elle déborde quelquefois le *Foie*, mais *toujours* lorſqu'elle eſt dans une extenſion extraordinaire par la bile retenue, ou parce qu'il s'y eſt formé du pus, on peut l'appercevoir au travers des tégumens, & tirer de-là les conſéquences partholo-giques que mes habiles Confreres Meſſieurs Petit, Malaval, Boudou, Taillard, Sauré, Morand, Pibrac & moi avons ſouvent tirées au grand avantage des malades.

Cette véſicule eſt, de même que les inteſtins, compoſée de quatre tuniques. La plus extérieure eſt la même que celle du *Foïe*. La ſeconde eſt muſculeuſe ; la troiſiéme eſt aponévrotique ; & enfin la quatriéme où l'interne paroît veloutée, mais dans l'eau elle repréſente un réſeau mammeloneux, rémpli de petites lacunes & de glandes d'eſpace en eſpace. Il y a vers ſon orifice ou ſon cou, des valvules conniventes ou plûtôt ſpirales, que M. *Heiſter* a fort bien décrites, & dont on en peut voir une belle Planche dans ſon traité d'Anatomie.*

* Cette citation étoit la même dans ma premiere édition ; & le Lecteur en a vû pluſieurs de cette eſpéce répandues dans mon Ouvrage. Je ne penſe pas auſſi que ce ſoient de pareilles citations qui aïent

Enfin, cet orifice, ou ce cou, se termine par un petit canal qu'on appelle *Cistique*, que les Anatomistes représentent d'une façon qui n'est point naturelle, & qui n'est que la suite d'un dérangement causé par la mauvaise situation qu'ils donnent à ces parties, & par la dissection. Ils le font partir en ligne droite de la vésicule du fiel, & mettent entre lui & le canal hépatique, une distance considérable qui n'est point naturelle, & qui imite un Y majuscule. Ce canal fait au contraire un contour vers le canal hépatique, qui ressemble à une tête d'oiseau; & par ce détour il s'approche du canal hépatique, & est lié avec lui par une substance celluleuse; de sorte que les branches de l'Y ne paroissent pas si écartées, quoique le tissu cellulaire soit enlevé. C'est ce que nous avons bien imité dans la premiere figure de la dixiéme Planche.

porté M. Heister à me menacer de me laver la tête par une lescive des plus mordantes. *Profecto non deerunt qui acriori lixivio caput ipsi lavabunt.* Compend. Heist. p. 158. Tom. 2. edit. 4. Elles devoient au moins lui faire connoître que je sçavois rendre justice, que j'y étois naturellement porté, & que quand je paroissois contraire à ses sentimens, je n'avois d'autres vûes que de perfectionner l'Anatomie. Au surplus, la lescive dont je suis menacé ne m'a pas beaucoup effraïé; & les gens sages sont en état de juger d'un Auteur qui est capable de se porter à de tels excès.

De la réunion du canal hépatique & du canal ciſtique, il en réſulte un canal commun appellé colidoque, dont l'uſage eſt de porter la bile du *Foie* & celle de la véſicule du fiel, dans l'inteſtin *Duodenum.* La difficulté eſt de ſçavoir dans quel endroit de cet inteſtin ſe fait la décharge de ce recrement; car les uns prétendent que c'eſt à ſa fin, & d'autres au commencement du *Jejunum.*

Si l'on ſe reſſouvient que j'ai fait remarquer trois contours ou trois courbures au *Duodenum*, il ſera facile de déſigner préciſément l'endroit de cet inteſtin où ſe fait l'inſertion du canal colidoque: c'eſt juſtement à la fin du premier contour, & dans la cavité de ſon arcade, je veux dire, intérieurement, quoiqu'il paroiſſe extérieurement dans la dixiéme Planche; mais c'eſt qu'on a dérangé le premier contour du *Duodenum*, & on l'a jetté de droit à gauche, afin de faire voir l'inſertion de ce canal.

L'endroit du Duodenum où s'inſére le canal colidoque.

Il ne reſte plus qu'à parler des attaches du *Foie*, qui ſont quatre. La premiere eſt la faulx ombilicale, mal-à-propos appellée le ligament ſuſpenſoire du *Foie*, attendu que cette portion membraneuſe ne peut ſuſpendre ce viſcere, à moins qu'on n'ait les pieds en haut. Les ſe-

conde & troisiéme attaches ſont deux ligamens membraneux, formés par le repli du péritoine; & comme ils ſont aux parties latérales de chaque lobe, on les appelle les *ligamens latéraux* du *Foïe*, l'un à droit & l'autre à gauche. Ils ne ſont pas tout-à-fait ſur le bord de chaque lobe mais un peu ſur l'épaiſſeur de leur ſubſtance, afin de ne ſe pas déchirer. Ces ligamens qui ont peut-être deux travers de doigt de large, ſont d'une figure triangulaire, & attachent le *Foïe* au Diaphragme.

La quatriéme attache du *Foïe* eſt ce qu'on a coutume d'appeller le *ligament coronaire*, mais qui n'a jamais été un ligament, & qui ne reſſemble nullement à une couronne. Voici comme ſe fait l'attache du *Foïe* au Diaphragme en cet endroit. A la partie poſtérieure & la plus épaiſſe du grand lobe, il y a une marque ovale & conique, par le moïen de laquelle le *Foïe* eſt adhérent à la partie inférieure de l'aîle droite du centre nerveux du Diaphragme; de ſorte que le *Foïe* & le Diaphragme ſe touchent immédiatement dans ces endroits, ſans qu'il y ait aucune membrane entre deux. Je dis plus, c'eſt que le *Foïe* dans cet endroit n'eſt point recouvert de ſa tunique, ni le Diaphragme de ſa membrane;

Mécanique de cette adhérence du péritoine qu'on appelle mal-a-propos ligament coronaire du Foïe.

d'où l'on doit conclure que la ſubſtance du *Foïe* eſt exactement collée aux fibres tendineuſes & charnues du Diaphragme. Or la portion du péritoine qui ſert de membrane au Diaphragme, étant parvenue à la circonférence de la marque ovale & conique du grand lobe du *Foïe*, ſe replie pour former la tunique de ce viſcére. Ainſi l'on voit qu'il n'y a qu'une adhérence du *Foïe* au Diaphragme, & point du tout de ligament, qui ne ſeroit pas coronaire, puiſque la marque eſt conique.

Les ligamens du *Foïe* contribuent, à la vérité, à l'attacher au Diaphragme, mais leur uſage ne peut être de le ſuſpendre : c'eſt le paquet d'inteſtins ſanglé par les muſcles du bas-ventre, qui tient le *Foïe* en ſituation, & les ligamens ne font que l'empêcher de balotter, ce qui pourroit cauſer des douleurs qu'on rapporteroit à l'eſtomac, & des défaillances, comme l'éprouvent ceux qui ſont long-tems à genoux, & ceux qui ſont long-tems ſans manger.

C'eſt auſſi pour cette raiſon que les Courriers ſe ſanglent le ventre, & que nous recommandons de le ſerrer après l'opération de la paracentheſe, comme je l'ai clairement expliqué dans mon Traité d'Opérations.



CHAPITRE XI.

De la Ratte.

LA Ratte eſt un corps ſpongieux, veſiculaire & vaſculeux, de figure ovale, applatie, & aſſez longuette, ſituée dans l'hipocondre gauche.

Définition de la ratte.

Comme la ſituation que les Anatomiſtes donnent à la *Ratte*, eſt tout-à-fait contraire à celle qu'elle occupe naturellement, je crois qu'on ne peut mieux connoître ſes différentes parties, & entrer dans ſa ſtructure, qu'en la diviſant à peu-près de la même façon que j'ai diviſé le Foïe.

Pour cet effet je la diſtingue en ſes ſurfaces, en ſes extrémités, & en ſes bords. Les ſurfaces de la *Ratte* ſont deux, une externe & une interne. Voïez la dixiéme Planche, ſeconde fig. lettre B. Les extrémités de la Ratte ſont antérieure C. & poſtérieure D. & les bords ſont ſupérieur & inférieur.

A bien prendre garde à cette diviſion, on doit appercevoir que la ſituation véritable de la *Ratte* eſt tout-à-fait différente de celle qu'on lui remarque dans

les livres d'Anatomie, & même dans ceux qui ont passé pour les plus exacts avant la premiere édition de cet Ouvrage ; car on voit dans les figures que les Anatomistes en ont fait graver, que la *Ratte* est située perpendiculairement, je veux dire qu'une de ses extrémités est supérieure, & l'autre inférieure. Or comme cette mauvaise situation n'a été dessinée que sur des parties tirées hors du cadavre, & arrangées sur une table par des Anatomistes peu versés dans la dissection & dans la véritable position des organes, j'ai crû qu'il étoit essentiel pour la perfection de l'Anatomie, d'en faire graver une figure, & de diviser ce viscére de la façon que je viens de le dire.

La *Ratte*, bien loin donc d'être située perpendiculairement, comme la plûpart des livres & toutes les figures que j'ai vûes jusqu'ici la représentent, la *Ratte*, dis-je, est située presque transversalement, ou, pour parler plus juste, est située obliquement. J'ai donc eu raison de la diviser dans ses surfaces, ses extrémités & ses bords.

Situation oblique de la ratte.

La surface externe de la *Ratte* est légérement convexe, & l'interne inégalement cave ; mais cette derniere est divisée en deux demi-faces ou cavités longitudinales, par une espece de rainure ou

ſillon longitudinal, auquel l'épiploon eſt attaché. C'eſt préciſément par cette rainure que les vaiſſeaux entrent dans la ſubſtance de la *Ratte.*

La demie-ſurface ou cavité ſupérieure de la *Ratte*, reçoit en partie la groſſe extrémité ou le gros-cul-de-ſac de l'eſtomac ; & la demie ſurface ou eſpéce de cavité inférieure, eſt comme diviſée en deux, une antérieure & une poſtérieure. La poſtérieure eſt plus cave que l'antérieure, ce qui fait qu'elle s'ajuſte mieux à la convexité du Rein gauche, & de la capſule atrabilaire du même côté, étant appuïée ſur l'un & ſur l'autre. Pour ce qui eſt de la demie cavité antérieure & inférieure de la *Ratte*, elle eſt plus ſuperficielle, parce qu'elle n'eſt recouverte que par le colon.

Le langage ordinaire des Anatomiſtes, eſt de dire que la *Ratte eſt attachée à l'Eſtomac par les vaiſſeaux courts*, &c. Quand on ſe donne la peine d'examiner ſoi-même les parties telles qu'elles ſont, on voit que la *Ratte* a des ligamens particuliers formés par les replis du péritoine ; qu'il y en a ſouvent qui l'attachent à l'eſtomac, mais toujours qui l'attachent au Diaphragme dans l'endroit où il eſt incliné. Ce ſont là de véritables attaches & des liens, & non des

vaiſſeaux dont le ſeul uſage eſt de charoïer un fluide.

Structure de la Ratte.

Pour entrer plus particulierement dans la ſtructure de la *Ratte*, j'ai déja dit qu'elle étoit une ſubſtance ſpongieuſe, véſiculaire, & vaſculeuſe. En effet, lorſqu'on examine avec ſoin la *Ratte* de l'homme & de quelques animaux, on y obſerve trois ſortes de tiſſus. Le premier eſt vaſculeux & fort conſidérable dans l'homme : le ſecond eſt cellulaire, & fort viſible dans la *Ratte* du Mouton ; & le troiſiéme réticulaire, comme il paroît dans le Bœuf.

Lorſqu'on ſuit avec ſoin le progrès de l'artére ſplénique dans la *Ratte* humaine, on aperçoit que ſes rameaux ſe terminent à de petits grains d'une conſiſtence en partie molle & en partie ſolide ; & qu'en ſoufflant par l'artére, la *Ratte* ne ſe gonfle que peu à peu, mais en ſoufflant par la veine, elle ſe gonfle tout à coup. Il n'en eſt pas de même de la terminaiſon des veines, car elles aboutiſſent à la *Ratte* comme par autant de culs-de-ſacs où il y a un nombre infini de petits trous.

Tout cet arrangement eſt recouvert ſuivant le plus grand nombre d'Auteurs, de deux membranes ; l'une, dit-on, lui vient du péritoine, & l'autre lui eſt propre. Pour moi qui ai travaillé quelques *Rattes*, j'embraſſe plus volontiers le ſen-

timent de M. *Heiſter*, qui dit que la *Ratte* humaine n'a qu'une membrane. *Membranæ : una in homine, porcis, canibus, &c.* Heiſter. Compend. p. 70. * Je ne ſuis point encore du ſentiment de ceux qui diſent que cette membrane vient du péritoine, du moins immédiatement ; car lorſqu'on ſouffle l'épiploon à quelque diſtance de la *Ratte*, l'air paſſe ſous la membrane de la *Ratte* & la ſouleve, ce qui n'arrive point en ſoufflant le péritoine. Il eſt donc bien plus raiſonnable de dire que la membrane de la *Ratte* eſt une continuité ou une expanſion de l'épiploon. Obſervant neanmoins que la partie membraneuſe de l'épiploon, quitte les vaiſſeaux à leur entrée dans la *Ratte*, pour ſe répandre ſur ce viſcére, comme je viens de le dire ; mais que ſon tiſſu celluleux les accompagne, & forme dans la *Ratte* des cellules qui ſont fines & deviennent même comme cotonneuſes.

D'où vient la membrane de la Ratte.

Quand on diſſéque avec un peu d'attention la membrane de la *Ratte*, on voit qu'elle eſt tellement collée à quelque choſe d'inégal, que les Anatomiſtes ont pris pour la membrane propre ; mais ce n'eſt

* C'eſt uniquement de cette façon, que j'étois Copiſte de M. Heiſter, & que je lui rendois juſtice dans ma premiere édition. Pourquoi ces citations avantageuſes ne l'ont-elles point modéré ?

que ſon tiſſu cellulaire qu'on ne peut ſéparer dans l'homme.

Qu'on ſe donne la peine de voir la ſeconde Fig. de la dixiéme Planche, où la *Ratte* eſt en ſa ſituation naturelle, l'extrémité antérieure un peu plus baſſe que la poſtérieure : car voilà ce que nous avons à dire ſur la ſtructure & la ſituation de ce viſcére.



CHAPITRE XII.

Du Pancréas.

LE *Pancréas* eſt mis au nombre des glandes conglomerées. Cela eſt ſuffiſant pour faire concevoir à ceux qui ſont un peu initiés dans l'Adenologie, que cette glande eſt un amas de pluſieurs petites glandes renfermées dans une membrane commune. Or cette membrane commune ſuivant preſque tous les Anatomiſtes, lui vient du péritoine, & voilà tout ce qu'ils en diſent, comme ſi ces ſimples idées étoient capables de faire ſentir qu'on connoît ce qu'on annonce; & l'artifice induſtrieux qu'a emploïé la nature dans la compoſition d'un viſcére.

Ne ſemble-t-il pas, à voir les figure

du *Pancréas*, que les Modernes ont copiées ſans connoître ce qu'ils copioient, & à les entendre dire que cette glande eſt couchée tranſverſalement ſur les vertébres des lombes, depuis le *duodenum* juſqu'à la Ratte ; ne ſemble-t-il pas, dis-je, que le *Pancréas* eſt *plaqué* tranſverſalement (qu'on me pardonne cette expreſſion) ſur les vertébres des lombes ? Cependant poſition ne fut jamais plus contraire à la naturelle ; car bien loin d'être ainſi comme *collé* ſur les vertébres des lombes, il eſt ſuſpendu tranſverſalement vis-à-vis la premiere vertébre des lombes : mais pour en ſçavoir l'artifice, il faut s'aſſujettir à ma diviſion, & retourner à ce que j'ai dit du Mézo-colon.

Quand on ſçait que le *Pancréas* eſt une glande qui a plus d'un demi-pied de longueur, un pouce & demi ou deux pouces de largeur par ſa groſſe extrémité, qu'il va enſuite en diminuant juſqu'à l'autre extrémité, & que ſon épaiſſeur eſt d'un demi-pouce ou environ, on conçoit aiſément qu'il eſt plat, & qu'il peut être diviſé en ſurfaces, en bords, & en extrémités.

Préſentement que nous ſçavons la figure & les différentes parties du *Pancréas*, nous pouvons établir ſa véritable poſition, & dire qu'une de ces ſurfaces plates ne

Véritable position du Pancréas.

pose pas sur les vertébres des lombes, mais qu'il y est en partie situé de champ & en partie obliquement, & c'est ainsi qu'il faut l'entendre.

On distingue au *Pancréas* en situation, deux surfaces, l'une supérieure qui regarde l'estomac & le diaphrague, & une inférieure qui regarde les intestins ; un bord antérieur, & un bord postérieur. C'est ce dernier qui est posé sur la premiere vertébre des lombes ; non pas tout-à-fait de champ, mais le bord antérieur est incliné de façon que le bord postérieur fait un angle très-mousse avec la premiere vertébre des lombes.

La difficulté est de sçavoir comment cette glande peut être ainsi suspendue en partie de champ & en partie obliquement sur la premiere vertébre des lombes. Cependant rien n'est plus facile à concevoir, si l'on se ressouvient de la description que j'ai faite des contours du *Duodenum*, & par quelle mécanique il se niche dans la duplicature, ou dans un espace triangulaire formé par la duplicature du Mézo-colon : voici le fait. Le Mézo-colon est une cloison transversale qui est double, parce qu'étant un enfoncement ou un repli de l'unique lame du péritoine, on sent bien que les replis de ce sac doivent être doubles. Il est néan-

moins à remarquer que les deux feuillets de cette cloiſon, ne ſont unis enſemble par un tiſſu cellulaire, qu'à leur bord antérieur ; mais ils ſont fort écartés l'un de l'autre à leur bord poſtérieur ou à leur naiſſance ; car le feuillet inférieur de la cloiſon, tombe perpendiculairement entre la premiere & la ſeconde vertébre des lombes, & le feuillet ſupérieur décrit un plan incliné pour aller juſques ſur la derniere vertébre du dos. Or l'eſpace compris entre ces deux feuillets eſt triangulaire.

Suſpenſion du Pancréas.

C'eſt juſtement dans cet eſpace triangulaire du Mézo-colon, où le *Pancréas* eſt niché conjointement avec le *Duodenum* ; le premier ſous le plan ou le fueillet ſupérieur de la cloiſon, & l'autre eſt couché entre le *Pancréas* & le feuillet horiſontal ou inférieur de la cloiſon membraneuſe.

Eſt-il à préſent difficile de concevoir pourquoi le *Pancréas* eſt comme ſuſpendu & poſé en partie de champ & en partie obliquement? Doit-on préſentement être en peine de ſçavoir qui doit comprimer toutes ces petites glandes pour les obliger à dépoſer leur limphe dans le canal commun ou de *Wirſungus?* Avons-nous beſoin de dire que les muſcles du bas ventre & le diaphragme, ſont cette

compreſſion, tandis que nous venons de faire voir que le *Pancréas* eſt poſé preſque de champ entre l'eſtomac & le *Duodenum*, & que le mouvement de ces parties, ſans parler des autres inteſtins, & de l'artére ſpénique qui eſt adhérente au *Pancréas*, ſont des puiſſances qui forcent de toutes parts les petites glandes dont il eſt composé, à répandre leur limphe dans le canal commun ? Paſſons à ſa ſtructure.

Structure du Pancréas.

Outre la membrane commune du *Pancréas*, qui n'eſt point immédiatement le péritoine, comme la plûpart des Auteurs le diſent, mais le Mézo-colon, comme je viens de le faire entendre ; cette glande en a encore une qui lui eſt particuliere & très-fine. Quand on a dépouillé le *Pancréas* de cette membrane, on obſerve qu'il eſt composé de pluſieurs corps glanduleux, molaſſes, blanchâtres, & renfermés chacun dans une membrane particuliere. Or ſi ces petits corps glanduleux ſont blanchâtres, & que le *Pancréas* en ſoit formé, pourquoi donc la plûpart des Anatomiſtes modernes diſent-ils que le *Pancréas* eſt de couleur de chair ; car on ne peut leur paſſer cette comparaiſon, à moins qu'ils ne conviennent que la chair ſoit blanchâtre, je veux

dire,

dire, d'un rouge très-pâle ? Mais poursuivons la ſtructure.

Tous les petits corps molaſſes & blanchâtres dont je viens de parler, ſont collés les uns auprès des autres par un tiſſu cellulaire, qui donne paſſage aux artéres & aux nerfs qui ſe diſtribuent à chaque corps glanduleux ; & les veines qui rapportent le réſidu du ſang, traverſent auſſi, en tenant la même route, le tiſſu cellulaire dont je viens de parler. Les canaux excréteurs de chaque corps glanduleux, ſortent également par le tiſſu cellulaire qui ſe trouve dans l'interſtice des corps glanduleux ; mais pluſieurs de ces petits canaux ſe réuniſſant, forment des branches plus conſidérables, & ces branches le canal pancréatique ou de *Wirſungus*,

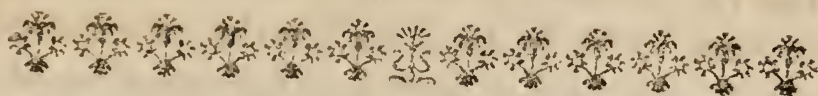
Puiſque j'ai fait obſerver deux extrémités au *Pancréas*, une groſſe & une petite, il eſt aiſé de concevoir que le canal commun qui commence à la petite extrémité qui touche la Ratte, eſt très-petit, n'étant pas formé par un ſi grand nombre de corps glanduleux ; mais à meſure qu'il approche de la groſſe extrémité qui eſt logée dans le ceintre du premier contour, ou de la premiere courbure du *Duodenum*, il devient ſi conſidérable qu'il égale un tuïau de plume, Pour lors le *Pan-*

créas touchant le *Duodenum*, semble se courber pour former une appendice pancréatique, qui est collée sur le reste de la courbure de cet intestin. Cette appendice est elle-même un petit ou un second *Pancréas*, qui de même que le premier, est composé d'un grand nombre de corps glanduleux : il a aussi un canal excréteur qui vient se décharger dans le canal du grand *Pancréas*, à l'endroit où il perce l'intestin, je veux dire, à la fin du premier contour du *Duodenum*, dans la cavité de sa courbure, & au même endroit que le canal colidoque. Je passe exprès bien des choses décrites dans tous les livres, & connues de tout le monde. *

Structure & position du petit Pancréas.

* Ces deux dernieres lignes sont, par exemple, un de ces aveus de ma premiere édition, qui ont révolté M. Heister, & qui l'ont porté à répéter trente fois dans sa critique, que je ne m'occupois pas de choses communes, &c. *Porrò in præfatione jactabundus assueverat, se in hoc libro non de vulgaribus omnibusque notis rebus agere velle, sed tantum de illis, quas minus cognitas esse credat.* Heist. p. 152.

Mais enfin, dans quels Livres, avant mon Ouvrage, avoit-il vû une description & une *position* pareille des Pancréas, & sur tout du grand ? Nous pourrions même lui montrer qu'il n'y a pas un Chapitre dans notre Ouvrage où il n'y ait des structures ou des positions, qu'il n'ait apprises par ma premiere édition, & qui ne soient autrement que dans tous les Livres qui ont précédé. Mais l'ostentation & l'amour propre qu'il nous reproche tant, ne nous porte pas encore jusques-là.



CHAPITRE XIII.

Des Reins, des Capsules atrabilaires, & des Urethéres.

LEs *Reins* sont des viscéres qui sont mis au rang des glandes conglomé-rées. Leur figure ovalaire approche beau-coup de celle des féves d'aricot ; & leur couleur est d'un rouge qui tire assez sur le brun. Ils sont situés hors du sac nom-mé péritoine, dans ces régions postérieu-res du ventre, que j'ai appellées dans mes divisions générales, les *Reins* : & quand on les considére dans l'ouverture d'un cadavre, on les voit posés sur ces muscles appellés les *Quarrés* des lom-bes, & sur les *Psoas* : Il faut néanmoins ob-server que le *Rein* droit est pour l'ordi-naire plus bas que le gauche, & ce der-nier par conséquent est plus élevé ; ce que l'on peut voir dans la dixiéme Plan-che, seconde fig. Il arrive cependant quel-quefois que les *Reins* sont paralléles & de la même hauteur, & quelquefois aussi qu'il n'y en a qu'un seul & unique ; pour lors il est situé transversalement au mi-lieu du corps sur les vertébres des lom-

Situation des Reins.

bes, sa convéxité en haut & son échancrure en bas. Quand ce jeu de la nature arrive, il produit deux urethéres qui vont de chaque côté à la vessie, comme je le dirai dans la suite.

Pour entrer plus particulierement dans la structure du *Rein*, il faut, suivant ma coutume, faire la division & l'examen de ces parties extérieures, puis je finirai par l'examen de sa substance.

Division du Rein.

Je divise donc le *Rein* en surfaces, en bords, & en extrémités. Les surfaces sont au nombre de deux, une antérieure & une postérieure : la surface antérieure du *Rein* n'est pas tout-à-fait si ronde, si bombée que la postérieure, elle est au contraire un peu plus applatie ; en un mot ces surfaces sont assez polies, & paroissent fabriquées d'une espéce de chair plus ferme & plus solide que n'est celle du Foïe & de la Ratte.

Les bords que je considére aux *Reins*, sont aussi au nombre de deux, un interne comme le plus proche de l'axe du corps, & l'autre externe qui en est plus éloigné. Le bord interne est cave & échancré ; de plus l'on voit dans le milieu de cette échancrure, un trou qui est l'entrée d'une petite caverne appellée le *sinus du Rein* : sur quoi il est essentiel d'observer que cette échancrure, & l'entrée

du ſinus, ſont beaucoup plus inclinées du côté de la ſurface antérieure que de la poſtérieure. Ce ſont là de ces précautions merveilleuſes de la nature, qui dans leur ſimplicité font voir un art inimitable, & prêtent de douces pentes à ces fameux fleuves ſanguins qui doivent entrer dans le Rein, & en ſortir en même tems. Le bord externe n'a aucune cavité, & eſt très-convexe & très-arrondi.

Les extrémités du *Rein* ſont le troiſiéme chef de ma diviſion : elles ſont deux, une ſupérieure & une inférieure. L'extrémité ſupérieure eſt, pour ainſi dire, le guide de l'Anatomiſte un peu aviſé, qui veut ſçavoir diſtinguer le *Rein* droit du gauche, quand l'un & l'autre ſont ôtés du corps ; car cette extrémité eſt plus groſſe que l'inférieure. Si l'on joint à ce ſigne caractériſant, la pente & l'inclination que l'échancrure & le trou ſinueux du *Rein* ont à ſe tourner vers la ſurface antérieure, on ne peut ſe tromper en maniant un *Rein*, à décider ſi c'eſt le droit ou le gauche.

Le Rein eſt composé de trois différentes ſubſtances.

La ſubſtance intérieure du *Rein* eſt auſſi différente que les parties extérieures que nous venons d'examiner ſont inégales. En effet, quand on a ouvert artiſtement cette glande, & qu'on la conſidére

avec une bonne loupe, on obſerve que ſa partie charnue eſt diſtinguée en trois ſortes de ſubſtances, une corticale ou glanduleuſe qui eſt l'extérieure, & qui n'eſt autre choſe que l'amas de tous les petits grains glanduleux qui doivent filtrer l'urine.

La ſeconde eſt une ſubſtance cannelée ou raïonnée : ce ſont tous les canaux excréteurs des glandes dont nous venons de parler, & que les bons Auteurs appellellent ſubſtance fiſtuleuſe, qui eſt beaucoup plus rouge que la corticale.

Enfin la troiſiéme ſubſtance du *Rein* eſt la mammelonnée : c'eſt la réunion de l'ouverture de tous les petits canaux excréteurs ; de ſorte que pluſieurs petits canaux ſe réuniſſant enſemble, forment un mammelon de figure conique. Ces mammelons ſont dix ou douze en nombre ; ils ſont libres & pendans chacun dans leur calice, qui les embraſſe par la baze de leur cone : quelquefois néanmoins il s'en trouve deux dans un calice. Or ces calices ſont de petits entonnoirs membraneux qui ſe réuniſſant pluſieurs enſemble, forment *trois branches principales* de canaux ; ſçavoir, une ſupérieure & deux inférieures, que l'on peut même voir ſans rien détruire du *Rein*. Ce ſont ces trois branches principales qu'on ap-

Vraie ſtructure du baſſinet du Rein de l'homme.

pelle le *baſſinet* du *Rein*, leſquelles réunies enſemble forment un canal qui reſſemble aſſez au pavillon d'un entonnoir, & c'eſt-là le commencement de l'urhetére.

Voilà quelle eſt la ſtructure du baſſinet du *Rein* de l'homme, qui différe beaucoup de celui des animaux quadrupedes, puiſque dans ces derniers c'eſt ſeulement une eſpece d'entonnoir qui fait le commencement de l'urethére, ſans qu'on y voïe les trois branches principales de canaux dont je viens de parler, & qui ſeules, font le baſſinet du *Rein* dans l'homme.

M. *Heiſter* auroit bien dû s'attacher à cette deſcription ſi différente de la ſienne, plûtôt que de s'amuſer à relever dans mon Ouvrage, des fautes dont le Public jugera de la gravité, & à nous donner pour le baſſinet du Rein de l'homme, celui des Bruttes. *Pelvis, eſt cavitas renum membranacea; productiones emittens, tubulos pelvis dictas, papillas renales amplectentes.* (*a*)

Je continue la deſcription de la ſubſtance du *Rein*, & je dis qu'outre les trois ſubſtances dont je viens de parler, qui conſtruiſent les grains glanduleux, les canaux excréteurs & les mammelons dans l'intérieur du *Rein*, on voit encore

(*a*) Heiſt. Compend. p. 91. Tom. I. edit. 4.

une ſubſtance non ſeulement très-différente par ſa couleur qui eſt plus blanchâtre, mais auſſi par ſa ſituation, puiſqu'elle fait des arcades multipliées dans toute l'épaiſſeur du *Rein*. C'eſt dans ces arcades blanchâtres que ſont contenus les vaiſſeaux du *Rein*, qui forment de ſemblables arcades d'où partent quantité de petits rameaux qui ſe diſtribuent à tous les petits grains glanduleux dont je viens de parler, pour leur porter & la nourriture & la matiere de la filtration qui eſt l'urine.

Véritable membrane du réin.

En un mot, tout ce viſcére, ou cette glande ſi merveilleuſement conſtruite, eſt recouverte d'une membrane qui lui eſt particuliere, & dans laquelle on trouve deux feuillets ſéparés, & en même tems unis enſemble par un tiſſu cellulaire. C'eſt dans cette ſubſtance celluleuſe que rampent les vaiſſeaux limphatiques du *Rein*. On donne encore pour membrane commune du *Rein*, la portion externe du péritoine, ou ſa portion celluleuſe dans laquelle il eſt logé : & comme les cellules de cette portion externe ſont pour l'ordinaire remplies de graiſſe, on l'a appellée la membrane adipeuſe du *Rein* ; mais quel rapport des cellules folliculeuſes & de la graiſſe ont-elles avec la membrane d'un viſcére ?

DES CAPSULES ATRABILAIRES,

Ou Reins succenturiaux.

Les Capsules atrabilaires, les glandes rénales, ou les Reins succenturiaux, sont si différemment décrites par les Auteurs, qu'on ne sçait quelle est leur véritable figure; car les uns disent qu'elles sont rondes & ovales, d'autres triangulaires; ceux-ci les font quarrées: il y en a qui les décrivent d'une figure longuette, & d'autres leur donnent une figure piramidale,

Seroit-il possible que cette partie seroit sujette à tant de variations, & ne pourroit-on point lui donner une figure moins changeante? Pour moi je conçois facilement que la cause manifeste de toutes ces erreurs, ne vient que parce qu'on n'a jamais examiné ces parties en leur situation naturelle, & qu'on n'en a fait la description qu'après les avoir arrachées du lieu où elles sont naturellement posées. Je me suis cru d'autant mieux fondé dans cette pensée, que me ressouvenant des premiers tems où je suivois les Démonstrateurs dans leurs préparations, afin de me former moi-même à la dissection quand l'occasion s'en présenteroit, je voïois, dis-je, ces Disséqueurs tirer les

Causes de la mauvaise figure qu'on a donné aux Capsules atrabilaires.

Reins du fond des lombes, les arracher violemment avec tous les doigts, & les dégager par cette mauvaiſe diſſection, de la portion externe & celluleuſe du péritoine (qu'on a coutume d'appeller membrane adipeuſe) dans laquelle ils ſont comme enchaſſés.

De ſemblables préparations déchirent & dérangent abſolument les *Capſules atrabilaires*; auſſi pour les mettre en état de ſervir à la démonſtration, les Anatomiſtes que je ſuivois avoient-ils la précaution de les chercher au-deſſus de la veine émulgente; & ſoit qu'ils les trouvaſſent entieres ou en partie, ils leur donnoient, avec des ciſeaux, la figure qu'ils jugeoient à propos, & les plaçoient entre les gros vaiſſeaux & le Rein de chaque côté.

Les figures copiées ſur de telles diſſections n'ont certainement rien eu de véritable; cependant les livres d'Anatomie qui ont paru en France, avant 1728. que j'ai publié la premiere édition de cet Ouvrage, ont donné des Planches qui repréſentent les Capſules atrabilaires dans leur figure naturelle, & dans leur véritable poſition. Pourquoi donc les Auteurs de ces livres ne s'attachent-ils point à la figure des *Capſules atrabilaires* qu'ils ont fait graver, & pourquoi leur en donnent-ils, par leur diſcours, de ſi différentes?

Pourquoi ſont-ils ſi peu ſûrs de leur ſituation? Pourquoi ne ſuivent-ils pas en cela M. *Heiſter* qu'ils ont copié ailleurs mot pour mot? Cet Anaſtomiſte dit que les Reins ſuccenturiaux ſont deux glandes jaunâtres, applaties, & couchées ſur la partie ſupérieure de chaque Rein. *Renes ſuccenturiati ſunt duæ glandulæ flaveſcentes, compreſſæ, utrinque ſuperiori renum parti incumbentes.* Heiſter. 2. edit. p. 72. & p. 92. 4. edit. *

En effet, toutes les fois que j'ai diſſéqué ces glandes, voici comme je les ai trouvées. Si l'on peut les comparer à quelque figure géométrique, la triangulaire eſt celle qui leur convient le mieux: elles reſſemblent aſſez à une crête de cocq, dont la baze eſt aſſez large, ou pour rencontrer plus juſte, elles imitent la partie ſupérieure d'un caſque, aïant un ſommet demi-circulaire fort approchant d'une crête de coq. La baze de cette eſpéce de caſque eſt aſſez longue, & creuſée en deſſous par une goutiere ou rainure qui

Les Capſules atrabilaires reſſemblent à un caſque.

* Cette citation de M. Heiſter, qui étoit la même dans ma premiere édition; prouve non ſeulement que je ne ſuis point ſon Copiſte, puiſque je le citois honorablement & lui indiquois ſes véritables Copiſtes, mais prouve encore mon penchant à rendre juſtice à ſon mérite. Pourquoi ſon Ouvrage n'a-t-il pas toûjours mérité de telles citations! C'eſt au Public à me condamner ſi j'ai eu tort.

s'étend d'une extrémité à l'autre, & qui eſt aſſez large dans ſon milieu.

Si l'on veut être inſtruit de la véritable poſition de ces glandes, il faut s'imaginer qu'elles ſont ſur l'extrémité ſupérieure du Rein, comme un bonnet eſt ſur la tête; car l'extrémité ſupérieure du Rein, entre dans leur rainure, & ces deux parties ſont collées l'une à l'autre par un tiſſu cellulaire très-fin & très-vacillant. Ainſi l'extrémité ſupérieure des Reins poſant ſur les muſcles inférieurs du Diaphragme, on voit que les *Capſules atrabilaires* doivent auſſi y être poſées, comme on peut le voir dans la x. & xii. Planches qui ont été deſſinées, l'une ſur un ſujet de dix ans, & l'autre ſur un ſujet de douze. On voit de plus que l'extrémité poſtérieure de la ratte, couvre l'extrémité ſupérieure de la glande rénale gauche, comme je l'ai dit en parlant de la ratte.

On peut diviſier les *Capſules atrabilaires* en baze, en extrémités, & en crête. La baze eſt la partie la plus large, au-deſſous de laquelle eſt la rainure qui couvre le Rein. Les extrémités ſont deux, une interne & une externe. C'eſt par l'extrémité interne que les vaiſſeaux entrent dans la capſule, tels que ſont les artéres & veines atrabilaires, qui partent & ſe dé-

gorgent dans les émulgentes; quelquefois même l'artére vient de la partie antérieure de l'aorte, comme on le voit à l'atrabilaire gauche de la x. Planche fig. 2. Enfin la crête de la glande rénale est le sommet qui ressemble assez bien à une crête de coq, ou à cette saillie qui est sur les casques.

La grosseur & grandeur des Capsules atrabilaires varient suivant les âges.

La grosseur & la grandeur des glandes *atrabilaires* est différente suivant les âges; car elles sont fort considérables dans le fœtus, & très-petites dans les adultes. Leur substance est molasse, spongieuse & glanduleuse, & leur couleur est encore différente à proportion des âges; car dans les jeunes elles sont d'un jaune rouge, & dans les adultes d'un jaune plus brun.

Les glandes *atrabilaires* ont une petite cavité qui contient une humeur épaisse, & de la couleur de la glande; ainsi elle est d'un jaune rouge dans les jeunes gens, & d'un jaune plus brun dans les adultes. Quand on souffle dans la veine de la Capsule *atrabilaire*, l'air entre dans sa cavité & gonfle la glande, ce qui n'arrive point lorsqu'on souffle par l'artére. Ceci ne prouve-t-il pas que la veine atrabilaire fait la fonction de veine & de canal excréteur, & que l'humeur qui revient

par la veine atrabilaire dans la veine émulgente, peut ſervir beaucoup au ſang de ce gros fleuve, quoiqu'en diſe un Moderne contre M. *Boërhaave.*

Les *Capſules atrabilaires*, de même que les Reins, ſont contenues dans la portion externe & cellulaire du péritoine.

DES URETHERES.

Les *Urethéres* ſont les canaux excréteurs des Reins. Leur origine, ſuivant pluſieurs Anatomiſtes, eſt dans le baſſinet, qu'on peut regarder comme le pavillon d'un entonnoir.

Il eſt vrai que le baſſinet des animaux quadrupedes eſt comme les Auteurs le diſent ; mais le baſſinet du Rein de l'homme eſt formé, comme je l'ai dit plus haut, par trois branches principales de canaux qui ſont le réſultat de dix ou douze calices ou petits entonnoirs qui embraſſent les mammelons du Rein. De ces branches principales de canaux, l'une eſt ſupérieure, & les autres inférieures ; & toutes les trois réunies, forment le commencement de l'urethére, que l'on peut même voir ſans détruire le Rein, comme M. de *Lapeyronie* premier Chirurgien du Roi, l'a démontré publique-

ment dans l'Amphitcâtre du Jardin Roïal & dans celui de S. Côme.

L'Urethére ſort enſuite par l'échancrure du Rein qui eſt à ſon bord intérieur, & paſſe derriere ſon extrémité inférieure, comme on peut le voir dans la dixiéme Planche. Il deſcend enſuite obliquement ſur le muſcle Pſoas, étant entouré de la portion externe & cellulaire du péritoine, & ſitué derriere ſa lame. L'Urethére paſſe auſſi derriere le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, & devant les vaiſſeaux iliaques pour entrer dans le baſſin. C'eſt-là qu'il s'entrelaſſe avec l'artére ombilicale & le canal déférent, pour ſe jetter enſuite à la partie *poſtérieure de la veſſie, preſqu'à ſon cou*, afin d'y porter l'urine. *

Le peu d'épaiſſeur de la membrane qui compoſe l'urethére, a empêché les Anatomiſtes de la diſſéquer, pour aſſurer au

* Telle eſt la deſcription de l'Urethére, & ſur tout de ſon *entrée* ou *inſertion* dans la veſſie, que j'ai donnée dans ma premiere édition. Sur quel fondement donc, M. Heiſter veut-il m'imputer une faute que je n'ai jamais commiſe? Croit-il que ſes Lecteurs n'appercevront pas ſa mauvaiſe foi, en expliquant ou commentant la figure que j'en ai donnée, d'une façon à y placer toute l'ignorance dont il veut me couvrir? Ce n'eſt pas ainſi que l'on eſt un judicieux Critique, & l'on va bientôt en convenir, ſur tout parce que j'avois répété trois fois quelle eſt la vraie inſertion de ce canal dans la veſſie.

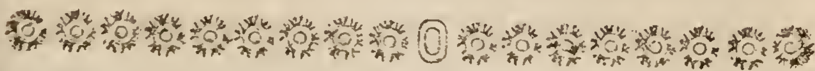
vrai sa structure. M. *Winslow* (*a*) dit que cette membrane est composée de trois tuniques. Voici les moïens dont je me suis servi pour reconnoître cette vérité.

Lorsqu'on a fendu ce canal membrabraneux selon sa longueur, & qu'on le frôle entre le pouce & le doigt indice, on apperçoit que les tuniques dont il est composé, glissent un peu l'une sur l'autre; mais cette preuve seroit la même si la membrane n'étoit simplement que de deux tuniques. Ainsi j'eus recours à une expérience plus capable de me montrer clairement ce que je cherchois.

En insinuant de l'air dans le canal de l'uréthere, & le liant aux deux bouts, on le met en état de souffrir l'expérience que j'ai faite à l'intestin, pour en reconnoître facilement les tuniques. En effet, en ratissant & usant avec le tranchant d'un bon bistouri l'urethere ainsi gonflée d'air, j'apperçus que sa premiere tunique étoit très-mince & d'un tissu serré; que la seconde étoit composée de fibres différemment posées & difficiles à distinguer: cependant aidé des secours de la loupe, je les crois musculeuses. Après avoir usé cette tunique musculeuse, la troisiéme parut plus blanchâtre que la

(*a*) Exposition Anatom. p. 553.

précédente, d'un tissu fin & serré, & faisant bosse. D'où je conclus qu'outre sa structure nerveuse, elle étoit un peu plus spatieuse & plus ample que les tuniques qui l'enfermoient.



CHAPITRE XIV.

De la Vessie.

QUand on n'a point détruit le péritoine, on apperçoit sur le *Rectum*, entre la *vessie* & cet intestin, un repli *semi-lunaire* formé par le péritoine. C'est une espece de ligament qui sert à borner les grandes dilatations de l'intestin *Rectum*, & qui assujettit aussi la vessie, & l'empêche, surtout quand elle contient de l'urine, de se jetter sur les côtés. Je l'ai représenté dans la VII. Planche où on peut le voir; mais passons à l'histoire de la vessie.

La *vessie* est un sac membraneux & musculeux, dont la figure imite assez celle d'une bouteille. Elle est située à la partie inférieure & antérieure du bassin, devant l'intestin *Rectum*, hors de la lame du péritoine, & dans sa portion externe ou cellulaire, qui la tient attachée

La vessie urinaire.

aux surfaces supérieures & postérieures des os pubis, & principalement de leur simphise. Je reviendrai encore à la situation & figure de la vessie.

Puisque cette poche urinaire est membraneuse & musculeuse, il suit qu'elle est susceptible de dilatation & de resserrement ; & les parties qui contribuent le plus à cette action, sont les fibres charnues qui sont assez nombreuses, & arrangées différemment.

Structure de la vessie. Toute cette poche est construite de quatre tuniques, sçavoir une commune, & trois qui lui sont particulieres. La tunique commune n'investit la *vessie* que dans les deux tiers de son volume ou de sa grandeur : c'est le péritoine qui ne couvre cette poche musculeuse que dans toutes ses surfaces supérieures, partie de l'antérieure, & les latérales. (Je considere le sujet debout, faute de quoi mes positions de surfaces ne seroient pas justes.) Ainsi toute la surface inférieure de la *vessie* n'a point la lame du péritoine pour tunique, & n'est environnée que du tissu cellulaire de sa portion externe, qui l'attache, comme je l'ai déja dit, aux os pubis.

Il suit de cette vraie position, que la partie, ou mieux l'extrémité antérieure inférieure de la *vessie*, assez mal nom-

mée son fond, n'est point couverte du péritoine, principalement dans les extensions de cette poche musculeuse. La premiere fois que j'ai vû cette remarque, fut dans un petit Ouvrage du Docteur *Douglas*, dans le tems qu'on travailloit avec chaleur sur les nouvelles tailles. Alors je soufflai une *vessie* en situation, & je la disséquai par son extrémité antérieure, c'est-à-dire, immédiatement au-dessus du pubis; j'apperçûs un repli, sémi-circulaire du péritoine, qui laissoit du pubis à ce repli, l'espace de deux petits ravers de doigt, la *vessie* à nud. C'est justement dans cet endroit que l'on peut faire l'opération de la taille au haut appareil, sans ouvrir le péritoine, & par conquent sans entrer dans le ventre; & quand il est arrivé que les intestins ont sorti dans cette operation, ç'a été lorsqu'on a fait l'incision trop longue, & qu'on a coupé ce repli du péritoine. D'où il résulte que si l'on n'appréhendoit pas de couper le muscle droit en travers, le mieux dans cette opération seroit de faire l'incision transversale, & l'on seroit sûr d'ouvrir seulement la *vessie*.

La premiere tunique propre & particuliere de la *vessie* est la musculeuse. En la disséquant attentivement, on y observe trois couches de fibres charnues:

La premiere comprend les fibres longitudinales ; la seconde paroît des fibres charnues qui deviennent insensiblement obliques, & la troisiéme un peu plus transversales ; toutes ces fibres semblent plus charnues & plus grosses à la partie inférieure, & même postérieure de la *vessie*, que partout ailleurs : l'on apperçoit même par le toucher, & sans dissection, que ces endroits de cette poche urinaire sont plus charnus, & aussi plus épais.

La seconde tunique particuliere est la nerveuse, & la troisiéme la veloutée, qui paroissent semblables en structure à celles des intestins & de l'estomac.

Voici quelques particularités qu'on observe dans la cavité de la *vessie*, & dont on n'a point coutume de faire mention. Après avoir ouvert ce sac musculeux par sa partie ou son extrémité antérieure, & renversé les quatre lambeaux chacun de son côté, la premiere chose qu'on peut considérer dans la cavité de la *vessie*, c'est sa membrane ou tunique interne, que l'on voit veloutée, & même comme un peu mammelonée. En touchant cette tunique, on apperçoit que son velouté est enduit d'une liqueur un peu mucilagineuse, ce qui est vraisemblement filtré de la masse, pour empê-

cher que l'acrimonie de l'urine ne fasse quelque impression sur la *vessie* : ainsi cette poche urinaire contient des filtres, si l'on n'aime pas le terme de glandes, que l'on n'a pas encore découverts.

La seconde chose à considérer dans le fond de cette poche musculeuse ainsi ouverte par son extrémité antérieure, c'est un *bourlet* qui entoure presque le trou ou l'ouverture de l'urethre. La partie postérieure de ce *bourlet* est occasionnée par la tête de la glande prostate qui est située derriere, & qui pousse les membranes de la *vessie* en dedans : la partie antérieure de ce *bourlet*, est au contraire formée par un sinus cellulaire.

La troisiéme chose à considérer dans la cavité de la *vessie*, sont *trois ouvertures* ; sçavoir, une assez grande en forme de goulot, située un peu antérieurement dans le centre de la baze de cette poche musculeuse, & c'est l'*ouverture* de l'urhetre. Les deux autres *ouvertures* qui sont un peu plus *postérieures*, sont situées obliquement sur les côtés, & ont un petit bec ou mammelon allongé, qui ressemble assez au bec d'une aiguiére, & qui est tourné vers l'ouverture de l'urhetre ; ce sont-là les *ouvertures* des URETHERES dans la *vessie*, & par conséquent

leur véritable *insertion* dans ce sac musculeux. *

Je vais terminer l'histoire de cette poche musculeuse, par faire voir le faux que deux Anatomistes François, qui ont écrit immédiatement avant la premiere édition de cet Ouvrage, ont donné à la *figure* & à la *situation* de la *vessie*; j'y suis d'autant plus porté, que le vrai qui en résultera, me conduira à quelques réflexions utiles sur les nouvelles tailles.

Ces Auteurs avancent que la vessie *a la figure d'une poire, dont la partie la plus GROSSE est tournée en haut.* Ils ne parlent point de la situation de la partie la plus *menue*, ou la moins grosse de la vessie: cependant, suivant eux, puisque la partie la plus *grosse* de la vessie qu'ils comparent à une poire, est située en *haut*, il s'ensuit par une conséquence que

* Voilà comme j'avois annoncé & décrit pour la deuxiéme fois dans ma premiere édition l'*implantation*, si je puis me servir de ce terme, ou mieux l'*insertion* des URETERES dans la vessie. J'avois même dit, comme je le fais encore aujourd'hui, que la démonstration que je faisois de la *vessie* n'étoit pas commune, ou, pour me servir des mêmes termes, qu'on n'avoit point coutume d'en faire mention. Je pense, après des faits si notoires, que les Lecteurs n'approuveront point M. *Heister* dans la répréhension qu'il fait, & de la façon dont il l'a fait à l'égard de ma dixiéme Planche, ou la premiere de mon second Tome.

je puis hazarder, que la moins grosse ou la partie la plus *menue* de la *vessie* est en *bas :* c'est du moins ce qu'ils donnent à entendre.

Je ne suis point surpris de voir cette erreur dans ces Auteurs, ils sont en cela du sentiment de presque tous les Anatomistes. Je me trouve cependant obligé de dire que j'ai bien des fois soufflé & examiné des *vessies* en situation, que je leur ai trouvé à toutes une figure *conique*, si ce n'est à celle des femmes qui ont eu beaucoup d'enfans; mais que j'ai toujours trouvé que la pointe du cône, qui est fort arondie dans la *vessie*, n'est pas située en bas comme on l'enseigne ordinairement; elle est au contraire située à la partie antérieure du ventre: & la baze du cone, ou la partie la plus *grosse* & la plus *étendue de la vessie*, se trouve dans sa partie la plus inférieure, & où elle est percée pour donner naissance à l'uréthre, comme je viens de le faire remarquer.

Voilà une position tout à-fait contraire à celle qu'on a coutume d'enseigner, & qui étant très-fausse, peut faire tirer des conséquences dangéreuses. Car enfin quelles mauvaises idées la situation qu'on avoit coutume de donner à la *vessie*, pouvoit-elle laisser pour l'opération de la taille pratiquée avec beaucoup de suc-

cès par feu M. RAU, Professeur à Leyde en Anatomie & en Chirurgie, que nous avons rapporté dans nos opérations, comme nous l'avons appris de M. *Albinus* Professeur à Leyde; mais principalement pour la nouvelle Taille de M. *Foubert*, célébre Chirurgien de Paris, qui, par cette vraie situation & configuration de la *vessie*; & par la facilité qu'il y a d'en découvrir cette partie la plus large, d'y porter un coup de trois-quarts, comme je l'ai enseigné dans mon Traité de la Taille latérale, & de l'inciser même, comme on le verra clairement dans la troisiéme édition de ma *Miotomie*, doit être reconnue par cette *structure* & ces *circonstances*, pour l'opération la plus parfaite de toutes.

Raisons de préférence pour la Taille de M. Foubert.

Je sçais qu'il y a des contradictions au sujet de cette opération, & l'Auteur a dû s'y attendre; car il suffit qu'on propose quelque chose de nouveau, pour être vivement attaqué par ceux même qui devroient y prendre plus de part. A la bonne heure quand les contradictions n'ont d'autre but que l'éclaircissement de la matiere, qui d'ordinaire n'est jamais parfaite dès sa naissance: mais quand ces contradictions sont pleines d'invectives & de calomnies, comme on l'a vû dans quatre

Ouvrages

Ouvrages qui viennent de paroître à ce ſujet, c'eſt non-ſeulement vouloir étouffer les nouveautés dès qu'elles paroiſſent, mais s'oppoſer à la perfection de la Chirurgie, & conſéquemment au bien public.

Dans le dernier de ces Ouvrages on fait parade d'une grande érudition, & l'on y étale beaucoup de citations, à deſſein de prouver que M. *Foubert* n'eſt pas l'inventeur du coup de trois-quarts dans la *veſſie*. A cette occaſion on me fait l'honneur de me citer, & l'on dit que » je parois avoir *prédit* ou *annoncé* d'a- » vance en 1730. la méthode de M. » *Foubert.* (*a*) « Je vais rapporter en note, le paſſage ſur lequel on ſe fonde, & je détaillerai la vigueur de l'émulation, les expériences & les obſervations qui y ont donné occaſion; mais avant, qu'on me permette de faire les queſtions ſuivantes.

Contre qui ſe gendarme-t'on en voulant prouver que M. *Foubert* n'eſt pas l'inventeur du coup de trois-quarts dans la *veſſie*? Ce Chirurgien a-t'il jamais prétendu qu'il fût le premier qui ait porté un tel inſtrument dans ce viſcére? Y a-t'il quelque écrit dans lequel il ſe

(*a*) Obſervations critiques par M. Coghlan. p. 25.

donne cette préférence? D'ailleurs son trois-quarts est cannelé, & n'a jamais été fait que pour son opération, & non pour les rétentions d'urine. Qu'est-ce donc qu'il lui appartient dans sa méthode de tailler, me dira-t'on? Le voici: *c'est l'incision de la* vessie *toujours dans le même lieu, toujours dons l'endroit le plus charnu de ce viscere, toujours dans le lieu le plus déclive, sans emploïer de sonde, & la grande facilité d'en extraire les pierres.* Voilà sa méthode, & dont il a raison de se dire l'inventeur.

Vrais caracteres de la Taille de M. Foubert.

Pour prouver que le passage par lequel on dit que je parois avoir *prédit* ou *annoncé* d'avance l'opération dont il s'agit, a dû être tel sans cette opération entiérement inconnue quand je l'ai composé; & pour montrer clairement que de tous ceux qui ont travaillé à imiter la Taille de feu M. *Rau*, M. *Foubert* est le seul qui ait réussi, il est nécessaire d'entrer dans un détail chronologique des Ouvrages qui ont traité des nouvelles Tailles, & des différentes expériences que les Chirurgiens zélés ont faites pour y parvenir. Quoique ce détail important ici pour mettre la question en évidence, paroisse annoncer l'extrait de plusieurs Ouvrages, & la narration d'un grand nombre d'expériences, j'avertis néan-

moins qu'en donnant ces éclairciſſemens, je ferai en ſorte d'être court, & de ne point ennuïer.

Essai chronologique des nouvelles Tailles.

Frere Jacques *Beaulieu* eſt le premier qui ait donné le branle aux Tailles latérales. Pluſieurs de ſes fautes furent relevées par feu M. *Mery* célebre Chirurgien de Paris, qui compoſa un Ouvrage à ce ſujet; mais j'ai fait connoître dans mon Traité de la Taille Latérale, qu'on n'en avoit tiré aucun profit à Paris. Feu M. *Rau*, célébre Chirurgien de Leyde, ſçut profiter des fautes de Frere Jacques, & des inſtructions de M. *Mery*. Il perfectionna cette opération au point qu'il eut dans la ſuite des ſuccès étonnans: mais il mourut ſans en dévoiler le coup ſecret ou l'eſſentiel à perſonne, & ſans la rendre publique.

M. *Albinus* qui ſuccéda à M. *Rau*, fit imprimer une Diſſertation touchant la vie & la méthode de tailler de ce célébre Chirurgien; & comme il n'étoit pas lui-même dans l'exercice de la pratique chirurgicale, cette Diſſertation eſt celle d'un Spectateur qui n'a pas apperçû les tours déciſifs, & les manœuvres cachées du maître.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt cependant à cette Diſſertation, que l'on eſt obligé non ſeulement de pluſieurs méthodes de tail-

ler fort excellentes, mais d'une plus grande perfection de la méthode même de M. *Rau*, comme j'en ai déja touché quelque chose, & que j'espere le rendre plus sensible dans la suite.

La differtation de M. Albinus a seulement excité l'émulation des Chirurgiens de Paris & de Londres.

Ce fut en effet cette Dissertation qui excita beaucoup d'émulation entre plusieurs Chirurgiens de Paris & de Londres, & les porta à faire des expériences propres à les conduire à la perfection annoncée dans l'Ouvrage de M. *Albinus*.

Le premier qui entra en lice fut M. *Cheselden* célébre Chirurgien de Londres; mais il rencontra, en suivant à la lettre la premiere Dissertation, des inconvéniens qui le conduisirent à une nouvelle opération, (*a*) à laquelle il donna le nom d'*appareil latéral*. Cette nouvelle méthode nous fut annoncée par une très-petite brochure du Docteur *Douglas*, qui laisse à l'égard de M. *Cheselden*, les mêmes obscurités que la Dissertation de M. *Albinus* à l'égard de M. Rau.

(*a*) Extrait de M. Cheselden, dans un mémoire de l'Académie des Sciences p. 145. année 1731. par M. Morand. ,, Mais l'urine s'insinuant dans ,, la membrane cellulaite qui environne le *rectum*, ,, faisoit des ulcéres sordides avec pourriture; & ,, de dix malades taillés de cette façon, il en est ,, mort quatre. Il essaïa ensuite précisément com- ,, me M. Albinus prétend que M. *Rau* tailloit, mais il éprouva les mêmes inconvéniens de la part de l'urine.

M. *Morand* célébre Chirurgien de Paris, & un de ceux qui faiſoient en leur particulier des expériences, ne pouvant exécuter ſur les cadavres, la méthode décrite par M. *Albinus*; (*a*) & la brochure de M. *Douglas* ne le mettant point au fait de la nouvelle opération de M. *Cheſelden*, qui faiſoit déja beaucoup de bruit, ſe détermina à faire le voïage de Londres pour y voir travailler M. *Cheſelden*.

Pendant le voïage de notre Confrere, M. *Perchet*, préſentement premier Chirurgien du Roi de Naples, & moi, nous fimes beaucoup d'expériences ſur les cadavres, dans leſquelles nous trouvâmes des difficultés en ſuivant la Diſſertation de M. *Albinus*: cependant nous conduiſimes nos expériences au point que nous crûmes avoir trouvé la méthode de M. *Cheſelden*. Nous voulûmes aſſurer notre ſuccès au retour de M. *Morand*, qui nous fit un grand miſtere de ce qu'il venoit de voir en Angleterre (*b*), de mê-

(*a*) J'ai pluſieurs fois tenté l'opération de M. Rau ſuivant exactement ſa méthode, telleque M. Albinus l'a décrite, mais il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de ne pas entamer le *rectum*. *Lettre de M. Morand Mercure de France, Décembre* 1729.

(*b*) Revenu de Londres, j'eſſuïai toutes les queſtions que la curioſité ou l'amour du bien public purent faire imaginer, & je tâchai d'y ſatisfaire,

me que M. *Cheſelden* qui répondit ambigûment aux Lettres qu'on lui écrivit.

Premier exemple de la Taille latérale à Paris.

Une taille ſur le vivant, que M. *Perchet* fit ſuivant la méthode que nous avions trouvée, & dont le ſuccès fut heureux, me fit juger que ſi notre méthode n'étoit pas celle de M. *Cheſelden*, elle étoit du moins avantageuſe, & qu'il étoit d'un bon citoïen de l'annoncer par un Ouvrage public. Compoſant donc cet Ouvrage pendant les ſix derniers mois de l'année 1729. non-ſeulement ſur nos expériences, ſur le ſuccès que nous croïons avoir acquis, ſur les difficultés que nous trouvions à ſuivre la Diſſertation de M. *Albinus*, mais auſſi ſur une obſervation ſinguliere de l'illuſtre M. de *Lapeyronie* que je rapporte ici, je fus en état d'y inſérer le paſſage dont on me fait honneur, marqué par cette note (*a*) ;

Les expériences qui ont produit le premier Traité de la Taille latérale qui ait paru en France.

à une circonſtance près, que M. Cheſelden vouloit communiquer lui-même à l'Académie ſa Méthode. *M. Morand, même Mémoire ci-deſſus.*

(*a*) Si M. *Rau* avoit lui-même rendu ſa méthode publique, il n'eut pas avancé qu'il évitoit l'*urhetre* pour n'attaquer ſimplement que le *corps de la veſſie*, puiſqu'il eſt impoſſible de faire la moindre diviſion à celui-ci, ſans que l'inſtrument tranchant n'entre par l'autre ; à moins que ce ne ſoit dans ces grandes rétentions d'urine, où la veſſie tendue comme un balon, ſe jette conſidérablement à droit & à gauche. Dans ce cas l'on peut faire l'inciſion oblique de la peau & de la graiſſe,

mais on s'en ſert dans un ſens contraire à ſon véritable objet.

M. de *Lapeyronie* démontrant les inſtrumens de Chirurgie dans l'Amphithéâtre du Jardin Roïal il y a environ dix-huit ans, fit voir un trois-quarts qui avoit ſix à ſept pouces de longueur. Il dit que cet inſtrument lui avoit ſervi fort heureuſement à Montpellier. Ce fut dans une rétention d'urine qui ſubſiſtoit depuis pluſieurs jours, & pendant laquelle il ne fut pas poſſible à tous les Chirurgiens qui furent appellés, de ſonder le malade. La mort prompte étant certaine ſi l'on ne vuidoit la *veſſie*, M. de *Lapeyronie* ſe repréſenta la ſitua-

Ponction ſinguliere par M. de Lapeyronie

comme nous l'avons recommandé ; puis mettre l'indicateur d'une main dans la plaïe, & l'autre main ſur la région inférieure du bas-ventre, directement au-deſſus du pubis, pour pouſſer alternativement la colonne d'urine, & s'en aſſurer par la plaïe. Alors un coup de trois-quarts par la plaïe pourroit entrer dans la *veſſie*, ſans toucher à l'urhetre ; & quoique perſonne n'ait parlé de cette ſorte de ponction au périnée, la connoiſſance de ces parties nous l'a fait préférer aux autres.

Ce paſſage eſt tiré par M. Coghlan, de mon Traité de l'opération de la Taille latérale, imprimé en 1730. p. 77.

J'avois raiſon de dire, en compoſant ce paſſage, que perſonne n'avoit parlé de cette ſorte de ponction au périnée, parce qu'effectivement perſonne n'avoit imaginé de faire une inciſion à côté du périnée, dans la ſeule vûe *d'être plus à portée de ſentir l'ondulation du liquide contenu dans la veſſie.*

tion de cette poche urinaire dans une rétention d'urine aussi désespérée, & l'endroit par où on pourroit la percer. De ces réflexions, il fit construire l'instrument dont je viens de parler, & le plongea en présence de beaucoup de Médecins & Chirurgiens, à côté de la tubérosité de l'Ischion jusques dans la vessie. L'urine sortit dans le moment, & les spectateurs émerveillés, dirent : Ah, le coup heureux !

Le souvenir d'une telle observation dans le tems de mes expériences, me porta bien-tôt à injecter une vessie ; mais comme je ne pus sentir le liquide au travers des tégumens (ce qui étoit nécessaire pour la méthode de tailler que voulois trouver) je fis l'incision que j'ai proposée, & le succès fut tel que je l'ai dit, sans pourtant me conduire à ce que je cherchois, parce que les *vessies* des Pierreux ne sont jamais à un tel dégré d'extension. (*a*)

(a) Si l'on fait attention à l'envie que j'avois de trouver la maniere d'exécuter l'opération de M. *Rau* décrite par M. *Albinus*, aux expériences que je faisois alors, & à l'observation de M. de Lapeyronie qu'on vient de lire, on peut naturellement penser, que toutes ces choses ont dû me conduire à la ponction proposée dans la note, sans pour cela avoir *annoncé* l'opération de M. *Foubert*, ni que cette opération que j'ignorois dans le tems, ait eu aucune part à ma ponction.

Toutes ces expériences ſe borneront donc à la méthode que nous avions trouvée ; & comme je la crus la même que celle de M. *Cheſelden*, le manuſcrit qui la contenoit, fut revêtu de l'approbation du Cenſeur Roïal le 22 Novembre 1729. (*a*) mis ſous preſſe les jours ſuivans, & parut à la fin de Janvier 1730. intitulé l'*Opération de la Taille par l'appareil latéral.*

Cet Ouvrage eſt le premier qui ait paru en France ſur cette matiére depuis la Diſſertation de M. *Albinus* ; & pendant qu'il s'imprimoit, j'appris pour la premiere fois du célébre M. *Malaval*, que M. *Foubert* faiſoit auſſi depuis du tems, des expériences ſur le même ſujet, & qu'il étoit venu au point d'avoir trouvé une nouvelle méthode de tailler, qui lui paroiſſoit bonne. Il me pria d'en faire un Extrait pour le mettre à la ſuite de mon Traité qui étoit ſous preſſe.

Peu de jours après nous convinmes M. *Foubert* & moi, d'aller à l'Hôtel-Dieu faire ſur des cadavres, les expériences de ſa taille ; & qu'après avoir diſſéqué & examiné les cadavres qu'il devoit opérer, je ferois moi-même l'extrait de ſa méthode, & l'inſérerois à la fin de

(*a*) Voiez l'approbation de M. Burette, à mon Traité de la Taille par l'appareil latéral.

mon Ouvrage. Nous primes, même, jours mais les affaires de ce Chirurgien, que l'on ſçait très-emploïé, lui firent manquer le rendez-vous; mon Ouvrage qui ne fut qu'un mois ſous preſſe, fut privé de cette excellente méthode, & c'eſt un bien pour elle & pour l'Auteur, car il n'avoit encore fait aucune expérience ſur le vivant; & quelqu'aſſuré qu'un Chirurgien Anatomiſte doive être des expériences ſur les cadavres, les ſuccès ſur les vivans, en préſence de ce qu'il y a de plus illuſtre à Paris, & auſſi heureux que ceux qu'il a eu depuis, malgré les calomnies qu'on a répandues, ſont le ſceau de bonté, & méritent toute la confiance.

Second point de vûe de cette chronologie d'Auteurs & d'expériences.

Le ſecond point de vûe que je me ſuis propoſé dans la chronologie des nouvelles tailles, eſt de faire ſentir les progrès qu'elles ont acquis d'Auteur en Auteur. Ainſi trois mois après la publication de mon Traité de la Taille, M. *Falconnet* Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, donna une Théſe ſur cette matiére, (*a*) qui prouve la bonté de la Taille latérale, ſans cependant nous avoir rien dévoilé dans la pratique, au-delà de nos expériences déja acquiſes.

(*a*) An educendo calculo, cæteris anteferendus apparatus lateralis.

Vers la fin de 1730. M. le *Dran* célébre Chirurgien, qui avoit fait de ſon côté beaucoup d'expériences dans l'Hôpital de la Charité, mit au jour le fruit de ces expériences, par un Ouvrage intitulé : *Parallele des différentes manieres de tirer la pierre hors de la veſſie.* Dans cet Ouvrage, il paſſe en revûe toutes les façons de tailler, & en décrit fort énergiquement les avantages & les défauts. Au ſujet de la Taille de M. *Rau* décrite par M. *Albinus*, M. le *Dran* fait voir qu'il eſt impoſſible d'ouvrir le corps de la veſſie avec la ſonde décrite par M. *Albinus*, ſans commencer ſon inciſion à l'*urhetre* même.

M. le *Dran* a corrigé cette ſonde en moulant, dit-il, ſa courbure ſur les parties mêmes ; de ſorte qu'avec cet inſtrument perfectionné, il aſſure avoir fait l'opération décrite par M. *Albinus*, & avoir taillé plus de 60 cadavres & pluſieurs malades affligés de la pierre, en préſence de pluſieurs de ſes Confreres, entre autres M. *Verdier* qu'il nomme ſeul.

Nous ne pûmes donc dans ce tems, nous informer qu'au ſeul M. *Verdier* célébre Anatomiſte, qui nous dit qu'il avoit vû un malade : & quand nous inſiſtâmes ſur le ſuccès, il nous répondit de fa-

çon à ne le pas interroger une seconde fois.

Ce qui me confirma le peu de certitude que M. le *Dran* avoit de sa nouvelle Taille, fut l'occasion qu'il eut de la pratiquer le printems suivant. Messieurs *Mareschal* & *Lapeyronie* lui laisserent la liberté, l'inviterent même à tailler de sa nouvelle méthode dans l'Hôpital de la Charité, où il avoit encore cet avantage; mais il choisit par préférence, le *grand appareil*, & depuis ce tems il n'est pas venu à ma connoissance qu'il ait fait une seule Taille suivant sa nouvelle méthode.

J'avoue franchement que si ces premiers Chirurgiens m'avoient procuré une si belle occasion, je leur eûs fait voir que mes expériences sur les cadavres, m'avoient conduit à une certitude phisique de la méthode que je venois de publier, & en conséquence l'on se fût dispensé d'insérer dans les Ouvrages de l'Académie des Sciences, » M. ** Chirurgien » de Paris, connu par la fécondité de » sa plume, l'a proposée aux gens de » l'Art, sans l'avoir faite lui-même, & » sur une premiere expérience, faite par » un autre. (*a*) «

Cette remarque seroit en place, si je n'avois pas annoncé moi-même, celui

(*a*) Mémoire de M. Morand deja cité.

qui avoit fait cette premiere opération, par quelles expériences elle s'étoit faite, & comment j'avois guéri le malade, &c. Mais bien loin d'en vouloir à l'Auteur, il eſt d'autant plus pardonnable, qu'il avoit quelque raiſon d'être piqué de ma précipitation à publier mon Ouvrage. D'ailleurs, on ſçait que dès que j'ai eu l'occaſion de pratiquer moi-même la méthode que j'avois fait imprimer, je l'aie exécutée avec ſuccès, & que de toutes les Tailles latérales dont nous avons vû les liſtes, il n'y en a pas une qui ſoit auſſi ſinguliere, & qui ait autant exigé un génie Chirurgique, qu'une de celles que j'ai pratiquées à Mante, en préſence de M. *Queſnay* dont on connoît la probité & le ſçavoir. Le détail de cette Taille ſinguliere & curieuſe, eſt déja imprimé dans le Volume que l'Académie de Chirurgie va publier, p. 406. Ainſi je conſerve toujours l'eſtime qui eſt dûe au mérite éclatant de l'Auteur.

Enfin il ne nous reſte plus qu'à parler d'une courte Diſſertation Angloiſe, que M. *Cheſelden* a fait imprimer vers la fin de 1730. (*a*) M. *Morand* qui entend parfaitement bien cette langue, l'a tra-

(*a*) An appendix to the fourth édition of the Anatomy, &c. by W. Cheſelden.

duite, (*a*) & l'a insérée selon le desir de l'Auteur, dans un Mémoire qu'il lut à l'Académie des Sciences le 4 Avril 1731.

J'ai été d'autant plus satisfait de la lecture de ces deux Ouvrages, que j'y ai apperçu la confirmation de mes expériences, & que la Taille latérale de ces Chirurgiens, étoit presque la même que celle que j'avois fait imprimer quinze mois avant.

On peut encore ajouter à notre chronologie, quelques changemens que M. le *Cat* très-habile Chirurgien de Rouen, a fait aux instrumens de cette Taille latérale, & qu'il a publiés dans les Mercures.

Il résulte de cette chronologie d'expériences & d'écrits, que de tous ceux qui ont voulu imiter la façon de tailler de M. *Rau*, suivant la description de M. *Albinus*, M. *Foubert* est le seul qui ait remporté la palme. Je puis dire hardiment qu'il a été plus loin; car d'une méthode qui présentoit des difficultés que personne n'a pû vaincre, il en a fait une méthode simple, prompte dans l'exécution, & très-sûre, autant qu'il peut y avoir de sûreté dans nos Opérations.

(*a*) Nous reconnoissons la Chirurgie de Londres pour l'émule de celle de Paris. Il part de ces illustres Chirurgiens, d'excellens Ouvrages qui sont perdus pour nous. M. Morand rendroit un grand service à sa patrie, s'il vouloit les traduire.

Je pourrois en faire ici la narration, mais elle convient mieux dans le Volume de notre Académie, que dans un Ouvrage d'Anatomie. Ce Corps célébre eſt composé de Juges compétens pour décider de ſa bonté : auſſi a-t-il nommé huit Commiſſaires pour examiner chacun à ſa maniere, tout le manuel de cette nouvelle opération : & l'Auteur de ſon côté, s'eſt prêté de la meilleure grace, à tout ce qu'on a exigé de lui. Beaucoup de Tailles ſur les vivans qu'il a fait chez lui, où il a invité les plus habiles Médecins & Chirurgiens de la Cour & de Paris, ont confirmé ſes premieres expériences, par une promptitude & des ſuccès qui ont mis les Commiſſaires impartiaux, en état d'inſtruire au vrai notre Académie, de la bonté de cette méthode. Les Tailles qu'il fait annuellement dans l'Hôpital de la Charité, ne font qu'aggraver de plus en plus, le deſſein qu'elle a de l'inſérer dans ſon premier Volume, qu'on imprime actuellement chez *Charles Oſmont, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, à l'Olivier.*

On voudra bien me permettre une réflexion ſur un point de la préparation qui convient à la méthode de M. *Foubert*. On reproche à ce Chirurgien » de faire » boire le malade le jour de l'opération,

» & de lui retenir les urines par un petit
» bandage. Cette méthode, dit-on, peut produire l'inflammation, la paralisie de la vessie, &c.

Quelles attentions pour le bien public! N'a-t-on pas été déja beaucoup emploïé pour réparer ces desordres? Je pense bien différemment. Cette méthode de recommander au sujet que l'on prépare, de boire souvent, & de retenir ses urines autant qu'il le pourra, non seulement le jour de l'opération, mais six semaines avant s'il est nécessaire, produit un effet tout contraire; car par cet usage, les vessies deviennent beaucoup plus souples & plus spatieuses. Delà l'on peut assûrer qu'il n'y a point de vessies racornies. L'expérience a fait voir que celles que l'on regardoit comme telles, & qui ne contenoient qu'une cuillerée ou deux d'urine, qui sortoit toujours avec des douleurs inexprimables, en ont, par la suite de cet usage, contenu une chopine, & les malades les ont rendues sans douleur. Fut-il un plus grand avantage? D'ailleurs le bandage ne s'applique qu'au moment de l'opération.

Fin du premier Tome.

SPLANCHNOLOGIE,

OU

L'ANATOMIE

DES

VISCERES,

TOME II.

SPLANCHNOLOGIE,

OU

L'ANATOMIE

DES

VISCERES;

AVEC des Figures originales tirées d'après les cadavres, suivie d'une Dissertation sur l'Origine de la Chirurgie.

Par RENE' CROISSANT de GARENGEOT, *Maître ès Arts & en Chirurgie, Démonstrateur Roïal d'Opérations, Conseiller Chirurgien Ordinaire du Roi en son Châtelet de Paris, de l'Académie Roïale de Chirurgie, & de la Société Roïale des Sciences de Londres.*

SECONDE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée par l'Auteur.

TOME II.



A PARIS,

Chez CHARLES OSMONT, Imprimeur de l'Académie Roïale de Chirurgie, rue S. Jacques à l'Olivier.

M. DCC. XLII.

Avec Approbations & Privilége du Roi.

TABLE

DES CHAPITRES ET TITRES

Contenus dans le second Tome.

SECONDE PARTIE

De l'Anatomie des Viſcéres, dans laquelle on traite de ceux qui ſont contenus dans la poitrine.

TROISIE'ME PARTIE

De l'Anatomie des Viſcéres, dans laquelle on traite de ceux qui ſont contenus dans la tête.

Fin de la Table.

SPLANCHNOLOGIE,

OU

L'ANATOMIE DES VISCÉRES.

CHAPITRE XV.

Des Parties de l'homme qui servent à la génération.

NOUS allons traiter les parties de l'homme qui servent à la génération, & examiner leur structure avec le plus d'ordre qu'il nous sera possible. Pour cet effet nous les divisons en cinq classes ; sçavoir, en celles qui reçoivent la matiere de la semence & la portent ; en celles qui la séparent ; en

celles qui la conduisent étant séparée; en celles qui sont destinées pour la conserver quelque tems; & celles enfin qui comme compagnes des autres, la conduisent dehors.

Premiere classe des parties de l'homme destinées à la génération.

Les instrumens de la génération qui sont de la premiere classe, & qui servent par conséquent à recevoir la matiere de la semence pour la porter dans les couloirs destinés à la filtrer, sont les Artéres *spermatiques*. Ces artéres ont leur naissance la plus ordinaire & la plus constante, à la partie antérieure de l'aorte inférieure, au-dessous des artéres rénales ou émulgentes, par une petite ramification très-fine.

Cette origine des artéres *spermatiques*, quoique la plus ordinaire, varie cependant quelquefois; car je les ai plusieurs fois trouvées deux bons travers de doigts au-dessus des rénales ou émulgentes; & quelquefois l'artére spermatique gauche part de la rénale du même côté, comme il est marqué dans la douziéme Planche.

Ces artéres après leur naissance, se jettent l'une à droit & l'autre à gauche, & descendent obliquement jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à la fin du tiers supérieur des muscles psoas; pour lors se joignant & se colant dans cet endroit avec les veines spermatiques, elles forment tou

tes les deux ensemble un angle fort aigu, d'où il en résulte ce que l'on appelle le *Cordon* des vaisseaux spermatiques, comme on peut le voir dans la dixiéme Planche : cordon des vaisseaux spermatiques qui n'est point encore complet, parce que le canal déférent manque pour lors.

Ce cordon ainsi composé d'une artére & d'une veine qui jette plusieurs rameaux considérables, est recouvert d'une membrane celluleuse, qui est une production de la portion externe du péritoine, car ces vaisseaux sont situés derriere la lame de ce sac membraneux. Le cordon descendant ensuite obliquement sur le ventre du muscle psoas, passe par dessus les urethéres, où il forme avec ce canal, une espece de croix de S. André, & décrit sur ce muscle un quart de cercle. C'est dans ce trajet que les artéres & les veines spermatiques jettent de petits rameaux qui communiquent avec les mézenteriques, & que beaucoup de ces branches se jettent sur les côtés pour aller au péritoine & aux parties voisines ; ce qu'*Eustachius* a parfaitement bien observé dans ses belles figures.

Le cordon des vaisseaux spermatiques parvenu vers la fin du psoas, s'incline vers l'axe du corps de la façon que je vais

le dire : alors il n'eſt plus recouvert par la lame du péritoine, mais il eſt entouré par la premiere paire des productions externes ou cellulaires du péritoine, qui forme ce qu'on appelle la tunique vaginale dans l'homme, parce que, dit-on, elle reſſemble à une gaine. Lorſqu'on ſouffle cet allongement on le trouve tout celluleux & folliculeux, de même que celui qui accompagne les vaiſſeaux cruraux comme je m'en ſuis expliqué dans le ſixiéme Chapitre.

Le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques paſſe enſuite avec le prolongement cellulaire du péritoine, par deſſus les vaiſſeaux iliaques externes qu'il croiſe obliquement ; de-là il paſſe obliquement par deſſous le bord charnu du muſcle Tranſverſal, par deſſous le bord dé l'oblique interne, entre les fibres charnues du ſuſpenſeur du Teſticule, ou *Cremaſter* (c'eſt-là que ce cordon eſt groſſi par le canal déférent & qu'il eſt pour lors véritablement le *cordon ſpermatique*) il paſſe enfin avec toutes ces différentes parties, obliquement par deſſous le ligament de *Poupart*, ou arcade crurale, pour entrer enſuite dans l'anneau de l'oblique externe & aller au Teſticule. On voit par le trajet que tient le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, pour arriver dans l'anneau de l'oblique

externe, qu'il rampe obliquement sous le ligament de *Poupart* ou arcade crurale, & qu'il est par conséquent impossible de dilater cette arcade dans l'Opération de la hernie crurale qui arrive aux hommes, sans couper transversalement le cordon des vaisseaux spermatiques, &c. C'est pour cette raison que M. *Arnaud* mon Confrere (à qui cette découverte est dûe) a un instrument particulier pour soulever l'arcade, & faire rentrer les parties sans la couper.

Le cordon des vaisseaux spermatiques après avoir passé dans l'anneau de l'oblique externe, va au Testicule en se divisant en deux cordons, dont le plus gros qui est situé antérieurement, se divise dans une infinité de très-petits rameaux qui se distribuent au Testicule, & à tous les petits canaux dont il est composé. L'autre cordon plus petit & plus postérieur que le précédent, se ramifie de même, se distribue & s'insinue dans toute la substance de l'épididime.

Pour revenir au *Cremaster* ou suspenseur du Testicule, on voit par la description que nous venons d'en faire, qu'il n'est ni construit ni attaché de la maniere qu'on a coûtume de le décrire. En effet ce muscle, comme je l'ai déja dit, a deux attaches supérieures, une qui lui vient de

l'oblique interne, & qui eſt ce qu'on prend pour l'écartement de ce muſcle, & l'autre du ligament de *Fallope* ou de *Poupart* : de ſorte que le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques entouré de l'allongement du péritoine, paſſant entre ces deux plans de fibres charnues qui ſont les attaches ſupérieures du *Cremaſter*, en a impoſé aux Anatomiſtes, & leur a fait dire que c'étoit un écartement de l'oblique interne qui formoit un anneau au cordon des vaiſſeaux ſpermatiques. Ce ſentiment doit donc être démontré faux, en conduiſant ces deux plans de fibres qui vont accompagner & entourer le cordon, pour s'épanouir & ſe répandre ſur la ſurface externe & ſupérieure de la tunique vaginale, & par conſéquent du Teſticule.

C'eſt cette expenſion du *Cremaſter* ſur la tunique vaginale, que les Anatomiſtes appellent tunique *éritroïde* ou rougeâtre. Mais quelle apparence d'appeller tunique un muſcle qui ne fait qu'un épanouiſſement ſur la ſurface externe & ſupérieure du Teſticule, & qui ne l'entoure pas entierement ?

La matiere ſeminale etant conduite par l'artére ſpermatique dans le lieu où elle doit être filtrée, qui eſt le Teſticule, le ſurplus du ſang eſt repris par la veine ſpermatique dont j'ai déja expoſé la mar-

che ; si ce n'est qu'il me reste à dire que cette veine se divise en plusieurs branches qui se réflechissent, s'entrelassent, & font des contours serpentins qu'on nomme le corps *pampiniforme.* Corps pampiniforme.

Enfin cette veine aïant quitté l'association de l'artére spermatique, se décharge différemment ; car la veine spermatique droite se jette dans la partie antérieure de la veine-cave, au-dessous des émulgentes pour l'ordinaire ; & la veine spermatique gauche continue son chemin tout droit, pour se perdre dans la veine rénale ou l'émulgente gauche.

Cette diversité d'insertions a fait dire aux Anatomistes, que la veine spermatique gauche alloit dans l'émulgente, pour ne pas passer par dessus l'aorte dont les battemens auroient retardé le sang qui revient du Testicule. Pourquoi donc cette même veine passoit-elle par dessus les artéres iliaques, comme je l'ai dit ? Est-ce que le battement de ces gros troncs qui font une saillie considérable, n'auroit pas pû retarder le sang qui vient du Testicule ? Les veines iliaques externes qui sont couchées directement sous les artéres iliaques, sont-elles gênées dans leur fonction ? Ce que je trouve de plaisant dans cette explication, est que des Phisiciens qui font beaucoup de parade

de ces ſciences ſublimes, adoptent une telle abſurdité, comme s'ils ne voïoient pas que c'eſt une prévoïance de la nature, uniquement pour *abréger* le chemin.

DES TESTICULES,

& des Epididimes.

Le Teſticule, ſeconde claſſe des parties de l'homme deſtinées à la génération.

Le *Teſticule* eſt un corps vaſculeux, de figure ovale & un peu applati, d'une groſſeur différente ſuivant les âges ; mais dans l'âge avancé il peut reſſembler à un gros œuf de pigeon.

Pour entrer dans l'examen, & dans une démonſtration de toutes les parties du *Teſticule*, il faut le diviſer en ſes ſurfaces, en ſes bords, & en ſes extrémités.

Les ſurfaces du *Teſticule* ſont deux, une interne & une externe. Les bords ſont pareillement deux, un ſupérieur & un inférieur ; & ſes extrémités ſont une antérieure & l'autre poſtérieure. Il faut cependant obſerver que le *Teſticule* eſt naturellement ſitué un peu obliquement ; de ſorte que l'extrémité antérieure eſt un peu ſupérieure, & la poſtérieure eſt un peu inférieure.

Comme il y a nombre d'enveloppes qui recouvrent le *Teſticule*, & qu'on ne peut examiner ſa ſubſtance ſans détrui-

re toutes ces enveloppes, je vais en faire une deſcription très-ſuccinte.

Ces enveloppes ſont diviſées par tous les Anatomiſtes en communes & en propres. Les enveloppes communes du *Teſticule*, ſont le *Scrotum* & le Dartos.

Le *Scrotum* eſt une eſpéce de bourſe formée par la peau, qui eſt fort mince & fort ridée dans cet endroit : elle paroît comme diviſée en deux parties par une ligne ou eſpéce de couture, qui depuis l'anus juſqu'à la bourſe dont je parle, eſt appellée *périnée*; & ſe nomme *raphé* dans toute la circonférence du milieu de la bourſe.

Le Dartos n'eſt autre choſe que deux ſacs muſculeux adoſſés l'un à l'autre, ce qui fabrique une cloiſon charnue qui ſépare les *Teſticules* : mais comme je m'attache plus volontiers aux choſes qui ne ſont pas décrites, ou qui ne le ſont pas comme elles doivent l'être naturellement, je dis que ce muſcle Dartos eſt couvert en deſſus & en deſſous, d'une ſubſtance celluleuſe qui eſt le ſiége des hidropiſies par infiltration.

Outres ces enveloppes communes, il y en a encore une troiſiéme à laquelle on ne fait point attention. C'eſt un gouſſet élaſtique & aponévrotique qui eſt ous le Dartos; il eſt continu à l'aponévroſe du

Fascialata dont il semble prendre sa naissance, & va s'attacher à côté du ligament suspensoire de la verge. Il forme par son bord antérieur une espéce de cloison transversale très-forte, qui cause des étranglemens souvent plus forts que l'anneau de l'oblique externe ; de sorte qu'on a quelquefois vû qu'aïant coupé cette cloison transversale dans l'opération, sans y faire d'attention, les parties ont tout d'un coup rentré, ce qui a surpris les Opérateurs. Mais cela n'est arrivé que parce que l'on a coupé cette cloison aponévrotique & très-forte, qui faisoit seule l'étranglement ; de sorte que les parties n'aïant plus trouvé d'obstacle, elles ont rentré avec facilité.

Le célébre M. *Morgagni* a eu quelque connoissance de ce gousset ou de cette cloison aponévrotique, qu'il dit être une continuité du ligament suspensoire de la verge, qu'il la recouvre, qu'il va même gagner le clitoris & l'angle supérieur des grandes lévres dans les femmes : enfin pour terminer son discours, il dit » pour
» revenir au ligament des hommes que
» je viens de décrire, dès qu'il a atteint
» le dos de la verge, il ne s'enfonce
» point du tout dans la cloison des corps
» caverneux, comme je l'avois d'abord
» pensé, mais fait en s'épanouissant, une

» forte membrane qui recouvre presque
» toute la verge, & même le *scrotum* par
» dessous la peau. « *Sed descriptum penis ligamentum simul atque ejusdem attigit dorsum, minimè, quod à primo opinatus eram, in illius septum insigitur, verùm in firmam explicatur tunicam, penem propè omnem, atque insuper scrotum ipsum sub cute investientem.* Morgagn. Adverf. 1. 18,

Passons présentement aux enveloppes particulieres du *Testicule* qui sont trois, suivant les Anatomistes : mais comme nous avons déja fait sentir que le *Cremaster* ne recouvroit au plus qu'un tiers du *Testicule*, & que sa fonction n'étoit point de faire l'office de tunique, nous excluons la tunique du *Testicule* appellée *éritroïde*, & disons qu'il n'en a que deux. La vaginale qui est la premiere est même plûtôt un tissu cellulaire qu'une membrane ou une tunique ; comme je l'ai fait observer plus d'une fois.

Enfin la seconde & la derniere enveloppe est l'albugineuse, ainsi appellée à cause de sa couleur blanche ; elle est assez épaisse, fort serrée, & couvre immédiatement la substance du *Testicule.*

A l'ouverture de cette membrane on apperçoit un nombre prodigieux de petits vaisseaux blancs, d'une consistence molasse, contournés de façon que cha-

que contour se termine dans un canal longitudinal qui occupe le milieu du *Testicule*, & que l'on nomme le corps d'*Higmor.* Enfin le contour de tous ces canaux en produit plusieurs autres de la même substance, enveloppés dans une membrane particuliere qui construit un corps cilindrique couché sur le bord superieur du *Testicule*. C'est ce que les Anatomistes appellent l'*Epididime*, dont l'extrémité la plus grosse est appellée la *tête* de l'Epididime, que l'on voit à l'extrémité antérieure du *Testicule*, tandis que son extrémité la plus menue, ou sa *queuë*, est à son extrémité postérieure. La queue de l'*Epididime* fait un coude dans cet endroit, pour former plusieurs ziguezagues qui donnent naissance au vaisseau ou au canal déférent, qui remonte ensuite pour aller gagner ce qu'on appelle le cordon des vaisseaux spermatiques ; car il n'est véritablement cordon de tous ces vaisseaux, que quand ce canal y est uni.

L'épididime.

Je vais terminer l'histoire de l'*Epididime* par cette réflexion. Il est, comme je l'ai dit, situé sur le bord supérieur du Testicule; & si on l'observe du côté de la surface externe de cet organe, on voit qu'il n'a point d'adhérence avec cette surface, & qu'il en est entierement détaché. Il en est tout autrement si on le considére du

côté de sa surface interne ; car il est attaché au Testicule dans toute sa longueur, par une petite membrane assez mince. Ces observations jointes à la division que j'ai faite du Testicule, doivent beaucoup servir à ceux qui veulent distinguer le Testcule droit du gauche, & les présenter en situation, quoiqu'ils soient ôtés de leur lieu naturel. Comme ces sortes de distinctions demandent de la réflexion & de l'habitude, elles font bien augurer de celui qui les sçait ; & comme je n'avois rien tant à cœur dans le tems que je démontrois l'Anatomie, que de les faire sentir à mes Eleves, il y a plus de vingt-cinq ans que je les leur ai enseignées & fait voir.

DES CANAUX DE'FERENS.

Troisiéme classe des organes de l'homme, destinés à la génération.

Les organes de l'homme destinés à la génération, & qui sont de la troisiéme classe, sont ceux qui conduisent la semence dans des réservoirs particuliers, après qu'elle a été séparée par les Testicules & les épididimes que nous venons d'examiner le plus succintement, & avec le moins de confusion qu'il nous a été possible. Ces organes sont les vaisseaux ou les canaux *Déférens*, qui sont deux, un de chaque côté. Ce sont, à proprement parler, les canaux excréteurs des testicu-

les & des épididimes, puiſqu'ils ne ſont que la fin de ces derniers inſtrumens; car comme je l'ai fait remarquer, la queue de l'épididime étant parvenue à l'extrémité poſtérieure du teſticule, fait un coude qui donne naiſſance à pluſieurs zigue-zagues qui ſont le commencement du canal *déférent*.

Ce canal dont la groſſeur eſt à peu près celle d'une très-médiocre plume, d'une conſiſtence aſſez ſolide, & fort blanc, monte enſuite pour s'engager avec l'artére. & la veine ſpermatique, dans cette membrane celluleuſe qu'on appelle la tunique vaginale; d'où l'on conçoit qu'il groſſit le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques. Il continue enſuite ſon trajet toûjours en formant le cordon qui paſſe par l'anneau de l'oblique externe, & par deſſous les autres muſcles, comme je l'ai expliqué: mais à peine eſt-il arrivé ſous le bord charnu du muſcle tranſverſe, qu'il abandonne les autres vaiſſeaux qui l'accompagnoient, pour ſe plonger dans le baſſin directement ſous la lame du péritoine, où il n'eſt entourré que de ſon tiſſu cellulaire.

Si le canal *déférent* eſt un peu tortueux dans ſon commencement, ici il eſt uni & égal; il forme même en entrant dans le baſſin, un arcade qui eſt le commence-

ment de la pente qu'il prend pour aller trouver la partie postérieure du coû de la vessie ; mais avant d'y être arrivé, il contracte une espéce d'entrelassement avec l'artére ombilicale & l'urethere, en passant entre ces deux vaisseaux qu'il croise.

Enfin ce canal étant près des vésicules seminaires, reprend la même figure tortueuse dont nous avons parlé, pour s'unir avec son pareil, & tous les deux s'avançant derriere la vessie, vont jusqu'à son coû, entre les deux pointes des vésicules seminaires qu'ils percent chacun de son côté.

Les Auteurs sont si partagés sur la cavité du canal *déférent*, qu'on ne sçait qu'en croire ; car les uns disent qu'il n'en a point du tout, & que le milieu du vaisseau est seulement moëlleux ; d'autres assûrent qu'il est vésiculeux ; enfin les troisiémes lui trouvent une cavité qui peut à peine contenir une soïe de porc ; mais que la surface interne de cette cavité est toute poreuse & toute spongieuse. Je n'ai jamais examiné ce qui en est pour pouvoir moi-même décider cette question ; mais je compte tant sur l'exactitude & l'habileté de M. *Morgagni*, qui fait voir à *Verheyen* combien il

s'eſt trompé, que je chercherai cette cavité à la premiere occaſion, plûtôt par curioſité que pour m'inſtruire d'un fait qui paroît décidé par ce grand Anatomiſte. » Je ſçai non ſeulement que j'ai » introduit un ſtilet, à la vérité, fort » menu, à la partie la plus inférieure » du canal *déférent*, & que je l'ai intro- » duit ſans peine juſqu'à l'endroit où le » canal commence à ſe recourber. Bien » plus, dès que j'eus ouvert ce canal ſur » la longueur du ſtilet, je n'apperçus » qu'une ſeule cavité dont les parois, » bien loin d'être inégales & ſpongieu- » ſes, étoient fort unies. « *Non modò vel infimæ illius parti ſpecillum tenuiſſimum quidem, ſed tamen ſpecillum, nullo negotio quoaduſque finit rectitudo vaſis, immitti, ſcio; ſed cùm ejus cavitatem ſecundùm ſpecillum aperuiſſem, vel eo in loco unam eſſe, & lævigatis quidem parietibus, non inæqualibus, & ſpongioſis, deprehendi.* Morgagn. Adverſar. IV. Animadv. XXII.



EXPLICATION

de la dixiéme Planche.

LA PREMIERE Figure représente l'estomac soufflé en sa situation naturelle, le foïe soulevé, afin d'appercevoir la vésicule du fiel, le canal colidoque, & son insertion dans le *Duodenum*; mais avant de l'examiner, j'avertis que j'avois oublé à exposer les fautes que M. *Heister* trouve dans ces Figures, par rapport au péritoine dont on voit ici les lambeaux renversés, & dont il n'est point question dans l'explication de ces Figures. L'énormité de ces prétendues fautes ne me paroissant pas si grande qu'à mon Censeur, je renvoïe à la note suivante pour en juger.*

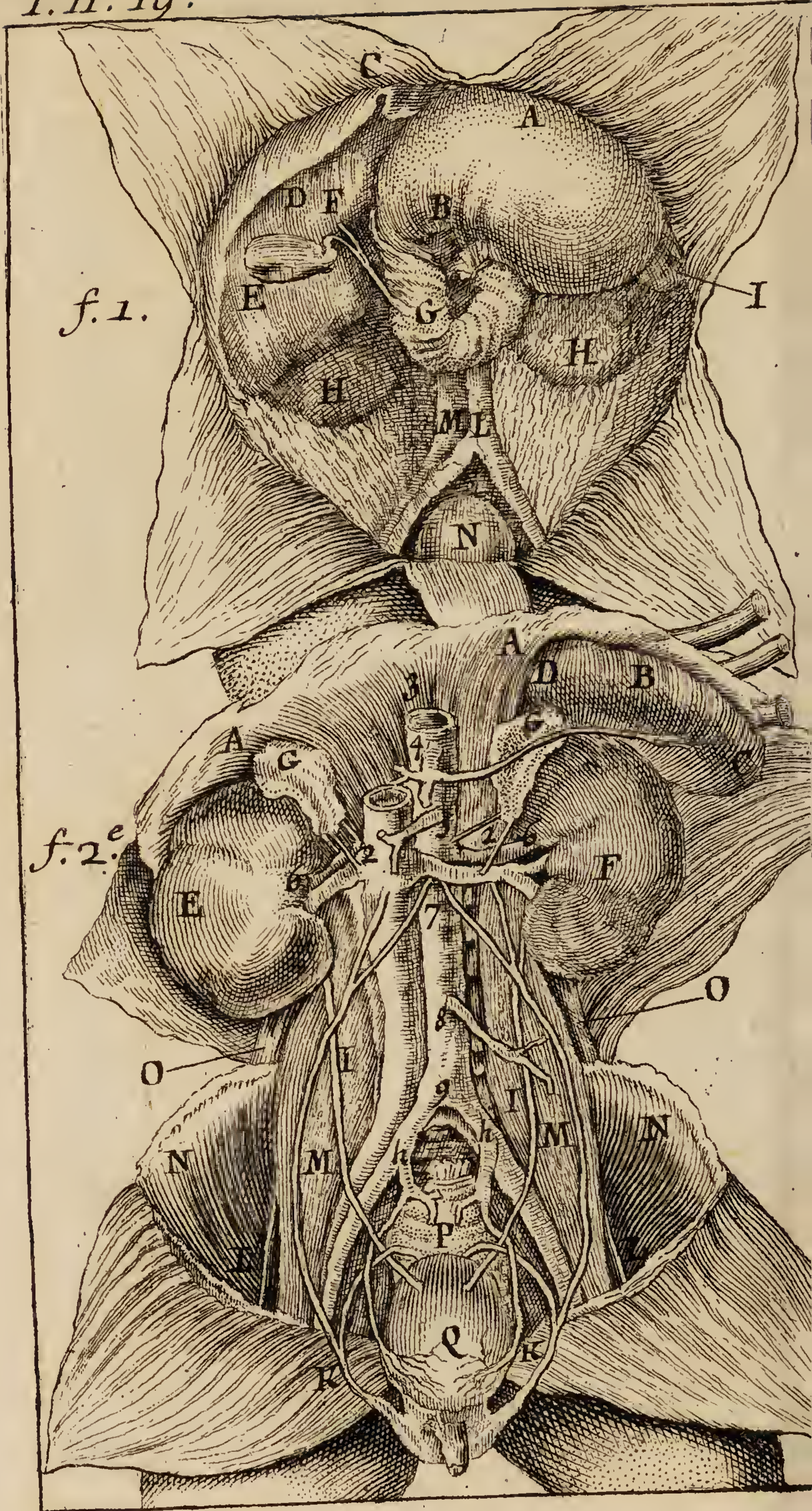
* J'ai déja fait sentir par quelques Notes que M. Heister trouvoit le péritoine mal dessiné dans mes Figures : c'est sur tout dans les Planches VI. VII. X. qu'il dit que le péritoine est représenté dans mon Ouvrage, comme si ses fibres étoient aussi prononcées, aussi apparentes que celles des muscles, tandis, dit-il, qu'on ne représente pas même celles des muscles si fortement. *Ita exhibetur ac si ex fibris robustis muscularibus, quæ in musculorum delineatione tam robustæ & crassæ non pinguntur, constaret.* Heist. p. 151. 4.

Je n'ai jamais pensé à regarder pour fautes, dans

les Figures de M. Heiſter, les *ombres*, les *coups de burin* que ſon Graveur a emploïés pour faire ſentir les endroits *ſaillans*, *caves*, ou *planes* des parties qu'il vouloit repréſenter : ces ſortes de traits pictoriques, dépendent entierement du Deſſinateur, & l'Auteur n'en eſt point garant. C'eſt au contraire à la deſcription de mon Cenſeur, & aux circonſtances anatomiques de ſes Figures (on verra le Diaphragme) que j'ai fait attention; & c'eſt-là où j'ai relevé des fautes qui ſont de ſon diſtrict, & qui doivent par conſéquent, lui être imputées. Mais de tous les traits de burin qui ont déplu à M. Heiſter dans mes Figures, il tire cette conſéquence, „ que la „ membrane péritoine, comme tous les Ecoliers „ le ſçavent, eſt tranſparente & n'a preſque point „ de fibres. " *Dum ut Tyrones norunt, pellucida eſt membrana, in qua vel nullæ fibræ, &c.* Idem.

N'aïant nullement parlé des fibres du péritoine, mon Cenſeur en fabrique dans mes Figures, pour avoir occaſion d'y trouver des fautes énormes, *errores enormiſſimi*. Qu'il me ſoit permis à mon tour d'uſer des mêmes licences, car toutes ſes Figures ſont pleines des traits de burin qu'il me reproche. Qu'on ſe donne, par exemple la peine d'examiner ſa Planche III. Fig. 12. qui repréſente la partie cave du foïe. On y voit des coups de burin beaucoup plus forts, plus prononcés, pour me ſervir de ſes termes, que dans les Figures qu'il cenſure. Et pour interpréter ces coups de burin avec le même eſprit critique, il y en a qui repréſentent des fibres circulaires, de longitudinales, de croiſées. Eſt-ce ſur les cadavres que M. Heiſter a vû de telles fibres au foïe?

On me pardonnera cette repéſaille : je ſçais que ces ſortes de coups de burin ſur une Planche, n'attaquent point la ſtructure de la partie qu'on y repréſente, & qu'ils ſont ſelon les regles du Graveur, qui ne peut faire ſentir autrement les endroits *relevés*, *planes* ou *enfoncés* des objets qu'on lui met devant les yeux. Je dis ſeulement ceci pour faire voir que M Heiſter ne ſçait à quoi s'accrocher pour trouver des fautes énormes dans mon Ouvrage; & l'on en peut juger par cet échantillon.


f. 1.
f. 2.
C
A
D F
B
I
E
G
H
H
M L
N
A
D
B
3
C
A
G
4
e
2
2
F
E
6
7
O
8
O
I
9
I
h
h
N
M
M
N
P
L
Q
K
K

B. Le petit arcade ou petite courbure.

C. La fissure du foïe.

D. La partie cave du foïe.

E. La vésicule du fiel, dont l'extrémité la plus étroite forme comme une tête d'oiseau, qui est le commencement du canal cistique.

F. Le canal hépatique qui se joint avec le cistique, pour des deux, former le canal colidoque.

G. Le *Duodenum* rejetté de droit à gauche, afin de voir l'insertion du canal colidoque.

H H. L'extrémité inferieure des Reins, qui étant encore recouverts du péritoine, paroissent comme au travers d'un crêpe.

I. L'extrémité antérieure de la Ratte.

L. L'Aorte inférieure qui se divise en iliaques.

M. La veine cave inférieure dont les divisions passent sous celles de l'artére.

N. Le fond de la vessie.

La SECONDE Figure représente la Ratte en sa véritable situation, les Reins, les Capsules atrabilaires, & les parties de la génération de l'homme.

A A. Représentent la portion inclinée

ou les deux muſcles inférieurs du Diaphragme.

B. La ſurface interne de la Ratte, le long du milieu de laquelle on voit une ombre, qui eſt l'eſpéce de rainure qui la diviſe.

C. Son extrémité antérieure.

D. Son extrémité poſtérieure. Son bord ſupérieur eſt marqué par la lettre B. & l'inférieur eſt caché en partie par le Rein gauche.

E. Le Rein droit qui eſt un peu plus bas que le gauche.

F. Le Rein gauche un peu plus haut que le droit.

G G. Les Capſules atrabilaires dans leur veritable figure & ſituation.

2. Les veines & artéres atrabilaires qui partent des rénales. Quelquefois l'artére part de l'aorte.

3. L'artére aorte coupée dans ſon paſſage entre les deux muſcles inférieurs du Diaphragme.

4. Le tronc cœliaque qui eſt la premiere branche que produit l'Aorte auſſi tôt qu'elle eſt arrivée dans le ventre; où l'on voit ſon pivot d'où partent trois rameaux, dont le gauche eſt l'artére ſplenique qui va à la Ratte, &c.

5. La ſeconde branche qui part de la

partie antérieure de l'Aorte, est la mézenterique supérieure.

6. Les artéres rénales ou les émulgentes, qui, des parties latérales de l'Aorte, vont aux Reins.

7. Les artéres spermatiques qui sortent de la partie antérieure de l'Aorte, un peu au-dessous des émulgentes, quelquefois pourtant au-dessus. Ces artéres en se joignant avec les veines du même nom, descendent tout le long des muscles psoas pour aller aux testicules.

8. L'artére mézentérique inférieure qui produit plusieurs rameaux, mais sur tout un considérable qu'on ne met jamais dans les figures, & dont nous examinerons le contour ailleurs.

9. La division de l'Aorte en iliaques.

h h. Les artéres hipogastriques d'où partent les artéres ombilicales, qui dans leur trajet s'entrelassent avec les urethéres & les canaux déférens, pour monter ensuite le long des parties latérales de la vessie, &c.

I I. Les urethéres ou canaux excréteurs des Reins, qui glissent sous le péritoine, le long des muscles psoas, passent obliquement par dessus les veines & artéres iliaques, s'entrelassent entre les artéres ombilicales & les canaux déférens,

pour s'ouvtir dans la partie *inférieure* & *postérieure* de la vessie Q. qui est ici *soufflée & tirée hors du bassin.**

K K. Les canaux déférens qui aïant passé dans l'anneau de l'oblique externe & sous les autres muscles du bas-ventre, abandonnent le cordon pour se plonger dans le bassin, où ils s'entrelassent avec les artéres ombilicales & les uretheres, & vont ensuite gagner les vésicules seminaires.

L L. Les nerfs cruraux qui paroissent entre le psoas & l'iliaque, pour passer ensuité sous l'arcade crurale.

M M. Les muscles psoas.

N N. Les muscles iliaques.

O O. Les muscles appellés les Quarrés des lombes.

P. Le *Rectum* lié & coupé à son commencement.

* Voici enfin l'endroit où j'ai décrit pour la troisiéme fois, la marche & l'INSERTION des URETHERES dans la vessie. Je n'ai pas changé un seul mot à ma premiere édition. Ainsi mes Lecteurs vont mettre à prix la façon avec laquelle M. *Heister* me traite à cette occasion, & l'*énormité* de la faute qu'il prétend que j'ai commise, par l'exposé que je vais faire à la suite de l'explication de cette Planche.



PASSAGE DE M. HEISTER.

Mais la plus lourde faute qui se soit peut-être jamais commise en fait de Figures d'Anatomie, se trouve dans son propre Ouvrage Planche 10. Fig. 2. où les deux *urethéres* sont représentées comme si leur *insertion* se faisoit à la partie antérieure & supérieure de la vessie, tandis que le fait est, qu'elle se fait toûjours à la partie postérieure & inférieure, comme le sçavent les moindres Eleves en Chirurgie & en Anatomie, & comme les autres Anatomistes l'ont toûjours représenté. Il n'a pas même le soin d'avertir le Lecteur de cette faute *monstreuse* : il se repand au contraire, dans les plus magnifiques éloges à chaque instant, sur l'excellence de ses Figures, tandis qu'il est certain que cette *insertion* des urethéres, n'a jamais été si mal représentée que dans son Ouvrage, mais qu'elle a été toûjours beaucoup mieux partout ailleurs. *Unius verò omnium errorum anatomicorum maximus, qui unquam in figuris commissi sunt Tab. X. Fig. 2. conspicitur*, ubi ureteres ambo ita exhibentur, *ac si* in partem anteriorem & superiorem vesicæ inserentur; *cum tamen semper in partem*

posteriorem & inferiorem vesicæ ingrediantur, quemadmodum quivis Tyro Chirurgiæ aut Anatome novit, cæterique Anatomici semper representarunt, lectoremque hujus enormissimi erroris *nequidem admoneat. Verum potiùs quam plurimis encomiis suas super omnes figuras reliquas ita extollit, ut nihil supra; cum tamen verissimum sit hanc insertionem ureterum nusquam pejus, sed ubique longè melius exhiberi.* Heist. Com. p. 151. edit. 4. Tom. 2.

Quoi! après que je me suis expliqué trois fois sur l'*insertion* des urethéres dans la vessie; après avoir dit à la deuxiéme fois, que je me servois d'une démonstration qui n'étoit pas commune; démonstration que M. *Heister* n'a vûe dans aucun livre, & par laquelle il a appris la figure du goulot de la vessie, & de l'ouverture des deux urethéres dans ce viscére, aussi bien que l'endroit précisément où elles s'ouvrent: après avoir dit dans l'explication même de cette Planche, que les urethéres aïant quitté leur entrelassement avec les canaux déférens, s'ouvrent à la partie *postérieure* & *inférieure* de la vessie, & avoir expliqué précisément que la vessie *est ici soufflée & tirée hors du bassin*, M. Heister n'a pas compris qu'une vessie *tirée hors du bassin*, n'a plus sa situation.

tuation véritable, & ose assûrer que je n'en ai pas averti. *Nequidem admoneat?* Il faut avouer que mon Censeur n'est pas de bonne foi, ou qu'il n'entend point le François.

Mais voici une faute bien plus réelle que je vais lui montrer dans ses Figures. C'est à la Figure XX. de la IV. Planche. » Cette Figure, dit-il, fait voir la » *langue humaine* avec ses trois tégumens, » que je ne crois pas avoir vû dessinés » ailleurs. « *Exhibet* LINGUAM HUMANAM (de crainte qu'on ne s'y trompe, il a fait mettre des lettres capitales) *cum tribus ejus tegumentis, quæ, si rectè memini, nusquam adhuc delineata sunt.* Il a raison de dire qu'il ne croit pas les avoir vûs dessinés ailleurs; & comme je suis de bonne foi, j'avoue que je n'ai vû la deuxiéme tunique de la langue HUMAINE, que dans ses trois dernieres éditions. Mais pour designer plus précisément cette seconde tunique de la langue *humaine*, il dit.... C. C. » La seconde » tunique de la langue, nommée par » *Malpighi* corps *réticulaire*, par les trous » de laquelle (*membrane réticulaire*) les » papilles nerveuses passent de la troisiéme jusqu'à la premiere ou l'extérieure. *Tunica secunda linguæ*, corpus reticulare

Malpighii *dicta; per cujus foramina papillæ nerveæ ex tertiâ ad primam sive extimam transeunt*, Heist. p. 173. 4.

Lequel, de M. *Heister* ou de son dessinateur, ont vû la membrane *réticulaire* sur une langue humaine? Ne l'aïant pû trouver, j'ai consulté M. *Winslow*, qui m'a répondu avec sa candeur ordinaire, qu'il n'avoit vû la *membrane réticulaire* sur une langue humaine, que dans le livre de M. Heister.

Voïez cependant comme cette découverte est annoncée. Que cet Anatomiste n'appréhende point, personne ne la lui ôtera.

DES VESICULLES SEMINAIRES,

Des Prostrates, & autres glandes qui se dégorgent dans l'uréthre

Les organes de l'homme destinés à la génération, & que nous avons mis sous la quatriéme classe, sont ceux qui par leur structure, peuvent conserver quelque tems la semence, après qu'elle a été filtrée dans d'autres parties. Or comme la structure mécanique des *vésicules séminaires* a paru propre à cette fonction, on n'a aussi nullement hésité à les mettre

Quatriéme classe des organes de l'homme destinés à la généra-tion.

dans la quatriéme classe de la division générale des parties de l'homme, qui doivent servir à la génération.

Les *vésicules séminaires* sont deux petits réservoirs celluleux & folliculeux, de figure piramidale, bosselés & inégaux en dehors, d'une couleur blanchâtre, de trois travers de doigt de longueur sur un de diamêtre dans des sujets assez robustes, destinés à conserver pendant quelque tems, la sémence qui leur a été apportée par les canaux déferens.

Ces vésicules sont naturellement situées à la partie postérieure inférieure de la vessie, leurs bases étant plus tournées du côté de son fond, leurs pointes du côté de son cou, & commes posées sur l'intestin *Rectum*. Or la vessie située dans le tissu cellulaire du péritoine, & recouverte du côté du bassin par sa lame, les deux portions de ce sac membraneux investissent aussi les *vésicules séminaires*.

Ces petits réservoirs sont plissés & tortueux, de façon que leurs contours sont arrêtés par des fibres ligamenteuses, qui permettent à ces vésicules de s'allonger lorsqu'elles sont coupées. Leur cavité n'est point unique, mais ce sont beaucoup de petites cellules de différentes grandeurs, qui communiquent toutes les unes avec les autres, & se dégor-

gent par deux petits canaux appellés *éjeculateurs*, qui partent de la pointe de chaque *véſicule*. Ces petits canaux n'ont pas plus de ſix ou huit lignes de longueur, après quoi ils percent l'urethre aux deux côtés d'une caroncule nommée *veru-montanum*, pour dépoſer la ſemence dans ce canal.

La glande Proſtate.

Les PROSTATES en plurier, ne ſont cependant qu'un corps glanduleux, ſitué à la racine de l'urethre, qui ſeroit beaucoup mieux nommé la glande *Proſtate* en ſingulier.

La figure de cette glande eſt un ovale conique, dont la baze du cone eſt la partie ſupérieure ou plutôt poſtérieure de la glande, & la pointe eſt inférieure, ou, pour mieux dire, antérieure. La groſſeur de ce corps glanduleux n'excéde guéres une noix un peu applatie; d'où il réſulte qu'outre la baze & la pointe dont j'ai parlé, il y a deux faces, une preſque ſupérieure, & l'autre preſque inférieure. Cette derniere face de la *Proſtate* eſt bombée, mais la face ſupérieure eſt creuſée le long de ſon milieu en forme de rigole; & cette dépreſſion ſert à loger l'urethre, de façon que la *Proſtate* embraſſe la partie poſtérieure & les parties latérales de l'uréthre à l'endroit de ſon cou; la partie ſupérieure de la *Pro-*

state est vésiculeuse & spongieuse : les cellules très-petites & qui forment toutes ensemble un tissu spongieux, sont ramassées comme par paquets : elles séparent une humeur blanchâtre & grasse, qui se dépose dans dix à douze petites cellules un peu plus considérables, lesquelles ont chacune une petite ouverture dans l'urethre, à la circonférence de la caroncule appellée *veru-montanum.*

L'usage de cette liqueur est de lier, pour ainsi dire, & d'enchaîner les parties trop actives de la semence des testicules, afin que ne s'évaporant point, elle puisse être conduite avec tout son esprit, dans le lieu destiné à la fécondation des petits œufs.

On voit encore de chaque côté de l'urethre sous les muscles accélérateurs de la verge, deux petites glandes longuettes & un peu applaties : elles sont appellées les *Prostates* inférieures ou de *Cowper*, célébre Chirurgien & Anatomiste Anglois. Les Prostates inférieures, ou anti-prostates.

Je me souviens d'avoir vû ces glandes décrites dans quelqu'un des Journaux, par feu M. *Mery*, Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu, & très-célébre Anatomiste ; de sorte que cette description me parut antérieure à celle de *Cowper.*

La substance de ces petites glandes est

à peu près ſemblable à celle de la Proſtate; & leur canal excréteur eſt fort long, puiſqu'il ſe gliſſe dans le tiſſu ſpongieux de l'urethre, pendant l'eſpace de trois ou quatre travers de doigt, pour s'ouvrir enſuite dans le milieu de ſa cavité, & y dépoſer une liqueur limpide & gluante qui l'humecte, lorſque la verge eſt dans l'inaction.

DE LA VERGE,
& de ſes dépendances.

La verge & ſes dépendances, ſont la cinquiéme claſſe des parties de l'homme deſtinées á la génération.

La cinquiéme claſſe des parties de l'homme qui ſont deſtinées à la génération, comprend celles qui, comme compagnes des autres, ſervent à conduire la ſémence dehors. Ces parties ſont la verge & ſes dépendances. Or pour bien décrire la verge, il faut la diviſer en trois colonnes.

Les deux principales colonnes de la verge ſont appellés les corps *caverneux*. Ce ſont deux corps de figure cilindrique & conique : leur couleur eſt blanchâtre, & leur ſubſtance eſt cellulaire. Je ne ſçaurois mieux les comparer qu'à un gros tronçon de jonc, dont on voit l'intérieur blanchâtre & tout celluleux.

Ces deux corps qui dans un âge avancé ont environ huit travers de pouce de

longueur sur un doigt de grosseur, sont fortement attachés aux parties inférieures des os pubis ; & après quelques travers de doigt de chemin, ils s'adossent & se continuent ainsi unis, jusqu'à ce qu'ils se terminent tous les deux en pointe. On voit que deux corps cilindriques ne peuvent ainsi être adossés l'un à l'autre, qu'ils ne forment deux rainures dans toute leur longueur, une supérieure qui sert à loger les veines honteuses externes, & une inférieure plus considérable que la précédente, dont l'usage est de loger l'urethre.

La plûpart des Anatomistes font une cloison particuliere qui sépare ces deux corps : cependant quand on l'examine avec attention, on voit, comme le dit fort bien cet illustre Anatomiste que j'ai lû avec tant de plaisir, que » cette prétendue cloison ne paroît pas » une partie distincte des corps *caver-* » *neux*, mais bien les parois de tous » les deux corps, qui en se joignant, ne » forment qu'une séparation : & à me- » sure que ces mêmes parois, unies en- » semble, s'approchent du gland, elles » s'éminciссent de plus en plus, & dis- » paroissent tout-à-fait vers la fin.« *Quod quidem septum, ut verum dicamus, non videtur pars ab iis corporibus distincta, sed*

tantùm amborum quâ ſe contingunt, parietes in unum juncti, & magis magiſque quò magis ad glandem accedunt, extenuati, & demum fermè deficientes... Morgagn. Adverſ. IV. Animadv. V.

L'urethre. La troiſiéme colonne qui entre dans la ſtructure de la verge, eſt l'*urethre*. Ce n'eſt autre choſe qu'un canal membraneux qui eſt la continuité de la veſſie. On n'y apperçoit que deux membranes, une interne d'un tiſſu aponévrotique fort ſerré : c'eſt cette membrane qui forme le canal, dont la longueur eſt de dix à douze pouces, & la groſſeur imite aſſez un tuïau de plume.

La membrane externe de l'*urethre* recouvre un tiſſu ſpongieux & vaſculeux, qui entoure preſque tout ce canal, & contient auſſi pluſieurs glandes.

Ce tiſſu ſpongieux ſemble commencer à un travers de doigt en deça la pointe de la glande proſtate, par une tumeur ſpongieuſe de figure conique, dont la pointe du cone regarde la pointe de la glande proſtate ; mais la portion de l'*urethre* qui ſe trouve entre les pointes de ces deux corps coniques, n'a pas plus d'un petit travers de doigt de longueur, & eſt très-mince, ſans aucun tiſſu ſpongieux, & ſimplement membraneuſe. Nous ferons dans la ſuite quelques ob-

ſervations ſur cet endroit membraneux de l'*urethre*.

La tumeur ſpongieuſe & vaſculeuſe dont je viens de parler, eſt appellée l'*ognon*, ou le *bulbe* de l'*urethre*; ſa pointe regarde, comme je viens de le dire, la pointe de la glande Proſtate, & eſt ſituée poſtérieurement à la partie inférieure de l'*urethre*; mais en avançant vers l'extrémité antérieure de ce canal, elle s'élargit pour former une baſe beaucoup plus conſidérable, qui entoure alors tout le canal de l'*urethre*. Toute cette tumeur ſpongieuſe n'a pas plus d'un travers de pouce de longueur; après quoi le même tiſſu ſpongieux & vaſculeux qui la compoſe, devient bien moins conſidérable, & continue d'environner tout le canal de l'*urethre*, juſqu'à ſon extrémité antérieure, où il forme une autre tumeur conique qui, par rapport à ſa ſigure, a été appellée le *Gland*.

La baſe du *Gland* eſt creuſée, & repréſente comme un petit chapeau qui loge l'extrémité antérieure & conique des corps caverneux, ſans qu'il y ait de communication de l'un à l'autre qu'un ſimple collement membraneux, de ſorte que l'on ne peut injecter parfaitement la verge, ſi l'on n'introduit pas la liqueur dans les corps caverneux; & dans

le tiſſu ſpongieux de l'*urethre* ſéparément.

La circonférence de la baſe du *Gland*, ſurtout en deſſus & ſur les côtés, eſt convexe, & forme un bord ſaillant, que l'on appelle la *couronne du gland*. Ce bord ſaillant eſt garni d'une infinité de petites houpes nerveuſes qui lui communiquent un ſentiment très-vif.

L'action, le jeu, & la mécanique de toutes ces parties étant bien expliquées, ne laiſſeroit pas de ſatisfaire les curieux; mais outre qu'elle me meneroit trop loin, je paſſe même bien des choſes qui regardent la ſtructure de ces organes, parce que leur deſcription me conduiroit néceſſairement à ce que je veux éviter. Je vais cependant examiner l'intérieur de l'*urethre*, le long duquel on examine pluſieurs ouvertures de différens diamétres, qui ſont les embouchures de certaines lacunes qui fourniſſent dans ce canal une humeur blanche & glaireuſe, qui comme un verni, s'oppoſe à l'âcreté de l'urine. L'Anatomiſte que je cite ſi ſouvent a découvert ces ouvertures. » J'ai remarqué, dit-il, à la partie ſupé» rieure de la parois interne de l'*urethre* » de l'homme, beaucoup d'ouvertures » particulieres, ou des embouchures de » canaux excréteurs, qui ſont ſitués n

» droite ligne selon la longueur de l'*u-
» rethre*. Dans la plûpart des sujets elles
» commencent à un travers de pouce
» de l'extrémité de l'*urethre*, & se ter-
» minent à sept ou huit travers de doigt
» de la même extrémité. Comme il y
» a rarement plus de dix ou onze de ces
» orifices, rarement aussi s'en ttouve-t'il
» moins de trois ou quatre. Quoique la
» distance qu'elles gardent entre elles
» soit incertaine, il n'arrive cependant
» guére qu'elles soïent éloignées à plus
» d'un travers de doigt les unes des au-
» tres, & que les dernieres, surtout, lais-
» sent moins d'intervalle entre elles, que
» les premieres.

» Le diamétre de ces embouchures
» ne varie pas moins que leur éloigne-
» ment; les premieres sont néanmoins
» pour l'ordinaire plus spatieuses: mais
» je n'en ai point observé, pour gran-
» des qu'elles fussent, que je n'aïe pû
» parfaitement boucher avec un grain
» de froment, ni de si petites que je n'aïe
» pû y introduire une soïe de Porc. Leur
» figure est ovale, quoique souvent
» je l'aïe vû triangulaire; mais toujours
» disposée selon la longueur de l'*ure-
» thre*. Quand on comprime ces ouver-
» tures, il en sort des gouttes d'une li-
» queur blanchâtre, épaisse & gluante.«

In ſuperiore urethræ virilis pariete multa interiùs peculiaria Foramina, *ſeu excretoria oſcula animadverti, quæ in eadem recta linea ſecundùm urethræ longitudinem diſponuntur. In plurimis oſtendere ſeſe incipiunt ab extremo urinario meatu pollicem unum tranſverſum, deſinunt autem ſeptem, vel octo tranſverſos digitos ab eodem. Et ſicuti raro decem, vel undecim plura ſunt, ſic raro tribus, vel quatuor pauciora inveniuntur. Hæc quamvis certam inter ſe diſtantiam magnoperè non ſervant, tamen non ſæpe ſit, ut alterum ab altero totum digitum tranſverſum abſint, & noviſſima præſertim, ut quæ minùs inter ſe diſtare ſolent, quàm prima. Ut diſtantia, ita magnitudo incerta eſt, ſic tamen ut quàm ſæpiſſimè quæ prima ſunt, eadem maxima quoque ſint. Maxima autem nunquam tanta fuerunt, ut eorum orificium frumenti grano operire non potuiſſem, & raro minima obſervavi, quibus ſetam indere non potuerim. Elliptica figura ſunt quamvis non raro triangularia ferè conſpexerim; at ſemper ſecundùm urethræ longitudinem eorum figura protenſa eſt. Preſſione guttas emittunt liquoris ſubalbidi, craſſiuſculi, & lenti.* Morgagn. Adverſar. I. 10.

Tout cet appareil, j'entens les trois colonnes dont je viens de parler, eſt recouvert par une membrane forte, épaiſſe & tendineuſe, qui eſt une expenſion

du ligament suspenseur ou à ressort de la verge, & dont j'ai déja dit quelque chose. Il faut cependant en excepter le gland, qui n'est recouvert que d'une membrane très-fine, que je crois plutôt une expension de la membrane interne de l'urethre, que de l'épiderme. Enfin une substance celluleuse & la peau recouvrent toute la verge.

Parmi les parties dépendantes de la verge, on y doit démontrer les muscles qui sont dans un plus grand nombre que les Anatomistes n'ont coûtume de le dire.

Ils sont huit, & quelquefois dix; sçavoir, deux *Erecteurs*, quatre *Accélérateurs*, deux & quelquefois quatre *Transverses*. Les deux Erecteurs ont leur attache fixe à la partie interne de la tubérosité de l'Ischion, & la mobile s'épanouit sur les parties latérales des corps caverneux.

Muscles érecteuts.

Des Accélérateurs, il y en a deux latéraux, un de chaque côté, qui sont comme les auxiliaires de ceux que l'on démontre ordinairement. Ils ont leur attache la plus fixe à la partie interne de la tubérosité de l'Ischion, directement au-dessous de l'Erecteur, & montent obliquement pour s'attacher à la partie

Muscles accélérateurs.

posterieure de l'urethre, dans l'endroit où les Accélérateurs ordinaires se séparent.

Muscles transverses de la verge.

Les Transverses sont pour l'ordinaire deux, un de chaque côté. Ils ont leur attache la plus fixe à la branche de l'ischion, directement au-dessus de l'accélérateur latéral, & vont transversalement le long du bord d'un ligament qui occupe la partie supérieure de l'angle formé par les os pubis, & dont je vais parler, au milieu duquel un tendon mitoïen les unit.

Ces trois muscles peuvent être comparés au *bouquet Anatomique de Riolan*, parce qu'ils sont tous attachés presqu'au même endroit, c'est-à-dire, fort peu éloignés les uns des autres, & font néanmoins leur action tout différemment.

Les accélérateurs ordinaires, ou ceux qu'on a coûtume de décrire, sont encore autrement posés qu'on ne l'enseigne. Ils ont leur attache la plus fixe au sphincter de l'*anus*; & passant sur l'ognon ou la partie bulbeuse de l'urethre, en s'y attachant par quelques fibres à mesure qu'ils avancent, & même au tendon des transverses de l'*urethre*, ils se terminent par deux petits trousseaux de fibres charnues qui s'écartant, forment comme

une fourche, & s'épanouissent sur les corps caverneux. * Ainsi les accélérateurs latéraux tirant ceux-ci dans l'endroit de leur bifurcation, agissent de la même façon que lorsque l'oblique externe d'un côté, agit avec l'oblique interne de l'autre, & font tous ensemble par ce mécanisme merveilleux, comme un Ky sur l'urethre, qui chasse avec beaucoup de force la semence.

On concevra encore que la force des accélérateurs ordinaires est augmentée, lorsqu'on fera attention que leur point fixe est au sphincter de l'*anus*, & que celui-ci a pour point fixe le coccix, de façon que du coccix à l'implantation de ces fibres charnues, ce n'est qu'une continuité de forces multipliées.

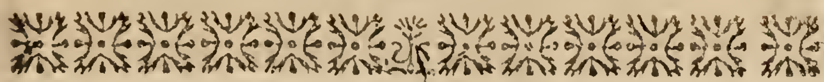
Je vais terminer ce Chapitre par quelques réflexions sur l'endroit membraneux de l'urethre, & sur son passage sous l'arcade du pubis.

L'urethre passe sous l'arcade du pubis, non pas dans un angle aigu formé par l'union de ces deux os, tels qu'on les voit dans le squelette, mais sous un arcade très-mécaniquement construit; car l'angle formé par la rencontre de ces deux os, est émoussé par un ceintre car-

* *Voiez ma troisième édition de Miotomie sur ce muscle le penniforme.*

tilagineux. Il y a encore quelque choſe qui mérite plus l'attention des Chirurgiens, puiſque l'urethre paſſe dans un trou qui ſe rencontre à une cloiſon tranſverſale & ligamenteuſe, qui occupe tout cet eſpace, de façon que la partie étroite ou ſimplement membraneuſe de l'urethre, ſe trouve dans le trou de cette cloiſon, aïant les Proſtates derriere, & l'ognon ſpongieux de l'urethre en devant. En un mot, les pointes coniques de la glande Proſtate & de l'ognon bulbeux de l'urethre, ſe regardent & ne ſont ſéparées que par la portion de l'urethre ſimplement membraneuſe dont j'ai parlé. C'eſt cette portion membraneuſe & étroite du canal de l'urethre, qui eſt dans le trou de la cloiſon tranſverſale ; & c'eſt poſitivement dans cet endroit qu'eſt un obſtacle conſidérable à l'intromiſſion de l'algalie, & où l'on peut facilement déchirer l'urethre, ſi on n'y donne toute l'attention que mérite cette opération, comme je l'ai fait obſerver en traitant de la maniere de ſonder dans mes Opérations.





CHAPITRE XVI

Des parties de la femme qui servent à la génération.

COmme les parties de la femme destinées à la génération, n'ont pas la même structure ni la même destination que celles de l'homme, nous ne pouvons aussi garder dans leur description le même ordre ni la même division. Nous nous en tenons donc à celle qui nous paroît plus propre à nous conduire plus directement dans leur examen; & comme les parties externes ne demandent aucune dissection, c'est par elles que nous allons commencer.

Parties externes de la femme, destinées à la génération.

Ces parties externes de la femme, destinées à la génération, sont les deux *grandes lévres*, au-dessus desquelles se trouve une éminence nommée le *pénil* ou la *Motte*; une dépression ou enfoncement longitudinal entre les deux grandes lévres, appellé la *grande fente* ou la *vulve*; le *gland* du clitoris, les deux *nimphes*, les embouchures de l'urethre & du vagin, la *fourchette*, au-delà de laquelle on voit la *fosse naviculaire*; & enfin le *périnée*.

Les grandes lévres.

Les deux grandes lévres sont ainsi nommées par les Anatomistes qui ont consacré ce nom aux replis de la peau qui sont paralléles entre eux, & qui étant approchés l'un de l'autre, ferment une cavité, comme cela se voit à la bouche. Les Chirurgiens ont aussi imité cette façon de s'exprimer, pour désigner les bords d'une plaie: & ce nom est d'autant moins du langage vulgaire, pour exprimer les deux bords de la vulve, que ces bords ont la peau interne, fine, colorée, délicate, comme l'est celle des lévres de la bouche. Ainsi nous conserverons le nom de grandes *lévres* à ces parties qui côtoïent la vulve, & non pas celui d'*aîles* que les Anciens leur ont donné.

Les deux grandes lévres de la vulve sont formées par deux replis de la peau, observant que dans chaque repli il y a beaucoup de graisse, qui par sa fermeté approche assez de la nature du suif; ce qui fait que ces lévres sont un peu épaisses, & assez fermes dans les vierges, ou dans celles qui n'ont pas fait beaucoup d'usage de ces parties. On observe encore dans la dissection de ces lévres, quelques fibres charnues; ce qui peut faire présumer qu'elles sont susceptibles de quelques mouvemens, &

des grains glanduleux qui sont sous le tissu de la peau externe. Cette peau est la continuité de la peau voisine, & on la voit garnie de poils dans l'âge avancé. La peau interne est fine, d'un rouge pâle, & comme vernie par une sorte d'humidité qui lui est fournie par une infinité de grains glanduleux, dont on voit les pores en pressant.

L'éminence appellée le pénil ou la *motte*, qui est au-dessus de la jonction supérieure des deux grandes lévres, n'est autre chose qu'un peloton de graisse, plus ferme encore que celle que j'ai fait observer dans chaque repli de la peau qui forme chaque lévre. Ce peloton de graisse est posé sur le pubis, & est recouvert par la peau, qui est garnie de poils dans cet endroit, de même que la partie externe des grandes lévres.

La position de cette partie fait sentir la prévoïance de l'Auteur de la nature, qui a assujetti les deux sexes à s'unir pour se perpétuer; car sans cette espéce de coussin, les os pubis de l'un & l'autre sexe,ne se fussent-ils pas violemment froissés dans les approches mutuelles où l'on perd la raison? L'inflammation n'eût-elle pas suivi ce froissement; n'est-elle pas elle-même suivie de quantité d'accidens?

La jonction inférieure des deux grandes lévres n'eſt pas terminée comme la ſupérieure ; mais au bas de la grande fente dont j'ai parlé, on remarque un repli de la peau, qui eſt fort tendu dans les vierges : ſa ſituation eſt tranſverſale, & comme briſée dans ſon milieu qui eſt plus inférieur que ſes extrémités. C'eſt ce qu'on appelle la *fourchette*, au-delà de laquelle eſt une petite cavité appellée la *foſſe naviculaire*. Enfin du milieu de la fourchette juſqu'au fondement, régne une eſpéce de couture à la peau, qui n'a pas plus d'un travers de pouce de longueur, & qu'on appelle le *périnée*. Toutes ces parties s'effacent par les accouchemens, ou lorſqu'on en fait un trop fréquent uſage.

DU CLITORIS.

En écartant les deux grandes lévres, on aperçoit au-deſſous de leur union ſupérieure, une petite éminence conique, que je ne ſçaurois mieux comparer qu'au mammelon des jeunes vierges ; & comme ſa figure conique imite aſſez celle du gland de l'homme, c'eſt pour cette raiſon que je l'ai nommée le *gland du clitoris*, qui eſt environné d'un repli de la peau continu aux nimphes, ap-

pellé le *prépuce* du Clitoris. Ce prépuce couvre le gland du *Clitoris*, comme dans l'homme le prépuce couvre le gland de sa verge ; & il est de même garni intérieurement de petits grains glanduleux qui séparent une sorte d'humidité.

Voilà tout ce que l'on peut voir du *Clitoris* sans dissection ; mais quand on enleve avec art, la peau qui fait l'union supérieure des grandes lévres, on voit qu'elle couvre un corps cilindrique qui est une verge imperforée. Ce corps qui est le *Clitoris*, paroît comme la verge de l'homme, composé de deux colonnes, qui sont d'abord attachées aux branches de l'os ischion, d'où elles montent obliquement pour gagner la partie inférieure de l'arcade des os pubis, où elles s'attachent en s'unissant l'une à côté de l'autre, pour former le corps du *Clitoris*. En un mot, ces colonnes sont semblables en structure, aux corps caverneux qui composent la verge de l'homme : & la cloison qui est entre deux, n'est point une cloison distincte comme le disent les Anatomistes, mais la membrane aponévrotique de chaque colonne, adossée l'une à l'autre, de la même maniere que je l'ai fait observer à l'homme.

Les mêmes vaisseaux sanguins qui rampent sur la verge de l'homme, sont aussi

ſur le *Clitoris*, mais la troiſiéme colonne qui conſtruit la verge de l'homme (qui eſt l'urethre) manque ici, c'eſt pourquoi le *Clitoris* n'eſt point percé.

Le Clitoris eſt ſuſpendu au pubis par un ligament à reſſort tout comme la verge de l'homme, & ce ligament ne s'enfonce point dans les corps caverneux ; mais en s'épanouiſſant ſur eux, il leur forme une gaine très-forte, tendineuſe, &c.

Voici comme le célébre M. *Morgagni* décrit ce ligament. » Il y a auſſi dans les » femmes un ligament, dont *Graaf* a par- » lé le premier, que l'on peut comparer » à celui des hommes, eu égard à ſon rap- » port & à ſon uſage ; parce qu'il va pa- » reillement des mêmes endroits gagner » le corps du *Clitoris* : & outre cela, j'ai » obſervé qu'il alloit juſqu'à l'angle ſu- » périeur des grandes lévres, auſſi-bien » que juſqu'aux parties qui en ſont les » plus proches. « *Huicque proportione, & uſu reſpondet ligamentum illud mulierum à* Graafio *primò indicatum, quod conſimili modo ab iiſdem locis in clitoridis corpus productum, & præterea in vicinum labiorum angulum, parteſque contiguas obſervavi.* Morgagn. Adverſ. I. 18.

Comme le *Clitoris* eſt ſuſceptible de gonflement & d'érection auſſi-bien que

la verge de l'homme, & que c'est même où l'on place le plaisir des femmes, qui devient grand quand on sçait les animer, il a les mêmes muscles *érecteurs* & *accélérateurs* que l'on décrit ordinairement aux hommes, à la différence que les accélérateurs embrassant le vagin, servent plutôt à resserrer son entrée.

DES NIMPHES.

Les *Nimphes* ne sont autre chose que deux replis de la peau, dont la figure imite assez bien, comme le dit M. *Heister*, les crêtes qui pendent au gosier des coqs. *Cristis Gallorum sub gutture pendentibus similes, &c.* Heister. Compend. p. 101. 4. edit.*

Elles sont ainsi nommées, parce qu'elles se trouvent au voisinage du trou par où les urines s'écoulent. Elles commencent au prépuce du clitoris, duquel elles sont une suite, & se continuent en s'écartant l'une de l'autre jusqu'aux côtés de l'orifice du vagin où elles finissent. Il arrive cependant quelquefois, qu'outre ces *Nimphes*, qu'on peut appeller supé-

D'où vient le nom de Nimphes.

* Quoique nous citions ce passage tiré de la quatrieme édition de M. Heister, nous en avions fait mention sur sa seconde édition.

rieures, il y en a deux autres plus petites, & inférieures aux précédentes, qui ſont ſituées aux côtés de l'entrée du vagin des vierges, quand elles ſe trouvent, ce que le célébre Morgagny dit avoir vû trois fois. *In virginum diſſectione præter nimphas ſuperiores, quæ mediocres erant, ter vidi in imis pudendi lateribus duas alias parvulas quaſi nymphas protuberare.* Morgagn. Adver. IV. Animad. XXIII.

La ſubſtance ſpongieuſe des Nymphes.

La ſubſtance des *Nymphes* eſt ſpongieuſe, ce qui fait qu'elles ſe gonflent facilement; & la peau qui les recouvre eſt fine & trèsdéliée, d'une couleur rougeâtre & aſſez vermeille dans les vierges, mais blanchâtre & d'une conſiſtance molaſſe dans les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans. La quantité de houpes nerveuſes dont elles ſont parſemées, les rend d'une très-grande ſenſibilité; & elles ſont enduites comme d'une eſpéce de verni, qui leur vient des glandes ſébacées dont elles ſont pourvûes.

En effet les glandes ſébacées des *Nimphes* ſont en aſſez grand nombre, & elles couvrent l'une & l'autre ſurface de ces petites crêtes, ſi l'on en excepte néanmoins tout leur bord & leur partie ſupérieure & inférieure. » Quoique ces » glandes ſoient fort petites, on ne laiſſe pas (pourvû qu'on preſſe & qu'on étende

étende légerement les *Nimphes*) d'y
» voir souvent au milieu un petit trou
» presqu'imperceptible, d'où sort une
» matiere de même couleur que les glan-
» des, blanchâtre, & comme un petit
» filet. « *Et parvulæ quidem sunt, sic ta-
men ut leniter tractis, extensisque alis, sæ-
pè in singularum glandularum medio fora-
minulum conspici queat, ex eoque prostans
concolor glandulis sub album, & pertenue
filum.* Morgagn. Adver. I. 11.

Au dessous du gland du clitoris, & par conséquent dans l'angle supérieur que forment les *Nimphes* par leur jonction, on apperçoit une ouverture qui dans les vierges est à quelque distance de l'orifice du vagin ; mais dans les femmes qui ont eu des enfans, cette ouverture paroît placée sur le bord supérieur de l'orifice du vagin. L'ouverture ou le trou dont il est question, est ce qu'on appelle l'*urethre* dans les femmes, dont le diametre est plus considérable que celui des hommes, mais dont la longueur est beaucoup moindre. On voit dans cette ouverture plusieurs petits trous presqu'imperceptibles, par où s'écoule une liqueur limpide & visqueuse, qui sert de verni à la parois intérieure de l'uréthre. Ces trous sont les extrémités d'autant de petits conduits qui viennent

L'Uréthre de la femme.

de plusieurs lacunes & corps glanduleux placés sous la tunique interne de l'uréthre.

Le corps de l'uréthre passe ensuite sous l'arcade du pubis, entre le corps du clitoris & le vagin, avec lesquels il contracte une espéce d'adhérence par le moïen d'un tissu folliculeux assez serré, & va gagner le cou de la vessie.

DE L'HIMEN.

A la partie inférieure de la grande fente, au-dessous de l'uréthre, on voit une ouverture ou un trou, qu'on appelle l'embouchure ou l'orifice du vagin. Cette embouchure est naturellement plus étroite que la cavité du vagin, même dans les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans; mais dans les vierges, elle l'est encore beaucoup plus, & c'est même où l'on place l'*Himen*, que quelques-uns prennent pour la marque de virginité la plus certaine.

Si l'*Himen* est différemment décrit par les Auteurs, ils ne sont point en cela blâmables, parce qu'il n'a pas une disposition, ni une figure constante dans toutes les jeunes filles qui n'ont point usé du coit. Il arrive même des variations dans quelques-unes, qui paroissent très-extraordinaires. Cependant

comme parmi les filles que j'ai eu occasion d'examiner & de disséquer (dont le nombre est considérable dans l'exercice de ma Charge) j'ai observé constamment l'une de ces trois figures différentes dans ce qu'on appelle l'*Himen*, j'ai lieu d'établir sa structure sur une de ces trois figures.

Premiere espece d himen.

1°. On observe que l'embouchure du vagin est fort resserrée, & qu'elle est bordée d'une membrane circulaire très-forte, percée dans son milieu par un trou fort rond, qui ressemble assez à la membrane iris de l'œil. La baze de ce cercle membraneux & blanchâtre, est une chair mammeloneuse & assez ferme, qui n'est pas unanimement circulaire, mais qui laisse voir d'espace en espace, dans toute l'étendue de son cercle, de petits monticules triangulaires de la même substance. Voilà ce que l'on appelle *Himen*, & voilà même ce qui se rencontre le plus fréquemment.

De compter par l'existence de cet *Himen* sur la virginité d'une fille, c'est une caution qui n'est pas valable, puisqu'on en a vû prêtes d'accoucher qui avoient cet *Himen*, comme *Ambroise Paré*, Chirurgien Juré de Paris, & un des plus habiles Anatomistes de son tems, assure l'avoir trouvé. Néanmoins on peut très-

bien augurer de ce ſigne, & dire que toutes les fois qu'on l'apperçoit, les filles n'ont permis dans leur vagin, l'introduction d'aucun corps d'une certaine groſſeur : & ſi après quelque licence priſe avec un homme, les filles ſont encore décorées de cette fleur ſi rare à un certain âge, c'eſt que l'aggreſſeur étoit novice, car la deuxiéme ou troiſiéme attaque doit faire brêche, ſuppoſé que le fort eût réſiſté à la premiere.

La verge de l'homme s'introduiſant dans le vagin, déchire donc & met en plûſieurs piéces ce cercle membraneux, & même le cercle mammeloneux. Or ces piéces cicatriſées après leur dilacération, laiſſent de petits triangles charnus & membraneux aſſez grands, que les Anatomiſtes ont appellé des *caroncules*, & qu'ils ont dit être au nombre de quatre diſpoſées en croix. Je puis aſſurer que ce nombre fixé à quatre *caroncules* eſt ſouvent faux, car tantôt il n'y en a que deux, quelquefois trois, ſouvent cinq; en un mot, le nombre eſt indéterminé. Ce qu'il y a de certain, eſt qu'il n'y a point de *caroncules* pendant que le cercle membraneux où l'*Hymen* exiſte; & les *caroncules* n'étant que le déchirement de cette fleur, on doit conclure que les filles dans qui elles ſe trouvent,

Les caroncules.

ont permis l'introduction de quelque corps d'une certaine grosseur dans leur vagin.

Voilà la premiere espéce d'*himen*, & même celle qui se trouve plus fréquemment que toutes les autres. 2°. Celle qui suit ne différe de la premiere, que parce que le trou qui se trouve dans le cercle membraneux, n'est point directement dans le milieu, mais son bord supérieur touchant le bord supérieur de l'orifice du vagin, le cercle membraneux est *semi-lunaire* : en effet, on diroit que ce seroit une *demie-lune*, dont les cornes sont supérieures, quelquefois un peu écartées l'une de l'autre, & quelquefois qui se touchent encore, comme on peut le voir dans l'onziéme Planche I. F. Cette seconde espece d'*himen* se trouve encore assez fréquemment; & quand on met le petit doigt dans son ouverture, on s'apperçoit qu'il ne peut pas y entrer bien avant, & qu'il est serré comme par une espece d'anneau. J'ai rencontré la premiere espece dans une fille de 26 ans, à laquelle il étoit survenu une inflammation occasionnée par une chûte.

Seconde espéce d'Himen.

3°. Enfin il se trouve des vierges qui n'ont point du tout de cercle membraneux, & auxquelles on peut néanmoins voir si elles ont permis l'introduction de

Troisiéme espéce d'Himen.

quelques corps d'une certaine grosseur, & augurer par conséquent de leur sagesse, ou de leur libertinage. Celles-ci ont le cercle charnu & mammelonneux dont j'ai déja parlé ; il est même plus considerable que dans celles qui ont le cercle membraneux, quoique son ouverture soit plus grande, & ne serre pas si fort le doigt lorsqu'il y est introduit. Son déchirement fait aussi des *caroncules* qui ne sont pas si grandes, mais qui sont plus épaisses ; d'où l'on doit conclure que l'orifice extérieur du vagin est naturellement très-étroit dans les vierges.

Quoique j'aïe fait connoître les variations que j'ai vûes dans l'*himen*, il a pû cependant s'en trouver quelques autres ; mais pour y ajoûter foi, il faut qu'elles soient avancées par des Auteurs originaux, dont la probité & la dextérité soient à toute épreuve. Pour lors on croira que le trou de l'*himen* a quelquefois été partagé en deux, ou barré par un petit ligament plat en maniere de ruban fort étroit. *Et in iis (conspexi) hymenis foramen ab illa parva quasi instita in duo divisum.* Morgagn. Adver. IV. Animad. XXIII.

Lors de la premiere édition de cet Ouvrage, je n'avois connoissance de cette derniere espece d'*himen*, que par l'exem-

ple que je viens de citer ; mais un an après, faisant un Cours d'Anatomie & d'Opérations à plusieurs Médecins & Chirurgiens Anglois, je disséquai en leur présence, une fille âgée d'environ vingt-quatre ans, à laquelle nous remarquâmes l'*himen* ci-dessus. L'entrée du vagin étoit fermée par une cloison charnue assez mince, de l'étendue & figure d'une grande piece de douze sols ; & dans le milieu de cette cloison il y avoit deux trous chacun de la grandeur d'une lentille, posés horisontalement l'un à côté de l'autre, Ces deux trous étoient séparés par un cordon charnu dont les fibres paroissoient spirales : il avoit une ligne d'épaisseur, s'étendoit verticalement depuis le bord supérieur de la cloison charnue, même de l'orifice du vagin, jusques dans la fosse naviculaire, & étoit fort adhérent à la cloison qu'il excédoit de presque toute son épaisseur, en séparant exactement les deux trous : de sorte qu'on pouvoit considérer ce cordon charnu comme une espéce de *raphé*.

Pendant que l'on imprimoit cet Ouvrage, j'ouvris une fille âgée de 24 ans, qui s'étoit jettée dans un puits, dans le tems d'une attaque de folie à laquelle elle étoit sujette. Comme quelques-uns la soupçonnoient grosse, je l'examinai

avec ſoin, & je ne trouvai rien moins que la groſſeſſe. Je remarquai au contraire, l'orifice de ſon vagin, fermé par une très-forte membrane charnue, de la grandeur & figure d'une piéce de 24 ſols. A la partie ſupérieure de cette membrane, il y avoit un trou exactement rond, de la grandeur d'une lentille. Au bord droit de la partie moïenne de la même membrane, il y avoit un petit trou de la grandeur d'un quart de lentille : & toute la membrane étoit ſi forte que je ne pus la déchirer avec mon pouce, quoique j'appuïaſſe fortement. Il fallut me ſervir de ciſeaux, ce qui eût été néceſſaire en cas de mariage. Jamais je n'ai vû les rides tranſverſales du vagin ſi formées, ſi apparentes, & ſi fermes, que dans cette fille.

Pourſuivons l'examen du reſte du vagin, & diſons qu'on obſerve à chaque côté de ſon orifice, un mammelon formé par l'extrémité d'un conduit excrétoire qui vient d'une glande conglomérée, que quelques Anatomiſtes appellent *lacune*. Elle eſt placée cette glande, au côté inférieur du vagin, ſous un plexus rétiforme dont je n'ai point encore parlé, & ſous les branches du clitoris. Cette glande a environ ſept à huit lignes de long, ſur trois à quatre de large : elle eſt

parsemée d'un très grand nombre de vaisseaux, & l'on voit sortir de sa partie supérieure, un conduit qui après avoir fait un pouce de chemin, va s'ouvrir vers le milieu de l'orifice du vagin, comme je l'ai déja indiqué.

Le *Plexus rétiforme* du vagin ne peut être vû que par la dissection. Ce n'est autre chose qu'un tissu vasculeux & cellulaire, qui embrasse, pour ainsi dire, le vagin près de son orifice : il est composé d'une infinité de veines & d'artéres qui s'entrelassent & s'abouchent les unes avec les autres, & dans de petites cellules caverneuses. Ce tissu plein de sang, comme il arrive dans les approches amoureuses, procure des effets de délectation à l'un & l'autre sexe, qui seroient trop longs à déduire ici; puisqu'il garnit les côtés du vagin de la largeur de deux travers de doigt, & le côté droit communique avec le côté gauche, sous le corps même du clitoris, comme le célébre *Duverney* l'a autrefois démontré par ses belles injections. Plexus rétiforme du vagin.

Le vagin, qui est ce conduit ou espéce de gaine qui mene à la matrice, monte ensuite obliquement couché sur l'intestin *rectum*, pour embrasser par son extrémité postérieure, le cou de la matrice, dont l'orifice ou le museau, est engagé

dans la cavité du vagin, comme j'ai déja fait obſerver, même dans ma premiere édition, que l'orifice inférieur de l'eſtomac ou le pilore, étoit engagé & embraſſé par l'inteſtin *duodenum*.

La longueur du vagin eſt ordinairement de ſix à ſept pouces, & ſa largeur (parce qu'il prête) eſt plus étendue que la verge du mâle n'a de volume. Il eſt composé de trois tuniques : la plus intérieure eſt lâche, blanchâtre & membraneuſe, ce qui lui a fait donner le nom de tunique nerveuſe. Cette tunique eſt pliſſée de façon qu'il en résulte des rugoſités, des rides tranſverſales très-multipliées, reſſemblantes à des eſpeces de ſoupapes demi-circulaires, les unes occupant la parois ſupérieure du vagin, & les autres l'inférieure. Ces plis ou rides valvuleuſes, ne forment point de cercles qui entourrent entierement le vagin comme pluſieurs Anatomiſtes l'ont prétendu ; elles ſemblent au contraire, ſe terminer pour la plûpart, à deux eſpéces de ligamens qui régnent tout le long des deux côtés du vagin, & ces eſpéces de ligamens font ici le même office, que ceux du colon à l'égard de cet inteſtin ; car fronçant la tunique intérieure du vagin, ils l'obligent à ſe pliſſer & à former les rides ou rugoſités dont nous parlons. » En-

» fin ces rugosités sont elles-mêmes iné-
» gales par le grand nombre de petites
» éminences, ou petits mammelons dont
» elles sont remplies, & dont les unes
» sont plus grandes, les autres plus pe-
» tites, mais la plûpart sont piramida-
» les. « *Sunt porrò eæ rugæ creberrimis prominentiis crenatæ aliis majoribus, aliis perexiguis, plerisque autem pyramidalibus.* Morhagn. advers. I. 13.

La seconde tunique du vagin contient celle dont nous venons de donner la description. Cette tunique est très-composée; & sa principale partie est un tissu spongieux, garni & entrelassé d'un très-grand nombre d'artéres & veines sanguines; de sorte que le tout a une très-grande disposition à prêter & s'étendre : mais les extensions du vagin ne peuvent être considérables, ou souvent répétées, que les plis ou rides transversales de la membrane, ne s'effacent, & que la cavité du vagin ne devienne plus large, comme on le voit aux femmes qui ont eu plusieurs enfans, & à proportion aux filles ou femmes qui ont beaucoup usé du coït. Il est facile de conclure delà, que lorsque l'on veut se donner la satisfaction de voir les rides transversales du vagin dans toute leur régularité, il faut les examiner dans les vierges.

Le tiſſu ſpongieux & l'entrelaſſement des vaiſſeaux ſanguins dont nous parlons, eſt encore fortifié par pluſieurs fibres charnues ; & le plus grand nombre de ces fibres ſont longitudinales.

Ne voit-on pas par cet expoſé pris ſur la nature même, l'art qu'il y a dans cette admirable ſtructure? Il falloit un fourreau ou gaine qui prêtât dans le beſoin, & qui pût ſe remettre du moins en partie : ces deux tuniques du vagin ſemblent-elles avoir été faites pour autre choſe ? Il falloit un fourreau qui pût aiguillonner ce qu'il devoit quelquefois contenir : les rugoſités tranſverſales ſemblent n'avoir d'autre uſage ; & les fibres charnues, ſur tout les longitudinales, approchant l'une de l'autre, deux parties en action de perpétuer le genre humain, fourniſſent aux deux ſexes unis, un grand ſujet de délectation, & même d'admiration aux Anatomiſtes.

Enfin tout cet appareil eſt couvert à l'extérieur, par la troiſiéme tunique du vagin, qui eſt membraneuſe, puiſque c'eſt l'angle inférieur du repli du péritoine qui conſtruit le ligament large, & dont je vais faire l'hiſtoire en parlant des dépendances de la matrice.

DES PARTIES INTERIEURES

De la Femme qui servent à la génération.

Les parties intérieures de la femme qui sont destinées à la génération, sont la *Matrice* & ses dépendances.

La *Matrice* est un viscére dont la figure approche assez de celle d'une fiole : le fond ou la baze de la fiole ou du triangle est en haut, & le cou ou la pointe est en bas. Sa grandeur ordinaire dans une femme qui n'est point grosse, est de trois bons pouces de longueur, aïant à peu près la même largeur vers son fond; & l'épaisseur de chaque paroi de la *Matrice*, est de six lignes ou environ d'où l'on voit que sa cavité n'est pas considérable. Ce que c'est que la Matrice.

Avant d'entrer dans un examen plus circonstancié de la *Matrice* & de ses dépendances, je crois qu'il est à propos de parler de sa situation, & des parties qui la tiennent en place. Cet ordre nous menera d'autant plus facilement à la connoissance de ses parties, que les ligamens destinés à cette fonction, sont décrits par la plûpart des Auteurs d'une façon peu instructive, & qui n'a jamais pû me satisfaire.

La *Matrice* eſt ſituée de même que preſque tous les autres viſcéres du bas-ventre, dans un *repli* du péritoine. Or ce repli eſt lui-même ſitué dans le baſſin de l'hipogaſtre, entre la veſſie & le *rectum*: mais comme les Anatomiſtes ſe contentent d'appeller ce *repli* les *ligamens larges*, & que cette courte deſcription, ſi ſouvent répétée dans les différens livres, n'en donne pas une notion qui faſſe bien voir ſa ſtructure & ſa mécanique, je vais l'examiner plus régulierement, & en faire un détail plus circonſtancié.

Si ceux qui écrivent s'impoſoient pour loi, de faire voir à leurs Lecteurs qu'ils s'entendent eux-mémes, nous n'aurions pas ſi ſouvent à deviner; mais comme leurs deſcriptions, ſur tout de la plûpart des Modernes, ne ſont point originales, & que ces Auteurs, faute de ſçavoir manier le ſcalpel, ont plûtôt mis de la confuſion dans les détails qu'ils ont empruntés, que d'en dévoiler le miſtére, il ne faut pas être ſurpris s'ils nous en donnent des notions ſi défectueuſes.

Mécanique du ligament large de la Matrice.

Pour ſçavoir donc quelle eſt la mécanique du *repli* du péritoine qui renferme la *Matrice* & ſes dépendances, il faut ſe reſſouvenir de ce que j'ai dit de ce ſac membraneux, je veux dire du péritoine, lorſque dans le Chapitre VI. j'ai prouvé

qu'il n'avoit qu'une seule & unique lame, sans duplicature. Or l'extrémité inférieure du sac membraneux, appellé péritoine, étant parvenue au bas du bassin de l'hipogastre, s'enfonce en dedans, & forme par cet enfoncement une vessie ou une bourse, qui monte verticalement entre la vessie urinaire & l'intestin *rectum*. C'est cette bourse qui est le *repli* du péritoine dont nous parlons. Et quoique j'aïe prouvé dans le Chapitre VI. que le péritoine est uniquement composé d'une seule lame membraneuse, on voit néanmoins que la bourse dont il est ici question, est composée de deux parois ou de deux lames, & cela par le seul enfoncement du sac commun qui est le péritoine.

Cet enfoncement se fait à la partie la plus basse du bassin de l'hipogastre : c'est justement le lieu où le péritoine est recouvert de sa portion celluleuse ; aussi s'insinue-t-elle dans l'enfoncement. Mais examinons la figure de cette bourse ou de ce *repli* du péritoine. Il paroît plat à l'ouverture du ventre, & d'une figure triangulaire. Sa baze est située à la partie supérieure du fond du bassin de l'hipogastre, & la pointe du triangle est à la partie la plus basse & la plus déclive du fond du même bassin.

Si l'on tire une *diagonale* sur ce trian-

gle, la *Matrice*, son *cou*, & le *vagin*, sont les parties contenues sous cette *diagonale*; aussi ces parties grossissent-elles considérablement le repli dans cet endroit. Il n'en est pas de même des parties latérales de la baze de ce *repli* triangulaire; elles sont minces & fort applaties, parce que les deux lames du *repli* n'y sont séparées que par la portion celluleuse, ou quelques vaisseaux dont nous parlerons dans la suite.

Ces deux angles qui sont situés aux parties latérales de l'hipogastre, & qui attachent, pour ainsi dire, la *Matrice* aux régions iliaques, peuvent être appellés les *aîles* du *repli*, de la *bourse*, ou, si l'on veut, du *ligament large* da la *Matrice*. Ces aîles du ligament large, sçavoir une de chaque côté, ne sont pas simples; mais elles font encore un repli transversal qui fabrique deux aîlerons ou deux petites aîles, une antérieure & une postérieure. L'aîleron antérieur est le plus grand, & c'est dans sa duplicature que la trompe de *Fallope* est contenue, de la même maniere que la veine ombilicale est contenue dans le repli de la faux supérieure du péritoine, que j'ai décrite & fait graver dans le Chapitre VI. L'aîleron postérieur de chaque aîle du ligament large, est le plus petit; il est caché

derriere celui que je viens de décrire, & il contient aussi dans sa duplicature, l'*ovaire*, & le ligament qui l'attache à la *Matrice.*

Cette mécanique du ligament large de la *Matrice*, autrement touchée qu'on n'a coutume de le faire, montre effectivement qu'il n'est qu'un *repli* du péritoine; mais que ce *repli* se fait de bas en haut; je veux dire que la partie la plus inférieure du péritoine, s'enfonce, produit une bourse de figure triangulaire qui monte verticalement; que le rebord supérieur de cet enfoncement triangulaire est le plus large, puisqu'il est la baze du triangle, & qu'il est situé transversalement. Donc le repli, ou le *ligament large* de la *Matrice* est transversal, & en même tems vertical ou perpendiculaire, supposant toûjours la femme debout; car c'est la situation dans laquelle il faut examiner toutes les parties. Enfin la portion celluleuse du péritoine s'enfonce dans ce repli, & y entoure la *Matrice* & le vagin qui sont contenus, comme je l'ai dit, sous la ligne diagonale qui sépare le triangle en deux parties égales.* Nous aurons

* M. Heister n'a point voulu parler de toutes ces différences dans ce ligament large construit par le péritoine; & cela à cause de la légereté de la matiere & de la grande varieté qui s'y trouve selon lui. Mais je puis l'assurer que cette excuse est frivole,

encore quelques traits à faire obſerver au *ligament large* de la matrice ; mais comme ce ne ſera que par occaſion, paſſons à la ſtructure de la matrice.

DE LA MATRICE.

Comme j'ai déja parlé de la ſituation de la figure, & des dimenſions de la *Matrice*, je vais terminer ſon hiſtoire par la deſcription de ſa ſubſtance, & par l'examen de quelques parties qui lui appartiennent.

La ſubſtance de la *Matrice* eſt toute ſpongieuſe, & remplie d'une infinité de cellules à peu près ſemblables à celles de la Ratte Ces cellules ſont non-ſeulement entrelaſſées par quelques fibres charnues diſperſées dans cette ſubſtance, mais encore, ſuivant *Malpighi*, recouvertes extérieurement de fibres raſſemblées en forme de petits faiſceaux, & entrelaſſées en maniere de réſeau.

Toute cette ſubſtance de la *Matrice* eſt bornée par deux membranes. L'extérieure n'eſt autre choſe que le repli du péritoine, appellé ligament large, dont j'ai parlé; & l'intérieure quoiqu'elle paroiſ-

& qu'il n'y a point de variété. *Verum ob levitatem rei, magnamque earum varietatem in variis cadaveribus nihil de iis dicere voluerunt.* H. p. 149.

se lisse, est cependant mammelonée à peu près comme la tunique interne des intestins. Elle est outre cela garnie de plusieurs petits pelotons glanduleux qui laissent échapper une humeur glaireuse. On observe encore que ces petits pelotons glanduleux grossissent, & deviennent très-sensibles après la conception ; de sorte que le placenta s'augmentant, ils y contractent une étroite liaison.

Puisque j'ai comparé la *Matrice* à une fiole renversée & applatie, il suit qu'elle a un cou. Or l'un & l'autre ont une cavité: celle du cou est longuette & étroite, & son entrée qui est embrassée par le vagin, ressemble assez bien au museau d'une *tanche*. Cette entrée qu'on appelle communément l'orifice interne de la *Matrice*, est presqu'ovale, & située transversalement. Cette entrée a été appellée *orifice interne* de la *Matrice*, par les Anatomistes qui ont donné le nom d'*orifice externe* de la *Matrice*, à cette entrée du vagin où nous avons remarqué le cercle himen ; mais comme cette derniere entrée appartient uniquement au vagin, il est mieux de la nommer simplement l'orifice du vagin, & l'entrée de la *Matrice* simplement l'*orifice* de la *Matrice*. En effet une fiole renversée & applatie, à laquelle nous avons comparé la *Matrice*, n'a point deux ori-

fices, deux *bouches* que l'on puiſſe raiſonnablement diviſer en externe & interne : ainſi nous ne reconnoiſſons qu'un orifice à la *Matrice*, qui ſera ſuffiſamment déſigné après une telle explication.

L'orifice de la Matrice eſt fort étroit dans les filles, mais dans les femmes qui ont eu des enfans, il eſt beaucoup plus dilaté. Cependant l'étroiteſſe qu'on dit être dans l'ouverture, ou dans la cavité du cou de la Matrice des filles, n'eſt pas à ce point de petiteſſe qu'un ſtilet ait bien de la peine à y entrer : il eſt vrai qu'on ne peut ſouvent y pouſſer un ſtilet, mais c'eſt parce qu'il y eſt arrêté non ſeulement par des trouſſeaux de fibres différemment poſés, mais encore par de petites valvules très-fortes, faites par la membrane intérieure du cou de la *Matrice*. Ces valvules, ſuivant la deſcription qu'en a fait le célébre M. *Morgagni*, ſont tranſverſales & obliques,& vont entre les petits faiſceaux de fibres dont je viens de parler ; de ſorte que leur baze ou leur naiſſance eſt en haut, tandis que l'autre bord eſt libre & regarde en bas. » C'eſt de » cette ſtructure que dépend la facilité » avec laquelle on peut faire gliſſer un » ſtilet de haut en bas ſur ces valvules; » au lieu qu'elles s'oppoſent à ſon paſſa- » ge quand on le veut faire gliſſer en

» montant. « *Ob eamque causam efficitur, ut admoto ipsis appressoque specillo deorsum quidem minimo negotio aditum permittant, sursum verò adactum omninò ascendere prohibeant.* Morgagn. Adverf. I. 14.

La cavité du corps ou du fond de la *Matrice*, est beaucoup plus ample que celle de son cou, puisqu'elle peut contenir une grosse féve dans celle d'une jeune fille, & qu'elle est encore beaucoup plus grande dans les femmes. La figure de cette cavité est triangulaire, & la baze du triangle forme le fond de la cavité; d'où l'on voit que les deux côtés du fond de la *Matrice*, sont deux angles, & le troisiéme, qui est plus allongé & plus éloigné des deux précédens, qué ces deux derniers angles ne le sont entr'eux, se termine au cou de la *Matrice*.

Aux parties latérales du fond de la *Matrice*, je veux dire dans les deux angles qui forment le fond de la cavité de ce viscére, on apperçoit deux ouvertures, une de chaque côté. Ces ouvertures qui sont comme deux petits trous à contenir à peine une soïe de porc, sont la fin des deux conduits qu'on appelle les *Trompes de Fallope*: ils s'éloignent beaucoup du corps de la *Matrice*, & sont logés, comme je l'ai déja fait observer, dans les aîlerons antérieurs du repli du péritoine qui constitue le ligament large.

Ces Trompes ne gardent pas le même diamétre dans toute leur longueur : elles ſont au contraire fort étroites en entrant dans les cornes de la *Matrice*, je veux dire dans les parties latérales de ſon fond qui ſont les angles dont je viens de parler ; mais à meſure qu'elles s'en éloignent, elles s'élargiſſent, & forment à leur extrémité la plus diſtante de la *Matrice*, une expanſion membraneuſe & muſculeuſe, qu'on appelle le *pavillon* de la Trompe : de ſorte que la cavité ou le conduit de la Trompe, qui eſt fort étroit dans la *Matrice*, va inſenſiblement en augmentant juſqu'au pavillon, où il pourroit contenir l'extrémité du petit doigt.

Le bord du *pavillon* de la Trompe de *Fallope*, ne garde point une circonférence égale & unie comme celui des trompettes ordinaires, mais il eſt découpé en pluſieurs petites dents muſculeuſes, qui ſont elles-mêmes toutes inégales entre elles : c'eſt cette inégalité découpée & frangée que les Auteurs ont appellée le *morceau du Diable*, dont quelques-unes s'avancent pour l'ordinaire vers une éminence véſiculeuſe contenue dans l'aîleron poſtérieur du ligament large, que les Anatomiſtes ont coutume d'appeller l'*ovaire* ou le *teſticule* des femmes, & dont nous allons parler. Il eſt cependant bon

de remarquer que quand on examine ces parties en situation, on ne voit pas toûjours le *pavillon* de la *Trompe* tourné vers le testicule ou l'ovaire, comme il est représenté dans les Planches ; mais après que les Trompes ont passé par dessus les ovaires, comme l'ont observé les célébres *Stenon* & *Sbarag*, suivant ce qu'en dit M. *Morgagni*, alors elles ont coutume de s'incliner en droite ligne derriere les *testicules* ou *ovaires*, & descendent même au-dessous, leurs orifices ou *pavillon* étant tournés tantôt en bas, tantôt en haut. *Postquam enim tubæ testium dorsum conscenderunt, velut à Cl. Viris Stenone & Sbaraglio observatum est ; tum frequenter solent post testiculos se se dimittere, infraque istos suis, aliàs deorsum, aliàs sursum spectantibus orificiis propendere.* Morg. Ad. I. 30.

DES OVAIRES,

Ou des Testicules des femmes, selon les Anciens.

L'on voit dans les aîlerons postérieurs du repli du péritoine, appellé le ligament large, à deux bons travers de pouce des cornes de la matrice, deux petits corps ovalaires, raboteux & inégaux, attachés à la matrice par un ligament fort & rond, dont la couleur est blanchâtre, la gros-

ſeur n'excéde guere celle d'une médiocre plume, & la longueur eſt de deux travers de pouce. Ce ligament, de même que le petit corps ovalaire, ſçavoir un de chaque côté ſont contenus dans la duplicature de l'aîleron poſtérieur de chaque aîle du ligament large, de la même maniere que la veine ombilicale eſt contenue dans la faux ſupérieure du péritoine. Voilà ce que l'on appelle les *ovaires* ou les *teſticules* des femmes, ſuivant les Anciens, & quels ſont les ligamens qui les attachent à la matrice.

La ſubſtance des *Ovaires* eſt bien différente de celle des *Teſticules* des hommes; car ſi nous avons vû que ces derniers ne ſont qu'un entrelaſſement de petits vaiſſeaux blanchâtres, ceux-ci ne ſont qu'un amas de pluſieurs petites véſicules, de différente grandeur & groſſeur, arroſées de beaucoup d'artéres & de veines, & qui contiennent une humeur limphatique qui ſe coagule par la chaleur du feu, ce qui la fait comparer au blanc d'œuf. Chacune de ces petites véſicules eſt contenue dans un petit calice, & le tout eſt recouvert d'une membrane très-forte, qui eſt elle-même recouverte par le repli de l'aîleron poſtérieur de l'aîle du ligament large.

Il paroît par tout ce que nous avons

dit,

dit, que la matrice & ses dépendances ne sont assujetties que par le ligament large; cependant deux autres espéces de ligamens, d'une figure ronde, semblent sortir des cornes de la matrice, sous l'insertion, ou la naissance des Trompes de *Fallope.*

Ces ligamens ont été très-long-tems considérés comme de simples liens solides & compactes; mais les injections venues au secours des Anatomistes, leur ont fait voir qu'ils ne sont qu'un assemblage de plusieurs vaisseaux, qui sont des ramifications de ceux qui arrosent les côtés du fond de la matrice, & qui liés & entortillés entre eux, font une espéce de corde, ou de lien, qu'on peut appeller le ligament *vasculeux* de la matrice.

Ces ligamens *vasculeux*, ou, si l'on veut, les ligamens *ronds*, sont situés entre les lames ou dans la duplicature du ligament large, observant qu'ils sont collés au feuillet ou à la lame antérieure de ce ligament. Ce que l'on prouve en faisant un trou au ligament large, & en soufflant dans sa substance par le moïen d'un tuïau; pour lors, l'air remplit la substance celluleuse que j'ai fait observer entre les lames du ligament large, écarte ces mêmes lames l'une de l'autre, & l'on a le plaisir de voir le ligament *vasculeux* ou rond, collé à la lame antérieure du re-

pli du péritoine appellé ligament large.

Une autre satisfaction que l'on a encore en soufflant le ligament large, c'est qu'il se gonfle tellement, qu'il forme comme une très-grosse vessie. Doit-on présentement être surpris de voir la *matrice* se dilater avec tant de facilité ?

Enfin les ligamens *vasculeux* de la *matrice* dont je viens de faire l'histoire, étant parvenus jusqu'aux aînes, passent sous les muscles transverses & petits obliques, ensuite dans l'anneau de l'oblique externe, pour s'aller perdre, en se séparant en plusieurs filets, dans la graisse qui forme l'éminence appellée *Mont de Vénus*, ou la *Motte*, & dans celle qui aide à former les grandes lévres. Il est facile de juger par la structure & la position de ces ligamens, qu'ils servent à entretenir un commerce de liqueurs entre les parties intérieures & les extérieures de la femme, qui sont destinées à la génération, comme M. *Verdier* l'a démontré en Public. Enfin par la route que nous venons de faire observer aux ligamens ronds, on voit qu'ils ne passent pas obliquement sous le ligament de *Fallope* ou de *Poupart*, qui construit l'arcade crurale, comme nous l'avons dit du cordon des vaisseaux spermatiques aux hommes, & qu'ils en sont plus éloignés. C'est pour cette raison que la dilatation ou section de l'arcade crurale se fait aux

femmes sans danger, lorsqu'il y a hernie dans cette partie.

Je vais terminer ce Chapitre par une réflexion sur la figure de la vessie des femmes, qui n'est point si conique que celle des hommes, dont la pointe du cone se trouve à la partie antérieure & inférieure du ventre. C'est le contraire dans la vessie des femmes qui ont eu beaucoup d'enfans; car elle est large dans cet endroit, & y forme comme deux cornes qui se jettent l'une à droit & l'autre à gauche, ce qui mérite l'attention des Chirurgiens, par rapport aux Opérations.

EXPLICATION

De l'onziéme Planche.

LA PREMIERE Figure fait voir les parties externes de la génération d'une vierge, dans leur situation naturelle.

A. Le *Mont de Vénus* ou *la Motte.*

BB. Les deux grandes lévres écartées, afin de voir ce qu'elles cachent. Elles sont fort épaisses, parce qu'elles ont été copiées sur une fille de 4 ans. Or souvent les enfans ont à cet âge beaucoup d'embonpoint.

C. Une espéce de capuchon membraneux qui est le prépuce du clitoris, sous

lequel on voit le clitoris, ou plûtôt son gland.

D D. Les deux nimphes, entre lesquelles on voit un petit point noir qui est l'embouchure de l'urethre.

E. Le cercle charnu & mammeloneux qui est l'orifice externe du vagin.

F. L'himen dont la figure est semi-lunaire, observant néanmoins que ses deux cornes se touchent. Le milieu de cet himen est tout noir, ce qui marque le trou du vagin.

La SECONDE Figure représente d'un coup d'œil, le ventre & la poitrine ouverts. Dans cette derniere cavité on n'y a laissé que le cœur & l'aorte en situation. Dans le ventre, les organes des femmes (& quelques autres) destinés à la génération, y sont dessinés.

A. Représente la veine-cave supérieure liée & coupée dans l'endroit où elle se jette dans le cœur, pour la renverser ensuite, afin de voir le cœur & le contour, ou la crosse de l'aorte dans sa situation naturelle.

B. La veine soûclaviere droite qui est fort courte.

C. La veine soûclaviere gauche qui est plus longue que la droite, qui passe transversalement par dessus tous les troncs d'artéres qu'on appelle l'aorte supérieure

f. 1.

2e.

& qui va à droit se réunir avec la soûclaviere droite, pour former par cette union la veine-cave supérieure, dont la situation est entierement à droit, & non pas dans le milieu, comme le représentent presque toutes les figures.

D. Le cœur dans sa véritable situation. Sur quoi j'ai à avertir, comme je l'ai dit dans ma Préface, qu'on ne fasse point d'attention aux proportions.

E. L'oreillette droite du cœur.

F. L'artére poûmonaire liée & coupée en commençant son contour. Il faut observer que sa situation est antérieure & oblique.

G. La crosse de l'aorte dans sa situation naturelle; de la partie supérieure de laquelle on voit partir trois branches considérables, dont celle qui est à droit est la *soûclaviere* droite; celle qui est au milieu est la *carotide* gauche; & celle qui est à gauche, la *soûclaviere* gauche. La premiere branche qui est la *soûclaviere* droite, jette une branche considérable qui monte presque verticalement, c'est la *carotide* droite. Je n'ai point mis de caractéres à toutes ces branches, parce qu'ils les auroient obscurcies; je pense néanmoins que les commençans ne s'y tromperont point, attendu que j'ai tâché de

les désigner le plus clairement qu'il m'a été possible.

h. L'aorte inférieure dans l'endroit où elle passe entre les deux muscles inférieurs du Diaphragme ; car si on veut la considérer où nous l'avons quittée pour former les trois branches supérieures dont nous venons de faire mention, on voit qu'elle se jette en arriere, qu'elle passe derriere l'artére poûmonaire, derriere le cœur, & descend tout le long du côté des vertébres du dos, en jettant quelques rameaux que nous ne pouvons faire voir ici ; pour venir dans l'endroit que je viens d'assigner ; là elle jette de sa partie antérieure un rameau, & quelquefois deux, qu'on appelle l'artére *Diaphragmatique.*

I. L'artére Aorte n'est pas plûtôt entrée dans le ventre, qu'elle produit de sa partie antérieure un gros tronc fort court, qu'on appelle le tronc *celiaque* qui jette trois, & quelquefois deux rameaux.

K. Au dessous du tronc *celiaque* l'Aorte jette un rameau considérable qui part aussi de sa partie antérieure, & qu'on appelle la Mézenterique supérieure.

L. La veine-cave inférieure, coupée & liée à l'endroit où elle passe dans le Foïe.

M. Les artéres & veines *rénales*, autre-

ment dites les émulgentes. Sur quoi l'on obſerve que l'artére *rénale* gauche eſt fort courte, & la veine fort longue : c'eſt le contraire du côté droit ; l'inſpection de la partie en fait ſentir les raiſons.

N N. Les Reins dont le droit eſt un peu plus bas que le gauche.

O. La Ratte en ſa ſituation naturelle, où l'on voit que ſon extrémité poſtérieure poſe ſur le muſcle inférieur gauche du Diaphragme, & l'extrémité antérieure vient vers l'extrémité cartilagineuſe de la pénultiéme fauſſe côte.

P. Les deux artéres ſpermatiques qui partent de la partie antérieure de l'Aorte, au-deſſous des rénales.

Q Q. Les veines ſpermatiques qui viennent ſe jetter, ſçavoir, la droite dans la veine-cave au-deſſous des rénales, & la gauche, dans la rénale ou l'émulgente du même côté. Sur quoi l'on peut obſerver que cette différente inſertion eſt pour abréger le chemin, comme je l'ai dit dans ſon lieu, en faiſant ſentir le ridicule de l'autre raiſon.

R R. Les urethéres qui paſſent obliquement ſur les muſcles pſoas, & dont l'inſertion ſe fait aux deux côtés de la baze de la veſſie, un peu poſtérieurement.

S S. Les muſcles pſoas.

T. L'artére mézenterique inférieure.

V. La vessie un peu soufflée, tirée du bassin, & renversée sur le pubis.

X. L'intestin *Rectum* lié & coupé au-dessus de la matrice.

1. La matrice en sa situation, & comme l'on voit, entre le *rectum* & la vessie.

2 2. Le ligament large un peu tiré hors du bassin de l'hipogastre, & plus sur les côtés qu'il n'a de coûtume, afin de l'appercevoir plus distinctement.

3 3. Les trompes de *Fallope*.

4 4. Les ovaires situés dans l'aîleron postérieur du ligament large.

5 5. Les ligamens vasculeux de la matrice, autrement les ligamens ronds.

6 6. Les muscles iliaques.



CHAPITRE XVII.

Du Diaphragme.

LE *Diaphragme* est le sommet ou le chapiteau de cette grande cavité dont nous avons fait jusqu'ici non seulement l'histoire générale, mais encore l'histoire en particulier des viscéres qui y sont contenus.

C'est un muscle qui sépare la poitrine du bas-ventre; & qui n'étant point de la

Splanchnologie, je veux dire au nombre des viſcéres, n'auroit pas dû trouver place dans ce Traité. Cependant comme il eſt la ſeule cloiſon qui ſe trouve entre les cavités que je viens de nommer, & que*je ne l'ai vû bien deſſiné ni bien décrit dans aucun Anatomiſte qui ait précédé la premiere édition de cet Ouvrage, comme j'en ai averti dans le tems, je me ſuis déterminé à en faire une nouvelle deſcription, & j'en ai fait gràver une Planche, qui, comme toutes les autres, a été deſſinée en place ſur pluſieurs ſujets que j'ai diſſéqués.

Les Médecins & les Chirurgiens qui liſent l'abregé de M. *Heiſter*, diront que je n'aurois pas dù conſondre cet Auteur, avec tous les autres, puiſqu'il s'eſt luimême donné les ſoins de le faire deſſiner exprès ſur un cadavre humain, parce, dit-il, que *Verheyen* & *Manget* le repréſentent à l'envers, dans les figures qu'ils en donnent; ce qui peut tromper les Lecteurs, & ſur tout les commençans. *Diaphrgma exhibet, quod propterea nuper è corpore humano recens delineari curavi, quia figuræ* Verheyni & Mangeti *illud inverſum repræſentant : quo vero Lectores, præcipuè tyrones facilè falli poſſunt.* Heiſter. Comp, p. 234. edit. 2.

Les Lecteurs moins prévenus contre *Verheyen* que M. *Heister*, eussent rendu justice à cet habile Anatomiste, & eussent connu que le *Diaphragme* à l'envers, étoit une faute du Graveur, ou tout au plus, une inadvertance dans *Verheyen*, qui n'a pas fait attention que l'on doit poser un dessein sur une planche dans un sens opposé au naturel. * Mais aura-t-on la même bienveillance pour M. *Heister*, si l'on trouve quelques erreurs dans la figure du *Diaphragme* qu'il a fait graver ; lui qui l'a fait dessiner exprès sur un cadavre humain *è corpore humano recens delineari curavi* ? Que peut-on dire, par exemple, quand on voit dans la figure de cet Auteur, un véritable trou pour le passage de l'œsophage, gravé dans le corps charnu de la jambe gauche du muscle inferieur du *Diaphragme*, sinon que M. *Heister* n'a point vû dans le cadavre humain, le trou du *Diaphragme*, qui donne passage à l'œsophage, de la figure qu'il le dépeint, ni dans l'endroit où il lui plaît de le placer ?

De plus, toute la différence que l'on

* C'est ainsi que j'avois excusé Verheyen, & M. Heister (quoiqu'il eût exprès fait dessiner le *Diaphragme* dans sa 2e. édition) a jugé à propos dans ses 3. & 4e. de jetter ses fautes sur le compte de son Peintre ; mais ni l'un ni l'autre n'ont point encore réussi comme on le verra dans la suite.

voit (dans la figure que nous trouvons mal) entre le trou qui donne passage à l'œsophage, & celui qui le donne à la veine cave, est que ce dernier est moins grand ; car outre cela, il lui est tout-à-fait semblable : la structure de l'un est cependant bien différente de celle de l'autre.

Je passe encore quantité de fautes qui se trouvent dans sa représentation du *Diaphragme*, qui font voir qu'il n'a jamais été dessiné sur le cadavre, du moins sur un cadavre bien préparé ; car ce travail demande de la patience, & fatigue l'artiste par les postures génantes qu'on est obligé de tenir. *

Le *Diaphragme* de la façon que nous l'examinons, a la figure d'une Raïe, à laquelle on ajoûteroit deux queues. C'est un muscle digastrique qui forme une voute inclinée, & un angle très-aigu avec le

* Cet avertissement de ma premiere édition contre la seconde de M. Heister, l'a engagé à corriger plusieurs erreurs qu'il avoit laissées échapper dans l'histoire & la figure du *Diaphragme* ; notamment le centre nerveux auquel il n'avoit donné qu'une figure lunaire : mais feignant de n'avoir obligation à personne, il dit dans ses trois & quatriéme éditions, qu'il la fait graver de nouveau (pour la seconde fois) parce que le Peintre l'avoit mal dessiné dans l'édition précédente. J'espere néanmoins prouver dans la suite de ce Chapitre, que les corrections de notre Censeur, ne sont non seulement point parfaites, mais qu'il ajoûté une faute qu'il n'avoit pas décrite dans sa seconde édition.

dos. On pourroit à la rigueur le regarder comme un muſcle trigaſtrique : alors les trois muſcles dont il eſt composé, ſont tous trois inégaux en grandeur, & quelques-uns en figure. Le plus grand, ou le ſuperieur, eſt un muſcle raïonné ; il eſt charnu à ſa circonference, & tendineux ou aponévrotique dans ſon centre. Les fibres charnues & radieuſes de ce muſcle ſont attachées à la face interne de l'appendice Xiphoïde, & des cartilages des dernieres vraïes côtes & de toutes les fauſſes; puis elles ont toutes leur direction vers les vertébres, les unes étant plus longues que les autres : mais comme elles ſont toutes en général fort courtes, elles deviennent bien-tôt tendineuſes, pour former ce qu'on nomme le *centre tendineux* du *Diaphragme*.

Il eſt cependant à obſerver que ces fibres charnues & raïonnées, ne font pas une circonference ſi exacte, qu'on n'y apperçoive quelques eſpaces. Celles, par exemple, qui ſont attachées à l'appendice Xiphoïde, & celles qui le ſont aux cartilages des dernieres vraïe côtes, laiſſent entre elles un vide ou un eſpace triangulaire, par où paſſent des vaiſſeaux limphatiques, & quelques vaiſſeaux ſanguins. La derniere attache de ces fibres charnues qui ſe fait à la côte flotant e

laiſſe encore de chaque côté un petit trou triangulaire, à peu près dans l'endroit où commence le Pſoas & le Quarré des lombes ; ce petit eſpace triangulaire donne paſſage à quelques veines ; mais nous n'avons pû le repréſenter dans la figure.

Enfin toutes ces fibres raïonnées ſont tres-minces pour former un muſcle très-plat ; & dégénérent bien-tôt en tendon pour conſtruire, comme je l'ai déja dit, ce qu'on appelle le *centre tendineux*, dont la figure & la deſcription eſt très-imparfaite dans tous les Livres d'Anatomie qui ont précédé la premiere Edition de celui ci. En effet ſi l'on en croit la plûpart des Anatomiſtes, ce *centre nerveux* reſſemble à un fer à cheval, & voilà tout ce qu'ils en diſent. Pour moi je trouve que ce parallele & cette courte deſcription ſont inſuffiſantes, parce que le *centre tendineux* n'a point exactement la figure d'un fer à cheval, & qu'il y a quelques obſervations à y faire. Sa figure eſt, à la vérité, ſemi-lunaire, & l'échancrure de ſa demi-lune regarde la partie poſtérieure du corps ; mais lorſqu'on conſidére le bord ſupérieur, ou le plus anterieur de cette partie tendineuſe on voit qu'elle n'eſt point exactément ceintrée, qu'elle a au contraire une éminence particuliere & ceintrée dans le milieu, qui ſe détachant

des côtés, repréſente (avec les côtés qui ſont comme des aîles) la figure d'un véritable *Trefle*.

La tête de ce *Trefle* n'eſt point exactement dans le milieu du *centre tendineux*; mais ſi l'on tire une *diagonale* qui ſépare le *Diaphragme* en deux parties égales, on voit un quart de la tête du *Trefle* à droit, pendant que les trois autres quarts ſont à gauche.

Cette poſition qui n'avoit encore été remarquée de perſonne avant que je l'euſſe fait obſerver à mes Ecoliers, lorſque je m'adonnois à cet exercice, & en dernier lieu avant que je l'euſſe rendue publique en imprimant pour la premiere fois cet Ouvrage; * cette poſition, dis-je, n'a point été régulierement obſervée par l'Auteur de la nature, ſans des deſſeins qui méritent l'attention des Anatomiſtes. C'eſt par ces adreſſes que l'on peut admirer la ſageſſe infinie de l'Ouvrier, qui, comme un bon Econôme met tout à profit, pour que les différentes parties s'aident, & concourrent aux actions les unes des autres.

En effet, ſi la ſituation naturelle de l'homme eſt d'être debout, il eſt néceſſaire que le *Diaphragme* ſoit attaché à

* C'eſt ſur cette deſcripton, & la figure que j'en avois donné, que M. Heiſter a corrigé le centre tendineux de ſa figure.

quelque choſe qui le ſuſpende, à la différence des animaux quadrupedes dont la ſituation horiſontale ne contraint point le *Diaphragme* à ſe porter vers le bas. C'eſt donc pour cette raiſon que la cloiſon charnue & tendineuſe que nous appellons *Diaphragme*, eſt dans l'homme attachée au péricarde.

Mais comme le cœur par ſes mouvemens, auroit pû froiſſer les fibres charnues du *Diaphragme*, s'il avoit été poſé ſur elles, & cauſer des embarras & tous les déſordres qui ſont les ſuites ordinaires des froiſſemens & des contuſions, l'Architecte de la machine humaine, toujours attentif, & toujours prévoïant à ce qui peut cauſer de la diſſonance dans le jeu & l'harmonie des reſſorts qui compoſent l'homme, l'a placé ſur la tête du *Treſle* tendineux de cette cloiſon, beaucoup moins ſujette à être incommodée par le contact & les attouchemens fréquens & réïterés, que n'eſt ſa partie charnue.

Raiſon de la ſituation, à gauche, du centre tendineux du Diaphragme.

Or le péricarde & le cœur, n'aïant qu'un quart de leur volume du côté droit de la poitrine, comme je le ferai voir en parlant de ce viſcere, les trois autres quarts ſont conſéquemment du côté gauche, & le péricarde de l'homme, outre ſa fonction ordinaire, devant, pour ainſi dire,

ſuſpendre le *Diaphragme*, il eſt manifeſte que cette ſuſpenſion ne devoit ſe faire que dans un endroit où ſon tiſſu fût aſſez ſolide & aſſez ſerré, pour réſiſter non ſeulement à la détermination naturelle du fardeau, mais encore pour n'être nullement dérangé par les mouvemens du cœur.

Voit-on préſentement pourquoi la nature a fabriqué ce ceintre tendineux qui fait la tête du *Trefle* aponévrotique du *Diaphragme*, & pourquoi cette tête eſt preſque toute à gauche ? C'eſt ainſi que les choſes ſur leſquelles on paſſoit ſans aucune attention, & qui paroiſſoient des riens avant d'être réflêchies, deviennent, par un ſérieux examen, des prodiges mêmes de la nature, des raïons lumineux de ſes merveilles, & prouvent ſa délicateſſe dans l'ordonnance & l'arrangement de toutes les parties qui entrent dans la conſtruction de notre machine.

Outre cette partie du milieu du centre tendineux dont nous venons de parler, il a encore des côtés, qui comme des aîles, aident à former le *Trefle*. Ces aîles ſont inégales ; car la droite eſt plus longue & plus large que la gauche, & cela par une eſpéce de compenſation ; car ſi par rapport au cœur & au péricarde, la tête du *Trefle* a dû être plus à gauche

qu'à droit, l'aîle droite eſt auſſi plus conſidérable que la gauche, afin, non ſeulement, de garder une ſimétrie plus exacte, mais encore pour donner naiſſance à une plus grande partie du ſecond muſcle du *Diaphragme.*

Les ouvertures du Diaphragme.

Voilà la mécanique du *centre tendineux* du *Diaphragme* : paſſons à ſes ouvertures, qui ſont deux ; l'une eſt un véritable trou très-mécaniquement pratiqué dans le bord inférieur du centre tendineux, directement ſous le premier quart de la tête du Trefle, & par conſéquent preſque ſur les limites de la partie droite du *Diaphragme.* La ſeconde ouverture eſt une fente placée un peu à gauche, entre les deux bords intérieurs & ſupérieurs des deux jambes du muſcle inférieur de cette cloiſon charnue & tendineuſe ; mais nous n'en pouvons rien dire qu'en décrivant ce muſcle.

Structure du trou du diaphragme qui donnne paſſage à la veine-cave.

Pour ce qui regarde le trou tendineux qui eſt plus à droit, il eſt exactement *rond*, & deſtiné pour le paſſage de la veine-cave. Sa ſtructure eſt très-ſinguliere, car il eſt formé par les fibres tendineuſes qui ſe repliant en ſpirales, bâtiſſent un anneau, dont la circonférence eſt à peu près ſemblable aux bords des paniers d'oſier ; à l'exception néanmoins de l'endroit le plus déclive de ſa circonférence, qui eſt

formé par des fibres qui venant du côté droit & du côté gauche, se croisent en passant les unes sur les autres, & rendent cet endroit de l'anneau tendineux un peu plus angulaire, ou pour mieux dire un tant soit peu moins circulaire. Ainsi, quoique le *Diaphragme* soit dans l'inaction, l'anneau dont je parle ne peut se resserrer; la structure même que je viens d'exposer, semble démontrer qu'étant tiré par tous les points de sa circonférence, il est toujours de la même grandeur. Voilà, par exemple, de ces adresses réservées au Fabricateur de notre machine : car comment s'imaginer de faire passer ce fameux fleuve qui est la veine-cave, du bas-ventre dans la poitrine, & de lui pratiquer une ouverture dans une cloison d'une mobilité fréquente & absolument nécessaire à la vie, sans être interrompu dans son courant ? Par le mécanisme que je viens de décrire, l'homme est cependant en cette occasion, garanti de la mort à laquelle il eût à tout moment été exposé.

Le muscle inférieur du *Diaphragme* BB. est comme engagé, ou semble prendre naissance dans l'échancrure sémilunaire du centre tendineux du *Diaphragme*. Ce muscle a deux jambes, l'une à droit & l'autre à gauche : mais comme la droite paroît provenir non seulement de l'aîle

droite du centre tendineux qui eſt plus grande que la gauche, mais encore de plus de la moitié de la tête du Trefle, il ne faut pas être ſurpris ſi cette jambe de muſcle eſt plus large & plus épaiſſe que la gauche.

Les Anatomiſtes ne font qu'un muſcle de ces deux jambes, & nous nous ſommes conformés juſqu'ici à leur ſentiment; cependant leurs fibres ſont très-ſéparées, & ne ſe confondent que par quelques détachemens: car ſi quelques fibres de ces jambes muſculaires paroiſſent partir du même principe, ce ſont ſans doute celles qui ſont immédiatement au-deſſus de la fente F. qui donne paſſage à l'œſophage; mais à peine ces fibres paroiſſent-elles charnues, qu'elles ſe ſéparent pour former la fente ovale dont nous venons de parler, & après deux travers de doigt de longueur, les muſcles qui commencent en cet endroit d'avoir beaucoup d'épaiſſeur, forment chacun une avance mouſſe par laquelle ils ſe touchent, & ſemblent, par l'inſpection ſeulement, ne faire autre choſe que ſe coller l'un ſur l'autre. C'eſt l'avance mouſſe du muſcle droit, qui eſt poſée ſur celle du côté gauche, lorſqu'on examine le *Diaphragme* du côté du ventre; car c'eſt le contraire quand on l'examine du côté de la poitrine.

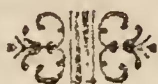
Les avances charnues de ces muſcles, qui ne paroiſſent que collées quand on ſe contente de les regarder, comme je l'avois fait dans ma premiere édition, ſont unies par des fibres charnues qui ſe détachent de chaque avance, (*a*) pour entrer dans l'avance oppoſée, & concourir avec les fibres de cette avance, à la formation du reſte de la jambe de chaque muſcle, de ſorte que les fibres qui ſe détachent de chaque avance, ſe croiſent pour ſe confondre enſuite dans la ſtructure de l'avance oppoſée, & terminer ainſi d'une maniere aſſez fixe, la fente ovale.

Voilà quelle eſt la mécanique qui fait l'union de ces deux muſcles, ou jambes du muſcle inférieur, & en même-tems qui conſtruit la fente ovale qui donne paſſage à l'œſophage : d'où l'on voit qu'elle eſt d'une ſtructure bien différente à celle du *trou* qui donne paſſage à la veine-cave. En effet, celle-ci n'étant formée que par les bords de deux muſcles qui ſe rencontrent, & dont quelques fibres ſe confondent, elle eſt ſujette à ſe retrécir & à s'agrandir ſuivant les contractions du *Diaphragme* ; mécaniſme qui tient lieu en quelque façon, de ſphincte

(*a*) M. Winſlovv Expoſition Anatom. p. 235.

à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, puiſqu'il s'oppoſe à la chute trop précipitée des alimens dans ſa cavité, & à leur rétrogradation dans l'œſophage; à moins que ce ne ſoit dans des mouvemens contre nature. Il arrive même quelquefois qu'il part, d'un côté de cette ouverture ovale, un trouſſeau de fibres charnues qui va à l'eſtomac, & de l'autre, un ſemblable trouſſeau qui va au méſentere.

Enfin les deux muſcles inférieurs du *Diaphragme* s'écartent une ſeconde fois, pour donner paſſage à l'Aorte, &c. Ils deſcendent enſuite étant fort épais & fort charnus, le droit l'étant beaucoup plus que le gauche, & cotoïent le corps des vertébres du dos & des lombes, obſervant que le droit eſt plus ſur leur ſurface antérieure. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'il couvre le réſervoir du chile. Ces deux muſcles dégénérent en tendons plats, dont le droit eſt plus long que le gauche, puiſqu'il s'attache à la quatriéme des vertébres des lombes, pendant que le gauche ne s'attache qu'à la deuxiéme, ou tout au plus à la troiſiéme, en croiſant obliquement les muſcles pſoas.



EXPLICATION

De la douziéme Planche.

La premiere figure repréſente le Diaphragme du côté du ventre inférieur où on l'a découvert du péritoine qui lui ſert de membrane. L'on y voit par occaſion, pluſieurs autres parties, deſquelles on a ſouvent parlé.

AAA. Le muſcle ſupérieur ou raïonné du Diaphragme, qui eſt attaché à la ſurface interne des cartilages des dernieres vraïes côtes, & de toutes les fauſſes.

BB. Le muſcle inférieur, qui préſente deux muſcles bien ſéparés, l'un à droit & l'autre à gauche.

CC. Les tendons plats & aponévrotiques des muſcles inférieurs du Diaphragme, ou ſi l'on veut des deux jambes du muſcle inférieur, dont la droite eſt un tant ſoit peu plus longue.

D. Le centre tendineux, appellé nerveux par les Anciens, qui repréſente une demie-lune très-irréguliere, puiſque ſon aîle droite 2 eſt plus grande & plus large que la gauche 1, & qu'il a une tête ceintrée comme un Treſle. D.

E. Le trou qui donne paſſage à la vei-

ne-cave. On le voit exactement *rond* dans cette Planche qui eſt la même de la premiere édition, & qui a été copiée d'après nature. Il eſt donc démontré que cette figure *ronde* eſt la vraie ; & s'il eſt beſoin d'une autorité plus reſpectable, qu'on ſe donne la peine de conſulter M. *Winſlovv* qui a écrit quatre ans aprês moi, & qui dit, page 236. de ſon Anatomie : *Il y a une ouverture* ronde *qui donne paſſage au tronc de la veine-cave inférieure.* M. Heiſter qui l'avoit repréſenté dans ſa ſeconde édition, un *ovale* ſitué perpendiculairement, accuſa ſon Peintre d'avoir commis cette faute, *quia precedenti editione à pictore male exaratum fuerat* ; (*a*) & pour la corriger il l'a fait deſſiner il n'y a pas long-tems, pour la ſeconde fois, dit-il, d'après un cadavre humain : *Quod propterea nuper rurſus ad corpus humanum recens delineari curavi.* (*b*) Le produit du ſecond travail de mon rigide Cenſeur, eſt de nous repréſenter une *ouverture ovale* ſituée *tranſverſalement* ; & pour ôter tout ſoupçon d'accuſer à l'avenir ſon Peintre, il la déſigne ainſi : UNE OUVERTURE ELLIPTIQUE (ovale eſt la même choſe) SITUÉE

(*a*) Heiſt. p. 334. edit. 3. P. 168. T. II. edit. 4.
(*b*) Heiſt. idem.

TRANSVERSALEMENT, *Foramen ellipticum tranſverſum.* (a)

F. La fente ovale qui donne paſſage à l'œſophage. Cette fente eſt encore très-mal repréſentée dans la figure des 3. & 4. Editions de M. *Heiſter* : car quoiqu'il l'ait corrigée, elle reſſemble plûtôt à un trou ovale, qu'à une fente, aïant ſes extrêmités exactement ceintrées, pendant qu'elles ſont naturellement très-aiguës. D'ailleurs, il ſemble dans cette figure, que cette fente ſoit priſe au dépens des fibres charnues du ſecond muſcle du Diaphragme, pendant qu'elle eſt naturellement fabriquée par l'écartement des jambes de ce muſcle.

G. Le deuxiéme écartement du ſecond muſcle du Diaphragme, qui forme une eſpéce de fourche pour le paſſage de l'artere Aorte & du canal thorachique. Au-deſſus de cet écartement, on voit les avances de ce muſcle, dont les bords paroiſſent ſimplement collés l'un ſur l'autre par un tiſſu cellulaire, le droit chevauchant ſur le gauche; mais quand on détruit le tiſſu cellulaire qui ſemble les coller, on apperçoit bien-tôt les détachemens charnus de chaque bord, qui ſe croiſent comme je l'ai dit ci-deſſus.

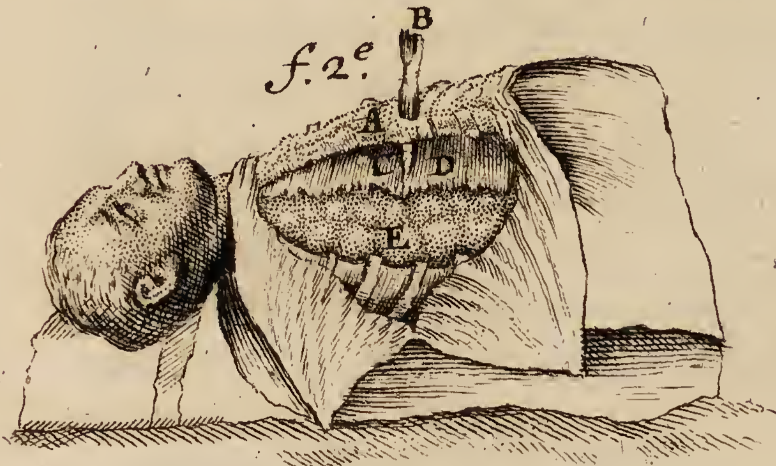
(*a*) Heiſt. idem. Quelle correction !

H.

f. 1.

A D F E A 2 B 1 G B O H I K N K L Q C Q C M R R S P P S

f. 2e.



H. Le tronc celiaque qui produit trois rameaux.

I. La mezenterique ſupérieure.

KK. Les arteres renales ou émulgentes, dont la droite jette un petit rameau qui va à la capſule attrabilaire : l'artere attrabilaire gauche, part de l'aorte, même près de l'émulgente gauche, ce qui varie ſouvent.

L. L'artere ſpermatique droite qui part de la partie antérieure de l'aorte, au-deſſous des renales. La gauche dans ce ſujet eſt trouvée partir de la renale ou émulgente gauche, ce qui eſt rare.

M. L'artere mezenterique inférieure qui ſe jette à gauche.

N. Le rein droit dans ſa véritable ſituation, poſé, comme on le voit, en partie ſur le Pſoas, ſur le Quarré des lombes, & ſur le muſcle inférieur droit du diaphragme.

O. La véritable figure & ſituation de capſule attrabilaire gauche, qui eſt poſée en partie ſur l'extrémité ſupérieure du rein, & couchée en partie ſur le muſcle inférieur droit du Diaphragme.

PP. Les muſcles Pſoas.

QQ. Les muſcles appellés les Quarrés des lombes.

RR. Les crêtes des os des îles.

SS. Les muſcles iliaques.

LA SECONDE figure repréſente la poitrine ouverte, de façon que les cartilages des côtés ſont coupés près de leur partie oſſeuſe, & près du *Sternum*, afin d'y voir le *Mediaſtin* en ſa vraie ſituation.

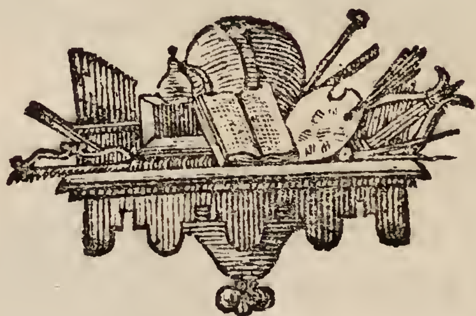
A. Le *Sternum* en place.

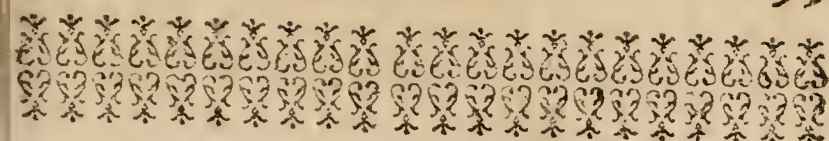
B. Un ſcapel qui perce le *Sternum* directement dans ſon milieu.

C. La lame du ſcapel qui paroît toute à nud dans la cavité droite de la poitrine : ce qui prouve que le Mediaſtin eſt plus à gauche.

D. Le Mediaſtin qui eſt tranſparent dans cet endroit.

E. Le poûmon droit.





SECONDE PARTIE DE L'ANATOMIE DES VISCE'RES,

Dans laquelle on traite de ceux qui sont contenus dans la poitrine.

CHAPITRE PREMIER

De la Plévre & du Médiaſtin.

UNe averſion, un dégoût pour un Anatomiſte qui s'amuſe de tems en ems à examiner la ſtructure & l'ordon-iance des parties qui entrent dans la con-ſtruction de l'homme, eſt de lire les Livres le ceux qui n'ont jamais ſçu manier le ſca-pel. Comme quelques Modernes ſont de e nombre, on voit auſſi dans leurs Livres ui ne différent guéres les uns des autres, a méme deſcription de la Plévre en ces ermes. » La plévre eſt une membrane polie qui environne la cavité du thorax, compoſée de *deux lames*, entre leſquel-

» les se trouve une substance celluleuse, » &c. Ils ornent ensuite ce prélude de quelques vaisseaux sanguins & nerveux qui rampent dans la Plévre, & voilà toute la description qu'on trouve dans ces Anatomistes, comme si c'en étoit assez pour donner une idée nette de la structure & de la mécanique d'une membrane aussi considérable.

La membrane appellée *Plévre*, n'a qu'une lame.

Moins complaisant pour ces sortes d'Ecrivains, je dis que la *Plévre* est une membrane simple & non double; par conséquent qu'on n'y peut trouver deux lames appliquées l'une sur l'autre, & séparées par une substance celluleuse: mais si on l'examine avec attention, on trouve comme au péritoine, qu'elle est fabriquée de deux substances. La plus intérieure est une membrane simple, d'un tissu très-fort & très serré; & l'extérieure est une substance folliculeuse & celluleuse, plus ou moins considérable en certains endroits, manquant absolument en d'autres, & un peu garnie de graisse en quelques-uns.

Veut-on se convaincre de ce que j'avance; qu'on se donne la peine de disséquer la portion de la Plévre qui couvre le diaphragme du côté droit (car toute la tête du Tiéfle tendineux n'en est point revêtue) si le Disséqueur a de l'habitude

& de la patience, il avouera qu'il aura beaucoup de peine à enlever une membrane très-fine, très-ſerrée, très-ſimple, & ſans qu'on puiſſe trouver entre elle & le diaphragme, aucune ſubſtance celluleuſe ? Dira-t-on après une ſemblable expérience, que la *Plévre* eſt compoſée de deux lames ? De plus, la ſubſtance celluleuſe que je n'ai jamais regardé comme une lame, manque ici abſolument.

Qu'on diſſéque par tout ailleurs la *Plévre* avec application, on n'y trouvera point deux lames, deux trames, en un mot deux membranes appliquées l'une ſur l'autre; mais ſa ſurface extérieure eſt recouverte d'une ſubſtance celluleuſe, qui ſe trouve même garnie d'un peu de graiſſe dans l'intervalle des côtes ? *

La *Plévre* n'eſt pas comme le péritoine, un ſac ſeul & unique, dont les enfoncemens intérieurs conſtruiſent des ligamens de différentes eſpeces; mais ce ſont deux ſacs ovales, poſés l'un à droit & l'autre

* Vers la fin de l'impreſſion de la premiere édition de cet Ouvrage, qui eſt encore preſque le même, ſur tout à l'égard de la Plévre, il parut vn Livre de M. *Morand*, dans lequel M. *VVinſlovv* pag. 314. dit avoir démontré depuis plus de dix ans, dans ſes leçons publiques, la fauſſeté des deux lames du péritoine, & prouvé le tiſſu cellulaire de ce ſac & de la *Plévre*.

J'ai rapporté en parlant du péritoine, que cet Auteur n'avoit pas toûjours été du même ſentiment; mais il s'y eſt fixé dans ſon Anatomie.

à gauche, dans deux eſpeces de niches en partie oſſeuſes & en partie charnues, qui ſont la cage, la caiſſe, ou le berceau de la poitrine.

Que doit-on inférer de cette deſcription, ſinon que la poitrine a deux cavités manifeſtes, une droite & une gauche, bornées chacunes par les parois de chaque ſac? Et comme on a coutume d'ouvrir la poitrine, de maniere qu'on ouvre en même-tems les deux ſacs de la *Plévre*, on apperçoit une cloiſon perpendiculaire qu'on appelle *Mediaſtin*, & qu'on croit une membrane diſtinguée de la *Plévre*: ce ne ſont cependant que les deux ſacs de la *Plévre* adoſſés l'un à l'autre, qui forment ce qu'on appelle le *Mediaſtin*, & qui ſont appliqués immédiatement l'un auprès de l'autre, à la partie antérieure inférieure de la poitrine; mais tout le long de ſa partie poſtérieure, & vers ſa partie ſupérieure, ils ſont ſéparés par la ſubſtance celluleuſe, & par des organes que je détaillerai dans leur lieu. Voilà la ſtructure du *Mediaſtin*, à laquelle je donnerai encore quelques coups de pinceau.

Structure du Médiaſtin.

Les deux ſacs membraneux qui forment la *Plévre*, s'enfoncent en dedans preſque dans le centre de leur cavité, & chaque ſac produit par cet enfoncement

un repli, un allongement, qui donne une tunique commune aux vaiſſeaux ſanguins, & aux conduits de l'air qui vont aux poûmons & qui en reviennent, auſſibien qu'une membrane qui couvre les véſicules de ce viſcére. En un mot, l'endroit où commence cet enfoncement peut être appellé par rapport aux canaux de l'air qu'il renferme, la racine du poûmon; d'où l'on voit qu'il n'y a que les poûmons qui ſoient contenus dans chaque ſac de la *Plévre* : & comme ces ſacs membraneux ſont tendus & appliqués aux parois intérieures de la cage oſſeuſe qui compoſe la poitrine, il eſt facile de conjecturer que les poûmons ont une entiére liberté de s'étendre & de s'affaiſſer.

Il eſt encore eſſentiel de ſçavoir que ces deux ſacs ne ſont point de la même grandeur; que le droit eſt plus ample que le gauche, & que ce dernier ne forme point une baze ſemblable à celle du droit, puiſqu'il ne recouvre point le diaphragme dans preſque toute la tête de ſon tréfle tendineux, mais laiſſe un eſpace triangulaire qui n'eſt recouvert que par le péricarde. On voit donc par là, que la *Plévre* ne recouvre pas le diaphragme dans toute l'étendue de ſa ſurface ſupérieure.

La Plévre ne couvre pas entierement le centre tendineux du diaphragme.

Puiſque les deux ſacs de la *Plévre* ne

ſont pas de la même grandeur, & que le *Mediaſtin* n'eſt autre choſe que l'adoſſement de ces deux ſacs ovalaires & membraneux, il s'enſuit par une conſéquence naturelle, que l'adoſſement de ces ſacs ne ſe fait pas directement dans le milieu de la poitrine; que ce qu'on appelle le *Mediaſtin*, ne ſépare point la potrine en deux parties égales, & que le ſac droit de la *Plévre* étant plus ample, il s'enſuit encore que la cavité droite de la poitrine doit avoir plus d'étendue. C'eſt une obſervation de M. *Winſlovv*, que l'on voit dans les Mémoires de l'Académie Roïale des Sciences, année 1715.

En effet, ſi l'on veut ſe convaincre de cette vérité par les expériences de ce célébre Anatomiſte, il faut (comme je l'ai fait dans la deuxiéme figure de la douziéme Planche) mettre un ſcapel B qui perce le *Sternum* dans le milieu de ſa partie antérieure, & couper les cartilages aux deux côtés du *Sternum*, puis caſſer les côtes dans leur partie oſſeuſe, & les renverſer. Cette préparation faite, on voit premiérement le *Mediaſtin* fort tranſparent ſous le ſecond os du *Sternum*; ce qui prouve que les deux ſacs de la Plévre ſont adoſſés & comme collés dans cet endroit, & qu'il y a fort peu, ou point du tout, de tiſſu cellulaire dans leur interſtice. Se-

condement, l'on voit la lame du ſcalpel C. qui eſt dans la cavité droite de la poitrine, & qui eſt éloignée de deux bons travers de doigt du *Mediaſtin* D. qui eſt plus à gauche de toute cette diſtance, & il l'eſt encore davantage à l'endroit où le *Sternum* s'articule avec la ſeptiéme vraie côte. Ainſi combien ceux qui ont décrit un eſpace triangulaire entre les deux lames du Mediaſtin qui ſe trouve derriere la partie inférieure du *Sternum*, ſe ſont-ils trompés lourdement ? C'eſt même une faute que l'on apperçoit dans les Planches d'*Euſtachius*, & que M. *Lanciſi*, Médecin de ſa Sainteté, a pris pour des nerfs dans l'explication qu'il en donne : mais *Dionis* célébre Chirurgien de Paris, & Anatomiſte ſi diſtingué dans ſon tems, que ſes ouvrages ont ſervi & ſervent encore de guide à tous ceux qui s'appliquoient à l'art de guérir, ſur-tout depuis que ſon ſçavant Traité d'Opérations eſt orné des belles Remarques que M. *la Faye* y a faites, & de celles qu'il a tirées de nos illuſtres Confréres ; *Dionis*, dis-je, fait obſerver dès la troiſiéme édition de ſon Anatomie, que cet eſpace triangulaire que l'on obſerve entre les lames du *Mediaſtin*, directement ſous la partie inférieure du *Sternum*, ne devient exiſtant que par la faute de l'Artiſte, qui levant

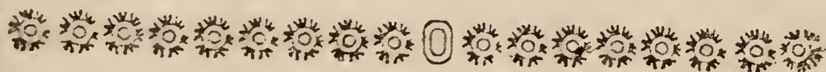
Dionis eſt le premier qui a fait connoître que le Médiaſtin étoit ſans cavité ſous le *ſternum.*

le *Sternum* de bas en haut, écarte & détache les ſacs de la *Plévre*, de la parois interne & inférieure du *Sternum*, & fabrique ainſi un eſpace qui ne ſe rencontre point naturellement, & qu'on ne peut voir que par la mauvaiſe méthode d'ouvrir la poitrine, que je viens de rapporter.

On doit donc conclure de tout ceci, que le *Mediaſtin* n'eſt pas tout le long du milieu du *Sternum* par ſa partie antérieure, mais qu'il ſe jette à gauche à meſure qu'il approche du diaphragme ; de ſorte qu'en touchant cette cloiſon tranſverſale, il eſt directement ſous le cartilage de la ſeptiéme vraie côte du côté gauche. On doit encore concevoir que les parois des ſacs de la *Plévre*, ou, ſi l'on veut, les lames du *Mediaſtin*, ne laiſſent dans cet endroit, aucun eſpace entre elles, mais qu'elles ſe touchent ſi bien qu'elles ſont tranſparentes. Il n'en eſt pas de même de ſes parties poſtérieure & ſupérieure, car les ſacs ou les lames du *Mediaſtin* ſont ſi bien ſéparées, qu'elles laiſſent entre elles des eſpaces triangulaires fort conſidérables. Le premier de ces eſpaces eſt le long de ſa partie poſtérieure ; & comme il ſert à loger l'épine du dos, il va en augmentant à meſure qu'il approche du diaphragme. Le ſecond eſt à ſa partie antérieure & ſupérieure, ſous le premier os du *Ster-*

num : il eſt de même que l'autre, fort garni de la portion celluleuſe qui s'inſinue dans ces eſpaces ; mais il ſert encore à loger des vaiſſeaux de beaucoup d'eſpeces, & la glande appellée *Thimus*.

La ſituation naturelle du *Mediaſtin* n'eſt donc pas une cloiſon poſée de champ, mais elle eſt tournée en aîle de moulin à vent, dont le bord poſtérieur ſépare cimétriquement & également les deux niches de la caiſſe de la poitrine, mais le bord antérieur s'émincit, & ſe jette obliquement à gauche. Nous ferons ſentir la raiſon de cette mécanique en traitant du Péricarde.



CHAPITRE II.

De la Glande appellée Thimus.

LE *Thimus* eſt mis au rang des glandes conglomerées. Sa ſituation eſt ſous la partie ſupérieure du *Sternum* (le ſujet étant conſideré couché) je veux dire dans cet eſpace triangulaire que j'ai fait obſerver à la partie ſupérieure du mediaſtin.

La figure la plus ordinaire de cette glande, eſt d'imiter aſſez de petits poû-

mons, aïant des lobes & des lobules comme les poûmons, qui descendent même, dans les jeunes gens, jusques sur le péricarde, comme on le voit dans la premiere figure de la treiziéme Planche, qui a été copiée d'après un sujet de quatre ou cinq ans. L'on voit dans la même figure, que cette glande est placée directement sur le milieu ou environ de la veine soûclaviere gauche, qui, comme je l'ai déja dit, traverse presque toute la poitrine ; que son lobe droit monte jusqu'à cet enfoncement qui se trouve au-dessus du premier os du *Sternum*, entre les attaches inférieures des sterno-mastoïdiens, & que l'on a coutume d'appeller la *saliere* ou la fourchette. Je l'ai vû beaucoup excéder la hauteur du premier os du *Sternum* dans des enfans d'un an, & M. *Morgagni* dit que » le *Thimus* a non seulement son » étendue le long du progrès de l'aorte » & de la veine-cave supérieure, mais » même nous l'avons vû quelquefois » monter jusqu'à un tel point dans des » fœtus, qu'il atteignoit la glande Tiroïde. *Cæterùm non modò secundùm longitudinem aortæ, & venæ cavæ superioris extenditur, verùm etiam in fœtibus eò usque ascendere interdum vidimus, ut thyroidæam glandulam attingeret.* Morgagn. Adverſ. V. Animad. XIII.

Enfin le lobe droit du *Thimus* deſcend enſuite juſques ſur la partie antérieure & moïenne du péricarde, & le lobe gauche deſcend encore plus bas.

La couleur du *Thimus* eſt d'un rouge pâle, tirant un peu ſur le brun; & ſon uſage eſt, ſuivant toutes les apparences, de ſervir à la nourriture du fœtus. La liqueur ſéreuſe & un peu chileuſe dont on le trouve ſouvent abreuvé, ſemble favoriſer cette opinion, qui paroît du moins beaucoup plus cenſée que celle de *Verheyen*, qui veut qu'il ſerve à filtrer la ſéroſité que l'on trouve dans le péricarde. *Accedit, me quoque in fœtibus, & in his quadrimeſtri etiam aliquo, diſſecandis univerſam thymi ſubſtantiam albicante quodam ſero, & ferè chyloſo admodum imbutam inveniſſe, ut neque parum, neque id genus humoris ſecernere, quod in Pericardio colligitur, appareret.* Morgagn. Adver. Animad. XIII.

On peut voir la I. fig. de la 13. Planche, où le *Thimus* eſt au naturel.





CHAPITRE III.

Du Péricarde.

LE *Péricarde* eſt une petite poche, ou un petit ſac membraneux, deſtiné à filtrer & à contenir une eſpece de ſéroſité à la circonférence du cœur. Sa ſubſtance eſt une trame ou un tiſſu membraneux qui compoſe une ſeule lame ou tunique aſſez forte, dont la parois intérieure eſt liſſe & polie, & à laquelle on apperçoit quantité de petites ouvertures ou pores, qui ſe manifeſtent (en bandant le *Péricarde* ſur le doigt) par une infinité de petites goutelettes de ſéroſité qui paroiſſent comme une roſée.

La parois extérieure du *Péricarde* eſt plus inégale & méme raboteuſe, parce que ce ſac membraneux a extérieurement une portion cellulaire, qui n'eſt que la continuité du tiſſu celluleux qui entoure les deux ſacs de la plévre; & qui ſe trouvant par conſéquent dans leur adoſſement, eſt le même que celui que j'ai fait obſerver entre les lames du Mediaſtin, dans lequel le *Péricarde* eſt ſitué.

La liqueur qui ſe filtre dans les petites véſicules qui environnent le *Péricarde*, &

qui ſe répand enſuite dans ſa cavité, par le moïen des petites ouvertures ou pores dont j'ai parlé, rend la parois intérieure de ce ſac membraneux plus gliſſante ; ce qui fait que les frottemens du cœur ne ſont point gênés, & ſe font avec plus de liberté. Ainſi par-tout où il doit ſe faire des frottemens & quelque ſorte de colliſion, l'habile Fabricateur de la nature y a mis des ſources fécondes de liqueurs de différentes eſpeces, qui rendant ces chocs plus gliſſans, garantiſſent les parties de gerſûres, & d'un deſſéchement dont les ſuites feroient promptement périr l'animal. Voilà donc le véritable uſage de cette roſée qui mouille la ſurface interne du *Péricarde* ; & non pas, comme le prétendent quelques Anatomiſtes, de rendre les fibres du cœur plus ſouples ; car la ſoupleſſe des fibres de cet organe, n'eſt point produite par des moïens différens à ceux qui ſervent aux autres muſcles ; & la graiſſe, dont la quantité eſt non ſeulement proportionnée à la groſſeur des muſcles, mais encore à leurs mouvemens plus ou moins grands & fréquens, eſt cette huile deſtinée à la ſoupleſſe de leurs fibres.

Uſage de la liqueur du Péricarde.

Si la liqueur du *Péricarde* avoit, par exemple, été placée dans cette poche membraneuſe, pour rendre les fibres du

cœur plus ſouples, parce que ce muſcle eſt dans un continuel mouvement, n'eût-il pas auſſi fallu quelque liqueur pour donner plus de ſoupleſſe aux fibres des muſcles des yeux, &c. dont le mouvement eſt preſque continuel? cependant nous n'y voïons d'autre liqueur que la graiſſe? Donc notre conſéquence eſt juſte, tant par rapport à la liqueur du Péricarde, que par rapport à la graiſſe.

Je ſçai qu'on me dira par rapport à la graiſſe, qu'un de ſes uſages n'eſt pas de concourir à la ſoupleſſe des fibres charnues ou tendineuſes, ni de faciliter & adoucir les frottemens de ces derniers, comme je l'avance ici, & comme je l'ai détaillé plus au long en parlant de la graiſſe, où j'ai rapporté quantité d'endroits dans leſquels elle environnoit les muſcles & les tendons. Et pour combattre par des preuves, mon idée ſur cet uſage de la graiſſe, on alléguera que la *main eſt garnie plus qu'aucune autre partie, de tendons qui ſont expoſés à des mouvemens plus fréquens que par-tout ailleurs, & que cependant on n'y voit point de graiſſe, ſurtout à ſa partie externe.*

Ce ſeroit vouloir borner les adreſſes de l'habile Ouvrier, que de l'aſtreindre à ne pouvoir ſe ſervir que d'un moïen pour adoucir les fottemens, en conſervant en

méme-tems la souplesse entre les parties qui doivent nécessairement se toucher fréquemment. Quand la graisse qu'il destine à cette action, lui devient incommode par rapport à différentes actions, il a des ressources qui ne sont point humaines, & que nous devons essaïer de pénétrer, ou du moins les admirer. Peut-on douter que cet excellent Ouvrier n'ait pas prévû, que s'il avoit enduit le Péricarde de graisse (si facile à pululer sur-tout quand on est en bonnes cuisines) elle eût souvent rempli ce sac membraneux, au point que le cœur eut été, tout-à-coup, arrêté dans ses mouvemens? Que de morts subites, quoiqu'il n'y en ait déja que trop par d'autres causes! Mais la liqueur péricardine, construite de façon qu'elle se dissipe à mesure qu'elle se crée, adoucit mieux les frottemens que la graisse facilite ailleurs.

Peut-on accuser cet Architecte suprême, de n'avoir pas prévû qu'un paquet de graisse dans la main, eut empéché l'agilité de cette partie de l'homme qui lui est si nécessaire, & qui fait tant d'ouvrages si utiles à la Société? Mais la sinovie gluante & onctueuse comme elle est, renfermée dans des gaines, fait en moindre volume, ce que la *graisse* opére en d'autres endroits, où elle a encore bien

d'autres uſages que j'ai détaillés, & qui ſeroient ſuperflus ici.

Peut-on enfin accuſer le Créateur de toutes choſes, de n'avoir pas prévû qu'un couſſin de graiſſe à l'extérieur de la main & des doigts, eût été un obſtacle à mille uſages, que tout homme d'eſprit peut mieux appercevoir & déduire que moi : & comme Chirurgien ne puis-je pas dire, qu'il eût été un obſtacle à ces opérations par leſquelles nous ſommes obligés d'aller chercher l'homme pour lui donner le jour ? Mais la ſinovie, que la diſſection aſſidue & ſans prévention fait appercevoir autour des tendons extenſeurs des doigts, procure ici les mêmes avantages que j'ai aſſignés ailleurs à la *graiſſe.*

C'eſt ici que l'objection ſe ranime, & l'on allégue que la ſinovie eſt en très-petite quantité autour des tendons qui ſont ſur la main & les doigts. Mais croit-on que la ſtructure extrémement plate de ces tendons, ait été faite ſans un deſſein prévû ? Compte-t-on pour rien ce tiſſu folliculeux, dont les véſicules ne peuvent ſéparer qu'une légere quinteſſence graiſſeuſe : ce tiſſu, dis-je, folliculeux qui couvre les tendons qui rampent ſur la main & les doigts ? Ainſi, ſtructure plate des tendons, tiſſu folliculeux, & ſi

propre à rendre les parties gliſſantes ; ne ſont-ce pas là des compenſations à la quantité de ſinovie, inimitables à tout autre qu'à celui qui les a faites, & qui en a prévû la néceſſité ? N'eſt-ce pas par rapport à ces compenſations, que la ſinovie eſt en ſi petite quantité autour de ces tendons? N'eſt-ce pas par rapport à cette petite quantité de ſinovie, que les gaines qui ſervent à la contenir, ſont ici ſi minces & ſimplement membraneuſes? N'eſt-ce pas pour obvier à l'inconvénient d'une forêt de gaines cartilagineuſes ſur la main & les doigts, que la ſinovie eſt ici en petite quantité; que ces compenſations ont été néceſſaires & prévûes avant la conſtruction du genre humain ? Ne conviendra-t-on pas que ces ſtructures & ces compenſations rempliſſent les uſages que j'ai aſſignés à la *graiſſe*, dans les endroits où ſa préſence étoit néceſſaire, non ſeulement pour la ſoupleſſe des tendons & leur frottement, mais en même-tems pour millé autres avantages que j'ai déduit dans ſon lieu ?

Ces réfléxions paroîtront peut-être ici déplacées ; & quoique j'aie fait tout mon poſſible pour les y encadrer, j'avoue néanmoins, que l'objection qui leur a donné naiſſance (& qui n'a peut-être été faite que pour contrarier des

usages de la graisse que personne n'avoit écrit avant moi) n'est venue à ma connoissance, que dans le tems qu'on imprimoit ce Chapitre. Tel est l'effet des objections faites avec la politesse qui a accompagné celle-ci : si elles ne paroissent pas de nature à mériter un consentement, elles ont du moins l'avantage d'aiguillonner l'esprit de façon, qu'elles rendent les matieres plus lumineuses.

La situation du *Péricarde* est, si l'on en croit la plûpart des Anatomistes, au milieu de la poitrine. Or si le *Péricarde* est renfermé dans le Mediastin, comme je l'ai déja avancé, & qu'on n'en peut douter; & si le Mediastin ne se trouve pas dans le milieu de la poitrine, comme je l'ai démontré par l'expérience, il s'ensuit que le *Péricarde* ne doit pas être dans le milieu de la poitrine, mais un peu plus à gauche qu'à droit ; ce que l'on verra avec satisfaction dans la deuxiéme figure de la treiziéme Planche.

Vraie situation du Péricarde.

Le cœur aïant une figure irrégulierement conique, on dit que le *Péricarde* qui est son enveloppe, a la même figure : & comme la baze du cœur est plus supérieure qu'inferieure, on conclud de là que la partie la plus large du *Péricarde*, ou sa baze, est en haut. La plûpart des Anatomistes ne donnent cette conjectu-

re qu'à deviner, mais M. *Noguez*, plus hardi, & qui croit être plus sûr de ſon fait que les autres, ne laiſſe rien de douteux ſur cette poſition. » Le *Péricarde*, dit-
» il, eſt attaché au mediaſtin, au milieu
» du diaphragme, aux gros vaiſſeaux
» qui ſoutiennent le *Péricarde* avec le
» cœur : *ſa BAZE eſt percée dans cinq*
» *endroits pour donner paſſage aux vaiſſeaux*
» *communs du cœur.*

Tout le monde ſçait que les vaiſſeaux communs du cœur lui ſont ſupérieurs, puiſque le cœur eſt ſuſpendu par ces mêmes vaiſſeaux. Or ſi le *Pericarde* eſt percé à la *baze* par les vaiſſeaux communs du cœur, comme le prétend M. *Noguez*, il s'enſuit néceſſairement que la baze ou la partie la plus large du *Péricarde* eſt en haut, & que la pointe de cette poche conoïde eſt en bas. C'eſt ſi bien le ſentiment de cet Auteur, qu'il l'a fait ainſi graver dans la deuxiéme figure de ſa treiziéme Planche, où l'on voit le *Péricarde* marqué A, qui indique cette poche dans ſa ſituation naturelle ſuivant lui; la baze ou la partie la plus large étant en haut, & la pointe en bas. De plus, le cœur dans cette Planche, eſt auſſi éloigné du diaphragme que de la premiere côte; & les poûmons deſcendent beaucoup au-deſſous du *Péricarde*, & vont

toucher le diaphragme.

Si nous relevons ces fautes grossiéres, c'est parce qu'un très-célébre Anatomiste assure que son Auteur *rend un grand service aux Commençans, & à ceux qui n'ont pas le moïen ni le loisir de feuilleter quantité de Livres modernes.* Ainsi nous croïons que nous devons avertir, du moins les Etudians en Chirurgie, de ne pas croire à la lettre, tout ce qui est annoncé dans cet ouvrage, & de se persuader que le *Péricarde* n'est pas seulement attaché au Mediastin, comme le dit l'Auteur que nous venons de citer, mais qu'il est contenu dans le Medistin même; qu'il *n'est point attaché au milieu du diaphragme*, mais qu'il l'est plus du côté gauche; que sa baze n'est point *supérieure*, mais qu'elle est *inférieure*; que le *Péricarde* n'est point autant éloigné du diaphragme que de la premiere côte, comme la Planche que nous critiquons le représente, mais qu'il y est intimement collé; en un mot, que les trous des vaisseaux communs du cœur ne se trouvent point à la baze du *Péricarde*, mais les artéres à sa pointe, & les veines à la partie droite un peu postérieurement.

Ces vérités constantes sont parfaitement bien représentées dans les deux

figures de la treiziéme Planche, où après avoir levé le *Sternum*, nous avons soufflé le *Péricarde* sans le déranger en aucune façon ; pour lors nous l'avons vû ressembler à une *courge*, ou à une poche de figure conoïde, deux fois plus grande & plus ample que le cœur, dont la pointe est en haut positivement au-dessous de la veine soûclaviere gauche, pendant que la baze ou la partie la plus large, est fortement collée par une surface triangulaire, au centre tendineux du diaphragme, directement à la tête de son *Tréfle*.

La pointe du Péricarde est située supérieurement & sa baze inférieurement.

Voilà ce que j'appelle la vraie figure & la vraie situation du *Péricarde*, qui n'est point conoïde, pour imiter la figure conique ou plûtôt piramidale du cœur; mais pour embrasser & assujettir par sa pointe, les vaisseaux du cœur les plus disposés à se mouvoir. Ce ne sont point ici des spiritualités arbitraires, ni des conjectures hazardées ; ce n'est autre chose que la structure & la position naturelle de ces parties, qui forcent à concevoir cet usage. N'en est-on pas convaincu, quand on examine la position du cœur dans cette poche ? Elle est telle qu'il n'y occupe que sa baze ou sa partie la plus large ; qu'il y est posé transversalement, comme on peut le voir dans la

premiere figure de la quatorziéme Planche ; & que sa surface triangulaire pose sur la surface triangulaire du *Péricarde*, que nous avons dit être collée sur la tête du *Tréfle* tendineux du diaphragme.

Il est présentement facile d'appercevoir la raison mécanique de la position oblique du Mediastin ; elle n'est que pour soutenir le *Péricarde* qui doit lui-même contenir le cœur, afin que l'un & l'autre soient plus du côté gauche pour des raisons que nous ne pouvons expliquer ici, & qu'ils soient arrêtés avec plus de stabilité, sans être exposés à vaciller comme ils l'eussent été, si le Mediastin eût eu la direction qu'on s'étoit imaginée. C'est même le sentiment de M. *Winslovv* dans le Mémoire cité, aussi-bien que dans son Anatomie.



CHAPITRE IV.

Du Cœur, & de ses dépendances.

LE *Cœur* est un double muscle si artistement fabriqué, qu'il contient dans sa propre substance quatre especes de cavités ; sçavoir, deux principales dont la dilation & la constriction alternative, mettent

mettent en action tout ce qu'il y a de fluides dans le corps. Les deux autres cavités font comme les antichambres de celles-ci, à la porte desquelles on voit des sentinelles construites avec tant d'art, que leur structure, & celle de tout l'organe entier, sont infiniment au-dessus des pompes aspirantes & refoulantes, dont nous ne pouvons faire ici qu'un foible parallele ; & où il semble que l'Artiste ait épuisé toute son industrie.

Un tel prélude semble annoncer de longues explications phisiques, & bien des réflexions curieuses sur la mécanique de cette machine inimitable à tout autre qu'à son divin Fabricateur ; & certes notre penchant nous porteroit volontiers à entrer dans cette ingénieuse & sublime discussion, si nous n'appréhendions de mettre une mauvaise bordure à un magnifique tableau. C'est ce qui nous oblige à nous contenter d'atteindre, autant qu'il nous sera possible, au but que nous nous sommes proposé dans cet Ouvrage, qui est d'examiner très-succinctement la *figure*, la *position* naturelle, & la *structure* de chaque viscére. Nous ne craindrons pas du moins, qu'il en soit de l'artifice des organes que nous avons à décrire, & principalement du *Cœur*, comme des ouvrages grossiers des hommes, qui éblouis-

ſent quelquefois & ſurprennent à la premiere vûe avant qu'on les ait attentivement examinés, mais dont un examen ſérieux diminue beaucoup l'eſtime qu'on en avoit conçue.

Si l'on donne une figure conique au *Cœur*, c'eſt apparemment de celui des brutes dont on entend parler ; car ſi pour me ſervir d'une comparaiſon populaire, le cone imite aſſez la figure d'un pain de ſucre, le *Cœur* de l'homme n'étant point exactement rond, comme l'eſt un cone, on peut plûtôt le comparer à une piramide. En effet, ſi l'on fait attention aux différentes ſurfaces de ce viſcére, qui d'une baze large vont ſe terminer à une pointe, on verra la piramide bien exprimée ; à moins qu'on ne veuille dire que ſa figure repréſente un cone obtuſangle ou acutangle.

Le Cœur offre trois eſpeces de ſurfaces aſſez différentes.

On peut obſerver au *Cœur* trois eſpéces de ſurfaces, deux ſupérieures & une inférieure. Les ſupérieures ne ſe diſtinguent preſque pas à leur ſommet, parce qu'elles ſont toutes deux aſſez rondes ; cependant comme la poſtérieure l'eſt plus que l'antérieure, on peut, en y faiſant attention, les diſtinguer fort bien l'une de l'autre. Il n'en eſt pas de même de la ſurface inférieure, elle eſt plane & fort plate ; elle repréſente une face trian-

gulaire, qui eſt poſée ſur la partie triangulaire de la baze du *Péricarde*, que j'ai dit être collée ſur la tête du *Trefle* tendineux du Diaphragme.

Or ſi le long du cone obtuſangle que forme le *Cœur*, on y obſerve une ſurface plate & triangulaire, & que cette face ſoit poſée ſur le Diaphragme, cela dénote que le *Cœur* n'a pas ſa baze en haut & ſa pointe en bas, mais qu'il eſt comme le Diaphragme, ſitué tranſverſalement. Cette poſition, qui eſt la ſeule vraie, a été décrite & gravée à merveille ſur les Planches de *Veſale* & d'*Euſtachius*; mais depuis ces grands hommes, les Anatomiſtes s'étant imaginés que le *Cœur* étoit ſuſpendu aux vaiſſeaux communs du *Cœur*, ils ont conclu que ſa baze étoit en haut, & ſa pointe en bas, & un peu à gauche.

Cette fauſſe ſituation du *Cœur* a même été aveuglément admiſe dans quelques écrits d'Anatomiſtes modernes, & nous l'aurions peut-être auſſi adoptée, ſi M. *Winſlow* n'avoit pas fait voir à l'Académie des Sciences, en l'année 1715. qu'on ſe trompoit lourdement dans la poſition de cet inſigne viſcére.

Afin donc de convenir préciſément de la vraie ſituation du *Cœur*, il eſt néceſſaire d'en faire une diviſion qui ſoit ſi claire,

que l'on puiſſe ſçavoir au juſte l'endroit où chacune de ces parties ſe trouve placée ; ce que j'eſpére obtenir en le conſidérant comme une piramide ou un cone très-irrégulier & obtuſangle, auquel on pourroit diſtinguer trois ſurfaces ; mais comme les deux ſupérieures ne différent que du plus au moins de rondeur, pour me rendre plus intelligible, je n'en ferai que deux, l'une ſupérieure & l'autre inférieure. Outre ces faces, je conſidére encore au *Cœur* deux bords & deux extrémités : ces bords ſont les angles obtus de ce viſcére, dont l'un eſt antérieur & l'autre poſtérieur. Les extrémités ſont inégales, puiſque l'une eſt fort groſſe qui eſt la baze, ſituée en partie à droit, & un peu poſtérieurement ; & l'autre eſt une pointe mouſſe ſituée à gauche & tournée vers l'extrémité antérieure de la ſixiéme vraie côte.

Diviſion du Cœur.

La dénomination de ces différentes parties du *cœur*, fait déja ſentir qu'il eſt non ſeulement ſitué en travers, mais un peu obliquement. En effet, lorſqu'on l'examine après avoir ouvert le péricarde en cruciale, comme je l'ai repréſenté dans la premiere figure de la quatorziéme Planche, on voit à peine un tiers de la baze du *cœur* du côté droit de la poitrine, & même un tant ſoit peu poſtérieure-

ment, pendant que tout le reſte de cet organe eſt vû du côté gauche, & que ſa pointe étant plus antérieure, ſe fait ſentir au-deſſous de la mammelle gauche.

Voilà la vraie ſituation du *cœur*. Il eſt néanmoins quelquefois arrivé que le *cœur* s'eſt trouvé ſitué tout autrement, je veux dire, qu'il n'avoit qu'un tiers de ſa baze du côté gauche de la poitrine, pendant que tout le reſte étoit du côté droit, & ſa pointe directement ſous la mammelle droite. Ceci paroîtra ſurprenant; rien cependant n'eſt plus vrai, & M. *Malaval*, Chirurgien Juré de Paris, ancien Démonſtrateur Roïal, & Chirurgien ordinaire du Roi, en ſa Cour de Parlement, aidé de M. *Foubert*, auſſi Chirurgien Juré & du Parlement, ont ouvert le cadavre d'un jeune garçon, & ont trouvé le *cœur* ſitué de la façon que je viens de le dire.

On doit regarder cette poſition extraordinaire du *cœur*, comme un jeu de la nature qui arrive très-rarement. Comme je me ſouviens cependant d'avoir lû quelques Auteurs qui ont trouvé le foïe ſitué à gauche, & la ratte à droit, j'avertis ici que ſi ces Auteurs avoient pris garde au *cœur*, ils l'euſſent trouvé, dans ces cadavres, du côté droit; car la nature ne peut pas ainſi tranſporter une partie con-

ſidérable, que toutes celles qui ſont de la même ſuite & de la même importance, ne le ſoient auſſi. En effet, dans le jeune garçon dont nous faiſons l'hiſtoire, le poûmon droit étoit *échancré*, comme nous ferons voir que le gauche doit l'être, * la veine *azigos* étoit à gauche, les veines-*caves* ſupérieure & inférieure à gauche, la *croſſe* de l'aorte à droit. Dans le bas-ventre le foïe étoit à gauche & la ratte à droit, le rein gauche plus bas que le droit, la veine ſpermatique droite ſe jettoit dans la rénale droite, &c.

Pour reprendre le fil de notre diſcours, nous diſons que la ſurface ſupérieure du *cœur* eſt convexe, & rendue telle par ſes deux ventricules : l'inférieure eſt plate & triangulaire, comme je l'ai déja dit, & eſt auſſi figurée de cette maniere par les deux ventricules ; d'où l'on voit très-clairement que les ventricules du *cœur* ſont mal déſignés en droit & en gauche, & qu'il eſt beaucoup mieux de les appeller antérieur & poſtérieur. Si les ſurfaces du *cœur* tiennent chacune en particulier leur configuration des deux ventricules,

* Tout ceci étoit le même dans ma premiere édition ; j'en avertis exprès, afin que l'avantage que je tirerai dans la ſuite, de cette échancrure du poûmon droit dans ce cas extraordinaire, ne ſoit pas regardé comme une preuve rapportée après coup, pour ſoutenir des erreurs.

il suit de toute nécessité, que ce que j'ai appellé chaque bord du *cœur*, ne tient sa figure que du milieu de chaque ventricule ; ainsi le bord antérieur étant le milieu du ventricule antérieur (qu'on a coutume d'appeller ventricule droit) doit être plus molasse que le bord supérieur, qui à son tour est figuré par le milieu du ventricule postérieur, mal nommé ventricule gauche, & cela, parce que celui-ci est beaucoup plus charnu que l'autre.

EXPLICATION

De la treziéme Planche.

LA premiere figure fait voir la poitrine ouverte de façon que le *sternum* est renversé sur le visage, & les côtes cassées & jettées en dehors, afin de voir les viscéres de cette cavité tels qu'ils sont naturellement sans presque de dissection.

A, La véritable figure du *Thymus* d'un enfant de quatre ans, qui est situé, comme l'on voit, devant ou sur la veine soûclaviere gauche, & dont les lobes descendent jusques sur le milieu de la partie antérieure du péricarde.

B. Le péricarde soufflé, & dont la baze est posée sur la tête du Trefle tendi-

neux du Diaphragme, & se jette plus à gauche.

CC. Les poûmons droit & gauche.

D. La veine soûclaviere droite qui est presque perpendiculaire. On ne peut voir qu'un petit bout de la gauche, parce qu'elle est cachée par le *Thymus*.

E. Le nerf diaphragmatique droit.

F. Le nerf diaphragmatique gauche.

LA SECONDE figure représente la poitrine ouverte de façon, qu'on y voit le péricarde soufflé dans sa situation naturelle, & plusieurs autres parties mal posées dans la plûpart des figures,

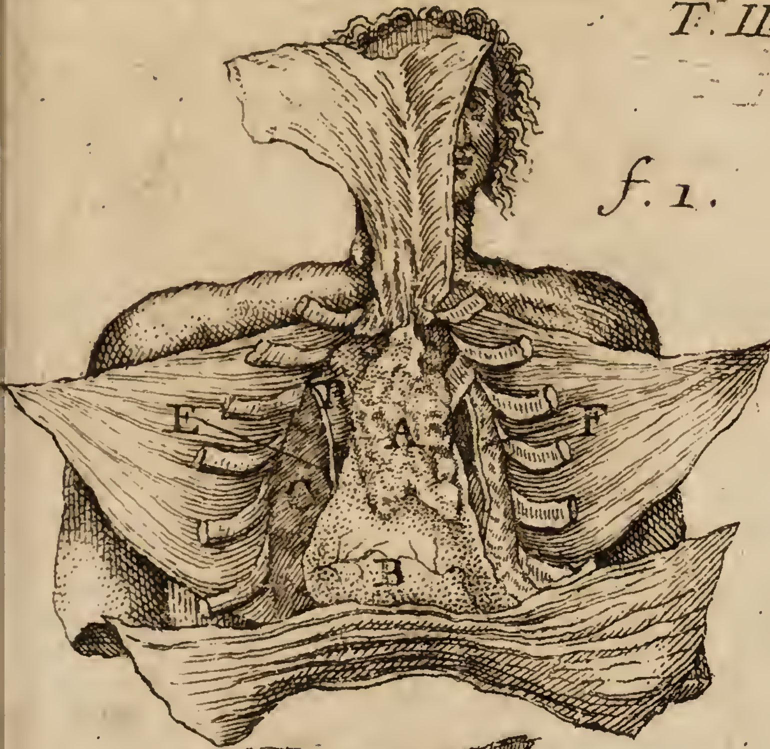
AA. Les côtes cassées & renversées.

B. Le *sternum* renversé & jetté sur le visage.

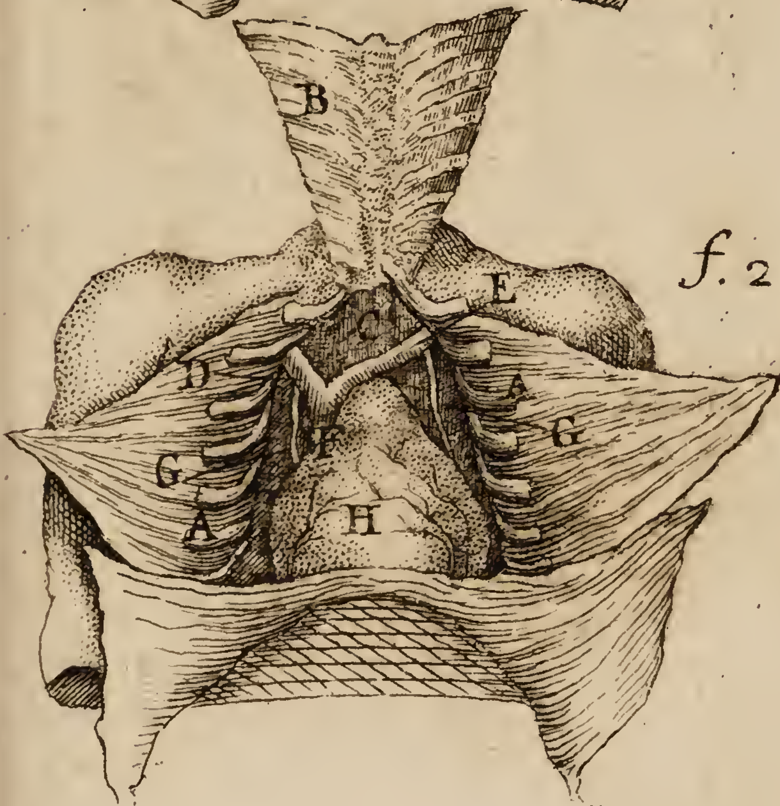
C. Le tissu cellulaire de l'espace supérieur du médiastin.

D. La veine soûclaviere droite, qui est très-courte en comparaison de la gauche, méme plus grosse, située presque perpendiculairement, & cependant un peu oblique. On voit le contraire dans les figures de presque tous les Modernes, où la veine soûclaviere gauche est aussi grosse que la droite, & se réunissent toutes les deux directement au milieu de la poitrine, ce qui est une position imaginée.

E. La veine soûclaviere gauche, qui



f. 1.



f. 2.

eſt plus menue & plus longue que la droite, puiſqu'elle paſſe tranſverſalement & obliquement juſqu'au côté droit, pour s'y unir avec la droite, & former-là la veine-cave ſupérieure.

F. La veine cave ſupérieure qui eſt toute du côté droit, & non dans le milieu de la poitrine, comme la repréſentent la plûpart des figures.

GG. Les nerfs diaphragmatiques qui partent des brachiaux. Leur ſituation eſt que le droit eſt plus vers le milieu de la poitrine que le gauche, & cela, parce que le médiaſtin eſt plus à gauche qu'à droit. Le nerf diaphragmatique droit ſe jette vers le bord poſtérieur du Diaphragme, & paroît plus court que le gauche: ce dernier eſt effectivement plus long, parce qu'il eſt obligé de faire un grand contour pour paſſer tout le long de la partie latérale gauche du péricarde, qui eſt plus du côté gauche que du droit, & aller enſuite ſe perdre au bord antérieur du diaphragme. Or comme ce nerf paſſe ſur l'endroit du médiaſtin qui eſt vis-à-vis la pointe du *Cœur*, il peut bien arriver que les grands battemens de ce puiſſant muſcle, lorſqu'on monte ou qu'on marche avec précipitation, cauſent un point douloureux dans l'endroit du diaphragme où ce nerf ſe jette, je veux dire, ſous

Pourquoi l'on ſent quelquefois une douleur au côté gauche de la poitrine, quand on

marche avec précipitation.

la mammelle gauche : * car pour lors le *Cœur* étant fort agité, & même dans une palpitation forcée, sa pointe agace, pour ainsi dire, ce nerf, ce qui peut causer l'accident en question

C'est plûtôt ici une histoire de ces parties, qu'une façon de les indiquer ; mais j'ai crû ces digressions d'autant plus nécessaires, que la matiere qui les occasionne n'est point de l'Anatomie des viscéres. & que les figures qui sont gravées dans les livres, les représentent situées tout autrement qu'ils ne le sont naturellement.

H. La véritable figure du péricarde soufflé dans sa situation naturelle Il imite assez exactement la figure d'une *courge* : sa pointe est supérieure, directement sous le milieu de la veine soûclaviere gauche ; & sa baze pose sur le diaphragme plus à gauche qu'à droit. On n'avoit point encore vû le péricarde si parfaitement que dans cette figure.

LA STRUCTURE MECANIQUE *du Cœur.*

Avant de parler de l'ordonnance des fibres charnues qui composent le *Cœur*, il est bon d'être instruit des cavités qui sont formées par cet arrangement. Ces cavi-

* M. *VVinstovv* dans les Mémoires de l'Académie, année 1715.

tés, comme je l'ai déja dit, ſont quatre ; ſçavoir, deux principales, appellées ſes *ventricules*, & deux autres, qui étant comme les antichambres de celles-ci, ſont appellées d'un mot général, les *oreilletes* du *Cœur*.

Les ventricules ne ſont point de la même conſiſtance ; l'antérieur, autrement le ventricule droit, eſt d'un tiſſu plus molaſſe & plus plat que le poſtérieur, parce que ſes parois ſont plus minces & moins garnies de fibres charnues. Au contraire, le ventricule poſtérieur aïant des parois compoſées de différentes couches de fibres charnues, eſt plus ferme, plus ſolide & plus convexe que le précédent. Ventricules du Cœur.

L'on dit communément que le ventricule poſtérieur, autrement dit le gauche, deſcend beaucoup plus bas que l'antérieur, & va même juſqu'à la pointe du *Cœur*. Cela eſt vrai dans les brutes, mais dans l'homme l'un & l'autre ventricule vont juſqu'à la pointe, qui eſt même ſi mince du côté du ventricule antérieur, qu'elle eſt tranſparente. Cependant les deux ventricules ne ſont point de la même grandeur ; car en les examinant avec attention, on voit que l'antérieur eſt un peu plus large.

La ſurface interne de ces ventricules eſt inégale, & même garnie de petites

colonnes charnues, dont l'extrémité libre, donne attache à de petites cordes tendineuſes qui viennent des valvules *tricuſpidos* & *mitrales*. Ces cavités ſont ſéparées l'une de l'autre par une cloiſon charnue très-forte, appellée *ſeptum medium*, qu'on a preſque toujours crû appartenir entierement au ventticule poſtérieur. Mais M. *Winſlovv* a fait voir à l'Académie des Sciences en l'année 1711. que cette cloiſon n'étoit que l'adoſſement des deux ventricules. C'eſt une mécanique à peu près ſemblable à celle du médiaſtin, qui n'eſt formé que par l'adoſſement des deux ſacs de la plevre.

Oreillettes du Cœur.

Les cavités du *Cœur* que j'ai regardées comme les antichambres de ces ventricules, ſont deux, qu'on connoît par le nom d'*oreillettes*. Quoique les ventricules du *Cœur* ſoient naturellement poſés de façon que l'un eſt antérieur & l'autre poſtérieur, & que les *oreillettes* ſe dégorgent chacune dans le ventricule qui lui eſt propre, cependant leur poſition eſt plûtôt l'une à droit & l'autre à gauche, obſervant néanmoins que la droite eſt plus antérieure que la gauche. Ainſi je continuerai à les appeller *oreillette* droite pour le ventricule antérieur, & *oreillette* gauche pour le poſtérieur. La ſituation tranſverſale & oblique du *Cœur* doit faire

ſentir la différence de ces poſitions, & pour quelle raiſon on n'apperçoit preſque pas l'*oreillette* gauche ; car poſant toutes les deux ſur le diaphragme, la gauche qui eſt plus poſtérieure, eſt cachée par le volume du *Cœur*.

Chaque *oreillette* eſt compoſée de deux ſacs, l'un qui eſt un petit ſac piramidal & un peu dentelé, eſt véritablement l'*oreillette* ; l'autre, qui comme la baze de celui-ci, eſt beaucoup plus conſidérable : il eſt appellé (du côté droit) le ſac de la veine-cave, & du côté gauche le ſac poûmonaire.

Le ſac de la veine-cave a une figure aſſez ronde, & l'on obſerve qu'il eſt compoſé d'un grand nombre de petites colonnes charnues qui ont différens contours, & qui ſont liées les unes aux autres par la continuité de la membrane interne des ventricules, & par la membrane externe du *Cœur* ; de ſorte que ces deux membranes laiſſent des intervales entre les colonnes, qui ſont comme de petits ſillons, c'eſt ce qui rend ce ſac & l'*oreillette* droite, ſi inégaux & ſi raboteux. Mais ce qu'il y a de ſingulier dans cette ſtructure, eſt que les ſillons ou les intervales des colonnes muſculeuſes, ne ſont uniquement formés que par la membrane interne & l'externe, qui ſont dans ces

quoit presque toujours dans les adultes; ou du moins qu'on y en voïoit que quelques traces, mais qu'on l'observe souvent dans les jeunes sujets, avec quelque différence de plus ou de moins : que toutes les fois qu'il ne l'a pas trouvée dans son entier, c'étoit la partie réticulaire qui manquoit le plus ordinairement; de sorte qu'il n'y avoit souvent qu'un croissant membraneux fort étroit. Voilà la véritable description de celle que j'ai fait dessiner, comme on peut le voir dans la Planche suivante, qui a été copiée sur un sujet de six à sept ans.

M. *Wislovv* continue à dire dans son Mémoire, qu'il trouvoit toujours cette valvule dans son entier dans les plus petits enfans, & fort diminuée dans ceux qui étoient plus avancés; de sorte que sa diminution lui paroissoit proportionnée à celle du *trou ovale*, & s'effacer à mesure que ce trou se ferme. Il assûre même que quand il l'a trouvée dans les adultes, il y a aussi trouvé la cloison des oreillettes percée. Delà il tire un raisonnement qui concilie M. *Mery* avec les autres Anatomistes, touchant le trou *Botal* & le sang qui passe de l'oreillette droite dans la gauche, & de celle-là en celle-ci. Voici l'extrait qu'en a fait l'Académie des Scien-

ces, parce que le Mémoire original eſt trop long.

» Il y a à l'ouverture du *trou ovale*, » dans le fœtus, une valvule ou mem- » brane flotante qui peut en avoir quel- » que apparence, mais elle n'en fait » point la fonction, & n'empêche point » que le ſang ne paſſe avec une égale li- » berté de droit à gauche, & de gauche » à droit. Son uſage n'eſt que de s'appli- » quer contre le trou, & de le fermer » après la naiſſance du fœtus, & certai- » nement cet uſage ſuffit. Avant la naiſ- » ſance le ſang des deux oreillettes du » *cœur* ſe mêle donc, & par conſéquent » celui des deux ventricules ; & le fœtus » eſt dans le même état que ſi ſon *cœur* » n'avoit qu'une oreillette & un ventri- » cule ; auſſi ne reſpire-t-il point, & il » doit être dans l'état des animaux qui » n'ont point de poûmon véritable, com- » me les poiſſons, ou qui n'en ont pas » un uſage perpétuel comme les Am- » phibies, tels que la Tortue & la Gre- » nouille : on ſçait que le *cœur* de ces » animaux n'a qu'une oreillette & un » ventricule.

» Le mêlange continuel du ſang dans » les deux oreillettes, & dans les deux » ventricules du *cœur* du fœtus eſt néceſ- » ſaire, parce que le fœtus ne reſpirant

» point, ſon ſang n'a que de l'air qu'il
» reçoit du ſang de la mere, & tout le
» ſang de la mere qui eſt venu par la vei-
» ne ombilicale, tombe dans l'oreillette
» droite du *cœur* du fœtus, où il faut que
» l'air qu'il contient ſe partage à tout ce
» que le fœtus a déja de ſang, c'eſt-à-
» dire, tout ce qui en eſt revenu & par
» la veine cave & par la veine poûmo-
» naire. Enſuite tout ce ſang animé d'air,
» eſt pouſſé par la ſiſtole du *cœur* & dans
» l'artére poûmonaire, & dans l'aorte,
» & dans le canal de communication, qui
» jettant du ſang immédiatement de l'ar-
» tére poûmonaire dans l'aorte deſcen-
» dante, lui épargne une circulation dans
» le poûmon.

» Ainſi il eſt inutile, ſelon M. *Win-*
» *ſlovv*, de s'embaraſſer des différentes
» forces, ou des différentes capacités des
» vaiſſeaux du côté droit ou du côté gau-
» che. Puiſque le *cœur* doit être conſide-
» ré dans le fœtus, comme n'aïant qu'une
» oreillette & un ventricule, il n'impor-
» te de quel côté le ſang ſoit pouſſé avec
» plus de force, ou ſe porte en plus
» grande abondance, c'eſt toujours du
» côté où il trouve le plus de facilité à
» ſon cours.

» L'office de la valvule d'*Euſtache* eſt
» d'empêcher que le ſang toujours mêlé,

» comme il doit l'être dans les deux oreil-
» lettes, ne reflue dans la veine-cave in-
» férieure; car s'il y refluoit, le mêlange
» feroit affoibli, & de plus, le fang de
» la mere retourneroit dans le placenta
» par la veine ombilicale, qui n'a point
» de valvules pour s'oppofer à ce retour.

L'on voit donc par ce trait d'hiftoire, que nous avons beaucoup d'obligation à M. *Winflovv*, de nous avoir renouvellé la *valvule d'Euftache*, qui avoit été fi long-tems dans l'oubli, & d'avoir concilié, par cette découverte, la fameufe difpute des premiers Anatomiftes de l'Europe contre M. *Mery*, qui étoit *Chirurgien* de l'Hôtel-Dieu, & très-habile Anatomifte. L'on doit cependant obferver ici que les conféquences que tous les Anatomiftes Philofophes ont tirées des capacités, des puiffances, des réfiftances, des viteffes, &c. ont toujours laiffé tant de difficultés, qu'elles n'ont pû engager ceux qui veulent voir clair, à prendre un parti préférablement à l'autre. Au contraire, la valvule du *trou ovale* ou de *Botal*; à laquelle M. *Mery* a fait perdre la fonction de valvule (non pas par les grandes lectures qu'il a faites, puifqu'il dit un jour à Meffieurs *Duverney* & *Winflovv*, fes adverfaires pour lors, qu'il s'*em*-

baraſſoit fort peu de tous leurs livres, * *&* *que le ſeul qu'il conſultoit, & qui fût capable de le ſatisfaire, étoit le cadavre*;) cette valvule, dis-je, qui depuis la connoiſſance qu'en a donné M. *Mery*, n'a eu de véritable office que celui d'une pierre d'attente, qui doit un jour ſervir à boucher le *trou ovale*, a dévoilé tout le miſtére, & a fait voir que toutes ces *ſciences tant vantées* deviennent de pures chiméres & de vrais *romans*, dès que le travail & les découvertes concourent à les contrarier.

EXPLICATION
De la quatorziéme Planche.

LA PREMIERE figure repréſente le péricarde ouvert, le cœur, ſes oreillettes, & les arteres communes en leur ſituation naturelle. Mais le Cœur ne garde point de proportion dans cette figure, étant trop gros & trop rond : faute appartenante au Deſſinateur qui n'avoit que du goût, & non les régles.

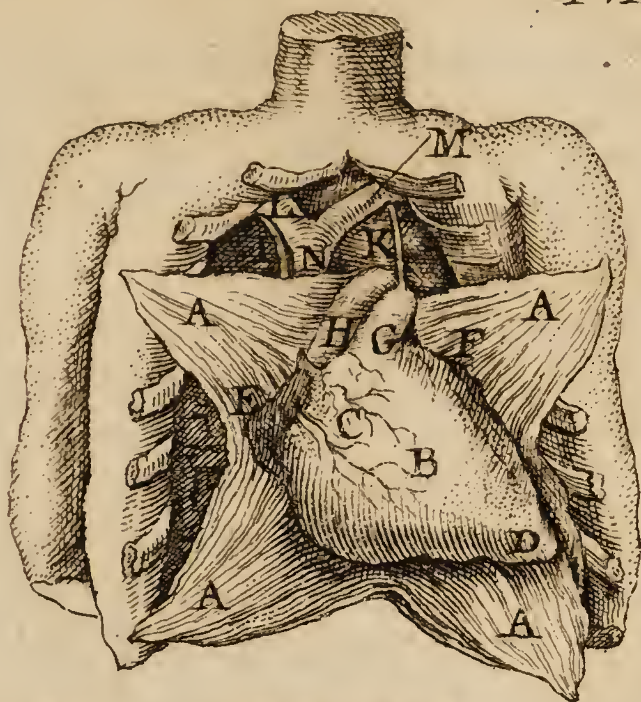
AAAA. Les quatre angles du péricarde.

B. Le cœur dans ſa véritable ſituation.

C. La baze du cœur qui n'a pas plus d'un tiers du côté droit, tout le reſte étant à gauche.

D. La pointe du cœur qui eſt entiére-

* Ils lui citoient beaucoup d'Auteurs.



f. 2.

B
D
C
A
E

ment à gauche, & un peu antérieurement.

E. L'oreillette droite du cœur, qui ne peut pas être dite antérieure comme son ventricule, parce qu'elle est à son extrémité droite, pendant qu'il traverse la poitrine.

F. Une petite portion de l'oreillette gauche, qui est difficile à appercevoir, parce qu'elle est située plus postérieurement.

G. L'artére poûmonaire qui est la plus antérieure de tous les vaisseaux, & à l'endroit du cœur le plus supérieur.

H. Le commencement de la crosse de l'aorte, qui n'est pas de côté, comme la représentent les figures ordinaires, mais qui se jette de devant en arriere.

I. Le nerf diaphragmatique droit qui est plus court que le gauche.

K. Le nerf diaphragmatique gauche.

L. La veine soûclaviere droite.

M. La veine soûclaviere gauche.

N. La veine cave supérieure, formée par la réunion des deux soûclavieres.

LA SECONDE figure représente les veines-caves ouvertes par leur partie postérieure, afin de voir la VALVULE D'EUSTACHE qui est à la partie antérieure de la veine-cave inférieure.

A. Le cœur dans sa situation naturelle.

B. La veine-cave ſupérieure ouverte & renverſée ſur le cœur.

C. L'entrée du ſac de la veine-cave, & quelques-unes de ſes colonnes charnues.

D. Les reſtes du trou ovale.

E. La veine-cave inférieure auſſi ouverte, & renverſée ſur le cœur. Il faut obſerver qu'on ne la voit point dans la poitrine, à moins qu'on n'ait ouvert le péricarde, & qu'elle n'y a pas plus d'un tiers de doigt de longueur.

F. La valvule d'*Euſtache* qui n'a point ici de partie fibreuſe.

Pour continuer notre deſcription du *cœur*, nous allons dire quelque choſe des valvules qui ſe trouvent à l'embouchure de ſes gros vaiſſeaux. Or comme les gros vaiſſeaux qui entrent ou ſortent du *cœur* ſont de deux eſpéces, les valvules qui ſont à leurs embouchures ſont auſſi de deux ſortes; ſçavoir, celles qui ſont propres aux veines, & celles qui conviennent aux artéres.

Les veines qui ſont quatre, ſe dégorgent dans les ſacs dont j'ai parlé; ſçavoir, les deux veines-caves, une ſupérieure & une inférieure, dans le ſac de la veine-cave; & les quatre veines poûmonaires, deux droites & deux gauches, dans les cornes du ſac poûmonaire. Ces deux ſacs conſervent pendant quelque tems, auſſi-

bien que les oreillettes, une certaine mesure de ſang, puis ils ſe dégorgent dans les ventricules du *Cœur*. C'eſt à l'ouverture de ces ſacs dans le *Coeur*, que les valvules des veines ſont placées : elles ſont cinq, trois pour les veines-caves, & deux pour les veines poûmonaires.

Valvules tricuſpides & mitrales.

Les premieres valvules ſont appellées *tricuſpides* ou triglochines, parce qu'elles repréſentent, à ce que l'on dit, un triangle. Les ſecondes ſont dites *mitrales*, parce qu'étant ouvertes, on ptétend qu'elles reſſemblent à la mitre renverſée d'un Evêque.

Les noms ne font rien à la choſe, pourvû que l'on connoiſſe au vrai la ſtructure des parties, leur ſituation & leur figure ; mais ces valvules ſont faites les unes comme let autres, & ne reſſemblent nullement à un triangle ; elles repréſentent au contraire un quarré tendineux aſſez irrégulier, & du bord tendineux de ce quarré, qui eſt, pour ainſi dire, comme flottant dans les ventricules, partent de petits cordages tendineux qui vont s'attacher à des colonnes charnues, qui ſont dans les ventricules comme autant de petits muſcles particuliers. Entre chaque quarré tendineux qui forme les valvules tricuſpides, on voit de petites parties aponévrotiques

qu'on peut regarder comme de petites valvules ; ainsi l'on peut compter six valvules tricuspides, trois grandes & trois petites. La même mécanique s'observe aux valvules mitrales qui sont à l'embouchure du sac poûmonaire, car on peut y compter quatre valvules, deux grandes & deux petites.

L'usage de ces valvules est bien de permettre au sang contenu dans les sacs des veines-caves & des veines poûmonaires, de passer dans les ventricules du *cœur*, mais aussi d'empêcher ce même sang de revenir des ventricules dans les sacs. Or ces deux actions contraires ne s'éxécutent que par le relâchement & la constriction des fibres du *cœur* ; car dans sa dilatation, les valvules tricuspides sont écartées pour donner entrée au sang dans les ventricules, mais dans sa contraction elles sont intimement approchées les unes des autres, pour s'opposer au retour de ce sang par les mêmes endroits.

Les grosses artéres du *cœur* sont deux, une qui part du ventricule antérieur, qu'on appelle l'artére poûmonaire, & l'autre du ventricule postérieur, qu'on connoît par la grande artére, ou l'*Aorte*. Ces deux artéres ont à leur sortie du *cœur*, chacune trois valvules, qui sont autrement

autrement conſtruites que celles que nous venons d'examiner ; car bien loin d'être de petits quarrés tendineux & aponévrotiques, elles ſont de petits ſacs membraneux qui reſſemblent parfaitement aux petites poches que les Dames mettent à leurs tabliers. La convexité de ces petites poches regarde les ventricules du *cœur*, & leur cavité eſt tournée du côté du canal de l'artére : ſur quoi il faut faire ici une attention qu'on n'a point, que je ſçache, encore faite, puiſque le célébre M. *Morgagni*, qui eſt le dernier Auteur qui ait fait deſſiner ces valvules d'après nature, a fait leur fond exactement ceintré, au lieu que je trouve qu'il eſt triangulaire, & ſe termine comme par une pointe ; ce que j'ai fait obſerver dans la premiere figure de la ſeiziéme Planche.

Ces valvules ſont nommées *ſemi-lunaires* ou *ſigmoïdes*, parce qu'elles ont la figure d'une demi-lune, ou d'une ancienne lettre des Grecs, qui eſt comme le C des Latins. Cependant quand on examine avec attention le bord flottant de ces petites poches, on voit qu'il eſt diviſé en deux demi-lunes, par un petit bouton qui eſt plus élevé, & qui paroît cartilagineux. *Arantius*, qui eſt ſuivant toutes les apparences, le premier

Valvules ſigmoïdes.

qui ait décrit ce petit bouton cartilagineux, dit qu'il ressemble à un grain de la petite sémence qu'on nomme *Pani*, & que ce bord est plus épais que tout le reste de la valvule, comme s'il étoit formé par un repli de la membrane qui la construit. M. *Morgagni* ajoute plusieurs observations à celles d'*Arantius*, & assure que ce petit bouton qui paroît cartilagineux, se trouve plus fréquemment aux valvules de l'aorte que de l'artére poûmonaire; qu'il y a même certain mouton dans lequel il ne se trouve point du tout, aussi-bien que dans quelques chiens; mais pour ce qui est des bœufs, il l'a toujours vû dans les valvules de l'une & de l'autre artére; & à cette occasion il décrit ainsi la situation & la structure de ces petits tubercules dans ces animaux. » Le milieu du bord flottant de toutes ces » valvules sigmoïdes, s'éleve par des » lignes courbes en maniere d'angle, » qu'on nomme curviligne : il arrive » quelquefois que cette partie des valvules se repliant en petit peloton, pa» roît former ce tubercule, qui n'en est » néanmoins point formé dans aucun » sujet, mais il est situé au-dessous de » cet angle, & il est d'une figure tan» tôt ronde, tantôt oblongue. De plus,

» il ne tient ni de la nature du cartila-
» ge ni de celle de l'os, & il est fait de
» fibres charnues ; car il y en a qui des
» côtés des valvules s'étendent transver-
» salement sur leurs corps, & ordinaire-
» ment, ce sont quelques-unes de ces
» fibres qui montent vers l'angle du mi-
» lieu du bord, qui vont former ce tu-
» bercule à l'endroit que j'ai marqué.
» La structure de ces mêmes tubercu-
» les & de ces mêmes valvules, n'est
» pas fort différente chez nous ; car
» pour les tubercules on les trouve, à
» leur intérieur, quelquefois charnus,
» d'autres fois tendineux. Quant aux
» valvules, elles sont toutes forti-
» fiées par un rebord semblable qui
» est tendineux ; & au-dessous du re-
» bord elles sont garnies de beaucoup
» de fibres charnues, qui vont, à la vé-
» rité, en travers dans les valvules de
» l'artére poûmonaire, mais celles de
» l'Aorte sont obliques dans leur pro-
» grès. Il est assez ordinaire de voir
» sensiblement ces fibres charnues se
» prolonger obliquement de part &
» d'autre, jusqu'à ces tubercules. « *Ea-
rum omnium valvularum medius limbus as-
surgit in angulum curvilineum ; eaque pars
valvulæ in se convoluta, non nunquam cor-
pusculum repræsentat, quod nusquam est.*

Sed illud cùm est, sub eo angulo positum est, figurâ aliquando rotundum, aliàs oblongum. Nec vero ex cartilagine, aut ex osse, sed ex fibris carneis factum est. *Fibræ enim carneæ transversæ per valvulas ab harum lateribus promittuntur: suntque istarum sæpè aliquot quæ ad eum limbi angulum sursum protensæ descriptum ibi corpusculum faciunt. Neque admodum absimilis in nobis est eorumdem corpusculorum, & valvularum structura. Ea namque corpuscula aliquando intus carnea, aliàs vero quasi tendinea comperiuntur. Valvulæ autem cùm tendinea omnes fibra in ipso limbo firmantur, tùm inferius fibris carneis ornantur pluribus, valvulæ quidem pulmonaris arteriæ in transversum ductis, ostiola vero arteriæ magnæ obliquè ut plurimum etiam protensis; harum sæpius aliquot hinc, atque hinc evidenter ad corpuscula elongantur.* Morgagn. Adv. I. 19.

Enfin ces petits tubercules tendineux sont de ces attentions singulieres de l'Artiste divin, au jeu & à la mécanique de nos organes; car si les valvules semi-lunaires ne s'étoient pas terminées par un bord tendineux, & si le milieu de ce bord n'avoit pas été plus élevé, & n'avoit pas été garni d'un petit tubercule ou bouton tendineux, qui rend le milieu du bord de chaque valvule sémi-lunaire

ou ſigmoïde, comme angulaire, les trois valvules des artéres poûmonaires, & ſurtout de l'aorte, étant une fois tendues & pleines de ſang, n'euſſent-elles pas laiſſé un eſpace triangulaire qui eût donné paſſage au ſang des artéres dans le *cœur*? Le mouvement ſi néceſſaire de ce puiſſant muſcle, n'eût-il pas été bientôt interrompu ; & n'euſſions-nous pas été expoſés à chaque inſtant, à une mort ſubite ?

Parmi les mécaniſmes que l'on peut déduire de la ſtructure merveilleuſe de ces valvules, leur fond angulaire n'eſt-il pas comme un éperon qui diviſe la colonne de ſang, la conduit dans le centre de l'artére où les valvules ſont moins de réſiſtance? De plus, le mouvement que le ſang reçoit du *cœur*, auroit-il une action ſur toute l'étendue de la convexité de ces valvules, ſans cette conſtruction à laquelle on n'avoit point encore penſé ; & le ſang qu'elles contiennent dans la dilatation, eût-il pû en être exactement chaſſé dans la conſtriction du *cœur*, ſi celui qui vient par derriere n'avoit pas pû frapper la valvule dans toute ſon étendue ? C'eſt ainſi que les choſes qui paroiſſent chez nous les moins intéreſſantes, deviennent quand elles ſont

réfléchies, de justes sujets d'admirer la sagesse de l'Etre suprême.

Avant de passer à la connoissance des fibres du *cœur*, nous allons faire quelques réflexions sur la position & la mécanique de ses grands vaisseaux, ou de ses vaisseaux communs, sur l'Aorte & la distribution de ses principales branches, & sur la maniere de voir les valvules sémi-lunaires en place. La façon de *Lower* est de couper les vaisseaux presqu'au niveau de la base du *cœur* : pour lors trois de ces vaisseaux représentent un triangle parfait ; sçavoir, les deux veines-caves & poûmonaires qui sont au bord postérieur de la base du *cœur*, & qui sont comme la base du triangle que nous supposons : l'artére poûmonaire est sur le bord antérieur, & fait comme la pointe du triangle ; mais l'artere Aorte est dans le centre de la base, & dans le milieu du triangle.

Est-ce-là une description qui fasse connoître la juste position de ces vaisseaux, & un moïen assuré de les distinguer ? Or comme les deux artéres sont en devant, il est facile d'appercevoir les valvules semi-lunaires en place ; on peut même les écarter & les remplir d'eau pour voir combien elles bouchent exactement le diamétre des artéres.

Si l'on veut examiner les gros vaiſſeaux de la baſe du *cœur* ſans les couper, on voit qu'ils ſont ſitués, comme je l'ai déja dit, dans la pointe du péricarde, & qu'ils ne jettent aucune ramification pendant qu'ils ſont dans ce ſac (je ne compte point les vaiſſeaux coronaires) mais les ramifications commencent à ſe faire, dès qu'ils ſont hors du péricarde: pour lors on voit que l'artére poûmonaire qui eſt antérieure, & l'Aorte, ſont collées enſemble par une ſubſtance celluleuſe, & enfermées dans une même gaine. On ſent aſſez qu'il eſt impoſſible de bien voir ces vaiſſeaux, ſi l'on ne détruit toutes les adhérences qu'ils ont les uns avec les autres.

Après avoir débarraſſé tous ces vaiſſeaux, on voit que l'artére poûmonaire droite eſt plus longue & plus étroite que la gauche, qui eſt en récompenſe plus large & plus courte. C'eſt le contraire dans les bronches; car la gauche eſt plus longue & plus étroite, & la droite plus courte & plus large, de façon que ces vaiſſeaux ſoit ſanguins, ſoit aëriens, étant joints enſemble, forment un parallelograme ou quarré oblong.

La raiſon de cette diſpoſition mécanique, eſt pour que les colonnes de ſang & d'air, ſoient diſtribuées en proportions

égales & sans dérangement de chaque côté ; car la crosse de l'Aorte étant obligée de passer sur l'artére poûmonaire droite, il a fallu aussi que cette derniere fût plus longue, afin d'aller trouver le poûmon plus loin : & l'Aorte inférieure passant sur la bronche gauche, il a fallu aussi que cette derniere fût plus longue, afin de ne point gêner l'Aorte. Mais quand on examine la naissance & l'insertion du canal artériel, on a lieu de juger que le diamétre plus large de l'artére poûmonaire gauche, par rapport à la droite, n'est point une inadvertance de l'Artiste de cette belle machine; c'est au contraire une structure très-réfléchie, & qui détermine, pour ainsi dire, toute la colonne du tronc de l'artére poûmonaire, surtout dans le fœtus, à se porter dans l'artére poûmonaire gauche, pour trouver une pente facile & un chemin court à passer dans l'Aorte inférieure.

Ceci paroît peut-être un paradoxe ; car presque tous les Anatomistes que j'ai lû, disent que le canal artériel est placé entre l'*artere poûmonaire & l'aorte*, ou que ce *tuïau va se rendre de l'artere poûmonaire à l'aorte.*

C'est tout comme si je disois que l'artére hipogastrique part de l'Aorte. En

effet, cette façon d'indiquer la naiſſance & l'inſertion du canal artériel annonce-t'elle autre choſe, ſinon que ce canal part du tronc de l'artére poûmonaire, &c ? Comment peut-on avancer une poſition de partie ſi fauſſe ? Eſt-ce qu'on ne ſçait pas qu'il part du ventricule antérieur du *cœur* un tronc d'artere que l'on appelle poûmonaire ; que ce tronc qui paroît le plus antérieur de tous les vaiſſeaux de la baſe du *cœur*, monte un peu obliquement de droit à gauche, perce la pointe du péricarde, & ſe diviſe enſuite en deux groſſes branches ? Ces deux branches ſe jettent enſuite à droit & à gauche, pour ſe ramifier dans les poûmons qui ſont également deux, l'un à droit & l'autre à gauche ; c'eſt pourquoi je les ai appellées l'artére poûmonaire droite, & l'artére poûmonaire gauche. Or le canal artériel ou le canal de communication, ne part ni du tronc principal de ſes artéres, ni même de ſa bifurcation, mais bien de l'artére poûmonaire gauche, pour s'aller jetter dans l'Aorte inférieure qui en eſt plus proche. Ainſi l'on voit que le diamétre de l'artére poûmonaire gauche n'excéde pas celui de la droite, ſans un deſſein particulier.

Deux circonſtances auxquelles les Auteurs n'ont, que je ſçache, point encore fait d'attention, touchant le canal artériel, eſt ſon diamêtre, & ce qui peut diriger le ſang. Ce canal eſt auſſi gros dans le fœtus, que le ſont les autres vaiſſeaux de la baſe du *cœur*; & l'on voit à l'endroit de ſa naiſſance, une eſpéce de bride valvuleuſe qui dirige le ſang contenu dans le canal vers l'Aorte inférieure; mais dans l'adulte il n'eſt pas bien gros, il a même perdu ſa cavité, & devient comme un ligament, parce qu'il n'a plus d'uſage.

Puiſque nous voici ſur les particularités des vaiſſeaux de la baſe du *cœur*, on ne ſera peut-être pas fâché de ſçavoir que les vaiſſeaux coronaires deſcendent non-ſeulement ſur ſes ſurfaces entre les deux ventricules, pour jetter à droit & à gauche leurs rameaux, mais communiquent encore les uns avec les autres, & même dans les ventricules. Voici comme l'on prouve ce fait. En perçant la veine, ou plutôt en la ſoufflant par ſon entrée, elle gonfle tous les vaiſſeaux, veines & artéres, & même les ventricules. La même expérience peut ſe faire par les artéres coronaires.

Veut-on ſçavoir comment le ſang qui

du ventricule poſtérieur, autrement le gauche, eſt pouſſé par l'Aorte, peut enfiler les trois rameaux que l'on appelle l'Aorte ſupérieure, il faut conſulter *Lovver* ? Ce célébre Anatomiſte fait obſerver à la parois ſupérieure de la croſſe de l'Aorte, des angles aux ouvertures des trois artéres ſupérieures, qui, comme les éperons que l'on voit aux piliers des arches pour diviſer les eaux, diviſent auſſi le grand fleuve de ſang, & l'obligent à paſſer en partie dans les trois artéres ſupérieures. Pour voir ces éperons naturels, il faut ouvrir la croſſe de l'Aorte ſuivant ſa longueur par ſa partie antérieure, puis la partager encore en deux parties égales, & emporter entiérement le lambeau inférieur : après ces coupes on a la ſatisfaction de voir les angles aigus, ou les éperons des artéres, auſſi diſtinctement que je les ai fait repréſenter dans la ſeconde figure de la ſeiziéme Planche.

Veut-on encore ſçavoir ce que c'eſt que la circulation, & ſa véritable époque ? il faut conſulter RUEFF, *célébre Chirurgien*, qui a fait imprimer plus de *cent ans* avant *Harvée*, les mouvemens du cœur & des artéres, & la marche que tient le ſang, du cœur aux différentes

parties du corps, & de celles-ci au cœur; ce qui n'eſt autre choſe que ce que nous appellons la circulation.

En effet ce célébre Chirurgien a clairement fait connoître que le cœur auſſi mécaniquement conſtruit que je viens de le décrire, jouiſſoit, par une force narelle, du mouvement de ſe reſſerrer & ſe dilater alternativement; ce que nous appellons *Siſtole* & *Diaſtole*: qu'en ſe reſſerrant, le Cœur pouſſoit le ſang à tous les membres, par les artéres qui lui ſont annexées, pour leur nourriture & autres fonctions que nous connoiſſons mieux que les Anciens; & que ces dernieres ſe reſſerrant à leur tour, ramenoient le ſang au Cœur qui ſe dilatoit alors pour le recevoir.

N'eſt-ce pas là préciſément la circulation bien établie? Je n'ai pas traduit le paſſage de ce Chirurgien à la lettre, parce que ces anciens Anatomiſtes nous aïant défriché la matiere, qui par elle-même eſt fort épineuſe, n'ont pas pû aller plus loin; & ſi nous ſommes plus clairs aujourd'hui, c'eſt que nous avons l'avantage de travailler ſur d'excellens modéles: mais dans ce paſſage on y trouvera l'eſſentiel de ce que je viens d'avancer. *Et ſuum in corde locum habet. Ea au-*

tem cor vivificat, à quo per arterias annexas vitalis spiritus ad omnia membra, naturali facultate disposita, vivificanda, cor atque arterias dilatando & constringendo procedit. Dilatando inquam, quia quæ cordi motiva vis inest, ipsius cordis motum à medio ipsius in omnes extremitates dilatat. Constringendo autem, quia eadem vis cordis motum ab omnibus extremitatibus rursum ad medium ipsius colligit & constringit. Rueff. p. 6. (*a*)

Comme je ne sçais point me parer des plumes des autres, voici les réflexions de M. La *Faye* très-habile Chirurgien & mon Collegue, écrites de sa main sur le livre de *Rueff* qu'il m'a communiqué.

» Jacques *Rueff* étoit Chirurgien dans » la Ville de Zurich en Suisse; & Lindemius Renovatus dans son Livre *de scriptis Medicinæ*, n'a pas dit que cet Auteur étoit Chirurgien. Pourquoi supprimer ainsi la profession d'un Auteur, » quand le titre y est si formel? (Je ne doute pas que M. La *Faye* ne sçache le pourquoi) » Harvée auroit-il lû ce passage imprimé plus de cent ans avant » lui? C'est précisément la circulation.«

Veut-on enfin sçavoir les variations qui se trouvent dans la distribution des ar-

(*a*) De conceptu & generatione hominis Jacobi Rueff Chirurgi Tigurini. Anno M.D.LIIII.

téres intercoſtales ſupérieures, aſſez mal déſignées dans les Auteurs? je l'explique autant clairement que j'ai pû, dans les Obſervations anatomiques ſuivantes; à l'occaſion deſquelles j'ai fait dſſiner l'artére Aorte, & ſes principales branches.

OBSERVATIONS ANATOMIQUES

Sur l'origine & le progrès des Artéres intercoſtales ſupérieures, lûes à l'Académie Roïale des Sciences, par l'Auteur en l'année 1726,

J'avoue que la Phiſique & les mécaniques parent beaucoup l'Anatomie, mais la diſſection aſſidue par ceux qui ſont verſés dans ce travail, donne lieu de reconnoître ſouvent la fauſſeté des raiſonnemens, & orne toûjours l'Anatomie de quelques nouvelles découvertes. Cet exercice a ſouvent été mon occupation;& l'idée que je m'en ſuis formée, m'a fait entreprendre de l'enſeigner; & forcé pour ſatisfaire mes Eleves, de faire la diſſection exacte de pluſieurs cadavres, * je me ſuis apperçu que la conſtruction &

* J'enſeignois encore l'Anatomie dans le tems que je compoſai la premiere édition de cet Ouvrage; mais depuis, je n'ai diſſéqué que pour ma ſatisfaction, & ſeulement pour vérifier les choſes dont je doutois.

la poſition des organes qui compoſent le corps humain, n'étoient pas toûjours de la façon que les Auteurs les avoient décrites.

Parmi pluſieurs erreurs que j'ai remarquées dans les Livres d'Anatomie, tant anciens que modernes, la naiſſance des *artéres intercoſtales ſupérieures* eſt une des plus conſidérables. En effet, tous les Anatomiſtes dont j'ai lû les Ouvrages, ont avancé que les trois & quatre *artéres intercoſtales ſupérieures*, viennent de la ſouclaviere de chaque côté; & ceux qui ont fait graver des Planches, font partir un rameau de la partie inférieure de chaque artére *ſouclaviere*, qui deſcendant perpendiculairement, jette trois ou quatre rameaux d'artéres qui vont horiſontalement, ſelon eux, ſe loger dans la ſiſſure des trois ou quatre côtes ſupérieures.

Aïant voulu vérifier ſur les cadavres cette origine, ce progrès, & cette diſpoſition des trois ou quatre *artéres intercoſtales ſupérieures*, j'ai au contraire trouvé que, ſemblables aux intercoſtales inférieures, elles partoient ſouvent toutes de l'aorte inférieure, dans l'ordre ſuivant.

1°. Le tronc de l'aorte après avoir fourni les trois branches qu'on appelle l'aorte ſupérieure, deſcend l'eſpace de deux travers de doigt, ſans jetter aucun

rameau, même dans des sujets d'une médiocre grandeur, car cet espace a plus d'étendue dans les grands sujets.

2°. Les premiers rameaux qu'il produit ensuite, partent de sa partie postérieure, & ce sont les *artéres intercostales.*

Artéres intercostales supérieures.

3°. Le premier tronc d'*artére intercostale* monte obliquement, & après un travers de doigt de chemin dans des sujets d'une bonne grandeur, jette quelquefois un petit rameau, qui monte aussi obliquement pour gagner ensuite la premiere côte qu'il accompagne dans tout son trajet.

4°. Quand ce petit rameau qui part du premier tronc intercostal ne manque point, c'est lui qui est la premiere *artére intercostale*; mais quand il manque, comme cela arrive souvent, la premiere côte n'a point d'artére qui l'accompagne tout le long de son trajet, & elle ne reçoit de sang que par les petites ramifications des artéres collatérales. *

5°. Le premier tronc d'*artére intercostale* continue encore son chemin l'espace d'un travers de doigt; après quoi il se

* J'ai observé depuis, comme on le verra dans la suite, que quand ce rameau manque, la souclaviere fournit un ou plusieurs rameaux pour la premiere ou plusieurs côtes supérieures. Quelquefois ces rameaux qui supléent, sont fournis par l'artére cervicale. J'ai vû une fois la premiere intercostale gauche, venir de l'artére bronchiale du même côté.

diviſe en deux rameaux, dont le ſupérieur va le long de la deuxiéme côte, & l'inférieur accompagne la troiſiéme. Ces deux rameaux ne manquent jamais, & ſont toûjours exiſtans. *

Voilà le mécaniſme que j'ai obſervé dans la diſtribution des trois *artéres intercoſt les ſupérieures* : quant à la quatriéme, elle eſt formée par le ſecond tronc d'artére intercoſtale ; la cinquiéme par le troiſiéme tronc, & ainſi du reſte, de ſorte que dix troncs d'artéres intercoſtales, qui partent par paires de la partie poſtérieure de l'aorte inférieure, fourniſſent des branches à toutes les côtes, comme on peut le voir dans la figure ſuivante.**

* Cela eſt vrai quand le tronc principal ſe rencontre, je veux dire quand l'aorte inférieure fournit ce premier tronc d'artére intercoſtale ; mais il arrive quelquefois (cependant moins communément) que ce tronc manque, alors les trois premieres intercoſtales ont d'autres origines, comme on en voit un échantillon dans la notte précédente, & que j'en donnerai des exemples dans la ſuite.

** Il faut néanmoins obſerver que quand les trois côtes ſupérieures tirent leurs artéres de la ſouclaviere ou de la cervicale, le premier tronc intercoſtal dont nous parlons, manque ; alors l'aorte inférieure ne fournit que neuf paires de troncs intercoſtaux.



EXPLICATION

De la quinziéme Planche.

CEtte figure fait voir la crosse de l'aorte, son tronc, & ses principales distributions.

A. L'aorte coupée à la sortie du cœur. C'est-là le commencement de sa crosse qui est situé presqu'antérieurement, l'autre partie de la même crosse étant postérieure, & au côté gauche des vertébres supérieures du dos.

B. La soûclaviere droite, d'où part la carotide du même côté.

C. La carotide droite.

D. La carotide gauche qui part de la partie supérieure de la crosse.

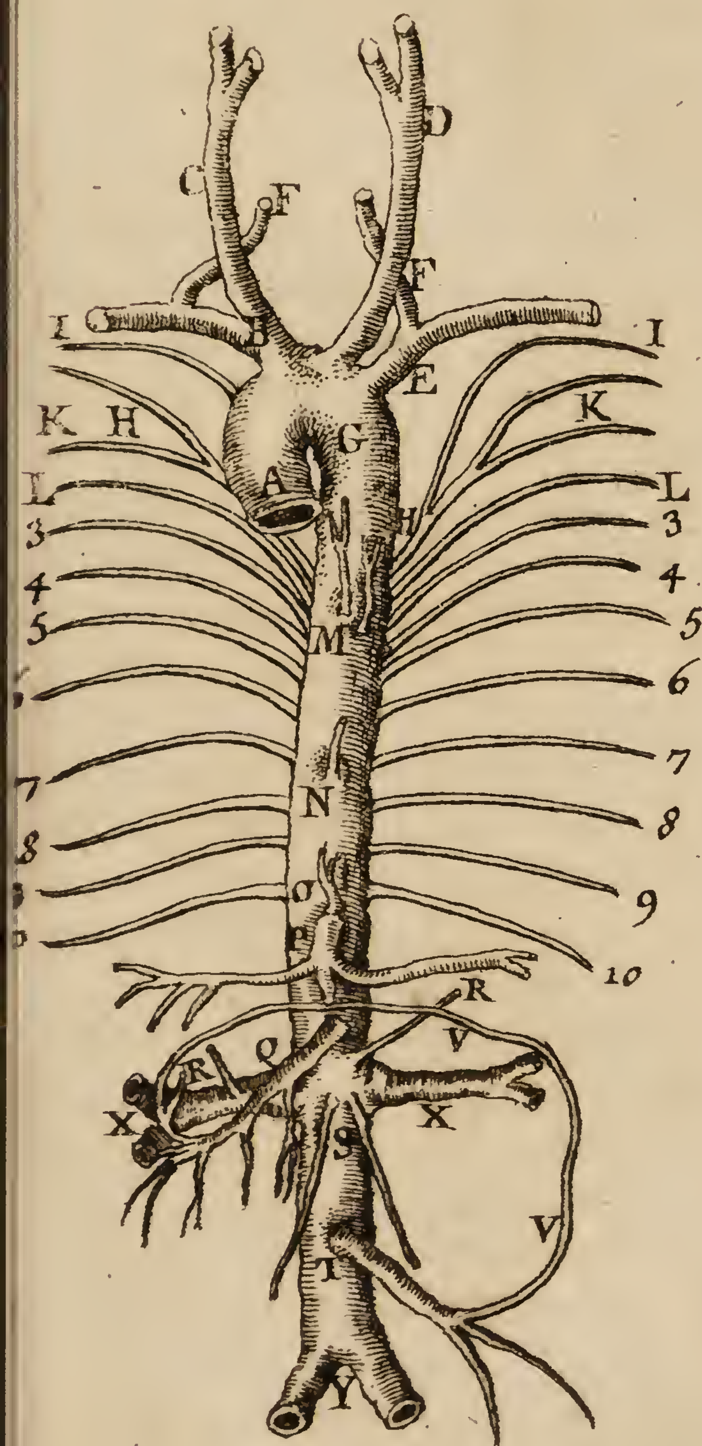
E. La soûclaviere gauche.

FF. Les artéres vertébrales ou cervicales.

G. Le commencement de l'aorte inférieure, qui descend l'espace de plus de quatre travers de doigts dans les grands sujets, sans jetter aucun rameau.

HH. Les premiers troncs d'artéres intercostales, ou la premiere paire, une artére de chaque côté.

II. Son premier rameau de chaque cô-


D
C
F
F
I
B
I
E
K H
K
G
L
A
L
H
3
3
4
4
5
5
M
6
7
7
N
8
8
O
9
P
10
R
V
R
Q
X
X
9
V
T
Y

té, qui fournit la premiere intercostale quand il s'y trouve, &c.

KK. Le même tronc qui se divise en deux rameaux, dont le supérieur est la *seconde* intercostale, & l'inférieur la *troisiéme.*

LL. Le second tronc d'artére intercostale, qui comme le précédent part de la partie postérieure de l'aorte inférieure. Ce tronc de chaque côté, fournit à la quatriéme côte.

3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. Les troisiéme tronc, &c. jusqu'au dixiéme, fournissent depuis la cinquiéme côte jusqu'à la douziéme ; sçavoir, une artére de chaque côté.

M. L'on voit à la partie antérieure de l'aorte, à l'opposite du deuxiéme & troisiéme tronc intercostal, deux petites branches d'artéres qui sont les artéres du poûmon ou de *Ruysch.*

N. Lartére œsophagienne.

O. L'artére diaphragmatique.

P. Le tronc cœliaque avec ses rameaux.

Q. La mézentrique supérieure.

RR. Les artéres atrabilaires. Quelquefois elles partent toutes les deux du tronc de l'aorte ; cela varie.

S. Les artéres spermatiques.

T. La mézentrique inférieure, à laquelle on remarque un rameau considé-

rable qui accompagne le colon, fait par conséquent presque tout le tour du ventre, & vient s'anastomoser avec un rameau de la mézentrique supérieure. Ce rameau d'artére est fort curieux, & ne se trouve point ordinairement dans les figures. On l'a désigné par ces caracteres VV.

XX. Les artéres rénales ou émulgentes. Le Graveur a fait la gauche plus longue, ce qui est une faute.

Y. La division de l'aorte inférieure en iliaques.

Lorsque je lûs ce Mémoire à l'Académie Roïale des Sciences, je n'eus pour Anatomistes de mon sentiment, que Messieurs *Petit* & *Morand*, Chirurgiens; les autres néanmoins après d'assez longues discussions, furent obligés de convenir que le fait étoit nouveau, & qu'il méritoit d'être inséré dans l'Histoire de l'Académie. Cette espece de satisfaction pour ceux qui cherchent à faire des découvertes, ne fut pas long-tems la récompense de mon travail; car j'appris quelque tems après que M. *Winslovv* prétendoit avoir trouvé la description que je viens de donner des *artéres intercostales supérieures*, dans l'*Anthropographie de Riolan*. Mais comme le plaisir de donner quelque chose de nouveau est la récompense qui flate plus agréablement les Anatomistes, je

voulus voir moi-même si je trouverois dans l'*Anthropographie de Riolan*, ce que j'avois cru m'appartenir en propre, & j'ai eu le plaisir d'y lire ce qui suit.

» Le tronc descendant de l'aorte, après » s'être recourbé à gauche & en bas, est » appuïé sur les corps des vertébres; & » tout le long jusqu'à l'os *sacrum*, il en » sort de chaque côté autant de rameaux » qu'il y a de vertébres; & comme il n'y » a point d'artére qui réponde à la veine » azigos, les petites artéres par cet arran- » gement, suppléent à la fonction qu'elle » auroit. « *Descendens truncus aortæ ad lævam contorsus, ac deorsum reflexus, vertebrarum corporibus fulcitur, & in progressu suo usque ad os sacrum ex utroque latere tot arteriolas producit, quot sunt vertebræ, nullaque reperitur azigos arteria, quæ comitetur venam azigon, sed ejusmodi arteriolæ illius vicem supplent.* Riolan. 9. Anthropograh. p. 226.

Est-ce là une description des artéres intercostales? Y a-t'il rien dans ce passage, non seulement qui approche de ce j'ai dit, mais du vrai? Sont-ce là des preuves suffisantes pour convaincre l'Académie Roïale des Sciences?]

Mais comme le même *Riolan* a fait, beaucoup de tems après son Anthropographie, un Ouvrage intitulé *Encheiri-*

dion Anatomicum, j'ai eu la curiosité de lire cet abrégé, & j'ai trouvé dans sa quatriéme édition, le même passage ci-dessus, auquel il a ajouté. » On peut appeller » *intercostales* celles qui se rencontrent » dans la poitrine, & les autres qui sont » plus bas dans la cavité du ventre in» férieur, les artéres lombaires. « *Intra thoracem* intercostales *dici possunt : infrà in ventre inferiore lumbares arteriæ.* Encheiridion Anat. pag. 241. Ceci parle-t'il en aucune façon des artéres intercostales supérieures, & en explique-t'il la mécanique, comme M. *Winslovv* vouloit pourtant le persuader, & le fit insérer en 1727. dans le traité des saignées de M. *Silva*, Docteur en Médecine.

Nous nous flâtons que les gens connoisseurs libres de prévention, jugeront si ce que je viens de rapporter des deux Livres de *Riolan*, regarde en aucune façon l'*origine* & le *progrès* des artéres intercostales *supérieures*; & si cet Auteur a jamais pensé qu'elles fussent comme je les ai décrites, & comme les trouveront sur le sujet, tous ceux qui suffisamment versés dans la dissection, sont en état de faire des observations exactes; parce qu'en matieres de faits, le grand nom d'un Artiste ne doit pas l'emporter d'autorité.

Ces discussions insérées dans la premie-

re édition de cet Ouvrage, exciterent pluſieurs Anatomiſtes au travail. Quelques-uns me dirent qu'ils avoient trouvé les artéres intercoſtales ſupérieures provenant de la ſoûclaviere. M. *Houſtet* mon Confrére, me fit voir un fœtus qu'il avoit injecté, dans lequel l'artére ſoûclaviere gauche jettoit une branche par ſa partie inférieure, qui deſcendoit latéralement le long du corps des vertébres ſupérieures du dos, & fourniſſoit aux trois côtes ſupérieures en cet ordre. Deux rameaux partoient de cette branche à quelque diſtance l'un de l'autre; ils ſe courboient auſſi-tôt, & ſe diſtribuoient aux deux côtes ſupérieures. La même branche devenue très-déliée après avoir fourni ces deux rameaux, ſe courboit pour aller enſuite le long de la ſiſſure de la troiſiéme côte ſupérieure.

Il n'en étoit pas de même de la branche d'artére qui partoit de la ſoûclaviere droite; car elle ne produiſoit qu'un rameau qui alloit à la premiere côte. Cette premiere branche ſe courbant après quelques lignes de chemin, s'anaſtomoſoit avec le premier rameau du premier tronc intercoſtal partant de l'aorte inférieure, lequel tronc ne fourniſſoit que deux rameaux dans ce ſujet : de façon que la ſeconde artére intercoſtale droite de ce fœ-

tus, étoit formée par l'*union* ou l'*anastomose* de la branche qui partoit de la soûclaviere, & d'une artére qui venoit de l'aorte inférieure.

Cet exemple me frappa beaucoup; & quoique je ne me fusse point trompé dans la dissection des sujets qui ont donné occasion au Mémoire précédent, je voulus, par de nouvelles dissections, me convaincre de ces variations de la nature, & ajouter à ma découverte ce qui pouvoit y manquer.

Douze cadavres sacrifiés de suite à ces expériences, me fournirent ce qui suit. Dans les deux premiers, je trouvai à la partie inférieure de chaque artére soûclaviere, une branche qui descendoit perpendiculairement, & chacune de ces branches fournissoit trois rameaux d'artéres pour les trois côtes supérieures, de la façon que je l'ai dit plus haut. Alors l'aorte inférieure ne fournissoit que neuf troncs d'artéres intercostales de chaque côté.

Les cinq cadavres suivans que je disséquai pour le même dessein, me firent voir dix troncs d'artéres intercostales partant de l'aorte inférieure, de la même maniere que je l'ai dit dans le Mémoire ci-dessus, & qu'ils sont représentés dans la figure.

Dans

Dans le huitiéme cadavre, la premiere artére intercoſtale gauche venoit de l'artére bronchiale du même côté : je n'en trouvai point du côté droit, & l'aorte inférieure fourniſſoit dix troncs intercoſtaux, comme je l'ai fait obſerver.

Dans le neuviéme cadavre, je trouvai les quatre artéres intercoſtales ſupérieures, qui venoient toutes d'une branche de la ſoûclaviere de chaque côté ; & dans ce ſujet l'aorte inférieure ne fourniſſoit que huit troncs intercoſtaux.

Dans le dixiéme cadavre, l'artére vertébrale ou cervicale gauche, fourniſſoit, deux lignes après ſa naiſſance, une branche d'artére, qui deſcendoit perpendiculairement, & qui jettoit un rameau pour la premiere intercoſtale. La même branche après avoir deſcendu l'eſpace de quelques lignes, ſe recourboit & alloit s'anaſtomoſer avec le premier rameau du premier tronc intercoſtal partant de l'aorte inférieure ; de ſorte que l'union de ces deux rameaux formoit la ſeconde intercoſtale gauche. La ſoûclaviere droite fourniſſoit une branche d'artére qui faiſoit la même choſe de ce côté ; & l'aorte inférieure produiſoit dix troncs intercoſtaux.

Dans les onze & douziéme cadavres, je ne trouvai point la premiere artére intercoſtale à chaque côté, mais dix pai-

res de troncs intercoſtaux partant de l'aorte inférieure ; & la premiere paire ſe diviſoit en deux rameaux pour les ſecondes & troiſiémes côtes, comme il eſt expliqué dans le Mémoire.

On voit par cet exemple, qu'il y a beaucoup de variations dans l'origine des artéres intercoſtales ſupérieures. Je ne doute pas même que l'on n'en puiſſe rencontrer encore de différentes à celles que j'ai obſervées ; mais comme les ſtructures des parties qui ſe manifeſtent plus ſouvent & plus conſtamment, doivent être la régle la plus générale, j'ai eu raiſon d'avancer que l'aorte inferieure fourniſſoit plus ſouvent les artéres intercoſtales ſupérieures. Ce qui donne beaucoup d'autorité à ce ſentiment, eſt que M. *Winſlovv* qui avoit d'abord voulu attribuer cette découverte à *Riolan*, n'en di[t] rien dans ſon Traité d'Anatomie, & ſe contente d'avancer, p. 373. que » quan[d] » cette artére (celle qui fournit les in» tercoſtales ſupérieures) ne vient pa[s] » du tronc de l'*aorte deſcendante*, ell[e] » naît pour l'ordinaire de la ſoûclavie» re .... « Et plus bas, » quelquefo[is] » elle part de l'aorte deſcendante, tant[ôt] » par artérioles ſéparées, tantôt par u[n] » petit tronc commun, qui ſe diviſe e[n] » montant obliquement ſur les côtes.

C'est ce que l'on voit dans le Mémoire & dans la figure donnés au Public quatre ans avant qu'il fût permis de se servir de ce passage.

Les grosses veines de la baze du Cœur.

Les veines-caves sont deux, une supérieure & une inférieure. Ces veines, comme je l'ai déja dit & fait graver, ne sont point situées le long du milieu de la poitrine, mais elles sont dans sa cavité droite. La veine-cave inférieure n'a pas plus d'un travers de pouce de longueur dans la poitrine ; & il est impossible de l'y appercevoir, qu'on n'ait auparavant ouvert le péricarde. La veine-cave supérieure est plus longue, puisque l'on peut lui trouver quatre travers de doigt dans l'homme fait.

L'union de ces deux veines dans l'oreillette droite du *cœur*, ou plûtôt dans le sac des deux veines-caves, est décrite par les Auteurs d'une façon à faire connoître qu'ils n'ont jamais observé cette mécanique, ou qu'ils ne l'ont vûe que dans les brutes.

La veine-cave supérieure dans l'homme, tombe presqu'en ligne perpendiculaire sur l'inférieure ; à la différence néanmoins que le sac de l'oreillette droite est entre deux, & qu'on voit très-peu de la continuité de ces deux veines.

Pour mieux faire sentir la construction

mécanique de la jonction de ces deux veines, il faut se les représenter comme si elles ne faisoient qu'un tuïau situé perpendiculairement le long de la poitrine, & que ce tuïau fût considérablement échancré dans son milieu : c'est la vraie mécanique des deux veines-caves. Or le sac de l'oreillette droite occupant ou étant attaché à toute la circonférence de cette grande échanrcure, ne doit-on pas conclure qu'il reste peu de la substance du tuïau dans cet endroit ? Voilà comme se joignent les veines-caves dans l'homme, & c'est cet artifice singulier de la nature, qui empêche que le sang de la veine-cave supérieure, ne foule celui de la veine-cave inférieure : car l'un & l'autre parvenus à l'échancrure, ils ne se trouvent plus arrêtés par les bornes du tuïau ; ils se trouvent au contraire dans le grand sac des veines-caves ; & aïant perdu de leur mouvement, par la raison qu'une liqueur en perd beaucoup en passant d'un tuïau étroit dans un plus large, ils ne sont plus disposés à se gêner l'un & l'autre.

Usage de la valvule d'Éustache.

La valvule d'*Eustache* sert encore beaucoup à empêcher que le sang de la veine-cave supérieure ne foule celui de la veine-cave inférieure ; car le fond de cette valvule étant du côté du bas-ventre, il permet au sang de la veine-cave inférieure

d'entrer dans le ſac ; mais pour peu qu'il veuille rétrograder, il dilate cette valvule, qui bouchant la moitié du diamétre de la veine-cave inférieure, agrandit d'autant le ſac de l'oreillette droite du *cœur*, ce qui fait que le ſang ſe trouve plus diſpoſé à entrer dans le ventricule antérieur. C'eſt une conjecture que je hazarde, mais elle me paroît auſſi-bien fondée pour la veine-cave inférieure, que les valvules ſemi-lunaires le ſont pour empêcher le ſang des artéres de rentrer dans le *cœur*.

Il n'en eſt pas de même dans les brutes, car les veines-caves ſupérieure & inférieure, conſervent non ſeulement beaucoup plus de leur tuïau, en ſe joignant dans le ſac de l'oreillette droite, mais bien loin de tomber perpendiculairement l'une ſur l'autre, comme dans l'homme, elles font encore un coude. Or ces coudes produiſent une avance ou un angle conſidérable dans la jonction de ces deux veines ; de ſorte que les colonnes de ſang ſe trouvant détournées par les coudes & par l'avance, ſont moins diſpoſées à ſe refouler l'une & l'autre. Voilà la mécanique que les Auteurs décrivent uniquement, tirée de la diſſection des animaux, mais qui eſt bien différente dans l'homme, comme je viens de le faire voir.

DE L'ORDONNANCE

Des Fibres motrices du Cœur.

MOnſieur *Winſlovv* a fait connoître dans un Mémoire qu'il a donné à l'Académie Roïale des Sciences, en l'année 1711. que le *cœur* eſt un double muſcle, dont le plus conſidérable forme le ventricule poſtérieur, autrement le gauche; & le moindre le ventricule antérieur, ou le ventricule droit.

Le *ſeptum medium*, ou la cloiſon qui s'obſerve entre les deux ventricules du *cœur*, & que beaucoup d'Anatomiſtes attribuent toute entiere au ventricule poſtérieur, appartient à l'un & à l'autre de ces ventricules; c'eſt-à-dire, comme l'explique M. *Winſlovv*, qu'elle eſt composée des fibres du ventricule poſtérieur ou gauche, & de celle du ventricule antérieur ou droit.

En un mot, pour ſe former une idée nette de la conſtruction du *Cœur*, il faut s'imaginer qu'il n'eſt autre choſe que deux petits ſacs charnus, adoſſés l'un à l'autre: ainſi cet adoſſement eſt ce qu'on appelle le *ſeptum medium*. Ce qu'il y a encore de ſingulier dans cette ſtructure, d'autant plus merveilleuſe qu'elle eſt difficile à dé-

Structure du Septum medium du Cœur.

velopper, eſt que les deux ſacs charnus dont nous parlons, ſont eux-mêmes recouverts & contenus dans un troiſiéme ſac charnū fort mince, & commun à tous les deux, puiſqu'il les environne.

L'ordonnance & l'arrangement mécanique des fibres muſculaires du *Cœur*, eſt tel qu'elles ſont toutes coudées en angle, ou courbées en arc; & comme leurs extrémités regardent la baze, & le coude ou le milieu de l'arc, la pointe du *Cœur*, les Anatomiſtes ſe ſont imaginés qu'elles reſſembloient à un 8 de chiffre; mais elles n'ont aucun rapport avec cette figure, & ſont ſeulement des arcs plus ou moins longs & plus ou moins coudés.

Les deux extrémités de chaque arc fibreux ne ſont cependant point paralleles, car l'une ſe jette d'un côté, & l'autre du côté oppoſé; ce qui fait que quand on les regarde de champ, elles laiſſent un eſpace entre elles. C'eſt une mécanique à peu près ſemblable à celle des ciſeaux bien faits, dont l'envoilûre jette une lame à droit, & l'autre à gauche, comme on l'apperçoit en les regardant de champ, lorſqu'ils ſont ouverts.

Les fibres extérieures du *Cœur* vont obliquement de droit à gauche, & de gauche à droit: elles ſont communes à tous les deux ventricules, & fort minces.

Elles se contournent autour de la pointe, sans aller jusqu'à son extrémité, & s'enfoncent en dedans pour remonter & aller former la surface interne des ventricules, mais principalement du ventricule postérieur ou gauche, & même ses colonnes. D'où l'on conçoit que les fibres les plus longues du *Cœur*, sont les plus extérieures, parce qu'elles vont de dehors en dedans; & celles qui sont dans l'entre-deux sont les plus courtes, & deviennent plus courbées à mesure qu'elles s'approchent de la baze.

Suivant cette description, le ventricule postérieur ou le gauche, a beaucoup plus de fibres que l'antérieur; aussi sont-elles plus croisées en tous sens, & d'une direction beaucoup plus irréguliere, puisqu'elles forment un grand nombre de plans & de couches différentes. Le plan extérieur du ventricule postérieur, paroît, par exemple, transversal. Quand on l'enleve, on en voit un qui va obliquement en descendant. Sous celui-là il y en a un, dont les fibres sont presque droites; & enfin sous ce dernier les fibres sont toutes droites. Si l'on enléve ce plan de fibres droites, on en voit un autre de fibres obliques; sous ce dernier, un de fibres transversales; sous celui-là, un de fibres qui commencent à monter, & enfin un dont les fibres montent tout-à-fait.

Pour bien entendre cette deſcription, j'avoue qu'il ſeroit néceſſaire qu'elle fût accompagnée de démonſtration, ou pour le moins d'un grand nombre de figures : cependant pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la figure & la ſituation des fibres que je viens de décrire, qui ne ſont ni ſpirales, ni en 8 de chiffre, on appercevra facilement que la contraction du *Cœur* ou *torſe*, ou *en vis*, à laquelle cette ſtructure imaginée avoit donné lieu, eſt gratuitement ſuppoſée, & que le *Cœur* ſe contracte dans tous ſes points en même tems. D'où il ſuit en apparence, que la pointe du *Cœur* s'approche de ſa baze dans la ſiſtole.

Cette conſéquence généralement ſuivie par tous les Anatomiſtes, eſt néanmoins détruite par M. *Winſlovv.* Cet Anatomiſte dit que la pointe du *Cœur* ne peut s'approcher de ſa baze dans la ſiſtole, parce que la pointe aïant moins de fibres que le milieu des ventricules, elle a par conſéquent moins de force. Or les fibres du milieu des ventricules, & principalement celles du poſtérieur qui ſont ſi croiſées, étant plus nombreuſes, les parois intérieures des ventricules ſeront plus approchées dans leur milieu, lorſque la ſiſtole ſe fera : ce qui ne peut arriver que la pointe & la baze même du *Cœur*, ne

s'éloignent du milieu. Donc le *Cœur* s'allongera dans la ſiſtole ; & c'eſt dans cet état que la pointe ferme & ſolide du *Cœur*, frappe l'extrémité antérieure de la ſixiéme vraie côte.

Ce ſentiment, quoique contraire à tout ce qu'on a écrit juſqu'à ce jour, paroît ſi vrai, que ſi on ne l'adopte pas, il eſt impoſſible de rendre raiſon du phénoméne ſuivant.

Tout le monde convient que lorſque le *Cœur* ſe contracte, pour lors les arteres ſe dilatent ; & dans le tems que le *Cœur* ſe dilate, dans ce tems-là même les artéres ſe contractent. Tout le monde convient encore que lorſqu'on touche le pouls, on ſent l'artére frapper le doigt dans le tems de ſa dilatation.

Après ces vérités connues telles par tous les Phiſiciens & les Anatomiſtes, l'on propoſe cette difficulté. Si l'on met un doigt ſur l'artére radiale, ou ſur toute autre artére, pour ſentir ſon battement, & qu'en même tems on poſe l'autre main ſur l'extrémité antérieure de la ſixiéme vraie côte du côté gauche, pour ſentir auſſi les battemens de la pointe du *Cœur*, on s'apperçoit que les battemens du *Cœur* & de l'artére, frappent les deux mains dans le même tems.

Or s'il étoit vrai que la pointe du *Cœur*

s'approchât de ſa baze, & la baze réciproquement de ſa pointe, dans ſa ſiſtole ou contraction, comme on ſe l'eſt juſqu'ici imaginé, comment pourroit-on démêler ce phénoméne ? Car enfin ſi la pointe du *Cœur* ne ſe faiſoit ſentir que dans ſa diaſtole ou dilatation, où pour lors les parois des artéres s'approchent de la colonne de ſang qu'elles contiennent, s'éloignent par conſéquent de la ſuperficie du corps, & ne peuvent par une ſuite néceſſaire faire ſentir leur battement, il s'enſuivroit que la pointe du *Cœur* & les artéres, ne pourroient frapper deux mains dans le même tems. *

Enfin, pour achever l'hiſtoire du *Cœur* que nous avons ſuffiſamment détaillée dans ce Chapitre, nous pouvons regarder ſes ventricules comme deux pompes, ou corps de ſeringues à deux tuïaux, afin de donner ſortie par l'un, & entrée par l'autre. N'en eſt-ce pas-là plus qu'il n'en faut, pour prouver que le *Cœur* eſt le principal organe de la circulation ?

R E' F L E X I O N S.

Ces nouvelles explications que j'avois tirées du Mémoire de M. *Winſlovv* ci-

* Les Réflexions ſuivantes regardent ce fait.

dessus cité, & amplifiées dès ma premiere édition, de quelques observations, excitérent une contestation entre deux prétendans à une chaire de Professeur en Médecine de Montpellier. Comme la question fut proposée à l'Academie des Sciences, je vais faire ici l'extrait de son Histoire pour en instruire ceux qui ne lisent pas ces Ouvrages.

EXTRAIT

De l'Histoire de l'Académie Roïale des Sciences, année 1731. p. 24.

SUR LE CHANGEMENT

De figure du Cœur dans la Sistole.

Le sang de toutes les parties du corps rapporté par les veines dans les deux oreillettes du *Cœur*, l'une droite, l'autre gauche, n'y séjourne qu'un instant, pendant lequel ces deux vaisseaux le tiennent renfermé au moïen de certaines valvules; qui ne lui permettent pas de sortir. Mais dans l'instant suivant, elles lui permettent en s'abaissant vers la pointe du *Cœur*, & s'applatissant vers ses parois,

au lieu qu'elles étoient auparavant tendues & ſoulevées, alors le ſang entre dans les deux ventricules, qui s'ouvrent & ſe dilatent pour le recevoir. C'eſt-là la *Diaſtole* du *Cœur*. Enfin, il faut que le ſang ſorte des ventricules pour entrer dans les artéres qui alors ſe dilatent, & ont leur diaſtole, & cela ſe fait par la contraction ou ſiſtole du *Cœur*, qui en diminuant la capacité des ventricules en chaſſe le ſang. Ce que nous avons appellé le premier inſtant eſt le méme que ce dernier, qui ne doit pas être pris pour un troiſiéme : dans le moment de la ſiſtole du *Cœur*, les valvules doivent empêcher que le ſang contenu dans les oreillettes n'en ſorte pour tomber dans les ventricules, lorſqu'ils doivent ſe vuider du ſang qu'ils contiennent déja. Le moment de la ſiſtole du *Cœur* eſt auſſi le même que celui de la diaſtole des artéres, pendant lequel on ſent leur battement. Le *Cœur* étant certainement un muſcle, quoique d'une conſtruction particuliere, on compte ſa diaſtole ou relâchement pour ſon état naturel, & ſa ſiſtole pour un état en quelque ſorte forcé par l'intervention d'une cauſe étrangere, tels que ſeroient les eſprits animaux.

Lorſque le *Cœur*, qui étoit en diaſtole, vient à être en ſiſtole, il faut néceſ-

ſairement qu'il change de figure pour ce ſecond inſtant, & que par ce changement il chaſſe le ſang hors de ſes ventricules. Ce qui s'offre d'abord à l'eſprit, c'eſt que le *Cœur* s'accourcira, c'eſt-à-dire, que la ligne qui va de ſa baze à ſa pointe diminuera de longueur ; mais il eſt poſſible auſſi que la ligne qui diminuera ſera la perpendiculaire à cette premiere, celle qui paſſe par le milieu des deux ventricules, auquel cas le *Cœur* ſe retrécira : il eſt viſible que de l'une & de l'autre façon le ſang ſera pouſſé hors des ventricules. Dans le cas où le *Cœur* ſe racourcit, on conçoit qu'il doit en même tems s'élargir, & dans le cas où il ſe retrécit, on connoît qu'il doit s'allonger, & qu'ainſi les deux cas du racourciſſement & du retréciſſement ſont oppoſés & incompatibles ; mais en y faiſant un peu d'attention, on voit qu'abſolument le *Cœur* peut s'accourcir ſans s'élargir, ou ſe retrécir ſans s'allonger, qu'il peut même ſe contracter en tous ſens à la fois, comme feroit une ſphére d'une matiere ſpongieuſe, dont tous les diamétres s'accourciroient enſemble & également. Il ſe forme des opinions différentes, lorſqu'entre ces différentes manieres, dont il eſt poſſible que la ſiſtole ſe faſſe pour

produire l'effet qu'elle produit certainement, on en choisit quelqu'une à l'exclusion des autres.

A Montpellier il s'éleva sur cette matiere une contestation entre deux Prétendans à une chaire de Professeur en Médecine ; l'un soutenoit que dans la sistole le *Cœur* s'accourcit ; l'autre qu'il s'allonge : & la question fut proposée à l'Académie des Sciences.

M. *Hunaud*, que l'on chargea d'un examen particulier, commença par ramasser les autorités des Anatomistes les plus célébres. Harvée, Lower, Stenon, M. Vieussens, sont pour le racourcissement : Schelengius, Borelli & quelques autres encore sont pour l'allongement, ou simplement nient le racourcissement. Sur-tout M. *Winslovv*, dans un Mémoire imprimé en 1725. parmi ceux de l'Académie, a semblé se déclarer pour ce dernier parti, puisqu'il traite d'*erreur* l'opinion que le Cœur s'accourcisse dans la sistole. Son autorité faisoit une grande partie de la force de celui des deux Disputans, à qui elle étoit favorable.

On vint ensuite à l'expérience ; M. *Hunaud* examina & fit voir les Cœurs de plusieurs animaux ouverts en vie, Chiens, Chats, Pigeons, Lapins, Carpes, Grenouilles, Viperes. Cette voie, qui est en

général la plus sûre, ne l'est pas tant ici. Les Cœurs de ces animaux dans l'état où on les prend, ont des mouvemens si irréguliers, si changeans, si convulsifs; tantôt si lents, tantôt si précipités, qu'il est très-difficile de sçavoir bien précisément ce qu'on voit, & ceux qui n'avoient pas les yeux bien accoutumés à ces sortes de spectacles, n'osoient rendre aucun témoignage positif. Pour M. *Hunaud* il assura, sans hésiter, qu'il voïoit toujours le Cœur se racourcir.

Il ne faut point se croire engagé d'honneur à soutenir ce qu'on a avancé, seulement parce qu'on l'a avancé : il y auroit bien plus d'honneur à s'en dédire, mais il est très-légitime de ne se pas laisser imputer plus que ce qu'on a dit, & de se renfermer dans ces bornes. M. *Winslow*, que l'on regardoit comme obligé à soutenir l'allongement du Cœur, ne l'étoit pas à parler exactement ; il n'étoit pas vrai, selon lui, que le Cœur se racourcît dans la sistole, & il étoit vrai qu'il se rétrécissoit, mais il pouvoit se retrécir sans s'allonger, & cela suffisoit à M. *Winslow*.

Il avoit été autrefois dans l'opinion la plus commune, mais aïant fait attention à une remarque de l'illustre *Alphonse Borelli*, que les fibres longitudinales du Cœur, celles qui vont de la baze à la

pointe, ſont en beaucoup moindre quantité que les tranſverſes, il conçut que dans la ſiſtole c'étoient donc les tranſverſes qui faiſoient le plus grand effet, & que par conſéquent leur contraction ou racourciſſement devoit rétrécir le Cœur, tandis que la contraction des longitudinales pourroit ne pas l'accourcir. Il faut entendre ici par fibres longitudinales & tranſverſes, non ſeulement les directes, mais encore les obliques.

Tandis qu'on en étoit-là dans l'Académie, M. *Baſſuel*, Chirurgien de Paris, y vint lire ſur ce ſujet, un Mémoire qui fut écouté avec aſſez de ſatisfaction. Il tenoit pour le racourciſſement du Cœur, & ſe fondoit principalement ſur le jeu des valvules.

Poſées, comme elles ſont, de chaque côté du Cœur, entre l'oreillette & le ventricule correſpondant, il eſt certain que leur fonction eſt de laiſſer tomber le ſang de l'oreillette dans le ventricule pendant la diaſtole du Cœur, & d'empêcher pendant la ſiſtole que le ſang ne continue de tomber ainſi, parce que le ventricule trop plein ne permettroit pas au Cœur de ſe contracter, & de pouſſer dans l'artére correſpondante le ſang que le ventricule contient. Pour cela, il faut que les valvules s'abaiſſent dans la dia-

ſtole, & ſe relevent dans la ſiſtole, de maniere à fermer les oreillettes, & à en empêcher la communication avec les ventricules. Le mouvement des valvules dépend des filets tendineux auxquels elles ſont attachées, & qui partent de certaines colones charnues vers la pointe du Cœur. Quand ces filets qu'on peut d'abord ſuppoſer lâches, le deviennent moins, par quelque cauſe que ce ſoit, ils tirent les valvules en embas, les appliquent contre les parois du Cœur, de ſorte que le ſang paſſe librement des oreillettes dans les ventricules. Quand au contraire les filets ſont plus lâches, ils permettent aux valvules de ſe détacher des parois, elles remontent, & ſe placent entre elles de la maniere néceſſaire à fermer l'iſſue de leurs oreillettes. Il eſt viſible que le premier mouvement des valvules ſe fait dans la diaſtole, & le ſecond dans la ſiſtole. Donc le moment de la ſiſtole eſt celui où les filets tendineux ſont relâchés. Or ils le ſont quand la pointe du Cœur s'approche de ſa baze, car alors ils deviennent trop longs pour pouvoir tirer les valvules en embas: donc le moment de la ſiſtole eſt celui où la pointe du Cœur s'approche de ſa baze, & il faut qu'elle s'en approche, afin que dans ce moment-là le ſang des oreillettes

ne tombe pas dans les ventricules. Donc le Cœur s'accourcit dans la ſiſtole.

Cela ſe peut confirmer par une obſervation que l'on fait ſur les Cœurs morts. Les valvules y ſont appliquées contre les parois, ainſi qu'elles doivent l'être, pour laiſſer tomber le ſang dans les ventricules, & l'on voit à l'œil que pour les relever, il faudroit que les filets tendineux, qui les avoient abaiſſées par leur accourciſſement, vinſſent à l'allonger, ou à devenir lâches, ce qui arriveroit ſi la pointe du Cœur s'approchoit de la baze. Les valvules qui étoient demeurées dans l'état où la diaſtole les mettoit, ſe ſeroient donc relevées dans la ſiſtole ſuivante par le racourciſſement du Cœur.

L'expérience, que M. *Baſſuel* rapporte de *Lower*, étoit encore plus déciſive. *Lower*, après avoir rempli d'eau un ventricule, preſſoit le Cœur du côté de ſa pointe pour le racourcir un peu, & on voïoit auſſi-tôt les valvules ſe hauſſer, & s'ajuſter enſemble de façon à ne laiſſer point ſortir la liqueur qui étoit au-deſſous d'elles. L'effet étoit encore mieux marqué, & plus complet, quand M. *Baſſuel* ajoutoit une legére preſſion du côté de la baze, & une autre latérale.

Il a renverſé auſſi l'expérience de *Lovver*, en allongeant par quelques pe-

tits artifices aſſez délicats, & en preſſant enſuite un Cœur dont un ventricule étoit plein d'eau ; l'eau en eſt ſortie très-facilement, & s'eſt jettée dans l'oreillette. La ſiſtole feroit refluer de même le ſang dans les oreillettes, ſi le Cœur s'allongeoit.

Ce qui fait conclure ici que le Cœur ne s'allonge point, ou s'accourcit dans la ſiſtole. c'eſt que l'état des valvules, qui doivent alors être élevées, demande que leurs filets tendineux ſoient relâchés, ou plus longs, & ce raiſonnement ceſſe, ſi dans ce même tems, ces filets peuvent n'être pas plus longs. Or M. *Winſlovv* croit que ces filets peuvent ne l'être pas, & qu'il ſuffiroit que les colonnes, qui leur ſervent de baze, s'allongeaſſent dans la ſiſtole.

On peut répondre auſſi aux expériences de *Lovver*, & de M. *Baſſuel*, que quand dans un ventricule rempli d'eau, & enſuite comprimé, parce qu'on a rapproché la pointe du Cœur de ſa baze, les valvules ſe ſoulévent, & ferment le ventricule, ce n'eſt là qu'une ſuite du mouvement imprimé à l'eau, par lequel elle remonte un peu, & éleve les valvules qu'elle rencontre en ſon chemin. Les filets leur permettent ce jeu, mais ils n'en ſont pas la cauſe.

Nous n'avons point parlé d'un article,

qui n'a pas laiſſé d'être touché. Dans le moment de la pulſation des artéres, qui eſt celui de la ſiſtole, on ſent le Cœur qui vient battre contre les côtes, & on juge que c'eſt par ſa pointe qu'il bat. Il eſt aſſez naturel de croire qu'il eſt donc allongé, & qu'il étoit plus court, ou qu'il avoit ſa pointe plus proche de ſa baze dans le moment précédent où cette pointe ne touchoit pas aux côtes. Donc le Cœur s'allonge dans la ſiſtole. La concluſion ſeroit bien ſûre, ſi le Cœur étoit fixe & inébranlable dans une place, mais il ne l'eſt pas, les vaiſſeaux, avec leſquels il a connexion, lui ſouffrent un peu de mouvement. M. *Winſlovv* avoit déja dit ailleurs que la maſſe du Cœur peut gliſſer dans le péricarde dont elle eſt enveloppée, & M. *Baſſuel* prouvoit par des expériences, que chacun peut faire ſur ſoi-même, combien la poſition de cette partie peut varier.

Il faut avouer que tout ceci n'aboutit qu'à des incertitudes, mais les incertitudes ſont des eſpéces de lumieres qui peuvent mener à la connoiſſance du vrai; au lieu que des déciſions hardies & précipitées nous en éloignent. Il ne faut pas que l'Académie des Sciences abuſe de ſon nom & de ſa réputation pour décider trop vîte.



CHAPITRE V.

Des Poûmons, & de ses dépendances.

LEs Poûmons sont deux grosses masses spongieuses, qui occupent la plus grande partie de la cavité de la poitrine. Ils sont convexes par leur surface antérieure, inégalement caves & élevés par la postérieure, & un peu échancrés par l'inférieure ; de sorte que si l'on veut les comparer à un pied de bœuf, il faut les regarder par derriere.

Les *Poûmons* en général sont composés de deux lobes, un gauche & l'autre droit, dont les surfaces qui regardent les côtes sont convexes, & leur bord antérieur est séparé par le médiastin ; observant néanmoins que le bord antérieur du lobe gauche & inférieur, ne descend pas perpendiculairement sur le diaphragme, mais qu'il a une grande échancrure dentelée à sa circonférence, comme M. *Winslovv* l'a observé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences ; de sorte que cette *grande échancrure* est si bien prise dans l'épaisseur du Poûmon, que quand on souffle ce viscére, il ne couvre point le péri-

carde dans cet endroit, malgré la grande extension que l'air lui donne. D'où l'on voit manifestement, que cette *échancrure*, qui est vis à-vis la pointe du Cœur, ne couvre jamais cette pointe (comme l'observe M. *Winslovv*,) (*a*) même dans la plus forte inspiration.

Ceci ne démontre-t-il pas combien l'Auteur de la nature est attentif aux différentes fonctions des ressorts de la machine humaine? En effet, sans cette prévoïance infinie du grand Architecte, n'eussions-nous pas été continuellement accablés de douleurs ou d'inflammations au poûmon gauche, puisque la pointe du cœur l'eût à tout moment frappé? Mais par cette sage précaution, le poûmon gauche peut se dilater même autant qu'il est possible, sans se trouver sous les coups, souvent assez forts, de la pointe du cœur; ce qui fait qu'on la sent battre en cet endroit, n'y aïant rien entre elle & les côtes, que le péricarde qui l'enveloppe. On doit donc inférer de cette vérité constante, qu'il est faux de dire que les *Poûmons* embrassent entierement le cœur dans leur dilatation.

Comme nous avons fait connoître que les cavités de la poitrine n'étoient point

(*a*) Exposition Anatom. p. 598.

d'une égale grandeur, & que la droite étoit beaucoup plus ſpacieuſe que la gauche ; il ſemble que les *Poûmons* devroient ſe reſſentir de ce défaut de ſimétrie : c'eſt auſſi ce qu'on remarque au *Poûmon* droit qui eſt plus grand que le gauche, puiſqu'il eſt diviſé en deux lobes & demi, pendant que le gauche n'en a pour l'ordinaire que deux.

Mais une queſtion qu'on pourroit me faire, eſt de ſçavoir comment & dans quel endroit de la poitrine, les *Poûmons* ſont attachés, car il eſt à préſumer qu'ils n'y ſont pas vacillans. Il eſt vrai que les Anatomiſtes que j'ai lûs n'en font point de mention, du moins ceux qui ont précédé cet Ouvrage ; c'eſt cependant une choſe qui ne me paroît pas indifférente.

Pour être inſtruit de l'attache de chaque *Poûmon* à la parois intérieure de la poitrine, il faut ſçavoir que la trachée-artére, en entrant dans cette cavité, ſe trouve dans le mediaſtin même, je veux dire, entre les deux plévres. Or dans cet endroit elle ſe diviſe en deux rameaux conſidérables qu'on appelle les *Bronches*, dont l'une ſe jette à droit & l'autre à gauche, comme je l'ai déja dit. Chacune de ces bronches ſe joint avec une artére & & une veine poûmonaire, & tous les trois forment

forment un paquet de vaisseaux, qui percent le mediastin à peu près dans le milieu de la poitrine, & se dispersent dans le *poûmon* de leur côté. C'est cet endroit du *poûmon* qui doit naturellement être attaché au mediastin, & que l'on peut appeller la *racine* du *poûmon*, toutes les autres adhérences, s'il s'en trouve, étant contre nature.

Passons à la substance du *poûmon* qui est un arrangement & un épanouissement d'une portion celluleuse, & de quatre sortes de vaisseaux; sçavoir aëriens, sanguins, nerveux, & si l'on veut limphatiques.

Les vaisseaux de la premiere espéce sont les bronches: ces bronches composent la plus grande partie du poûmon; elles sont formées de différens segmens de cercles cartilagineux, qui diminuent de grandeur à mesure qu'ils avancent, sont unis les uns avec les autres par une membrane blanchâtre assez forte, semblent même comme s'engager les uns dans les autres, du moins les inférieurs dans les supérieurs, & perdent à la fin leur consistance cartilagineuse, pour se terminer dans des vésicules membraneuses d'une figure angulaire très-différente, puisqu'il y en a de quadrangulaires, de romboïdes, &c.

Ces cellules ſont arrangées autour des ramifications des bronches, par crochetées, comme des groſeilles, & jointes & unies enſemble par la ſubſtance celluleuſe qui ſe trouve parſemée d'une grande quantité de vaiſſeaux ſanguins, de quelques nerfs, & même de vaiſſeaux limphatiques.

Les vaiſſeaux ſanguins qui aident à former la ſubſtance des *poûmons*, ſont de deux ſortes; les uns lui portent la nourriture, les autres ſont de gros vaiſſeaux qui ſuivent les ramifications des bronches, & ſe jettent ſur les cellules dont nous venons de parler, qu'elles environnent, ſur chacune deſquelles elles forment un réſeau vaſculaire, dont le merveilleux tiſſu eſt capable de donner de l'exercice aux eſprits les plus mécaniciens.

Si l'on veut ſe donner cette ſatiſfaction il faut ſouffler le *poûmon* d'une grenouille & au moïen de ſa tranſparence, l'on y verra très-aiſément la ſtructure ſurprenante dont je parle.

Tout cet appareil eſt lié, uni enſemble par le moïen du tiſſu cellulaire dont j'ai parlé: ce tiſſu entourre & enveloppe toutes les parties que je viens de décrire dans le poûmon, & ſemble même former une tunique à cet organe. Le tout eſt couvert par les ſacs des deux plévres, & qui forment dans cet endroit le médiaſtin.

L'uſage des *poûmons* eſt de recevoir l'air par l'inſpiration, d'en communiquer les effets au ſang, & de le chaſſer par l'expiration.

EXPLICATION
De la ſeiziéme Planche.

LA PREMIERE figure repréſente le ventricule droit ou antérieur du cœur ouvert, de façon qu'on peut voir dans leur entier par cette ſeule coupe, les valvules *Tricuſpides* & *Semi-lunaires* dont nous avons ci-devant parlé.

A. Le ſac des veines-caves dans ſon entier.

BB. Le ventricule antérieur ou droit du cœur.

CCC. Les valvules Tricuſpides, deux antérieures & une poſtérieure. On n'a pû deſſiner les trois petites valvules triſcupides dont j'ai parlé, parce qu'à cauſe de leur petiteſſe, il faut une coupe particuliere pour les manifeſter.

DD. Les colonnes charnues qui donnent attache aux petits cordages tendineux des valvules Tricuſpides.

E. L'artére poûmonaire ouverte de façon qu'on voit ſes trois valvules ſemilunaires en leur entier. Il eſt inutile de mettre des caracteres pour indiquer ces

trois valvules ; il faut ſeulement faire attention à leur bord ſupérieur, qui repréſente deux demi-croiſſans bornés par un petit bouton tendineux au milieu. De plus, le fond ſe termine par une eſpéce d'angle.

LA SECONDE figure repréſente la croſſe de l'aorte ouverte tout le long de ſa partie antérieure, afin d'y voir les éprons dont on a parlé.

A. Le cœur à peu près dans ſa ſituation.

B. L'artére poûmonaire qui n'eſt point ici dans ſa ſituation, mais on a paſſé l'aorte au-devant, afin de mieux voir le dedans de ce canal.

C. La ſoûclaviere droite.

D. La carotide droite qui part, comme l'on voit, de la ſoûclaviere du même côté.

E. La carotide gauche.

F. La ſoûclaviere gauche.

GGG. Les avances ou éprons qui fendent la colonne de liqueur, & l'obligent d'enfiler en partie les trois branches dont on vient de parler, qu'on appelle en général l'aorte ſupérieure.

LA TROISIE'ME figure repréſenre la poitrine ouverture, de façon qu'on y voit les poûmons ſoufflés, & le péricarde dans ſa ſituation naturelle.

AA. Les côtes caffées & jettées en dehors.

B. La veine fouclaviere gauche.

C. L'artére poûmonaire.

D. Le péricarde dans fa fituation naturelle, où l'on voit qu'il n'eft point entiérement recouvert des poûmons, quoiqu'ils foient extraordinairement dilatés.

EE. Les poûmons droit & gauche fouflés.

F. La grand échancrure dentelée du poûmon gauche qui eft toujours à l'endroit & vis-à-vis la pointe du cœur. Dans le tems que l'on deffinoit cette figure, l'on foufloit continuellement le poûmon, qui étoit par conféquent alors dans la plus grande dilatation qu'il puiffe avoir. Cette *échancrure* eft cependant très-marquée, laiffe à découvert toute la partie gauche de la baze du péricarde, dans laquelle eft contenue la pointe du cœur. Il fuit donc que le grand Architecte n'a fabriqué cette *échancrure* que pour laiffer la pointe du cœur libre dans fes mouvemens, & qu'il faut être aveugle ou entêté pour ne pas reconnoître une telle vérité, ou pour avancer qu'il y a d'autres parties du cœur que fa pointe, qui battent dans cet endroit. Il eft fi vrai que cette échancrure n'eft telle, que pour laiffer la liberté à la pointe du cœur,

qu'elle s'eſt trouvée au poûmon droit du cadavre ouvert par M. *Foübert*, comme je l'ai rapporté à la page 125. de ce Volume.

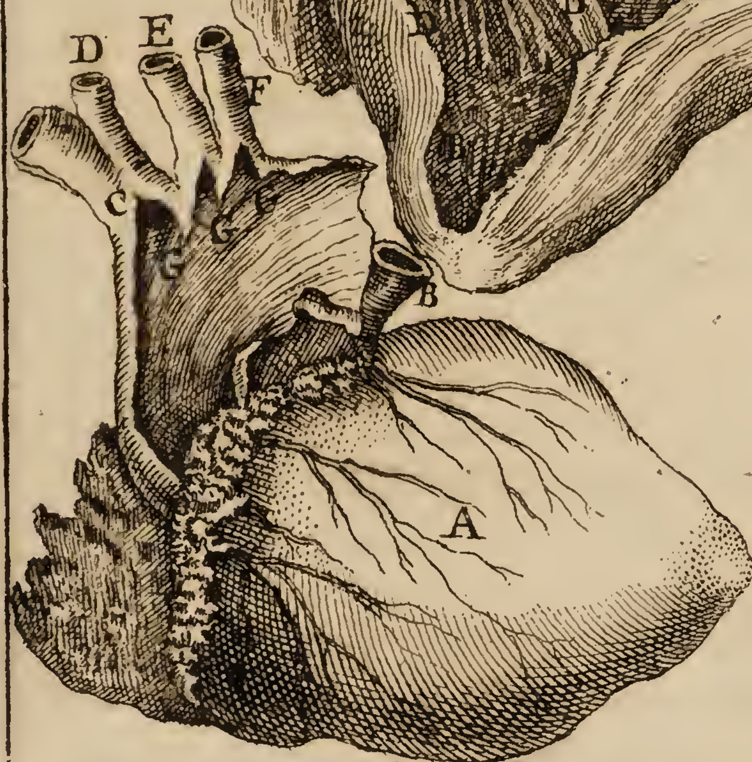
Cette remarque importante, peut ſervir beaucoup à décider la queſtion que l'Académie des Sciences a laiſſée indéciſe, comme on vient de le voir.

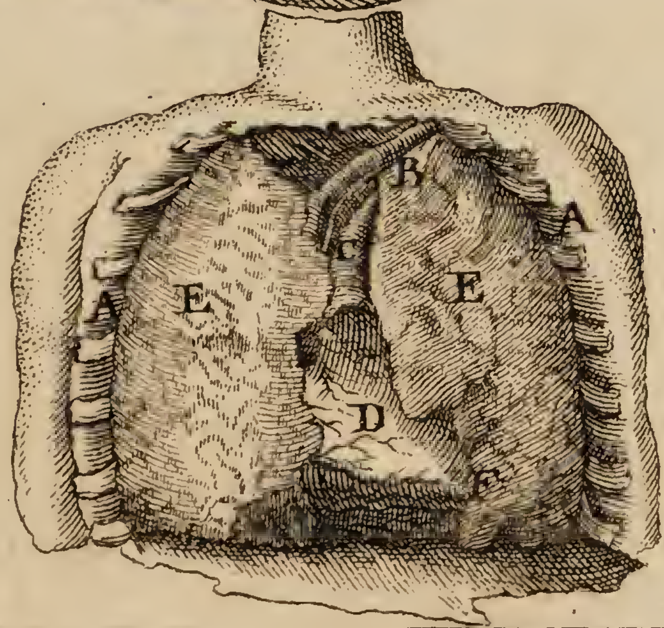
Avant de finir ce Chapitre, nous allons donner une courte notion de la *Trachée-artére* & de l'*œſophage*.

Ces deux parties ſont deux tuïaux aſſez amples, qui du fond du gozier deſcendent le long du cou. Le plus antérieur eſt celui qu'on appelle la *Trachée-artére*, dont la partie ſupérieure eſt nommée le *Larinx* & l'inférieure ſont les bronches, deſquelles j'ai déja dit quelque choſe. Le ſecond tuïau beaucoup plus charnu que le précédent, eſt ſitué à la partie gauche & poſtérieure de la *Trachée-artére* : c'eſt l'*œſophage*, dont la partie ſupérieure s'appelle *Pharinx* ; & l'inférieure après avoir deſcendu tout le long de la poitrine, traverſé le diaphragme, forme l'orifice ſupérieur de l'eſtomach qui n'eſt qu'une continuité de ce tuïau.

Le premier de ces deux canaux donne paſſage à l'air qui entre & ſort du *poûmon* & le ſecond ſert à conduire les alimens tant ſolides que fluides, dans l'eſtomac & à leur donner lieu de rétrograder quand


f. 1.
A
C
C
C
B
D
E


D
E
F
C
G
G
B
A
f. 2.


B
A
C
E
E
A
D
f. 3.

par le vomiſſement ils ſont obligés de ſortir de l'eſtomac.

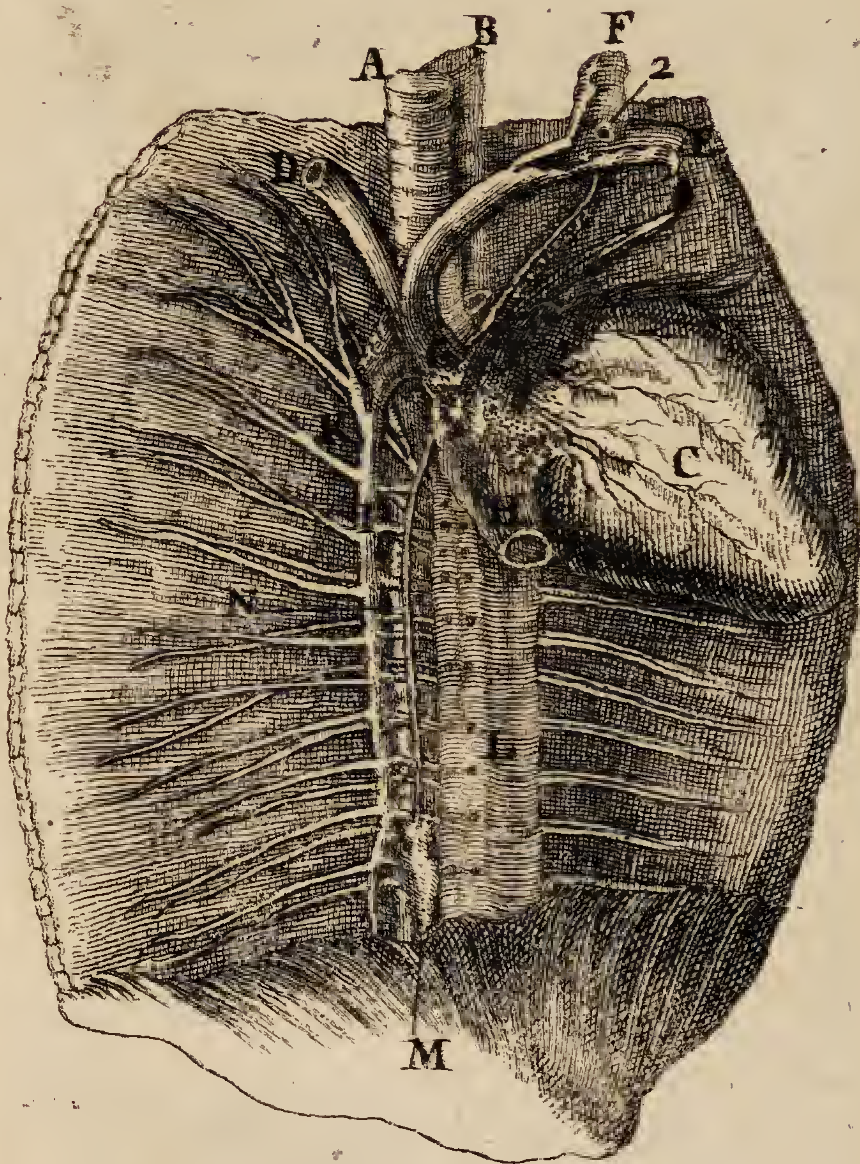
Je n'inſiſte point ſur la ſtructure de ces parties, il ſuffit de dire que l'*œſophage* a les mêmes tuniques que l'eſtomac & les inteſtins, que les deux premieres gliſſent ſur les deux ſecondes, de façon qu'on pourroit les ſéparer & en former deux *œſophages*. Quant à la *Trachée-artére*, c'eſt un tuïau en partie membraneux & en partie cartilagineux. Ses cartilages ne ſont point des anneaux, mais bien des ſegmens de cercles cartilagineux : ainſi la partie poſtérieure de la *Trachée-artére* eſt toute membraneuſe, non pas pour loger l'*œſophage* & favoriſer la deſcente des alimens, comme l'avancent preſque tous les Auteurs, puiſque l'*œſophage* eſt au côté gauche de la *Trachée-artère*, un peu plus poſtérieurement, mais pour que les ſegmens de cercles cartilagineux puiſſent ſe reſſerrer, & que la *Trachée-artére* ait la liberté de ſe retrécir, de même qu'elle a celle de ſe racourcir par la coupe en talud de chaque cartilage, qui s'agencent les uns dans les autres.

Le célébre M. *Morgagni* a reconnu cette vérité, puiſqu'après avoir rapporté le paſſage de *Willis*, qui dit que les cartilages de la *Trachée-artére* ne ſont point achevés pour ne point empêcher la

déglutition ; il ajoute, » quoique je ne
» nie pas abſolument cet uſage, je puis
» aſſurer cependant que ce n'eſt pas ſon
» principal, ou au moins l'unique cauſe
» qui fait que les cercles ne ſont pas tout-
» à-fait achevés, puiſqu'il y a aſſez d'ap-
» parence que cette ſtructure eſt ainſi,
» pour que le diamétre de la Trachée-
» artére, qui eſt deſtiné à ſe contracter,
» puiſſe le faire facilement : ce qui me
» fonde dans cette opinion, c'eſt que
» non ſeulement la portion de la Tra-
» chée-artére qui répond à l'œſophage,
» mais auſſi l'un & l'autre rameau des
» premieres bronches, juſqu'à ce qu'ils
» ſoient parvenus aux *poûmons*, ſont éga-
» lement conſtruits de ces anneaux ébré-
» chés. « *Etſi non pertinaciter negavero ; contendam tamen, non eam potiſſimam, aut certè non unicam eſſe cauſam cur ſint imperfecti, cùm id eſſe factum, ut aſperæ arteriæ diameter pro re nata contrahi poſſit, illud ſatis indicio ſit, quòd non modò ea pars ejuſdem arteriæ, quæ œſophago incumbit, verùm etiam primorum bronchiorum uſque ad pulmones uterque ramus ex imperfectis pariter annulis compingatur.* Morgagn. Adver. V. Animad. XXXI.



T. II. 201.



EXPLICATION

De la dix-ſeptiéme Planche.

CEtte Figure repréſente la poitrine ouverte de façon à y voir pluſieurs parties diſſéquées dans leur ſituation naturelle.

A. La trachée-artére où l'on voit les ſegmens de cercles cartilagineux, & comme elle ſe diviſe d'abord en deux rameaux conſidérables qu'on appelle les bronches,

B. L'œſophage qui n'eſt point exactement derrierre la trachée-artére, mais un peu à gauche.

C. Le cœur qui eſt un peu porté à gauche, afin de voir clairement les parties qu'il cache.

D. La veine ſouclaviere droite qui eſt naturellement plus perpendiculaire ; mais comme le cœur eſt un peu plus à gauche qu'il ne doit être, il y porte la veine dont je parle, & la rend plus oblique.

E. La veine ſouclaviere gauche qui eſt beaucoup plus longue que la droite, & qui traverſe preſque toute la partie ſupérieure de la poitrine. Elle eſt ouverte pour des raiſons que l'on va dire.

F. La jugulaire interne du côté gauche, qui se dégorge dans la soûclaviere du même côté. Cette veine est ouverte, aussi-bien que l'endroit de la soûclaviere qui la touche, pour faire voir par quelle mécanique le *canal Thorachique* vient s'y ouvrir.

G. La veine-cave supérieure, qui commence à l'endroit où les deux soûclavieres s'unissent.

H. La veine-cave inférieure, qui de même que la supérieure, va se dégorger dans le sac des veines-caves.

La veine Azigos forme une crosse comme l'aorte.

I. La veine *Azigos* dont la mécanique est fort jolie. On voit que sa partie supérieure forme une crosse : ainsi dans la poitrine il y a crosse artérielle & crosse veineuse. Mais ce qui est admirable dans cette veine, c'est qu'elle fournit les intercostales de la même façon que l'aorte inférieure, du moins celles du côté droit. En effet, qu'on observe le premier tronc intercostal K. on le voit jetter d'abord un petit rameau qui va à la premiere côte : le même tronc fait ensuite quelque chemin, puis il se divise en deux rameaux qui vont à la seconde & troisiéme côte, d'où l'on voit qu'il n'y a que dix troncs de veines intercostales pour les douze côtes, & cela parce que le premier tronc fournit à trois côtes. Il n'en est pas de

même du côté gauche, car deux ou trois troncs se réflechissant, fournissent les intercostales de ce côté.

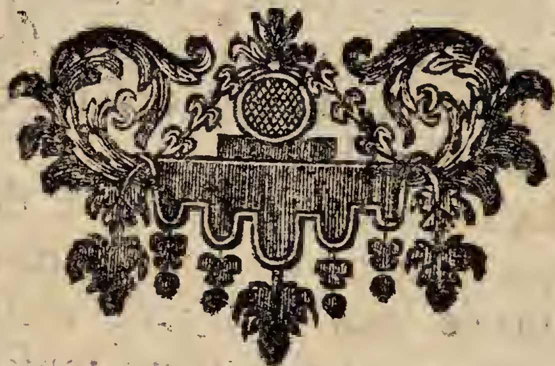
L. L'aorte inférieure ouverte tout le long des artéres intercostales du côté droit, & jettée ensuite du côté gauche. Par cette coupe on voit le dedans de l'aorte inférieure, & dix paires de trous qui sont les embouchures des dix paires de troncs intercostaux, dix de chaque côté. Sur quoi il faut observer que toutes ces embouchures sont à la partie postérieure, que les trous de chaque paire sont fort près les uns des autres, & que les quatre premieres paires, ou les supérieures, sont très-proches & très-serrées, comme nous l'avons déja observé dans la quinziéme Planche.

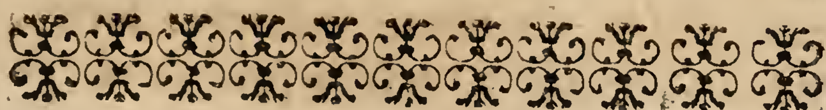
M. Le réservoir du chile, ou de *Pecquet*, qui est une petite poche membraneuse située sous le second muscle du diaphragme, ou des deux muscles inférieurs du diaphragme, celui qui est à droit.

N. Le canal thorachique de l'homme, qui passe sur les artéres intercostales, entre l'aorte & l'*azigos* ; & quand il est parvenu à la troisiéme vertébre du dos, il s'incline de droit à gauche, passe derriere la crosse de l'aorte, les bronches, l'œsophage, &c. & montant obliquement

par derriere la veine soûclaviere gauche ; s'ouvre à la partie postérieure de la jugulaire, dans l'endroit où elle se dégorge dans la soûclaviere.

Il faut observer qu'il y a une petite valvule dans l'endtoit où le canal thorachique se dégorge, qui empêche le sang de la jugulaire & de la soûclaviere d'entrer dans le canal, comme on peut le voir à cette marque 2.





TROISIE'ME PARTIE DE L'ANATOMIE DES VISCE'RES,

Dans laquelle on traite de ceux qui sont contenus dans la tête.

CHAPITRE PREMIER.

De la Dure-mere.

LOrſqu'on a ſcié le crane, & qu'on a enlevé toute la calotte oſſeuſe de la tête, on apperçoit une membrane, dont la figure qu'elle emprunte en partie du cerveau, paroît ſphérique, & d'un tiſſu très-ſerré & très-fort. Cette membrane en recouvre une autre beaucoup moins épaiſſe & moins forte, & l'une & l'autre ſont appellées *Meninges*, ſignification grecque qui veut dire *Mere*, parce que les Anciens s'imaginoient que ces membranes donnoient origine à toutes celles du corps ; & comme celle dont

nous faisons l'histoire, est plus forte, plus épaisse, & d'un tissu plus serré, ils l'ont appellée *Dure-mere.*

Pour entrer avec méthode dans la connoissance de cette membrane, nous allons y considérer sa composition, ses adhérences, ses replis, ses allongemens, ses vaisseaux tant sanguins que nerveux, ses glandes & ses usages.

Composition de la Dure-mere.

Quant à la composition de la *Dure-mere*, nous pouvons dire, que si nous avons fait voir que le péritoine & la plévre n'avoient qu'une véritable lame, & que ce qu'on appelloit lame externe dans ces membranes, n'étoit qu'une substance cellulaire & folliculeuse, nous pouvons dire, dis-je, que nous ne trouvons pas la même structure dans la *Dure-mere*, puisqu'à l'examiner de près, elle est réellement composée de deux lames dont les fibres se croisent obliquement. Ces lames sont collées & appliquées l'une sur l'autre, mais elles se séparent & s'écartent en quelques endroits, comme nous le ferons remarquer dans la suite.

Pour s'assûrer de la duplicité de la *Dure-mere*, il y a une expérience à faire qui ne demande pas une grande habileté: c'est de la frôler entre deux doigts, comme si on vouloit la rouler; pour lors on s'apperçoit de deux lames, parce qu'on

Preuve de la duplicature de la Dure-mere.

les ſent gliſſer l'une ſur l'autre, chacune étant comme collée au doigt qu'elle touche.

Les adhérences de la *Dure-mere* ſont les ſecondes particularités que nous allons y conſidérer. Elles ſont à toute la parois intérieure de la boëte oſſeuſe qui la renferme, par le moïen de ſa lame externe ; mais ces adhérences ne ſont pas également fortes dans tous les endroits du crane, ni dans tous les âges. La lame externe de la *Dure-mere* eſt au contraire plus étroitement unie avec le crane, aux endroits des ſutures, dans les traces des ſinus, & ſur tout à la baze du crane, d'où on ne peut la ſéparer que très-difficilement. Ces adhérences ſont encore plus intimes dans les enfans que dans ceux qui ſont fort avancés, parce que dans ceux-ci, je veux dire dans les adultes, les filets nerveux & les vaiſſeaux ſanguins qui contractent ces adhérences, ſont comme étranglés, s'uſent & s'effacent en partie par la dureté des os, qui devient toujours de plus en plus conſidérable. Nous dirons encore quelque choſe des adhérences de la *Dure-mere*, en parlant de ſes uſages, mais nous ne devons pas obmettre que toutes ces adhérences ne ſont formées que par ſa lame externe, & que l'interne n'en

contracte aucune. Au contraire elle eſt lice, polie & toujours mouillée d'une humeur limpide.

Les troiſiémes attentions que nous devons faire à la ſtructure de la *Dure-mere*, regardent ſes replis. Les Auteurs ne font aucune différence entre les replis de la *Dure-mere* & ſes allongemens ; ils mettent le tout ſous la même claſſe, & nomment les uns & les autres, des allongemens. Or comme ces deux parties nous ont paru fort différentes, nous avons crû que nous devions le faire ſentir, & dire que les replis de la *Dure-mere* ne ſortent point du crane, & ſont ſeulement fabriqués par ſa lame interne.

Les replis de la Dure-mere ſont autres que les allongemens de cette membrane.

Le premier de ces replis eſt une cloiſon tranſverſale, formée par l'allongement de la lame interne de la *Dure-mere*, de la même façon que nous avons fait connoître que la partie membraneuſe du péritoine, formoit, en ſe jettant en dedans, des ligamens de pluſieurs eſpeces. Ce repli eſt appellé la *Tente* du cervelet, qui paroît attachée en arriere, le long de la partie moïenne & tranſverſale de l'occipital, & en devant le long de l'angle ſupérieur de chaque apophiſe pierreuſe : mais elle laiſſe entre les pointes de ces deux apophiſes, une échancrure ceintrée ou demi circulaire, dont le bord eſt fort

Le premier repli de la Dure-mere, eſt nommé la tente du cervelet.

épais, & forme comme deux cordons qui ſe prolongent juſqu'aux apophiſes de l'os ſphénoïde. Cette échancrure dont le ceintre eſt du côté de l'occipital, donne paſſage à la moëlle allongée.

La tente du cervelet ſépare & diviſe la cavité du crane en deux grandes loges, dont la ſupérieure qui eſt beaucoup plus grande, eſt deſtinée pour le cerveau & l'inférieure & poſtérieure renferme non-ſeulement le cervelet, mais le met à couvert des compreſſions des lobes poſtérieurs du cerveau qui ſont appuïés ſur cette cloiſon. Une difficulté qui ſe préſente touchant les fonctions de cette tente, eſt de concevoir comment une ſimple membrane, ſituée tranſverſalement, peut ſoutenir un organe auſſi lourd & auſſi délicat que le cerveau. Secondement comment une telle membrane peut en même tems couvrir un autre organe d'une néceſſité auſſi indiſpenſable que le cervelet, & dont la moindre compreſſion cauſeroit la mort ou de grands deſordres. Comment enfin cette membrane peut tenir l'un & l'autre de ces organes, dans des loges d'où ils peuvent répandre leurs faveurs au reſte de la machine. J'avoue que ceci mérite l'attention des eſprits mécaniciens. Mais quand on réflechit ſur la poſition ſinguliere de la

Position mécanique de la tente du cervelet, & d'où résulte son usage.

tente du cervelet, qui paroît être la continuité du second repli de la *Dure-mere*, & dont je vais parler; quand on pense que son milieu est beaucoup élevé & fortement tendu par ce repli, & que ses parties latérales s'inclinent obliquement pour contracter enfin les attaches que je viens d'assigner, on conçoit facilement que cette position ingénieuse de la tente, forme non seulement une loge sûre au cervelet, mais *tend* encore à pousser à droit & à gauche les portions du cerveau, & à se *débarrasser* toûjours du fardeau qui pourroit l'opprimer. Quel sujet d'admiration!

Le second repli de la Dure-mere, est nommé la Faulx.

Le second repli de la lame interne de la *Dure-mere*, est la *Faulx*, ainsi nommé par la ressemblance qu'il a avec une faulx. En effet, d'une baze large il forme un ceintre qui diminue peu à peu, & se termine antérieurement par une pointe qui embrasse de chaque côté l'apophise *Crista Galli*. La petite courbure de ce repli représente le tranchant de la faulx, tandis que sa grande courbure est plus épaisse, & imite assez bien le dos de la faulx.

La baze ou la partie large de ce repli semble élargir pour former, comme je l'ai déja dit, la cloison horisontale que nous avons appellée la Tente du cervelet. On peut regarder l'union de ces deux

replis, comme un vrai chef-d'œuvre de la nature ; car par cette ſage mécanique, ces deux parties ſi néceſſaires à la conſervation de la vie, ſont extrêmement bandées ; & par ce moïen, & la ſituation oblique des parties latérales de la tente du cervelet, cette derniere cloiſon peut ſupporter un fardeau très-conſidérable, & la faulx mieux ſoutenir chaque moitié du cerveau, lorſque la tête eſt panchée de côté. Il eſt ſi vrai que ces deux grands replis de la lame interne de la *Dure-mere* concourent l'un & l'autre à ſe bander, que ſi l'on donne un coup de ciſeau à la tente, la faulx ſe détend à l'inſtant, & ſi l'on coupe la faulx, la tente s'affaiſſe. Ce ſont donc deux parties qui doivent abſolument être ainſi;& s'il arrive des variations (qui ſont très-rares) la nature y pourvoit par des traits de mécanique, qui font admirer l'attention de l'Ouvrier, lors méme que la nature sembleroit davantage s'oublier. En voici un des plus remarquables.

M. *Verdier* mon Collégue & célébre Anatomiſte, vient de voir un ſujet dans lequel il n'y avoit point de *faux*. Les deux quarts de ſphére du cerveau étoient néanmoins diviſés, je veux dire qu'il les ſépara aiſément avec le doigt. Mais il fut curieux de voir promptement par

quelle mécanique la *tente* du cervelet étoit fixée suspendue; il apperçut deux queues tendineuses de cette *tente*, qui s'implantoient au-devant des apophises clinoïdes, au moïen de quoi la *tente* étoit aussi bandée que s'il y avoit eu une faulx.

Letroisiéme repli de la Dure-mere.

Le troisiéme repli de la lame interne de la *dure-mere*, est moins considérable que les deux précédens; il est presque perpendiculaire, & sa situation est sous la tente du cervelet, à la partie interne & inférieure de l'occipital; de sorte que ce repli dont la figure est un peu ceintrée, sépare la partie postérieure du cervelet comme en deux lobes.

Les 4. & 5. replis de la Dure-mere.

Les quatriéme & cinquiéme replis de la lame interne de la *dure-mere* sont les plus petits. Ils sont situés aux côtés de la selle du Turc, & leur usage est d'augmenter la fosse pituitaire qui se trouve en cet endtoit.

Les 6. & 7. replis de la Dure-mere.

Les six & septiéme replis de la *dure-mere* sont situés dans les fosses moïennes de la base du crâne, au bord de la fente orbitaire supérieure, & servent à augmenter ces fosses moïennes. Ces replis sont situés transversalement & fort étroits.

La quatriéme observation que nous devons faire sur la mécanique de la *dure-mere*, est l'examen de ses *allonge-*

mens. Ces eſpéces de prolongemens diffèrent beaucoup des replis, 1°. en ce qu'ils ſortent du crane; 2°. en ce qu'ils ſont composés par les deux lames de la *dure-mere*; 3o. en ce qu'ils ſont tous faits par l'Auteur de la nature, pour contenir ou accompagner d'autres parties, au lieu que l'uſage des replis n'eſt que de former des bornes aux différentes parties du cerveau.

Les allongemens de la Dure-mere ſont différens de ſes replis.

Ces allongemens ont des figures autant différentes, que les cavités oſſeuſes qu'ils doivent revêtir, ou les organes qu'ils doivent accompagner, ſont différens. Par exemple, les premiers dont nous allons faire mention, ont la figure d'un entonnoir; ils ſortent par les trous optiques, & en s'étendant pour tapiſſer le fond, & même preſque toute la foſſe orbitaire, ils s'uniſſent au péricrane qui revêt les rebords de cette foſſe. Ce ſont ces allongemens qui donnent attache aux muſcles grand oblique & droits de l'œil, comme je lai fait obſerver dans ma *Miologie*. C'eſt par ces allongemens que l'on peut expliquer les inflammations ſubites qui arrivent à l'œil après les fractures du crane, les épanchemens ou les ébranlemens violens du cerveau & de toute la tête.

Premiers allongemens de la Dure-mere.

Les ſeconds allongemens de la *dure-*

mere ont, en ſe joignant avec les précé dens, à peu près la même figure. I ſortent par les fentes orbitaires ſupérieu res, & vont, de même que les précé dens, aider à tapiſſer la foſſe orbitaire

Seconds allongemens de la Dure-mere.

Troiſiémes allongemens de la Dure-mere.

Les troiſiémes allongemens de la *dure mere* paſſent par les fentes orbitaires in férieures, & deſcendent en bas pou communiquer & s'unir avec le périoſt qui revêt la foſſe zigomatique.

Quatriémes allongemens de la Dure-mere.

Les quatriémes ſont ceux qui paſſen par les canaux oſſeux ou carotidaux d l'apophiſe pierreuſe, & s'uniſſent ave le péricrane.

Cinquiémes allongemens de la Dure-mere.

Les cinquiémes allongemens de l *dure-mere* ont une figure de cornemu ſe : ils paſſent par l'ouverture poſtérieu re des trous déchirés, pour aller enſuit tapiſſer la foſſe jugulaire, & former l tête des veines jugulaires.

Sixiémes allongemens de la Dure-mere.

La ſixiéme eſpéce d'allongemens de l *dure-mere*, ſont tous ceux qui paſſen par les trous du crane qui donnent ſor ties aux nerfs ; & ſi on veut ſe donner l peine de les compter, on en trouvera neu paires, la dixiéme paire de nerfs n'en aïant point, comme je le prouverai dan la ſuite.

Septiéme & dernier allongement de la Dure-mere.

Enfin la ſeptiéme eſpece d'allonge ment de la *dure-mere*, eſt ce grand tuïau membraneux qui paſſe par le grand trou

occipital, pour tapisser l'intérieur du canal osseux formé par les vertébres, & qui enveloppe la moëlle de l'épine.

La cinquiéme réfléxion que nous nous sommes proposé de faire sur la *dure-mere*, est d'examiner ses vaisseaux, tant sanguins que nerveux, dont le premier est l'artére de la *dure-mere* : c'est un rameau d'une branche de la carotide externe, qui entre dans le crane par le trou épineux sphénoïdal ou carotidien; & aussi-tôt qu'elle est dans cette boëte osseuse, elle se grave très-souvent un petit canal osseux dans l'épaisseur de l'apophise temporale du pariétal, ou, si l'on veut, dans l'angle antérieur inférieur du pariétal. Ce canal est plus ou moins long dans les différens sujets, & mérite beaucoup d'attention de la part des Chirurgiens; car si en trépanant, les dents de la couronne coupent la sortie du canal, l'hémorragie sera considérable, & embarrassera d'autant plus, que la ligature, le stiptique & la compression, ne peuvent changer en aucune maniére le diamétre du canal osseux, & ne peuvent conséquemment avoir aucune action sur l'artére enfermée dans le canal. Nous rappellons cette observation anatomique dans la seconde édi-

Observation d'importance pour les Chirurgiens.

tion de nos Opérations, & nous proposons à cet effet nos conjectures sur les moïens qui conviennent pour arrêter le sang.

L'artére dont nous parlons, en sortant du petit canal osseux, lorsqu'il se rencontre, jette quantité de ramifications qui se répandent sur la surface extérieure de la *dure-mere*, & dont on voit les mêmes ramifications sur la surface interne du pariétal. Voilà quelle est l'artére qu'on a appellée l'artére de la *dure-mere*, comme si cette membrane n'en avoit point d'autre. Il est vrai que les livres ne font mention que de ce rameau, & de la vertébrale; cependant quand on examine un peu de près, toutes les ramifications d'artéres qui sont à l'endroit du pariétal que nous venons d'indiquer, on voit que l'artére que nous venons de décrire est la moïenne en situation, & qu'il y en a une autre qui est plus antérieure. Celle-ci est aussi un petit rameau de la carotide externe, & elle entre dans le crane par une très-petite échancrure qu'on apperçoit au bord supérieur externe de la *fente orbitaire supérieure*, autrement connue sous le nom de sphénoïdale. Ce petit rameau jette ses ramifications sur la partie antérieure de

la

la *dure-mere*, & quelques-unes communiquent avec les ramifications de l'artére précédente.

Les artéres poſtérieures de la *dure-mere* viennent des vertébrales. Ces artéres principales étant entrées dans le crane, fourniſſent chacune une groſſe branche qui ſe diviſe en deux principales; & ces deux ſe diviſent en pluſieurs rameaux, qui parcourent toute la portion de la *dure-mere* qui couvre le cervelet.

Pour ce qui regarde les artéres de la *dure-mere*, elles ont toujours été connues, ſurtout l'artére qui paſſe par le trou épineux ſphenoïdal, & les artéres vertébrales; mais les veines ne le ſont pas depuis long-tems. Ces deux ſortes de vaiſſeaux, je veux dire les artéres & les veines, rampent dans la duplicature de cette membrane, & ſont collés l'une ſur l'autre, de façon que les artéres ſont plus ſuperficielles & couvrent les veines: mais comme les veines ſont toujours d'un diamétre plus conſidérable que les artéres, on apperçoit leurs bords aux deux côtés de l'artére, & cela quand on y regarde avec attention.

Les artéres & les veines ne ſont point ces ſeuls vaiſſeaux ſanguins que l'on ob- Les ſinus de la Dure-mere.

ſerve à la *dure-mere*, il s'y trouve encore, par l'écartement de ſes deux lames, des canaux qui contiennent du ſang, & auxquels on a donné le nom de *ſinus*. Les Anciens en faiſoient obſerver quatre; mais l'exactitude des Anatomiſtes modernes a beaucoup augmenté ce nombre. Les quatre ſinus que les Anciens connoiſſoient, ſont le ſinus longitudinal ſupérieur, les deux latéraux & le Torcular. Comme nous allons beaucoup en ajouter à ceux-ci, nous les diviſons en ceux qui ſont par paires, & en ceux qui ſont impairs.

Premiere paire de ſinus de la Dure-mere.

La premiere partie de ſinus que nous avons à décrire, ſont les *longitudinaux*, l'un ſupérieur & l'autre inférieur. Le ſupérieur ſemble commencer au-deſſus de l'apophiſe *Criſta Galli*, dans un trou qu'on appelle *borgne* : c'eſt pour cette raiſon que les Anatomiſtes diſent que ce ſinus eſt exactement fermé de ce côté-là, & qu'il n'a aucune communication avec le nez. Qu'on ſe donne la peine d'examiner ſoigneuſement ce trou, on verra que ce nom ne lui convient pas, puiſque l'on y remarque un petit ſinus veineux qui communique avec toutes les veines du nez; & c'eſt par ſon moïen qu'on peut ſouffler le ſinus longitudi-

nal supérieur, en soufflant même par les petites veines qui passent dans les petits trous qu'on observe aux os du nez. Donc le sinus longitudinal supérieur n'est point exactement fermé du côté du nez, & le trou épineux n'est point un trou en forme de cul-de-sac, comme on se l'imagine.

Le sinus longitudinal supérieur, va ensuite toujours en augmentant le long de la partie supérieure, ou du dos de la faulx ; & quand il est parvenu au derriere de la tête, sur la tente du cervelet, là il se partage en deux gros sinus qui vont l'un à droit, & l'autre à gauche : c'est ce qu'on appelle les sinus *latéraux* dont nous dirons quelque chose, après avoir parlé du sinus longitudinal inférieur.

Ce dernier sinus est très-menu : sa situation est à la partie tranchante de la faulx, & sa longueur n'excéde pas les deux tiers de cette partie tranchante, je veux dire, que depuis l'apophise *Crista Galli* jusqu'à un bon tiers du tranchant de la faulx, on n'y voit aucun sinus. Ce sinus commence ensuite à se manifester, & va après cela en augmentant, jusqu'à ce qu'il ait rencontré le commencement du sinus droit ou *Torcular*, dans lequel il se dégorge.

Seconde paire de sinus de la Dure-mere.

La seconde paire de ſinus ſont les *Latéraux*, qui naiſſent de la biſurcation du ſinus longitudinal ſupérieur. Il ſemble par cette deſcription qui eſt celle de tous les Auteurs, excepté le célébre M. *Morgagni*, que la diviſion du ſinus longitudinal ſupérieur eſt égale, & rend chaque ſinus latéral tout-à-fait reſſemblant à ſon aſſocié ; j'ai cependant, comme je l'ai lû à l'Académie des Sciences le 17 Janvier 1738. preſque toujours trouvé le ſinus latéral gauche plus bas que le droit, & je n'ai jamais pû, en deſcendant par le longitudinal, faire entrer un ſtilet dans le gauche, ou ç'a été avec beaucoup de peine. J'attribuois cette difficulté à faire entrer ma ſonde, du ſinus longitudinal ſupérieur dans le latéral gauche, à mon peu d'attention, ou à la mauvaiſe ſituation dans laquelle j'étois, ſans m'imaginer que le ſinus longitudinal ſupérieur ſe confondoit le plus ſouvent dans le latéral droit ; mais auſſitôt que j'eus lû le livre de M. *Morgagni*, je reconnus la cauſe de la difficulté que je trouvois à introduire mon ſtilet dans le ſinus latéral gauche. » Cependant, dit » cet illuſtre Anatomiſte, en reprenant » M. *Manget*, de quatorze ſujets que » j'ai diſſéqué de ſuite, il ne s'en eſt » trouvé que quatre, où les ſinus laté-

» raux fuſſent formés par une bifurca-
» tion immédiate du ſinus longitudinal
» ſupérieur ; car dans les dix autres, bien
» loin que le ſinus longitudinal ſupérieur
» en ſe partageant en deux, ſe divisât en
» des latéraux paralléles, il ſe détournoit
» fort évidemment au-deſſus du *Torcu-*
» *lar*, vers l'un des deux côtés, de ſor-
» te qu'il étoit entiérement continu au
» ſinus de ce même côté là. Mais il faut
» d'abord dire que le ſinus longitudi-
» nal ſupérieur ſe confondoit plus fré-
» quemment avec le ſinus latéral droit ;
» car de ces dix cadavres dont on vient
» de parler, il n'y en a eu qu'un ſeul où
» il ſe continuoit avec le gauche. C'eſt
» pourquoi l'on voïoit, à l'endroit de la
» *paroi gauche du ſinus droit*, où il com-
» mence à s'écarter du longitudinal, un
» orifice plus étroit dans les uns, &
» plus large dans les autres, dans quel-
» ques-uns même double ou triple, mais
» inégal ; & auſſi dans la plûpart affermi,
» ſurtout à ſa face poſtérieure, par une
» ſubſtance qui l'entouroit en maniere
» d'anneau, & qui étoit ſi ſerrée, qu'elle
» paroiſſoit être un amas de fibres ten-
» dineuſes & charnues, étroitement en-
» trelaſſées enſemble. C'étoit-là le com-
» mencement de l'orifice du ſinus laté-
» ral gauche, *Attamen ex quatuordecim*,

quæ continenter secui, cadaveribus, quatuor, haud amplius, fuere, in quibus Laterales sinus essent continuatio bifurcata sinus longitudinalis superioris; *in reliquis autem decem tantum aberat, ut is bifariam æqualiterque in laterales divideretur; jam supra* Torcular *in alterum latus evidentissimè deflectebat, totusque adeò ejusdem lateris sinui continuabatur ... Sed illud primùm habendum est, observatum esse à nobis, eum sinum in quem longitudinalis totus producitur, frequentissimè esse dexterum, nam ex decem illis cadaveribus unum modò fuit, in quo is produceretur in sinistrum. Igitur in sinistro pariete sinus dexteri, ab longitudinali jam deflectentis, orificium hiabat in aliis angustiùs, in aliis latius, in nonnullis duplex etiam, vel triplex, sed inæquale, in plerisque autem circumjecta, à tergo potissimùm, substantia crassa firmatum, eaque non pauca, atque ita densa, firmaque, ut ex tendineis, carneisque fibris inter se arctissimè implexis compacta esse videretur. Id orificium sinistri sinus initium erat.* Morgagn. Adverſ. VI. Animad. I.

Ces entrées particuliéres des sinus latéraux, qui avoient été ignorées jusqu'à l'habile Anatomiste que je cite, & que j'ai vérifiées sur un grand nombre de cadavres, me donnent des idées bien différentes de la fonction de ces parties, que

celles qu'on en a ordinairement. En effet, ne s'imagine-t'on pas que la liqueur contenue dans le ſinus longitudinal ſupérieur, ſe partage également dans les deux ſinus latéraux ?

La pente naturelle qui engage la liqueur du ſinus longitudinal ſupérieur à ſe dégorger pour l'ordinaire dans le ſinus latéral droit, ne fait-elle pas voir que la plus grande partie du ſang de ce premier ſinus, paſſe de ſuite dans le ſecond ; & qu'il n'en paſſe qu'une très-médiocre partie dans le ſinus latéral gauche, encore faut-il que ce ſoit dans des ſituations qui y favoriſent ſon introduction.

Ces réflexions, que perſonne, que je ſçache, n'a encore mis au jour, ne ſont pas néamoins tout ce qui me paroît admirable dans cette ſtructure ; car plus je médite ſur la conſtruction de tous ces canaux, plus je trouve de nouveaux ſujets d'admirer la ſageſſe infinie de l'Architecte de notre machine. Par exemple, ſi le ſinus longitudinal ſupérieur avoit également partagé ſa liqueur aux deux ſinus latéraux ; & ſi le *Torcular* s'étoit dégorgé dans le concours de ces trois ſinus, comme on le penſe, & que tous les livres l'enſeignent, comment à-t'on pû s'imaginer que le ſang de ce

Torcular peut entrer dans ce confluent, & ſe partager à droit & à gauche, pour enfiler pêle-mêle avec le ſang du ſinus longitudinal ſupérieur, la cavité des ſinus latéraux; puiſque (ſi la ſtructure avoit été ainſi) il auroit trouvé un torrent tout-à-fait oppoſé à ſon cours? Voilà pourtant quelle eſt la connoiſſance que l'on a du cours du ſang dans les quatre principaux ſinus de la dure-mere. Mais la nature qui ſe joue des fauſſes idées des hommes, purement ſpéculatives, s'eſt formée des routes que l'on ne découvre qu'en travaillant aſſidument à la diſſection; & quand on a été aſſez heureux pour ſe bien orienter dans ces détours ſi cachés, on voit alors clairement & avec ſurpriſe, l'enchaînement, la délicateſſe & la mécanique de ces reſſorts ſecrets de la nature, dont la recherche demande un travail obſtiné, & dont la découverte eſt le prix d'une patience à toute épreuve.

Les ſinus dont nous faiſons l'hiſtoire, fourniſſent une preuve de ce que je viens d'avancer. On ne diſconvient pas, par exemple, que l'uſage du ſinus longitudinal ſupérieur, & des latétaux en partie, ne ſoit de rapporter le ſang de quelques parties externes de la tête, de la *dure-mere*, de la pie-mere, & même de l'ex-

térieur du cerveau, dans les veines qui doivent le porter au cœur : mais de dire que le ſang contenu dans le *Tocular*, & qui eſt véritablement celui qui revient du *lacis coroïde*, & conſéquemment des ventricules du cerceau ; de penſer, dis-je, que ce ſinus dégorge ſa liqueur préciſément dans l'endroit des ſinus latéraux, où le ſinus longitudinal ſupérieur décharge la ſienne, & de penſer que cette même liqueur ſe mêle avec le ſang du ſinus longitudinal ſupérieur, pour enfiler indiſtinctement les deux ſinus latéraux, c'eſt ce qui répugne au bon ſens, comme nous l'avons déja fait connoître par le courant oppoſé de ces deux torrens, par la continuité & la pente qu'a le ſinus latéral droit avec le longitudinal ſupérieur, & enfin comme nous l'allons voir par l'embouchure du *Torcular*, qui n'eſt point telle qu'on ſe l'eſt imaginé.

En effet, ce quatriéme ſinus des Anciens ne ſe dégorge point *préciſément* à la fin du ſinus longitudinal ſupérieur, ou dans le milieu de ſa bifurcation, comme on l'a prétendu juſqu'ici, mais bien un peu à gauche, je veux dire, hors l'inclinaiſon ou la pente qu'a la liqueur du ſinus longitudinal ſupérieur, à entrer dans le ltéral droit. Cette embouchure ne ſe

fait pas même toujours de cette maniére : car quelquefois elle se fait par une seule ouverture, & quelquefois par deux; très-souvent même cette ouverture, ou une des deux, se trouve à l'entrée du sinus latéral gauche; & comme le dit célébre M. *Morgagni* » non seulement » ce quatriéme sinus ne s'ouvroit pas » toujours à la fin du longitudinal .... » mais que ce n'est pas même l'ordinai- » re que se fît ainsi son ouverture.« *Neque enim semper ... imò ne ut plurimum quidem*, in extremitate longitudinalis apertum *observavi.* Morgagn. Adversar. VI. Animad. I.

Nous devons donc conclure que le sang des ventricules du cerveau, qui est apporté par le *Torcular*, ne se divise pas en deux colonnes pour enfiler indifféremment les deux sinus latéraux, mais que se dégorgeant hors le fil de la colonne de sang qui descend par le sinus longitudinal supérieur, pour, par sa pente naturelle, entrer de suite dans le sinus latéral droit; nous devons, dis-je, conclure que ce sang du *Torcular*, qui se dégorge naturellement vers le commencement du sinus gauche, & très-souvent dans son commencement même, comme M. *Morgagni* l'a observé, est tout disposé à entrer dans ce sinus toujours ou-

vert par la structure mécanique que nous lui avons observée, pendant que le sinus latéral droit reçoit, par sa continuité avec le longitudinal supérieur, la plus grande partie de la liqueur de ce dernier sinus. Cela n'empêche pas que l'un & l'autre sinus latéral, ne reçoivent les veines de la dure & pie-meres qui sont à leur voisinage, mais la liqueur principale du sinus latéral *droit*, est pour l'ordinaire celle qui vient du longitudinal supérieur, pendant que la liqueur principale du sinus latéral *gauche*, est aussi celle qui vient du *Torcular*, du moins pour la plus grande partie; ce que nous allons expliquer.

Comme nous avons avancé qu'il se pouvoit faire que dans *certaines situations*, une très-médiocre partie du sang du sinus longitudinal supérieur passât dans le latéral gauche, il se peut faire aussi que dans certaines situations, une très-médiocre partie du sang du *Torcular* passe dans le sinus latéral droit. Ce sont des décharges respectives que la nature se permet, pour prévenir des désordres qui ne menaceroient pas moins que d'une mort subite; mais qui pour cela ne dérangent en aucune maniére, le cours ordinaire de la circulation.

Enfin, comme personne, que je sça-

che, n'a ainsi fait voir la *circulation du sang* dans les principaux sinus de la *dure-mere*, je m'attens bien que ce sentiment subira le même sort que toutes les choses nouvelles; mais comme ceux qui disséquent pourront trouver quelquefois par hazard, que le sinus longitudinal supérieur semble se détourner vers le côté gauche, & faire une continuité avec le sinus latéral gauche, comme le célébre M. *Morgagni* l'a une fois trouvé; (*nam ex decem illis cadaveribus unum modò fuit, in quo is produceretur in sinistrum.* Morgagn. Adversar. VI. Animad. I.) pour lors le sinus latéral droit commence de la même maniére que nous venons de faire voir que le sinus latéral gauche a coutume de commencer, & le *Torcular* décharge dans cette circonstance, qui n'est qu'une variation de la nature, sa liqueur dans le sinus latéral droit.

Troisiéme paire de sinus de la Dure-mere.

Pour continuer la description des sinus de la *dure-mere*, je vais parler d'un petit sinus que l'on peut apparier avec le *Torcular* dont nous venons de dire deux mots. C'est le sixiéme sinus ou le *postérieur* à cause de sa situation. Il est placé le long de la convexité du troisiéme repli de la lame interne de la *dure-mere*; je veux dire, de ce petit repli qui est sous la tente du cervelet, & qui

le ſépare en deux lobes. Voilà une notion aſſez exacte des ſinus de la *dure-mere* qui ſe trouvent dans l'écartement de ſa partie ſphérique ; les autres ſe trouvent dans la portion qui tapiſſe la baſe du crane.

Quatriéme paire de ſinus de la Dure-mere.

Les premiers ſinus que l'on trouve entre les deux lames de la *dure-mere* qui tapiſſent la baſe du crane, ſont les *Occipitaux* ; ceux-ci ſe trouvent au rebord ſupérieur & poſtérieur du trou occipital ; ils viennent du ſinus poſtérieur dont nous venons de parler, & ne font pas le tour du grand trou occipital, mais ils ſe dégorgent dans les ſinus poſtérieurs de la roche que nous examinerons inceſſamment. Ce ſont là les ſept & huitiéme ſinus de la *dure-mere.**

Cinquiéme paire de ſinus de la Dure-mere.

Le neuf & dixiéme ſinus de cette membrane ſont les *Tranſverſaux*. Ces ſinus ſont ſitués tranſverſalement ſur l'allongement ou l'apophiſe antérieure de l'occipital, près ſa jonction avec l'os ſphénoïde : ils ſe dégorgent dans les ſinus poſtérieurs de la roche.

Sixiéme paire de ſinus.

Les ſix ſinus qui ſuivent ceux-ci, ſont appellés les ſinus de la *Roche* ou de l'apophiſe pierreuſe : ils ſont diviſés en trois paires, ainſi nous voilà parvenus au ſeiziéme ſinus de la *dure-mere*. Le premier

* M. Heiſter ne connoît point ces ſinus, ni les ſuivans.

de ces ſinus eſt appellé le *ſupérieur :* il eſt ſitué ſur l'angle ſupérieur de la roche, dans une petite rainure que l'on obſerve en cet endroit. Le ſecond que nous avons à décrire, eſt appellé le ſinus *antérieur* de la roche : il eſt ſitué à l'angle antérieur de cette apophiſe, plus intérieurement qu'extérieurement. Enfin le troiſiéme eſt le ſinus *poſtérieur* de la roche : il eſt ſitué dans l'angle poſtérieur de cette apophiſe, plus vers le milieu de la baſe que vers le bord extérieur. Les deux ſinus précédens, auſſi-bien que quelques ſinus que j'ai déja décrits, vont ſe dégorger dans ce ſinus poſtérieur de la roche, & ce dernier s'ouvre dans les latéraux qui vont former les jugulaires internes.

Septiéme paire de ſinus.

Huitiéme paire de ſinus.

Neuviéme paire de ſinus.

Les dix-ſept & dix-huitiéme ſinus de la *dure-mere*, ſont ſitués dans les foſſes moïennes de la baſe du crane, préciſément aux deux côtés de la ſelle du ſphénoïde. Ces ſinus qu'on appelle communément *ſphénoïdaux*, ſont autrement conſtruits que ceux que nous venons d'examiner ; car outre qu'ils ſont beaucoup plus ſpacieux, c'eſt qu'au lieu d'être une cavité ou un canal triangulaire, gravé entre les lames de la *dure-mere* comme les précédens, ils ſont un amas decellules caverneuſes remplies de ſang, àpeu près ſemblables aux cellules des

corps caverneux de la verge ; c'eſt ce qui peut leur mériter le nom de *ſinus Caverneux* de la *dure-mere.*

Les artéres carotides internes paſſent au travers de ces ſinus ; ainſi c'eſt un ſang artériel qui eſt comme rafraîchi & moderé par un ſang vénal, ce qui doit faire admirer les précautions de la nature pour la filtration des eſprits. Il eſt à préſumer que le ſentiment des parties où ſe répandent les nerfs ſuivans, eût été d'une vivacité incommode, ſi l'Architecte Divin n'eût fait paſſer les organes de ce ſentiment, dans les *ſinus caverneux* dont nous parlons, pour y recevoir quelque modération. Nous voïons donc le *tronc* de la *troiſiéme paire de nerfs*, & la quatriéme, paſſer dans les *ſinus caverneux*, auſſi-bien que la *cinquiéme paire* avec ſes *trois principaux rameaux*, la *ſixiéme & le commencement du nerf intercoſtal.*

Le dix-neuf & vingtiéme ſinus de la *Dure-mere* ſont les *Pituitaires*. Leur ſituation eſt dans la foſſe pituitaire, de façon qu'ils ſont poſés l'un ſur l'autre. Le premier ou le ſupérieur eſt viſible après avoir enlevé le cerveau, mais le ſecond ou l'inférieur ne peut ſe voir ſans diſſection, parce qu'il eſt logé au fond de la foſſe pitui-

Dixiéme paire de ſinus de la Dure-mere.

taire, autour de la glande du même nom. La figure de ces deux ſinus approche beaucoup de la circulaire, à laquelle on y obſerve néanmoins quelques pans.

Onziéme paire de ſinus.

Enfin le vingt-un & vingt-deuxiéme ſinus de la *Dure-mere*, ſont les *Orbitaires*: ils ſont ſitués dans les foſſes moïennes du crane ſuivant leur longueur.

Tous les ſinus de la *Dure-mere* dont nous venons de donner les notions les plus exactes qu'il nous a été poſſible, communiquent les uns avec les autres, & ſe dégorgent dans les *pierreux* & dans les *lateraux*, comme nous l'avons fait voir. Les ſinus *Orbitaires* communiquent encore avec la veine angulaire, qui deſcend le long de la partie laterale du nez, des lévres, ſur la baze de la machoire inférieure, pour ſe jetter dans la jugulaire externe; ainſi l'on peut remplir ces ſinus en injectant par la veine angulaire; & c'eſt par cette communication ſi manifeſte, que l'on peut expliquer la rougeur des yeux dans les inflammations du cerveau & de ſes membranes, dans les fractures, dans les commotions, &c.

Nous venons de voir quelles ſont les eſpéces de vaiſſeaux ſanguins de la *Dure-mere*, il ne s'agit plus que d'examiner quels ſont les nerfs qui parcourent ſa ſub-

ſtance. Ils ne ſont que de petits filets qui partent d'une eſpéce de ganglion de la cinquiéme paire.

Glandes de la Dure-mere.

Les ſixiémes circonſtances qui nous ſont connoître la ſtructure de la *Dure-mere*, ſont ſes glandes. Lorſqu'on examine cette membrane ſur la ſurface convexe, & le long du ſinus longitudinal ſupérieur, ſur-tout dans certaines maladies, ou après des macérations, on y apperçoit pluſieurs amas de petits grains, à qui *Pacchionius* a donné le nom de glandes conglobées. Ces petits amas de grains glanduleux ſont à demi enfoncés dans l'épaiſſeur de la *Dure-mere*, & ſont plus ou moins gros ſuivant les ſujets.

Pluſieurs Anatomiſtes nient les glandes de la *Dure-mere*, mais je n'ai qu'une raiſon à leur apporter. Comme le battement des artéres de la pie-mere fait toujours une eſpéce de froiſſement entre ces deux membranes, il a été néceſſaire qu'il y eut quelque liqueur qui ait mouillé l'intérieur de la *Dure-mere*. On ne peut nier cette liqueur, puiſqu'elle eſt très-ſenſible. Or ſi les Anatomiſtes ont dit que toutes les liqueurs qui mouilloient les différentes parties du corps, ſur-tout celles qui étoient expoſées à des frottemens, étoient filtrées par des glandes; pour-

quoi la liqueur onctueuse qui mouille la surface intérieure de la *Dure-mere*, ne sera-t-elle pas l'effet d'une filtration semblable, & d'où viendra donc cette liqueur ?

Pour terminer l'histoire de la *Dure-mere*, nous allons faire mention de ses usages, qui seront le sujet de notre septiéme réfléxion.

Usages de la Dure-mere.

Nous considérons les usages de la *Dure-mere*, par rapport au crane, & par rapport au cerveau. Par rapport au crane, cette membrane revêt intérieurement toutes ses parois, & y est par consequent adhérente, mais plus intimement en certains endroits, comme je l'ai déja avancé. Or comme les adhérences de la lame externe de la *Dure-mere* se font par des vaisseaux, & principalement par les sanguins, il suit qu'elle rend à la parois intérieure du crane, le même office que la membrane qui recouvre la moëlle des os cilindriques. D'où nous tirons cette conséquence, que la *Dure-mere* sert de périoste intérieur au crane.

Quoique cette vérité ait été connue d'*Hippocrate*, elle a cependant été ignorée de ses descendans, qui s'imaginoient que la *Dure-mere* n'étoit suspendue qu'aux endroits des sutures, & que par-

tout ailleurs elle obéïssoit aux mouvemens du cerveau. Cette erreur a subsisté jusqu'en l'année 1663. où *Roonhuyse*, célébre Chirurgien d'Amsterdam, rapporte dans ses Observations Chirurgicales, qu'il avoit démontré à *Barbette*, *Delboë*, *Silvyus*, & à plusieurs autres Médecins, que la *Dure-mere* étoit naturellement par-tout attachée à la face intérieure du crane; de sorte qu'elle sembloit servir de périoste en cet endroit.

Ce fut aussi un Chirurgien de Paris, très-célébre & très-habile Anatomiste, mort il y a plusieurs années, qui fit connoître le premier cette erreur grossiere. Voici comme la chose se passa. Un Médecin Anatomiste de réputation dit, dans une Assemblée de l'Académie Roïale des Sciences, que la *Dure-mere avoit un mouvement par lequel elle s'élevoit & s'abaissoit.* Feu M. *Mery* nia sur le champ le fait, & soûtint au contraire que cette membrane étoit exactement collée à toute la surface intérieure du crane, & qu'elle ne pouvoit par conséquent, avoir aucun mouvement.

Il n'en fallut pas davantage pour soulever tous les Anatomistes de cette célébre Societé ; & comme la latinité donne à la plûpart, l'avantage de lire beaucoup de

Livres, chacun rapportoit le paſſage de l'Auteur qu'il avoit lû ; à quoi M. *Mery* n'avoit d'autre réponſe à faire, ſinon qu'il s'agiſſoit d'un fait, contre lequel toutes les autorités du monde n'étoient pas d'un grand poids, & que les nombreuſes diſſections qu'il avoit faites, l'en avoient pleinement convaincu. Mais dans l'Aſſemblée ſuivante, cet habile Anatomiſte apporta un Livre d'Anatomie bien différent, & l'Aſſemblée eut la ſatisfaction de voir la *Dure-mere* adhérente dans toute l'étendue du crane d'un homme de quarante-cinq ans tout fraîchement mort.

Pour continuer les uſages de la *Dure-mere*, & ſur-tout ceux qui regardent le cerveau, nous diſons que cette membrane revêtant ainſi toutes les parois de la cavité du crane, & tout le canal de l'épine, prépare des loges fort commodes au cerveau, au cervelet, & à la moëlle allongée : elle en polit tous les endroits inégaux, & empêche par ce moïen, que ces parties tendres & délicates, ne ſoient froiſſées & déchirées par les ébranlemens du crane ou de l'épine.





CHAPITRE II.

De la Pie-mere.

LA *Pie-mere* eſt d'un tiſſu beaucoup plus fin & plus délicat que la dure-mere, puiſqu'elle eſt tranſparente, & que celle-ci eſt opaque. Cette membrane enveloppe le cerveau, auquel elle eſt fort adhérente par le moïen des vaiſſeaux ſanguins qui ſont en grand nombre.

La *Pie-mere* eſt, de même que la dure-mere, composée de deux membranes; à cette différence que la lame interne de la dure-mere ne forme que ſept replis,* mais la lame interne de la *Pie-mere* en forme une telle quantité, qu'il s'en fait des cloiſons auſſi nombreuſes, qu'il y a de ſillons du cerveau dans leſquels ſes replis ſe placent.

Les deux lames de la *Pie-mere* ſont collées l'une avec l'autre, ſeulement à la circonférence du cerveau, par le moïen d'un *tiſſu cellulaire* qu'on peut facilement gonfler en perçant délicatement la lame externe avec la pointe d'une lancette, obſervant que la pointe de l'inſtrument ſoit couchée comme ſi on vouloit accro-

* M. Heiſter ne connoît que trois replis à la dure-mere, ſçavoir, la faulx, la tente & celui qui diviſe le cervelet.

cher cette lame & la ſoulever. Il faut enſuite faire enſorte d'introduire de l'air dans cette petite ouverture, par le moïen d'un tuïau bien fin, & l'on a la ſatisfaction de voir cette lame s'étendre & devenir blanche & fine comme une toile d'araignée. Voilà ce qui a trompé les Anatomiſtes qui prétendent qu'il y a une membrane *Arachnoïde*, poſée entre la dure & la *Pie-mere*. De plus, on voit encore quelques endroits vers la baze du cerveau, où la lame interne de la *Pie-mere* ſe ſépare entiérement de l'externe, & ces endroits ont auſſi ſervi à y placer l'*Arachnoïde*.

Ce qui a trompé les Anatomiſtes, & leur a fait décrire une membrane Arachnoïde.

J'ai dit plus haut que les deux lames de la *Pie-mere* étoient collées enſemble *ſeulement à la circonférence du cerveau*; ce qui eſt très-facile à appercevoir, car après avoir ſouflé la *Pie-mere*, comme je viens de le dire, on voit que les replis qui s'engagent dans les ſillons du cerveau, quoique doubles, ne ſont que la lame interne, dont la duplicature eſt collée par le même tiſſu cellulaire.

Il n'y a que la lame interne de la Pie-mere, qui s'inſinue dans les circonvolutions du Cerveau.

Ces obſervations vraies ſur la prétendue membrane *Arachnoïde*, & ſur la ſtructure de la *Pie-mere*, qui étoient telles dès ma premiere édition, n'ont point empêché M. *Heiſter*, d'emploïer une page entiere pour décrire la membrane *Arachnoïde*. Il dit même, en commençant l'hi-

ſtoire de la *Dure-mere*, que la premiere chose à obſerver au Cerveau, ſont *trois membranes* appellées *meninges* & *meres*; *tres notandæ, menynges & matres dictæ.* Il aſſure que la ſituation de l'*Arachnoïde*, eſt entre la Dure & la Pie-mere : *ſitus ſub dura matre, intra hanc & piam matrem.* p. 132, edit. 4. Que ſon étendue eſt ſi conſidérable, qu'elle entourre tout le cerveau & la moëlle de l'épine . . . quoiqu'il y ait même à préſent, pluſieurs Anatomiſtes qui doutent de ſon exiſtance, ou qui la nient abſolument. *Extonſio : eadem ac duræ matris, nimirum per totum cerebrum & ſpinalem medullam . . . licet nonnulli adhuc hodie eam in dubium vocent, aut prorſus negent.* ib.

Si ce ſont-là les vérifications de M. *Heiſter*, je puis l'aſſurer qu'il a plus de délicateſſe & de dextérité qu'aucun des Anatomiſtes modernes, & qu'il nous donne gratuitement une membrane qu'il n'a vûe que dans les Auteurs qu'il cite, & qui n'eſt point dans ce livre de la nature qu'il a ſi exactement vérifié. Ce ſont-là de légeres fautes ſuivant cet Anatomiſte.

Pour achever la deſcription de la *Pie-mere*, je dis que les veines qui rampent entre ſes deux lames, vont ſe dégorger dans le ſinus longitudinal ſupérieur, non par une ligne horiſontale avec ce ſinus, mais fort obliquement & de derriere en

devant. Il faut cependant obſerver ici que tous les vaiſſeaux de la *Pie-mere* ne tiennent pas cette route, quoi qu'en diſent les Anatomiſtes ; car ceux qui ſont ſous la partie antérieure de l'os frontal, vont ſe dégorger dans le ſinus longitudinal ſupérieur, les uns horiſontalement, & les autres de devant en arriere. Voilà de quoi exercer ceux qui ſçavent méditer, & par où nous finiſſons l'hiſtoire de la *Pie-mere.*



CHAPITRE III.

Démonſtration des parties du Cerveau.

J'Aurois ſouhaité pouvoir entrer dans un détail auſſi circonſtancié ſur la ſtructure du cerveau, que je l'ai fait à l'égard de la dure-mere; mais outre que le cerveau eſt le viſcére le moins connu, & dont l'explication qu'en donnent les Anatomiſtes, n'étant pas démontrée d'une maniere à convaincre les eſprits qui aiment à voir les choſes ſans aucune obſcurité, c'eſt que les occaſions de le travailler ne m'ont pas été aſſez favorables, pour l'examiner ſuffiſamment & pour en pouvoir tirer des conſéquences propres à en porter

ter un jugement sûr & décisif.

Je me contenterai donc, dans ce Chapitre, de faire une simple démonstration des parties du cerveau, laissant la Phisique & les conséquences mécaniques à des gens ou plus éclairés, ou d'une imagination plus féconde.

Lorsqu'on a enlevé la Pie-mere, on apperçoit une grosse masse de substance moëlleuse & de couleur grisâtre, qui occupe toute la cavité du crane. Cette masse dont la figure paroît sphérique, parce qu'on n'en voit point la baze, est comme sculptée à l'extérieur par une infinité de sillons dont les directions irrégulieres imitent assez bien les circonvolutions des intestins. Il faut observer que les sillons dont nous parlons ne sont pas tous également tortueux, ni de la méme grandeur. On en voit sur-tout deux, un de chaque côté, qui sont très-grands, situés obliquement, & beaucoup plus profonds que tous les autres. Ces deux insignes sillons commencent depuis la créte de l'os sphénoïde qui divise la fosse antérieure du crane d'avec la moïenne, & vont, sans faire aucune circonvolution, obliquement en arriere.

Substance corticale.

Les sillons du Cerveau imitent les tortuosités des intestins.

La longueur de ces deux sillons est au moins de cinq grands travers de doigt; & les parois de leur cavité sont elles-mê-

mes garnies des mêmes ſillons ou circonvolutions, que l'on obſerve dans tout le reſte de la circonférence du cerveau. Or comme ces deux ſillons ſont différens de tous les autres, on les appelle *la grande fiſſure de Sylvius*; & avant d'aller plus loin, il eſt bon d'obſerver ici que cette fiſſure de chaque côté, n'eſt qu'une adreſſe de la nature, qui n'avoit pas aſſez de terrain dans toute la circonférence du cerveau, pour placer la ſubſtance griſe dont nous parlons; de ſorte que par ces deux grands ſillons, & les circonvolutions qui ſont dans leur cavité, la ſubſtance griſe ſe multiplie davantage, ou a plus d'eſpace pour ſe multiplier. Quelle adreſſe! Que de ſujets propres à occuper les génies diſpoſés à tirer des conſéquences & des uſages!

La grande fiſſure de Sylvius.

Pour entrer plus avant dans la mécanique du cerveau, il faut couper horiſontalement cette ſubſtance griſe & moëlleuſe; & à peine en a-t-on enlevé l'épaiſſeur d'un travers de doigt, qu'on apperçoit une autre ſubſtance moëlleuſe, & d'une couleur très-blanche.

Je n'ai lû aucun Livre qui m'ait donné une idée de la figure la plus extérieure de cette ſubſtance blanche. Apres m'être cependant appliqué à enlever très-ſoigneuſement ce qu'il y avoit de ſubſtance

Subſtance blanche du Cerveau.

cendrée ſur la ſurface globuleuſe du cerveau, j'ai eu la ſatisfaction d'y voir la figure de la ſubſtance blanche. Elle fait, comme la ſubſtance cendrée, des circonvolutions qui reſſemblent aſſez aux contours des inteſtins, à cette différence près. 1°. Chaque circonvolution de ſubſtance blanche, n'a pas un diamétre ſi conſidérable que chaque circonvolution de ſubſtance griſe, puiſque l'une eſt contenue dans l'autre. 2°. Les ſillons qui ſe trouvent entre les circonvolutions de la ſubſtance blanche, ſont très-larges, & forment en certains endroits, un vide à coucher un grand pouce; à la différence des ſillons de la ſubſtance griſe, qui ne laiſſent d'eſpace que pour contenir chaque repli de la lame interne de la Pie-mere.

Ce ſont ces deux ſubſtances dont nous venons d'examiner la figure extérieure, qui compoſent tout l'artifice que nous allons faire obſerver dans le cerveau, le cervelet, la moëlle allongée, & la moëlle de l'épine; mais la conformation intérieure de ces deux ſubſtances nous eſt fort cachée, & encore plus celles des différentes figures qu'elles prennent, en formant tant de parties qui ne ſont bizarres, que parce que l'eſprit humain n'a pû encore en développer la mécanique, ni en reconnoître les véritables utilités. Quoi-

qu'il en ſoit, les expériences de Meſſieurs *Malpighi* & *Ruyſch* nous font ſoupçonner que le cerveau eſt un corps ſecretoire ou glanduleux, ainſi nous nous en tiendrons-là pour paſſer à la démonſtration de ſes parties.

Maniere de démontrer le Cerveau.

En écartant les deux portions du cerveau, on apperçoit d'abord une eſpéce de plafond qu'on nomme le *corps calleux*, qui ſemble entrer de chaque côté dans les portions du cerveau. Si l'on ſe donne la peine de couper la ſubſtance griſâtre ou corticale, par tranches, on voit, comme j'ai déja dit, que les circonvolutions de la ſubſtance blanche ou médullaire, ſont contenues dans les contours de la ſubſtance corticale. Il faut donc couper par tranches le mêlange de ces deux ſubſtances, juſqu'à ce qu'on n'apperçoive plus rien de la ſubſtance corticale. Quand cette ſection a été faite aux portions droite & gauche du cerveau, on voit aux côtés de ce que nous venons d'appeller le *corps calleux*, deux éminences ovales & un peu ſphériques, extrêmement blanches, puiſqu'elles ne ſont formées que par la ſubſtance médullaire. Ces éminences demi-ſphériques ſont appellées le *centre ovale* de *Vieuſſens*, parce que c'eſt là où toutes les fibres médullaires viennent ſe réunir ſelon cet Anatomiſte; mais nous avons

Ce que c'eſt que le centre ovale de Vieuſſens.

lieu de croire qu'elles vont toutes ſe rendre à la moëlle allongée par pluſieurs chemins, en *repaſſant d'une partie du cerveau à l'autre.*

Ces deux éminences ovales & un peu globuleuſes, ſçavoir une dans chaque portion du cerveau, ſont unies enſemble par le moïen du corps calleux, & forment comme des eſpéces de calottes qui couvrent les cavités ou ventricules ſupérieurs du cerveau. C'eſt de la circonférence externe de ces calottes, ou, ſi l'on veut, du *centre ovale* de *Vieuſſens*, que s'élevent des lames blanches & tortueuſes, qui vont former les circonvolutions médullaires dont nous avons déja parlé; & ces circonvolutions médullaires ſont recouvertes à leur tour, de tous côtés, par des lames de ſubſtance grisâtre, qui conſtruiſant auſſi des circonvolutions, forment la ſubſtance corticale du cerveau. Voilà la conſtruction de l'extérieur du cerveau, des circonvolutions, & des ſillons qui ſe trouvent entre les circonvolutions, décrite de la maniere la plus ſimple, la plus intelligible, & la plus vraie qu'il m'a été poſſible.

Avant que d'entrer dans les ventricules ſupérieurs du cerveau, qui ſont couverts par le *centre ovale* de *Vieuſſens*, nous allons examiner un peu plus attentivement

Ce qu'on entend par le corps calleux.

la fabrique du corps calleux. C'eſt, comme je l'ai déja dit, une eſpéce de *plafond*, dont la longueur eſt d'environ trois pouces ſur un travers de pouce de large. Sa ſtructure eſt telle qu'il paroît composé de pluſieurs trouſſeaux de fibres blanches, qui paralleles entre eux, paſſent tranſverſalement du *centre ovale* d'un côté, à celui du côté opposé. C'eſt par ce croiſement que nous expliquons la paraliſie du côté opposé à la bleſſure. Outre ces faiſceaux de fibres qui traverſent le corps calleux, on apperçoit encore quelques fibres blanches, un peu obliques; mais pardeſſus ces deux eſpéces de fibres blanches, le long du milieu de ce plafond, ou du corps calleux, on voit une eſpéce de *raphé*, ou de couture, fabriquée par deux fibres longitudinales, aſſez groſſes & aſſez conſidérables, qu'on peut même enlever dans certains cerveaux, comme ſi c'étoit deux petites cordes qui paſſaſſent pardeſſus les fibres tranſverſes & obliques dont on vient de parler.

Le raphé du corps calleux.

C'eſt ainſi que le corps calleux paroît fabriqué, lorſqu'on le conſidére attentivement, obſervant encore qu'il eſt plus étroit par devant que par derriere.

Quoique cette deſcription ſoit plus circonſtanciée que celle que l'on trouve ordinairement dans les Livres d'Anato-

mie, ce n'eſt pas là cependant toute la mécanique du corps calleux; car quand on examine ſes deux extrémités, on voit qu'elles ſe courbent en deſſous pour aller former ou s'attacher à d'autres parties. Par exemple, l'extrémité antérieure du corps calleux ſe courbe en deſſous, pour lier les deux lobes antérieurs du cerveau, former la cloiſon qu'on nomme *ſeptum lucidum*, & ſe joindre aux éminences appellées les corps cannelés. Le même corps calleux, conſidéré en arriere, ſe courbe encore en deſſous pour s'unir aux bras de la voûte à trois pilliers; & à la partie blanche de chaque lobe poſtérieur du cerveau.

Le double centre ovale de *Vieuſſens*, un dans chaque portion du cerveau, & le corps calleux, forment tous enſemble une eſpéce de voûte, qui couvre deux cavités qu'on appelle les *ventricules ſupérieurs* du cerveau. Pour entrer donc dans ces cavités, il faut donner un coup de ſcalpel à chaque bord du corps calleux, pours lors on apperçoit les ventricules en queſtion. Ils ont la figure de deux croiſſans fort allongés, dont les cornes ſe regardent, obſervant néanmoins que les antérieures ſont beaucoup plus larges, puiſque les poſtérieures marquées DD. dans la Planche qui ſuit, ſont deux peti-

Les ventricules ſupérieurs du Cerveau.

tes cavités triangulaires, fort étroites, & comme deux petits culs-de-ſacs ſitués aſſez ſuperficiellement dans les lobes poſtérieurs du cerveau.

Outre cette étendue des ventricules ſupérieurs, ils forment encore chacun un contour qui paroît s'enfoncer en deſſous pour revenir vers l'extrémité antérieure des lobes moïens du cerveau; de façon néanmoins qu'il ne faut pas penſer que le ventricule ſupérieur, d'un côté, & ſon contour inférieur ou en deſſous, ſoient diamétralement l'un ſur l'autre; car ſi l'on fait attention à ſes deux cavités, l'inférieure approche plus des tempes, & a un trajet moins horiſontal que le ventricule ſupérieur, puiſqu'elle paſſe ſous la *grande fente* de *Sylvius*, & qu'elle a ſa même obliquité. Cette cavité inférieure marquée E. dans la dix-huitiéme Planche, ſe termine par un petit cul-de-ſac étroit, & aſſez ſemblable aux cornes poſtérieures des ventricules ſupérieurs: elle n'eſt pas ſi avancée en devant que les ventricules ſupérieurs, dont on peut rendre une bonne raiſon, c'eſt qu'elle eſt elle-même fabriquée par l'Auteur de la nature, dans le lobe moïen du cerveau, qui tient le milieu entre les deux autres lobes de ce viſcére, & pour ſervir à ce lobe, aux mêmes uſages que les ventricules ſupérieurs ſer-

vent aux lobes antérieurs & poſtérieurs du cerveau.

Les deux ventricules du cerveau ſont ſéparés l'un de l'autre par une cloiſon appellée *ſeptum lucidum*, parce qu'elle eſt aſſez mince pour laiſſer voir le jour au travers. Cette cloiſon n'eſt qu'un prolongement de la ſuface inférieure du corps calleux, directement ſous cette couture en forme de *raphé* que nous y avons obſervée, & eſt attaché en bas à une partie de la ſurface ſupérieure de ce qu'on appelle la voûte à trois pilliers, & par devant entre les corps cannelés.

Structure du ſeptum lucidum.

Cette cloiſon eſt double car on y remarque une cavité qui n'eſt pas d'une grandeur égale dans toute ſon étendue, mais qui eſt beaucoup plus conſidérable à ſa partie antérieure : On voit cette cavité remplie de ſéroſité dans les cerveaux humides.

Aïant enlevé la cloiſon tranſparente dont je viens de parler, avec le corps calleux, on voit dans le milieu des deux ventricules ſupérieurs, une ſubſtance moëlleuſe, fort blanche, aſſez mince, dont la figure eſt irréguliereræent triangulaire, & ce qui en paroît a environ trois travers de doigt de longueur. Voilà la deſcription de ce que l'on appelle la *voute à trois piliers*, dont le pilier anté-

La voute à trois piliers.

rieur eſt ſimple, large, & mince : il eſt poſé ſur les éminences appellées les corps cannelés, & comme ſoutenu par deux petites cordes blanches, que *Willis* appelle les *racines* de la voute, & d'autres Anatomiſtes les appellent les *bras* de la voute. On voit entre les racines de la voute, un petit cordon blanc qui paſſe tranſverſalement pour ſe perdre de chaque côté, dans des éminences dont nous parlerons.

Lorſqu'on obſerve le pilier antérieur de cette voute, & qu'on le conduit vers ſa partie poſtérieure, on voit qu'il va toujours en s'élargiſſant pour former le corps de la voute, juſqu'à ce qu'enfin il ſe partage en deux eſpéces de bandes blanches qui vont toujours en diminuant de largeur. Ce ſont ces bandes qu'on appelle les piliers poſtérieurs, ou les jambes de la voute, que l'on dit embraſſer les côtés de la moëlle allongée ; mais quand on les examine avec attention, voici leur figure & leur ſituation. A meſure que ces bandes vont en arriere, elles s'écartent l'une de l'autre, diminuent de largeur & d'épaiſſeur, & prennent à peu près la figure d'un demi-cilindre ; puis quand elles ſont parvenues à l'endroit où les ventricules ſupérieurs ſe contournent, pour paſſer ſous la grande ſiſſure de *Sylvius*, elles

ſuivent auſſi le même contour en diminuant toujours de volume, pour ſe terminer enfin par une pointe mouſſe qui reſſemble aſſez à une corne de Belier. On prétend que cette pointe mouſſe fait un petit contour à ſon extrêmité, comme font les extrémités des cornes de Belier, & c'eſt pour cette raiſon qu'on les nomme alors les *cornes d'Ammon.*

Quand on léve la voute à trois piliers de devant en arriere, je veux dire après avoir coupé le pilier antérieur, & l'avoir renverſé vers le derriere; on apperçoit à ſa ſurface inférieure, des cannelures tranſvers qu'on a comparées aux cordes d'un *pſalterium*; c'eſt pour cela que quelques auteurs appellent cet endroit le corps pſalloïde.

Structure du corps Pſalloïde.

Lorſqu'on a enlevé la voute à trois piliers dont nous venons de faire une deſcription aſſez exacte, on voit en plein le *lacis choroïde*, qui n'eſt autre choſe qu'un entrelaſſement de vaiſſeaux ſanguins qui ſont dans une petite membrane fine & déliée, qui tapiſſe les ventricules ſupérieurs. Ce lacis choroïde forme auſſi deux branches qui ſuivent le contour inférieur de chaque ventricule, en accompagnant les jambes de la voute que nous avons dit reſſembler aux cornes d'*Ammon.* Enfin, on voit ſortir de chaque plexus ou lacis

Expoſition du lacis choroïde.

choroïdes, plusieurs veines qui montent aux côtés de la *glande Pineale*, pour aller former un gros tronc qui est le commencement du *Torcular*, & qui va ordinairement décharger sa liqueur vers l'entrée du sinus latéral gauche, comme je m'en suis expliqué ailleurs.

Les ouvertures appellées *Vulva*, *Anus*, & les éminences *Nates* & couches des nerfs optiques.

En enlevant doucement le lacis choroïde de devant en arriere, on apperçoit à l'endroit où étoit le pilier antérieur de la voute, un trou ovale, c'est ce qu'on appelle *Vulva*. Un peu plus postérieurement, au devant de deux éminences qu'on appelle *Nates*, on voit un trou appellé *Anus* : & quand on enléve entiérement le lacis choroïde, on détruit une membrane fine & déliée, qui couvre deux éminences qui sont entre les deux trous dont nous venons de parler, & qu'on a appellées les *couches des nerfs optiques*, & l'on voit une grande fente entre ces deux éminences, qui paroît pour lors confondue avec le *vulva* & l'*anus*, c'est ce qu'on appelle le troisiéme ventricule, au fond duquel est l'entonnoir qui conduit à la glande pituitaire.

Troisiéme ventricule.

Eminences appellées corps cannelés.

Enfin, on voit encore dans les ventricules supérieurs, deux paires d'éminences, dont les plus antérieures sont appellées *corps cannelés*, parce qu'en les

coupant un peu profondément, on les voit mêlées alternativement de lames blanches & de lames grisâtres. Ces éminences ſont les racines de la moëlle allongée : elles ont la figure d'un cône, dont la baze eſt fort recourbée, & dont la pointe eſt très-allongée. Les deux bazes de ces éminences ſont fort groſſes, & ſéparées l'une de l'autre par la partie antérieure du *ſeptum lucidum*, qui déborde le pilier antérieur de la voute dans cet endroit, comme nous l'avons déja fait obſerver. Ces bazes vont enſuite vers la partie poſtérieure, en diminuant toujours de volume, & ſe terminant chacune à une pointe qui ſe continue juſqu'aux couches des nerfs optiques.

Les deux corps cannelés dont on vient de faire la deſcription, ſont joints par un cordon blanc, ſitué au devant des racines de la voute. Ce cordon, comme nous l'avons déja obſervé, traverſe les deux corps cannelés par un contour demi-circulaire, pour ſe terminer de côté & d'autre.

Les ſecondes paires d'éminences qu'on apperçoit dans les ventricules ſupérieurs, ſont les *couches des nerfs optiques*. Elles ſont ſituées entre les corps cannelés & les éminences appellées *Nates*. Ces éminen-

Le troiſiéme ventricule ſe trouve entre les

conches des nerfs optiques.

ces laiſſent une grande fente entre elles, qui eſt le troiſiéme ventricule, comme nous l'avons dit dans ſon lieu ; mais lorſque le lacis choroïde tapiſſe encore toutes ces parties, ces deux éminences ſe touchent par leur bord ſupérieur, & ne ſont point ainſi ſéparées.

Outre les deux paires d'éminences appartenantes à la moëlle allongée que nous venons d'examiner, on voit encore derriere les couches des nerfs optiques, deux autres paires d'éminences d'une figure différente, & d'un bien moindre volume ; mais entre ces dernieres éminences & les couches des nerfs optiques, il ſe trouve une éminence plus petite que toutes les autres, de figure conoïde, dont la pointe eſt ſupérieure & la baze inférieure, & qui eſt comme ſuſpendue par ſa baze. C'eſt la glande *Pineale* dont je parle, qui eſt d'une ſubſtance molle & ſpongieuſe : elle eſt revêtue d'une membrane très-fine, qui eſt la même que celle du lacis choroïde dont elle eſt entourrée.

La glande Pinéale.

Derriere la glande pinéale ſont donc les deux autres paires d'éminences que j'ai déja déſignées. Les premieres ſont plus rondes que les ſecondes, qui paroiſſent un peu plus allongées & moins groſſes. Elles s'appellent *Nates* & *Teſtes*. Leur

Les éminences appellées *Nates* & *Teſtes*.

ſubſtance eſt moëlleuſe, blanche en dehors, & griſâtre en dedans.

Sous la partie antérieure des éminences appellées *Nates*, on voit un conduit appellé l'*Aqueduc* de *Sylvius*. Il traverſe ces glandes, paſſe auſſi ſous les *Teſtes*, & ſous une eſpéce de valvule dont je vais parler, pour ſe rendre au quatriéme ventricule. Lorſque l'on introduit un petit tuïau dans ce conduit, & qu'on ſouffle doucement & par repriſes, on voit floter une membrane moëlleuſe & fort tranſparente, qui remplit l'eſpace qui ſe trouve entre les *Teſtes* & le cervelet. Cette membrane tranſparente & moëlleuſe eſt nommée la grande *valvule* : elle eſt attachée par devant aux *Teſtes*, par les côtés aux corps olivaires dont je parlerai, & par derriere à l'avance vermiforme antérieure du cervelet.

L'Aqueduc de Sylvius.

Expoſition de la grande valvule.

On voit enfin derriere les éminences *Teſtes*, un petit cordon blanc qui va tranſverſalement de l'une à l'autre de ces éminences.



EXPLICATION

De la dix-huitiéme Planche.

Cette figure repréſente le cerveau coupé, de façon que l'on voit les ventricules ſupérieurs ouverts, & toutes les parties qui y ſont renfermées.

Avant de donner l'explication de cette figure & des deux ſuivantes, il eſt bon d'avertir qu'elles ont été deſſinées ſur un cerveau en cire colorée, dont M. *Ruſſel*, Chirurgien Juré, Major des Gardes du Corps, & très-habile Anatomiſte, eſt l'Auteur. Jamais rien n'imita mieux le naturel que cette piece.

AA. La ſubſtance cendrée ou corticale du cerveau.

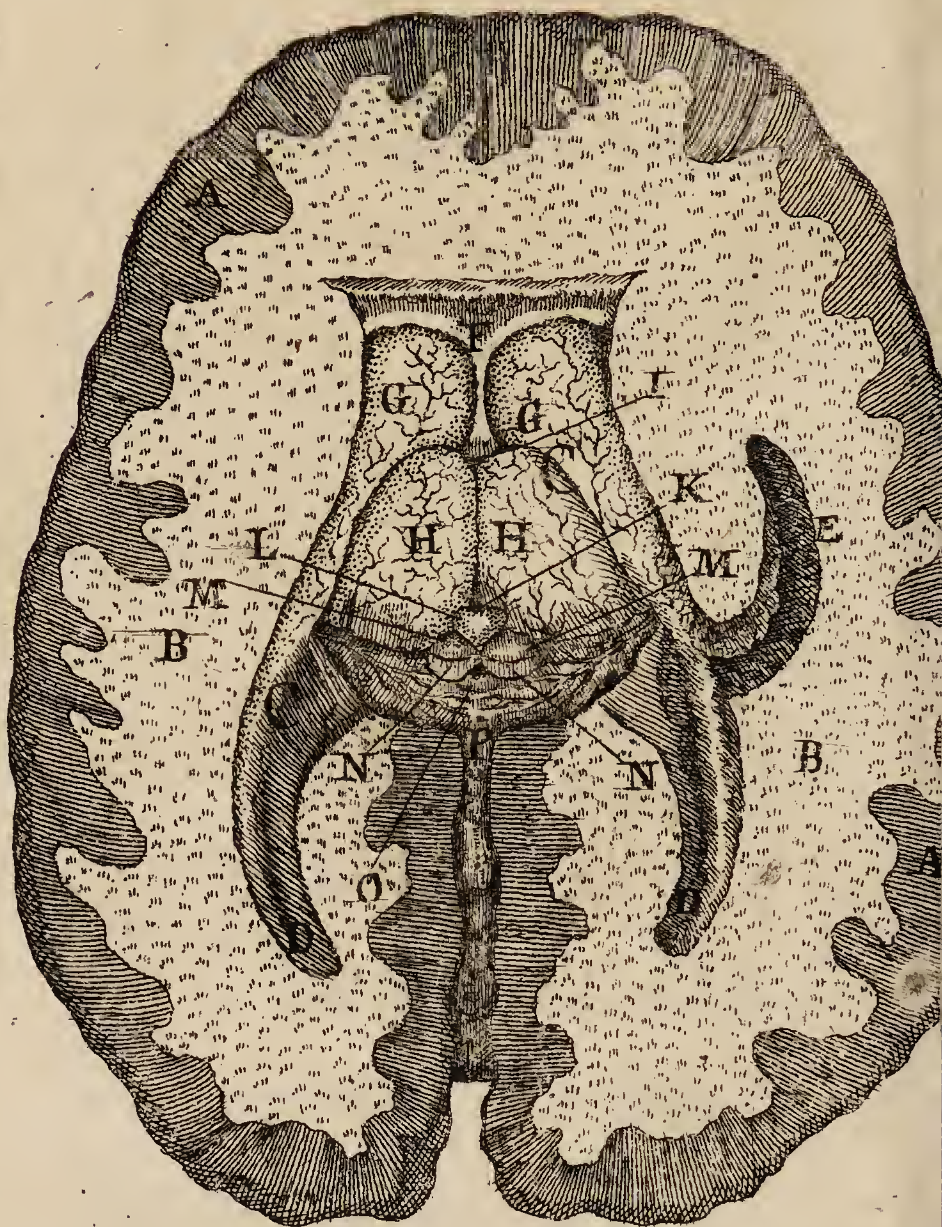
BB. La ſubſtance blanche ou médullaire.

CC. Repréſentent les ventricules ſupérieurs.

DD. Les deux petits culs-de-ſacs triangulaires ſitués dans les lobes poſtérieurs du cerveau, & qui ſont la continuité des ventricules ſupérieurs.

E. Le contour inférieur d'un des ventricules ſupérieurs, ou le contour qui va dans le lobe moïen du cerveau, & qui




A
F
G
G
I
K
E
H
H
L
M
M
B
C
N
P
N
B
O
D
D
A

renferme une des cornes d'*Ammon.*

F. Une partie du *ſeptum lucidum*, avec une partie des bras ou des racines de la voute à trois piliers.

GG. Les corps cannelés.

HH. Les couches des nerfs optiques.

I. Le Vulva.

K. L'Anus.

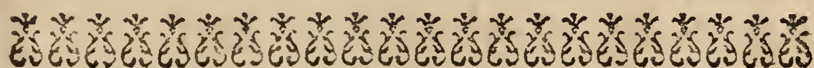
L. La glande pinéale qui a la figure conoïde.

MM. Les Nates.

NN. Les Teſtes.

O. Le conduit du quatriéme au troiſiéme ventricule, ou l'aqueduc de Sylvius.

P. L'éminence vermiforme antérieure du cervelet.



CHAPITRE IV.

Du Cervelet, de la Moëlle allongée, & des Nerfs qui en partent.

LE *Cervelet*, comme qui diroit le petit cerveau, n'occupe pas tant le Démonſtrateur, attendu qu'il ne renferme point de cavités qui contiennent des parties, comme fait le cerveau. Le Cervelet.

La ſituation du *Cervelet* eſt dans les

foſſes inférieures de l'occipital, ſous la cloiſon horiſontale de la dure-mere, que j'ai nommée la *Tente* du *Cervelet*, parce qu'effectivement cette cloiſon eſt poſée de la méme façon qu'une Tente. La figure en général du *Cervelet* eſt irréguliérement ovalaire, & poſée tranſverſalement. Ses ſurfaces ſupérieures ſont deux plans inclinés conformément à l'inclinaiſon des parties latétales de la tente qui le recouvre. Sa ſurface inférieure eſt plus arondie, & la poſtérieure eſt un peu diviſée pour loger le troiſiéme repli de la dure-mere dont j'ai parlé dans ſon lieu, & que j'ai dit ſéparer le *Cervelet* comme en deux lobes dans cet endroit ſeulement.

Le *Cervelet*, comme le cerveau, eſt une maſſe moëlleuſe, compoſée de deux ſubſtances, une griſe ou corticale, & une blanche ou médullaire. Son volume eſt cinq ou ſix fois moindre que celui du cerveau.

On obſerve au *Cervelet* des circonvolutions & des ſillons qui ſont bien différentes de celles que nous avons remarquées au cerveau; car celles-ci ne ſont point tortueuſes, ni ſituées à contre-ſens les unes des autres; elles ſont au contraire paralleles entr'elles, & toutes ſituées tranſverſalement, de ſorte que l'on diroit que ce ſont des lames moëlleuſes, recouvertes

de la pie-mere, & appliquées parallelement les unes à côté des autres, comme ſont les plis des côtés d'un habit. Elles ne ſont pourtant pas toutes de la même largeur ; car celles du milieu paroiſſent former un plus grand cercle, tandis que les cercles de chacune des autres lames, diminuent à meſure qu'elles approchent du devant & de la partie poſtérieure & inférieure : elles forment dans ces endroits des eſpéces d'apophiſes ou d'avances qu'on a appellées *vermiculaires* ou *vermiformes*. L'apophiſe vermiculaire antérieure eſt plus longue & plus courbée que l'inférieure, ou poſtérieure ; & ſa ſurface inférieure eſt un peu cave, pour agrandir la cavité du quatriéme ventricule ſur lequel elle eſt placée.

Ce qu'on entend par apophiſes vermiculaires.

Les deux ſubſtances qui compoſent toute la maſſe du *Cervelet*, paroiſſent plus ſolides que dans le cerveau. La ſubſtance cendrée occupe tout l'extérieur, comme nous l'avons fait voir dans le cerveau ; mais la ſubſtance blanche, quoiqu'intérieure comme dans le cerveau, eſt ici autrement diſpoſée. En effet, elle ſemble prendre naiſſance par différentes petites branches, qui groſſiſſent à meſure qu'elles approchent du centre du *Cervelet*, où elles ſe jettent toutes dans un tronc blanc, qui groſſit lui-même à proportion qu'il

reçoit de noue lles branches, & qu'il est prêt d'abandonner le *Cervelet.* Pour lors il se divise en deux espéces de piliers ou prolongemens, dans chacun desquels on observe différentes productions mammilaires, dont les unes montent du cervelet vers les éminences appellées *Testes*; les autres sont plus larges & embrassent les cuisses de la moëlle allongée qui viennent du cerveau; & les dernieres descendent avec la moëlle allongée. Ces prolongemens qui aident à former la moëlle allongée, ont été nommés par *Willis*, les *Peduncules* de la moëlle allongée.

Les Péduncules de la Moelle allongée.

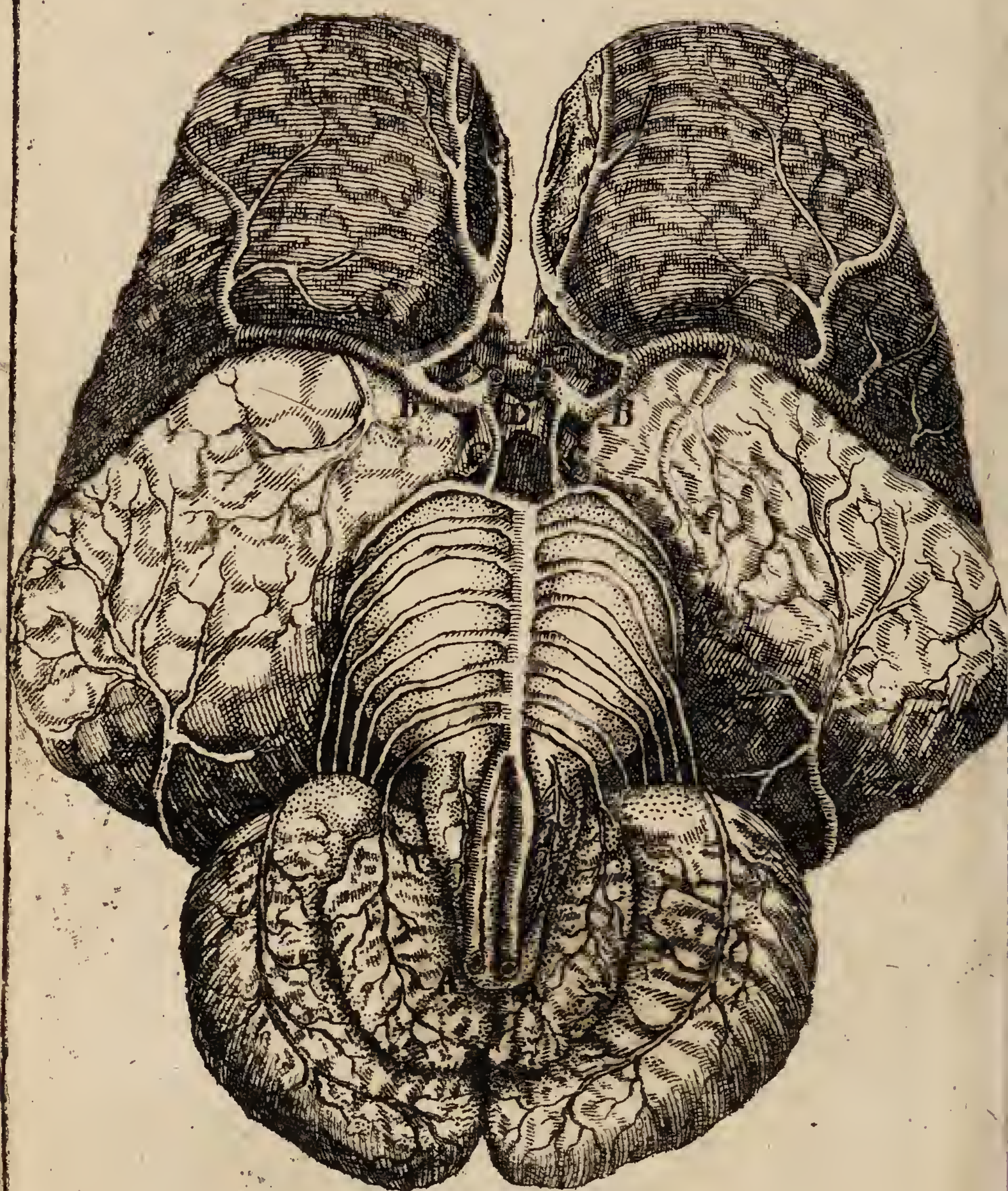
DE LA MOELLE ALLONGE'E

Puisque nous ne faisons ici qu'une démonstration des parties du cerveau, & de ses dépendances, nous devons supposer que l'Anatomiste a déja fait voir les nerfs en place; après quoi il les coupe pour enlever tout à la fois, le cerveau, le cervelet, & la moëlle allongée, afin de voir plus distinctement les singularités de cette derniere partie.

Tout ce qui reste du cerveau étant enlevé avec ses dépendances, on examine sans confusion, sa baze qui n'est point sphérique, mais platte, à quelques éminences près; d'où nous concluons que le



T.II. 261.



cerveau entier ne repréſente qu'une *demie-ſphere*, & qu'on nomme mal chaque portion du cerveau, en l'appellant *Hemiſphere*, car c'eſt plûtôt un quart de ſphere, comme je l'ai déja nommé.

Comme les éminences que l'on voit à la baze ou à la ſurface platte du cerveau, ſont logées dans les foſſes de la baze du crane, il a plû aux Anatomiſtes de diviſer cette ſurface en lobes, dont les uns ſont *antérieurs*, les autres *moïens*, & les derniers *poſtérieurs*; entre leſquels on voit les plus groſſes branches de la carotide interne, que *Willis* a comparées à de groſſes rivieres, qui fixent les limites des Provinces voiſines. On va exprimer nettement tout cela dans la figure ſuivante.

EXPLICATION

De la dix-neuviéme Planche.

Cette figure fait voir la baze du cerveau, & les différens vaiſſeaux artériels qui la parcourent.

A. Les artéres vertébrales.

BB. Les carotides internes coupées après leur dernier contour, & leurs rameaux qui ſe répandent entre les lobes du cerveau.

cc. Le petit canal de communication des arteres vertébrales aux carotides, ou des carotides aux vertébrales.

D. La jonction des nerfs optiques.

La Moëlle allongée.

Pour terminer notre ouvrage, reprenons la *moëlle allongée*, que nous envisageons comme un faisceau des canaux excréteurs, ou des nerfs que le cerveau & le *Cervelet* ont produits. Ce faisceau de nerfs a quatre sources différentes : les deux plus considérables viennent des deux portions du cerveau, & sont appellées par les Anatomistes, les *cuisses* de la *moëlle allongée*. Celles qui sont plus postérieures & moins considérables, viennent du *Cervelet*, & sont nommées les *bras*, ou les *peduncules* de la *moëlle allongée*.

Protubérences annulaires.

Les cuisses de la moëlle allongée, étant parvenues aux péduncules de cette même moëlle, sont entourées des deuxiémes prolongemens des piliers du *Cervelet*, qui les ceignent comme feroit un anneau; c'est pourquoi *Willis* les a appellés les *Protuberences annulaires*. Mais le cerveau étant ainsi renversé, il semble que ces cuisses passent comme dessous un *Arche*, ce qui a fait appeller ces protubérances *Pont* de *Varole*, du nòm d'un Professeur en Chirurgie à Boulogne, depuis premier Médecin du Pape Grégoire XIII. qui les avoit envisagées sous la figure d'un

Pont en les décrivant. Cette protubérance a de petites cannelures ou marques transſverſales qui ſuivent toute ſon étendue, & dans ſon milieu il y a une dépreſſion ou enfoncement longitudinal qui pénétre fort peu, & ſemble diviſer toute la protuberence en deux parties.

Au deſſous de ce Pont, puiſqu'on le veut ainſi nommer, on voit à la ſurface antérieure de la moëlle allongée, quatre différentes éminences, qui ſont comme paralleles entr'elles. Celles du milieu reſſemblent aſſez à une piramide ; c'eſt pour cela qu'on les nomme les *éminences piramidales* de *Vieuſſens* ; & celles qui les avoiſinent, une de chaque côté, aïant une figute ovale, ont été nommées par le même Auteur, les *éminences olivaires*.

Les éminences piramidales de la moelle allongée.

Les olivaires.

Si après avoir bien enlevé la pie-mere qui couvre cette ſurface de la *moëlle allongée*, on ſe donne la peine d'écarter peu à peu la rainure perpendiculaire qui ſépare les deux éminences piramidales, on apperçoit que les filets nerveux d'un côté de la moëlle allongée, paſſent à l'autre côté. C'eſt par le moïen de ce croiſement de filets nerveux, qui vont de droit à gauche, & de gauche à droit, comme feu M. *Petit*, Médecin & Académicien, l'a démontré à l'Académie, qu'on peut expliquer pourquoi la paraliſie arrive au

côté opposé à la blessure du cerveau. Il y a même beaucoup d'apparence que ce croisement de filets nerveux se fait en beaucoup d'autres endroits, comme je l'ai fait observer, & notament au corps calleux.

Pour appercevoir présentement la surface postérieure de la moëlle allongée, il faut remettre le cerveau dans sa premiere situation sur un plan égal; alors on coupe le cervelet en deux parties égales; & quand on a séparé avec attention l'apophise vermiculaire antérieure, on apperçoit que la surface postérieure de la *moëlle allongée*, est une cavité piramidale, située de façon que sa baze est supérieure & sa pointe inférieure. Voilà ce qu'on appelle le *quatriéme ventricule*, au milieu duquel on voit une rainure perpendiculaire qui se termine à peu près comme une plume à écrire, ce qui l'a fait appeller *calamus scriptorius*, ou *plume à écrire.*

J'ose me flatter que quiconque voudra suivre sur des sujets, la démonstration que je viens de donner, du cerveau & de ses dépendences, trouvera ce que je viens d'indiquer, pourvû qu'il sçache un peu manier le scalpel; & qu'il avouera que ce que j'en ai dit, n'a eu d'autre modéle que les cadavres.

DES DIX PAIRES DE NERFS,

Qui partent de la moëlle allongée, ou de ses dépendances.

Si nous avons envisagé la moëlle allongée comme un faisceau de canaux excréteurs ou de nerfs qui partent du cerveau & du cervelet, nous pouvons respectivement envisager les *Nerfs* comme le développement de la moëlle allongée.

Il est très-difficile de déterminer quelle est la substance du *Nerf*; cependant lorsqu'on examine avec attention un *Nerf* optique après une injection bien faite, & qu'il a été desseché, on voit que la piemere l'enveloppe, & qu'elle forme dans toute sa substance, des cloisons très-singulieres, remplies d'une petite portion moëlleuse : on apperçoit même entre ces cloisons des artérioles très-fines ; ce qui a induit à erreur *Lovvenhœk* & d'autres Anatomistes d'un grand mérite, & les a portés à dire que les *Nerfs* étoient creux, puisqu'on pouvoit les injecter. Or si la nature est uniforme dans toutes les parties d'une même espéce, nous pouvons dire que tous les *Nerfs*, tant fins soient-ils, ont la même structure, & sont conséquemment de petits cerveaux envoïés ou

continus au cerveau même. Cette idée du *Nerf* n'est fondée que sur l'expérience, & peut fournir des réponses aux objections de ceux qui tendent à nier l'existence d'un fluide dans la substance du *Nerf*.

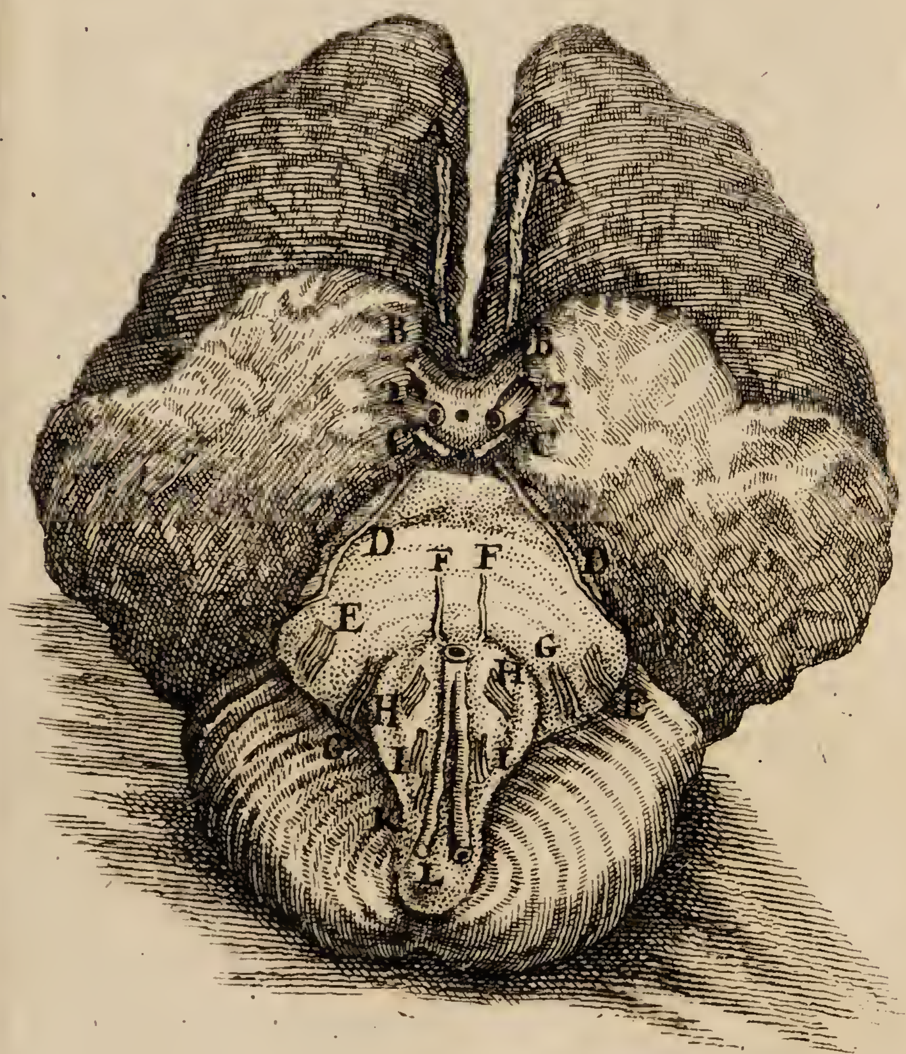
EXPLICATION

De la vingtiéme Planche.

CEtte Figure représente la baze du cerveau, la moëlle allongée, & la naissance de dix paires de nerfs.

A A. Les nerfs *olfactifs*, qui viennent de la baze des corps cannelés pour se jetter sur l'os cribleux.

B B. La seconde paire de nerfs sont les *optiques*. Ils prennent leur naissance de la partie supérieure des éminences appellées *couches des nerfs optiques*, puis descendant vers la baze du cerveau, en embrassant toûjours ces mêmes couches, ils s'inclinent l'un vers l'autre, se joignent au devant de l'entonnoir, se séparent ensuite pour entrer dans les trous optiques, Après avoir percé la cornée opaque & la corroïde, ils s'épanouissent & forment une toile blanche & mucilagineuse appellée *Rétine*, qui couvre toute la face


A
A
B
B
D
F F
D
E
G
H
H
E
G
I
I
K
L



poſtérieure de l'humeur vitrée de l'œil. Après les nerfs optiques, on voit les artéres carotides internes, coupées & déſignées par ces caractéres 2. 2.

c c. La troiſiéme paire de nerfs ſont les *Moteurs*, ainſi dits, parce qu'ils ſervent aux mouvemens des yeux. Ils ont leur origine à la baze de la moëlle allongée derriere l'entonnoir, puis ils s'avancent vers les côtés de la ſelle turcique, où ils percent la dure-mere pour entrer dans chaque *ſinus caverneux* qu'ils parcourent ; de-là, ils entrent dans l'orbite par la partie large de la fente *orbitaire ſupérieure* ou *ſphenoïdale*, pour ſe diſtribuer dans les muſcles droits de l'œil.

D D. La quatriéme paire de nerfs ſont les *Pathétiques*, parce que les muſcles dans leſquels ils ſe diſtribuent, font connoître quelques paſſions de l'ame. Ils ſont de chaque côté un petit nerf très-fin, & viennent chacun de ſon côté, des parties latérales de la grande *valvule du cerveau*, je veux dire de cette expanſion moëlleuſe & lucide qui ſe trouve entre les *Teſtes* & le cervelet, & qui couvre l'aqueduc de *Sylvius*. Ils ſe courbent enſuite vers les côtés inférieurs de la moëlle allongée, & après avoir fait environ un

pouce de chemin, ils percent la dure-mere à l'extrêmité de la tente du cervelet. Dans la duplicature de cette membrane ils rencontrent de chaque côté, la troisiéme paire de Nerfs qu'ils accompagnent au travers du sinus caverneux de la dure-mere : de là ils passent par la partie large de la *fente orbitaire* supérieure, pour se jetter dans le ventre du muscle, appellé le grand *oblique* de l'œil.

E E. La cinquiéme paire de nerfs prend naissance des côtés intérieurs du *Pont de Varole*, ou *protubérances annulaires*, par un tronc qui est le plus gros de tous ceux qui naissent de la moëlle allongée. Ce nerf descend ensuite obliquement, & s'appuïant fortement au côté extérieur de l'apophise pierreuse, il perce la dure-mere, entre dans sa duplicature & dans le sinus caverneux, où d'abord ses fibres s'entrelassent diversement, & font comme un ganglion, d'où il part plusieurs filets qui se distribuent à la dure-mere. Nous ne faisons point mention d'un grand nombre de filets qui partent de cette cinquiéme paire, pour parler plus amplement de la route de ses trois principales branches, & sur tout des divisions & communications de la premiere branche, qui sont fort curieuses.

Reprenons donc le gros Nerf de la cinquiéme paire, que nous avons laissé dans le sinus caverneux, & qui y a déja formé une espéce de ganglion fort irrégulier, & jetté plusieurs filets à la duremere. Ce Nerf se divise ensuite en trois grosses branches écartées l'une de l'autre, & qui traversent toutes trois le sinus caverneux, dans le sang duquel elles sont comme baignées.

La premiere branche de la cinquiéme paire dont nous parlons, est plus petite que les deux autres, mais beaucoup plus longue; elle est située plus supérieurement, & connue sous le nom de branche *Ophthalmique*. Cette branche *Ophthalmique* avance vers la *fente orbitaire supérieure*, & entre dans l'orbite par l'endroit le plus large de cette fente. A son entrée dans l'orbite elle se divise en trois rameaux, dont le principal ou supérieur est appellé Nerf *frontal*. Ce petit nerf avance sur le muscle releveur de l'œil, en fournissant des filets au releveur de la paupiere supérieure. Etant parvenu à la partie supérieure moïenne de l'orbite, il se divise en deux rameaux, dont le plus grand passe par le trou sourcilier, & se distribue au muscle frontal & à la peau du front. L'autre rameau qui est plus petit, s'incline vers le grand angle

de l'orbite, où il paſſe par une petite membrane ligamenteuſe jointe à la troclée, d'où il ſe jette vers le nez & ſe diſtribue aux muſcles ſourciliers & des paupieres.

La ſeconde branche du nerf ophthalmique eſt communément appellée nerf *nazal*. En ſe détachant du tronc ophthalmique, il forme pour l'ordinaire un petit ganglion, d'où il part un filet de nerf qui va ſe joindre à un rameau de la troiſiéme paire qui forme le nerf ciliaire. Le nerf *nazal* paſſe auſſi-tôt ſur le nerf optique, & dans cette route il jette quelques filets qui vont au releveur de l'œil : après cela il s'incline vers la parois interne de l'orbite, & étant ſous le muſcle grand oblique de l'œil, il ſe diviſe en deux rameaux, dont l'un entre par le trou orbitaire interne antérieur, traverſe les cellules de l'os étmoïde, monte à côté de l'os cribleux, entre dans le crâne d'où ſa maîtreſſe branche étoit ſortie, va à la partie latérale antérieure de l'apophiſe *Criſta-galli*, fait un coude pour s'unir au nerf olfactif, & accompagnant les filets antérieurs de ce nerf, ſe plonge avec eux, pour ſortir une ſeconde fois du crâne par les trous antérieurs de l'os cribleux, & ſe diſtribuer dans le nez.

Qu'on me pardonne la deſcription af-

ſez ample du principal rameau de la premiere branche de la cinquiéme paire : ſes différens contours ſont d'autant plus de plaiſir au Diſſéqueur, que c'eſt par ce nerf que l'on peut expliquer pourquoi l'on éternue en regardant un grand jour, & pourquoi l'œil devient larmoïant lorſqu'on farfouille dans le nez avec quelque choſe qui irrite ; car la communication que nous venons de faire voir des nerfs des yeux avec les olfactifs, met en évidence tout ce qui pourroit laiſſer de l'obſcurité dans l'explication de ces deux phénoménes.

Pourſuivons l'autre rameau, ou plûtôt le reſte du *Nerf nazal.* Cette partie du *Nerf* qui n'a pas entré dans le trou orbitaire interne antérieur, s'avance près cette petite poulie cartilagineuſe appellée *trochlée*, où elle ſe diſtribue en pluſieurs filets nerveux qui vont au ſac lacrimal, à la caroncule, à différens muſcles des paupieres, du nez, des ſourcils, & même à la peau voiſine.

La troiſiéme branche enfin du *Nerf* ophthalmique, eſt appellée *Lacrimale* : elle s'avance ſur la parois externe de l'orbite, & ſe porte ſur le muſcle dédaigneur, d'où elle va à la glande *Lacrimale*, à laquelle elle donne pluſieurs ramifications. Cette branche va enſuite gagner l'angle

externe de l'orbite ; là elle ſe diviſe en une infinité de filets qui vont au muſcle orbiculaire des paupieres, au crotaphite, au maſſeter & à la peau voiſine.

C'eſt ainſi que j'ai ſuivi la premiere branche que fournit la cinquiéme paire de *Nerfs* : ceux qui la diſſéqueront avec ſoin, reconnoîtront que je n'ai oublié qu'un aſſez grand nombre de petits filets nerveux qui m'euſſent obligé à donner trop d'étendue à cette matiere : ainſi nous allons la terminer, cette matiere, par une expoſition des deux autres branches de cette cinquiéme paire, & nous nous étendrons encore un peu ſur l'une & ſur l'autre, parce que la deſcription qu'en fait M. *Heiſter*, eſt un peu différente de celle que nous allons donner.

La deuxiéme branche de la cinquiéme paire de *Nerfs* eſt moïenne en ſituation. Cette branche s'appelle *maxillaire ſupérieure*, parce qu'elle paſſe par un trou nommé *maxillaire ſupérieur*, conſtruit obliquement dans l'os ſphénoïde, & tourné vers la fente *orbitaire inférieure*, autrement appellée *ſpheno-maxillaire*, pour ſe diſtribuer preſqu'à toutes les parties de la mâchoire ſupérieure. Cette eſquiſſe de la *maxillaire ſupérieure* ſuffira pour le préſent, avertiſſant néanmoins que nous ne pouvons paſſer à M. *Heiſter*, la route

qu'il fait tenir & l'usage qu'il donne à un des rameaux de cette branche.

La seconde branche, dit-il, se peut appeller *maxillaire supérieure* .... » elle » envoïe encore un rameau vers l'*oreille*, » qui s'étant joint à un petit rameau de » la septiéme paire, forment ensemble la CORDE du tambour. *Maxillaris superior dici potest. .... Attamen ramulum quoque ad* aurem *reflectit : qui ramulo septimi paris junctus*, CHORDAM TYMPANI (*a*) *constituit*. Pour décrire si mal la *corde* du tambour, ce n'étoit pas la peine de reprocher à *Verheyen* de n'en avoir point parlé. *Neque* Chordæ *tympani*, *mentionem facit*. Heist. præfat. p. XIX.

La *maxillaire supérieure* ni aucun de ses rameaux, n'ont jamais aidé à former la *corde* du tambour, si ce n'est dans toutes les éditions de M. *Heister*, qui ne les a données au Public, à ce qu'il dit, qu'après avoir vérifié lui-même sur les cadavres, ce qu'il y a imprimé. Je vais lui faire voir que la *corde* du tambour est uniquement formée par un rameau de la troisiéme branche de la cinquiéme paire de *Nerfs*, appellée *maxillaire inférieure*.

La troisiéme branche enfin de la cinquiéme paire de *Nerfs*, est postérieure en

(*a*) Compend. anat. Heister. p. 149. edit. 3. & p. 262. edit. 4.

ſituation : cette branche de *Nerf* s'appelle *maxillaire inférieure*, parce que le plus grand nombre de ſes diſtributions, ou plûtôt ſa tige principale, entre dans le canal oſſeux de la mâchoire inférieure. Cette branche de *Nerf* excéde en groſſeur les deux branches dont nous venons de parler, & paſſe par le *trou ovale* conſtruit dans l'os ſphénoïde, autrement nommé *trou maxillaire inférieur*, pour ſe diſtribuer en partie à la mâchoire inférieure, à ſes muſcles, &c. dans l'ordre ſuivant.

Dès que cette branche eſt ſortie du crâne par le trou *ovale*, elle jette quatre rameaux aſſez conſidérables & aſſez près l'un de l'autre. Le premier de ces rameaux monte, ſe diviſe en pluſieurs filets qui ſe répandent dans le muſcle crotaphite. Le ſecond rameau en ſe détournant un peu de cette route, fait pluſieurs diviſions dont les filets ſe répandent à l'oreille externe, à la conque, à la peau voiſine. Le troiſiéme rameau paſſe entre le condile & le coroné de la mâchoire inférieure, s'incline & ſe diviſe en pluſieurs filets qui vont aux muſcles buccinateur, maſſeter, triangulaire, inciſifs, &c. à la lévre ſupérieure & à la peau. Le quatriéme rameau a ſa naiſſance tout près le troiſiéme, & ſes diſtributions vont à peu près aux mêmes parties.

J'ai paſſé la deſcription de ces quatre premiers rameaux de la *maxillaire inférieure* aſſez legérement, afin de venir au rameau de ce *maxillaire inférieur* qui forme la *corde* du tambour, & de le décrire autant exactement qu'il me ſera poſſible. Ainſi la *maxillaire inférieure* après avoir fourni les quatre rameaux conſidérables, dont je viens de parler, ſe trouve beaucoup diminuée de groſſeur, & s'avançant entre les deux muſcles ptérigordiens, elle jette quelques filets qui vont à pluſieurs muſcles de l'une & l'autre mâchoire. Etant prête à entrer dans le canal oſſeux de la mâchoire inférieure, elle ſe diviſe en deux rameaux, dont celui qui repréſente la tige, entre dans ce canal oſſeux, fournit un filet à toutes les dents du côté de la même mâchoire, ſort par le trou mentonnier pour ſe diſtribuer à la lévre inférieure, & en conſéquence eſt appellé *maxillaire inférieure*. L'autre rameau s'avance par deſſus le muſcle ptérigoïdien interne, va à la *langue*, ce qui l'a fait nommer *Nerf lingual*; mais avant d'entrer dans cet organe, il jette un petit rameau qui remontant en arriere, forme comme un Y avec le rameau *lingoual*, d'où il vient de partir; puis il va à côté de la trompe d'*Euſtache*, entre par la fente gle-

noidale pour gagner la *caiſſe* du tambour qu'il traverſe. Voilà le rameau de *Nerf* (rejetton du *Nerf lingoual*, ſubdiviſion de la branche *maxillaire inférieure*) qui *forme*, *fabrique* & *conſtruit* la CORDE *du tambour*, & non pas un rameau partant de la *maxillaire ſupérieure*, comme le dit M. *Heiſter* dans toutes ſes éditions.

Si cet Auteur, en nettoïant l'Etable d'Augias (c'eſt l'épithete honorable qu'il a donné à ma premiere édition) (*a*) y avoit balaïé une auſſi *groſſe ordure*, qu'il eût triomphé ! Les quatorze pages qu'il a emploïées à étaler mes prétendues erreurs, euſſent bien des fois doublé, car il eſt fertile en réfléxions ingénieuſes, en beaux tours, & en ironies. Mais je mépriſe ces miſéres, & la deſcription que je vais achever de la vraie *corde du tambour*, plaira davantage au Public.

Cette *corde* que nous avons dit traverſer la caiſſe du tambour, paſſe enſuite ſur le marteau, préciſément entre l'inſertion du tendon de ſon muſcle interne, & cette partie qu'on appelle ſon col, où elle s'appuïe : de là, elle paſſe au-deſſus de la longue jambe de l'enclume ſans

(*a*) Quam plurima adhuc eſſent monenda, imo *Augiæ ſtabulum* expurgandum, ſi omnes Chirurgi noſtri lapſus proferre & refellere vellem. Heiſt. Comp. p. 156. 4. edit. Tom. II.

toucher au timpan, ou ſi elle le touche ce n'eſt que par le moïen d'une membrane. Enfin cette *corde du tambour*, parvenue à un petit trou qui ſe trouve à la partie poſtérieure de la caiſſe, à deux lignes d'un autre trou par où paſſe le tendon du muſcle de l'étrier, entre dans l'apophiſe maſtoïde : là elle entre dans un petit canal très-ſolide, dirigé de haut en bas & en arriere ; & aïant fait trois bonnes lignes de chemin dans ce petit canal, elle va ſe joindre à la portion dure du *Nerf* auditif, près ſa ſortie par le trou ſtilo-maſtoïdien ou aqueduc de *Fallope.*

On avouera, je me flatte, que cette deſcription de la *corde du tambour*, ne peut être telle, qu'après une contemplation de l'original ; & on conviendra que cette *corde* n'eſt autre choſe qu'une communication d'un rameau partant de la *maxillaire inférieure*, & ſpécialement du rameau qu'elle fournit, appellé *Lingoual*, avec la portion dure du *Nerf* auditif ou ſeptiéme paire : ou ſi l'on veut, pour éviter toute chicanne, la *corde du tambour* eſt un rameau de communication entre la *ſeptiéme paire*, & le rameau lingoual de la *maxillaire inférieure.*

M. *Heiſter*, pour qui je ſuis plein de conſideration, peut vérifier ce que j'ai l'hon-

neur de lui avancer ; & s'il veut ſe donner une ſatisfaction complette, je l'exhorte à injecter le ſujet dont il ſe ſervira : ſi ſon injection eſt fine & qu'elle ait bien donné, il verra avec plaiſir que la *corde du tambour* que je viens de décrire aſſez exactement, eſt accompagnée dans toute ſa route, par une branche d'artére qui vient de la carotide interne ; & que cette *corde*, en entrant dans la caiſſe, eſt auſſi accompagnée du *tendon* du muſcle oblique ou antérieur du marteau.

Les critiques ſont avantageuſes quand elles ſervent à éclaircir les matieres. Je ſouhaite avoir ſatisfait le Public en cela, & le prie d'être perſuadé que je n'ai d'autre ambition. Pourſuivons l'explication de notre vingtiéme Planche.

FF. La ſixiéme paire de nerfs a ſon commencement à la partie antérieure de la baze de l'éminence *Piramidale* de la moëlle allongée : elle perce enſuite la dure-mere vers l'endroit où l'apophiſe occipitale ſe joint à l'os ſphénoïde ; & ſe gliſſant dans la duplicature de cette membrane, elle entre dans le *ſinus caverneux* ; là elle jette un petit rameau qui ſe joignant avec deux petits filets de la premiere branche de la cinquiéme paire, forment le commencement du nerf *inter-*

coſtal, qui baigne, comme l'on voit, dans le *ſinus caverneux* de la dure-mere. La ſixiéme paire paſſe enſuite par la partie large de la *fente orbitaire ſupérieure*, & parvenue dans l'orbite, elle ſe jette au muſcle dédaigneur, &c.

GG. La ſeptiéme paire de *Nerfs* eſt appellée l'*auditive*. Elle commence au côté poſtérieur de la *Protuberence annulaire*, par deux branches, dont la plus groſſe qui eſt celle de deſſus, ſe nomme la *portion molle*, parce qu'elle eſt en effet plus tendre & plus molle, non ſeulement que celle qui l'accompagne, mais même que toutes celles qui partent de la moëlle allongée, ſi on en excepte les olfactifs. Cette portion entre dans un grand trou, appellée l'*auditif interne*, conjointement avec la *portion dure*. Ce trou dans ſon fond ſe diviſe en deux culs-de-ſac, un inférieur & un ſupérieur. L'inférieur qui eſt le plus large & le plus ſpacieux, eſt criblé d'un infinité de petits trous qui donnent paſſage aux filets de la portion molle, pour ſe perdre dans l'oreille interne. Le cul-de-ſac ſupérieur qui eſt le plus petit, s'étant retréci, forme un trou, & quelquefois deux. Ce trou que je ne puis décrire,parce que cela regarde l'oſteologie, & nous écarteroit trop de notre ſu-

jet, eſt le commencement de l'*Aqueduc de Fallope*; il fait enſuite un grand contour dont le progrès qui eſt fort curieux, renferme la *portion dure*, qui ſort enfin du crâne par le trou ſtilo-maſtoïdien.

HH. La huitiéme paire de nerfs eſt appellée *vague*, parce qu'elle jette des rameaux à la poitrine & au bas-ventre. Elle commence par neuf ou dix filets qui ne font qu'un ſeul plan aux côtés de la moëlle allongée, au-deſſus de la *protuberance annulaire*. Ce plan reçoit le nerf ſpinal, ou l'acceſſoire de *Willis*, & tous ſortent du crâne par le *trou déchiré*: Voici la mécanique de ce trou, quoique cela regarde l'oſteologie. *Derriere l'apophiſe pierreuſe on voit une fente irréguliere appellée* trou déchiré: *elle eſt partagée en deux par une avance ou petite languette oſſeuſe qui appartient à la roche. L'ouverture antérieure donne paſſage à tous les filets de la huitiéme paire, & au nerf ſpinal; mais la poſtérieure donne paſſage au ſinus lateral de la dure-mere, qui va former la jugulaire interne; de ſorte qu'au deſſous du crane, la* jugulaire interne, *la* huitiéme paire de Nerfs, *&* l'artére carotide *ſe touchent & forment un beau triangle, duquel la neuviéme paire de Nerfs n'eſt pas fort éloignée.*

ii. La neuviéme paire de Nerfs, nommée plus particulierement *linguale* ou gu-

ſtatrice, commence au côté de l'éminence *Piramidale*, par deux racines très-diſtinctes qui ſe réuniſſent en un ſeul cordon à leur ſortie du crane, qui ſe fait par le trou *condiloïdien*, que l'on voit quelquefois double; mais quand cela arrive, le ſecond trou ne ſert que pour le paſſage de quelques petites veines qui ſe dégorgent dans le ſinus latéral. Voilà les *Nerfs* qui ſortent par des trous conſtruits dans le crâne

L. Les artéres vertébrales: elles ſont deux, une de chaque côté. Cette artére eſt un rameau de la ſoûclaviere, qui monte le long de ce canal oſſeux formé par les trous des apophiſes tranſverſes des vertébres du cou. Chaque artére vertébrale eſt accompagnée dans ce trajet, par une veine qui porte le même nom, & par un filet de nerf qui part du ganglion de la dixiéme paire que je vais indiquer.

L'artére vertébrale parvenue au haut de ce canal oſſeux, fait trois contours dont il n'eſt point ici queſtion, paſſe enſuite dans l'échancrure poſtérieure de l'apophiſe oblique de la premiere vertébre du cou, *ſur le cordon* de la dixiéme paire de Nerfs, & perce la dure-mere dans le même endroit que cette dixiéme paire, pour entrer enſuite dans le crâne par le

grand trou occipital. Cette artére arrivée dans le crâne, se glisse entre la grande apophise occipitale & les corps olivaires & piramidaux de la moëlle allongée, auxquels elle jette quelques petits rameaux; & parvenue entre l'extrémité de cette grande apophise, & ce qu'on appelle le pont de *Varole*, elle s'incline vers le milieu pour s'unir avec l'artére vertébrale de l'autre côté; de laquelle union il ne reste plus qu'un tronc, qui jette des rameaux considérables à droit & à gauche, ce qui est bien représenté dans la dixneuviéme Planche, car dans celle-ci on a été obligé de couper le tronc pour voir les dix paires de nerfs en place.

K. La *dixiéme paire de Nerfs* enfin, vient plus particulierement de cette portion de la *moëlle allongée*, qui est entre l'occipital & la premiere vertébre du cou, je veux dire, dans l'endroit où elle passe par le grand trou occipital. Cette dixiéme paire commence par trois ou quatre filets nerveux, qui se réunissent en un seul *cordon*: après quoi ce cordon sort par le même *trou de la dure-mere* qui donne entrée à l'artére vertébrale, comme je l'ai déja expliqué, & non pas par un trou particulier du crâne comme les neuf premieres paires de nerfs, qui sortent toutes

par des trous que le grand Ouvrier a fabriqués, percés exprès dans la baze du crâne.

Ce cordon ainſi conſtruit de la réunion de trois ou quatre filets nerveux qui viennent de la *moëlle allongée*, s'avance enſuite vers l'apophiſe oblique ſupérieure de la premiere vertébre du cou, gagne ſon échancrure poſtérieure, dans laquelle il paſſe de derriere en devant, toûjours ſous l'*artére vertébrale* dont je viens de parler : après quoi il forme un ganglion, d'où il part des filets nerveux qui vont aux muſcles grands & petits droits, & aux muſcles obliques de la tête. Un de ces filets nerveux qui partent du ganglion, deſcend pour entrer dans ce canal oſſeux formé par la rencontre des trous qui ſont aux apophiſes tranſverſes des vertébres du cou, & accompagner l'artére vertébrale & les veines qui s'y trouvent.

Il eſt évident par cette deſcription tirée d'après les cadavres, que la *dixiéme* paire de nerfs, part & *tire ſon origine*, comme les neuf paires précédentes, de la *moëlle allongée*, à la différence que celle-ci ne ſort pas par un trou particulier conſtruit dans la baze du crâne, comme cela ſe voit à toutes les autres.

Les fautes que M. *Heiſter* s'eſt efforcé

de trouver dans mon Ouvrage, & dont on a vû le faux par differentes notes, à mesure que l'occasion s'en est présentée, m'ont paru si peu dignes d'un véritable Anatomiste & d'un Censeur judicieux, que plusieurs m'ont échappé dans les endroits où elles convenoient. La dixiéme paire de nerfs dont je viens de donner une juste esquisse, me rappelle une repréhension de cet Auteur qui lui tient fort à cœur, parce qu'il prétend que je ne lui fais point honneur d'une de ses grandes découvertes. La voici.

» Il nous apprend, p. 18. (c'est M. » *Heister* qui parle) que les neuf paires » de nerfs viennent de la moëlle allon- » gée du cerveau dans le crâne, comme » s'il avoit fait lui-même cette découver- » te, & qu'il l'eût observée le premier : » tandis qu'il y a long-tems que j'ai sou- » tenu MOI-*même*, & peut-être le *pre-* » *mier*, contre l'opinion commune des » Anatomistes, qui enseignoient après » *Willis*, qu'il y avoit dix paires de nerfs » qui partoient du cerveau, qu'on *n'en* » *devoit réellement reconnoître que* neuf » *venant du cerveau ou de la moëlle allon-* » *gée*. Cependant *sans* ME *citer*, *sans* » *parler de* MOI, * il paroît vouloir se

* Avant ma réponse à une si grande offense, je voudrois bien que ce Censeur me citât un seul

» faire honneur de cette découverte,
» comme venant de lui. « * *Pag.* 18. *Ex medulla oblongata cerebri novem paria nervorum in cranio provenire docet, quasi hoc ejus esset inventum aut primo ab ipso notatum : cum jamdudum* EGO, *& forte* primus *contra vulgarem Anatomicorum sententiam, qui post* Willisium *scripserunt, & decem cerebri nervos esse docuerunt, sustinuerim*, novem tantum cerebri seu MEDULLÆ OBLONGATÆ in cranio esse nervos, *ubi vero* ME silet, *& pro sua inventione venditare videtur.* Heist. Comp. p. 154, edit. 4.

J'admire la complaisance avec laquel-

Anatomiste qui lui ait attribué cette découverte. M. Winslovv m'a dit qu'il ne connoissoit point M. Heister pour l'Auteur de ce fait, & ne l'a point cité. Il n'avoit garde ; son erreur est trop grossiere.

* Cette façon de sonder les cœurs, & de vouloir interpréter jusqu'aux pensées les plus secrettes d'un Auteur, est familiere à M. Heister. *Verheyen* n'a presque donné que le fruit de ses dissections ; & dans ce travail immense, les conduits *hepato-cistiques* se sont trouvés, sans avoir dit que Glisson & Bohnius en avoient parlé. Aussitôt notre Censeur, après avoir accablé Verheyen d'une légende d'Auteurs qu'il n'avoit point lûs, & dont son étalage a bien des vûes, annonce que cet Anatomiste a voulu donner ces *conduits* comme une de ses découvertes. *Quæ* VERHEYNUS, *dum, in descriptione horum illos silet, pro suis inventis venditare videtur.* Heist. Præfat. p. VII. Quel esprit ! Pourquoi n'a-t-il pas postulé la place de son ami l'ancien Journaliste ? C'est le même caractere, & il l'eût remplie dans le même goût.

le M. *Heiſter* a répété dix à douze fois ce mot *moi*, EGO, dans quatorze pages qu'il a emploïées à critiquer ma premiere édition. Mon admiration cependant ne va pas juſqu'à l'étonnement ; cette façon *modeſte* de s'annoncer eſt familiere à quelques perſonnes de ſon eſpéce. Si ce Cenſeur paſſionné avoit lû les douze Lettres des Chirurgiens de Paris, il eût vû comment on y a badiné ce MOI imprimé avec tant d'amour propre, & qu'il eût été facile de le badiner auſſi ; car la ſource de ces douze Lettres eſt encore très-exiſtante dans notre Académie. Mais c'eſt ſur le ton ſérieux qu'il faut lui répondre ; donner à ſa *découverte*, toute ſa valeur & ſon prix, & la lui reſtituer puiſqu'il en eſt ſi jaloux : *ubi verò* ME *ſilet*, *& pro ſua inventione venditare videtur.* Heiſt. idem.

J'avois dit à la page 18. de ma premiere édition, en parlant de la diviſion générale du corps humain, ce que je dis aujourd'hui, page 28. Tome I. ſçavoir : *La plus haute cavité eſt appellée la tête, dont les parois ſont le crâne qui contient..... la naiſſance de neuf paires de nerfs.*

Comme je ne faiſois dans l'endroit cité, qu'une énumération précipitée des parties ſeulement contenues dans le crâne,

j'ai dû renvoïer au cerveau, la deſcription plus étendue des nerfs qui en partent, ainſi que je m'en ſuis acquité dans ce Chapitre : mais de prétendre, comme le fait M. *Heiſter*, que j'aie eu d'autres vûes dans cette courte énumération, que de parler des nerfs qui percent la baze du crâne, c'eſt ſuppoſer dans mon intention ce qui n'y a jamais été. D'ailleurs, ces neuf paires de nerfs qui ſortent par des trous particuliers de la baze du crâne, me ſont connus long-tems avant que M. *Heiſter* ait écrit de l'Anatomie. Il y a 25 & 30 ans que Meſſieurs *Duverney*, *Winſlovv* & *Arnaud* n'ont enſeigné & démontré autre choſe dans l'Amphithéâtre du Jardin du Roi; que Meſſieurs *Gigot*, *Chevalier*, *Poncelet*, *Bertrand*, *Petit*, *Puzos*, *Lapeyronie*, & quantité d autres célébres Chirurgiens, ont enſeigné & démontré cette doctrine dans notre Amphithéâtre de Saint Côme. M. *Verdier* mon premier Maître d'Anatomie à Paris, m'a fait voir dans le tems que j'avois l'avantage d'être ſon Diſciple, les neuf premieres paires de nerfs perçant la baze du crâne, ſur plus de cinquante cadavres humains, & ſur autant de têtes de veau, de mouton & de chiens. Auquel de ces grands Hommes, qui en-

ſeignoient avant qu'on ſçût qu'il y eût un *Heiſter* dans le monde, attribuerai-je cette découverte ? Perſonne ne m'a dit qu'elle fût la ſienne : je l'ai rendue de même au Public, ſans y prétendre d'autre gloire, que de lui montrer que je le ſçavois ; & non pas, comme dit mon Cenſeur, que j'aie voulu m'en attribuer la découverte. *Quaſi hoc ejus eſſet inventum aut primo ab ipſo notatum.* Heiſt. idem.

Mais, la découverte dont M. *Heiſter* fait tant de bruit, prouve au mieux qu'il n'eſt pas un Anatomiſte fort praticien, & s'il eſt aſſez ſincére pour avouer la faute que je vais lui montrer, il doit reſtituer à la mémoire du célébre *Willis*, ce que ſon inexactitude dans la diſſection a voulu lui ôter. Enthouſiaſmé de ſes erreurs, il dit contre mon Ouvrage : » Il y a long-tems que j'ai ſoutenu MOI-» *même*, & peut-être le *premier* * contre » l'opinion commune des Anatomiſtes, » qui enſeignoient après *Willis*, qu'il y » avoit *dix* paires de nerfs qui partoient » du cerveau, qu'on n'en devoit *réelle-*

* M. Heiſter a plus d'avantage qu'il ne penſe, car il eſt auſſi le *dernier*, perſonne n'aïant voulu le ſuivre dans une ſi belle découverte. Quelle gloire d'être dans une ſi belle trouvaille, *alpha & omega*.

» *ment reconnoître que* neuf *venant du cer-* » *veau ou de la* MOELLE ALLON- » GE'E. « *Cum jamdudum* EGO , *&* *forte* primus *contra vulgarem Anatomicorum ſententiam, qui poſt* Williſium *ſcripſerunt* , *&* decem *cerebri nervos eſſe docuerunt* , ſuſtinuerim , novem tantum cerebri ſeu MEDULLÆ OBLONGATÆ *in cranio eſſe nervos.* Heiſt. Comp. idem.

Dès ma premiere édition, j'ai ſoutenu que la moëlle allongée fourniſſoit *dix paires de nerfs* , & je n'ai augmenté dans celle-ci, la deſcription des cinquiéme & dixiéme paires , que pour montrer des erreurs eſſentielles à un Critique qui reclame la faute d'Anatomie la plus groſſiere , la plus *énorme*, pour me ſervir de ſes termes ,.& que je n'ai point dit dans le ſens qu'il veut le faire entendre.

Cette reclame m'a porté à examiner l'endroit de ſon Ouvrage , où il parle des nerfs qui partent de la *moëlle allongée.* Le voici , il eſt digne de remarque.

» Lorſque le cerveau a été *comme il* » *faut* tiré du crane,on apperçoit aiſément » à ſa partie inférieure , *vulgairement X.* » *paires de nerfs* ; mais pour parler *plus* » *juſte , plus raiſonnablement* , RECTIUS, » il y en a SEULEMENT IX. « *In hujus parte inferiori , dum cerebrum è cranio* decenter *eximitur* , *ſpectanda nervo-*

rum cerebri, vulgò X. RECTIUS IX. *tantum paria.* Heiſt. Comp. p. 137. édit. 4. Tom. I.

Je ne ſçais ſi j'ai tiré *comme il faut*; *adroitement*, le cerveau du crane, lorſque M. *Stockauſen* mon Eléve, a deſſiné ma vingtiéme Planche, & qu'il a mis la dixiéme paire de nerfs, partant de la moëlle allongée. Je ne penſe pas néanmoins que ſes yeux l'aïent trompé, & qu'il ait eu encore moins l'idée de placer au rang des Anatomiſtes *vulgaires*, celui qui l'inſtruiſoit alors. En tout cas, c'eſt une conſolation pour moi d'avoir un illuſtre Compagnon; & ce *vulgò* X. des deux, trois & quatriéme éditions de mon habile Cenſeur, n'a pas empêché le célébre M. *Winſlow* de ſe mettre au même rang, en décrivant ainſi la *dixiéme* paire des nerfs.... » Dixiéme paire. Nerfs *ſous-occipitaux*. » Ils naiſſent au-deſſous de la neuviéme » paire, principalement de la partie an» térieure & un peu de la partie laterale » de l'extrémité de la *moëlle allongée*, » vis-à-vis la partie poſtérieure des apo» phiſes condiloïdes de l'os occipital, » &c. « (*a*)

M. *Heiſter* ne me dira plus que je l'oublie, que je ne parle point de lui, *ubi vero* ME *ſilet*: je viens de rendre juſtice

(*a*) M. Winſlovv Expoſition Anatom. p. 633.

à sa belle découverte : je la lui laisse toute entiere, & à l'illustre *Willis* celle de *dix* paires, que j'ai vérifiée il y a long-tems, sur un très-grand nombre de cadavres, de façon à être toujours persuadé que la *moëlle allongée* fournit DIX paires de nerfs.

PARALLELE

Des erreurs que j'ai indiquées dans le Livre de M. HEISTER, *& de celles qu'il a censurées dans la première édition de cet Ouvrage.*

Les Lecteurs sont présentement en état de juger de l'habileté en Anatomie, de mon redoutable Censeur, & principalement de son esprit modeste & sincére. Les fautes que j'ai pris la liberté de lui montrer, ne sont point suivant lui, des *fautes*, ou elles sont si peu *importantes*, qu'il n'y a rien à craindre de les ignorer, soit pour la pratique de Médecine ou de Chirurgie. *Vel errores* non sunt, *vel saltem, tam exigui, ut ab earum ignoratione* nullum damnum *in Arte Medica aut Chirurgica sit metuendum.* Heist. Comp. p. 149,

J'en ai jugé autrement dans plusieurs endroits, & je me flate que les Lecteurs ne me désavoueront point. Mais je vou-

drois bien demander à cet Anatomiste, quel préjudice ces variations qui se rencontrent quelquefois dans la nature, & dont j'ai donné quelques exemples, peuvent-elles apporter à la pratique de Médecine ou de Chirurgie? S'ensuit-il de là que des erreurs de position ou de structure, quoiqu'elles n'attirent point de dommage à la pratique, ne soient pas des fautes considérables en Anatomie? Un Anatomiste passeroit-il pour exact, pour bon Anatomiste, s'il donnoit, par exemple, ces variations, pour des positions & des structures constantes? Que doit-on penser d'un Anatomiste qui s'annonce vrai, exact, après lequel il ne faut plus d'expérience, de vérifications, en disant qu'il n'a rien fait imprimer des Auteurs qu'il a extrait, qu'il ne l'ait auparavant vérifié sur les cadavres; *quæ non ipse in cadaveribus* humanis *prius exploraverim*, *&* vera esse *invenerim*. Heist. Comp. Præfat. pag. xxiv. & qui bien-tôt après marque une fausse attache aux muscles du bas-ventre? Quelle idée a-t-on des dissections & des vérifications de M. *Heister*, après avoir dit que l'épiploon est percé d'une infinité de petits trous, qui lui font donner le nom de *Rezeau* à cette partie. Qui assure que la premiere tunique de l'estomac, est toute tissue de fibres transversales;

cujus fibræ transversæ, pendant que j'ai démontré si palpablement, la nature de la plus grande partie de cette premiere tunique, comme l'a reconnu un très-célébre Professeur, & un excellent Auteur (*a*) ? Quelle délicatesse dans les mains de notre Anatomiste, qui vient d'enrichir sa quatriéme édition, d'une cinquiéme tunique à l'estomac ! 1. *Membranacea*; cujus fibræ tranversæ, & sub ea 2. *cellulosa*. p. 79. On peut enlever & séparer les quatre tuniques de l'estomac; mais je défie la meilleure main anatomique, d'enlever dans sa totalité, le tissu celluleux de l'estomac. D'ailleurs, son usage, n'est point le même que celui des tuniques; & si l'on faisoit des tuniques celluleuses par-tout où ce tissu se trouve, tout le corps de l'animal ne seroit presque composé que de tuniques.

Quelle idée peut-on avoir des vérifications d'un Anatomiste, & de sa façon

(*a*) *Exterior ventriculi secundum communem sententiam originem ducit à peritonæo. D. G. in suæ Splanch.* cap. VIII. *ostendit*, quod modo tunicæ orificiorum sint continuationes peritonæi, tunica vero corporis ventriculi tam in superficie superiori, tam inferiori sit continuatio omenti. Et enim si illa omenti pars, quæ in arcu majori cum ventriculo conjungitur, aperitur tunc flatu tubuli tunica ventriculi exterior tum in superficie superiori, quam inferiori separatur, verum hæc separatio circa orificia non procedit. *Elementa Anthropologiæ Teichmeyeri*, &c. p. 39.

d'examiner les organes, quand il nous donne (à l'orifice inférieur de l'estomac) au lieu d'un muscle charnu & circulaire, une simple membrane circulaire; & qu'il rapporte cette mauvaise structure malgré un avertissement. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que M. *Heister* reproche à *Verheyen*, de n'avoir point mis dans ses figures la *valvule du pilore*, & d'avoir seulement dit que c'étoit un cercle fibreux. *Valvulam pylori in figuris suis omittit, & hunc tantum circulum fibrosum esse statuit.* Heist. Præf. xj. Quand en me censurant, il veut me persuader qu'on ne peut voir le *duvet*, soit des glandes vésiculaires, ou des canaux excréteurs, qui filtrent les différentes liqueurs? Tous les hommes de mérite ne sont pas si difficiles à persuader (*a*). Quand, en reprenant *Verhyen* sur le Diaphragme, il fait voir qu'il ignore la figure & la structure *des ouvertures naturelles* de cet important muscle; lui qui a fait les plus lourdes fautes à cet égard?

Enfin pour abréger, de quelle nature sont ces vérifications sur les cadavres, dans un Anatomiste qui décrit la membrane *réticulaire* par-tout; qui la fait graver exprès sur la langue *humaine* : qui ne

(*a*) C. G. dicit, quod in hac muscositate existat fermentum locale ibi depositum à primo conceptionis puncto. Teichmeyer. element. p. 9.

reconnoît que cinq valvules aux grosses veines du cœur, pendant que des Hommes illustres qu'il cite lui-même, m'approuvent dans cette découverte (*a*) : qui ingnore au moins les deux tiers des sinus de la dure-mere : qui ne connoît que les trois premiers replis de cette membrane : qui admet par-tout le cerveau, la membrane *arachnoïde*, quoiqu'il y ait, dit-il, même à présent, plusieurs Anatomistes qui la nient absolument : qui dépeint pour les *nates*, *testes*, & nerfs olfactifs de l'homme, ceux du mouton & du veau : qui assure que la *corde du tambour* est faite par la maxillaire supérieure : qui veut que la moëlle allongée ne produise que neuf paires de nerfs ; & quantité d'autres structures & organisations de cette espéce, que j'ai fait observer à mesure qu'elles se sont présentées, sans parler de celles que j'ai oubliées ; car il y en a bien d'autres ?

Que doit-on dis-je penser de M. *Heister*, après s'être annoncé comme si on ne devoit plus vérifier ce qu'il décrit, & le regarder comme certain ? La conclusion est bien simple : c'est que ces fautes étant réelles, il faut les corriger dans une cin-

(*a*) D. G. in sinistro quatuor, duas majores & duas minores, valvulas & in dextro sex numerat, tres majores & tres minores. *Elemen. antrop. Teihcmer*, p. 75.

quiéme édition, ou la laisser aussi imparfaite que les précedentes.

Il est vrai qu'il est assez difficile à un homme tel que mon Censeur, de l'avouer; d'autant plus que je suis le premier qui les ai marquées publiquement. L'amour propre souffre, sur-tout après m'avoir dit, *afin qu'il apprenne à sentir* qu'il ne convient pas à un homme comme lui d'attaquer mal à propos des gens du premier mérite. *Attamen ne .... impune hoc sibi licere existimet, ut alios bene meritos atque adhuc bene merentes viros, &c.* Heist. p. 157.

M. *Heister*, un peu trop prévenu en sa faveur, se persuade aparamment que le Créateur s'est servi d'une terre beaucoup plus fine & plus pure pour le construire, que pour faire un Chirurgien de Paris. Il ignore que nous sommes venus de la même souche, & il doit sentir ma modestie touchant cette époque *; que les préceptes & les régles de la Chirurgie & de la Médecine sont les mêmes. *Chirurgiæ primùm Medicinæ pars est habita & ambæ sub iisdem autoribus natæ sunt: nec Chirurgiæ alia quam Medicinæ præcepta, nec aliæ demonstrandi sunt leges.* Fernel. Path. Lib VII. Ses connoissances Ana-

* On le prouvera dans l'Origine de la Chirurgie & de la Médecine.

tomiques, celles qui regardent les maladies & les remédes qu'on y emploïe, l'ont fait *Médicin* : les mêmes connoissances m'ont fait *Chirurgien*; & j'ai la vanité de penser que nos conditions ne sont pas fort différentes. *Ut Chirurgus manuum usu & exercitatione, ratione præstet & excellat.* Ibidem.

Passons au grand nombre de fautes que ce Censeur a relevées dans mon Ouvrage : il ne les regarde pas d'un œil si favorable que celles que je lui ai montrées; ce sont, dit-il, des fautes énormes, *errores enormissimi.*

M. *Heister* plein d'indulgence pour moi, dit qu'il faudroit faire un volume pour indiquer les fautes que j'ai faites, & les censurer comme elles le méritent; mais il se contente d'en indiquer quelques-unes. Quelle bonté! *Si enim omnes ejus errores hic commissos indicare & debita censura perstringere quis vellet*, MAGNUS LIBER *conscribendus esset : itaque tantum nonnullis indicabo.* Heist. Comp. p. 147.

Or dans ce peu de fautes que M. Heister a eu la bonté d'extraire du *grand Livre* qu'il auroit pû composer, il est à présumer qu'il a choisi les plus *énormes*, comme il en avertit; & quoique le Lecteur les ait vûes, partie dans le discours, & presque toutes dans des notes, je vais

ici les expoſer dans le même tableau; afin qu'il ſoit plus en état de juger de leur *énormité*.

I.

Ces fautes *énormes* ſont, que dans la deſcription que j'ai donnée des vaiſſeaux limphatiques, mon judicieux Cenſeur n'y a rien trouvé, qu'il n'*ait décrit*, ou d'autres Anatomiſtes. Voilà une jolie façon de ſe mettre ſur les rangs, pour un fait d'Anatomie qu'il ignoroit abſolument, & pour lequel j'avois cité le célébre *Boerhaave*; mais on peut voir ce que j'en dis aux pages 12. & incluſivement juſqu'à la 16. T. I.

II.

Le *duvet* que l'on trouve dans les canaux ſécrétoires, & dans les véſicules de pluſieurs glandes, n'aïant jamais été connu de M. *Heiſter*, j'ai commis une très-grande faute d'en faire mention. Je le lui avois cependant démontré à s'en convaincre, en parlant des glandes du foïe dans ma premiere édition; & l'on peut voir à ce ſujet, les notes des pages 17 & 291. T. I.

III.

Après l'expoſition, & la définition générale de tous les ſolides que l'on découvre dans l'animal, j'ai dit que *pluſieurs*, par un arrangement particulier, formoient des parties bien différentes, que les Anatomiſtes appelloient des *viſcéres*, des *or-*

ganes. Sur un tel énoncé, M. *Heiſter* qui eſt également habile dans les régles de *ſouſtraction* & d'Anatomie, eſt en peine de ſçavoir quelle eſpéce de viſcére on peut dire que les *poils*, les *ongles*, les *os*, la *moëlle*, ſervent à former. Voïez la note de la p. 25. T. I.

I V.

La matiere que je traite ne regardant nullement le *cou*, je l'avois oublié dans la diviſion générale du tronc. Mon Adverſaire a beaucoup badiné ſur cette omiſſion, dont il s'étoit déja fait un grand trophée à l'égard de VERHEYEN. *Eum tantum in tres partes, caput, thoracem & abdomen, dividit; ad collum omittit*. Heiſt. Præfat. X. Le Lecteur peut juger de l'énormité de cette faute; c'eſt cependant la ſeule dont je paſſe condamnation comme on peut le voir à la note de la page 28. T. I.

V.

En voulant comparer la *rotule* à quelque figure, j'avois dit qu'elle imitoit celle que l'on peint ſur les cartes; mais l'équitable M. *Heiſter* me fait dire qu'elle a la forme du *cœur*. Voïez la note de la page 39. T. I.

V I.

C'eſt une faute d'un grand poids, d'aſſigner *trois* os à chacun des doigts du pied; parce qu'il arrive ſouvent dans la *vieilleſſe*, dit mon Cenſeur, qu'on n'en trouve que *deux* au pouce. Voïez la note de la pag. 40. T. I.

VII.

Une faute que M. *Heiſter* ne peut me pardonner, & qui marque mon peu d'habileté en Antomie, c'eſt d'avoir nié le *corps réticulaire de Malpighi.* Quelle audace ! Un Chirurgien oſe nier une découverte brillante & amuſante de *Malpighi?* Un Chirurgien de Paris oſe nier le *corps réticulaire*, que l'exact Anatomiſte M. *Heiſter* peut toujours démontrer non ſeulement ſur les cadavres frais, mais même par des préparations? *Verum non ſolùm in recentibus cadaveribus, ſed etiam in præparatis meis hoc* ſemper *oſtendere poſſum.* Heiſt. Comp. p. 155. Cela n'eſt pas ſupportable; & une telle eſpéce de Chirurgien mérite bien la leſſive de M. *Heiſter*. J'ai déja fait connoître que *Verheyen* n'avoit guéres fait imprimer que le fruit de ſes diſſections. Dans ce travail, n'aïant point trouvé le *corps réticulaire*, il n'en a point parlé. M. *Heiſter* s'en étonne fort, lui qui a tenu une route bien différente pour compoſer ſon abregé d'Anatomie.* *Miror quoque, eum* corpus reticulare

* Cet Abrégé eſt une collection faſtueuſe d'Auteurs, dans laquelle l'amour propre n'y perd rien. *Me plus laboris in hoc parvo conficiendo libello impendiſſe, quam* Mangetus *in vaſtis ſuis voluminibus adhibuiſſe videtur.* Præfat. XXV. Et pour porter ſes Lecteurs à y ajoûter foi, il aſſure qu'il a tout vérifié ſur les cadavres. Ces traits néanmoin ſont voir qu'il ne faut s'y fier que de bonne ſorte,

MALPIGHII *in lingua, cæteraque ejus tegumenta omisisse : cum tamen hæc jam tamdiu à* Malpighio, Bellino, Burdono, Mangeto, *aliisque quam plurimis Scriptoribus, ab eo tempore, descripta sint.* Heist. Præfat. VI. Les mêmes moïens qui ont porté *Verheyen* à garder un profond silence touchant le *corps réticulaire*, me l'ont fait *nier* : au surplus, on peut voir ce que j'en dis aux page & note 49. T. I. mais principalement à la page 25. T. II. où M. *Heister* l'a disséqué sur une langue *humaine*, l'a fait dessiner, & en a fait graver exprès une très-belle Planche. Peut-on douter de ce *corps réticulaire*, après une telle vérification?

VIII.

J'ai avancé que la *plûpart des Anatomistes* vouloient que le corps muqueux des Etiopiens fût blanc. Ma proposition est fausse, parce que je n'ai pas eu l'attention d'excepter M. *Heister*. *Quod verò falsum est.... ut videre est in Compendio anatomico* MEO. Heister. pag, 155. Voïez cette belle logique à la note de la page 68. T. I.

IX.

On vient de voir combien M. *Heister* étoit bon Logicien ; ici il a un autre talent, il est un très-fidéle Traducteur. Parmi les usages que j'ai assignés aux *on-*

gles, j'ai dit qu'ils servoient à rendre la progression (l'action du marcher) *plus ferme*, &c. Il traduit qu'ils servent à marcher : *ad ambulandum inservire.* Ne sent-on pas par cette fidélité, l'*énormité* de mes fautes ? Voïez la note de la page 74. T. I.

X.

Voici apparemment le moïen dont M. *Heister* s'est servi pour préparer la membrane *réticulaire* de la langue *humaine.* C'est l'*eau bouillante* qu'il propose, pour séparer l'épiderme, les ongles, &c. & non pas la macération dans l'eau froide dont je me sers. Les raisons qu'il donne pour me convaincre de cette faute grossiere, sont fort jolies. Voïez la note, page 75. T. I.

X I.

Un des meilleurs morceaux de mon Ouvrage, c'est le Chapitre de la peau. Les soins que je me suis donnés pour en examiner le tissu dans différentes parties du corps, m'ont fait connoître que sa *trame* étoit composée au bas-ventre, de filets plus fins & plus serrés que partout ailleurs. Dans les Opérations que j'ai faites tant sur les vivans que sur les cadavres, j'ai reconnu les effets de cette structure singuliere, en ce que cette partie a plus résisté soit au bistouri, soit aux

ciſeaux, & ſur tout aux aiguilles, ce qui m'a fait avancer que la peau étoit *plus dure au ventre* que dans les autres endroits. M. *Heiſter* dit que cela eſt faux, & pour toute preuve, il m'oppoſe la peau des lévres & du prépuce, que j'ai néanmoins trouvée plus facile à percer que celle du ventre. Pour être plus en état de juger de l'*énormité* de ma prétendue faute, ajoutez à ceci la lecture de la note p. 76. T. I.

XII.

Quand j'ai avancé quelque ſtructure que M. *Heiſter* avoit déja ébauchée, je ſuis devenu ſon Copiſte parce que je ne l'ai pas cité. J'accuſe que n'aïant point vû les glandes miliaires, je ne puis me réſoudre à en parler. C'en eſt aſſez pour avoir tiré ce ſentiment de ſon livre : *undè apparet, ipſum hanc ſententiam*, MEO nomine ſupreſſo, *ex meo libro hauſiſſe*. Heiſt. pag. 156. Comme ſi 400. Médecins & Chirurgiens qui exiſtent à Paris, & qui travaillent continuellement chacun de ſa façon, ne pouvoient puiſer du ſçavoir que dans ſa faſtueuſe liſte de termes Anatomiques, qui ſe trouve à peine chez dix ou douze de nous.

D'ailleurs, ſes conjectures ſur les glandes, & les miennes, ſont toutes différentes. La définition que j'en ai donnée, p.

18. T. I. reconnoît des glandes de bien des eſpéces. Les effets de celles-ci, comme on peut le voir à la note, & aux pages 80, 81. du même Volume, me font avouer leur exiſtance; & c'eſt uniquement ce qui m'a porté à laiſſer à M. *Heiſter*, le ſoin de *ne pas* ſupprimer ſon nom. MEO *nomine ſupreſſo.*

XIII.

Le poids monſtreux de mes fautes, n'eſt jamais plus *énorme*, que quand j'ai oublié de citer M. *Heiſter*; alors ſon EGO vient bien-tôt montrer l'eſtime & la bonne opinion qu'il a de ſa perſonne. En parlant des *poils*, j'en ai fait deux claſſes: la premiere ſont ceux qui voltigent ſur la peau, & dont la racine eſt une petite bulbe qui ſe trouve dans le tiſſu même de la peau ſans paſſer au delà. La ſeconde comprend ceux qui ont plus de corps, dont la naiſſance eſt dans un *ognon tendineux* & *aponévrotique*, qui a ſon ſiége ſous & par delà le tiſſu de la peau. J'en décris la ſtructure & la mécanique bien différemment que M. *Heiſter* qui n'admet que ces derniers; & cette différence ne l'empêche pas de me reprocher qu'il y a long-tems qu'il a traité cette matiere. EGO *aliique jamdudum ſcripſimus.* H. p. 153. Voïez page & note 84. T. I.

XIV.

Parmi les divisions, les positions, & les structures des viscéres que j'ai indiquées, il y en a qui sont si différentes des notions qu'en avoient données les Anatomistes avant ma premiere édition, que M. *Heister* n'a pû s'empêcher de l'avouer: mais ce n'a pas été pour y applaudir ! Le Péritoine, par exemple, & ses différens allongemens, n'aïant jamais été examinés, divisés, détaillés de la façon que je l'ai fait ; ni MOI, dit M. *Heister*, ni les nouveaux Anatomistes, n'avons pas sans doute ignoré ces faits. *Quas quidem* EGO *& sine dubio antea alii recentissimi Anatomici haud ignorarunt.* H. p. 149. La politesse n'eût placé son MOI, qu'après les autres Anatomistes, mais les excuses sincéres de mon Critique, méritent plus l'attention du Lecteur. » La *légereté* de » la matiere, la *grande variété* qui se trou- » ve dans les cadavres, sont les raisons » qui m'ont empêché d'en parler. *Verum* ob levitatem rei, *magnamque earum* varietatem *in cadaveribus nihil de iis dicere voluerunt.* Ibidem. Comme je suis plus sincére, voici les seules & les vraies raisons qui l'en ont empêché.

Nondum matura est, nolo acerbam sumere.
Phædr lib. IV.

Lisez ce que j'ai dit des ligamens formés par le Péritoine, & la note de la page 191. T. 1.

XV.

La situation des vaisseaux ombilicaux, n'avoit jamais été décrite, ni dessinée comme elle l'est dans cet Ouvrage ; cependant un lien mis exprès pour orienter le Dessinateur, & rendre la chose plus sensible au Lecteur, est une faute *énorme* à la délicatesse de M. *Heister*. Voïez la note p. 190. T. I.

XVI.

Les Planches VI. VII. X. représentent différentes parties contenues dans le bas-ventre. Pour les exposer aux yeux du Dessinateur, on a renversé deçà & delà les lambeaux du péritoine, & le Dessinateur qui n'avoit que beaucoup de goût d'Anatomie, sans aucune régle de dessein, a exprimé le Péritoine avec des *traits* que M. *Heister* trouve trop forts, & qui imitent, à ce qu'il dit, des fibres charnues trop prononcées. Si les Figures de ce Censeur avoient été exemptes de ces sortes de *traits*, de coups de burin qui dépendent uniquement des Artistes qu'on emploïe pour la construction des Planches, je lui aurois plus volontiers passé cette injuste critique ; mais comme elles en sont pleines, & qu'on ne peut faire

autrement dans les régles de gravure, je le regarde comme un épilogueur qui voit une paille dans l'œil de ſon frere, & n'apperçoit pas une poutre qui créve le ſien. *Quid autem vides feſtucam in oculo fratris tui, & trabem in oculo tuo non vides?* Math. Chap. VII.

Pour juger plus ſainement de la grandeur, de l'*énormité*, & du poids immenſe de cette faute, il eſt néceſſaire de lire la note qui eſt à la page 17. T. II.

XVII.

C'eſt ici la plus lourde faute, & celle qui marque plus mon ignorance, ſi l'on en croit M. *Heiſter*. Unius *verò omnium errorum Anatomicorum maximus, &c.*

Dans la X. Planche, ou la premiere de ce Volume, on a tiré la veſſie du baſſin, & je l'avois poſée ſur le pubis, où, dans cette ſituation, elle cachoit la verge & les teſticules. Le Deſſinateur qui avoit déja éſquiſſé ces dernieres parties, ne voulant pas perdre le fruit de ſon travail, dérangea la veſſie, & poſa aſſez mal l'inſertion des urethéres. Mais dans le diſcours j'avois averti que la veſſie étoit tirée du baſſin, & aſſigné trois fois la marche & la véritable inſertion de ces canaux urinaires. Donc on ne pouvoit pas me taxer d'erreur. Pour être encore plus en état d'en décider, il faut lire la note de

la page 22. T. II. & ſur tout le Paſſage de M. *Heiſter* qui la ſuit immédiatement.

XVIII.

Les artéres intercoſtales ſupérieures que perſonne n'avoit décrites partant de l'orte inférieure, ſont encore une de mes fautes *énormes*. M. *Heiſter* dit à cette occaſion, » elles ſont telles que MOI & » d'autres ſçavans Anatomiſtes, las avons » décrites & trouvées toujours partant » des ſoûclavieres. *Sed ut* EGO *aliique præſtantiſſimi Anatomici eas deſcripſimus, ex ſubclaviis prodeuntes.* Heiſt. Comp. p. 157. edit. 4.

Le Lecteur peut conſulter ce que j'en ai dit pag. 158. & ſuivantes de ce Volume; & il doit être d'autant plus perſuadé du vrai, que M. *Winſlow* n'étoit pas de mon ſentiment lorſque je donnai cette découverte à l'Académie des Sciences; mais l'aïant depuis vérifiée ſur les cadavres, il s'eſt rangé de mon parti, & a fait connoître quelques variations de ces artéres, dans ſon Anatomie.

Les veines intercoſtales ſupérieures que j'avois décrites dès ma premiere édition, préſentent encore une fort jolie mécanique dont on n'avoit point parlé.

XIX.

Une de mes prétendues fautes, pour laquelle M. *Heiſter* fait beaucoup de bruit,

m'accuſe même de ne le point citer, & de m'attribuer une de ſes *grandes découvertes*, eſt d'avoir dit que le crane contenoit la naiſſance de neuf paires de Nerfs. D'où il tire cette conſéquence ; que je dis que la *moëlle allongée* ne produit que *neuf* paires de Nerfs, & que c'eſt une découverte qui *lui* appartient, aïant ſoutenu le premier, contre l'opinion de *Willis*, qu'on ne devoit reconnoître que *neufs paires de Nerfs* venant de la moëlle allongée.

Je n'ai jamais avancé une telle erreur : la découverte de cet exact Anatomiſte lui appartient trop bien, pour vouloir partager avec lui l'honneur qu'il en a déja retiré, & qu'il eſpére en retirer puiſqu'il la reclame ſi fort. On peut lire ce que j'en dis page 283. de ce Volume, & ſuivantes, où je mets ce beau fait d'Anatomie dans toute ſa valeur.

XX.

De quatorze pages in 8°. que M. *Heiſter* a emploïées dans ſa Critique contre la premiere édition de cet ouvrage, il y en a cinq qui contiennent les prétendues fautes que je viens d'expoſer : les neuf pages reſtantes, ne ſont que des déclamations, des hauteurs dignes de notre illuſtre Anatomiſte, des ironies perpétuelles, des répétitions ſans fin, des groſſieretés piquantes & pleines de fiel,

un mépris ſouverain, & mille autres traits de cette nature, auxquels je ne répondrai point, & que j'abandonne à leur ſource.

Les Lecteurs ſont préſentement en état de juger de l'*énormité* de mes fautes, & s'ils ne m'approuvent pas de ne les avoir point corrigées. Quant à mon Cenſeur, je lui promets que c'eſt pour la derniere fois que j'entre en diſcuſſion avec lui. Un profond ſilence ſera deſormais mon partage avec un tel Auteur : en cela, il ſera au rang de ſon bon ami l'ancien Journaliſte, dont il peut voir le tableau naturel dans les écrits des Chirurgiens de Paris, dans la Piece intitulée *Homino verminoſo*, & dans le Journal des Sçavans du mois de Décembre 1741.

Je promets même au Public, que s'il exige de moi une troiſiéme édition, je ſéqueſtrerai toutes ces pauvretés qui déparent abſolument mon Ouvrage, & je les remplacerai par des deſcriptions de parties, que j'ai obmiſes exprès comme j'en ai averti, & par certains uſages que je n'ai donnés qu'à entrevoir.

Au reſte, quoique j'aie relevé bien des fautes eſſentielles dans le Compendium d'Anatomie de M. *Heiſter* ; que les autres parties d'Anatomie, comme ſont

l'Angéologie, la Névrologie, la Miologie, &c. n'en ſoient point exemptes ; & qu'il ait fait paroître beaucoup de mauvaiſe humeur contre mon Ouvrage, en montrant pour faute ce qui ne le fut jamais, je ne puis pas taxer ſon Ouvrage de n'être pas bon. Au contraire j'avoue qu'il eſt d'un ordre charmant, qu'il convient au mieux à un Commençant, & que ceux qui veulent paſſer pour Sçavans dans quelques deſcriptions anatomiques, ſe pareront à peu de frais, d'une grande érudition en ſuivant les nombreuſes citations qu'ils trouveront dans cet Auteur.

Finiſſons l'explication de la XX. Planche par quelque choſe de plus récréatif & plus utile. Ce ſont dix vers qu'un célébre Médecin de Montpellier a compoſés, & qui déſignent au mieux les dix paires de Nerfs qui partent de la moëlle allongée, & leurs uſages.

Le plaiſir des parfums, nous vient de la premiere ;
La ſeconde nous fait jouir de la lumiere :
La troiſiéme à nos yeux donne le mouvement ;
La quatriéme inſtruit des ſecrets des amans ;

La cinquiéme parcourt l'une & l'autre mâchoire ;
La ſixiéme dépeint le mépris & la gloire ;
La ſeptiéme connoît les ſons & les accords :
La huitiéme au-dedans fait jouer cent reſſorts ;
La neuviéme au diſcours tient la langue prête ;
La dixiéme enfin meut le cou & la tête.

L'explication de cette Planche eſt en même tems une deſcription abregée des dix paires de Nerfs qui partent de la moëlle allongée ; dans laquelle on a inſéré quelques particularités qui ne ſont pas communes, & qui pourront faire plaiſir à ceux qui cultivent avec ſoin l'Anatomie. C'eſt ce que je ſouhaite, n'aïant pas une plus grande ſatisfaction que de pouvoir être utile au Public.

Fin de la Splanchnologie.



DISSERTATION

SUR L'ORIGINE

DE LA CHIRURGIE

ET

DE LA MEDECINE.

Sur l'union de la Médecine à la Chirurgie, & sur le partage de ces deux Sciences.

AVANT-PROPOS.

IL y a quatorze ans que parcourant sans dessein, un Livre étranger à ma profession, j'y remarquai des choses qui m'intéresserent & qui piquerent ma curiosité. Je crus appercevoir dans ce Livre des traits de la *haute considération* que la Chirurgie & ceux qui la pratiquoient, avoient

eus dans l'antiquité la plus reculée ; puis faisant tout à coup réflexion sur l'extrême différence des mœurs anciennes d'avec celles d'aujourd'hui, par rapport à la servile dépendance où les adversaires de la Chirurgie, voudroient tenir un Art auquel la Médecine elle-même *doit son origine*, je m'engageai insensiblement à faire quelques recherches pour approfondir la vérité de ces faits. Ce fut de ces recherches dont je me crus obligé de faire part au Public, dans les circonstances où nous étions alors, & qui ne nous occupent que trop souvent. Je prétends donc montrer la véritable *origine* de la Chirurgie ; & j'entreprends même de prouver que c'est de la Chirurgie, que la Médecine est sortie ; que la Chirurgie fut cultivée la premiere, & que cette partie si essentielle de l'Art de guérir les hommes, qu'on a osé avancer avec des airs méprisans, de nous avoir été abandonnée comme à de vils Ouvriers, est entre nos mains autant utile au genre humain, par l'évidence du bien que lui procurent nos opérations, que l'incertitude des conjectures de la Médecine, lui sont souvent pernicieuses ou peu utiles.

Il est décidé par le témoignage des Historiens, que ces grands hommes que les Médecins reclament comme les In-

venteurs de la Médecine, étoient effecti-
vement *Chirurgiens*, & n'ont même été
que *Chirurgiens* pendant une longue sui-
te de siécles, comme nous allons le prou-
ver dans cet abregé d'histoire.

Ceux qui leur ont succédé depuis se
ont efforcés de ne pas dégénérer; & s'il
est permis dans de certaines occasions de
e rendre justice, toute la France est au-
ourd'hui témoin de la noble émulation
ui regne parmi nous. L'Europe même
st témoin des efforts que nous faisons
our perfectionner notre Art, & pour
outenir la réputation de nos illustres
rédécesseurs; & elle va l'être encore plus
ue jamais, en voïant les travaux de no-
e Académie. Si nous avons donc sçu nous
tirer l'estime du Public, nos plus grands
nnemis seront forcés de convenir, qu'il
e nous l'a pas accordée sans aucun fon-
ement.

Dans ce projet d'histoire, l'amour na-
urel & la préférence qu'on sçait que tous
s hommes donnent à la profession qu'ils
nt embrassée, ne doivent point me ren-
e suspect. Quelque amour que j'aïe
our elle, j'en ai plus encore pour la vé-
é; & le Public injustement taxé d'a-
uglement, en donnant sa confiance aux
hirurgiens préférablement aux Méde-
ns, quand il s'agit des maladies Chi-

rurgicales, peut être à cet égard un Juge compétent de la force de mes preuves & de la justesse de mes raisonnemens. J'ai donné toute mon attention à retrancher tout ce qui pouvoit déplaire; mais on voudra bien me passer certaines réflexions qui émanent naturellement des autorités que je rapporte, & qui sont indispensablement nécessaires à la matiere que je traite. Au reste je n'entreprends point de faire une histoire suivie, ni de la Médecine, ni de la Chirurgie; mon but est seulement de prouver, en remontant à la source de ces deux Sciences, que la Chirurgie fut *inventée la premiere*, & que lors du partage, qui s'est fait par les circonstances & sans aucune autorité, la Chirurgie n'a point été assujettie à la Médecine.

Origine de la Chirurgie.

POur commencer par l'Histoire Sacrée, quoique l'Ecriture s'étende peu sur cet article, il y a cependant tout lieu de croire que du tems des premiers Patriarches, les Chirurgiens faisoient des cures, tandis que les Médecins n'étoient connus pour tels, qu'en pratiquant le *manuel* de la Chirurgie. La raison en est toute naturelle. Les premiers hommes étoient doués d'une santé mieux affermie & plus

robuste que la nôtre ; ils ne se nourrissoient que de légumes & de simples fruits tels que la terre les produisoit, & n'usoient point des assaisonnemens & des ragoûts, qui excitent dans les fluides des effervescences contre l'ordre naturel, & détruisent ainsi dans toute l'habitude du corps, l'équilibre qu'ils doivent garder avec les solides : la nature étoit chez eux toujours d'accord avec elle-même, & ces premiers habitans du monde, étoient exempts de toutes les maladies intérieures dont le genre humain s'est trouvé assailli dans la suite des tems.

Plus les alimens sont simples, plus ils sont conformes à la nature. Les composés au contraire, la dérangent si on ne les prend avec modération.

Cette vie simple & réglée, si conforme à la juste proportion qui doit régner entre les solides & les fluides qui nous composent, ne les exemptoit pourtant pas de la mauvaise constitution de l'air, & des accidens de la vie. Forcés au contraire à se bâtir des retraites pour se mettre à couvert des injures du tems, & assujettis au travail, ils furent exposés aux *coups*, aux *chûtes* & aux autres insultes des agens extérieurs capables de produire des *plaies*, des *contusions*, des *abscès*, des *fractures*, des *dislocations* & toutes les blessures sujettes à la Chirurgie. Et comme la nécessité a toujours porté les hommes à chercher les moïens de se soulager dans leurs infirmités, il y a lieu de croire que les pre-

La vie simple & frugale ne nous met pas à couvert des agens extérieurs.

Raisons de présumer qu'ADAM & les Patriarches n'ont eu besoin que de la Chirurgie.

miers Patriarches n'aïant, par leur vie réglée, été exposés qu'à des maladies chirurgicales, ils n'eurent besoin dans ces premiers tems, que de l'adresse des mains, & des remédes topiques pour recouvrer leur santé.

Il est vrai que ces conjectures ne nous avancent pas beaucoup, & nous avoüons avec le Pere *Calmet* » que les hommes » des premiers siécles s'appliquant à la » recherche de tout ce qui leur leur étoit » nécessaire, & voulant être indépen- » dans les uns des autres, qu'ils s'adon- » noient aux Sciences & aux Arts, se- » lon qu'ils en avoient besoin; & que » chacun fabriquoit selon son génie, ce » qui lui paroissoit utile pour les com- » modités de la vie.

Il est aisé de conclure de-là, que la Chirurgie n'étoit pas encore bien établie, mais il est évident qu'elle n'en subsistoit pas moins. Et puisque des conjectures générales ne suffisent pas pour prouver sans replique, que la partie de l'Art de guérir qui a été la premiere en usage, a été l'œuvre de la main, & par conséquent la Chirurgie, nous ne laisserons pas que de trouver dans l'Ecriture des autorités de ce que j'avance.

Passage de l'Histoire Sainte.

Il est dit dans la Genese que *Joseph*, l'onziéme des enfans de *Jacob*, aïant

été vendu par ſes freres à des Marchands qui alloient en Egypte, eut occaſion dans la ſuite d'engager ſon pere à le venir trouver. Il y mourut quelque tems après; & *Joſeph* devenu pour lors premier Miniſtre du Roi *Pharaon*, commanda aux Médecins qu'il avoit à ſon ſervice, d'embaumer le corps de ſon pere, comme le juſtifie ce paſſage de l'endroit cité; *Præcepit Joſeph ſervis ſuis Medicis, ut aromatibus condirent patrem.* Geneſ. L.

Le corps de Jacob fut embaumé.

Or les embaumemens aïant toujours été le fait des Chirurgiens, les Médecins de *Joſeph* étoient donc des Chirurgiens, & ne travailloient que de la main. Cela eſt d'autant plus probable, que dans ce tems, qui étoit vers la fin du vingt-troiſiéme ſiécle, l'abſtinence & la diette étoient encore les plus ſouverains remédes contre les maladies intérieures.

Voilà ce que l'Hiſtoire ſacrée dépoſe en notre faveur; mais comme l'Hiſtoire profane eſt beaucoup plus abondante & plus détaillée ſur ce qui nous regarde, nous y trouverons des Héros, qui par rapport aux grandes *bleſſures* qu'ils ont guéries, furent quelquefois par excellence appellés *Médecins* ou *Eſculapes*, noms ſinonimes pour lors, & qui ne ſignifioient autre choſe que ceux qui s'ap-

Les premiers Chirurgiens furent appel-

lés *Médecins ou Esculapes.*

pliquoient à la cure des maladies les plus communes, qui étoient en ce tems-là les *plaies*, les *ulceres*, & autres maladies Chirurgicales, à raison de la tempérance qu'ils gardoient dans leur régime.

Approfondissons l'histoire de ces premiers tems : voïons précisément quels ont été, selon les plus anciens monumens, les Inventeurs de la Médecine. Quelle a été cette Medecine qu'ils ont inventée : & nous serons convaincus que les premiers Medecins, selon l'Histoire Sainte, l'ancienne Histoire du Paganisme, & la Fable, étoient véritablement des Chirurgiens.

APOLLON fut l'inventeur de la Médecine, suivant ce qu'*Ovide* lui fait dire:

Inventum Medicina meum est, opiferque per orbem

Dicor, & herbarum est subjecta potentia nobis. *Metamorph. lib.* I. *v.* 521.

Mais comme nous avons déja dit qu'on appelloit Médecins tous ceux qui *trouvoient* quelques remédes, ou qui par l'*action de la main* faisoient quelques cures, nous pouvons dire hardiment sur l'autorité d'*Ovide*, qu'APOLLON faisoit l'un & l'autre, car la connoissance qu'il avoit de la vertu des plantes, le rendoit

capable d'inventer beaucoup de remédes, qui pouvoient ne pas moins convenir aux maladies intérieures qu'aux maladies extérieures & Chirurgicales.

Après *Apollon*, l'ESCULAPE Egyptien, ou plûtôt le Phénicien, qu'*Homere* & *Ovide* lui donnent pour fils, est le premier dont il est fait mention dans les plus anciens Historiens, ou plûtôt fabulistes : & comme les peuples voisins de l'Egypte & de la Phénicie tiroient leurs sciences des Egyptiens, ils honorérent du nom d'ESCULAPE, ceux qui s'étoient distingués dans l'Art de guérir. C'est ce qui a porté *Ciceron* à donner trois ESCULAPES à la Grece, comme nous le verrons incontinent. Mais nous pouvons cependant dire par avance, que l'ESCULAPE dont il est ici question, ne professoit que la *Chirurgie*; & comme on l'appelloit *Asclepius*, à cause d'une guérison qu'il avoit fait à *Ascle* Tiran d'*Epidaure*, *Vossius* fait venir ce mot d'*Asclepius* (dont les Latins ont composé celui d'*Æsculapius*) de IS & de CALAPHOT, qui veut dire en langue Phénicienne *homme de couteau*; étimologie très-conforme aux occupations de cet *Esculape*, dont la principale étoit la *Chirurgie*.

L'Esculape Phénicien étoit Chirurgien.

Etimologie d'Esculape.

CHIRON le Centaure, suivant les Annales des Egyptiens, qui sont les plus

anciens peuples qui aïent cultivé *l'art de guérir*, vivoit à la fin du dix-septiéme siécle de la création du monde. On lui attribue la découverte des herbes & des médicamens pour la guérison des maladies, & particulierement des *plaïes* & des *ulcéres.* (*a*)

Il y en a qui font CHIRON inventeur de la *Chirurgie* (*b*) seulement. Ce sentiment est appuïé sur l'étimologie du nom de ce CENTAURE, qui vient du mot Grec χεὶρ, qui signifie la main, d'où l'on a tiré l'opération de la main, & par conséquent la Chirurgie.

Etimologie de la Chirurgie.

Outre la Chirurgie, CHIRON possédoit beaucoup d'autres Sciences, dont on veut qu'il ait instruit quantité de grands hommes, & de Héros de ce tems-là.

Les Grecs aïant appris les Sciences des Egyptiens & des Phéniciens, les cultivérent eux-mêmes si bien, qu'ils sçurent ensuite les porter bien au-delà des nations dont ils les avoient empruntées. Et comme parmi les Grecs, ceux qui avoient eu quelque succès dans l'*art de guérir*, furent appellés du nom d'ESCULAPE, *Ciceron* donne trois *Esculapes* à la Grece.

Les Egyptiens apprirent les sciences aux Grecs, mais ces derniers les surpasserent peu de tems après.

(a) *Germanicus Cæsar in arte Phænomena.*

(b) *Hyginus*, chap. 27.

Æsculapiorum primus (a) *Apollinus, quem Arcades colunt, qui specillum invenisse, primusque vulnus obligavisse dicitur.*

On voit par ce passage de *Ciceron*, que ce premier ESCULAPE de la Grece, fut celui qui inventa la *sonde* ou le *stilet* pour sonder les plaïes, aussi-bien que les *bandages* qui leur convenoient; & que la principale occupation de ces premiers hommes (pour ce qui regarde la santé) fut de guérir les *plaïes* & les autres maladies extérieures qui sont commises à la conduite des Chirurgiens. D'où l'on doit conclure, & même de tout ce que nous avons jusqu'ici avancé, que l'*action de la main*, & par conséquent la *Chirurgie*, a été la premiere Science & le premier Art, qui ait occupé & illustré les premiers hommes qui se sont appliqués à la guérison des maladies; & conséquemment que la *Médecine, toute sublime qu'elle est, tire son origine de la Chirurgie même.*

La premiere partie de l'Art de guérir, est la Chirurgie.

La Médecine tire son origine de la Chirurgie.

L'ESCULAPE, dont nous parlons, vivoit à la fin du vingt-uniéme siécle ou environ. Ce fut le plus fameux des *Esculapes*; sa réputation s'étoit établie par la guérison des *plaies*, des *ulcéres*, des *douleurs*, & même des *fiévres*, par des *potions adoucissantes*, des *incisions*, ou des remédes qu'il *appliquoit extérieurement*.

Le premier Esculape Grec pansoit les plaïes, les ulcéres, appaisoit les douleurs, & guérissoit les fiévres.

(a) *De Natura Deorum* lib. 3.

Si nous en croïons *Galien*, cet ESCULAPE fut un grand Médecin ; mais en consultant les Historiens, nous voïons qu'il n'exerçoit pas la Médecine de la maniere que nous l'entendons aujourd'hui, mais seulement la *Chirurgie*, ou l'*œuvre de main*. D'où nous concluons que *Galien* ressemblant en cela aux anciens Médecins, a injustement donné la préférence à la Pharmacie, au préjudice de la Chirurgie qui a été la premiere inventée : préférence que les Chirurgiens ont droit de revendiquer en toute occasion, pour les raisons déja alléguées.

Galien séduit par sa profession.

Quant à la Chirurgie qui étoit la principale occupation de cet ESCULAPE, il nous a mis en main, comme nous l'avons déja dit, le premier instrument d'un Chirurgien qui est le STILET, *specillum* : & les différens cas lui aïant fait sentir la nécessité des *bandages*, il sçut en imaginer quelques-uns, *vulnus obligavisse*. Or comme la Science qui traite des bandages, regarde plus particulierement les maladies des os que les autres parties de la Chirurgie ; il est à présumer que ce premier ESCULAPE Grec, eut des occasions assez fréquentes de panser des *fractures*, & d'aller chez les blessés mêmes. Et comme il fut le premier qui poussa le *manuel Chirurgical* si loin, &

Le premier Esculape de la Grece a inventé le stiler pour sonder les plaïes, & quelques bandages nécessaires.

Cet Esculape fut le premier qui allât chez les blessés.

qui voulut bien se transporter chez les blessés, on l'appella l'*Inventeur* de la *Médecine clinique*, d'un mot Grec κλίνη qui veut dire *quenoüille de lit*; & de ce mot a été formé celui de κλινικὸς, signifiant également un malade au lit, & celui qui va lui donner du secours. En un mot, ces Chirurgiens cliniques étoient dans ces premiers tems, ce que nous entendons aujourd'hui par les Chirurgiens méthodiques, afin de les distinguer des Charlatans qui étaloient leurs proüesses dans les places publiques; car ces sortes de saltinbanques étoient dès-lors en exercice, & il y en a eu de tous les tems.

Cicéron n'attribue rien de nouveau au deuxiéme Esculape.

Le second ESCULAPE que *Ciceron* donne à la Grece, vêcut apparemment dans ces siécles peu fertiles en découvertes: mais puisque *Ciceron* l'a mis au rang des ESCULAPES, nous avons lieu de croire qu'il a brillé avec ce qu'il avoit appris de ses peres, & en se servant des remédes qui étoient d'usage en son tems, sans aller au-delà.

Il n'en fut pas de même du troisiéme ESCULAPE: la frugalité dont nous avons jusqu'ici parlé, aïant été depuis moins régulierement observée, les fluides contenus dans les solides devenoient souvent à cette occasion, plus gonflés

qu'ils ne devoient l'être dans l'état naturel : le reſſort des ſolides ne pouſſoit plus ſuffiſamment les fluides, ni ſelon la régle ordinaire ; d'où il arrivoit que ces mêmes fluides s'écartoient de leur route naturelle, & ſortoient du courant de la circulation dans certains ſujets, au lieu que dans d'autres ils y étoient pouſſés avec trop de confuſion. De-là ſe ſont formés, outre les différentes maladies de cauſes extérieures, les *dégoûts*, les *nauſées*, les *vomiſſemens*, les *amertumes*, les *indijeſtions*, les *obſtructions*, & tous les ſimptomes qui en ſont les ſuites ; car la diſproportion des ſolides & des fluides, eſt la ſource originale de toutes les maladies, comme leur équilibre bien reglé eſt l'unique cauſe de la ſanté.

La véritable cauſe des maladies.

Il a donc fallu chercher des moïens pour vider des humeurs ſurabondantes, & dégager la nature de ce qui l'opprimoit : la purgation fut ce moïen, & fut premierement enſeignée & trouvée dans le vingt-huitiéme ſiécle, par le troiſiéme ESCULAPE de la Grece, comme nous l'apprend *Ciceron*. *Æſculapiorum tertius*, (a) *Arſippi & Arſinoë filius, qui primus purgationem dentiſque evulſionem, ut ferunt invenit.*

Juſqu'au 28e. ſiécle de la Création, l'Art de guérir ne s'étoit manifeſté que par la Chirurgie.

Origine de la Médecine.

Juſqu'ici ceux qui s'appliquoient à

(a) *De Natura Deorum.* lib. 3.

l'Art de guérir, n'avoient été occupés que de maladies Chirurgicales, & n'avoient par conféquent été que des *Chirurgiens*; mais les maladies devenues plus nombreufes du tems du troifiéme ESCULAPE de la Grece, la néceffité lui fit imaginer la *purgation*, & joindre ainfi la *Médecine* à la *Chirurgie*; car outre la Chirurgie de fes prédéceffeurs, qu'il poffédoit fans difficulté, au degré où elle pouvoit être parvenue, il l'enrichit encore de la maniere d'arracher les dents. *Dentifque evulfionem, &c.*

L'union de la Médecine à la Chirurgie.

Quoique l'on eût déja beaucoup excédé dans le boire & dans le manger, cependant les alimens étoient affez conformes à la nature; & comme le dit M. l'*Abbé Fleury* dans fes mœurs des Ifraëlites, » les anciens Romains, & les Na-» tions circonvoifines, dans le tems qu'ils » s'adonnoient le plus à l'Agriculture, ne » vivoient guére d'autre chofe que de » *grains*, d'*herbes*, & de *légumes*.

Ainfi ces alimens pris dans une médiocre quantité, par des corps robuftes & naturellement bien conftitués, n'étoient pas capables d'augmenter confidérablement le volume du fang; & par une fuite néceffaire, ils étoient peu en état de déranger confidérablement le *Ton* des folides; & ceux-ci conféquemment peu éloi-

gnés encore de cette harmonieuſe conſonnance qu'ils ont non ſeulement avec eux-mêmes, mais avec les fluides qu'ils contiennent; les Chirurgiens Médecins (car ce fut alors, comme je viens de le dire, que la Médecine commença à éclorre, & à ſe régler ſur la Chirurgie ſon *Ancienne*) les Chirurgiens Médecins, dis-je, n'avoient preſque encore que des opérations manuelles à pratiquer, & à méditer ſur la diette: à peine y ajoûtoient-ils quelquefois la *purgation*, & cela quand la nature leur paroiſſoit ſurchargée & accablée ſous le poids de la plénitude.

La Chirurgie beaucoup plus ancienne que la Médecine, a ſervi de modéle à cette derniere.

Il ſembleroit après ces belles découvertes que l'on fit pour lors, que la Médecine auroit dû toujours aller en ſe perfectionnant; & que les enfans de ce dernier ESCULAPE, n'auroient dû s'occuper qu'à continuer leurs recherches en abandonnant le manuel de la Chirurgie à des hommes au-deſſous d'eux; cependant le contraire arrive. En effet, MACHAON & PODALIRE, deux fils de l'ESCULAPE dont il s'agit, ne ſe ſignalérent que dans la Chirurgie; & quoique leur pere eût commencé à mettre la Médecine en vogue, cependant convaincus de la néceſſité & de la certitude de cette premiere partie de l'Art, ils la préféré-

Machaon & Podalire ne s'appliquerent qu'à la Chirurgie, quoique leur pere eût inventé la Médecine.

rent à une ſcience toute naiſſante, & dont ils apperçurent apparamment le foible & ſouvent l'incertitude. Les maladies Chirurgicales leur fournirent ſeules des occaſions de ſe ſignaler, ſur-tout au fameux ſiége de *Troye*, où MACHAON fit des cures qui firent ſentir aux plus grands Héros de l'armée Grecque, l'importance & la néceſſité de l'Art qu'il profeſſoit.

Ce Prince de la Chirurgie, ſe mêla ſi peu de la Médecine, qu'il compta pour rien de preſcrire un *régime* à ſes bleſſés; quoiqu'à le dire naturellement, le *régime* de vivre d'un bleſſé dépend principalement d'un Chirurgien; ce *régime* étant toujours mieux reglé, quand il l'eſt par celui qui s'eſt chargé de ſon traitement ſur-tout lorſque par ſes réfléxions & un grand nombre d'expériences, il a ſçu diſcerner quels ſont les alimens les plus convenables aux bleſſés, & la quantité qu'ils en doivent prendre.

Le régime de vivre des bleſſés, n'eſt jamais mieux réglé que quand il l'eſt par de bons Chirurgiens.

Le Chirurgien doit pareillement être inſtruit de la *diette*, puiſqu'elle fait partie de la Chirurgie, ou du moins de la Chirurgie rationnelle. Mais MACHAON & PODALIRE, n'aïant pas encore pouſſé leur ſçavoir juſques-là, ou le croïant inutile pour leurs bleſſés, ils ne leur preſcrivirent aucun *régime* de vie, comme nous l'apprend *Platon*.

» Les fils d'*Esculape*, dit cet Auteur (*a*), » essuïerent le sang des blessures de *Ménélaus*, blessé par *Pandare*, & lui appliquérent des onguens adoucissans ; » mais ils ne lui prescrivirent, non plus » qu'à *Eurypile*, aucune loi touchant le » manger & le boire ; dans la pensée que » les médicamens doivent suffire pour » guérir des hommes, qui avant que d'être blessés, étoient d'une bonne constitution & accoutumés à vivre sobrement, quoique dans cette occasion ils » bûssent même du vin. «

Celse, en parlant de *Podalire* & de *Machaon*, dit » qu'aïant accompagné (*b*) » *Agamemnon* à la guerre de *Troye*, ils » furent d'un grand secours à l'armée. » Cependant *Homere* ne dit pas qu'ils » aïent été emploïés pour traiter la peste, » ni aucune autre maladie qui régnât » dans le camp ; mais seulement qu'ils » *guérissoient les blessures* en se servant du » *fer* & des *médicamens* : d'où il paroît » qu'ils ne se mêloient que de cette partie de la Médecine qui est véritablement la plus *ancienne* de toutes. «

Suivant Celse, la Chirurgie est la plus ancienne partie de la Médecine.

MACHAON fut tué dans un duel, mais PODALIRE poussé par hazard sur les côtes de Carie, fut conduit au

(a) *De Republica.* lib. 3.
(b) *Celsi præfat.* lib. 1.

Roi *Damœthus*, dont la fille étoit tombée du haut d'une maiſon. PODALIRE fit dans cette occaſion, le reméde que les meilleurs Chirurgiens du ſiécle où nous vivons, preſcrivent pour les chutes qui cauſent des commotions, des étourdiſſemens, ou des ébranlemens conſidérables : *il la ſaigna des deux bras*, & la guérit, ce qui lui attira de grandes récompenſes de la part de ce Roi (*a*), puiſqu'il lui donna en mariage la fille qu'il avoit guérie.

Premier exemple de la ſaignée.

Quoiqu'on ne doute nullement que la ſaignée ne fût en uſage avant PODALIRE, nous dirons néanmoins que ceux qui l'ont faite avant lui, ne nous ſont point connus, & quoiqu'il n'en ſoit peut-être pas l'Inventeur, nous lui en donnons cependant l'honneur, ſans nous arrêter à ces traditions fabuleuſes, qui prétendent que la ſaignée n'eſt qu'une imitation de l'uſage que font certains animaux de ce reméde (*b*) par leur inſtinct.

Il eſt donc prouvé par toutes ces autorités, que la Chirurgie commença avec le monde ; qu'elle a d'abord été l'*unique Science* dans l'*Art de guérir* ; qu'elle a donné *naiſſance à la Médecine* ; & quoiqu'accompagnée de celle-ci dans un tems

(a) *Stephan. Byzentin. in voce Syrna.*
(b) *Plin. liv. 8. chap. 26.*

plus reculé, comme nous l'avons vû; elle s'est toujours maintenue dans sa *primauté*, son *lustre*, sa *nécessité*, & sa *certitude* au-dessus des autres parties de la Médecine.

Contre tant d'autorités, que pourra-t-on dire; que pourra-t on repliquer? alléguera sans doute le peu de compte qu'on doit faire sur l'histoire de ces tems fabuleux, où les faits ne sont connus que par des allégories ingénieuses, qui les déguisent toujours, & ne les laissent jamais entrevoir nettement.

Mais outre que le sein même de ces fables renferme un grand nombre de vérités solides, sur lesquelles il est impossible de se méprendre; & qu'on les démêle toujours sûrement de la fiction, parce qu'elles sont, pour la plûpart, constatées d'ailleurs par les Auteurs contemporains les plus graves, nous joindrons au grand nombre des anciennes autorités, deux témoignages, qui pour être modernes, n'en seront pas moins respectables.

Le premier est celui de FRANÇOIS SAUVIN, *Docteur en Médecine*, qui connoissant le profond sçavoir de *Felix Wurtzius*, Chirurgien de Basle, & la bonté de son excellent traité de Chirurgie imprimé en Allemand, traduisit cet

ouvrage en 1642. Cet illuſtre Médecin a commencé ſa traduction par un avertiſſement au Lecteur, de ſa compoſition & dont voici les propres paroles.

» La Chirurgie (ſeconde partie de la » Médecine) a ſuivant les plus ancien- » nes hiſtoires, *& même ſuivant la raiſon*, » l'honneur & la gloire d'avoir été in- » ventée la premiere, & d'avoir donné » lieu aux deux autres, à ſçavoir à la » *Médecine* & à la *Pharmacie*; d'autant » que ſon objet eſt viſible & palpable, » & que les notions des choſes cachées » & inviſibles, qui ne viennent à la con- » noiſſance de l'homme que par le rai- » ſonnement & par des conjectures, ont » tiré leur origine des apparentes aux » ſens externes. «

Ce célébre Docteur en Médecine (qui ne peut être accuſé de partialité) n'eſt-il pas décis ſur la queſtion? Ses propres paroles ont-elles rien d'équivoque; & n'annoncent-elles pas que la Chirurgie a non ſeulement été *inventée la premiere*, mais que la Médecine & la Pharmacie n'ont pû naître que de la Chirurgie même?

Paſſons au ſecond témoignage. C'eſt celui de M. LE CLERC célébre *Docteur en Médecine*, qui par cette dignité, ne peut être encore accuſé de partialité. Ce Médecin, dans ſon Hiſtoire de la Mé-

decine, fait exprès un chapitre pour concilier le ſentiment commun, qui fait l'ESCULAPE Auteur de la Médecine en général, avec celui des meilleurs Auteurs qui ne lui attribuent que la connoiſſance de la Chirurgie. Et pour n'être pas accuſé d'avoir alteré le chapitre de cet Hiſtorien, je vais le citer mot pour mot : cependant comme il y a quelques endroits qui ſont plus évidemment à l'avantage de la Chirurgie, on voudra bien me permettre de faire mes réflexions ſur ces articles.

Ceci eſt tiré de l'Hiſtoire de la Médecine par Daniel le Clerc, premiere part. liv. 1. chap. XV.

» Pour concilier le ſentiment général » (dit M. le *Clerc*) avec celui de *Celſe* » & de *Pline*, il faut ſuppoſer que du » tems de CHIRON & d'ESCULAPE, » la Chirurgie étoit la partie la plus re» cherchée de la Médecine, ou qu'on » regardoit comme la plus néceſſaire; les » autres pouvant être exercées par tou» tes ſortes de perſonnes indifféremment, » ne paroiſſoient pas d'une égale utilité.

» Ce n'eſt pas que les gens de ce tems» là euſſent des corps autrement faits que » les nôtres, pour être exempts des » maladies qu'on appelle *internes*, quoi» qu'on les ait ſuppoſés plus robuſtes ou » moins ſujets à être malades que nous » ne le ſommes. Mais lorſqu'ils étoient » attaqués d'une *fiévre*, par exemple, ou

» d'une *pleuresie*, où ils prenoient le parti de la patience, attendant ce que feroit la nature; ou s'ils prenoient quelque reméde, c'étoit quelque chose de familier, & que leur propre expérience, ou celle de leurs proches qui ne faisoient point profession de Médecine, leur fournissoit. *

Continuation du chap. de M. le Clerc.

„ Par-là, il leur arrivoit assez souvent de se tirer d'affaire; mais il est visible que si ces remédes aisés & communs étoient utiles contre le déreglement des humeurs, ils ne le pouvoient être lorsqu'il s'agissoit ou d'un *bras cassé*, ou d'une *épaule disloquée*. Les maladies de cette nature demandent une expérience particuliere & une adresse de la main, qui ne peut s'acquerir que par un long usage; de sorte qu'il a fallu nécessairement que quelques particuliers s'attachent à la Chirurgie seule, pour y pouvoir mieux réussir : & il est

Premiere Réflexion sur le chap. de M. le Clerc.

* Jusqu'ici on voit, de l'aveu d'un *habile Médecin*, & des mieux instruits de la différente fortune de la Médecine, que la *Chirurgie* étoit la partie de l'Art de guérir la plus recherchée, & qu'on regardoit comme la plus nécessaire : & quand il arrivoit, par exemple, une *fiévre* ou une *pleuresie*, il n'y avoit d'autre partie que la patience, ou quelque reméde familier conseillé par un *voisin*, ou par un *ami*. D'où nous concluons qu'il n'y avoit point de Médecins, & que tous les peuples sçavoient se soulager, comme nous l'avons déja vû.

Continuation, &c. „ arrivé qu'on a donné à ces particuliers „ le nom de *Médecins*, par excellence, „ parce qu'ils guérissoient des maladies „ dont on ne pouvoit se tirer sans leur „ secours. *

„ Ils pouvoient, à la vérité, guérir „ aussi quelques maladies internes, mais „ ce n'étoit pas-là le beau côté de leur „ Art. **

„ C'est, sans doute, par cette raison „ que *Celse* regarde la Chirurgie comme „ la plus ancienne partie de la Médecine. „ L'on a pû se passer en quelque façon „ des autres parties, mais celle-ci a dû „ être en usage presqu'aussi-tôt qu'il y a „ eu des hommes. Car si la bonne con- „ stitution, & la maniere de vivre simple „ & uniforme des premiers hommes, les „ a rendus moins sujets aux maladies que

* Le Manuel Chirurgical & le Chirurgien furent-ils jamais mieux caractérisés ? Peut-on mieux prouver que l'*Art de guérir* n'a jamais commencé que par la *Chirurgie* & le *Chirurgien* ? Que la Chirurgie par conséquent, est la partie de l'Art de guérir, la premiere inventée ?

** Je réponds qu'il y a beaucoup de différence entre pouvoir faire une chose, & la faire effectivement. C'est ce que les anciens Historiens ne nous ont point appris ; & M. le *Clerc* lui-même ne nous en donne point d'exemple. Nous pouvons donc conclure que cette *puissance* ne prouve rien sans exécution, & que l'*œuvre de main*, & par conséquent la *Chirurgie seule*, a été le beau côté de l'Art de guérir chez ces premiers hommes, comme l'avoue notre Docteur.

„ nous, elle ne les a pas rendu *invulne-* „ *rables*, ni exempts de se casser un bras „ ou une jambe. * S'il est donc vrai „ qu'ils n'ont pû se tirer de semblables „ accidens par la seule force de la nature, „ il s'ensuit nécessairement qu'ils ont eu „ besoin de recourir à l'assistance d'au- „ trui. Il s'ensuit encore que ceux qui se „ sont distingués par leur adresse en ces „ rencontres, ont dû être d'abord fort „ recherchés & fort considerés dans la „ societé, pour le besoin sensible qu'on „ en a eu. C'est ce qui a fait dire à *Ho-* „ *mere*, qu'*un Médecin vaut autant que* „ *plusieurs hommes.* **

Continuation, &c.

„ Si l'on joint au besoin évident que „ l'on a eu de la Chirurgie, le secours „ visible que l'on en tire, il n'y a pas à „ douter que cette partie de la Médecine

* Si je disois de mon autorité privée, *qu'on a pû se passer des autres parties de la Médecine*, *mais que la Chirurgie a dû être en usage presqu'aussi-tôt qu'il y a eu des hommes*, on diroit que j'aurois beaucoup d'amour propre, & que le foible des hommes est de s'encenser eux-mêmes. Mais quand on trouve ces propres paroles dans un *Médecin*, on peut pour lors les croire hardiment, & en tirer de grands avantages pour la Chirurgie.

** Le besoin que l'on a toujours eu de l'adresse des mains, dans les fractures & les luxations, a fait dire à *Homere*, qu'*un Médecin vaut autant que plusieurs hommes* : d'où l'on voit encore que le *Médecin*, suivant *Homere*, étoit celui qui réduisoit les *fractures* & les *luxations*, & n'étoit conséquemment autre chose qu'un *Chirurgien*.

Continuation, &c.

„ n'ait dû s'établir beaucoup plûtôt que
„ les autres. *

„ *Les effets de la Chirurgie*, dit Celſe,
„ *ſont ce qu'il y a de plus évident dans toute*
„ *la Médecine. Comme la fortune ou le*
„ *hazard ont beaucoup de part au ſuccès des*
„ *maladies, & que les mêmes choſes ſont*
„ *tantôt ſalutaires & tantôt ſans effet; on*
„ *peut douter ſi la ſanté doit être plûtôt at-*
„ *tribuée à la vertu des remédes, qu'à la*
„ *bonne diſpoſition du corps, ou à la force du*
„ *temperamment. Dans les cas mêmes où*
„ *l'on ſe ſert le plus de remédes, quoique le*
„ *ſecours qu'on en tire ſoit le plus ſenſible,*
„ *néanmoins on peut dire, que ſouvent on*
„ *cherche en vain la ſanté par leur moïen,*
„ *& qu'il eſt pluſieurs occaſions où on la re-*
„ *couvre ſans cela. On le remarque parti-*
„ *culierement dans les malades des yeux,*
„ *qui aïant été long-tems tourmentés par les*
„ *Médecins, guériſſent quelquefois quand*
„ *on n'y fait plus de remédes.*

„ *Mais pour ce qui concerne cette partie*
„ *de la Médecine qui ſe ſert de la main pour*
„ *guérir, il eſt viſible que quelque ſecours*

* Comme ces Réflexions auroient inſenſiblement plus d'étendue que le texte de l'Auteur, diſons pour abréger, que le célébre Médecin que nous citons, ne doute pas que la Chirurgie (*par le beſoin évident que l'on en a, & que l'on en aura toujours*) n'ait dû s'établir beaucoup plûtôt que les autres parties de la Médecine. Donc le *Chirurgien* a de beaucoup précédé le *Médecin.*

„ *qu'elle retire d'ailleurs, elle a le plus de* „ *part aux guérisons qu'elle opére.*

Continuation, &c.

Puis M. le *Clerc* continue. „ Or il n'a „ pû se faire que ce secours si évident & „ si palpable de la Chirurgie, n'ait frap- „ pé les peuples les moins éclairés ; mais „ il n'en a pas été de même du reste de „ la Médecine. Quelques-uns ont crû „ que l'*on pouvoit absolument s'en passer* ; & „ ceux qui n'ont pas été de ce sentiment, „ n'ont pas cru pour cela *qu'il fallût y* „ *apporter tant de façons*, supposant que „ chacun pouvoit être à soi-même son „ Médecin, ou pouvoit en tout cas pren- „ dre conseil du premier qui se rencon- „ troit. * Nous voïons encore aujour- „ d'hui la plûpart des Païsans, sur-tout „ ceux qui sont éloignés des Villes, par-

* L'Auteur que nous expliquons, dit lui-même en propres termes, que *quelques-uns ont cru que l'on pouvoit absolument se passer de la Médecine ; & ceux qui n'ont pas été de ce sentiment, n'ont pas cru pour cela qu'il fallut y apporter tant de façons, supposant que chacun pouvoit être son Médecin.* Cet aveu sincere d'un Docteur en Médecine, ne quadre-t-il pas à merveille avec le sentiment d'un de nos célébres Chirurgiens, (*a*) qui prouve que les hommes peuvent se passer de Médecins, & prévenir la plûpart des maladies, à la faveur de l'instinct qui leur est commun avec les bêtes. Mais quant aux maladies Chirurgicales, il faut absolument des Chirurgiens, soit pour les païsans, ou pour les gens de qualité.

(*a*) Le Médecin de soi-même par M. *Devaux*, Maître ès Arts, & très-célébre Chirurgien de Paris.

Continuation, &c.

„ venir jusqu'à un âge fort avancé sans se „ servir de Médecins ; au lieu que dans „ les accidens qui demandent la *main du* „ *Chirurgien*, ils l'appellent aussi-tôt.

„ Les Grecs (continue M. le *Clerc*) „ du tems dont nous parlons, devoient „ être à peu près sur le même pied ; un „ *Chirurgien leur tenoit lieu de tout* par rap- „ port à la Médecine. * Il est même „ fort probable que la Chirurgie d'ES- „ CULAPE & de ses fils, n'étoit pas ve- „ nue où elle est aujourd'hui, ni seule- „ ment où elle étoit déja du tems d'*Hi-* „ *pocrate*. L'usage du *fer* & du *feu* n'étoit „ apparemment pas si commun alors qu'il „ a été depuis. Lors qu'ESCULAPE „ pansoit des *plaïes*, il se contentoit, „ sans doute, des *incisions* qu'il falloit „ nécessairement faire pour tirer, par „ exemple, une fléche ou un dard d'une „ partie blessée, sans en faire dans les

* Si un Chirurgien, dans l'ancienne Grece, tenoit lieu de tout par rapport à la Médecine, on ne peut donc pas douter, comme le reconnoît M. le *Clerc*, que les *Chirurgiens* ne fussent les seuls Médecins, que la *Chirurgie* ne fût la *premiere Science* dans l'Art de guérir ; & que les Chirurgiens dans la suite, n'aient eux-mêmes été les *Inventeurs* de la Medecine. Il est donc prouvé que la *Médecine & les Médecins*, *doivent leur origine à la Chirurgie & aux Chirurgiens*, & que ceux-ci, par conséquent, doivent primer, du moins dans leur profession qui est si nécessaire, & qu'ils font avec tant d'applaudissement.

» occaſions où on les croit néceſſaires au- Continuation, &c.
» jourd'hui. Beaucoup moins encore ve-
» noit-il à *cautériſer* ou appliquer le *feu*,
» comme on l'a fait depuis ; ne ſe ſer-
» vant guéres dans ces occaſions que de
» l'application de quelques *herbes ſpécifi-*
» *ques*, ou de quelques *médicamens adou-*
» *ciſſans*, ou qui *ôtent la douleur*. C'eſt ce
» qui a fait dire que CHIRON étoit
» inventeur de cette eſpéce de Chirur-
» gie qui ſe ſert particulierement des
» *herbes*.

» La maniere dont les Romains trai-
» terent le premier Médecin, c'eſt-à-di-
» re, le *premier Chirurgien* qui fût entré
» dans leur Ville, confirme encore ce
» qu'on vient de dire. Sa méthode qui
» étoit celle de la Chirurgie ordinaire,
» telle qu'elle ſe pratiquoit dans la Gre-
» ce, où cet Art étoit déja fort avancé,
» leur parut ſi cruelle, qu'ils le regarde-
» rent comme un bourreau.

» Il n'y a pas d'apparence que ces peu-
» ples là ſe fuſſent entierement paſſés de
» la Chirurgie, avant la venue de cet
» Etranger. Les guerres continuelles où
» ils étoient engagés, leur rendoient cet
» Art abſolument néceſſaire ; mais com-
» me ils étoient, ſans doute accoutumés
» à une Chirurgie plus douce, telle que
» nous ſuppoſons qu'étoit celle d'ES-

Continuation, &c.

» CULAPE, ils ne purent que trouver la Chirurgie nouvelle extrêmement » rude. *

* Bien loin, dit notre Auteur, dans un Commentaire à son Chapitre, que les Romains se fussent passés de Chirurgiens, ils avoient, au contraire, tant d'estime pour ceux qui faisoient quelque progrès dans l'*Art de guérir*, qu'ARCHAGATUS qui fut le premier Médecin Grec qui passa à *Rome*, fut honoré du droit de bourgeoisie, comme *Pline* dit l'avoir appris (*a*) de *Cassius Hemina*; & le Public lui acheta une *boutique* à ses dépens, dans le Carrefour d'*Acilius*, pour y exercer sa profession. Ce même Public le surnomma *Guérisseur de plaïes*, VULNERARIUS : mais comme ces Peuples n'étoient accoutumés qu'à une *Chirurgie douce*, qui n'emploïoit le plus souvent que des applications d'herbes, ils furent effraïés de le voir *couper & brûler* les membres impitoïablement; & cette Chirurgie nouvelle pour eux, leur paroissant trop cruelle, ils changerent son premier surnom en celui de *Bourreau*, & conçurent dès-lors une grande aversion pour les Médecins Grecs; d'où plusieurs Auteurs se sont crus bien fondés à dire que les Médecins furent chassés de *Rome*. Mais bien loin que cela fût ainsi, le Sénat, qui avoit fait un accueil favorable à ce Chirurgien, & qui sentoit le prix de sa nouvelle Chirurgie, ne démentit jamais ses premieres faveurs. Pour montrer qu'il desavouoit la fureur d'une populace effrenée & ignorante, il érigea à ARCHAGATUS une statue d'or, & la plaça dans le Temple d'Esculape.

La conséquence que nous tirons de ce trait d'Histoire, est que les premiers Médecins Grecs qui s'établirent à Rome, étoient des *Chirurgiens*; & pour se convaincre de ce que j'avance, il faut faire attention au surnom que les Romains donnerent à ARCHAGATUS, de *Guérisseur de plaïes*, VULNERARIUS. De plus, la *Boutique* que le Peuple Romain lui acheta à ses dépens, dans le Carrefour d'*Acilius*, ne permet pas de douter qu'ARCHAGATUS ne fût Chirurgien.

(*a*) Plin. lib. 29. cap. 1.

» Le ſçavoir d'ESCULAPE pouvoit » s'étendre d'ailleurs à la réduction des » fractures & des luxations, & il poſſé- » doit apparemment la connoiſſance de » divers ſimples dont il faiſoit l'applica- » tion ſur les *tumeurs* & ſur les *ulcéres*, & » avec leſquels il guériſſoit toutes les au- » tres maladies extérieures : tout cela » ſans beaucoup emploïer le *fer*, & ſe » ſervant encore moins de *feu*. C'eſt à » quoi ſe bornoit, à mon avis, toute la » Chirurgie de ces anciens Maîtres. Continuation, &c.

» Mais, dira-t-on, comment ſe peut- » il faire que des gens d'un ſçavoir ſi li- » mité, aient paſſés pour les *inventeurs* » de la Médecine? Je réponds premie- » rement que l'on ceſſera d'être ſurpris ſi » l'on fait réflexion que la Chirurgie » étant, comme on l'a dit, une partie » des plus néceſſaires de la Médecine, & » ESCULAPE & ſes fils l'aïant exercée » dans un tems où l'on ne reconnoiſſoit » point d'*autres Médecins* que les *Chirur-* » *giens*, ils ont pû fort naturellement » paſſer pour les Auteurs d'un Art en gé- » néral, dont ils ont exercé la partie qui » étoit la plus recherchée. *

* Nos plus grands Partiſans, ne pourroient certainement rien dire de plus fort, ni qui nous fût plus avantageux que ces paroles d'un *Docteur* en Médecine. Il avoue lui même qu'*Eſculape* & ſes fils ne pouvoient être que des *Chirurgiens*, qu'on

Continuation, &c.

» Il faut remarquer en second lieu; » qu'encore que l'on ait ſuppoſé qu'ESCULAPE paroiſſoit plus du côté de » la Chirurgie que de celui de la Médecine, il ne s'enſuit pas qu'il ne ſe mêlât point de cette derniere ſcience. Il » eſt probable qu'il traitoit auſſi-bien les » maladies internes que les externes, & » qu'il exerçoit toutes les parties de la » Médecine, comme l'ont fait tous les » Médecins qui l'ont ſuivi juſqu'à *Hippocrate*, & même long-tems après; *

ne reconnoiſſoit de leur tems, d'autres Médecins que les *Chirurgiens*; & que ces *Chirurgiens* ſont les Auteurs d'un Art en général, dont ils ont exercé la partie la plus recherchée. Fut il de preuve plus complette, pour montrer que la *Chirurgie* a été la premiere partie dans l'Art de guérir, & que c'eſt d'elle que ſont ſorties toutes les autres?

* Il eſt à préſumer que M. le *Clerc* entend parler du troiſiéme ESCULAPE Grec, qui, comme nous l'avons dit, fut le premier qui inventa & enſeigna la maniere de *purger* les malades; & voilà tout ce qu'on peut lui attribuer pour la Médecine, car les trois ESCULAPES qui l'ont précédé, ſçavoir, le Phénicien & les deux premiers Grecs, ne ſe mêlerent que de l'*œuvre de la main*, & partant, ſimplement de la *Chirurgie*.

Ce qui prouve encore que ce dernier fut plus *Chirurgien* que Médecin, comme l'avoue même M. le *Clerc*, c'eſt qu'il n'inſtruiſit point ſes enfans dans la Médecine; car MACHAON & PODALIRE ne ſe mêlerent que du Manuel Chirurgical, comme nous l'avons prouvé. Ainſi M. le *Clerc* ſe trompe; en diſant que tous ceux qui ont ſuivi ESCULAPE, juſqu'à *Hippocrate*, ont exercé toutes les parties de la Médecine; puiſque ſes propres enfans n'ont exercé que la Chirurgie manuelle, & ne

» quoique son principal talent fût la » Chirurgie, & que ce soit l'endroit par » où il s'est distingué ; ce qui a suffi » pour lui acquérir une grande réputa- » tion. * Contin ua-tion, &c.

» Voilà, ce me semble, comme on » doit expliquer le passage de *Celse* & » de *Pline*, & concilier leur sentiment » avec celui de tous les autres. ** Ici finit le chap. de M. le Clerc.

n'ont pas même accompagnée de la *Diete* qui en doit être inséparable, comme nous l'avons déja fait entendre.

* M. le *Clerc* ne peut se départir du vrai, & se sent obligé de dire que le *principal talent* d'ESCULAPE *étoit la Chirurgie*, & *que c'étoit par-là qu'il s'étoit distingué ; ce qui a suffi pour lui attirer une grande réputation dans tout le reste de la Médecine.*

** Ce Chapitre de M. le *Clerc*, que je viens d'exposer sans l'altérer d'un seul mot, & sur lequel j'ai de tems en tems fait de courtes réflexions, n'a été composé (de l'aveu même de son Auteur) que pour concilier le sentiment commun qui fait ESCULAPE *Inventeur de la Médecine*, avec *Celse*, *Pline*, & quelques autres Auteurs célébres, qui ne lui attribuent que l'*Invention de la Chirurgie.*

Je m'imaginois par cette qualité spécieuse de Médiateur que M. le *Clerc* prend ici, que ce sçavant Médecin alloit prouver qu'ESCULAPE avoit eu autant de succès en Médecine qu'il en avoit fait voir par l'*œuvre de sa main*, & par conséquent dans la pratique de la *Chirurgie*. Mais après avoir étalé le *Manuel Chirurgical* d'ESCULAPE, & avoir démontré très-clairement que les *Chirurgiens* (j'entends comme lui ceux qui par les pansemens & applications de remedes, guérissent les malades) étoient les *Inventeurs de la Médecine*, il se contente d'avancer *qu'il est probable* qu'ESCULAPE *traitoit aussi bien les maladies internes que les externes.*

Or cette probabilité n'étant pas appuïée de

Pour continuer notre discours, il faut remonter jusqu'à ces prétendus *Inventeurs de la Médecine*, & dire que tout leur mérite ne consistoit qu'à guérir les *plaïes*, les *ulcéres*, les *fractures*, les *luxations*, les *tumeurs*, & autres maladies *extérieures*: ainsi l'action éclairée *de la main* fut la premiere partie de l'Art de guérir, ou, si l'on veut, de la Médecine en général. Cependant les peuples devenant plus nombreux, la sobriété moins observée, & les maladies par conséquent plus fréquentes, plus compliquées & plus nombreuses, la Médecine parut, comme nous l'avons dit; & les Chirurgiens de ce tems-là qui n'avoient fait jusqu'alors que panser des *plaïes*, & traiter d'autres maladies Chirurgicales, furent obligés d'imaginer différens moïens pour guérir les maladies *intérieures*, pour le traitement desquelles ils n'étoient pas moins consultés que pour les extérieures.

La Chirurgie & la Médecine étoient pour lors exercées par une seule personne.

La Chirurgie & la Médecine furent donc pour lors exercées par une seule

preuves suffisantes, & M. le *Clerc* aïant lui-même été assez sincere pour donner au *Manuel de la Chirurgie* ce qui lui appartenoit, je puis inférer delà, que *Celse*, *Pline*, & tous les Auteurs qui sont de leur sentiment, ont raison de dire que l'action de la main sur le corps de l'homme, & par conséquent la *Chirurgie*, fut la premiere partie de l'Art de guérir; & que la *Médecine* ne fut inventée que la seconde.

personne ; & comme les occasions de se signaler & d'augmenter les connoissances de l'Art furent plus fréquentes, il est à croire que ces sciences unies ensemble, & exercées par une même personne, firent ou durent faire de grands progrès en peu de tems.

Les Historiens font néanmoins voir le contraire de ce qu'on auroit dû espérer à cet égard; car la Chirurgie pendant les six siécles qui suivirent la guerre de *Troye*, n'a rien ajoûté, ou très-peu de chose, aux lumieres acquises pendant les 28 premiers siécles. Et depuis la guerre de *Troye* jusqu'à plus de 500 ans au delà, la Chirurgie n'augmenta pas beaucoup dans ses acquisitions ; & la Médecine fut peu cultivée, & presque toujours entre les mains du commun peuple. Chacun faisoit en ce tems-là, les remédes qu'il croïoit salutaires ; & l'usage étoit alors, que ceux qui avoient eu quelques succès dans l'administration d'un remède, l'écrivissent sur des tables exposées dans les Temples de ceux que les peuples avoient *déifiés* comme inventeurs de la Médecine. Ainsi les *Chirurgiens Médecins*, ou les *Médecins Chirurgiens*, se contentoient d'avoir en main certains remédes, que l'expérience leur avoit fait connoître propres à guérir de certaines maladies,

On écrivoit sur des tables exposées dans les Temples d'Esculape, les remedes qui avoient eu quelque succès.

ſans raiſonner ni ſur la cauſe de ces maladies, ni ſur l'action de leurs remédes; de maniere que ces mêmes remédes paſſoient de pere en fils, avec quelques autres qui étoient décrits, comme on vient de le dire, dans les Temples d'APOLLON & d'ESCULAPE.

Des connoiſſances auſſi bornées dans la Chirurgie & dans la Médecine, ont ſubſiſté dans le même état, comme on l'a déja dit, durant plus de 500 ans; après quoi l'on s'eſt appliqué avec plus de ſoin à l'étude des Sciences. La Philoſophie qu'on joignit alors à la Médecine toute Chirurgicale, fit regarder les choſes de plus près: les raiſonnemens & les réſultats qu'on en tira, furent plus approfondis & mieux ſuivis; mais comme ceux qui exerçoient cet Art, n'étoient pas dirigés par des guides bien ſûrs dans l'Art de guérir, qui ſont le *mécaniſme* & l'*harmonie* des parties qui nous compoſent, dont ils n'étoient point inſtruits, ils ne produiſoient qu'une confuſion de raiſonnemens brutes, & de remédes hazardés, plus propres à donner du faſte à la Chirurgie & à la Médecine, qu'à les mettre en état de traiter méthodiquement les malades.

La Philoſophie qui n'eſt pas fondée ſur le mécaniſme & l'harmonie des parties du corps de l'homme, ne ſert qu'à donner du faſte à la Chirurgie & à la Médecine.

PITAGORE fut un des plus célébres Philoſophes & des premiers qui introdui-

Pytagore eſt le pre-

ſit le raiſonnement dans l'Art de guérir. Lui & ſes diſciples joignirent à la Chirurgie & à la Médecine, cette belle partie qui en eſt la baze, je veux dire la *Phyſiologie*, qui traite particulierement du corps humain, noble ſujet de l'une & de l'autre profeſſion.

mier qui ait orné l'Art de guérir de la *Phiſiologie.*

EMPEDOCLE, Philoſophe & diſciple de *Pytagore*, fleuriſſoit environ l'an du monde 3506. Il eut, comme ſon prédéceſſeur, quelques connoiſſances de l'œconomie animale ; mais cette ſcience étoit encore ſi confuſe entre leurs mains, qu'ils n'en tirerent pas de grands avantages pour la pratique Chirurgicale & Médicinale.

ALCMOEON, un des diſciples de *Pytagore*, a été le premier qui a anatomiſé des animaux, afin de connoître les parties qui compoſent leur corps. On ne doit donc pas être ſurpris, ſi la Chirurgie & la Médecine ont fait ſi peu de progrès dans le premier âge, puiſqu'elles n'étoient point fondées ſur la connoiſſance de l'homme, qui eſt le ſeul guide qui puiſſe ſûrement conduire les Miniſtres de la ſanté dans leur pratique. L'Anatomie de ce Philoſophe ne s'étendoit encore guéres que ſur des connoiſſances *phyſiologiques*, ſi éloignées du vrai & de la ſtructure réguliere des organes, qu'elles

L'Anatomie a commencé par la diſſection des animanx.

embaraſſoient beaucoup plus la Chirurgie & la Médecine, qu'elles ne leur fourniſſoient de lumieres. C'eſt donc avec raiſon que *Pline* dit que la Médecine eſt demeurée preſque dans l'oubli depuis la guerre de *Troye*, juſqu'à celle du *Péloponeſe*, où *Hippocrate* la remit au jour. *Sequentia ejus* (*Medicinæ*) *à Trojanis temporibus, mirum dictu, in nocte denſiſſima, uſque ad Peloponeſiacum bellum. Tunc eam in lucem revocavit Hippocrates. Lib. 29. c. I.*

Hippocrate au tems de la guerre du Péloponeſe, réduiſit la Médecine en Art, & fut le premier qui la ſéparât de cette Philoſophie faſtueuſe & inutile.

Au tems de la guerre du Péloponeſe qui arriva vers le trente-ſixiéme ſiécle du monde, la Médecine en général prit de notables accroiſſemens. HIPPOCRATE mit pour lors toutes les parties de cet Art en vigueur, par les cures Chirurgicales & Médicinales qu'il fit, & par les livres qu'il compoſa, à ce qu'on dit, ſur les tables des Temples dont nous avons parlé.

Ce Prince de l'Art de guérir, fut le premier qui ſépara de la Chirurgie & de la Médecine, cette Philoſophie faſtueuſe, pleine de raiſonnemens inutiles; & ne s'attachant qu'à la nature en particulier, par rapport à l'homme, il ſçut allier la pratique à la théorie, rendre raiſon de ſes obſervations, & les accommoder à une Philoſophie Chirurgicale & Médicinale, qui donna lieu aux progrès éton-

nans de cette ſcience, & mérita d'être généralement eſtimé, tant de ſes contemporains que de tous ceux qui l'ont ſuivi.

Il donna également des préceptes ſur les maladies *extérieures* & *intérieures* ; & il a fait par-là, connoître à toute ſa poſtérité, qu'il étoit *Chirurgien* & Médecin.

L'*Art eſt long*, dit cet excellent homme, *& la vie eſt courte* ; (*a*) ainſi on ne doit pas être ſurpris ſi ce grand Chirurgien Médecin n'a pû donner à l'Anatomie, toute ſa perfection. Il eſt même difficile de concevoir comment il a pû y faire un ſi grand progrès, vû que ceux qui l'avoient précédé dans la diſſection, lui avoient laiſſé ſi peu de fruits de leurs découvertes. De plus, n'aïant jamais diſſéqué que des brutes, il n'a pû nous donner que des deſcriptions conformes aux ſujets ſur leſquels il avoit travaillé.

Hippocrate n'aïant diſſéqué que des brutes n'a pû laiſſer qu'une ſtructure conforme aux brutes.

Pour ſa pratique Médicinale, il la fondoit ſur l'OBSERVATION & ſur l'EXPERIENCE. Ce fut ſur ces deux *colones* ſi *fermes* & ſi *ſolides*, qu'il fut en état de donner ces préceptes qu'il auroit été à ſouhaiter que tout le monde eût ſuivis. » Pour avancer dans cette ſcience, il » nous avertit dans ſon Livre de l'an-

L'obſervation étoit le fondement de la pratique d'Hippocrate.

(*a*) Aphoriſme I. ſection I.

» cienne Médecine, qu'on avoit déja » fait de ſon tems des découvertes con- » ſidérables, qui ſerviroient à l'avenir à » en découvrir d'autres, pourvû qu'on » ne s'éloignât pas dans leur recherche, » de la route qu'on avoit tenue dans les » choſes déja trouvées. (Il ajoute) que » celui qui rejettant tout ce qui a été » fait, prend une autre route dans ſa re- » cherche, & croit avoir trouvé quelque » choſe de nouveau, ſe trompe lui-mê- » me & trompe les autres. « *Ex inventis ad perquirendum procedat Medicus (a) qui verò, his rejectis, aliâ viâ, aliâque formâ inquirere conatur, falſus eſt & fallitur.*

Les Aphoriſmes prouvent l'exactitude & l'attention d'Hippocrate dans l'obſervation.

Les *Aphoriſmes* qu'il nous a laiſſés, ſont des ſentences ſur l'Art de guérir, qui prouvent combien ce ſage Obſervateur remarquoit attentivement tous les accidens qui arrivoient à ſes malades. On trouve dans ce recueil, des beautés ſurprenantes & des déciſions ſur preſque toutes les maladies, qui, judicieuſement appliquées par les Chirurgiens & les Médecins, paſſent pour des Oracles, & leur attirent avec raiſon, la confiance des peuples.

Une des fautes que font pour l'ordinaire les jeunes gens, dans les différens moïens qu'ils emploïent pour leur inſ-

(a) Hippocrat. de veter. Med. p. 15. l. 1. 8.

truction, est de ne s'appliquer pas assez à la lecture, & de ne pas sçavoir les Livres qu'ils doivent préférer. Les Aphorismes d'*Hippocrate* composent un Livre qu'ils ne doivent pas tant négliger, sur-tout quand il est sçavamment commenté, & que pour l'explication de chaque Aphorisme, un esprit sage & prudent s'est attaché à l'harmonie & au mécanisme des différentes parties du corps de l'homme, comme l'a fait depuis peu un célébre Médecin (*a*) de la Faculté de Paris. Le goût de l'illustre feu M. *Devaux*, & le zèle de cet habile Chirurgien pour ceux de sa profession qui n'entendent pas la Langue Latine, l'ont porté à faire la traduction de cet excellent Livre.

HIPPOCRATE comptoit tellement sur la Chirurgie, que lorsque la pratique Médicinale ne lui réussissoit pas, même dans presque toutes les maladies chroniques qui sont purement du ressort de la Médecine, il emploïoit cette *premiere partie* de l'Art de guérir. Car suivant lui, » ce que, les médicamens ne peu- » vent guérir, le sera par le *fer*, & si le » fer ne sert de rien, il faut avoir recours » au *feu* : mais ce que le feu ne peut gué- » rir, doit être regardé comme incura-

La Chirurgie ou l'œuvre de la main, étoit le reconfort d'Hippocrate.

(a) *Hippocratis Aphorismi, &c.* Authore D. Hecquet.

» ble. « *Quæ medicamenta non sanant* (*a*) ea *ferrum sanat. Quæ ferrum non sanat*, ea *ignis sanat. Quæ verò ignis non sanat*, ea *insanabilia existimare oportet.*

Les Anciens portoient impitoïablement le feu par tout.

Comme je ne veux pas faire ici un extrait fort ample de la Chirurgie d'*Hippocrate*, je dirai seulement qu'elle étoit souvent très-cruelle. En effet, il brûloit & cautérisoit la poitrine & le dos des Phtisiques, & le ventre de ceux qui avoient la ratte gonflée. Il cautérisoit en huit endroits différens le ventre de ceux qui avoient une hidropisie naissante ; & ces endroits destinés pour l'application des cautéres, étoient la région du foïe & sa circonference. Dans les douleurs de têtes, il appliquoit *huit* cautéres, sçavoir, deux auprès des angles des yeux, deux vers les oreilles, deux sur le derriere de la tête, & deux à la nuque. Et si par hazard tous ces cautéres n'ôtoient point la douleur pour laquelle il les appliquoit, il cernoit le front par une incision en forme de couronne, la dilatoit avec de la charpie, & l'entretenoit longtems, afin, disoit-il, de faciliter la sortie du sang & des humeurs qui produisoient cette douleur. Il avoit encore plusieurs autres façons d'opérer de cette espéce, qui font assez voir combien la Chirurgie

(*a*) Aphorism. VI. sect. VIII.

de nos jours a fait de progrès en donnant des bornes plus mesurées à ces opérations, qui produisent effectivement de grands effets quand elles sont emploïées avec toutes les connoissances requises.

Toute sa Chirurgie ne fut pourtant pas toujours portée à ce point de cruauté, puisqu'il se servoit souvent de plusieurs médicamens Chirurgicaux assez faciles à préparer, & dont l'opération n'est pas douloureuse. Il a donné des préceptes & des observations sur plusieurs manieres d'opérer & de penser les plaïes, qui ne peuvent partir que d'un esprit sage & très-profond : mais la longueur de l'Art *(a)* & la briéveté de la vie, l'ont empéché de le porter à plus haut point de perfection.

Toutes les parties de la Médecine furent exercées par une personne jusqu'au vingt-huitiéme siécle de la création du monde.

On voit par-là qu'*Hippocrate* faisoit la *Chirurgie*, la *Médecine* & la *Pharmacie*; ce que nombre d'habiles Médecins *vulneraires*, ou *Chirurgiens Médecins* ont fait depuis, & ont toujours continué de faire jusqu'au tems d'HEROPHILE.

Ce dernier Auteur vivoit (suivant le sentiment commun) à la fin du trente-septiéme siécle, & au commencement du trente-huitiéme. Il a beaucoup perfectionné l'Anatomie, & a été le premier qui ait anatomisé des cadavres humains.

Premier exemple d'Anatomie humaine.

(*a*) Aphor. I. sect. I.

En effet, *Alexandre* & *Ptolomée*, deux grands Rois, furent les premiers qui leverent le ſcrupule que l'on s'étoit fait juſqu'alors, de toucher à des cadavres humains pour les anatomiſer : mais ces Héros de l'antiquité voulant faire fleurir les ſciences dans leurs Etats, ſur-tout la connoiſſance de l'homme qu'ils trouvoient ſi digne de leur attention, permirent à HE'ROPHILE & à ERASISTRATE, d'anatomiſer non ſeulement les corps des criminels qu'on avoit ſuppliciés, mais permirent auſſi qu'on leur mît entre les mains pluſieurs de ces malheureux, pour les diſſequer *tous vivans*, dans la penſée qu'ils découvriroient, par ce moïen, la cauſe de beaucoup d'actions qu'ils ne pouvoient connoître autrement.

Diſſections de corps humains encore vivans.

Tant de découvertes dans l'Anatomie, tant d'explications de maladies, fondées ſur une Phiſique dès-lors accommodée à la Chirurgie & à la Médecine; tant d'Opérations Chirurgicales, & de compoſitions pharmaceutiques, mirent *l'Art de guérir* à un point de vûe beaucoup plus étendu & plus lumineux qu'il n'avoit été avant la guerre de *Troye*. Ce qui fait voir que toutes ces differentes ſciences demandoient differentes ſortes d'applications, un manuel délicat & circonſtancié, & des manipulations fidelles & exactes. Ainſi le

Raiſons pour leſquelles les Chirurgiens Medecins, ou les Médecins Vul-

Miniſtre de la ſanté, qui juſqu'au commencement du vingt-huitiéme ſiécle rempliſſoit ſeul tous ces devoirs, ſe trouvoit chargé à un tel excès, qu'à peine avoit-il étudié la nature, qu'il ne lui reſtoit pas aſſez de tems pour accoutumer ſa main à un manuel qui devenoit de plus en plus difficile & varié.

néraires, & étoient trop chargés.

De plus la diſſolution dans les mœurs s'étant en même-tems augmentée, auſſi-bien que le nombre des hommes; & leur maladies que le libertinage, la débauche, les nouveaux commerces, la diſproportion dans les alimens, & la diverſité des ragouts rendoient plus longues & plus rebelles; un ſeul homme depuis ce tems-là, ne put ſuffire à étudier ſolidement les loix naturelles dans leur intégrité, & la nature dans ſes écarts; il ne put plus donner une application aſſez ſérieuſe à diriger ſa main pour l'exercice pénible du manuel Chirurgical, dont la délicateſſe qui dépend abſolument du génie & de l'habitude de celui qui l'exécute, fait des miracles évidens: il ne put enfin avoir aſſez de loiſir pour vaquer à la connoiſſance des drogues, à la diſpenſation & la juſte manipulation des médicamens. Il fallut donc que différens particuliers s'adonnaſſent inſenſiblement à quelqu'unes de ces fonctions, & en fiſ-

Véritables cauſes du partage de la Médecine.

ſent leur occupation particuliere ; & voilà comme la néceſſité a partagé (du tems d'HE'ROPHILE & (*a*) d'ERASISTRATE) l'art de guérir les hommes, ou la Médecine en général, ſans que perſonne ſe ſoit ingeré de propos déliberé, de faire ce partage, & ait aſſigné à chaque particulier les bornes de ſa profeſſion, ni l'ait reſtreint dans cette *faſtueuſe ſubordination*, plus dangereuſe encore pour le Public, qu'elle eſt moralement impoſſible & inutile.

Perſonne n'a eu l'autorité de faire le partage de la Médecine, mais chacun s'eſt appliqué à ce qui lui convenoit mieux.

Toute la Médecine ſe trouva donc par néceſſité ſeulement, partagée en trois profeſſions differentes. Le manuel, ou pour mieux dire la *Chirurgie*, fut inventée & cultivée la premiere, comme nous l'avons ſuffiſamment prouvé. La Médecine, ou comme diſent les Auteurs, la *Diététique* vint dans la ſuite à ſon ſecours, ainſi que la *Pharmacie*. La Médecine ou la partie Diététique commença dès-lors à vouloir prendre le deſſus, en ſe chargeant d'expliquer les cauſes des maladies intérieures, & de preſcrire un régime de vivre convenable au maladies du dedans, dont la cauſe ne ſe maniſeſte que difficilement, & n'eſt connue que de ceux qui ſçavent en quoi conſiſtent les proportions, l'équilibre,

Portarit des véritables Médecins.

(*a*) Celſ. Præfat. lib. 1.

& l'harmonie qui doivent ſe rencontrer entre les ſolides & les fluides. Ceux-ci étoient à peu près les mêmes que les *bons Médecins* de nos jours : & comme la Philoſophie dont ils faiſoient profeſſion, les engageoit à étudier la nature (ce qui leur emportoit une bonne partie de leur tems) la plûpart abandonnoient entiérement les autres parties de l'Art de guérir.

La Chirurgie ancienne ne comprenoit que l'opération.

Ceux qui par l'œuvre de main exerçoient la *Chirurgie*, différoient alors des Chirurgiens de nos jours, en ce qu'ils ne ſe mêloient guéres que de cette Chirurgie qui, ſans le ſecours des topiques, peut guérir par l'opération ; mais lorſqu'il s'agiſſoit de guérir par des applications de médicamens, les Chirurgiens s'en rapportoient d'abord à ceux qui exerçoient la partie que l'on appelle *Pharmacie.* Ainſi les *plaïes*, les *ulceres* & les *tumeurs* (à moins qu'il ne fallût y faire quelques ouvertures ou quelques inciſions) étoient de la compétence de ces derniers. Et comme il arrivoit ſouvent qu'après un long traitement, ils ne pouvoient réuſſir dans les cures qu'ils entreprenoient par la ſeule application de leurs remédes, pour lors il falloit emploier le *fer* & le *feu* ; ils remettoient à leur tour leurs malades entre les mains des Chirurgiens.

Il eſt donc évident que ces Artiſtes étoient différens de nos *Apotiquaires*, qu'ils faiſoient des fonctions qui demandent une grande connoiſſance de la ſtructure du corps humain, & qu'ils empiettoient beaucoup ſur la Chirurgie en s'attribuant l'application des médicamens. Le Public, *ce juge équitable*, ſçut lui-même rendre à la plus *ancienne partie de l'art de guérir*, ce qui lui appartenoit légitimement; car ſe voïant preſque toujours obligé de quitter ces ſortes d'*Apotiquaires* pour aller au *Médecin vulnéraire*, c'eſt-à-dire à celui qui par l'œuvre de la main eſt véritablement *Chirurgien*, (a) le peuple ſe détermina peu à peu à n'avoir confiance qu'en ce dernier.

Sans la connoiſſance de la ſtructure du corps de l'homme, les ſuccès n'arrivent que par hazard.

Et comme le nombre des drogues s'augmenta, que leurs préparations & leurs compoſitions furent plus que ſuffiſantes pour occuper un homme entier, & lui fournir une honnête ſubſiſtance, les Chirurgiens furent obligés de ſe prêter au ſervice que le Public attendoit d'eux, & ils furent généralement recherchés pour toutes les maladies extérieures.

C'eſt ainſi que le public reſtraignit les Apotiquaires à la compoſition des drogues, & força, pour ainſi dire, les Chirurgiens à traiter toutes les maladies extérieures.

Tous ceux qui s'appliquoient à la partie *Diétetique* de l'Art de guérir, n'abandonnerent cependant pas entiérement la

(a) *Vulnerarius, vel vulnerum Medicus.* Plin. lib. 29. chap. 1.

partie *Pharmaceutique* ; ou, pour mieux dire, ils s'y appliquerent avec plus de ferveur, depuis que *Pline* leur eut reproché qu'ils abandonnoient trop la connoissance des drogues, & qu'ils en achetoient de mauvaises : ainsi plusieurs les examinant avec plus d'assiduité, & faisant eux-mêmes les compositions, les donnoient à leurs malades, & continuoient ainsi à exercer la *Médecine* & la *Pharmacie*.

La Pharmacie n'étant qu'un mélange de drogues, a toujours été assez annexée à la Medecine; mais la difficulté qu'il y a toujours eu d'être bons Chirurgiens, a plus réellement séparé cet art du corps de la Médecine.

La *Chirurgie* au contraire, semble avoir été plus réellement séparée du corps de la Médecine que la Pharmacie ; & si nous en croions *Celse*, elle commença en *Egypte* à avoir ses Professeurs à part, (*a*) environ l'an 3800 de la création du monde ; & parmi les grands Chirurgiens qui exercerent particulierement la Chirurgie, PHILOXENE fut un des premiers qui composa plusieurs Volumes sur cette matiere.

L'Art de guérir, ou la Médecine en général, se trouvant donc ainsi partagée en trois professions, a souffert encore différens changemens ; car les connoissances s'étant toujours accrues, on a de plus en plus travaillé à se rendre capable d'expliquer les causes des différentes maladies qui attaquoient le corps humain, & qui

(*a*) Celf. in Præfat. lib. 7.

ſembloient s'accroître à meſure que les connoiſſances devenoient plus étendues. De là par une ſuite néceſſaire, les moïens de guérir ſe ſont multipliés, & chacun dans ſa profeſſion, s'étant plus adonné à une ſorte de maladie, & aux remédes qui lui convenoient, a été recherché du Public pour cette eſpéce d'infirmité préférablement aux autres. Le Public a donc forcé chacun de ces Artiſtes, par l'occupation qu'il lui donnoit, d'abandonner toutes les autres parties de ſa profeſſion, de s'appliquer uniquement à celle pour laquelle il le recherchoit, & lui a par conſéquent fourni les moïens de s'y perfectionner. Voilà comme un AMMONIUS d'*Alexandrie*, fameux Chirurgien Profeſſeur de Chirurgie en Egypte, fut ſurnommé *Lithotome*, c'eſt-à-dire, *coupeur de pierres*, parce qu'il s'aviſa le premier de rompre dans la veſſie, les pierres qui étoient trop groſſes pour pouvoir ſortir par l'ouverture qui ſe fait pour cela à la veſſie, ou pour mieux dire qu'on avoit coutume de faire dans ce tems-là. D'où le mot de *Lithotomie* s'eſt mal à propos introduit, comme je l'ai fait voir dans mes opérations.

C'eſt donc le public qui s'adreſſant à ceux qu'il croïoit les plus capables de le ſoulager, a fait lui-même le partage de la Médecine.

AMMONIUS, fameux Chirurgien, profeſſa la Chirurgie en Egypte.

C'eſt par une raiſon ſemblable que ceux qui ſe ſont adonnés aux maladies des yeux, ont été plus recherchés du

L'Origine des Chirurgiens Oculiſtes, Experts

Public pour la *Catharacte*, la *Fistule lacrimale*, & d'autres maladies de ces organes; & ont été appellés Chirurgiens *Oculistes* : que ceux qui se sont appliqués aux *Hernies*, aux maladies des dents, ont été nommés Experts pour les descentes, pour les dents, &c.

pour les descentes & pour les dents.

La Pharmacie a aussi souffert des divisions; car les Apotiquaires ne pouvant pas quitter leurs Boutiques pour aller eux-mêmes chercher les drogues étrangeres, ou commercer avec les Habitans des Ports de mer, il y a eu des hommes qui ont pris ces commissions; & comme ils ont eux-mêmes vendu leurs drogues aux Apotiquaires, ils se sont instalés Marchands de drogues ou *Droguistes*.

L'Origine des Droguistes.

Nous sçavons de plus par l'Histoire ancienne, que les premiers qui se sont appliqués à la Pharmacie, aïant appris à leurs enfans & à leurs Esclaves à connoître les simples, ceux-ci sont allés les cueillir : & comme dans la suite il s'est trouvé de ces gens-là qui en ont fourni les Apotiquaires, & à tous ceux qui en ont eu besoin, ils ont été appellés du nom d'*Herboristes*.

Origine des Herboristes.

Les Chimistes & les Alchimistes sont encore des professions émanées de la Pharmacie, & qui en différent par leur façon

de travailler, & par les effets de leurs opérations.

Quoique dans la partie Diétetique, ou que l'on nomme à présent *Médecine* par excellence, les noms des Médecins n'aïant point été caractérisés par les cures particulieres, auxquelles plusieurs se sont plus particulierement appliqués, on ne sçauroit pourtant nier qu'un Médecin n'ait plus refléchi & observé sur de certaines maladies. C'est pour cette raison qu'on préfére un tel Médecin pour les maladies des enfans, un autre pour les maladies des femmes, & même pour de certaines maladies en particulier, comme pour les *vers* & toutes les maladies *vermineuses*. Il seroit même à souhaiter pour le bien public, que des Médecins se fussent tellement appliqués à certaines maladies jusqu'ici incurables, que par leur réussite ils eussent mérité d'en porter le nom. A combien d'*Apoplectiques*, de *Phtisiques*, &c. n'eussent-ils pas redonné la vie?

Chaque Médecin a plus d'expérience dans certaines maladies que dans d'autres.

L'unique moïen aux Médecins pour s'attirer l'estime & la confiance du public.

Pour revenir à la *Chirurgie*, nous avons vû qu'elle avoit été la premiere imaginée; que des hommes qui n'avoient pour toute science dans l'Art de guérir, que l'*œuvre de la main*, avoient été eux-mêmes les *Inventeurs de la Médecine*; que cette derniere profession unie à la pre-

miere, l'une & l'autre avoient été exercées, auſſi-bien que la Pharmacie, par une ſeule perſonne juſqu'au trente-huitiéme ſiécle; que le partage de la Médecine en général, ne s'étoit fait que parce que les maladies & les connoiſſances étant devenues plus nombreuſes, chacun s'étoit appliqué à certaines maladies, & avoit été recherché préférablement aux autres pour ces ſortes de maladies; enfin nous avons vû que perſonne n'avoit eu l'autorité d'aſſigner à chaque Artiſte les bornes de ſon Art, que la Chirurgie avoit toujours été le beau côté de l'Art de guérir, & s'étoit toujours conſervée dans la poſſeſſion de traiter toutes les maladies, tant intérieures, qu'extérieures; ce qui avoit ſubſiſté, ſuivant toute apparence, juſqu'environ l'an du Seigneur 1140. où pluſieurs Sciences formerent un Corps appellé *Univerſité*, que Louis VII. & à ſon exemple Philippe Auguſte (*a*), prirent ſous leur protection, & auquel ils donnerent (auſſi-bien que les Papes) de fort beaux privileges. Ainſi juſqu'à cette époque, les choſes ſe ſont paſſées, ſur-tout en Europe, à peu près de la même maniere qu'on l'a expoſé dans cette courte Hiſtoire, & la ſaine pratique de l'Art de guérir, n'étoit exercée que

(*a*) Hiſtoire de France, par Mezeray, T. V.

par les *Chirurgiens*, qui étoient aussi Médecins.

Précis de l'Origine de la Chirurgie de Paris.

Mais en 1140. l'Art de guérir changea de face, sur tout en France, par l'établissement de l'Université qui commença sans que la Médecine y fût admise. Or comme de tous tems il y a eu dans l'Art de guérir, des hommes qui se sont plus appliqués à la pratique des maladies intérieures & extérieures, & d'autres qui se sont plus adonnés à des spéculations phisiques; aussi dans le tems de l'établissement de l'Université, il y avoit deux sortes de Médecins Chirurgiens, sçavoir des Chirurgiens ou Médecins (le terme étoit sinonime pour lors) Cliniques, c'est à-dire, qui alloient chez les malades, & les Médecins purement Phisiciens, qui n'étoient consultés que chez eux, ou dans le Parvis de Notre-Dame. Ces derniers peu occupés, & ne visant qu'au *clincant* d'une magnifique fourrure, firent tous leurs efforts pour entrer dans l'Université, & proposerent à ce célébre Corps d'y joindre les Médecins Chirurgiens dont ils faisoient en quelque façon partie.

Avant 1140. il n'y avoit que des Chirurgiens Médecins, & des Médecins purement Phisiciens.

La proposition fut acceptée par ce grand Corps de Sçavans, mais à des conditions que tous ne trouverent pas recevables: car comme la plûpart de ceux qui composoient alors l'Université, é-

toient Ecclésiastiques, ils alléguerent que l'Eglise abhorroit le sang, & qu'ils ne pouvoient recevoir les Chirurgiens Médecins, qu'ils ne renonçassent par un Acte solemnel & par serment, aux Opérations, & par conséquent à la pratique de la Chirurgie.

Les vrais Médecins Chirurgiens Cliniques qui alloient chez les malades, & traitoient toutes leurs infirmités, ne purent se résoudre à renoncer à la plus belle partie de leur Art, à cette partie qui leur attiroit l'estime, l'amitié & la confiance du Public, & leur fournissoit les moïens de vivre honorablement. Ils demeurerent donc plus attachés que jamais à leur Collége de S. Côme, & laisserent le *clincant* aux Médecins purement Phisiciens, qui furent alors incorporés dans la Faculté des Arts de l'Université, aux conditions dont on vient de faire mention, & qui s'observent encore aujourd'hui dans la Faculté de Médecine de Paris, comme il est prouvé par l'Article XXIV. de leurs Statuts.*

Les Chirurgiens Cliniques ont toujours été attachés à la Chirurgie.

* Si quis inter Baccalaureos sederit, qui Chirurgiam, aut aliam artem manuariam exercuerit, ad licentias non admittatur, nisi prius fidem suam astringat publicis Notariorum instrumentis, se nunquam posthac Chirurgiam, aut aliam artem manuariam exerciturum: idque in Collegii Medici commentarios referatur. Ordinis enim Medici dignitatem puram integramque conservari par est.

Quelque tems après le nombre de ces Médecins purement Phisiciens, adjoints à la Faculté des Arts de l'Université, aïant assez considérablement augmenté, l'Université assemblée, en composa la Faculté de Médecine, qui n'a rang après la Faculté de Droit, que parce qu'elle est la derniere créée dans ce grand Corps de Sçavans.

L'Origine de la Faculté de Médecine de Paris.

Telle est l'époque de la séparation des Médecins d'avec les Chirurgiens; c'est-à-dire que dans un même Corps de Chirurgiens Médecins, ceux qui n'étoient pas fort emploïés auprès des malades, & qui avoient le loisir de s'appliquer à des spéculations phisiques, commencerent l'origine de la Faculté de Médecine, & ont conservé par la suite le nom de *Médecins* seulement. Mais ceux qui par des raisons qu'on a détailléees, ne voulurent pas renoncer à la partie de leur Art si utile au Public & à eux-mêmes, soutinrent l'ancien Collége de S. Côme, & conserverent le nom de *Chirurgiens*.

Séparation de la Médecine d'avec la Chirurgie.

Dans la suite, *Jean Pittard* premier Chirurgien de S. Louis, de Philippe le Hardi, de Philipe le Bel, & Chirurgien du Roi en son Châtelet de Paris, mit en vigueur, & disciplina même le Collége des Chirurgiens, en leur donnant des Statuts qui ont subsisté jusqu'au regne de Louis XIV.

Premiers Statuts de la Compagnie des Chirurgiens de Paris.

De cette séparation, il est arrivé dans la suite des tems, que ceux qui se faisoient recevoir dans la Faculté de Médecine, n'étant plus obligés d'exercer la pratique de Chirurgie, ne purent en connoître les beautés & les finesses, qui ne se manifestent ordinairement que dans ceux qui l'exercent avec des talens, & ne purent conséquemment produire dans leur Art, qu'une foule de sistêmes, qui furent successivement détruits à mesure qu'un nouveau paroissoit. Au contraire dans la Chirurgie, comme ils ont continué de l'exercer conjointement avec les autres parties de l'Art de guérir, ils ont laissé des écrits qui sont toujours les flambeaux de cet Art.

Source des sistêmes en Médecine.

Source des grands Maîtres en Chirurgie.

Il n'en fut pas tout à fait de même dans les Roïaumes voisins : les Universités plus sensées, n'assujettirent pas les Médecins Chirurgiens aux mêmes loix ; ils continuerent à être Chirurgiens & à enseigner la Chirurgie. C'est cet exercice continué, qui a produit dans ces Universités, & parmi les Médecins étrangers, tant de grands Maîtres en Chirurgie, dont les écrits nous éclairent beaucoup, & nous sollicitent vivement à aller au delà s'il est possible.

Cette constance dans l'exercice de la Médecine & de la Chirurgie par la même

personne, ne s'est pas non plus soutenue dans les Païs étrangers : la contagion a passé de la France chez eux, & les Médecins Chirurgiens étrangers ont aussi négligé, dans la suite, l'exercice de la Chirurgie pour conserver le seul titre de Mécins : mais quoiqu'ils aient cessé de pratiquer cet Art, ils ont conservé le droit de l'enseigner ; & des hommes qui n'étoient point Médecins furent les seuls qui exerçoient la Chirurgie. Delà vient que le droit d'enseigner, & la pratique, furent séparées ; & delà vient enfin la décadence de la Chirurgie dans les Païs étrangers, où, de l'aveu de tout le monde, elle ne se soutient pas comme à Paris, où les Chirurgiens ont conservé non seulement toutes les pratiques de l'Art de guérir, mais aussi le droit d'enseigner leur Art à portes ouvertes.

Décadence de la Chirurgie dans les Païs étrangers.

Paris est la seule Ville où les Chirurgiens aient une Ecole publique.

En effet la seule Ecole de Chirurgie qui soit en Europe, cultivée par des Chirurgiens, est dans cette grande Ville, où notre AUGUSTE MONARQUE a fixé une pension honorable aux cinq Chirurgiens qui ont de tems immémorial, enseigné & démontré la théorie & la pratique de leur profession, & il les a décorés du titre de Démonstrateurs Roïaux, pour confirmer leur droit d'enseigner & démontrer publiquement, la théorie & la

pratique des cinq parties de la Chirurgie.

Les progrès de cette Ecole, & des exercices continuels qui se font dans l'intérieur de ce Corps célébre de Chirurgie, ont été si marqués, que pour soutenir cette émulation, & y assembler un plus grand nombre de materiaux Chirurgiques, le ROI l'a érigée en *Académie Roïale*, où de toutes parts, on y envoïe les faits de Chirurgie les plus curieux & les plus singuliers.

Origine de l'Académie Roïale de Chirurgie.

Changemens heureux qui placent cette Compagnie au rang des Corps les plus célébres ! Mais ce qui la flate davantage, c'est qu'au moïen de cette nouvelle dignité, elle se trouve en état de rendre publiques, des maladies & des opérations qui n'étoient connues avant, que par des particuliers, & dont l'ignorance presque générale, a laissé périr un grand nombre de sujets, sans pouvoir démêler les causes de mort, & les uniques moïens qui convenoient en pareil cas. Elle se trouve de plus, par cet établissement, en état de tirer des faits qui lui sont communiqués, soit par ses membres ou par les étrangers, des théoremes sûrs, qui, devenus publics par la proclamation qu'elle en fera, éclaireront infiniment tous ceux qui exercent les différentes

Avantages de l'Académie Roïale de Chirurgie.

parties de l'Art de guérir, ſans aucune reſtriction.

Ceci n'eſt qu'une eſquiſſe de l'origine & du progrès de la Chirurgie de Paris. Je ſens qu'il eût été néceſſaire de la ſoutenir par des preuves, comme je l'ai fait de la Chirurgie en général ; mais ces preuves m'euſſent conduit à une Hiſtoire complette, qui eſt déja faite, même par un très-illuſtre Chirurgien, dont la plume plus éloquente que la mienne, en a expoſé des échantillons dans les ſcéances publiques de notre Académie, & dans pluſieurs Mercures : je penſe néanmoins que cette Hiſtoire eſt deſtinée à voir le jour ; mais en tout cas, ceux qui ſeroient preſſés de voir beaucoup de ces preuves, les trouveront partie dans *Paſquier*, qui ſans aucune partialité, en a détaillé un aſſez grand nombre ; & partie dans les écrits des Chirurgiens de Paris au ſujet de leurs dernieres diſputes littéraires : écrits ſolides, & dans leſquels on voit des beautés Chirurgicales qui ne ſont pas communes.

FIN.

Fautes

[illegible]: 12 :